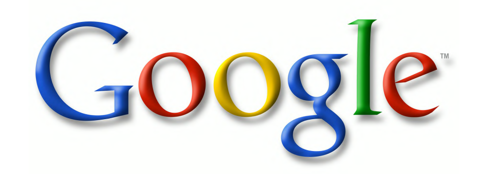
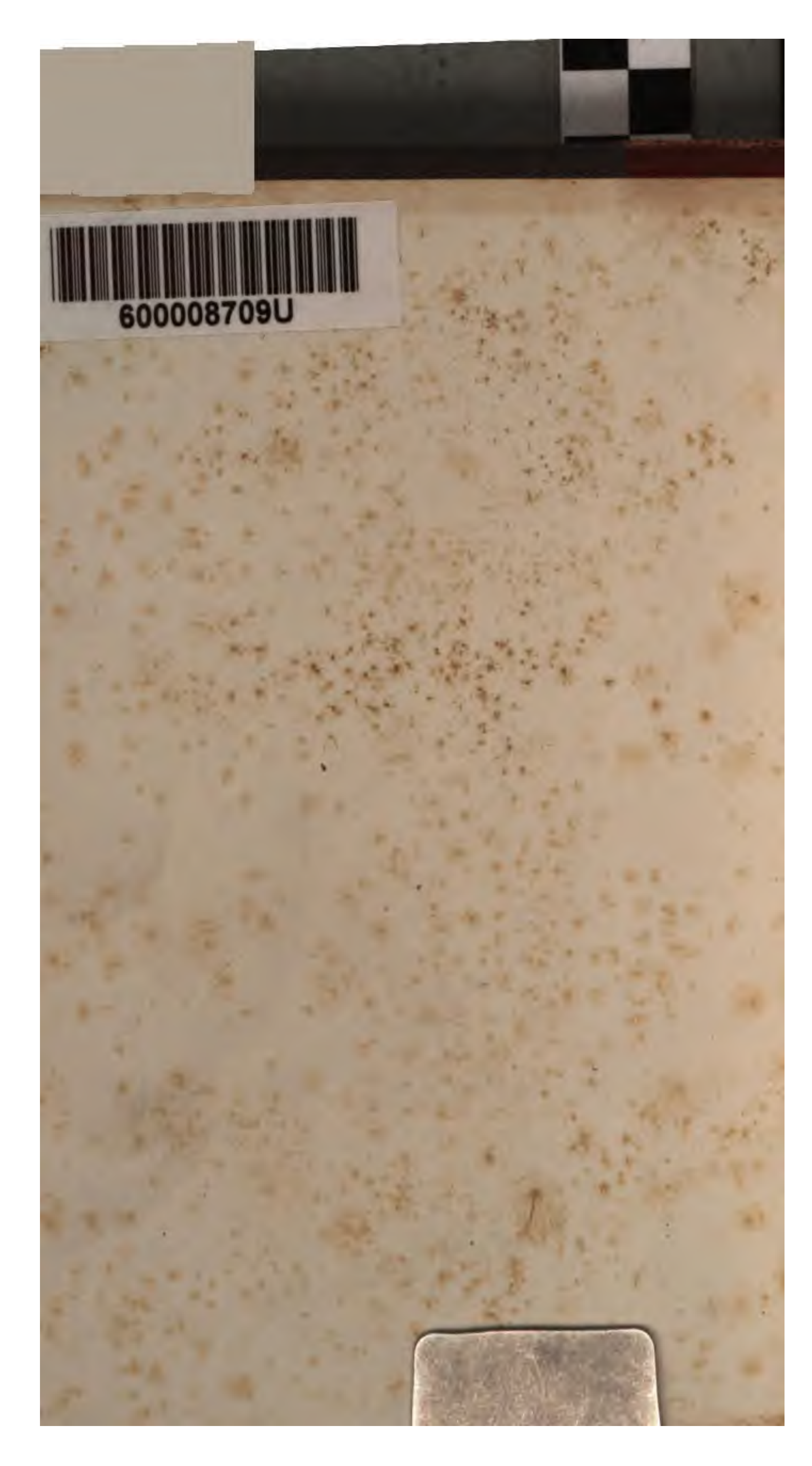



600008709U

23

LA CAPTIVITÉ

DE MADAME

LA DUCHESSE DE BERRY

A BLAYE

— 1833 —

JOURNAL

DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE

MÉDECIN ENVOYÉ PAR LE GOUVERNEMENT AUPRÈS DE LA PRINCESSE

PUBLIÉ PAR SON FILS

LE DOCTEUR E. MÉNIÈRE

AVEC DEUX LETTRES INÉDITES DE BALZAC ET DU MARÉCHAL BUGEAUD

I

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1882

[redacted]

LA CAPTIVITÉ

DE MADAME

LA DUCHESSE DE BERRY

A BLAYE

OUVRAGES

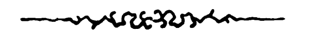
DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE

TRAITÉ DES MALADIES DE L'OREILLE, de G. KRAMER, traduit de l'allemand, par le Docteur P. MÉNIÈRE. Germer Baillière, Paris, 1848.

ÉTUDE MÉDICALE SUR LES POÈTES LATINS. — Germer Baillière, Paris, 1852.

LES CONSULTATIONS DE MADAME DE SÉVIGNÉ. — Germer Baillière, Paris, 1862.

CICÉRON MÉDECIN. — Germer Baillière, Paris, 1862.



Cet ouvrage a été tiré, sur papier de Hollande, au nombre de cinquante exemplaires réservés et de cent cinquante exemplaires numérotés de 1 à 150, au prix de vingt-cinq francs chaque volume.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. — [illegible]

LA CAPTIVITÉ

DE MADAME

LA DUCHESSE DE BERRY

A BLAYE

— 1833 —

JOURNAL

DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE

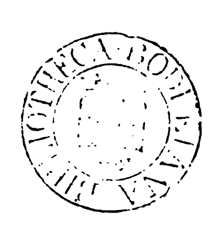
MÉDECIN ENVOYÉ PAR LE GOUVERNEMENT AUPRÈS DE LA PRINCESSE

PUBLIÉ PAR SON FILS

LE DOCTEUR E. MÉNIÈRE

AVEC DEUX LETTRES INÉDITES DE BALZAC ET DU MARÉCHAL BUGEAUD

I



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1882

AVANT-PROPOS

> On peult couvrir les actions secrettes; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré des effects publics et de telle conséquence, c'est un défault inexcusable !
>
> (MONTAIGNE.)

En publiant ces Mémoires, j'accomplis les dernières volontés de mon père, le docteur P. Ménière.

Vers la fin du mois de novembre 1861, je lus le manuscrit de *son journal* de la captivité de Son Altesse Royale Mme la duchesse de Berry dans la citadelle de Blaye, en 1833.

Quelques jours après, ayant peut-être le pressentiment de sa fin prochaine, il causait avec moi de l'avenir, de la carrière médicale dans

laquelle j'étais entré, et d'une foule de sujets tout à fait intimes.

Il termina l'entretien par ces paroles, qui sont toujours restées présentes à mon esprit :

« Mon cher enfant, garde précieusement ces
« mémoires qui ne sont connus que de peu de
« personnes ; c'est un monument historique fort
« intéressant. Je te lègue le soin de les faire
« paraître après ma mort, mais seulement lorsque
« Mme la duchesse de Berry ne sera plus de ce
« monde. J'ai été en butte à d'absurdes attaques,
« mais je les ai dédaignées, car j'ai la conscience
« d'avoir rempli mon devoir. » [1]

[1] Le Dr Prosper Ménière est né à Angers, le 17 juin 1799. Son père était un modeste négociant de cette ville ; à force de patience, de courage et de volonté, il parvint à donner à ses six enfants une éducation aussi solide que sérieuse.

Le Dr P. Ménière fit ses premières études médicales à Angers avec Ollivier, Bérard, etc. ; puis il vint à Paris, fut nommé interne des hôpitaux, entra dans le service de Dupuytren et remporta la médaille d'or des hôpitaux en 1826 ; reçu docteur la même année, il devint chef de clinique de Chomel pour qui il conserva un véritable culte. Nommé professeur agrégé en 1832, il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur en 1835, en récompense de ses services pendant l'épidémie de choléra qui sévit dans le Midi à cette époque. En 1838, il épousa la fille d'Antoine-César Becquerel, célèbre physicien, membre de l'Institut, mort en 1878, à l'âge de 90 ans.

En 1839, le Dr Ménière devint médecin en chef des Sourds-Muets, à la place d'Itard.

Il est mort le 7 février 1862.

[redacted]

L'intérêt de ce mémorial, écrit jour par jour, est tout entier dans les faits racontés simplement et loyalement par mon père, qui, pendant près de six mois, ne quitta pas Son Altesse Royale et lui fut très dévoué.

Il n'a jamais joué aucun rôle politique ; ceux qui l'ont connu savent assez quelle était sa manière de penser à cet égard. D'une nature affectueuse et pleine de générosité, optimiste à l'extrême avec une teinte de philosophie railleuse, mon père redoutait la politique, ses passions, ses luttes et ses excès. Il aimait trop la vie facile et douce, ornée de tous les charmes qu'il savait si bien y trouver, pour s'aventurer dans cette voie.

En février 1833, Orfila, Doyen de la Faculté de Médecine, qui avait pour lui une très grande affection, et qui connaissait sa valeur, le désigna au choix des ministres de Louis-Philippe pour être envoyé à Blaye, comme médecin ordinaire de Mme la duchesse de Berry, qui venait d'y être enfermée.

Quel coup de fortune pour le jeune médecin angevin, mais aussi que de responsabilités dans une pareille situation ! Il n'hésita pas longtemps ;

[redacted]

se sachant appuyé par Orfila et Auvity, il accepta et partit; on verra les difficultés qu'il eut à surmonter. Il avait stipulé avant son départ, que sa mission serait purement médicale, qu'il n'en voulait et n'en accepterait pas d'autre.

Mme la duchesse de Berry l'accueillit d'abord avec une certaine réserve, puis bientôt après avec confiance. Elle daigna, dans la suite, lui témoigner une très grande estime [1], et mon père conserva pour Son Altesse Royale un attachement qui ne se démentit jamais.

Pendant ce long séjour auprès de la princesse, il fit tous ses efforts pour concilier et ses devoirs de médecin envoyé par le Gouvernement, et les intérêts si dignes de respect de sa royale malade.

En mainte occasion, il fut assez heureux pour adoucir les souffrances physiques et morales de

[1] Mme la duchesse de Berry donna au Dr Ménière le secrétaire qu'elle avait à Blaye, comme un souvenir de ses bons soins, et un témoignage de sa reconnaissance et de sa confiance.

Je conserve précieusement ce meuble historique.

(Tome II, pages 216-217.)

Dr E. M.

[redacted]

Son Altesse Royale, et les petites misères inhérentes à son infortune.

Pour donner une idée du caractère et de la nature de mon père, je veux citer quelques lignes d'une lettre adressée à Orfila, le 25 mars 1833; il lui disait avec bonhomie :

« .... J'aime beaucoup les malades, il m'est impos-
« sible d'être médecin à froid; il faut que je m'intéresse aux
« gens que je soigne, qu'il s'agisse d'une duchesse ou d'une
« portière. Je crois que si l'étude ne m'avait pas fait docteur,
« la nature m'eût conduit à être infirmier. Avec cette ma-
« nière de sentir, ceux qui souffrent sont certains de cap-
« tiver ma bienveillance innée........ »

Animé de tels sentiments, il était bien naturel que mon père s'intéressât vivement à la princesse, et que, la trouvant atteinte d'une affection des bronches, que des antécédents de famille pouvaient rendre plus grave, il fit à M. d'Argout des rapports médicaux assez alarmants. Les symptômes sérieux qu'il voyait se manifester ont pu être un peu amplifiés par lui; mais, ne devait-il pas songer à la responsabilité effrayante qui lui incombait en cas d'accidents mortels? Quel médecin eût agi autrement en de semblables circonstances?

Après six semaines de séjour à Blaye, mon

père, rappelé à Paris, s'entendit reprocher l'exagération de ses bulletins médicaux. Il eut à subir une sorte de disgrâce ; on prononça même tout bas le mot de trahison ; mais il plaida lui-même sa cause devant le Conseil des ministres, donna franchement toutes les explications désirables et sortit enfin victorieux de cette épreuve.

Le Roi le manda aux Tuileries et Sa Majesté eut avec Auvity et mon père une conversation bien curieuse à plus d'un titre, qu'on retrouvera dans ce journal.

Du reste, le général Bugeaud[1] avait écrit plusieurs fois au comte d'Argout que « le Dr Ménière lui était, sinon indispensable, du moins très né-

[1] Le Dr Ménière se lia étroitement avec le général Bugeaud et M. de Saint-Arnaud, son aide de camp. Il resta fidèle à ces deux hautes amitiés. En 1849, il ferma les yeux de son cher maréchal, pour lequel il avait une si profonde admiration.

En ce qui touche le général Bugeaud, je crois devoir détacher, dès à présent, de la volumineuse correspondance du Dr Ménière (qui sera probablement publiée un jour) une lettre écrite au lendemain de la bataille d'Isly, dans laquelle se trouve le récit de cette grande victoire, fait avec une verve toute militaire, par le maréchal lui-même.

Cette lettre, en dehors de son intérêt historique, montre tout l'attachement que l'illustre soldat avait conservé pour le Dr Ménière.

On trouvera cette pièce intéressante à la fin du second volume.

Dr E. M.

[redacted]

cessaire, car la duchesse de Berry le voyait avec plaisir et lui témoignait une grande confiance. »

Comment mon père parvint-il à se faire bienvenir de la princesse? Je me contenterai de transcrire ici quelques passages d'une lettre de Balzac, adressée à mon père le 27 avril 1833, lettre qu'on trouvera en entier dans ces Mémoires :

MON CHER DOCTEUR,

. . . .

« .... J'ai été personnellement bien heureux de vous
« savoir envoyé à Blaye, et politiquement satisfait d'y savoir
« un homme d'honneur et de probité. C'est ce que j'ai dit à
« bien des personnes, et j'ai saisi cette occasion avec beaucoup
« de plaisir, puisqu'elle me donnait licence d'appuyer sur vos
« qualités. . . . .
« . . . . Vous avez une conversation si
« douce, si amène, si largement instructive, que je sais qu'il
« est difficile que vous ne plaisiez pas aux personnes de
« goût . . . .
« . . . . Ce que je trouve de plus beau dans
« votre position, c'est de vous trouver à même d'être utile
« dans l'une des situations les plus délicates où puisse arriver
« une femme.

« DE BALZAC. »

Je ne veux rien ajouter à cet éloge charmant, fait par ce grand écrivain, dont les opinions légitimistes étaient connues.

Mon père s'efforça toujours de justifier la confiance de Son Altesse Royale et suivit tranquillement sa route, uniquement préoccupé, comme il le dit lui-même, de « remplir son devoir ».

Il est mort avec une réputation d'honorabilité et de loyauté qui est l'honneur de notre famille et qui fait mon orgueil, à moi, son fils.

J'ai pour la mémoire de mon père une pieuse et tendre vénération que partageront mes enfants.

Je suis fier aussi des amitiés illustres dont il était entouré : le chancelier Pasquier, le marquis de Sainte-Aulaire, le maréchal Bugeaud, le maréchal de Saint-Arnaud, Bérard, Orfila, Chomel, Cruveilhier, Gueneau de Mussy, de Balzac, Crémieux, Jules Janin son ami le plus cher, et bien d'autres lui donnèrent maintes fois des preuves de leur estime et de leur affection.

En publiant ces Mémoires, et en exécutant, je respecte les dernières volontés de mon père, non seulement [illegible] accomplis un devoir sacré, mais encore, [illegible] à l'histoire des documents impartiaux [illegible] sur des événements [illegible] jamais été bien connus.

[illegible] 18[illegible]

Dr Émile MÉNIÈRE

[redacted]

PRÉFACE

Après la révolution de juillet 1830, Mme la duchesse de Berry s'embarqua à Cherbourg, avec toute la famille royale, et se rendit en Angleterre, où elle resta jusqu'au 17 juin 1831. Rentrée à cette époque sur le continent, elle traversa la Hollande, les provinces rhénanes, le Tyrol, la Lombardie et s'arrêta à Gènes. Le roi de Sardaigne l'ayant priée de quitter ses Etats, elle alla à Massa, qui appartient au duc de Modène, y séjourna une semaine, se rendit à Lucques, où elle ne resta que peu de temps, puis elle partit pour Naples. La princesse s'arrêta à Rome pendant trois semaines, et ce fut alors que le pape Grégoire XVI lui recommanda très vivement un jeune juif nommé Deutz, nouvellement converti au christianisme.

Des devoirs de famille retinrent Madame à Naples, pendant quinze jours environ, puis elle revint à Massa, en traversant de nouveau Rome et Florence. On était alors au mois de décembre 1831. Deutz

[redacted]

arriva à Massa en janvier 1832 ; il n'y séjourna que vingt-quatre heures, dit-on, puis il revint en mars, resta trois ou quatre jours, et partit pour l'Espagne, après avoir reçu de la princesse, pour l'accomplissement d'une mission spéciale, une somme de 6,000 francs, prix d'un diamant qu'elle avait fait vendre tout exprès.

Vers le milieu du mois d'avril, Madame débarqua en Provence et attendit dans une bastide des environs de Marseille le résultat du mouvement carliste qui devait, disait-on, soulever cette ville dans la nuit du 29 au 30 de ce même mois. L'insuccès la força de partir ; elle parcourut le midi de la France, passa à Toulouse le 4 mai, traversa successivement Agen, Bergerac, Libourne et Blaye ; on la vit également en Saintonge, dans la Vendée, et elle arriva enfin dans la commune de Legé le 21 mai. Madame reçut en ce lieu la visite des chefs du mouvement insurrectionnel qui se préparait ainsi que celle de M. Berryer, qui tenta vainement de démontrer à la princesse que son projet de révolution était impraticable.

La prise d'armes qui devait avoir lieu le 24 mai fut retardée jusqu'au 4 juin, mais les combats partiels qui furent livrés alors, prouvèrent au parti légitimiste que le succès était impossible. L'affaire du château de la Pénissière, près de Clisson, détermina Madame à quitter le champ de bataille ; en conséquence, elle se rendit à Nantes vers le 10 juin, et trouva un asile dans la maison des dames Duguigny. Il y avait dans cette

[redacted]

habitation une cachette qui pouvait soustraire la princesse aux recherches actives de la police; depuis le 10 juin jusqu'au 6 novembre, époque de son arrestation, Madame s'occupa, chez les dames Duguigny, de la direction des affaires de la Vendée.

Dans le courant d'octobre, Deutz part de Paris et arrive à Nantes, porteur de lettres adressées à Mme la duchesse de Berry. Il trouve le moyen de pénétrer dans son asile, il en révèle le secret à l'autorité, et le 6 novembre au soir, M. Maurice Duval, préfet de la Loire-Inférieure, fait cerner la maison.

La princesse se réfugia dans la cachette avec Mlle Stylite de Kersabieck, MM. de Mesnard et Guibourt, puis, après dix-sept heures d'angoisses, elle se remet elle-même entre les mains des gendarmes qui la cherchaient. Conduite aussitôt au château de Nantes, Madame y resta deux jours; le 9 novembre à trois heures du matin, elle est transportée à bord d'un bateau à vapeur qui la mène jusqu'à Saint-Nazaire, où l'attendait la corvette de l'État *La Capricieuse*, capitaine Mollier. Pendant son séjour au château de Nantes, et pendant son voyage à Saint-Nazaire, le lieutenant général Drouet, comte d'Erlon, qui commandait la douzième division militaire, dit, à plusieurs personnes : « *Il me semble que Madame est enceinte.* »

Cette observation, à laquelle on n'attacha d'abord aucune importance, revint plus tard à l'esprit de ceux qui l'avaient entendue, et chacun fit compliment au général Drouet sur sa perspicacité. Peut-être est-ce

là le point de départ des bruits de grossesse qui circulèrent dans le public dès les premiers temps de la captivité de Madame.

La corvette *La Capricieuse* partit aussitôt, et, après une traversée très pénible, elle entra dans la Gironde et jeta l'ancre sous les murs du fort de Blaye le 15 novembre. M. Chousserie, colonel de la légion de gendarmerie de la Loire-Inférieure, qui n'avait pas quitté la princesse, fut nommé gouverneur du fort, et dès ce moment, Madame ne s'occupa plus que des moyens de sortir de prison. Le parti légitimiste ne négligea rien pour la seconder. On parla de séquestration arbitraire ; M. de Conny, qui soutenait cette thèse, et qui avait été poursuivi par le ministère public, fut absous par le jury du département de l'Allier; les médecins de la *Quotidienne* insinuèrent que le climat de Blaye était mortel pour la captive, et chaque jour ces lugubres prédictions furent répétées par tous les organes du parti.

Un accident assez fâcheux survenu dans la nuit du 16 au 17 janvier, donna lieu à un redoublement de criailleries. Le colonel Chousserie, inquiet sur la santé de la princesse, adressa au Gouvernement des rapports peu rassurants. Ce fut par suite de ces diverses circonstances que le ministère crut devoir envoyer à Blaye MM. Orfila et Auvity, dans le but de vider cette question médicale dont l'esprit de parti exagérait l'importance.

Au moment où ces deux médecins, prenant congé de

[redacted]

M. le comte d'Argout, ministre de l'intérieur, allaient monter en voiture, le ministre ajouta en manière de post-scriptum : « Enfin, on nous dit que Madame est enceinte. Si cela est, nous lui enverrons une sage-femme. »

En arrivant à Blaye, le 24 janvier, MM. Orfila et Auvity, reçus d'abord très froidement, ne tardèrent pas à conquérir la bienveillance de la royale captive; une longue conversation à laquelle assistaient M. Gintrac, médecin de Bordeaux et M. Barthez, chirurgien mili-litaire de la garnison du fort, fournit aux envoyés du ministre l'occasion d'étudier l'état de santé de la princesse, et ce point important fut établi dans une consultation expédiée aussitôt à Paris.

Cette pièce, de nature confidentielle, contenait un paragraphe ainsi conçu :

« Il est d'une grande importance d'éviter l'impres-« sion du froid sur toute l'habitude du corps. Ainsi, « les promenades doivent se faire dans le milieu de « la journée lorsque le temps est beau, et de préfé-« rence dans les lieux abrités. Cette recommandation « est surtout utile à cause de la situation élevée de la « citadelle, de son voisinage du grand fleuve, fré-« quemment couvert de brouillards épais, et de son « exposition à des vents plus ou moins violents. »

Quelques parties de cette consultation étant parvenues à la connaissance de Mme la duchesse de Berry, la phrase que je viens de transcrire lui parut de nature à motiver sa mise en liberté. Les journaux légi-

[redacted]

timistes, tenus au courant de cette affaire, argumentaient dans le même sens. Chaque jour, la *Gazette de France* contenait un article rédigé par l'ex-professeur Guilbert, dans lequel on établissait que le gouvernement de Juillet exposait la princesse à une mort certaine en prolongeant son séjour à Blaye; enfin, cette feuille arborait une large bande noire en signe de deuil prématuré.

Il se fit à ce sujet un tel bruit, que le ministre demanda à MM. Orfila et Auvity un rapport circonstancié sur cette question de salubrité. M. Orfila, qui avait profité de son séjour dans la citadelle pour étudier cette matière, fit un travail daté de Paris, le 1er février 1833, et qui fut inséré en entier au *Moniteur* le 5 du même mois. Il y avait assurément de quoi tranquilliser les gens raisonnables, mais le parti hostile ne voulait pas se laisser convaincre et les récriminations les plus violentes enflammèrent la polémique des journaux se disant légitimes.

A cette même époque, des bruits d'une autre nature commencèrent à circuler, une vague rumeur s'élevait peu à peu, on parlait à voix basse de grossesse; les nombreux observateurs renfermés dans le fort de Blaye avaient confirmé la première remarque du comte d'Erlon, et le public, en recevant cette confidence, s'abandonnait à des mouvements contraires que la presse quotidienne ne pouvait négliger. Bordeaux s'agitait violemment, le journal *La Guyenne* faisait une guerre acharnée au *Mémorial Bordelais*; ces que-

[redacted]

relles locales menaçaient de prendre un grand développement, lorsqu'une nouvelle direction donnée à la garde de la captive provoqua une explosion des plus vives. Le colonel Chousserie fut remplacé tout à coup dans ses fonctions de Gouverneur de la citadelle par M. le général Bugeaud, membre de la Chambre des députés, et l'on dut pressentir, dès ce moment, que l'affaire de Blaye prenait aux yeux du Gouvernement une importance considérable.

Ce fut sur ces entrefaites que M. le comte d'Argout songea à envoyer à Blaye un médecin destiné à remplacer dans la citadelle le docteur Barthez, que la princesse refusait de recevoir.

Le mardi 12 février 1833, je reçus une lettre ainsi conçue :

« Mon cher confrère,

« Voulez-vous prendre la peine de passer chez moi « aujourd'hui à cinq heures précises? Il s'agit d'une « affaire qui peut vous intéresser beaucoup. Recevez, etc.

« Signé : Orfila. »

Exact au rendez-vous, M. le doyen de la Faculté de médecine me demande si je me sens disposé à quitter Paris pendant quelques mois pour aller en province donner des soins à une personne malade. Cette proposition m'a fait penser aussitôt à Mme la duchesse de Berry. J'ai répondu qu'avant de passer outre, il me fallait réfléchir aux conséquences d'une

absence aussi longue, consulter quelques amis et ne prendre un parti qu'en connaissance de cause. M. Orfila a cru devoir me dire qu'il s'agissait d'aller à Blaye et de faire agréer mes soins à Mme la duchesse de Berry.

Cette communication officielle m'a mis à l'aise. J'ai dit au doyen que j'étais très disposé à me charger d'une mission qu'il avait acceptée pour lui-même, et que j'espérais bien m'acquitter honorablement de mes fonctions médicales quelque délicates qu'elles fussent. Je l'ai prié néanmoins de m'accorder jusqu'à demain pour examiner mes affaires et lui donner une réponse définitive. Accordé, dit-il ; je vous attends demain à huit heures.

J'ai consulté des amis qui m'ont conseillé d'accepter la proposition. Suivant quelques personnes en qui j'ai grande confiance, cette affaire, bien conduite, peut avoir une influence considérable sur l'avenir d'un jeune médecin ; c'est une occasion qu'il faut saisir. Je dois me trouver nécessairement en relations avec beaucoup de personnages importants, je puis d'emblée sortir de l'obscurité où languissent si souvent les hommes de mon âge.

[redacted]

Mercredi 18 février.

A huit heures précises, j'arrive chez M. Orfila pour lui faire part de ma résolution. Le doyen me dit que l'affaire est sérieuse, que je dois m'attendre à rencontrer de grandes difficultés, qu'il me faudra beaucoup de réserve, de prudence, et que ma conduite, quelques précautions que je prenne, sera critiquée, blâmée, que l'esprit de parti envenime tout, mais que ces graves inconvénients ne doivent pas m'effrayer, et qu'un honnête homme peut, nonobstant les clameurs et les injures, marcher au but et accomplir son devoir.

Je m'étais déjà dit tout cela et bien d'autres choses encore; j'ai fait voir à mon bienveillant patron que je ne m'arrêterais pas pour si peu.

A midi, j'ai été présenté par M. Orfila à M. le comte d'Argout, ministre de l'intérieur (1). L'entrevue a duré trois quarts d'heure. Le ministre m'a dit qu'il

(1) M. d'Argout est mort aujourd'hui vendredi 15 janvier 1858.

D'après sa volonté formelle, son convoi doit être fort simple, aucun discours ne sera prononcé, etc.

Je comprends cela. M. d'Argout était sénateur après avoir été tant d'autres choses. Il serait difficile de rendre compte de toutes les phases d'une vie aussi accidentée.

s'agissait uniquement de me faire agréer comme médecin par la princesse, que M. le docteur Gintrac, choisi par Madame, habitait Bordeaux et ne se rendait à Blaye que sur la demande expresse de la malade. Le Gouvernement, prenant en considération l'état de santé de la captive, ne croyait pas pouvoir la laisser sans secours immédiats ; il désirait qu'un médecin, demeurant dans la citadelle, fût à portée de lui donner ses soins à toute heure de jour et de nuit, en attendant l'arrivée du docteur Gintrac. M. d'Argout m'a dit en outre qu'il n'avait ni la volonté ni le pouvoir d'imposer un médecin à la duchesse de Berry, que je devais seulement me tenir à la disposition de la royale malade, faire accepter mes services, me rendre utile, nécessaire même, mais que le succès dépendait entièrement de moi.

Ce langage m'a fait plaisir, parce qu'il m'a paru indiquer une situation nette, claire, dans laquelle le rôle que j'avais à jouer était entièrement à ma discrétion. J'ai dit au ministre que puisqu'il y avait une malade à Blaye, la conduite du médecin envoyé près d'elle était toute tracée; que je ferais en sorte de mériter sa confiance et de justifier celle de M. le doyen, qui avait bien voulu me choisir parmi mes collègues de la Faculté.

Dans la soirée, j'ai eu une longue entrevue avec M. Orfila et M. Pierre Auvity, ancien médecin de Mme la duchesse de Berry. J'ai reçu de ces messieurs beaucoup de renseignements sur les habitudes de santé de la princesse, sur son caractère, ainsi que sur celui des personnes qui l'entourent. Il a été question de la topographie médicale du fort de Blaye, des conditions de salubrité de ce lieu et de la ville voisine ; j'ai pris connaissance de tous les documents recueillis

[redacted]

par ces messieurs lors de leur récent voyage dans la Gironde, et, bien renseigné sur ces divers points d'un si haut intérêt pour moi, je termine ma journée en faisant des visites à des amis qui s'occupent vivement des avantages ou des inconvénients de cette affaire. Moi qui ne veux jamais prévoir les malheurs de si loin, qui, d'un autre côté, ne me fais pas beaucoup d'illusions, je laisse dire les timorés et les enthousiastes, je me confie à mon étoile (pourquoi n'en aurais-je pas une ?) et je vais de l'avant sur cette mer inconnue, sans souci des écueils et du naufrage.

Jeudi 14 février.

Ma place est retenue pour demain dans la malle-poste de Bordeaux. Mes préparatifs de départ sont à peu près terminés. Tout cela se fait rapidement. On m'a prié de ne point ébruiter cette affaire; aussi beaucoup de personnes n'apprendront mon voyage que par les journaux.

Je viens d'avoir une seconde entrevue avec M. le comte d'Argout. Il a été question de l'état de grossesse de Son Altesse Royale Le Ministre m'a dit que je devais me tenir prêt à tout événement et lui donner avis de tout ce qui surviendrait de remarquable dans la santé de la princesse.

Il a été décidé que je serais envoyé à Blaye en qualité de médecin de la garnison, et adressé à M. le général Bugeaud, par le ministre de la guerre. En conséquence. on m'a apporté ce soir une pièce ainsi conçue :

« MONSIEUR,

« Je vous informe que sur la présentation de M. le

[redacted]

ministre de l'intérieur, je vous ai désigné pour remplir les fonctions de médecin ordinaire au fort de Blaye.

« Vous recevrez de M. le comte d'Argout les instructions nécessaires pour ce nouvel emploi.

« *Le Président du Conseil,*

« Maréchal DUC DE DALMATIE. »

J'ai reçu, en outre, un pli adressé à M. le général Bugeaud. Me voici en mesure de franchir tous les obstacles et d'arriver au but, si la fortune ne m'est pas contraire. M. Dupuytren me charge de quelques commissions pour la princesse et pour Mme la comtesse d'Hautefort, qui partage la captivité de Madame ; quelques autres amis de la branche aînée cherchent à m'intéresser en faveur de ces grandeurs déchues, et j'ai bien de la peine à leur faire comprendre ma neutralité politique. La médecine n'a qu'un seul drapeau sur lequel est inscrite cette devise: *Salus infirmorum.* C'est là ma loi suprême, je n'en connais pas d'autre, et j'espère que l'avenir en fournira la preuve.

Vendredi 15 février.

Aujourd'hui encore j'ai recueilli beaucoup de particularités sur le personnel du fort de Blaye. J'arriverai là-bas, non pas en pays inconnu, mais au contraire, muni de renseignements sur tout ce qu'il m'importe de connaître.

La question de grossesse est à l'ordre du jour, on s'en occupe activement ; les journaux légitimistes, qui traitent ce sujet, se laissent aller, ce me semble, à des affirmations bien imprudentes. Les impossibilités morales dont on argüe ne peuvent rien contre les

[redacted]

réalités physiques ; les grandes indignations des fidèles pourront tomber à plat en présence d'un événement qui ne peut tarder beaucoup. Nous verrons bien. En attendant, six heures sonnent, je monte en malle-poste en criant : « Vogue la galère ! » Et à vrai dire, galère il y a, car une place dans le cabriolet, à côté du courrier, en ce temps froid et neigeux, me promet un voyage assez pénible, mais je m'en consolerai en parcourant une route nouvelle pour moi.

Samedi 16 février.

Nous traversons Châtellerault, la patrie des petits couteaux et des grands sabres, puis Poitiers, qui ne m'a pas semblé beau. La nuit, en cette saison, est longue et noire, et j'en suis fâché, car elle m'a dérobé la plupart des beautés pittoresques de ce Poitou, de galante mémoire, qui compte parmi ses illustrations la belle Diane, adorée par François I[er] et ses successeurs, l'altière Montespan, qui fit tant de mal à cette pauvre La Vallière, et Françoise d'Aubigné, la veuve de Scarron, qui exerça une si grande influence sur la vieillesse de Louis XIV.

Il me semble que généralement on ne tient pas assez compte de cette influence des femmes sur la marche des affaires publiques. Je suis assez autorisé à leur accorder une grande part dans nos destinées, car en ce moment, du moins, c'est une femme qui me fait courir la poste.

Dimanche 17 février.

Nous avons traversé cette nuit le département de la Charente.

A Saint-André de Cubzac, notre voiture est embarquée sur une sorte de ponton de forme sauvage, muni de grandes roues à aubes, mises en mouvement par un manège de chevaux renfermé dans les vastes flancs du bateau. Nous atteignons lentement l'autre rive de la Dordogne, et pour mon compte je m'étonne que l'on n'ait pas encore bâti en ce lieu si passager, un beau pont pour remplacer ce bac du seizième siècle.

Nous galoppons rapidement sur la belle route qui traverse la pointe de Grave, pays si renommé par ses bons vins blancs, et nous arrivons enfin à Bordeaux, à huit heures du soir, c'est-à-dire après cinquante heures de prison dans ce cabriolet ouvert à toutes les inclémences d'un ciel d'hiver.

A peine installé dans un bon hôtel, je me hâte d'écrire et d'envoyer à M. le docteur Gintrac la lettre suivante :

« MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

« Désigné par M. le ministre de l'intérieur pour remplir des fonctions médicales dans le fort de Blaye, où je dois me rendre dès demain matin, j'ai le plus vif désir de vous entretenir un moment, et je vous prie de me faire l'honneur de me recevoir aujourd'hui même, si cela vous est possible.

« Agréez, etc.

« P. M. »

Une demi-heure s'était à peine écoulée, j'entends frapper à ma porte, et je vois entrer chez moi M. le docteur Gintrac en personne, qui a la bonté de me

[redacted]

prévenir. Je me fais connaître à mon honorable confrère, j'éxpose en deux mots le but de ma mission et je termine ainsi mon petit discours :

« En acceptant la proposition de M. le comte d'Ar-
« gout, il a été stipulé très explicitement de ma part
« que j'avais à remplir à Blaye un rôle tout à fait
« médical et que la santé de Mme la duchesse de
« Berry m'occuperait seule. Maintenant, mon cher
« maître, le succès dépend de vous, vous possédez la
« confiance de Son Altesse Royale, vous pouvez m'ac-
« créditer auprès d'elle, lui faire agréer mes soins en
« qualité de votre adjoint. Croyez-bien que je m'ef-
« forcerai de me rendre digne de ce titre et de rem-
« plir honorablement la mission importante qui m'a
« été confiée. »

M. Gintrac m'a dit qu'il n'avait encore vu la Princesse que quatre ou cinq fois, que sa santé était assez mauvaise et qu'il reconnaissait pleinement l'utilité d'un médecin sédentaire à Blaye. Nous avons causé de choses médicales, de mes rapports avec M. le professeur Dupuytren et avec M. Récamier, de la clinique actuelle du professeur Chomel, de la faculté de Paris, des concours de l'agrégation, etc., et mon cher confrère a fini par me donner l'assurance qu'il engagerait Son Altesse Royale à me recevoir. M. Gintrac s'est montré très bienveillant ; sa réserve de bon goût en pareil cas, et toute naturelle dans sa position, ne l'a pas empêché de me donner des notions utiles sur les personnes que je dois trouver dans le fort de Blaye.

M. Gintrac est un homme de 45 ans environ, blond, de taille moyenne, à physionomie très expressive, ses yeux bleus brillent sous de vastes lunettes, son profil fortement prononcé accuse de prime abord une finesse intelligente et une bonté naturelle. Sa voix

douce et sonore prête à l'accentuation gasconne un certain charme qui m'a séduit tout aussitôt. Notre confrère parle lentement et avec une correction très remarquable ; on voit qu'il se possède et qu'il ne dit que ce qu'il veut dire. En somme, il me plaît beaucoup et je me sens heureux de cette sympathie. Reste à savoir s'il me trouve de son goût. Si je réussis à Blaye, nous allons nous trouver en contact ; nos mutuels devoirs auprès de la princesse tendront au même but sans nul doute, mais leur point de départ est bien différent. Homme de parti, légitimiste décidé, M. Gintrac doit à ce titre, dont il est fier, non moins qu'à son mérite, que chacun reconnaît, d'avoir été choisi pour donner ses soins à Mme la duchesse de Berry, tandis que moi, envoyé par le Gouvernement, j'obéis à des convictions tout autres. Qu'arrivera-t-il de tout cela ? Ces éléments contraires se combineront-ils précisément comme les deux espèces d'électricité ? Je le désire plus que je ne l'espère. .

Lundi 18 février.

Une nuit de bon sommeil a réparé les fatigues du voyage. A huit heures je monte à bord d'un bateau à vapeur, et me voici flottant sur la Garonne, émerveillé du caractère grandiose du port de Bordeaux, de l'aspect monumental de son beau pont, de cette foule de navires mouillés dans le fleuve, et des vastes chantiers de construction que nous découvrons en descendant. Je me réserve de mieux voir ce superbe panorama, quand, moins préoccupé, je pourrai donner plus d'attention aux édifices qui bordent les rives du fleuve, aux îles verdoyantes qui divisent ses flots rapides,

[redacted]

mais j'avoue qu'en ce moment mon esprit est au futur. J'ai à peine été distrait au Bec-d'Ambez, là où la Dordogne se jette dans la Garonne, et où ces deux masses d'eau se confondent et forment, par leur réunion, la Gironde qui ressemble à la mer. De nombreux navires, livrant leurs blanches voiles au vent propice, remontent vers Bordeaux et portent à cette grande ville les richesses du Nouveau Monde. Des bateaux à vapeur jettent au loin leurs colonnes de fumée, tout, sur cette grande voie de navigation, indique la vie commerciale la plus active; mais, encore une fois, cela me touche peu en ce moment et ma tête rêve citadelle et princesse.

A dix heures et demie, nous abordons un assez pauvre débarcadère qui, à la marée basse, permet d'atteindre la rive fangeuse du port de Blaye; après maintes glissades, j'arrive enfin en terre ferme. Tâchons de nous bien tenir.

Un poste de gendarmes exige les passeports. Ma lettre ministérielle adressée à M. le Gouverneur du fort de Blaye aplanit tous les obstacles; on m'indique le chemin de la principale entrée, et bientôt, franchissant le pont-levis, je sonne à la porte de ce donjon dont on s'occupe si fort en ce moment. La lettre de M. d'Argout est portée au Gouverneur par un planton, et celui-ci revient bientôt avec l'ordre de me conduire près du général.

Introduit dans une vaste salle à manger, je suis reçu par M. le général Bugeaud, qui achevait de déjeuner, en compagnie de quelques officiers et de plusieurs autres personnes dont j'aurai sans doute occasion de parler. Le Gouverneur m'accueille rondement et, toute affaire cessante, m'invite à prendre place près de lui. Me voici mangeant avec un appétit que semble

m'envier tout ce cercle de gens rassasiés, et répondant de mon mieux aux mille questions que l'on m'adresse de toutes parts. Ayant parlé entre autres choses d'un certain bruit de changement ministériel qui circulait dans le monde lors de mon départ de Paris, le général s'empare de cette nouvelle, discute la possibilité du fait avec une chaleur qui me surprend et qui indique sa très vive sympathie pour le cabinet actuel. Cette petite scène me donne à réfléchir, et j'en tire la conclusion suivante : M. le Gouverneur a les passions politiques fort vives; soyons donc très circonspect sur ce chapitre. J'ai d'autant moins de mérite à prendre ce parti qu'il est tout à fait dans mes goûts.

Le général Bugeaud est un homme de grande taille, robuste, et qui porte avec une aisance remarquable la cinquantaine si lourde à tant d'autres; ses cheveux rares sont d'une nuance assez vive; son visage, labouré par une variole confluente, n'est pas beau, tant s'en faut, mais j'y lis tout à la fois de la franchise et de la bienveillance. J'espère avoir le temps d'achever ce portrait; j'y donnerai tous mes soins (1).

Après le déjeuner, M. le Gouverneur m'emmène dans son cabinet, et me dit : « Monsieur le docteur, « vous voilà des nôtres. Je ne sais si la princesse con- « sentira à recevoir vos soins ; elle a refusé ceux de « M. Barthez. M. Gintrac, seul, est admis près d'elle. « Je vais lui donner avis de votre arrivée, et lui faire « savoir que dès ce moment vous êtes à sa disposi- « tion. En attendant, nous allons tâcher de vous « rendre la vie supportable, et de vous prouver que le

(1) M. le maréchal Bugeaud est mort à Paris (du choléra), le 10 juin 1849, à six heures et demie du matin.

[redacted]

« fort de Blaye n'est pas aussi mortellement ennuyeux « qu'on veut bien le dire à Bordeaux et à Paris. »

J'ai répondu comme je le devais à ces ouvertures franches et polies. J'ai fait une visite aux diverses autorités civiles et militaires de la forteresse, à M. Chardron, chef de bataillon du 64e régiment qui forme la garnison de Blaye, j'ai vu également le commandant de place, et j'ai parcouru, dans tous les sens, ce séjour qui m'est dévolu. Cela n'est pas beau, il y a beaucoup de petits bâtiments occupés par les soldats, par les officiers, et ces messieurs ne paraissent pas enchantés de leur lot dans cette place de guerre.

De toutes parts, j'entends le tambour, les trompettes; le service se fait ici comme en temps de siège, il y a de nombreuses sentinelles auprès de l'enceinte en palissades qui a été construite autour du pavillon qu'habite la princesse, et, jusqu'à plus ample informé, je trouve Blaye une assez triste demeure. Mais attendons, ne nous hâtons pas de juger.

Le dîner a lieu à cinq heures, absolument sans cérémonie. Le général se nourrit, mais il ne se pique pas de savoir manger. Le commissaire civil, qui est aussi notre intendant, est loin de professer une semblable indifférence en matière de goût; aussi je trouve que la table est excellente. Le Gouverneur nous annonce l'arrivée prochaine de Mme Bugeaud et de ses jeunes enfants. Il me dit avoir été reçu hier pour la première fois par Mme la duchesse de Berry. La santé de la princesse ne lui a pas paru mauvaise; suivant lui, les bruits que l'on a fait courir à cet égard sont tout à fait dénués de raison.

Je me suis retiré de bonne heure, autant pour me reposer que pour mettre un peu d'ordre dans mes souvenirs. Me voici lancé dans une affaire qui exige

de la réflexion. Je veux tenir note de tout ce qui m'arrivera de remarquable dans ce fort, je veux être en mesure de me rendre compte de mes moindres actions, et, pour cela, je rédigerai un journal exact et circonstancié de mes faits et gestes.

C'est une assez rude tâche à remplir, mais il est possible que ce travail quotidien acquière une grande importance; aussi je me promets bien de ne pas le négliger. Il faut tout prévoir autant que possible, et il peut survenir telle circonstance où j'aurai besoin de consulter mon mémorial.

Mardi 19 février.

Le général m'a donné une des chambres de son propre appartement, et je mange à sa table, où figurent chaque jour quelques-uns des officiers de la garnison. Ici se présente un petit incident administratif dont je dois faire mention. L'espèce de brevet de chirurgien du fort de Blaye, qui m'a été délivré par M. le ministre de la guerre, me donne un caractère en quelque sorte amphibie, si bien que le commissaire M. Ollivier Dufresne en est tout perplexe. Suis-je militaire ou non? Voilà la question. Comme je tiens surtout à rester civil, j'adresse une requête à M. d'Argout, afin de mettre un terme à ce conflit administratif. Si je reste le subordonné du maréchal Soult, je tombe au pouvoir du sous-commissaire des guerres, je dois obéissance au commandant Chardron, le logement, la table prennent un caractère de garnison qui me va mal, et mon rôle s'amoindrit d'autant. En attendant la décision du ministre de l'intérieur, je fais valoir mes droits au bénéfice du *statu quo*, et le général est de mon avis. Je le

[redacted]

trouve charmant, il est de bonne humeur, d'autant plus que, ce soir, il a eu l'honneur de dîner avec la princesse. Mon arrivée dans la citadelle a été annoncée officiellement; Madame a dit que, pour le moment, elle n'avait pas besoin de médecin. Le général m'avertit que la princesse a bien dîné, qu'elle est assez gaie, et que sa conversation est pleine d'intérêt. Il ne paraît pas aussi enchanté de Mme la comtesse d'Hautefort, qui se plaint amèrement du climat, de la solitude, de la table, de toutes choses et de tout le monde. M. de Brissac, qui partage la captivité de la princesse, est, dit-on, taciturne à l'excès; en somme, ces deux personnages paraissent peu propres à charmer les ennuis de la solitude.

Si ceux que l'on garde à Blaye s'amusent peu, ceux qui les gardent ne s'amusent pas beaucoup plus. A table et au salon, la conversation varie entre la politique et les campagnes de l'Empire, l'école de bataillon et le ministère; on discute le mérite relatif de telle manœuvre, de telle arme. J'ai là une belle occasion d'apprendre la guerre. La vocation me manque, mais je me dédommage en étudiant ces guerriers. Il y a, parmi nos convives, des physionomies saillantes, des caractères dont je tâcherai de faire mon profit. J'aime assez les gens spéciaux, exclusifs, les types comme j'en aperçois plusieurs dans notre cercle habituel. C'est une bonne fortune pour moi qui n'ai rien à faire. Le désœuvrement ferait de moi un observateur, un critique. Pourquoi pas?

Mercredi 20 février.

Mme Bugeaud est arrivée ce matin ; elle est accompagnée de ses deux jeunes filles, enfants de onze et de neuf ans. Je suis enchanté de voir des dames partager notre captivité. J'aime peu les réunions d'hommes ; je trouve que la société des femmes adoucit nos mœurs, tempère nos passions, nous rend meilleurs sous tous les rapports.

Une mère de famille, deux jeunes filles placées au milieu de cette garnison, vont calmer les ardeurs militaires de nos belliqueux convives : on sabrera moins l'ennemi et la logique, l'on saura mieux écouter, l'éloquence du geste sera moins tranchante. Mme Bugeaud paraît souffrante, et cette circonstance modifiera encore nos habitudes de garçons.

Il fait un temps affreux ; sur les hauteurs de la citadelle, le vent souffle à déraciner les carottes, comme le dit plaisamment une sentinelle que je trouve blottie dans sa guérite. Du grand rempart qui domine la Gironde, on aperçoit une immense étendue d'eau au-dessus et au-dessous de Blaye ; une foule de navires montent ou descendent le fleuve ; aussi je ne puis m'arracher à ce grand spectacle si nouveau pour moi.

Le fort de Blaye est armé de canons de gros calibre qui commandent la Gironde. Il y a, au milieu du fleuve, un îlot sur lequel on a établi une redoute appelée le *Pâté* ; puis, sur la rive opposée, se trouve une autre construction analogue que l'on nomme le *fort Médoc*. Toutes ces murailles sont armées, gardées, en bon état sous tous les rapports ; il serait difficile de franchir ce passage étroit sans recevoir bon nombre de boulets. Enfin, notre système de défense

est complété par la corvette *la Capricieuse,* qui est à l'ancre sous les murs de la citadelle. Matin et soir, un coup de canon, tiré à bord des bâtiments de guerre, annonce l'ouverture et la clôture des portes de notre donjon. J'ai l'agrément d'être réveillé longtemps avant le jour par cette voix de bronze qui retentit comme le tonnerre. Je m'y accoutumerai.

Chaque jour, à six heures du soir, le courrier nous apporte des lettres et des journaux. Ce moment est toujours impatiemment attendu. M. Bugeaud s'empare des journaux et surtout de ceux de l'opposition ; il les lit avec empressement, commente les articles de fond, se met en colère, et bientôt le salon se trouve transformé en un cabinet de lecture où chacun obéit à ses impulsions. Quelquefois, la mêlée devient générale ; on argumente à perte de vue sur les hommes et les choses, on se dispute sans se persuader ; puis, enfin, cette ardeur belliqueuse se calme. Un peu de musique rétablit l'harmonie entre les opposants ; nous avons quelques amateurs et, entre autres, M. de Saint-Arnaud, lieutenant de grenadiers du 64e régiment. Il chante avec beaucoup de goût, s'accompagne au piano et, chose remarquable, les romances les plus sentimentales sont celles qui obtiennent le plus de faveur au milieu de notre auditoire à moustaches :

> Tu veux devenir ma compagne,
> Jeune Albanaise aux pieds légers !

Ces paroles du *Klephte* sont dans toutes les bouches ; même le général Bugeaud, qui n'est pas précisément un virtuose, les fredonne vingt fois par jour.

Jeudi 21 février.

Chaque jour, depuis quelque temps, Mme la duchesse

de Berry reçoit la visite du Gouverneur, et j'apprends par lui que la princesse est légèrement indisposée. M. Gintrac sera appelé l'un de ces matins à Blaye; nous verrons si ce cher confrère peut faire quelque chose en ma faveur. En attendant, j'écris à M. d'Argout pour lui dire que, jusqu'ici, ma mission n'a pu être remplie, mais que j'attends une occasion favorable.

On me prépare un logement près de l'enceinte réservée de la princesse. Je serai chez moi, libre, ce qui me convient fort. Et, à propos de liberté, bien des gens qui m'écrivent de Paris ou d'ailleurs semblent croire que je suis captif, au secret; on me considère comme un prisonnier d'Etat, mort au monde, gémissant sous grilles et verrous. Rassurez-vous, âmes sensibles, les portes de ce formidable donjon s'ouvrent quand je le veux; je puis parcourir la ville de Blaye, qui est bien, je dois en convenir, une des sous-préfectures de France les moins agréables; je vais flâner au bord de la Gironde, assister au départ et à l'arrivée des diligences et des bateaux à vapeur; je me promène sur le cours qui avoisine le port; je passe en revue les habitants de la localité; je prends ma part de tous les divertissements qui se présentent dans la citadelle et ailleurs; en somme, je ne me trouve pas du tout à plaindre.

Je me suis créé une occupation, qui sera, je l'espère, une bonne ressource contre l'ennui. J'écris nombre de lettres à mes parents, à mes amis; à cette occasion, le général m'invite à une circonspection dont j'avoue ne pas sentir la nécessité. Il ne se passe ici rien de mystérieux, du moins, rien que je ne sache; aussi je n'ai rien à cacher. En outre, chaque soir, je m'occupe de ce que j'appelle un peu fastueusement mon journal,

[redacted]

je récapitule les événements de la journée, je réfléchis, je songe, comme certain lièvre de la fable, enfin je m'endors avec la certitude de ne possséder aucun secret d'Etat. C'est une situation qui ne manque pas de charme et dont je m'accommode facilement.

Vendredi 22 février.

Voici un grave événement. Ce soir, vers trois heures, le général Bugeaud a reçu de S. A. R. Mme la duchesse de Berry un écrit autographique conçu en ces termes :

« GÉNÉRAL,

« Pressée par les circonstances et par les mesures ordonnées par le Gouvernement, quoique j'eusse les motifs les plus graves pour tenir mon mariage secret, je crois devoir à moi-même, ainsi qu'à mes enfants, de déclarer m'être mariée secrètement pendant mon séjour en Italie.

« MARIE-CAROLINE. »

Le Gouverneur m'a dit que la princesse avait éprouvé dans la soirée un mouvement nerveux très prononcé, suivi d'accidents analogues à ceux qui ont eu lieu dans le courant du mois dernier. M. Bugeaud a proposé à Son Alteste Royale de m'introduire auprès d'elle, mais elle a dit que cela ne serait peut-être rien. Cependant M. Gintrac a été prié de venir à Blaye demain, dans la matinée. Alors je serai probablement à même de voir ce que je puis attendre de cet honorable confrère. Il peut y avoir bien des motifs pour qu'il ne se soucie que médiocrement d'avoir un adjoint.

La déclaration a été expédiée par estafette au Gouvernement. Le télégraphe aura devancé le courrier, et sans doute, avant peu, le public connaîtra cette pièce d'un si grand intérêt. Si je ne me trompe, ce mariage clôt la carrière politique de la duchesse de Berry; il ne peut plus être question de régence pendant la minorité du duc de Bordeaux; une reine-mère ou douairière, mariée à un personnage quelconque, n'a plus de rôle très important à jouer parmi nous; en conséquence, cela va déranger bien des combinaisons. Nous recevons tous les jours un journal de Bordeaux, *la Guyenne*, qui devra modifier son langage et rabattre de ses prétentions. En ce moment, la presse parisienne est arrivée à un degré de violence tel, que l'épée remplace ou accompagne la plume; les duels sont à l'ordre du jour parmi les journalistes de couleurs opposées, et même parmi les députés. J'imagine qu'en présence de ce fait publié par la princesse elle-même, les armes devront tomber des mains des combattants.

Ce retour aux coutumes barbares du moyen âge me paraît désormais sans motifs et sans but. Nos paladins, en apprenant ce mariage, vont divorcer avec les idées chevaleresques; un peu de bon sens va prendre la place de ces exagérations surannées. Tout le monde applaudira à ce résultat; j'espère que, de part et d'autre, nos fanfarons de loyauté s'épargneront à l'avenir le ridicule ineffable qui s'attache à ces passes d'armes où l'on ne voit briller ni conviction ni courtoisie.

Mme la duchesse de Berry a été poussée à faire sa déclaration par des *circonstances*, par des *mesures* ordonnées par le Gouvernement. Quelles sont ces mesures, ces circonstances?

[redacted]

La première, l'unique pensée d'un prisonnier, c'est la liberté, et, dès son entrée à Blaye, Madame s'est occupée des moyens d'en sortir. Les journaux légitimistes, recevant le mot d'ordre, ont si bien exagéré les inconvénients d'un long séjour dans un lieu prétendu malsain, que le Gouvernement a dû provoquer une enquête sur ce point important.

Les deux rapports publiés (et que la princesse accuse d'être contradictoires) ont démontré que le danger n'existait pas. Aussi Madame a compris que sur ce point de fait son procès était perdu. De plus, les bruits de grossesse ayant été fortuitement confirmés par suite d'une naïveté d'une femme de chambre, la princesse a dû songer au moyen de tirer parti d'un événement que le temps se chargeait de confirmer. Enfin, le remplacement du colonel Chousserie par le général Bugeaud indiquait le haut intérêt que l'on attachait à tout ce qui se passait à Blaye; dès lors, Madame a jugé à propos de faire sa déclaration de mariage, pensant que ce fait serait de nature à lui ouvrir les portes de sa prison.

Le général m'a paru de cet avis ; il croit que la princesse rentre dans la vie privée, qu'elle renonce dès ce jour à la politique, et que tout est fini pour elle. Je ne saurais le croire. Il me semble que je ne puis pas reprendre le chemin de la capitale et que mon roman ne peut pas avoir un dénouement aussi brusque.

Samedi 23 février.

La journée est bonne et ma position se dessine. Récapitulons :

M. Gintrac est arrivé à onze heures par le bateau à vapeur, et, aussitôt après le déjeuner, nous nous sommes réunis en consultation pour aviser au moyen d'améliorer la santé d'une personne très digne de tout notre intérêt. Nos opinions médicales se sont trouvées de prime abord tout à fait concordantes; cette similitude de vues, de doctrines, constitue un genre de sympathie très favorable à l'accomplissement de mes projets.

Cette affaire terminée, M. Gintrac s'est rendu auprès de la princesse. Voici, au sujet de cette visite, ce que mon cher confrère a bien voulu me raconter. M. Gintrac a d'abord vu M. le colonel de Brissac, qui lui a confirmé la nouvelle de la déclaration du mariage secret, nouvelle que le général lui avait communiquée dès son arrivée à Blaye. M. Gintrac a paru très péniblement affecté. Sa profonde préoccupation pendant le déjeuner démontre toute l'importance de cette affaire.

Lorsque M. de Brissac lui a parlé de cette pièce envoyée par Son Altesse Royale au général, M. Gintrac a dit : « Il faut que ce soit M. le comte qui me le dise pour que je le croie. C'est un malheur immense, irréparable ! »

En entrant dans l'appartement de Madame, la princesse s'est exprimée ainsi : « Eh bien, vous savez, « docteur? M. de Brissac vous a dit... — Oui, Ma- « dame, et j'en doute encore; du moins je voudrais « pouvoir en douter, tant j'ai peine à comprendre les « motifs d'une décision aussi grave. — Que voulez-

[redacted]

« vous? j'ai cru devoir agir ainsi; je veux sortir de
« cette prison à quelque prix que ce soit. — Je crains
« bien que Madame se soit trompée et que le moyen
« qu'elle a choisi ne soit pas le bon. — Trouvez-en
« un meilleur et je m'en servirai. Ne voyez-vous pas
« que ces murs m'étouffent, qu'il faut absolument
« que je sois libre et que tous les moyens sont bons
« pour me tirer de cette galère. Je vous le répète,
« docteur, je veux sortir d'ici, à quelque prix que ce
« soit. »

M. Gintrac m'a dit que la princesse avait donné à cette phrase une inflexion si ferme, si impérieuse, qu'il en a été effrayé. Il craint que ce besoin de liberté ne conduise Son Altesse Royale à des actes imprudents; il craint encore plus que sa santé ne résiste pas à des émotions aussi violentes. Aussi a-t-il beaucoup insisté sur la nécessité de ménager son moral si cruellement atteint. Le cher confrère a profité de cette circonstance pour parler de moi; il a engagé la royale malade à recevoir mes soins. Il a été question, pour la première fois, de grossesse, et M. Gintrac a reçu en confidence des détails qui établissent exactement les diverses phases de cet état, tenu secret jusqu'à ce jour. Mon cher confrère, fort heureusement pour moi, ne s'occupe pas d'accouchement, tandis que moi, plus heureusement encore, je m'en suis toujours beaucoup occupé. M. Gintrac le sait, et il s'est servi de cette circonstance pour réclamer mon adjonction. La princesse a consenti à me recevoir, mais seulement pour l'avenir. Au prochain voyage du médecin de Bordeaux, je serai admis en même temps que lui.

Ainsi donc, je vais bientôt toucher le but : ma position dans cette affaire va prendre le degré d'importance que j'ai si ardemment souhaité. J'ai remercié

comme je le devais M. Gintrac de sa loyale intervention, et le général, qui est instruit de ces particularités, augure bien de l'avenir.

M. Gintrac est tout soucieux. Ce terrible chapitre d'accouchement le tourmente plus qu'il ne l'ose dire, et tantôt, dans une longue promenade en tête à tête sur le rempart, il m'a raconté plusieurs faits que je ne veux pas laisser à l'oubli.

Le général Drouet avait, comme je l'ai raconté, deviné en quelque sorte, le 9 novembre dernier, l'état de grossesse commençante de Mme la duchesse de Berry. MM. les militaires possèdent, il faut bien le reconnaître, une sagacité merveilleuse pour découvrir ces mystères; les officiers de la garnison de Blaye n'ont pas manqué de confirmer, en maintes circonstances, les aperçus du comte d'Erlon. Madame, se promenant dans son jardin, a été vue, examinée par bon nombre d'yeux perspicaces; il en est résulté une opinion généralement admise par tout le personnel composant le 1er bataillon du 64e régiment.

A l'époque de mon arrivée à Blaye, Madame avait à peu près renoncé à se promener ainsi, ou du moins ses sorties étaient rares et elle s'enveloppait de façon à se soustraire aux remarques des curieux. Mais tout le monde, dans la citadelle, croyait à la grossesse, et ce bruit avait transpiré au dehors. Peu à peu, la bonne ville de Bordeaux avait accueilli ces rumeurs; les gens du parti légitimiste, qui ne pouvaient pas y rester étrangers, s'en inquiétaient, et bientôt M. Gintrac fut mis en demeure de se prononcer sur ce point si important. A cette époque, le cher confrère, à qui cette grossesse n'avait été ni avouée ni confiée, ne crut pas devoir prendre sur lui de donner son opinion sur ce fait; il ne parla pas même de la naïve confidence

[redacted]

échappée à Mme Hansler. Il se tint sur la réserve, comme cela devait être dans sa position si délicate; mais cette discrétion d'un médecin honnête homme, interprétée par les légitimistes dans le sens le plus favorable aux intérêts de leur cause, donna lieu à une violente polémique dans les colonnes du journal *la Guyenne*. M. Ravez, surtout, se mit en avant de la façon la plus imprudente. Il se constitua le champion de la princesse, de telle sorte que ce paladin, qui brandissait sa lance en faveur de la veuve et de l'orphelin, fut complètement désarçonné par les découvertes subséquentes. Le parti légitimiste partagea la déconfiture de son chef; la stupeur fut générale; mais bientôt il s'opéra une réaction terrible : on accusa M. Gintrac d'avoir trahi la cause, de s'être vendu au gouvernement de Juillet, et dès lors le pauvre docteur fut en butte aux clameurs les plus violentes. On ne s'en tint pas là : Mme Gintrac elle-même fut insultée publiquement dans les rues de Bordeaux, et la rage des séides fut portée à un tel point, que la tombe de la mère de M. Gintrac fut couverte de boue et d'immondices. Ajoutons à cela que plusieurs charitables confrères, jaloux de la confiance que M. Gintrac avait inspirée à la princesse, poussaient très doucement à la roue en favorisant ces récriminations injurieuses.

Il faut quelquefois bien du courage pour remplir son devoir; M. Gintrac m'a paru à la hauteur de ces graves circonstances. Sincèrement dévoué à la princesse, je trouve en lui ce que je sens en moi, un vif désir d'être utile à sa royale cliente. L'humanité le touche plus encore que la légitimité; il est encore plus médecin qu'homme de parti, et je crois qu'il a raison.

On pense ici que la déclaration remise hier au général est un acte spontané de la princesse, qui a pris cette grave résolution sans consulter M[me] d'Hautefort et M. de Brissac. M. Gintrac est assez porté à le croire; il redoute ces déterminations de la princesse. Ses craintes à cet égard me donnent à réfléchir. La duchesse de Berry n'a-t-elle pas autant de jugement que pourraient le désirer ses amis, et que l'exigerait sa haute position sociale? Aurait-elle besoin des conseils de ceux qui comprennent mieux qu'elle-même les intérêts de son parti politique ? Il me semble difficile d'admettre qu'une femme, dans les circonstances où elle se trouve, ne soumette pas à ses compagnons de captivité les mesures qu'elle veut prendre. Je ne comprends pas cet isolement, cette indépendance d'actions, si peu en harmonie avec la faiblesse d'une femme.

Quoi qu'il en soit, j'espère être bientôt à même de voir avec mes yeux, d'entendre avec mes oreilles et de juger en pleine connaissance de cause. J'ai beaucoup à me louer de M. Gintrac; je saurai me montrer reconnaissant de ses bons procédés à mon égard.

Dimanche 24 février.

Le général Bugeaud, qui veut bien me faire part des observations résultant de sa visite quotidienne à la princesse, me dit qu'il l'a trouvée fort triste; elle garde la chambre et ne veut ni sortir ni manger. Elle tousse souvent; sa respiration est gênée; ses yeux sont rouges. En présence de ces petits accidents qui persistent en dépit des moyens mis en usage par M. Gintrac, j'ai tenté auprès de M[me] d'Hautefort la démarche suivante. J'ai écrit à la dame d'honneur de la princesse un billet ainsi conçu :

[redacted]

« MADAME LA COMTESSE,

« J'apprends par M. le général Bugeaud que l'indisposition de S. A. R. Mme la duchesse de Berry n'a pas cessé. Je regrette vivement que Son Altesse Royale refuse les soins du seul médecin qui se trouve près d'elle. M. docteur Gintrac m'a dit hier qu'une petite saignée des bras pouvait devenir nécessaire d'un moment à l'autre. Il peut y avoir une grave imprudence dans l'omission d'un semblable moyen ; aussi je vous supplie, Madame la Comtesse, de vouloir bien soumettre à Son Altesse Royale cette réflexion qui est toute dans son intérêt.

« Veuillez agréer, etc.

« P. M. »

Mme d'Hautefort m'a fait dire par l'aide de camp du général que la princesse se sent un peu mieux, qu'elle me remercie de mes offres et qu'elle espère n'avoir besoin de rien. En attendant, j'ai pris des précautions. Je me suis composé une petite pharmacie portative, j'ai voulu avoir sous la main les médicaments les plus usuels, afin d'être en mesure, le cas échéant, de me passer des officines de Blaye, lesquelles, par parenthèse, ne me paraissent pas en très bon état. J'ai fait venir de Bordeaux les choses les plus nécessaires, je puis composer à l'instant les diverses potions dont on peut avoir besoin en pareil cas. Je sais bien que cela est fort délicat, qu'un accident dans ces circonstances ferait peser sur moi une lourde responsabilité, mais j'y prendrai garde, et je tiens mes drogues sous clef.

Aujourd'hui dimanche, M. le curé de Blaye est venu dire la messe dans l'appartement de la princesse. La salle à manger est, dit-on, transformée en chapelle, et les reclus assistent dévotement à l'office. Le valet

de chambre de Madame remplit les fonctions de sacristain. Le général m'a dit que les rapports entre la princesse et M. le curé de Blaye étaient entièrement libres, et qu'il pensait que c'était par l'entremise de cet ecclésiastique que Madame communiquait avec les personnes de son parti.

Nous avons reçu la visite de M. le sous-préfet de Blaye. C'est un homme jeune encore, plein de bienveillance, Parisien, de bonnes manières, qui connaît beaucoup de personnes avec lesquelles j'ai des rapports. Nous avons longuement causé de nos mutuelles connaissances, et il m'a fort invité à lui faire quelques visites. Il est garçon.

Le courrier nous a apporté aujourd'hui beaucoup de lettres, et, entre autres, une de M. d'Argout, dans laquelle ma position est nettement définie. Suivant mon désir, je suis entièrement libre de tout service militaire. On doit nous expédier de Bordeaux un chirurgien aide-major, qui s'occupera des malades de la garnison. J'ai consacré une partie de ma matinée à faire ce qu'on appelle une visite de propreté, ce qui est bien, à mon avis, une des choses les moins propres que je connaisse. Les cinq à six cents hommes qu'il m'a fallu inspecter composent un ensemble assez peu agréable, très occupant, et dont j'ai hâte de me débarrasser. Il ne me convient nullement d'être aux ordres de tant de chefs militaires ; mon goût d'indépendance civile ne saurait s'accommoder de ces devoirs à remplir envers ces rudes enfants de Mars. Je ne me sens pas de calibre à devenir un Larrey.

Le général a reçu, sous son couvert, des lettres venant de Prague, adressées tout ouvertes à Mme la duchesse de Berry par ses deux jeunes enfants. Ces lettres, que j'ai pu lire, sont froides, cérémo-

[redacted]

nieuses; on sent qu'il n'y a rien là qui vienne du cœur et qui soit destiné à aller au cœur: ce sont des choses en quelque sorte officielles, dépourvues d'élan, de sensibilité. J'apprends que la princesse, qui en avait déjà reçu plusieurs semblables à celles-ci, ne paraissait y attacher aucun prix. Je le crois sans peine. Dès l'instant que ces écrits perdent leur caractère confidentiel, qu'il n'y a pas de cachet qui garantisse le secret de la pensée, ce n'est plus qu'une vaine formule; je plaindrais la mère et les enfants qui n'auraient pas d'autre moyen de communication que celui-là. Tout le monde croit ici qu'il y en a d'autres, et, à vrai dire, je trouve cela trop naturel pour m'en étonner.

Il y a à cet égard bien des sentiments divers parmi les principaux habitants de la citadelle. Quelques esprits que je trouve étroits et rigides voudraient user à la rigueur de leurs droits de gardiens et se constituer geôliers au grand complet; ils voudraient prévenir jusqu'à la possibilité de ces communications entre la princesse et les gens de son parti ; ils voudraient l'isoler tout à fait, la tenir au secret, comme on dit en style de Conciergerie; mais tout le monde ne partage pas cette manière de penser. Des hommes plus tolérants, plus humains en un mot, ferment les yeux, laissent faire ce qu'ils ne croient pas pouvoir empêcher, et les puritains de la citadelle taxent de faiblesse cette bienveillance que je trouve de bon goût. Le général, tout militaire qu'il est, et maître absolu de ce château, qu'il commande, me paraît plein d'indulgence et de bonté; il compatit vivement aux misères de la royale captive; il dédaigne les petits moyens vexatoires que l'on cherche à lui faire adopter. Les forts n'ont pas volontiers recours aux finesses, les puissants à la ruse; M. Bugeaud se

contente de garder la princesse, mais toute mesure inquisitoriale lui paraîtrait au-dessous de lui. Je sus parfaitement de son avis.

Lundi 25 février.

Le temps est affreux. Ce matin, le tonnerre et le canon de la corvette se sont disputé l'honneur de mon réveil; la pluie tombe à torrents; nous n'avons pour toute distraction que les journaux, les romances de nos troubadours à moustaches, les dissertations stratégiques et les interminables récits de batailles de quelques épaulettes à graines d'épinards. J'écoute le tout avec une patience héroïque, ce qui me vaut les bonnes grâces de plus d'un orateur. L'art d'écouter est souvent non moins utile que l'art de parler. Ceux qui pérorent s'attachent à leurs auditeurs; à la fin d'une démonstration passionnée, celui qui se laisse persuader s'empare de l'esprit de son interlocuteur en proportion de l'importance que celui-ci mettait à avoir raison. Les gens qui veulent toujours prouver se sentent naturellement bien disposés en faveur de ceux qui se laissent convaincre ou qui, du moins, ont la complaisance de paraître convaincus. Il y a dans le monde beaucoup d'hommes dont les succès et la réputation d'amabilité n'ont pas d'autre fondement.

Un de nos convives, M. L..., esprit caustique et même un peu bourru, prétend que ma patience s'usera bientôt à ce métier d'auditeur bénévole; que ces histoires, trop souvent sujettes à répétition, me paraîtront avant peu mortellement ennuyeuses, et que mieux vaudrait ne pas m'exposer à ce flux intarissable de

[redacted]

combats, de batailles, de manœuvres, etc. Je ne suis pas de cet avis : tout cela est neuf pour moi; il me sera toujours aisé, le cas échéant, de battre en retraite et d'abandonner la mêlée en prétextant des devoirs à remplir.

D'ailleurs, j'obéis tout naturellement à une des conditions de ma nature : je suis curieux, j'aime à savoir, à connaître; les hommes spéciaux sont toujours bons à écouter; ils ont dans leur langage une certaine forme technique qui me plaît parce qu'elle m'instruit. Souvent, le troupier qui raconte une victoire de notre grande armée cite des faits dont il a été témoin; je m'intéresse à cette narration individuelle, à cet acte isolé, que l'histoire contemporaine a dû négliger. En toutes choses, j'aime la partie anecdotique; les détails me plaisent; je ne trouve pas mauvais qu'un peintre caractérise quelquefois une grande bataille par un seul incident de cette journée mémorable. J'ai entendu dire qu'à je ne sais quelle grande affaire, l'empereur, passant devant le front d'un régiment de la jeune garde, un soldat encore novice, cédant à son enthousiasme, s'écrie : *En avant!* Le héros se retourne et impose silence au blanc-bec qui ose parler en sa présence. Il y a là quelque chose qui me plaît; j'aimerais mieux ce trait si vif, si naturel, qu'un mélange informe de corps mutilés, de chevaux abattus, de sang et de fumée, qui ne dit rien à l'esprit.

J'apprends que l'inclémence de la saison fatigue la princesse; tout le monde ici est plus ou moins souffrant; chacun indique la cause probable de ses petites misères; aussi nos soirées ne sont pas gaies. Mais la table tient beaucoup de place dans ces journées orageuses; on prolonge le repas, de manière à employer un bon nombre d'heures dont on ne saurait que faire,

et le temps passe. Le cuisinier fait merveille. Les huîtres vertes de Marennes, les sardines de Royan, les volailles truffées du Périgord, les pâtés de l'Angoumois, arrivent ensemble ou à la file et provoquent l'étrange appétit de nos gastronomes à épaulettes. Les meilleurs crus du Médoc nous envoient leurs produits; on dirait qu'il y a toujours ici noces et festins. Bien que je ne sois pas un grand amateur de bombance, je me laisse aller, acceptant ces douceurs comme une compensation à la vie monotone que le Gouvernement nous a faite. Vraiment, nous ne sommes pas trop à plaindre!

Mardi 26 février.

J'ai cru devoir écrire de nouveau à Mme la comtesse d'Hautefort. L'indisposition de la princesse continue, j'insiste sur la nécessité de remédier à ces accidents; ma lettre, assez pressante, a été remise à la noble dame par le général Bugeaud lui-même. Après mûre délibération, il a été décidé que je serais admis à l'honneur de voir demain, non pas la duchesse de Berry, mais bien Mme d'Hautefort. Je suppose qu'il est question de me tâter, de voir quel homme je suis. La noble dame se sacrifie, marchant en éclaireur au-devant de la princesse. Tâchons donc de nous bien tenir.

Mme la duchesse de Berry a écrit aujourd'hui plusieurs lettres à sa famille et une, entre autres, à Mme la duchesse d'Angoulême. Cette lettre, qui arrive tout ouverte au Gouverneur de la citadelle et qui doit passer sous les yeux du ministère, contient une phrase qui m'a paru devoir être notée :

« Je crois avoir fait assez pour mon fils, j'ai besoin « de repos, je donne ma démission. »

[redacted]

Les journaux légitimistes, qui parlent sans cesse de contrainte morale, de persécutions et de tortures, qui gémissent chaque jour sur les violences du pouvoir, seraient bien étonnés s'ils connaissaient ce passage. Je trouve que la princesse est beaucoup plus raisonnable que les gens de son parti. Au reste, je crois qu'il en est souvent ainsi. Les ultra se rencontrent partout où il y a quelque grand bénéfice à exploiter. Les chauds partisans de la légitimité ne pardonneraient pas aux princes légitimes eux-mêmes d'abandonner leurs plus simples prétentions. Ils doivent tout sacrifier au triomphe de la bonne cause : le repos, le bonheur, la santé, la vie elle-même, rien ne peut les retenir dans cette voie fatale, où il s'agit de si grands intérêts, et nos royalistes si purs taxeraient de lâcheté ceux qui, de guerre lasse et renonçant à la lutte, voudraient se réfugier dans quelque retraite paisible. Mme la duchesse de Berry se trouve aujourd'hui dans des conditions telles, que son avenir doit subir des modifications importantes. Ceux qui l'ont choisie pour diriger le grand mouvement insurrectionnel de la Vendée auraient dû réfléchir qu'une femme, transformée en général d'armée, ne peut pas toujours guerroyer. C'est faire violence à sa nature délicate, et je m'étonne qu'on n'ait pas tenu compte des éventualités.

La duchesse de Berry donnant sa démission dans un écrit qui sera connu du gouvernement de Juillet et de la famille royale exilée, cela me semble un fait considérable. Bien que cet écrit soit un acte privé, il me semble d'une haute importance, à moins que ce ne soit tout simplement une expression hyperbolique de lassitude et d'ennui, un mot échappé à une femme malade et triste. Peut-être n'est-ce encore qu'une avance faite au ministère pour l'engager à relâcher la

prisonnière, une tactique de femme qui se fait petite, nulle, dans le but de reconquérir sa liberté. Quoi qu'il en soit, je trouve le propos très caractéristique. Le général Bugeaud, qui voit la princesse tous les jours, lui attribue beaucoup de franchise, de laisser-aller ; il lui répugne d'admettre, dans cette circonstance, une arrière-pensée qui ne cadre pas du tout avec le langage habituel de la captive, et il me dit avec abandon : « Vous la verrez, docteur, et il ne vous faudra pas « longtemps pour reconnaître que c'est une femme « dont la tête n'est pas taillée pour la politique. »

Mercredi 27 février.

Les rapports de l'intérieur annoncent que Madame a passé une mauvaise nuit, elle a beaucoup toussé ; le lait de chèvre, dont elle fait usage, ne la calme pas ; elle mange peu, quitte rarement sa chambre ; en conséquence, le général a résolu de hâter le prochain voyage de M. Gintrac. Le télégraphe a prié mon cher confrère de venir demain à Blaye. C'est une avance de vingt-quatre heures sur le projet arrêté lors de la dernière visite. J'en suis bien aise. Mon sort va se décider et je saurai enfin à quoi m'en tenir sur le rôle que je dois jouer ici. L'incertitude me fatigue et m'inquiète.

Aujourd'hui, à deux heures, Mlles Marie et Léonie Bugeaud ont été reçues par Mme la duchesse de Berry. Les deux jeunes filles, en grande toilette, ont été parfaitement accueillies par la princesse ; elles ont été embrassées, caressées, comblées de bonbons et de petits cadeaux. La vue de ces deux enfants a doucement ému la princesse. Son cœur de mère s'est révélé

[redacted]

dans cette circonstance ; elle a même versé quelques larmes, mais ces mouvements de l'âme sont doux et salutaires, lors même que quelque amertume s'y mêle. Madame a parlé de la princesse Louise, sa fille, de son fils Henri, et cette entrevue, qui a duré longtemps, a paru lui faire grand plaisir. Les jeunes filles ont été enchantées de cette visite ; elles ont raconté à Mme Bugeaud les moindres détails de ce qui s'est passé au pavillon de la princesse et ont redit à leur mère les compliments que Madame les avait chargées de lui transmettre. Le général Bugeaud a été très touché de cette petite scène.

A quatre heures, l'aide de camp du général m'a conduit au pavillon. J'ai franchi la barrière, j'ai traversé une vaste cour plantée d'arbres, j'ai inspecté d'un coup d'œil la façade des bâtiments qu'occupe la princesse et je suis arrivé à une petite porte gardée par une sentinelle. Cette porte nous a été ouverte par des gendarmes qui gardent l'intérieur. Il y a là un poste de sous-officiers sous les ordres d'un ancien militaire, homme de confiance du général Bugeaud ; on voit que la surveillance est sérieuse.

Une seconde porte à guichet conduit dans les appartements qu'occupent les captifs. Elle m'a été ouverte après quelques cérémonies ; je me suis trouvé dans un long corridor où s'ouvrent plusieurs portes communiquant avec diverses pièces ; un valet de chambre m'a annoncé chez Mme la comtesse d'Hautefort et je suis entré dans l'appartement de cette dame.

J'ai trouvé la noble comtesse assise ou plutôt couchée dans un vaste fauteuil, près de la cheminée. Sa tête est ornée d'un joli bonnet à fleurs ; sa robe est de soie brune et de petites pantoufles brodées lui consti-

tuent une chaussure à la fois élégante et négligée. J'ai salué respectueusement ; un simple geste m'a montré une chaise placée à l'autre angle de la cheminée. Je me suis assis de façon à être très en vue, le visage éclairé en plein par une fenêtre voisine, bien décidé à jouer franchement mon rôle de médecin.

Mme d'Hautefort m'a beaucoup parlé de sa santé. Soignée pendant plus d'une année par M. le baron Dupuytren, elle marche avec peine, reste des journées entières étendue sur une chaise longue ; elle appartient à cette nombreuse catégorie de malades qui font le tourment des médecins.

Il a été fort question de Mme la duchesse de Berry. J'ai cru remarquer, à diverses reprises, que la dame d'honneur ne prenait pas volontiers pour sujet de conversation la santé de la princesse, ou tout autre point analogue. Mme d'Hautefort s'est beaucoup plaint de toutes les incommodités de la citadelle, de son affreux climat, des ennuis de toute sorte qui venaient l'assaillir et d'une foule d'autres choses. Elle a critiqué amèrement le rapport de MM. Orfila et Auvity, rapport en contradiction flagrante, suivant elle, avec ce qui avait été dit dans un premier travail. J'ai dû me montrer fort réservé dans la discussion de ce point de fait; je me suis borné à parler de mes impressions personnelles. Depuis dix jours que je suis à Blaye, le temps a été presque constamment mauvais; si cela continue, nous aurons mille fois raison de nous plaindre. Le printemps va nous venir en aide, et j'espère que, dans ce pays, il doit être précoce. Mme d'Hautefort ajoute en souriant : « Est-ce qu'il y a un printemps pour les prisonniers ? »

Nous avons parlé spectacle, musique; la belle dame m'a paru fort experte en ces matières. J'ai tâché de

[redacted]

lui donner la réplique et de m'en tirer de mon mieux. En apprenant que je suis Angevin, Mme d'Hautefort a bien voulu me dire que nous sommes compatriotes. Elle habite une terre située dans les environs de Baugé, à égale distance entre cette ville et Saumur. Cela constitue un petit rapprochement qui peut avoir quelque prix dans les circonstances présentes.

En résumé, Mme d'Hautefort n'est pas jolie, mais sa physionomie est piquante et spirituelle. Elle compte environ quarante printemps, entremêlés de quelques hivers, et ces derniers, j'ai cru du moins m'en apercevoir, ont laissé des traces. J'ai vu, sur une petite table à ouvrage, une fort belle miniature représentant la comtesse dans tout l'éclat de sa jeunesse. Ce portrait est là, tout près de l'original, sous sa main, comme un terme de comparaison perpétuelle, et dont l'amour-propre peut seul tolérer le rapprochement accusateur. Est-ce donc pour obéir à ce précepte de la sagesse antique : *Connais-toi toi-même*, que les femmes aiment à se regarder dans une glace, et, bien mieux encore, à contempler le portrait qui les représente à vingt ans?

Ma visite a duré près de trois quarts d'heure; il m'a semblé que je n'avais pas trop déplu. Je ne tarderai pas à savoir à quoi m'en tenir. Le général m'a beaucoup questionné sur les incidents de ma visite. J'ai pu voir qu'il n'y a pas sympathie entre Mme d'Hautefort et M. Bugeaud. Mes observations ont besoin d'être renouvelées avant que je puisse en tirer parti. Observons donc, et puissé-je être à même de bien étudier le principal personnage que renferme la citadelle.

Je m'applaudis chaque jour du parti que j'ai pris de consigner avec le plus grand soin, dans mon journal,

les moindres particularités qui se rattachent à ma mission. Cela me rend circonspect; j'apprends à me tenir sur mes gardes, à réfléchir avant de parler et même en parlant; je recueille des documents qui pourront avoir plus tard une valeur réelle, et chaque soir je récapitule mes impressions de la journée.

Jusqu'ici, ma vie était trop insignifiante pour prendre soin d'en noter les incidents; mais aujourd'hui, mêlé à une affaire dont les suites peuvent devenir fort graves, je crois devoir ne rien laisser à l'oubli.

Jeudi 28 février.

Voici une journée décisive. Le temps a été bien employé; je me hâte de rédiger mon procès-verbal, afin de n'omettre aucune des circonstances mémorables *quæque ipse vidi, et quorum pars magna fui.* Procédons par ordre.

Depuis dix jours que je suis à Blaye, je n'ai pu obtenir, dans l'intérêt de la mission qui m'a été confiée, que deux choses, assez importantes, il est vrai, savoir : l'appui bienveillant du docteur Gintrac auprès de Son Altesse Royale et la promesse d'être reçu par la princesse lors de la première visite que lui fera son médecin. Ce matin encore, je n'étais pas sans inquiétude sur l'accomplissement de cette promesse; mais dès les premiers mots échangés avec mon cher confrère, qui nous est arrivé de bonne heure par le bateau à vapeur, j'ai vu qu'il me tiendrait parole.

Le déjeuner terminé, le général nous a fait part de tous les rapports ayant trait à la santé de Madame, et, après un assez long entretien sur ce sujet, nous nous

[redacted]

sommes dirigés, M. Gintrac et moi, vers le pavillon de la princesse. J'ai franchi de nouveau les deux portes dont j'ai parlé; le même valet de chambre nous a introduits dans un grand salon carré. Nous avons été annoncés, mais M. Gintrac est entré seul dans l'appartement de Son Altesse Royale. Après quelques minutes d'attente, mon confrère est revenu vers moi et il m'a fait entrer dans la chambre à coucher de Mme la duchesse de Berry.

La royale malade était au lit, très simplement vêtue; je me suis approché d'elle en la saluant respectueusement. M. Gintrac m'a présenté officiellement en disant mon nom et en rappelant quelques modestes titres dont le cher confrère avait eu connaissance par d'autres que par moi, assurément, ce qui m'a fait penser plus tard qu'on lui avait fourni des renseignements sur mon compte.

Voici, autant que je puis me les rappeler, les propres paroles de la princesse :

« — Monsieur Ménière, je suis bien aise de vous voir. On m'a parlé de vous d'une façon avantageuse; vous avez en M. Gintrac un bon répondant. Vous êtes élève de Dupuytren, de Récamier, deux hommes que j'aime et que j'estime; j'aurai donc bien volontiers recours à vos soins si cela devient nécessaire. La Faculté de Paris est la première de l'Europe; me voilà très rassurée contre les maladies. Mais il y en a que vous ne guérissez pas, Messieurs : l'ennui, le chagrin, la prison ne sont point de votre ressort, et toute votre science ne vaut pas la liberté.

— Espérons que Madame ne restera pas longtemps ici, dit M. Gintrac, et qu'elle pourra bientôt revoir son pays qui conviendrait mieux à sa santé que les bords de la Gironde.

l'attention du Gouvernement sur ce point qui intéresse tout le monde. Mme la duchesse de Berry m'a paru se prêter avec empressement à l'exécution de ce projet. Pour mon compte, je n'y vois aucun inconvénient. Les décisions à prendre dans une affaire de ce genre sont, en effet, assez sérieuses pour que l'on en distribue le fardeau sur le plus grand nombre possible d'épaules; j'ai donc appuyé la motion de mon cher confrère.

Cette seconde entrevue a duré près d'une heure. J'ai pu remarquer que la princesse a beaucoup de vivacité d'esprit, qu'elle parle rapidement et facilement, que ses expressions, sans être absolument choisies, sont claires et nettes, qu'il y a dans son ton général de la bonhomie, de la gaieté, quelquefois même un certain sans-gène qui est communicatif, engageant. Sa voix est aiguë quoique douce, sa physionomie est pleine de bienveillance; en somme, je me sens tout naturellement porté à des préventions favorables. Est-ce le résultat de ce prestige du rang élevé de la dame ? Est-ce toute autre influence dont je ne me rends pas compte ? Peu importe. La suite éclaircira ces graves questions.

En quittant la princesse, nous avons trouvé dans le salon Mme d'Hautefort et M. de Brissac. Mon confrère m'a présenté officiellement à ces deux personnages. Mme la comtesse dit qu'elle m'avait entretenu hier, et qu'en ma qualité de médecin bien portant, je trouvais que le séjour de Blaye n'était pas malsain. La noble dame daigna me taquiner, ce qui ne me fit pas de peine. C'est un premier degré de familiarité qui mène à la confiance. M. le comte de Brissac dit tout simplement que la citadelle lui déplairait moins s'il n'avait eu le malheur d'y gagner des rhumatismes.

De retour chez le général, nous lui avons fait part

[redacted]

du succès de notre démarche auprès de la princesse. Il en paraît enchanté. Il recommande à M. Gintrac de choisir parmi ses confrères de Bordeaux les plus influents, les plus habiles, les plus répandus et en même temps, si cela est possible, les plus incrédules. J'ai découvert, sous les larges lunettes de M. Gintrac, un éclair de malice gasconne, un fin sourire piquant comme une aiguille ; je crois que la recommandation de M. Bugeaud est tout à fait superflue. Les noms de MM. les docteurs Canihac, Bourges et Grateloup sont à l'instant transmis par le télégraphe à M. le préfet de la Gironde, et nous allons voir arriver demain les gros bonnets de la Faculté bordelaise.

Le dîner a été fort gai; tout le monde paraît content et moi je fais chorus. Quelques instants passés au salon ont été consacrés à une causerie pleine d'entrain, et qui doit tout son charme à deux hommes dont la présence dans le château est une bonne fortune pour nous. Le commandant Chardron, du 64e, et le lieutenant de grenadiers M. de Saint-Arnaud ont l'heureux privilège de dérider les fronts les plus austères. Une grande différence d'âge et de grade n'a pu ralentir le mouvement sympathique qui les attirait l'un vers l'autre. Jamais deux esprits, deux caractères ne parurent moins faits pour se comprendre et s'aimer, et cependant, peut-être même à cause de cette opposition totale, leurs atomes contraires se sont attachés de telle sorte que ces deux individus se complètent l'un par l'autre et sont inséparables. Il y a intimité absolue, ce sont deux têtes dans un bonnet, et Dieu sait ce qui sort à chaque instant des deux susdites têtes. La gravité du commandant, dès qu'elle est en contact avec la pétulance du jeune officier, se transforme en une gaieté silencieuse qui éclate par bouffées; le vieux de la

vieille, grognard émérite, un peu rhumatisant, et qui geint habituellement, oublie ses douleurs ; il retrouve sans peine la plus étrange collection de lazzis soldatesques, sa verve ne tarit plus, et donne la plus vive réplique au lieutenant qui le provoque, et de là des scènes à faire rire un trépassé. M. Gintrac, qui a beaucoup de naturel, se laisse aller, sans arrière-pensée, à des éclats de gaieté du meilleur aloi ; il rit à perdre haleine des gaudrioles de ces Messieurs, et cette prison si lugubre semble devenir une succursale du théâtre des Variétés.

Nous nous sommes arrachés aux douceurs de ce salon où souvent les heures disparaissent sans que l'on songe à les compter, et nous avons encore une fois repris le chemin de la chambre à coucher de la princesse. Si l'attente de ce jour m'a paru longue, on voit que je n'ai rien perdu pour attendre. Je débute par une triple visite, et, si cela continue, j'aurai bientôt à jouer un rôle très actif dans cette citadelle où je craignais de ne remplir qu'une sinécure.

Mme la duchesse de Berry est toujours au lit ; elle s'y tient presque assise, tourmentant sans cesse un gros oreiller qui lui sert d'appui. Elle porte un petit bonnet fort simple, sans rubans, sans dentelles, et, comme elle s'agite beaucoup en parlant, le susdit bonnet se trouve souvent tout de travers. La princesse tient toujours à la main un objet quelconque : livre, brochure ou couteau à papier ; elle gesticule avec assez de grâce et donne beaucoup de mouvement à sa physionomie. Sa parole est vive, brusque, mais sans accent étranger ; rien de ce côté n'indique son origine napolitaine. Tout ce que j'ai vu et entendu aujourd'hui annonce une complète absence de prétention au beau langage ; le naturel se montre partout ; je ne crois pas

[redacted]

que jamais grande dame ait moins posé. Je m'attendais à voir de grands airs, à entendre quelques phrases à effet, à reconnaître dans une foule de petits riens la femme de sang royal, habituée à voir tout le monde à ses pieds; mon attente a été trompée : il est impossible de montrer plus de bonhomie, de franchise et de naturel.

Notre visite de ce soir était toute médicale; nous avions besoin d'examiner attentivement les moindres particularités de la santé de Madame; aussi avons-nous procédé à un interrogatoire en forme. La peau est chaude; il y a de là moiteur aux mains et au visage : le pouls est vif et trop fréquent, la toux revient sans cesse, tout indique une irritation de poitrine dont il s'agit de constater la nature et l'importance.

Comme renseignements, nous savons que la princesse Marie-Clémentine, archiduchesse d'Autriche, mère de Mme la duchesse de Berry, est morte phtisique en 1801. Nous savons que son père, le roi des Deux-Siciles, a succombé à une affection pulmonaire en 1831 ; ces circonstances, comme on le voit, ne manquent pas de gravité.

Madame déclare qu'elle a toujours été sujette à s'enrhumer très-facilement. La toux qui la tourmente aujourd'hui dure déjà depuis longtemps ; aussi avons-nous dû explorer avec soin la poitrine.

« Surtout, docteur, ne me frappez pas. Je ne veux
« pas être battue. J'en ai encore plein le dos des
« coups de poing de Laënnec, et j'ai sur le cœur ceux
« de Récamier. Ecoutez tant que vous voudrez, mais
« pas de secousses. »

C'est ce que je fis avec autant de légèreté que possible. Et comme je plaçais le doigt sur un point situé à gauche, vers le haut du dos :

« Vous y êtes, c'est là le point ; Laënnec m'a répété souvent que c'était là mon côté faible. »

Cette exploration terminée et nos notes bien prises, il a été question tout naturellement d'un chapitre beaucoup plus important, celui de la grossesse. Mme la duchesse de Berry nous a donné à cet égard tous les renseignements utiles ; cette question si délicate a été traitée avec une entière franchise. Je ne puis entrer ici dans aucun détail sur nos faits et gestes en qualité de médecins consultants ; il me suffira de dire que la princesse nous a témoigné une confiance absolue.

Pendant cette séance, qui a été longue, Mme d'Hautefort se tenait dans le salon voisin, jouant au hasard, sur un assez bon piano, quelques fragments de partitions. La belle dame a un talent remarquable ; son jeu est plus gracieux que brillant, plus spirituel qu'énergique ; il indique un goût pur, un sentiment musical très vif. Je n'ai pas manqué d'en faire mon compliment à cette virtuose de haut lieu.

Pour clore cette journée si bien employée, j'ai longuement causé avec M. Gintrac. Le cher confrère augure bien de mon début ; il ne doute pas que mes services ne soient accueillis volontiers. Il m'a donné beaucoup de renseignements sur les honorables confrères que nous devons voir demain. Je ne me suis pas trompé : il est enchanté de se débarrasser sur eux d'une partie de la responsabilité qui pèse sur lui. Ce sont ses rivaux, ses émules, ses ennemis peut-être ; en les appelant à partager l'honneur et les inconvénients de ce qui se fera à Blaye, il leur joue un tour auquel j'applaudis de grand cœur. C'est de bonne guerre, et M. Gintrac sourit finement à l'idée de ce qui doit se passer demain. Ces Messieurs sont loin de se douter de ce qu'ils doivent trouver ici : cette cita-

[redacted]

delle, sur laquelle on débite tant de contes absurdes, va leur dévoiler des mystères dont toute leur perspicacité ne peut soupçonner l'existence.

Vendredi 1er mars.

Encore une journée grosse d'événements. Si j'en ai souvent de semblables, je me coucherai tard, car il me faudra travailler chaque jour pendant plusieurs heures pour compléter mon journal. Qu'à cela ne tienne ! C'est un parti pris : je ne veux rien remettre au lendemain. Hâtons-nous donc d'inscrire sur mon registre une foule de particularités qui ont signalé le 1er mars.

Ce matin, à neuf heures, M. Gintrac et moi, nous avons fait une visite à la princesse. Sa nuit n'a pas été bonne; je lui trouve le visage plus pâle et plus fatigué qu'hier. Elle nous a reçus très gracieusement; des fauteuils nous ont été donnés par Mme Hansler, la femme de chambre, et M. Gintrac est entré aussitôt en matière. Il a traité avec beaucoup de convenance un point fort délicat : il a déclaré à la princesse que la consultation qui aura lieu aujourd'hui aura pour but principal de faire sortir Madame de prison. Cette nécessité doit ressortir de deux choses : 1° la santé de Madame; 2° son état de grossesse. Le premier point n'est pas douteux ; le plus simple examen suffit pour établir que cette irritation de poitrine, qui s'aggrave sous l'influence du climat de Blaye, sera heureusement modifiée par l'habitation d'un pays plus méridional. Le second point est nouveau et, jusqu'ici, le Gouvernement n'a reçu aucune communication officielle à ce sujet. Il y a lieu de croire qu'un rapport, rédigé

par un certain nombre de médecins experts, aura une grande importance aux yeux du ministère, et que cette pièce authentique contribuera très efficacement à produire le résultat si vivement désiré par Madame.

La princesse m'a paru adopter avec empressement les vues de M. Gintrac ; aussi celui-ci, profitant avec adresse de cette disposition d'esprit de la dame, lui fit entendre que cette constatation de grossesse était du ressort d'un accoucheur de profession. Il a ajouté que, pour son propre compte, il se récusait absolument, parce qu'il ne s'était jamais livré à l'exercice de cette partie de la science médicale, mais que j'offrais précisément les garanties désirables en pareille matière, que j'avais toujours pratiqué l'art des accouchements et que je pouvais fournir tous les éléments d'un rapport médico-légal sur cette question si intéressante. M. Gintrac m'avait à peine indiqué le but où tendait ce long discours ; aussi, pris au dépourvu, je me suis contenté de dire à la princesse que cette constatation de grossesse était une chose aussi simple que facile.

Je suis assez porté à croire que tout ceci était concerté d'avance entre la princesse et son médecin ; aussi n'a-t-il été élevé aucune objection contre ce rapport. Si M. Gintrac ne prend conseil que de lui-même, s'il dirige souverainement les affaires de sa royale cliente, si ces déterminations si graves lui appartiennent en propre, il faut convenir que son rôle est grand et beau, et que l'homme est à la hauteur de son rôle. Dans des circonstances comme celles où se trouve Mme la duchesse de Berry, un médecin a la haute main, tout dépend de lui, et l'on conviendra qu'il faut une tête bien organisée pour conduire à bon port une barque fragile sur cette mer orageuse. Je crois bien que M. Gintrac reçoit des avis, des conseils,

[redacted]

que le parti légimiste a les yeux sur lui, qu'il doit agir d'après les inspirations des grands meneurs, mais lui seul voit, apprécie, juge, lui seul sait ce que l'on peut faire et rien ne peut être fait sans lui. Il me semble avoir une très grande influence sur Madame; sa parole est nette, ferme, brève, sa voix est douce et claire, ses expressions bien choisies, sa phrase est même élégante, les formes les plus polies sont employées sans recherche et sans prétention. M. Gintrac est du nombre de ceux qui savent se faire écouter et que l'on écoute volontiers.

La princesse, bien convaincue que la proposition de M. Gintrac est toute dans son intérêt, l'a acceptée aussitôt; en conséquence, j'ai accompli, séance tenante, cet acte important de mon ministère, avec tout le soin dont je suis capable. Mon confrère, témoin de mes recherches, n'y a participé en rien. La princesse a paru satisfaite de ma manière d'agir et m'en a remercié.

Ainsi armés de toutes pièces, M. Gintrac et moi nous avons attendu l'arrivée de nos confrères de Bordeaux. Le bateau à vapeur ne les a pas amenés à l'heure ordinaire et nous ne savions trop que penser de ce retard, lorsque nous les avons vus descendre d'une chaise de poste à une heure après midi. Ces Messieurs nous ont dit que le préfet de la Gironde leur avait fait expédier hier soir une invitation personnelle, qu'ils avaient acceptée individuellement et sans avoir le temps de se concerter. Une lettre reçue par M. Gintrac lui annonce que le bruit de cette consultation solennelle s'est répandu hier soir à Bordeaux et que les légitimistes sont dans une grande perplexité; on parle d'une aggravation considérable dans les souffrances de la princesse, les bulletins les plus sinis-

tres sont colportés par les zélés. Voilà, en effet, un beau texte à développer; on peut être certain que les habiles de la *Guyenne* vont nous expédier demain de nouvelles variations sur leur éternel *De profundis.*

MM. Bourges, Canihac et Grateloup, M. Gintrac et moi, nous nous sommes aussitôt réunis dans le cabinet du général Bugeaud. Le Gouverneur, après quelques politesses, nous a quittés, et ainsi formés en comité consultatif, M. Gintrac a pris la parole. Il a fait un exposé très détaillé et très méthodique de tout ce qu'il a observé chez Mme la duchesse de Berry depuis qu'il a été appelé à l'honneur de lui donner des soins; il a indiqué le résultat de l'exploration de la poitrine, il a décrit avec soin tous les phénomènes observés par nous hier soir, puis il a terminé son récit en ces termes :

— Il reste, Messieurs, à vous parler d'un autre ordre de phénomènes, mais, comme ce point de pratique a été l'objet particulier de notre honorable confrère, M. le docteur Ménière, je le prie de vouloir bien vous communiquer le résultat de ses recherches.

J'ai pris la parole et j'ai raconté ce qui a été fait par moi ce matin même.

Ceci terminé, les consultants n'ont pas dit un mot. Je leur ai trouvé l'air triste et embarrassé, la mine un peu longue.

Le docteur Canihac, grand, brun, nerveux, le Dupuytren de Bordeaux, dit-on, prend à peine le soin de dissimuler sa mauvaise humeur, et il me semble que M. Gintrac le regarde d'un air narquois qui le crispe. M. Bourges me paraît accablé. M. Grateloup est très pâle, et tous, précédés par M. Gintrac, nous nous acheminons vers le pavillon qu'habite Madame.

Arrivés dans le salon qui précède la chambre à coucher, M. Gintrac nous introduit dans cette chambre,

[redacted]

et nous présente à la princesse, qui, toujours couchée, nous fait un accueil gracieux. MM. Bourges et Grateloup adressent à Madame un certain nombre de questions fort simples, ne procèdent à aucun examen direct de la poitrine, se bornant à faire de la médecine comme on la faisait il y a cinquante ans. De la grossesse pas un mot. Comme ce chapitre ne pouvait être omis, M. Gintrac a dû le rappeler aux consultants, et, en présence de Madame, il a raconté les dates, les époques qui nous avaient été indiquées la veille. Le docteur Canihac, en sa qualité de chirurgien, est resté seul pendant quelques minutes avec la princesse, et bientôt il est venu nous rejoindre dans le salon. Nous avons pris congé de Madame, puis, quelques instants plus tard, nous étions de nouveau réunis dans le cabinet du Gouverneur.

Les docteurs de Bordeaux ont pris successivement la parole et ont exposé leur opinion sur la nature du mal qui tourmente la princesse. M. Canihac a communiqué le résultat de son exploration, qui concorde tout à fait avec ce que j'ai observé moi-même, et, après une longue discussion, j'ai rédigé, sous la dictée de tout le monde, un rapport qui contient l'exposé précis de nos diverses observations tant sur la santé générale de Mme la duchesse de Berry que sur son état de grossesse. Ce travail se termine par des conclusions au nombre de cinq. Les quatre premières se rapportent aux divers moyens de traitement dont la malade devra faire usage, la cinquième est conçue en ces termes :

« 5° — Il importera de procurer à Mme la duchesse
« de Berry la faculté de se rapprocher le plus tôt
« possible de son pays natal, dont la température
« paraît devoir être plus favorable au rétablis-

[redacted]

« sement de sa santé ; et, si cette décision salutaire
« était prise, il serait à désirer qu'elle fût exé-
« cutée avant le terme de la grossesse présumée,
« dans la crainte qu'après l'accouchement les symp-
« tômes de l'affection pulmonaire ne fissent des pro-
« grès trop rapides pour permettre un voyage quel-
« conque. Ce conseil doit avoir d'autant plus de poids
« que l'état moral de Son Altesse Royale ne peut
« aujourd'hui que recevoir des impressions de plus en
« plus funestes par l'effet d'une détention prolongée. »

Nos cinq signatures ont été apposées au bas de cette pièce, dont j'ai gardé une copie. Notre consultation, remise au général, a été expédiée aussitôt par estafette; avant deux jours elle sera à Paris, entre les mains des ministres.

Pour mon propre compte, je ne dissimule pas la gravité du fait, mais je n'ai pas agi à la légère. Bien que je ne pense pas que la princesse soit menacée d'une phtisie prochaine, je ne suis pas absolument rassuré sur les suites possibles de son état actuel, et, dans le doute, je n'ai pas cru pouvoir m'abstenir. Les conditions physiques et morales au milieu desquelles se trouve Mme la duchesse de Berry ne sont pas favorables, cela est certain. On peut donc craindre qu'il n'en résulte de plus graves inconvénients. Le mal que l'on redoute pour elle et que ses antécédents rendent assez probable est de ceux que l'on peut plutôt prévenir que guérir. Aussi n'ai-je pas hésité à partager l'avis de mes confrères sur les avantages qui résulteraient pour la malade de l'habitation d'un climat plus doux. Je n'ai pas d'autre but que de contribuer, autant qu'il est en moi, à la guérison de la princesse. Reste à savoir comment notre consultation sera reçue par le Gouvernement.

[redacted]

J'ai écrit à M. le comte d'Argout pour lui exposer les motifs de ma conduite. Le général Bugeaud; dans sa position auprès de Mme la duchesse de Berry, comprend parfaitement les conclusions de notre rapport. En sera-t-il de même du ministre, qui juge à distance et ne peut se figurer que très imparfaitement les raisons qui nous font agir? J'ai essayé de lui indiquer les considérations sur lesquelles nous nous sommes appuyés pour arriver à nos conclusions. Jusqu'à quel point la médecine peut-elle avoir accès au conseil du Gouvernement? C'est ce que j'ignore; mais j'imagine que, dans la circonstance actuelle, la Faculté devait avoir le pas sur la politique.

MM. les consultants et M. Gintrac sont partis ce soir dans la même chaise de poste, et je voudrais bien savoir ce qui s'est dit pendant le voyage. Pour moi, après les avoir accompagnés jusqu'à la voiture, je suis rentré dans ma prison, et à huit heures j'ai été reçu par la princesse. Elle attendait avec impatience le moment de connaître cette consultation sur laquelle se fondent toutes ses espérances. Elle a lu avec une extrême avidité le long mémoire dont j'avais conservé la copie. Certains passages de notre travail lui ont causé un vif mouvement de dépit :

« — On va imprimer tout cela; ces choses se disent
« à des médecins, et non au public! »

J'ai dit à Madame que je ne croyais pas que cette pièce dût être publiée, que c'était une chose privée, soumise à l'appréciation du Gouvernement, et qui n'intéressait que lui. Aucune raison valable n'autorise l'impression dans les journaux d'un acte médical dont les conclusions sont toutes dans l'intérêt de Madame. Le ministère ne peut songer à divulguer une opinion

qui, très probablement, est en opposition avec sa volonté.

« — Je vous dis, docteur, qu'il y a dans cette con-
« sultation des choses qui peuvent me nuire, et que
« vos ministres ne manqueront pas de les publier. »

— Permettez-moi, Madame, de penser différemment. La pièce ne peut être insérée au *Moniteur* que dans son entier, on n'oserait la donner par fragments, car M. Gintrac en a une copie et il ne manquerait pas, lui, de la donner complète. Mais on se gardera bien de l'envoyer aux journaux. Ce serait leur fournir une arme dont ils se serviraient avec empressement. Les ministres sentiront qu'une consultation motivée comme la nôtre a une certaine importance, et j'espère qu'elle aura un heureux résultat pour Madame.

Nous avons longuement traité ce chapitre. Madame est triste, abattue. La journée a été rude pour elle ; je l'ai quittée à neuf heures.

Samedi 2 mars.

A ces deux jours d'agitation a succédé un calme plat qui me donne un peu de répit et me permet de me reconnaître. On m'a donné un appartement très voisin de l'enceinte réservée à la princesse; j'ai besoin de procéder à un emménagement complet, car les chambres d'officiers sont dans un état de nudité affligeante. Je cours la ville pour y trouver quelques objets dont j'ai besoin, et j'ai bien de la peine à recueillir les diverses pièces d'un ménage de garçon. Il a fallu recourir aux fournisseurs de Bordeaux pour obtenir une cuvette. Blaye sait se passer de ces vases superflus. On m'a donné pour valet de chambre un grand diable

[redacted]

de grenadier qui ignore jusqu'aux premiers éléments de l'art de servir. Et Dieu sait la façon dont il s'acquitte de ses nouvelles fonctions!

Je n'ai pas vu la princesse aujourd'hui. Elle ne s'est pas levée, non pas, dit-on, par suite de souffrances vives, mais à cause d'un état de langueur, d'affaissement physique et moral. Je lui ai composé et envoyé une petite potion calmante qui lui donnera le repos dont elle a besoin, car ses deux dernières nuits ont été sans sommeil. Cette agitation n'a rien qui puisse étonner, si l'on se rappelle ses paroles que j'ai notées il y a quelques jours : « *Je veux sortir d'ici, à quelque prix que ce soit.* » On comprendra que Mme la duchesse de Berry doit éprouver en ce moment des inquiétudes sérieuses, et que tout ce que nous avons fait dans les deux journées précédentes est une tentative pour arriver à son but. Elle a senti la nécessité de s'exécuter franchement. Son parti devrait bien l'imiter ; je ne conçois pas la thèse absurde que soutiennent les journaux légitimistes. Il me semble que les vrais amis de la princesse (et après tout elle doit en avoir) pourraient empêcher les rédacteurs de ces journaux de se fourvoyer comme ils le font chaque matin. Un mot d'avis, partant de bonne source, mettrait un terme à cette polémique qui deviendra souverainement ridicule en présence du dénouement inévitable qui se prépare.

Faut-il en conclure que les plus chauds partisans de Mme la duchesse de Berry sont dans une ignorance absolue de tout ce qui la concerne; que son état actuel est un mystère, même pour les personnes qui l'approchent de plus près ; enfin que cette grossesse est un secret pour tout le monde ? Je serais bien tenté de le croire, en voyant les articles que publie la *Quotidienne*,

car ce journal, mieux instruit, n'oserait jamais tenir un pareil langage. Comment se hasarde-t-on à recevoir un pareil démenti ? Je trouve les légitimistes bien imprudents ; quelque âme charitable devrait les avertir de l'échec qui les attend.

Le général Bugeaud, qui fait une immense consommation de journaux de toutes couleurs, se livre avec une ardeur extrême à la discussion des articles dans lesquels on s'occupe de nos affaires de Blaye. Je ne comprends pas la chaleur qu'il y met, mon indifférence en politique s'étonne de ces violences ; reste à savoir si l'exemple et l'occasion feront de moi le champion déclaré de quelque nuance d'opinion représentée par nos journalistes quotidiens. A vrai dire, je me sens peu de propension à me ranger sous les drapeaux de ces Messieurs. Je crois peu aux convictions et beaucoup aux intérêts; j'ai vu de trop près certains hommes pour croire à leurs vertus patriotiques; enfin, il me semble beau de n'être que du parti de la France. Chacun ne peut agir utilement que dans la limite de ses facultés ; je ne me sens pas fait pour conduire les hommes. Le grand troupeau dont je fais partie ne manquera jamais de chefs; tout le monde veut être berger, par le temps qui court; mais, pour ma part, j'abdique toute prétention à la houlette.

Le général Bugeaud n'est pas mouton, tant s'en faut. Il est toujours en guerre, et son ardeur belliqueuse est inépuisable. Il s'irrite contre la mauvaise foi de l'esprit de parti, il est toujours tenté de répondre aux articles de ses ennemis politiques ; aussi son aide de camp, qui lui sert de secrétaire, écrit sans cesse sous sa dictée des rectifications, des dénégations, des explications qui ne me paraissent pas atteindre le but qu'il se propose. Il discute de bonne foi, à son point de

[redacted]

vue, mais les choses qui lui semblent évidentes ne le deviennent pas pour ceux qu'il combat. Il est persuadé que la raison suffit, que les légitimistes doivent se rendre à l'évidence et reconnaître leurs erreurs, mais je crois qu'il s'abuse complètement sur ce point. Ainsi ces Messieurs de la *Guyenne* parlent sans cesse des rigueurs de la captivité de Madame, des duretés de ses geôliers, de l'affreux cachot où languit une princesse de sang royal, etc., et M. Bugeaud, qui s'indigne de ces calomnies, croit pouvoir y mettre un terme en disant bien haut qu'il offre aux journalistes de leur ouvrir les portes de la citadelle, de les conduire auprès de M[me] la duchesse de Berry; enfin, de les mettre à même de recevoir de la propre bouche de la princesse le démenti que méritent de semblables allégations. Je dis que les légitimistes de la *Guyenne* se garderont bien d'accepter de semblables propositions, et j'ajoute que, les acceptassent-ils, il n'en continueraient pas moins d'attaquer le Gouverneur et le Gouvernement. L'esprit de parti ne se laisse pas convaincre d'erreur, parce que cette erreur elle-même lui est nécessaire. J'ai dit tout cela au général, qui n'en continue pas moins de batailler contre la presse hostile. Voici la lettre qu'il a envoyée ce soir aux journaux de Bordeaux:

« Monsieur le Rédacteur,

« Je vous prie de vouloir bien annoncer dans votre journal que j'offre au parti légitimiste d'admettre dans les appartements de M[me] la duchesse de Berry cinq personnes du choix de ce parti, M. Ravez en tête, afin qu'elles puissent s'assurer près de la captive elle-même si la violence ou la captation ont été employées près d'elle pour obtenir la déclaration qu'elle a écrite de sa main, le 22 février. Elles pourront aussi s'as-

surer si c'est bien Mme la duchesse de Berry qui est à Blaye, et si elle n'y est pas entourée de tous les soins nécessaires, de toutes les commodités, de tous les égards compatibles avec sa position.

« Recevez, etc.,

« Général BUGEAUD. »

C'est là, comme on le voit, un argument *ad hominem*. Je doute qu'il soit du goût de Messieurs les récalcitrants et qu'ils acceptent une proposition aussi nettement formulée. Pour moi, j'aime cette franchise du Gouverneur ; il y a dans son allure une honnêteté flagrante, et ses ennemis politiques comprendront facilement qu'un homme de cette trempe ne marchande pas avec sa conscience. Je suis curieux de savoir comment M. Ravez se tirera de là.

Dimanche 3 mars.

Notre citadelle est très bruyante. Tous les jours la garde montante avec accompagnement de tambours et de clairons, la diane le matin, la retraite le soir, puis la nuit les *qui vive!* des sentinelles, les rondes-major ou autres, en somme, c'est un tapage auquel on finit par s'habituer. Le dimanche a le privilège d'un surcroît de tintamarre ; la revue du général, la parade, sont ornées de musique ; aussi la journée se passe au milieu d'un vacarme étourdissant.

A une heure, j'ai vu la princesse, que j'ai trouvée au lit. Elle est toujours souffrante, son appétit est nul, et son affaissement n'est pas moindre que les jours précédents. Mes petites observations me portent à penser que Mme la duchesse de Berry, comme la plupart des femmes d'une organisation nerveuse et délicate, subit

[redacted]

rapidement l'influence débilitante des idées tristes. Je crois que son physique est sous la dépendance immédiate de son moral, et que l'état actuel doit être attribué aux inquiétudes d'esprit qu'elle a éprouvées tout récemment.

Je l'ai déjà dit, le médecin peut, sans indiscrétion, sortir du cercle étroit des banalités de la conversation ordinaire; il a le privilège de parler aux malades de ce qui les intéresse le plus, et c'est peut-être à cela qu'il doit d'être toujours écouté favorablement. J'ai cru devoir user de mon droit. Bien que je n'aie vu Madame qu'un petit nombre de fois et seulement depuis quelques jours, j'ai abordé, avec tous les ménagements convenables, quelques questions intimes; enfin, j'ai entrepris de distraire Son Altesse Royale. Je suis un personnage nouveau pour ma royale malade. Nos rapports jusqu'ici ont été exclusivement médicaux; nous n'avions pas causé, et j'ai essayé de le faire.

Les femmes aiment qu'on leur parle d'espérance; aussi ai-je touché cette corde sensible. Le rôle de consolateur est dans ma nature, je m'impressionne très facilement aux maux d'autrui, je prends ma large part de toutes les infortunes dont je suis témoin, trouvant quelque charme à sécher des pleurs. Madame s'est prêtée de bonne grâce à mes efforts pour lui rendre les heures moins pesantes; elle a bien voulu causer, jaser même; aussi le temps ne m'a pas paru long.

Chaque individu a quelque chose de spécial, et, pour une pauvre captive, la présence d'un nouvel interlocuteur est presque une bonne fortune. Madame a évidemment cherché à me sonder; elle a varié les sujets de conversation; nous avons passé en revue la littérature, le théâtre, les arts, puis sont venues les ques-

[redacted]

tions personnelles. On a voulu savoir qui je suis, d'où je viens, quelles sont mes relations ordinaires, et je ne me suis pas fait prier pour traiter à fond ma modeste biographie. La princesse est curieuse et gaie, deux conditions qui rendent les entretiens faciles et intéressants. Je me suis prêté aux allures un peu vagabondes de sa pensée; j'ai couru à sa suite aux quatre points cardinaux de la conversation. Dieu sait le chemin que nous avons fait en peu de temps! En somme, Mme la duchesse de Berry parle avec facilité, non pas très correctement (elle fuit toute recherche), mais avec une vivacité remarquable. Sa pensée va plus vite que la parole; l'expression manque à l'idée, et de là pour elle la nécessité de remplacer les mots qui ne viennent pas par des gestes, par des airs de visage et des mouvements de tête pleins de naturel et de gaieté.

J'espère que le temps me permettra d'étudier le caractère de l'infortunée princesse. Ce que j'en ai pu voir aujourd'hui m'en donne une bonne opinion; la bonté se montre à fleur de peau et je serais bien trompé si j'avais à modifier beaucoup cette première impression. Madame est très bienveillante pour sa femme de chambre, ce qui est, suivant moi, une bonne recommandation. Le caractère se peint dans les choses de la vie ordinaire; les femmes doivent être appréciées et jugées, non pas dans le salon, mais dans la chambre à coucher, non pas en grande toilette, mais en déshabillé. Cette épreuve est tout à fait favorable à Mme la duchesse de Berry.

Au milieu de notre entretien, Mme d'Hautefort et M. de Brissac sont entrés chez Madame, et bientôt il y a eu cercle au-devant du lit de la princesse. Nous avons remis sur le tapis une foule de sujets, la plupart assez gais, si bien que la séance a duré près de deux

[redacted]

heures. Plusieurs fois j'avais cru devoir, par discrétion, me lever et prendre congé de Madame, mais j'ai été retenu par des questions, des observations; en somme, j'ai trouvé fort agréable et très court le temps ainsi passé. Mme d'Hautefort et M. de Brissac, qui m'ont accompagné jusqu'au salon, m'ont engagé à user de toutes mes ressources pour distraire la princesse ; il m'a été facile de promettre que je ne négligerais rien pour y parvenir.

A huit heures, Mme la duchesse de Berry m'a fait demander et j'ai constaté de nouveau que la fièvre revient à peu près tous les soirs. A l'agitation de la journée succède un abattement considérable ; un malaise général et très pénible empêche Madame de lire, de s'occuper, et constitue un état fâcheux. J'ai préparé quelques médicaments indiqués en pareil cas; espérons que la nuit sera plus calme que les précédentes.

Le général, que j'ai retrouvé au salon, m'engage à multiplier mes visites et à procurer à ma royale cliente tout ce qui pourra lui être agréable. Je profite de cette bonne volonté du maître pour le prier, si cela est possible, de supprimer la diane, espèce de charivari matinal composé de tambours, clairons et trompettes, et qui me semble tout à fait incompatible avec le repos de la princesse. Les grandes dames aiment le sommeil du matin; c'est le moment où le lit leur plaît le mieux, et le canon de la *Capricieuse* me paraît bien suffisant pour arracher la garnison aux douceurs de son grabat.

« Comment n'ai-je pas pensé à cela! s'écrie le « général. Dites à Madame que je vais donner des « ordres pour qu'on la laisse dormir tranquille... » M. Bugeaud est un homme excellent; ce farouche

[redacted]

geôlier est plein de bonté, de faiblesse même, pour les femmes et les enfants.

Lundi 4 mars.

Ce matin, à huit heures et demie, j'entre dans la chambre de Mme la duchesse de Berry. Voici son début :

« — Pourquoi n'a-t-on pas battu le tambour comme « de coutume? Que veut dire ce changement? »

— Cela veut dire, Madame, que, dans un pays civilisé comme celui-ci, les dames doivent dormir à leur aise, et que la garnison de la citadelle peut se réveiller comme il lui plaira sans troubler le sommeil de Votre Altesse Royale.

« — Oh! je vous remercie, docteur, et je vous prie « de remercier pour moi le général de cette attention. « Les nerfs de Mme d'Hautefort vous devront bien de « la reconnaissance. Je vous dirai cependant que j'ai « été fort inquiète ce matin quand je n'ai plus entendu « ce vacarme auquel je suis habituée ; je me suis « imaginé une foule de choses. Malheureusement, je « ne suis pas comme Joad, je crains tout, et le « moindre changement dans ce qui m'entoure me « cause un tourment d'esprit dont je ne suis pas « maîtresse. »

— Rassurez-vous, Madame, rien n'a été fait que pour être utile à Votre Altesse Royale, et j'espère qu'elle se trouvera bien de ce nouveau régime. J'aurais peut-être dû prendre les ordres de Votre Altesse Royale avant d'agir comme je l'ai fait ; mais j'espère qu'elle voudra bien me pardonner ce défaut de forme en faveur de l'intention.

[redacted]

La nuit a été un peu moins mauvaise que les deux ou trois dernières. J'ai prescrit un bain qui a procuré un soulagement très marqué. Néanmoins, M. Gintrac sera prié de venir mercredi prochain. Il s'agit de prendre des mesures contre le retour des accès fébriles et nous aviserons au moyen d'y remédier.

La princesse lit beaucoup. Le général lui envoie chaque jour un bon nombre de journaux qu'elle parcourt avec assez d'attention, et sous ce rapport son appétit de nouveautés est insatiable. Le colonel Chousserie s'est, dit-on, toujours montré fort sévère sur ce chapitre. Véritable censeur de ces feuilles quotidiennes, il ne les laissait arriver chez la princesse qu'après les avoir examinées avec soin; il supprimait invariablement toutes celles qui contenaient quelques articles capables de la froisser. Il en résultait que la dame ne pouvait compter sur rien; tel numéro lui était défendu aujourd'hui; tel autre demain; elle perdait à chaque instant le fil du discours, la suite des idées; aussi cette politique à bâtons rompus lui était on ne peut plus antipathique.

Le général Bugeaud a voulu suivre ces errements et ne donner à la princesse que les journaux à peu près légitimistes. Mais ceux-là mêmes contenaient souvent des articles absurdes, maladroits, qui la blessaient plus que les sévérités de ses ennemis, et, après quelques explications sur ce sujet, le général a levé l'interdit. Tous les journaux indistinctement, à quelque nuance politique qu'ils appartiennent, sont portés chez la princesse, et elle lit de préférence ceux qui lui sont le plus hostiles. Cela ne m'étonne pas. M. Bugeaud lit plus volontiers le *National* que les *Débats*; les gens qui font de la politique recherchent l'opposition, ils ne se donnent pas la peine d'écouter ceux qui parlent et

[redacted]

pensent comme eux. Singulière disposition d'esprit qui aime la contradiction, qui cherche les obstacles et ne vit qu'au milieu des combats perpétuels !

J'ai pensé que la lecture des nouveautés littéraires serait préférable, et qu'un roman de quelque valeur offrirait plus d'intérêt que les journaux politiques. J'ai fait venir de Bordeaux les dernières productions dramatiques de M. Victor Hugo, *Le Roi s'amuse*, et *Lucrèce Borgia*. Madame ne les connaissait pas ; aussi les a-t-elle lues avec un vif intérêt. Les journaux contiennent à chaque instant des annonces de publications nouvelles, et la princesse exprime souvent le désir de les connaître. J'ai écrit à M. le comte d'Argout pour qu'il m'autorise à faire venir de Paris les choses les plus remarquables ; espérons qu'il ne me refusera pas. J'aurai ainsi un moyen de remplir bien des heures dont on ne saurait que faire, et ce sera une ressource précieuse dans les moments d'ennui.

Depuis que je suis à Blaye, je n'ai pas encore rencontré un de ces moments-là. Le temps passe vite ; je trouve les journées trop courtes ; j'écris beaucoup ; de nouveaux incidents qui se présentent sans cesse me tiennent constamment en éveil. M. le comte d'Argout m'a fait dire plusieurs fois par le Gouverneur qu'il était enchanté de moi, et qu'il espérait les plus heureux résultats de ma présence à Blaye. C'est charmant, mais j'attends des nouvelles officielles, directes, je voudrais que M. le ministre prît la peine de correspondre avec moi. Je désirerais bien savoir quel effet aura produit notre consultation dernière ; déjà la princesse s'étonne que le télégraphe n'ait pas transmis quelque dépêche ayant trait à cette affaire.

Ce soir, Madame fait demander une potion semblable à celles que je lui ai préparées. Elle se trouve bien. Le

[redacted]

bain lui a été salutaire, et tout indique une amélioration prochaine. C'est bien nécessaire, car la fièvre et la toux qui durent depuis plusieurs jours pourraient donner lieu à des accidents fâcheux.

Mardi 5 mars.

Le rapport de nuit est plus satisfaisant. Madame a dormi; elle a moins toussé ce matin. Je lui en fais bien mon compliment, car toute la citadelle est enrhumée et je n'ai pu moi-même échapper à cette *influenza*, comme dit la princesse. Donc je tousse et je dors mal. Au point du jour, fatigué de mon insomnie, j'ai quitté le lit et la chambre, puis, bien enveloppé, j'ai fait, pour me distraire, une promenade sur le grand rempart de l'ouest. La Gironde est superbe. Vue de ces hauteurs, on se croirait presque au bord de l'Océan. Un fleuve est, comme on l'a dit, une grande route qui marche, et cette route qui va se perdre dans l'horizon brumeux est couverte de navires. Je serais resté longtemps en contemplation devant ce spectacle magnifique, sans les bruits qui s'élèvent de la citadelle. *Halte-là! Qui vive? Avancez à l'ordre! Caporal, venez reconnaître!* Et tout cela vigoureusement articulé par des gosiers adultes; il n'y a pas moyen d'oublier ce tapage martial. Les plus suaves rêveries s'envolent au bruit de ces exclamations de corps de garde.

Pendant le déjeuner, j'ai dit au général qu'il compléterait ses utiles réformes nocturnes en recommandant à ses sentinelles de crier moins fort. J'ai demandé que la garde de nuit se fît à la sourdine; que l'on respectât le sommeil des captifs; que l'on prît pour cela toutes les précautions compatibles avec la sûreté.

[redacted]

M. Bugeaud fait droit à ma requête; mais quelques partisans de la routine font des objections sans nombre à ces changements, et s'efforcent de démontrer au général qu'il serait imprudent de modifier les consignes. Le commandant de place est un gardien vigilant des prisonniers et des vieilles coutumes; il tient aux usages, et rondes et patrouilles ne peuvent être efficaces, selon lui, sans les cris conservés par la tradition. Mais le général est beaucoup moins à cheval sur ce principe; il comprend les motifs que j'ai allégués pour obtenir un calme si nécessaire aux gens qui sont à la fois souffrants et tristes, et, nonobstant les réclamations du cerbère classique, il prescrit les mesures que j'ai réclamées.

Aujourd'hui à une heure, sous l'influence d'un rayon de soleil printanier, Mme la duchesse de Berry est descendue au jardin. Des fenêtres de l'appartement du commandant Chardron, j'ai vu Madame se promener, appuyée sur le bras de M. de Brissac. La princesse est largement drapée dans une mante de soie brune; elle marche lentement; les personnes qui peuvent la voir comme moi en ce moment doivent remarquer dans ses allures quelque chose qui indique son état de grossesse. J'ai pris soin de ne pas me montrer aux fenêtres; la princesse braque son lorgnon sur toutes les parties de la citadelle qui dominent son jardin; on sait qu'elle n'aime pas à être examinée quand elle se promène ainsi.

Le commandant de l'artillerie du château, à qui j'ai fait une visite, m'a conduit à la salle d'armes, collection nombreuse de fusils et de sabres. Les fenêtres de cet arsenal donnent également sur le jardin de la princesse, et nous avons continué d'assister incognito à sa promenade. Mais bientôt le soleil a disparu, et la

[redacted]

princesse a fait comme le soleil. J'ai passé en revue quelques vieilles rapières espagnoles, des épées à deux mains ayant près de cinq pieds de longueur, et qui, maniées par le bras puissant des anciens chevaliers, devaient tomber comme la foudre sur la tête des soldats combattant à pied. J'ai vu des arquebuses à rouets, des lances, tout l'attirail guerrier des héros de la chevalerie. Il y a bien encore, comme autrefois, des princesses captives, des demoiselles opprimées, mais les hommes d'armes ont disparu; Roland lui-même, dont il est question dans les vieilles légendes de Blaye, ne pourrait rien contre ce qui se passe ici. Les paladins actuels ne manient que la plume, le champ clos est transformé en une feuille quotidienne où se débattent les plus chers intérêts des peuples et des rois.

J'ai reçu ce soir une longue lettre de M. le ministre de l'intérieur. Il s'applaudit de m'avoir envoyé à Blaye en temps utile. M. le comte d'Argout approuve tout ce que j'ai fait et m'engage à ne rien négliger pour bien remplir la mission délicate qui m'a été confiée. Cette dépêche est antérieure à notre consultation; aussi ne me donne-t-elle aucun éclaircissement sur les points importants.

Dans la soirée, je me suis rendu au pavillon avec l'espoir de passer une heure auprès de Mme la duchesse de Berry. La princesse est fatiguée ; j'ai trouvé au salon Mme d'Hautefort et M. de Brissac, qui m'ont fait un gracieux accueil. Nous avons beaucoup parlé de l'Anjou, de l'ancien château des ducs de Cossé-Brissac, et de quelques autres localités historiques du département de Maine-et-Loire. Par un hasard singulier, les deux compagnons de captivité de la princesse sont Angevins, et moi leur compatriote. Ce rapprochement rend la conversation facile; nous avons passé en revue

une foule de lieux, de noms et de choses qui nous sont également connus, si bien que notre entretien, assez animé, a tiré la princesse de sa langueur. La porte de sa chambre a été ouverte par Mme Hansler, et une voix douce s'est fait entendre :

« — Que dites-vous donc là? De quoi s'agit-il? « Est-ce que le docteur nous apporte quelque bonne « nouvelle? Faites-m'en part, parlez un peu plus haut, « si toutefois je ne suis pas de trop dans votre conver- « sation. »

— Nous parlons de l'Anjou, dit Mme d'Hautefort, et Madame ne trouverait pas grand plaisir à nos histoires. M. le docteur n'a pas la moindre nouvelle à nous raconter. En sa qualité d'homme heureux, il prend le temps comme il vient et il s'inquiète peu de ce qui se passe. Où peut-on être mieux qu'à Blaye? chante-t-il, du matin au soir; je l'avertis qu'il ne fera pas de prosélytes parmi nous.

Je me suis défendu de mon mieux et cette petite guerre a paru égayer la princesse. Mme d'Hautefort est assez disposée à taquiner la Faculté, elle manie l'épigramme avec quelque succès, il faut bien le reconnaître, et cela l'encourage à en user souvent. La duchesse de Berry a mis fin au combat en disant à mon antagoniste :

« — Chantez-nous quelque chose; ne vous égosillez « pas à taquiner le docteur, qui paraît avoir bec et « ongles; tâchez plutôt de le charmer par quelques « airs gracieux et touchants. Allons, comtesse, dites- « nous la cavatine du *Barbier de Séville*; elle vous « convient à merveille. La Rosine est malheureuse, « elle se plaint de son tuteur, elle le menace de se « révolter s'il la persécute trop; c'est à peu près notre

[redacted]

« situation, et vous dites cet air avec beaucoup de « goût. »

Mme d'Hautefort ne s'est pas fait prier, et j'ai trouvé que les éloges de la princesse étaient mérités : la dame d'honneur s'accompagne avec finesse; elle chante avec intelligence, sa voix est douce et flexible; on voit qu'elle sait la ménager. Elle chante presque à demi-voix, encore ne chante-t-elle que très rarement. Le piano, sous ses doigts, s'anime et devient un orchestre complet. Son répertoire est immense. Madame lui désigne des airs qu'elle exécute aussitôt, et sa mémoire est prodigieuse. Au milieu de cette séance musicale, j'ai saisi un petit air plaintif qui ressemble à certains boléros que j'ai entendus autrefois; cette phrase langoureuse, qui exprime un tourment d'amour, une tristesse passionnée, est ramenée sans cesse, et de façon à me causer un sentiment de malaise indéfinissable. L'oreille est agacée par cet air qui ne finit pas. On suit la pensée de l'auteur, on s'attend à la voir arriver à terme, puis, au moment où elle paraît devoir se compléter, la phrase recommence, monte, décline, tombe presque et se relève pour suivre la même marche interminable. J'ai dit que cet air me crispait, me tourmentait; aussi Mme d'Hautefort n'a pas manqué de me le jouer un grand nombre de fois ; elle est enchantée, dit-elle, de posséder un moyen de me rendre moins heureux.

La princesse s'est beaucoup amusée des taquineries de sa dame d'honneur. J'ai pris congé de ce petit cercle au moment où on apportait le thé et je suis venu m'asseoir devant la table où me voici, récapitulant les petits incidents de cette journée, jouant de la plume, grossissant ce registre, qui menace de prendre un accroissement considérable.

Mercredi 6 mars.

M. Gintrac est arrivé à midi; nous nous sommes rendus ensemble chez Mme la duchesse de Berry, et mon confrère a constaté l'amélioration survenue dans la santé générale de Son Altesse Royale. Nous avons rédigé une note détaillée contenant beaucoup d'observations sur les particularités qui ont signalé la grossesse actuelle. Ce travail, remis entre les mains de M. Bugeaud, a été envoyé aujourd'hui même à M. le ministre de l'intérieur. Je sais que nos rapports médicaux sont soumis à l'examen de quelques médecins de Paris; nous voulons leur fournir tous les renseignements que nous recueillons dans l'intérêt de notre royale malade. La princesse se prête volontiers à toutes nos recherches; elle va au-devant de nos questions, et cependant elle répète sans cesse que le Gouvernement veut la retenir à Blaye et l'y laisser mourir de désespoir et d'ennui. Le silence que garde le ministère à l'égard de notre grande consultation du 1er mars lui paraît une preuve à l'appui de son opinion. Nous n'avons pas manqué de bonnes raisons pour combattre ces idées désolantes, mais il est aisé de voir que Mme la duchesse de Berry ne se fait pas d'illusions sur les inconvénients de sa position actuelle, et qu'elle conserve peu d'espérance de recouvrer sa liberté.

C'est assurément une fâcheuse disposition d'esprit; aussi nous n'avons pas épargné les arguments pour en atténuer les effets. M. Gintrac, qui a eu plus que moi le temps et l'occasion d'étudier le caractère de la princesse, me dit que les idées noires qui l'obsèdent en ce moment, disparaîtront bientôt sous l'influence d'une distraction quelconque; il a remarqué que son imagi-

[redacted]

nation est très vive, très mobile, et que cela doit nous rassurer sur les suites de cette mélancolie passagère. Je crois que le cher confrère a raison. M[me] la duchesse de Berry a trop de vivacité pour avoir en même temps la persévérance.

M. Gintrac nous a dit que la lettre adressée par le général aux journalistes de Bordeaux avait causé une immense rumeur parmi les légitimistes. M. Ravez, si lestement désigné par M. Bugeaud comme le chef de ce parti politique, se révolte contre ce titre et voudrait bien trouver quelque moyen d'éluder la proposition du Gouverneur. On s'amuse beaucoup de l'espèce d'embarras que cause aux carlistes cette sorte de défi dont la forme insolite, dont le sans-façon les prend tout à fait au dépourvu. Ces Messieurs ne savent comment se tirer de là, et les rieurs ne sont pas de leur côté.

A quatre heures, le général Bugeaud m'a prié de l'accompagner dans la visite qu'il va faire au commandant Mollier, capitaine de la *Capricieuse*. Je suis enchanté d'avoir une occasion de monter à bord d'un bâtiment de la marine royale. Je n'ai jamais vu de vaisseau de guerre, et celui qui est à l'ancre sous les murs de Blaye, bien que très petit, n'en sera pas moins intéressant pour un novice comme moi. Donc, un canot de M. Mollier nous a transportés, M. Bugeaud et moi, jusqu'au pied de l'échelle qui conduit sur le pont de la *Capricieuse*, et cinq coups de canon ont salué l'arrivée d'un officier général à bord. Nous avons été parfaitement accueillis. L'équipage tout entier est rangé en bataille sur le pont. Le commandant nous fait les honneurs de son salon, puis il nous conduit dans l'intérieur de la corvette, que nous visitons dans ses moindres détails.

J'ai déjà dit que la *Capricieuse* avait amené M[me] la

[redacted]

duchesse de Berry de Paimbœuf à Blaye, et que ce voyage avait été long et difficile en raison du grand vent d'ouest qui régnait alors sur la côte. M. Mollier et ses officiers nous ont raconté beaucoup de détails non seulement sur cette navigation périlleuse, mais encore sur les passagers, dont le courage et la patience avaient été mis à une rude épreuve.

Un jeune enseigne m'a montré la disposition des lieux occupés par la princesse, Mlle de Kersabieck et M. le comte de Mesnard. J'ai su que Mlle de Kersabieck et Mlle Lebeschu, femme de chambre de la princesse, se sont trouvées incapables de donner à Madame les soins que réclamait son état de souffrance, et qu'il fallut recourir à la complaisance d'un matelot, non encore d'âge mûr, et qui s'acquitta à merveille de ces fonctions délicates de chambellan intime. On m'a fait voir ce loup de mer qui a répondu devant moi, d'une manière fort pittoresque, à des questions assez drôlatiques que lui adressait le jeune officier. Mlle Lebeschu, qui paraît, je crois, en ce moment, devant je ne sais quelle cour d'assises, est une petite précieuse dont ces Messieurs s'amusent, et pour laquelle ils ne se piquent pas trop d'indulgence. Quant à Mlle Stylite de Kersabieck, qui s'était réfugiée avec Mme la duchesse de Berry dans la cachette de Nantes, ces Messieurs de la *Capricieuse* prétendent qu'elle n'a pas le pied marin, et que jamais créature humaine n'a eu plus qu'elle à se plaindre de la mer. Ils racontent un peu trop gaiement, ce me semble, les mille et une tribulations qui l'ont assaillie pendant la rude traversée de la *Capricieuse*, et je m'étonne de leur trouver si peu de charité pour les femmes.

Le commandant Mollier ne s'est pas contenté de nous faire voir son bâtiment, il a voulu nous donner

[redacted]

la représentation de quelques-unes des principales manœuvres qui se font à bord. Ainsi, son équipage a figuré un branle-bas de combat, un appareillage et plusieurs autres exercices qui mettent en relief la discipline et l'habileté des matelots. Tout cela m'a fort intéressé ; je ne perdrai pas l'occasion, si elle se présente, d'en voir davantage.

En quittant la corvette, le général a été salué de cinq nouveaux coups de canon, et tous les honneurs militaires lui ont été rendus dans les formes accoutumées. Le canot du commandant nous a ramenés à terre, où un bon dîner a mis en présence les officiers de la marine royale et ceux de la garnison. Tous les jours, le général reçoit à sa table quelques-uns de ces Messieurs, à tour de rôle, et le commandant supérieur de la citadelle se montre extrêmement hospitalier. C'est son devoir, je crois, mais c'est aussi son goût, et l'on voit qu'il est heureux d'exercer un semblable patronage.

Jeudi 7 mars.

Rien de nouveau dans la matinée. A une heure, j'ai fait une visite à la princesse. Je la trouve non plus au lit, comme les jours précédents, mais levée, enveloppée d'une longue robe de chambre en flanelle blanche, et dans un mouvement perpétuel. Mme Hansler la suit de son lit à la cheminée, du secrétaire à la fenêtre; elle trotte assez lestement d'un coin à un autre de l'appartement, et la camériste, armée d'un bonnet, d'un fichu et de divers ustensiles de toilette, court après sa maîtresse en essayant d'ajuster quelques parties de son costume. Et comme je riais de cette

petite scène d'intérieur, la princesse m'a dit avec gaieté :

« — Je ne puis rester tranquille le matin, il me « faut du mouvement ; jamais on n'a pu m'habiller « qu'au vol. J'ai bien dormi, je vous remercie de « m'avoir délivré des *qui vive ?* qui, souvent, me ré- « veillent en sursaut. Mais je crains de dormir trop. « Cela va m'engourdir et je deviendrai marmotte. Le « canon d'hier m'a fait tressaillir. Pourquoi ne pas « avertir les gens quand on doit faire un tel tapage ? « Je suis sûre que, dans la ville, tout le monde a cru « que la citadelle était attaquée. »

— Je ne sais trop ce que l'on a pensé en ville, mais j'ai dit, moi, en entendant ce salut de la *Capricieuse*, à l'officier général qui montait à bord, que l'on aurait dû prévenir Son Altesse Royale, et que ces explosions formidables pouvaient avoir de graves inconvénients. M. Bugeaud en est convenu et il a regretté de ne pas y avoir songé en temps utile. Puis, il a ajouté que Votre Altesse Royale n'avait pas peur du canon, qu'elle n'était pas une femme ordinaire, et qu'on lui ferait injure en doutant, à ce point, de sa fermeté.

« — Le fait est que le bruit du canon ne m'effraye « pas. J'aime mieux un coup de canon qu'un coup de « pistolet, un coup de sabre qu'un coup d'épingle. « Mais, docteur, vous avez vu la *Capricieuse*, vous « conviendrez, sans peine, que la marine royale aurait « pu trouver quelque chose de mieux pour me con- « duire ici. On aura pensé que c'était assez bon pour « moi, et que, si nous devions faire naufrage, la perte « serait encore assez grande. Nous avons failli périr. « Pendant deux jours, la mer a été affreuse. Le capi- « taine Mollier, qui est un brave marin, un vieux loup

[redacted]

« de mer, m'a avoué qu'il a eu de sérieuses inquiétu-
« des. Dans quel état nous étions, bon Dieu! Cette
« pauvre Stylite a passé trente-six heures entre une
« cuvette et quelque chose de pire; Mlle Lebeschu était
« morte; moi-même je n'en valais guère mieux. Nous
« avons été heureuses de trouver quelques matelots
« bien complaisants. En pareil cas, on n'y regarde
« pas de si près. A la mer comme à la mer! »

Je rapporte ces fragments de conversation, qui donnent une idée exacte du ton qui règne dans mes rapports avec Mme la duchesse de Berry. La princesse me témoigne beaucoup de bienveillance; il y a dans ses manières un laisser-aller, un sans-façon tout à fait remarquables. Jusqu'à ce jour, j'ai constamment observé ce naturel dans toutes les paroles de Madame; sa conversation est simple et gracieuse, et, lors même que quelque pensée sérieuse la préoccupe, l'expression de ses sentiments conserve une aisance familière qui indique une complète absence de prétention à l'effet. Entre Son Altesse Royale et Mme Hautefort règne toujours un ton de familiarité réciproque qui m'a surpris lorsque j'en ai été témoin pour la première fois. M. le comte de Brissac est beaucoup plus cérémonieux; la princesse lui témoigne de grands égards. Ce personnage est de haute taille, maigre; son caractère est grave, ses manières fort distinguées, mais empreintes d'une certaine raideur mélancolique; en somme, on aurait pu choisir pour compagnon de captivité un homme plus gai, plus actif, plus disposé à consoler et à distraire une femme comme Mme la duchesse de Berry. J'ajoute que, quelque choix que l'on eût fait, il eût été impossible de trouver un homme plus honorable et plus dévoué à la princesse. Il ne se plaint jamais, supporte les ennuis de sa position

6

volontaire avec une résignation entière; tout le monde, dans la citadelle, ne parle de M. de Brissac qu'avec respect.

Pendant notre entretien en camp volant, Mme Hansler était parvenue à coiffer la princesse, à compléter sa toilette, et Dieu sait les immenses difficultés de cette double opération tout à fait passive pour Son Altesse Royale ! Elle ne s'y refuse pas, mais elle ne s'y prête pas; aussi la femme de chambre a besoin de beaucoup d'adresse et d'une patience à toute épreuve pour arriver au but. Madame s'arrête à peine pour lire quelque article d'un journal; elle écrit debout et au crayon des notes sur un album, des réflexions, des dates; puis elle ouvre tous les tiroirs de son bureau, bouleverse des papiers, poursuit de son lorgnon quelque objet rebelle à ses recherches, et s'inquiète peu des efforts de Mme Hansler pour placer convenablement un bonnet, un fichu, pour serrer un cordon ou une ceinture. Cette petite scène d'intérieur m'a paru fort divertissante. Je suis enchanté de voir que Madame ne se gêne pas pour moi ; au milieu de cette promenade à bâtons rompus, elle parle, jase, rit, plaisante ; je lui trouve une humeur charmante. Nous avons beaucoup parlé de sa grossesse. Elle entre pleinement dans son rôle de femme enceinte ; toutes ses actions sont en harmonie avec cette situation. Madame a remarqué que cette grossesse différait notablement des précédentes, ce qui s'explique assez bien par les conditions physiques et morales au milieu desquelles elle s'est trouvée depuis six mois. On sait que ces sortes de conversations sont inépuisables entre les dames et les médecins; aussi avons-nous devisé sur ce sujet pendant plus d'une heure.

Je fais grâce à la postérité de cet entretien par trop

[redacted]

technique, mais il m'a fourni un certain nombre de données médicales sur lesquelles je serai bien aise d'avoir l'avis de nos maîtres de la science. J'ai rédigé une espèce de mémoire que j'ai envoyé ce soir à M. le ministre de l'intérieur, avec prière de le soumettre à l'appréciation de quelques-uns des professeurs de la Faculté.

Ainsi se passent mes journées. Ecouter, réfléchir, écrire, c'est une occupation perpétuelle ; j'applique à notre grande affaire toute l'attention dont je suis capable ; ce ne sera pas ma faute si les choses ne marchent pas régulièrement. Je n'ai jamais autant étudié un cas de médecine pratique; il est vrai que je ne me suis jamais trouvé dans une position aussi délicate. Il s'agit d'intérêts majeurs. Donc je ne puis prendre trop de précautions pour mettre à l'abri de tout reproche la part de responsabilité qui me revient dans cette affaire.

Vendredi 8 mars.

Encore un jour fertile en incidents. Je pense que le Gouvernement, après avoir nommé un gouverneur de la citadelle de Blaye, un médecin sédentaire et je ne sais combien de fonctionnaires de toute espèce, aurait dû songer à instituer au milieu de nous un historiographe, et certes cette place n'eût pas été une sinécure. Chaque journée nous fournit son contingent de nouveautés. Les émotions renaissent tous les matins, les journaux et les courriers nous apportent à chaque instant les éléments de drames palpitants d'intérêt, comme on dit en ce temps-ci ; bienheureux encore quand le télégraphe ne s'en mêle pas.

J'ai reçu ce matin une dépêche ministérielle conte-

nant cette phrase : — « M. le professeur Dubois con-
« sent à se rendre à Blaye, malgré son âge et ses
« infirmités. Vous pourrez lui faire part de vos obser-
« vations, dont le cours ne sera plus interrompu,
« puisque Mme la duchesse de Berry consent à recevoir
« vos soins. Elle ne pouvait mieux faire, mais elle
« doit d'ailleurs rester entièrement libre du choix de
« son accoucheur. L'honorable M. Dubois sera un
« témoin médical. Son témoignage donnera au vôtre
« et à celui des autres médecins qui seraient appelés
« à Blaye toute l'authenticité désirable. »

Cette nouvelle, qui nous arrive à brûle-pourpoint, m'a paru contrarier le général. Il s'inquiète d'avoir sur les bras (c'est son expression) un vieillard qui sera peut-être exigeant, difficile à vivre. Le cher M. Bugeaud redoute la gêne ; il a des habitudes militaires, il craint que M. Dubois ne puisse s'en accommoder. Un homme de cet âge et de cette réputation doit réagir sur tout ce qui l'entoure ; il nous faudra sans doute marcher à son pas, ce qui ralentira singulièrement les allures accélérées de notre état-major. Et puis, cette arrivée du célèbre accoucheur indique assez clairement les vues du ministère. On voit que la princesse devra rester à Blaye jusqu'après ses couches, et cela nous ouvre une large perspective. Bien des gens ici supposaient que la déclaration du 22 février et la consultation du 1er mars pourraient modifier les projets du Gouvernement à l'égard de sa royale prisonnière, mais l'on reconnaît aujourd'hui que ces graves incidents n'ont rien changé à ses déterminations Le général lui-même ne paraissait pas s'attendre à voir son séjour dans la citadelle se prolonger encore pendant plusieurs mois ; l'arrivée de M. Dubois semble renverser ses projets et ses espérances.

[redacted]

Quoi qu'il en soit, M. Bugeaud m'a chargé du soin d'annoncer cette nouvelle à la princesse.

« — Elle va se cabrer, car cette décision du minis-
« tère lui fera voir qu'elle ne doit pas compter sur sa
« mise en liberté. Tirez-vous de là, docteur, c'est votre
« affaire. Gare la bombe! La première bordée sera
« pour vous. Tenez-vous bien! Si vous avez besoin de
« secours, faites-moi prévenir et j'arriverai. »

Me voici transformé en ambassadeur. Je suis chargé de notifier un ultimatum à une puissance étrangère près de laquelle je suis tout récemment et à peine accrédité. Le rôle est périlleux, j'en ai peu l'habitude; il importe, pour l'honneur de mon début, de m'en tirer de mon mieux. Voici comment j'ai agi.

Déjà hier, dans notre entretien privé sur la grossesse et ses suites, j'avais dit un mot de l'accoucheur que choisirait Madame pour l'assister, mais la princesse, rejetant l'idée d'attendre cette crise à Blaye, avait dit en riant :

« — Oh! pour cela, il sera temps d'y aviser quand
« le moment sera venu et suivant le lieu où je me
« trouverai alors. »

On voit combien il entrait peu dans ses idées de terminer cette grande affaire dans la citadelle.

Donc, à une heure, quand j'ai revu Madame, il ne m'a pas été difficile de ramener sur le tapis une partie de la conversation de la veille, et bientôt la princesse, poursuivant son idée de constatation de grossesse, m'a demandé à quelle époque je pourrais acquérir le complément de certitude qui me manquait encore. Madame pense toujours que le Gouvernement attache une importance extrême à cette preuve définitive, elle suppose que sa liberté devra être la conséquence de cette con-

statation juridique. J'ai indiqué comme terme probable la seconde quinzaine de ce mois.

« — Mais, docteur, lorsque vous aurez acquis cette « certitude et que M. Gintrac la partagera, vous ferez « votre rapport et vous l'enverrez au président du « conseil. Je me suis demandé bien des fois si le Gou- « vernement voudra s'en rapporter à vous. Qu'en pen- « sez-vous? »

J'ai saisi cette ouverture et j'ai répondu tout naturellement : Je pense, Madame, que l'on enverra de Paris quelque accoucheur officiel pour donner à ce fait essentiel toute l'authenticité nécessaire.

« — Oh! alors, je voudrais que l'on m'envoyât ou « M. Evrat, ou M. Moreau, son gendre, ou tous les « deux à la fois, si un ne suffit pas. Ce sont des « hommes que j'estime et dont le témoignage ne peut « être suspect aux ministres. »

La chose s'engageait d'elle-même. J'ajoutai, sans avoir l'air d'y prendre garde : Mais, Madame, il serait difficile, je pense, de déplacer ces Messieurs en même temps, car ils se suppléent mutuellement auprès de leurs clientes, qui sont nombreuses, vous le savez. D'ailleurs, le lien de parenté qui les unit invaliderait leur témoignage. Peut-être enverra-t-on près de vous le professeur Antoine Dubois ou son fils.

J'étais arrivé assez lestement au but, je me félicitais intérieurement de ma diplomatie, lorsque j'ai vu tout à coup gronder un orage. J'ai été fort surpris de l'effet de mes paroles. Voici textuellement ce qu'a dit Mme la duchesse de Berry ; je n'en ai pas perdu un mot :

« — Oh! ne me parlez pas de Dubois! Je l'ai en « horreur depuis un jour bien malheureux pour moi; « je ne lui ai jamais pardonné sa froideur, son insou-

[redacted]

« ciance. Si je le voyais ici, à la place où vous êtes, je « serais capable de faire une fausse couche! »

Et voyant mon air stupéfait, ainsi que la question involontaire qui paraissait s'échapper moins encore de ma bouche que de mes yeux, la princesse ajouta :

« — Oui, cet homme, appelé auprès de Monseigneur « en même temps que Dupuytren, regarda froidement « sa blessure, sans même se découvrir, sans rien dire, « et alla se chauffer tranquillement pendant que nous « mourions tous de douleur. Cette tête si froide, si « dure, ne me sortira jamais de la mémoire. J'ai cru « voir un bourreau; j'éprouverais un sentiment d'hor- « reur invincible si je voyais près de moi un homme « qui me rappelle un si funeste souvenir (1). Écrivez « tout cela à M. d'Argout, je vous en prie. Au moins « ce ministre-là est un gentilhomme, il comprendra « les motifs de ma répugnance. »

La princesse était très émue en parlant ainsi. Je n'ai pas cru devoir prolonger un entretien qui lui causait une telle agitation et j'ai pris congé de Son Altesse Royale. Le général a fait une tentative qui n'a pas eu

(1) M. le duc Decazes, qui a été témoin oculaire de tout ce drame, m'a dit que ces reproches si vivement formulés par la princesse étaient empreints d'une exagération manifeste qu'en effet : M. Dubois avait conservé sur sa tête complètement chauve un bonnet de soie noire qu'il portait habituellement (il aurait bien pu, ajouta le duc, courir la chance d'un rhume de cerveau en pareil cas), mais qu'il n'était point allé se chauffer, attendu que la cheminée était fort loin du lit du prince; le coup d'œil si sûr du maître avait saisi de prime abord le danger de la blessure ; il avait blâmé l'ouverture de la plaie par Dupuytren ; il s'opposait à une seconde application de sangsues (Loin d'enlever du sang, j'en donnerais, si je le pouvais, disait-il). En somme, il n'y eut aucun procédé blessant de la part de M. Dubois. Seulement sa gravité sévère contrastait avec la folie des personnes à démonstrations qui entouraient la famille royale en ce moment.

Le 13 novembre 1853.

[redacted]

plus de succès que la mienne. Il a dit à la princesse que le Gouvernement la laissait parfaitement libre de désigner le médecin accoucheur qui lui conviendrait le mieux, que le professeur Dubois ne figurerait à Blaye qu'en qualité de témoin honorable, et que sa présence devait être considérée comme une garantie scientifique des bonnes intentions du Gouvernement à l'égard de Son Altesse Royale. En envoyant auprès d'elle le plus célèbre accoucheur de Paris, le ministère veut prouver qu'il prend les mesures les plus efficaces pour la sécurité de la princesse.

Mme la duchesse de Berry a fort mal accueilli ces ouvertures. Elle dispense les ministres de ces attentions délicates, qui ne sont, après tout, qu'une aggravation de captivité; elle refuse absolument de désigner l'accoucheur qui devra l'assister au moment critique, ce moment ne devant arriver, dit-elle, que dans deux mois, et même plus tard; enfin, elle refuse l'intervention de M. Dubois et proteste contre cette tyrannie nouvelle. L'entrevue a été orageuse; le général, en me racontant ce qui s'est passé, s'est plaint de ce que, à force de ménagements pour la princesse, je n'obtiens rien d'elle, lui laissant toute la corvée. Je ne suis pas fâché que notre cher Gouverneur ait constaté par lui-même cette répugnance de Madame à accepter, comme accoucheur, ou comme témoin, le savant maître désigné par le ministre. Il pourra redire à M. d'Argout toute la vivacité de la répugnance de la princesse, et le gentilhomme comprendra qu'il y a quelques ménagements à garder de ce côté.

Ceux qui dirigent de loin une affaire sont fort exposés à se tromper sur beaucoup de points importants. Comment se faire une idée exacte de choses dont les éléments vous échappent? M. d'Argout ne peut apprécier

[redacted]

à leur juste valeur beaucoup d'incidents qui surviennent à l'improviste ; les décisions prises à Paris sont rarement applicables à Blaye. Je m'imagine que le général Bugeaud jouit d'un pouvoir discrétionnaire fort étendu, car déjà plusieurs fois je l'ai surpris s'exprimant avec énergie contre des prescriptions ministérielles qui lui semblaient impossibles à réaliser. Qu'adviendra-t-il de l'affaire Dubois? Nous verrons bien. Pour mon propre compte, je ne serais pas fâché d'avoir l'appui d'un homme aussi compétent en accouchement. Il peut survenir telle circonstance où une autorité aussi grave que la sienne serait d'une immense utilité, et je m'applique le conseil d'Horace : *Qui valeant humeri*. C'est le moyen de ne pas succomber sous le faix.

Samedi 9 mars.

Les émotions d'hier ont valu à Madame une nuit agitée, fébrile ; ce matin, à neuf heures, j'ai trouvé la princesse faible, abattue et triste. Elle est revenue avec assez d'amertume sur les vexations dont elle se croit menacée, elle se reproche d'avoir agi loyalement avec le pouvoir qui la persécute et menace de s'opposer autant qu'elle le pourra à toutes les mesures que le ministère prendra à son égard. — « On veut « me tuer ici, mais je ne me laisserai pas faire. « Qu'on y prenne garde! Si l'on me pousse à bout, je « lutterai, et nous verrons ce qu'il en adviendra au « Gouvernement. »

J'ai essayé d'adoucir cette colère, j'ai argumenté pour ramener la princesse à des résolutions moins belliqueuses. J'ai cru remarquer que Madame ne per-

sévère pas longtemps dans ses rancunes. Je n'essaye pas même de la contrecarrer, je laisse passer le torrent, et plus tard je tâche de rétablir les choses dans un ordre plus logique. Ce procédé m'a déjà réussi, et je me propose d'y recourir toutes les fois qu'il le faudra.

J'ai écrit une longue lettre à M. d'Argout pour lui exposer la situation des choses. J'ai cru devoir rapporter en substance les incidents de la veille à l'occasion de M. le professeur Dubois. J'ai indiqué les causes de l'antipathie de la princesse. Quelque injuste qu'elle soit, on ne peut passer outre sans courir quelques risques ; aussi je suis d'avis que l'autorité s'arrête sur le seuil de la chambre d'un malade. La liberté individuelle d'une prisonnière est d'autant plus respectable que c'est à peu près la seule qui lui reste. Les préventions des femmes me semblent exiger de grands ménagements, surtout pendant l'état de grossesse; je me croirais donc coupable de laisser ignorer à M. le ministre de l'intérieur les circonstances qui motivent la répugnance de la princesse.

A trois heures, on m'a fait demander, et j'ai revu Mme la duchesse de Berry. Elle garde le lit, se plaint de frissons, d'étouffements, elle n'a pas mangé; sa tristesse n'est pas moindre que ce matin. Le moral réagit avec force sur le physique; j'ai donc eu recours à des moyens moraux pour rétablir le calme, et, saisissant le premier prétexte, j'ai entamé un chapitre inépuisable, celui des voyages, chapitre que les dames traitent toujours volontiers, car c'est un de ceux qui permettent le plus l'emploi du pronom personnel, je, moi. On aime à dire: J'ai vu, j'ai remarqué, on se plaît à raconter ses souvenirs,

[redacted]

ses observations, et j'ai trouvé Madame fort disposée à me parler de l'Italie.

Après s'être assurée que je n'avais pas visité ce beau pays, Madame m'a dit que Naples l'emportait sur toutes les autres villes de l'Italie, et que nulle part la vie ne s'accompagnait de plus de plaisir que dans la capitale des Deux-Siciles. La nature a tout fait pour ce séjour enchanté; on ne trouve nulle part ailleurs une mer aussi poétique, des rivages plus riches en souvenirs, des monuments plus merveilleux. Les récits de la princesse ne restent pas longtemps dans les généralités. Sa mémoire étonnante lui fournit à chaque instant des anecdotes qui jettent beaucoup de variété dans sa narration, et auprès d'elle les fonctions d'auditeur sont agréables et fructueuses. Je recueille au courant de la conversation des faits curieux, des histoires plus ou moins singulières sur des personnages marquants ; je ne manquerai pas d'en tirer parti quand l'occasion s'en présentera.

La lecture attentive de plusieurs ouvrages sur l'Italie m'a permis d'adresser à la princesse diverses questions qui ravivent ses souvenirs, la mettent sur la voie de faits oubliés, d'anecdotes intéressantes; je me suis bien promis de revenir sur ce sujet de conversation si intéressant et si fertile. J'ai vu peu à peu la tristesse se dissiper dans cette causerie familière, les idées noires ont cédé la place aux riantes aventures de la jeunesse insoucieuse ; M[me] la duchesse de Berry, en parlant des joies de son enfance, a laissé de côté les ennuis qui l'accablent en ce moment. Son caractère léger, plein d'une vivacité naïve, s'est épanoui au souvenir du soleil napolitain ; je me suis félicité, *in petto*, d'avoir produit cet heureux résultat.

J'ai obtenu de Madame qu'elle dînerait avec ses

convives accoutumés. Mme d'Hautefort et M. de Brissac, que j'ai vus un instant, ont été avertis par moi de la disposition d'esprit dans laquelle se trouvait la princesse ; ils m'ont promis de chercher à l'égayer par tous les moyens en leur pouvoir.

Le général Bugeaud a expédié ce soir un estafette pour Paris. J'en profite pour écrire une nouvelle lettre à M. le comte d'Argout. Je lui soumets quelques réflexions sur les inconvénients des émotions tristes éprouvées par la princesse dans ces derniers temps ; je supplie le ministre de lui en épargner de semblables. La santé de Mme la duchesse de Berry est vraiment faible ; il faut lui éviter des ébranlements qui pourraient avoir des suites fâcheuses ; mes bulletins quotidiens prouvent assez combien l'état actuel de la princesse exige de ménagements.

Le soir, à neuf heures, sur un mot d'invitation de Mme la comtesse d'Hautefort, j'ai fait à Madame une troisième visite, qui s'est prolongée jusqu'à dix heures trois quarts. J'ai pu reconnaître que mes recommandations n'avaient pas été suivies. La princesse est plus triste encore que ce matin, elle a un peu de fièvre, elle tousse très souvent, s'agite dans son lit et se plaint de toutes choses. Le ciel, le temps, les hommes, tout est ligué contre elle ; le Gouvernement cherche les moyens de se débarrasser d'elle, on veut que Blaye soit son tombeau, et elle ne peut manquer d'y périr, sinon de maladie, du moins de désespoir et d'ennui. A défaut de fièvre, le chagrin suffira pour la tuer. Elle a longtemps continué sur ce ton, et à peine ai-je pu placer çà et là quelques paroles de consolation. Je comptais sur ses compagnons de captivité pour m'aider à relever son moral abattu, mais vainement. Mme d'Hautefort, loin de donner du courage à la pauvre prison-

[redacted]

nière, renchérit sur ses plaintes, exagère tous ses maux et gémit non moins douloureusement sur ses propres misères. M. de Brissac parle de résignation, de patience avec une voix sépulcrale, avec une mine désespérée, enfin je me trouve fort mal soutenu dans mes efforts d'éloquence en faveur des heureux changements qui peuvent survenir dans les projets du ministère.

J'ai complètement échoué. Le nom de M. d'Argout a occasionné une tempête, il a servi de dernière goutte, le vase a débordé. Ces deux dames se sont répandues en duretés sur le compte de ce personnage, et Dieu sait (et moi aussi) tout ce que l'on a envoyé à l'adresse du ministre de l'intérieur. Le beau sexe n'est pas tenu à ne se servir que d'expressions parlementaires, et puis je n'avais par le droit de rappeler les orateurs à l'ordre et aux convenances.

Cependant, après quelques explications, on a bien voulu comprendre que je n'avais pas à jouer ici un rôle politique, que ma position médicale était absolument neutre sous ce rapport, et que, servant d'intermédiaire obligé entre la royale malade et le ministre, mon devoir était de chercher à concilier des intérêts opposés. J'ai dit que je n'avais accepté, en venant à Blaye, qu'une mission médicale et toute d'humanité, que je saurais rester dans les limites tracées tout à la fois par la nature de mes fonctions et par mon caractère. On a fini par me rendre raison, et bien m'en a pris de déterminer ainsi rigoureusement ma position entre les deux camps ennemis, car je ne me serais pas tiré sain et sauf de ces deux ardents adversaires. On finit par rire de quelques plaisanteries piquantes de Mme d'Hautefort; et je me suis retiré en

[redacted]

souhaitant vivement le terme prochain de cette exaspération maladive.

Dimanche 10 mars.

M. le curé de Blaye est venu dire la messe dans l'appartement de la princesse; mais elle a gardé le lit et n'a pas assisté à la cérémonie. Madame s'est fait excuser par Mme d'Hautefort; elle a allégué une névralgie de la face, occasionnée par une dent malade dont elle n'a pas le courage de se débarrasser, ce qui donne lieu assez souvent à des accidents nerveux fort pénibles.

J'ai vu Mme d'Hautefort, qui ne se souvient plus des tempêtes politiques de la soirée précédente. Cette dame m'assure que la princesse a, dans ce moment, un véritable accès de spleen, qui dépend bien moins de son mal de dents que de ses ennuis extérieurs. J'ai essayé de découvrir la nature de ces ennuis, leur point de départ; mais la dame d'honneur ne paraît pas disposée à me donner beaucoup d'éclaircissements à ce sujet. Cependant, comme elle n'a pas adressé de grands reproches au Gouvernement, comme elle n'a pas reproduit en cette occasion les accusations violentes qu'elle prodigue au ministère, j'en conclus que le mal vient d'une autre source et que la princesse n'a pas seulement à se plaindre de ses ennemis politiques. Déjà plusieurs fois j'ai pu remarquer que les légitimistes n'agissaient pas de manière à mériter les suffrages de Mme la duchesse de Berry. Les ardeurs de la polémique entraînent souvent les plus chauds partisans dans des voies dangereuses; il s'en faut de beaucoup que Madame soit défendue comme elle voudrait

[redacted]

l'être. Les intérêts de sa position actuelle ne sont pas faciles à concilier avec ceux du parti en général, et de là des froissements continuels. Elle se sent blessée par les articles que contiennent chaque jour la *Gazette* et la *Quotidienne;* je ne comprends pas comment elle n'a pas le pouvoir de donner le mot d'ordre aux écrivains qui savent si mal plaider sa cause.

La princesse est restée au lit tout le jour. Elle n'a pas mangé et n'a voulu recevoir personne. Le temps est froid et noir, une pluie glaciale nous interdit toute promenade; en conséquence, je suis resté au coin de mon feu. J'ai écrit un long article dans lequel je donne une description exacte de la citadelle de Blaye, et plus particulièrement de la portion occupée par Mme la duchesse de Berry. Le général Bugeaud, à qui j'ai communiqué mon travail, appelle cela une indiscrétion; mais je soutiens que c'est tout au plus une distraction, et que le *Cabinet de lecture*, journal littéraire à qui je destine mon œuvre, l'insérera comme un renseignement précis sur un lieu dont tout le monde parle aujourd'hui. En effet, la plupart des feuilles quotidiennes ou autres ont publié, sur le fort de Blaye, des notices pleines d'inexactitudes et même des choses fausses et absurdes; il est bon que l'on ait une idée précise de ce petit coin de la France sur lequel tant d'yeux sont fixés aujourd'hui.

M. Bugeaud est toujours excellent pour moi. Il m'arrive souvent de ne pas partager ses opinions sur beaucoup de choses; mais, en somme, il y a assez de points sur lesquels nous sympathisons pour rendre mes rapports avec lui extrêmement agréables. Plus je le vois et plus je l'apprécie. C'est un homme doué à un très haut degré du bon sens pratique; son esprit est net; il a le talent de s'expliquer très clairement sur

les sujets qui lui sont familiers. Il sait se faire comprendre et je lui reconnais un véritable talent de démonstration. Il saisit avec rapidité le côté utile des choses; il résume les discussions et les réduit en peu de mots aux principes véritablement essentiels.

Il a une prodigieuse activité. Il fait une guerre acharnée à certains journaux : le *National,* par exemple, et il gourmande souvent mon indifférence à l'égard des fauteurs du radicalisme. Mais la politique des feuilles périodiques ne suffit pas à son ardeur belliqueuse. Il dicte à son aide de camp des dissertations sur l'armée, sur l'agriculture, sur les élections; ces écrits sont envoyés presque chaque jour aux ministres de la guerre, du commerce et de l'intérieur. Aujourd'hui il a bien voulu me communiquer un long article sur les comices agricoles. Il y a dans son style beaucoup de clarté; mais je le trouve quelquefois un peu trop naïf. Le simple est voisin du trivial. Napoléon a dit que du sublime au ridicule il n'y avait qu'un pas, pensée juste, mais qui appartient à Tacite. Il a dit en effet : *Breve confinium artis et falsi*, et ces quatre mots de bronze valent mieux que la traduction de l'empereur. Quoi qu'il en soit, le général est loin de viser au sublime. Il s'attache à rendre clairement sa pensée; il y réussit très bien; mais quelquefois cette pensée gagnerait à être revêtue de formes plus élégantes. L'aide de camp, qui est un puriste, cherche quelquefois à modifier des expressions échappées au courant de l'improvisation et dont la justesse ne peut excuser le défaut d'élégance. Il y a lutte entre ces Messieurs; souvent il est assez difficile de se tirer d'affaire sans froisser le général quand il vous interpelle à l'occasion de ces discussions grammaticales. Du reste, M. Bugeaud convient, avec une modestie

[redacted]

assez rare parmi les gens qui écrivent, qu'il n'est pas un rhétoricien, qu'il ne se pique pas de faire des phrases, et cependant j'ai lu plusieurs de ses productions dans lesquelles brille un vrai talent. Son style est ferme, rapide; sa concision n'exclut pas un certain éclat, qui tient surtout à la chaleur et à la vivacité de la pensée.

Mais en voilà assez sur ce chapitre. J'espère avoir plus tard l'occasion d'ajouter quelques coups de pinceau à ce portrait d'un homme que je crois digne de la plus haute estime. Je passe près de lui la plus grande partie de mon temps; j'aime à l'écouter quand il parle de guerre ou d'agriculture, deux sujets qu'il possède à merveille, et j'admire la variété de ses connaissances sur ces choses si difficiles. L'épée et la charrue, dans ses vaillantes mains, ont été également utiles à la France (1).

Après avoir défendu le sol de la patrie, il a fertilisé : c'est une double gloire qu'il a eu le bon esprit de confondre dans un même sentiment de patriotisme éclairé.

J'ai beaucoup écrit aujourd'hui. Je reçois de nombreuses lettres, auxquelles je me crois obligé de répondre. Bien des gens m'adressent des questions à mots couverts, et l'on paraît croire généralement que je ne suis pas libre. Je ne me suis jamais aperçu que

(1) Plus tard, quand, devenu duc d'Isly, il a repris publiquement des armoiries qui appartenaient à sa famille, il a adopté pour devise les mots : *Ense et aratro,* qui sont la traduction littérale de ma pensée. Je ne sais qui lui a donné ce latin ; peut-être est-ce M. Saint-Marc Girardin, l'illustre professeur de la faculté des lettres.

Plus tard encore, J. Janin a proposé d'écrire sur le socle de la statue du maréchal les mots de Cicéron : *Tellus gaudet vomere laureato.*

l'on ait touché au cachet des lettres que je reçois, et j'ai la certitude que les miennes sont arrivées à leur adresse parfaitement intactes. Je crois peu au cabinet noir. Je sors de la citadelle quand je veux, je me promène où bon me semble, personne n'a jamais essayé d'apporter la moindre restriction à la franchise de mes allures.

Lundi 11 mars.

Il a gelé cette nuit. Sur tous les points de la citadelle j'ai vu de la glace assez épaisse. Le vent est tranchant ; les plus lourds manteaux suffisent à peine pour amortir sa violence.

J'ai été reçu par Mme la duchesse de Berry ce matin à neuf heures. Elle avait encore de la fièvre et sa nuit a été très mauvaise. Mes boissons adoucissantes, mes potions calmantes restent sans effet. Le découragement est profond. Aujourd'hui encore j'ai pu remarquer combien l'entourage de la princesse contribuait efficacement à augmenter cette fâcheuse disposition d'esprit.

Les journaux qui couvrent le lit de la pauvre malade sont pleins de meurtres, de suicides, de récits de cours d'assises. Si l'on jugeait la société française sur ces pages qui regorgent de crimes et d'infamies, on en aurait une triste opinion. Madame aime assez la *Gazette des Tribunaux;* il lui faut des drames un peu lugubres, et quelquefois elle me prie de lui raconter des histoires effrayantes. Moi, qui suis assez peu partisan de ces inventions horribles que nos romanciers modernes ont empruntées à Anne Radcliffe et à ses imitateurs, je me tire d'affaire en cherchant

[redacted]

dans quelque coin de ma mémoire des histoires de malades, des actes de folie, de monomanie, et nos ouvrages de médecine en contiennent assez pour défrayer les amateurs.

Ce matin, la princesse m'a parlé de quelques articles publiés par la *Revue Britannique*, sous le titre de : *Mémoires d'un Médecin*. Elle a lu avec un vif intérêt des récits qui sont très habilements faits, j'en conviens, mais qui ne me semblent pas empreints de ce cachet de vérité locale qu'un homme du métier peut seul y mettre. J'ai dit à la princesse que j'avais essayé, à diverses reprises, de décrire quelques événements remarquables dont j'avais été témoin et dans lesquels j'avais été appelé à jouer un rôle. Cette confidence un peu préméditée m'a valu une pressante invitation de la part de Madame : je dois, suivant elle, contribuer de tout mon pouvoir à lui rendre les journées supportables. Il faut que je fournisse mon contingent de distractions; en conséquence, je suis sommé de faire acte de complaisance. Donc, ce soir, à neuf heures, j'ai lu à la princesse une œuvre médico-littéraire que je consigne ici.

UN NOUVEAU RENÉ (1).

. . . .

Cette histoire un peu lugubre a beaucoup intéressé Mme la duchesse de Berry. Nous avons longuement causé sur ce sujet, sur le René de M. de Chateaubriand, sur ces passions si malheureuses et si blâmables tout à la fois, et la princesse m'a cité plusieurs exemples de ces aberrations de sensibilité qui con-

(1) Ce passage, n'ayant aucun intérêt historique, est supprimé.
Dr E. M.

duisent à des résultats monstrueux. Elle a dit avec beaucoup de raison que ces accidents de l'ordre moral dépendaient presque toujours des grands parents, que les familles ne devaient pas s'isoler, et qu'il fallait, au contraire, chercher à y introduire des éléments nouveaux. Les enfants sont destinés à se séparer, à quitter la maison paternelle, à former des alliances étrangères; tout ce qui tend à empêcher ce résultat naturel est mauvais et blâmable. Madame a émis sur cette grave matière des opinions qui m'ont paru très judicieuses, et je lui en ai fait mon compliment.

La soirée n'a pas paru longue, du moins la princesse a eu la bonté de me dire que j'avais réussi à lui faire oublier les heures. Elle m'a demandé si j'avais quelques compositions analogues à celles dont je lui ai donné lecture aujourd'hui, et, sur ma réponse affirmative, elle m'a prié de les lui communiquer. Cela flatte grandement mon petit amour-propre d'auteur; je promets à Madame de mettre à ses ordres toute ma collection d'histoires médicales, et, à l'occasion, ce sera une ressource contre l'ennui. Mme d'Hautefort, qui n'a pas entendu ma lecture, ne paraît pas enchantée de savoir que je joue de la plume. Elle dit assez sèchement qu'après avoir décrit le fort de Blaye, je ne manquerai pas de décrire ses habitants, et que Madame doit s'attendre à figurer dans les mémoires de M. le Docteur. « Je suis sûre que vous écrivez un journal, Monsieur Ménière; convenez-en et dites-nous si cela ne doit pas nous inquiéter. »

J'ai répondu à la comtesse que j'avais en effet l'habitude, peut-être mauvaise, de récapituler le soir les événements de la journée; que j'aimais à me rendre compte de mes actions en étudiant leurs motifs, mais que je ne me croyais pas en droit de parler de mon

[redacted]

prochain comme de moi-même. Je ne juge pas, je raconte. Je ne dis pas tout ce que je fais, tout ce que je vois, tout ce que je sais, je n'écris pas une chronique, mais un simple mémorial. Me trouvant mêlé à des événements assez sérieux, j'ai besoin de conserver des notes exactes afin d'être prêt à expliquer ma conduite. Ma position ici est très exceptionnelle. Envoyé par le Gouvernement et dépendant de lui sous certains rapports, je conserve cependant la pleine liberté dont un médecin ne peut se dessaisir, et cela constitue une difficulté de fait qui pourrait avoir des conséquences graves.

Ces explications, données avec franchise, ont été accueillies très favorablement par la princesse. Elle a clos le débat entre Mme d'Hautefort et moi en disant :

« Écrivez, docteur, écrivez tout ce que vous vou-
« drez, ménagez-moi et n'oubliez pas que les méde-
« cins doivent toujours être du parti de leurs malades.
« Au surplus, vous êtes libre, et je compte sur votre
« loyauté. »

— Si jamais je publie mes mémoires, Madame, je ne manquerai pas de vous en envoyer un exemplaire, et vous pourrez vous convaincre que je ne respecte pas moins la vérité que les convenances.

Mardi 12 mars.

Suivant ma prière, M. le comte d'Argout a communiqué nos rapports médicaux et mes lettres à quelques professeurs de la Faculté. J'ai reçu aujourd'hui une dépêche ministérielle à laquelle est jointe une sorte de consultation signée de MM. Orfila et P. Auvity. Ces

très honorés confrères ouvrent un avis suffisamment motivé par les renseignements qu'ils ont reçus de M. Gintrac et de moi, mais que certaines particularités ne nous permettent pas de suivre. D'ailleurs, M. Dubois va bientôt arriver ; je lui soumettrai le cas. A ma visite de ce matin, Madame m'a prié de faire demander M. Gintrac ; l'un de ces jours, nous allons donc nous trouver tout à fait en mesure de décider ce qu'il conviendra de faire.

J'ai trouvé la princesse d'assez mauvaise humeur. Le grand vent qui règne sur les hauteurs de la citadelle ébranle la maison, disloque les fenêtres, fait fumer toutes les cheminées ; il faut laisser toutes les portes ouvertes pour ne pas étouffer, et il est impossible de chauffer les appartements. Ce sont là de petites misères que l'on supporte mal quand on a les nerfs agacés ; aussi la princesse et Mme d'Hautefort sont-elles aux abois. J'ai fait demander des ouvriers fumistes pour tâcher de remédier à ces inconvénients ; j'ai indiqué plusieurs moyens de les rendre moins graves en attendant la main plus experte des artistes spéciaux, puis j'ai fini par prêcher la patience. Je sens que la mienne se perd à force de répéter cette recommandation.

Si le pavillon se désespère, il n'en est pas de même de ceux qui sont préposés à sa garde. Quand le beau sexe gémit sur les rigueurs du fort et de la saison, le sexe fort supporte avec beaucoup plus de résignation ces malheurs qui lui sont communs. Cette philosophie est le résultat des talents culinaires de notre *chef*. Les intempéries du ciel d'Aquitaine passent inaperçues, grâce aux déjeuners, qui se prolongent et menacent d'aller rejoindre les dîners, lesquels n'en deviennent pas plus courts. J'admire les robustes

[redacted]

appétits de nos épaulettes. Il est vrai que rien ne nous manque. La cuisine bordelaise nous vient en aide : la Gironde fournit, vers son embouchure, une sorte de grande sardine, appelée royan, qui mérite une mention très honorable ; la mer nous prodigue une foule de poissons exquis ; les huîtres vertes de Marennes abondent sur notre table, les terrines truffées nous arrivent à la file ; bref, notre ordinaire suffirait à un cardinal.

En dépit du mauvais temps, la santé de la garnison est florissante, les insalubrités de la citadelle et des environs ne se montrent sous aucune forme appréciable. Une nourriture saine et abondante donne à tout le monde ici une physionomie luxuriante, et cependant Madame et ses deux compagnons de captivité n'en ressentent pas les mêmes effets. Les conditions dans lesquelles vivent nos pauvres captifs sont physiquement semblables ; le même cuisinier travaille pour les deux tables, les provisions sont toujours partagées entre Son Altesse Royale et le général, et cependant tout est mal pour elle, tandis que tout est bien pour nous. La disposition seule est différente, ce qui suffit pour empoisonner la vie des prisonniers. Le pain de la charité est toujours amer, dit-on ; celui de l'esclavage n'est certainement pas plus doux. Le meilleur assaisonnement de cette cuisine serait un peu de liberté.

J'ai écrit à M. le comte d'Argout afin de lui communiquer mes réflexions à ce sujet. Je pense en effet que l'ennui, la tristesse, agissent comme de puissants débilitants, et que la princesse, sous la double influence de ces causes, peut devenir sérieusement malade. Cette éventualité forme le texte habituel de mes réflexions. Je m'effraye un peu de cette perspective, en songeant à la part de responsabilité qui m'en reviendrait néces-

sairement. Aussi je ne manque pas de soumettre à M. le ministre de l'intérieur tous les motifs qui légitiment mes craintes. Je ne lui fais grâce d'aucune des contrariétés qui m'arrivent, et mes lettres l'instruisent des suppositions les plus fâcheuses que fait naître l'oisiveté de la citadelle. Je veux qu'il sache mes inquiétudes, qu'il les partage, et qu'il ait sa part de coup de bec de notre vautour. Je chante la même antienne à ce brave général. Je lui montre les inconvénients qui pourraient résulter des petites scènes politiques ou autres qui se passent au pavillon de la princesse, les suites d'une fausse couche dans ces mauvaises conditions, le développement d'une maladie de poitrine, une mort enfin, qui est, après tout, dans les choses possibles, et le Gouverneur redouble de dépêches à ceux de MM. les ministres qu'il affectionne davantage.

Ces entretiens avec le général Bugeaud se terminent toujours par cette phrase : « Docteur, allez voir la « princesse, causez avec elle, tâchez de la distraire. « Dites-lui que je lui accorderai tout ce qui pourra « lui être agréable. Qu'elle demande, je suis à ses « ordres. »

Ce soir, à ma visite accoutumée, j'ai fait part à Madame, pour la centième fois peut-être, des dispositions du général ; la princesse, qui m'a souvent dit qu'elle n'avait besoin de rien, a tiré de dessous son oreiller une liste de livres nouveaux qu'elle désire avoir. Cette liste sera envoyée demain à Paris, et, avant huit jours, la diligence nous apportera une cargaison de romans et de journaux. Il faut rendre justice à M. d'Argout et au général : ces Messieurs ont satisfait toutes les fantaisies de la princesse ; on lui donne ce qu'elle demande, même les publications les

[redacted]

plus hostiles au Gouvernement. Je fais venir de Bordeaux ou de Paris les caricatures les plus *subversives*, les livres les plus *verts*, les brochures les plus *blanches*; toutes ces sortes de choses lui sont prodiguées; on veut à tout prix la distraire, mais c'est chose difficile. Elle manque d'air.

Notre causerie de ce soir a été assez sérieuse. Nous avons parlé de tous les prisonniers connus, depuis le baron de Trenck jusqu'à Silvio Pellico, depuis Latude jusqu'à M. de Polignac. Puis sont venus les exilés de Sibérie, les prisonniers du Caucase, et autres héros chantés par quelques auteurs modernes. Cette littérature de verrous nous a refroidis, je grelottais en tisonnant, et Mme Hansler, qui soufflait dans ses doigts, avait un frisson glacial. J'ai dit adieu à la princesse en lui recommandant de prendre une tasse de thé bien chaud, et de n'oublier ni son moine ni son édredon.

Mercredi 13 mars.

Ce matin, à neuf heures, Martin, le valet de chambre, m'a offert une mine bouleversée, et, à l'instant où il m'annonçait chez Madame, la mine non moins effarouchée de Mme Hansler m'a indiqué que le baromètre était à la tempête.

J'ai trouvé la princesse assise sur son lit, entourée de journaux, agitée, colère, furieuse même, et tout cela parce qu'elle venait de lire dans le *Constitutionnel* que le professeur Antoine Dubois était parti de Paris pour se rendre à Blaye.

La crise a été violente. J'ai exposé en deux mots ce que j'avais cru devoir faire et ce que le général avait fait

[redacted]

pour empêcher ce voyage, qui nous semblait inopportun. J'ai dit que je n'avais rien omis du long chapitre de répugnances témoignées par Son Altesse Royale, et que M. d'Argout avait été prévenu de l'impossibilité où se trouverait le célèbre chirurgien de remplir la mission qui lui était confiée; j'ai ajouté qu'en passant outre M. le ministre de l'intérieur semblait vouloir seulement que M. Dubois fût un *en cas* et qu'un homme aussi considérable dans la science se trouvât près de Madame, afin de constituer une garantie qui mît la responsabilité du ministre à couvert.

Ces raisons ont été fort mal accueillies. La princesse, exaspérée, s'est répandue en invectives contre le Gouvernement; elle n'a ménagé personne, et les plus haut placés sont ceux qu'elle attaque avec le plus de violence et d'amertume. Le *furens femina* du poète m'a paru bien vrai.

« — On veut me faire mourir ici, on se joue à mon « égard des devoirs les plus sacrés, mais qu'on y « prenne garde! je saurai me venger, je soulèverai « des scandales qui coûteront bien des regrets à mes « persécuteurs. On verra si je suis une femme qu'on « puisse vexer et tourmenter impunément! »

L'œil fixe, brillant, injecté, le visage enflammé par la colère, le col gonflé, les mains crispées, la bouche contractée, Madame parle avec une extrême volubilité, et, dans cet entraînement de la passion, la toilette en désordre est réparée à grand'peine par la femme de chambre qui pleure, prodigue les épingles et les consolations, ramène sous un bonnet de travers les cheveux qui voltigent, et conjure Mme la duchesse de Berry de songer à son enfant.

Je n'avais qu'un seul parti à prendre dans cette

[redacted]

conjoncture, et je l'ai pris avec empressement. Il y a en moi une grande facilité d'émotion, je suis très accessible à la contagion de l'exemple. Cette pauvre femme qui paye si cher son équipée vendéenne, les tribulations de toutes sortes qui viennent l'assaillir, les chagrins amers dont elle est abreuvée depuis quelque temps, son avenir si gravement compromis, le spectacle de ces douleurs intimes que ses plus chauds partisans semblent se plaire à envenimer, tout cela m'attriste et fait naître en moi le sentiment d'une douce pitié pour de si grandes infortunes.

En pareil cas, les paroles de consolation sont chez moi faciles et abondantes. J'ai plaint la princesse, je lui ai démontré que personne ne pouvait songer à lui contester le droit de n'admettre en sa présence que les personnes qui lui conviendraient; que le général était incapable d'abuser de son autorité, et de lui faire violence à cet égard; qu'une femme malade, à quelque classe de la société qu'elle appartienne, serait toujours, dans notre pays, à l'abri des obsessions du pouvoir, et que sa chambre à coucher resterait un asile inviolable. J'ai ajouté que le professeur Dubois ne consentirait jamais à se rendre l'instrument des volontés ministérielles, que son caractère était une garantie certaine contre toute mesure vexatoire.

La princesse, peu touchée des éloges que j'adressais à mon honoré maître, est revenue avec instance sur les griefs qu'elle a contre lui ; elle a renchéri sur ses accusations premières; animée par la colère, elle a entassé de nouveaux reproches sur les anciens, et, pour péroraison de sa diatribe, elle s'est écriée :

« — Jamais je ne recevrai Dubois de plein gré,
« jamais, je vous le jure, et, si on le fait entrer dans
« ma chambre, je lui jetterai les flambeaux à la tête.»

La conversation montée sur ce ton laissait peu de place à la raison ; aussi ne me suis-je pas attaché à faire prévaloir son langage. J'ai laissé tomber cette mer furieuse, j'ai prodigué les douces paroles, et peu à peu nous sommes rentrés dans notre assiette. J'ai indiqué à Mme Hansler quelques soins à administrer en pareil cas, puis j'ai quitté Madame en l'engageant à se calmer.

M. Gintrac est arrivé à une heure, et nous avons trouvé Mme la duchesse de Berry encore sous l'impression des idées de ce matin. Elle n'a pas pu manger, son agitation fébrile persiste, la nuit prochaine sera sans doute très mauvaise. Ces scènes sont déplorables, et, si elles se multiplient, nous devons craindre quelques accidents fâcheux.

Cette conviction nous a dicté un rapport dans lequel nous faisons connaître à M. le ministre de l'intérieur nos idées à ce sujet. Nous avons également discuté la consultation médicale envoyée de Paris, et nous établissons les motifs du nouveau traitement qui convient à l'état actuel de la princesse. Cette pièce fort détaillée a été communiquée au général. Il est bon que M. Bugeaud agisse de son côté auprès du Gouvernement. Il connaît les faits, il sait ce qui se passe, il est en mesure d'apprécier, et les circonstances qui agissent sur la princesse, et les conséquences qui en résultent; son témoignage devra corroborer le nôtre. M. Bugeaud usera de tout son crédit pour protéger notre malade ; il est bien décidé à lui éviter, autant que possible, les moindres secousses, il nous l'a promis et nous lui rendons pleine justice, il a le cœur généreux, il compatit aux chagrins de Mme la duchesse de Berry; en toute occasion, il montre le plus vif désir de lui en épargner de nouveaux. Cent fois je l'ai vu,

[redacted]

lisant un journal, déplorer certains articles hostiles à la princesse, et chercher à les lui soustraire pour ménager sa susceptibilité. Madame l'en a souvent remercié en ma présence, mais elle refuse ces sortes de ménagements; elle aime mieux lire tous les journaux, au risque de rencontrer quelques passages qui la blessent; elle demande instamment les feuilles qu'on lui dérobe; aussi a-t-on fini par renoncer à ces précautions. On lui donne la collection complète, et chaque matin une vingtaine de feuilles périodiques lui sert de pâture et suffit à peine à rassasier sa curiosité.

Le général est un amateur passionné de politique; souvent il met de côté certains articles importants pour les relire à loisir, les commenter, ou pour y répondre. Eh bien, quand vient le moment d'expédier au pavillon ces feuilles si impatiemment attendues, il oublie ses projets, donne au messager ordinaire ces journaux qu'il s'était réservés, se privant avec empressement d'une satisfaction qui lui est chère pour ne rien retrancher du plaisir de Madame. C'est un vrai sacrifice qu'il accomplit, et ceux qui le connaissent savent que cet acte de bienveillance est très méritoire de sa part.

Il m'arrive assez souvent de porter moi-même cette cargaison de journaux au pavillon de la princesse, et j'admire l'ardeur avec laquelle elle commence ce grand travail de lecture. Madame est très myope; elle se sert cependant assez rarement de lunettes ou de lorgnon; elle lit très promptement, parcourt avec soin ces longues colonnes; elle laisse rarement échapper quelque chose d'important; elle prend des notes au crayon, recueille des dates, des noms; souvent j'ai été tout surpris de la précision de ses souvenirs à propos de choses qui n'avaient pas beaucoup de valeur. Elle a

taient ont pris un jour la résolution de les envahir, de les détruire, et cette œuvre est à peu près accomplie. Mais les victimes ne sont pas résignées, il y a résistance énergique; la force a triomphé, cela est vrai, mais la racine vivace du patriotisme n'a pas abandonné le sol, et le peuple polonais travaille activement à relever ses foyers abattus.

Madame m'a prié de lui lire quelques chants du beau poème d'Adam Mickiewicz. Les sentiments qui règnent dans cet ouvrage ne sont pas de ceux qui excitent d'ardentes sympathies dans le cœur des princes, et Mme la duchesse de Berry n'est pas suspecte de partialité envers les héros de Varsovie. Elle sent qu'il y a là un germe de rébellion contre les puissances établies. Ceux qui gouvernent en vertu du droit divin n'encouragent pas volontiers les mouvements populaires ; Madame, en se taisant sur le fond, a beaucoup applaudi la forme.

Je lui ai lu également quelques fragments d'un poème du même auteur. Il est intitulé : *Dziady, ou la Fête des morts.* C'est une sorte d'épopée mystique, qui a eu en Pologne un immense succès, et dont les traductions ne peuvent nous donner qu'une idée très imparfaite. Le manuscrit que j'ai entre les mains, et qui comprend les deuxième et troisième parties, renferme quelques scènes d'un haut intérêt (1).

Nous avons assez longuement traité ce sujet affligeant. La princesse a déployé dans cette conversation des connaissances très variées. On voit qu'elle a lu avec attention les histoires contemporaines et qu'elle juge sainement les questions générales.

(1) Ce passage, sans intérêt historique, est supprimé.

Dr E. M.

[redacted]

Au milieu de ce grave entretien, Bewis, petit chien caniche d'espèce lilliputienne, est venu jeter une distraction inattendue, et Madame, échappant avec joie aux choses sérieuses, a fait quelques plaisanteries sur les moustaches de sa bête. Sa gaieté s'est communiquée, et bientôt nous avons oublié la Pologne, le czar, et M. Mickiewiez. La princesse aime assez, suivant le précepte de Boileau, passer du grave au doux, du plaisant au sévère ; beaucoup de dissertations philosophiques ou autres se terminent par une pasquinade qui nous fait rire aux éclats. Je l'ai laissée dans les meilleures dispositions morales. Le petit vésicatoire que je lui ai appliqué ce matin n'a pas troublé sa gaieté ; elle me prie de ne pas lui faire attendre trop longtemps ma visite de demain.

J'ai reçu aujourd'hui beaucoup de lettres de Paris. M. Orfila, qui a la bonté de m'écrire assez souvent, m'a fait part d'une nouvelle fort intéressante pour moi. Mes lettres au cher doyen sont fréquentes, longues et remplies de détails sur la plupart des incidents qui signalent nos journées de captivité. Plusieurs de ces missives ont été communiquées à M. le comte d'Argout, et ce personnage a jugé convenable d'en placer quelques-unes sous les yeux du roi. M. Orfila me dit que Sa Majesté en a paru satisfaite. J'étais loin de penser que ma correspondance serait honorée d'un tel suffrage. Je ne crois pas que cela me décide à rien changer dans mes habitudes épistolaires. J'écris beaucoup, souvent, très rapidement, sans préparation ; je laisse aller ma plume au courant de ma pensée. Je me contente de dire ce que je vois, ce que je sens. Le général prétend que j'écris beaucoup trop, que l'on abusera de mes lettres et que cela ne peut

manquer de me faire tort. A vrai dire, je m'en inquiète peu.

Vendredi 15 mars.

Exact au rendez-vous, j'ai donné à Madame tous les soins que réclamait sa position. Je l'ai trouvée très pâle, très faible; elle a beaucoup toussé pendant la nuit, et son amaigrissement fait de rapides progrès. Le général, son aide de camp et plusieurs autres personnes qui ont eu l'occasion récente de voir Mme la duchesse de Berry, ont remarqué cette maigreur croissante. L'appétit est très faible ; aussi Son Altesse Royale, fatiguée du moindre mouvement, garde souvent le lit et toujours la chambre. Le défaut d'exercice augmente sa faiblesse; mes prières les plus instantes ne peuvent la décider à descendre au jardin ; le temps, il est vrai, n'est pas beau; le froid est moins vif, mais nous avons des coups de vent à renverser toutes les cheminées. La Gironde roule des vagues qui se couronnent d'une blanche écume; enfin les journaux nous apprennent que le golfe de Gascogne est un peu plus que de coutume fertile en naufrages.

Au milieu de ces tempêtes physiques et morales, je parviens quelquefois à ramener un peu de gaieté dans nos conversations. Ce matin, j'ai apporté à la princesse un paquet de lettres, dont plusieurs ont excité des éclats de rire du meilleur aloi. Ce sont, en général, des demandes de secours, des protestations de dévouement, des propositions de venir s'ensevelir avec Madame dans les lugubres cachots de notre Bastille; ces épîtres pleines de beaux sentiments non gra-

[redacted]

tuits ont des formes assez sérieuses pour que la princesse ne puisse garder son sérieux.

Ces écrits passent nécessairement entre les mains de la police ; ils sont examinés avec soin, essayés au moyen de réactifs chimiques afin de découvrir les écritures secrètes. Ces lettres ainsi bariolées de couleurs diverses, amusent beaucoup la princesse ; elle se moque des petites *bouteilles* de l'inspecteur, et avec assez de raison, car j'ai entendu dire que, jusqu'ici, ces précautions n'avaient rien fait découvrir.

Il m'arrive quelquefois de joindre à cette singulière correspondance celle qui s'adresse au général Bugeaud, et qui contient des injures, des menaces, des défis. Madame a pu se convaincre souvent que, si les captifs sont à plaindre, ceux qui les gardent ont aussi leur part de tribulations, mais je n'assurerais pas qu'il lui reste beaucoup de pitié pour les maux de son prochain. Les inconvénients de sa propre situation sont tels, qu'ils absorbent toute sa sensibilité disponible. Tout en rendant justice à la bienveillance du général, elle ne peut oublier qu'il la tient sous clefs ; elle le nomme son geôlier, son cerbère, et, pour peu que quelque contrariété nouvelle vienne irriter ses nerfs, elle n'épargne ni les épigrammes ni les invectives.

En ce moment, M. Bugeaud est tourmenté par une ophthalmie qui est due à l'action de ce vent froid dont je parlais tout à l'heure. Le général s'occupe beaucoup de la garnison ; il fait manœuvrer le bataillon du 64e régiment, il le passe en revue, et reste exposé sur la place d'armes à ces violentes rafales pendant des heures entières. La variole qui lui a labouré le visage, a détruit les cils de ses paupières et privé ses yeux d'une protection utile. Je soigne notre cher Gouverneur, et quand j'ai dit à la princesse, qui me deman-

dait de ses nouvelles, que je l'avais condamné à porter un bandeau pendant quelques jours, elle a ri de bon cœur en songeant à la figure que devait faire mon malade ainsi affublé, et elle a ajouté :

« — Vous aurez beau faire, docteur, et malgré « votre bandeau, le général ne pourra jamais passer « pour un Amour. »

— Prenez garde, Madame, ne maltraitez pas mon pauvre malade. Vous le savez, je me constitue le défenseur de ceux que je soigne, et, si vous vous moquez de mon guerrier, je le lui dirai.

« — Dites, dites, j'y consens, mais vous ne m'em- « pêcherez pas de rire aux dépens de ce Cupidon « manqué. Au surplus, il pourra se venger facilement, « car je reconnais volontiers que, s'il n'est pas un « Amour, je suis loin d'être une Vénus. Nous n'avons « rien à nous reprocher. »

Le général, à qui j'ai rapporté cette petite scène, s'en est fort amusé.— Laissez-la dire, s'est-il écrié en riant, j'aime mieux ses plaisanteries que ses plaintes et ses colères.

Ce soir, à cinq heures et demie, M. Dubois est arrivé à Blaye. Il a pris un appartement dans un des hôtels de la ville. Le général, qui a été averti aussitôt, nous a dépêchés, son aide de camp et moi, vers le célèbre maître, en nous chargeant de l'excuser auprès de lui. M. Dubois se porte à merveille. Il a mis cinq à six jours pour franchir la distance qui nous sépare de Paris, et ce long voyage, dans une saison rigoureuse, a été supporté très gaillardement. Le cher maître, dont la verte vieillesse est un objet d'admiration et d'envie, s'est informé des nouvelles médicales de la citadelle; je lui ai donné, sur ce point, les détails les plus circonstanciés. Nous avons longuement exa-

[redacted]

miné les diverses questions qui se rattachent à l'état particulier dans lequel se trouve M[me] la duchesse de Berry, et nous avons remis à demain un examen plus approfondi de ce sujet si digne d'intérêt.

A neuf heures, en abordant la princesse, je l'ai trouvée instruite de l'arrivée de M. Dubois. Elle ne m'a pas paru s'en préoccuper beaucoup, et même elle a affecté un petit air dégagé en parlant de l'imprudence qu'il y a pour un vieillard à voyager en cette saison.

« — Au surplus, je lui souhaite bien du plaisir à
« Blaye; qu'il y reste autant qu'il voudra, pourvu que
« je ne sois pas forcée de le voir. »

M[me] d'Hautefort, qu'un gros rhume avait éloignée du salon pendant quelques jours, est revenue ce soir, signalant sa présence par une musique charmante. Assis sur une causeuse entre le lit de la princesse et la cheminée, bien placé pour donner la réplique à Madame, pour avoir les pieds chauds, et pour entendre le piano de la comtesse, je me laisse aller au charme de cette situation singulière, et le temps me paraît facile à supporter. Cette harmonie savante qui s'adoucit encore par la distance qu'elle parcourt pour arriver jusqu'à moi, les réflexions de la princesse sur les divers morceaux qu'exécute sa dame d'honneur, tout m'amuse, m'intéresse, et je me demande souvent par quel singulier enchaînement de circonstances je me trouve appelé à prendre ma part de ces plaisirs qui n'étaient pas faits pour moi. Hasard, je te salue, dit Figaro, et, comme lui, je m'incline devant ce *fatum* aveugle qui m'a conduit ici.

Samedi 16 mars.

Rien de nouveau chez la princesse. Je n'ai pas été surpris de l'entendre parler de M. Dubois sans aigreur, sans amertume. J'ai dit à Madame que j'avais consulté mon très honoré maître sur les divers points qui nous occupaient toujours, M. Gintrac et moi, que j'avais fait un historique complet de tout ce que j'avais observé chez Madame depuis que j'avais l'honneur d'être admis auprès d'elle, et que M. Dubois avait paru partager notre avis sur le traitement à suivre en pareil cas.

La princesse a écouté tout cela sans impatience, et nous avons continué cette conversation sans que rien indiquât qu'elle lui était désagréable. Les impressions de Mme la duchesse de Berry sont très vives, mais très passagères, et cette grandissime rancune dont elle a fait tant de bruit pourrait bien ne pas résister si on l'attaquait d'une manière adroite. Je vois Madame passer si souvent de la colère à l'insouciance, du désespoir à la gaieté, que je ne renonce pas à trouver un jour notre vieux maître en faveur auprès de cette mortelle ennemie.

En attendant, M. Dubois a déjeuné et dîné avec nous. On se propose de lui faire une joyeuse vie. Mme Bugeaud fait très bien les honneurs de la maison; ses deux jeunes filles sont charmantes, leur présence est pour nous une vraie bénédiction. Les enfants, par leur vivacité et leur esprit naïf, exercent sur les hommes une douce influence. Nous avons tous pour ces deux jeunes têtes blondes un respect instinctif, un sentiment de déférence spontanée; nos habitudes un peu trop militaires se policent au contact de cette faiblesse innocente. Pour moi, je suis heureux de cette

[redacted]

gracieuse intervention du beau sexe. Les femmes nous rendent meilleurs. Les aspérités de notre nature masculine s'usent au contact de ces êtres délicats; plus d'une vieille moustache renfrognée remplace un juron par un sourire, se déride à l'aspect de ces enfants et finit par s'accommoder de cette douce contrainte.

La présence des dames au milieu de nous a encore un grand avantage. Les séances gastronomiques deviennent moins longues, la stratégie et la politique nous envahissent un peu moins, et les narrations de faits d'armes prennent des proportions plus supportables.

Ces avantages et bien d'autres ont à mes yeux beaucoup moins d'importance que celui-ci : on discute moins. L'écriture a dit vrai : *Tradidit mundum disputationibus eorum*. Les officiers sont bien plus ergoteurs que je ne le croyais. Il me semblait que l'armée, réglée par ordonnance, marchant au pas, obéissant comme un seul homme, devait échapper à ce génie de la discussion, cousin germain de la dispute, et présenter un beau modèle de concorde et d'harmonie. Je m'étais trompé. Toute opinion soulève un contradicteur, on argumente toujours et sur toute chose. Le mérite respectif des différentes armes est un éternel sujet de controverse; les manœuvres sont critiquées par celui-ci, adoptées par celui-là, et, quand on abandonne les choses pour parler des personnes, il y a encore de bien plus grandes divergences d'opinion. Parmi ces Messieurs, j'accorde la palme de l'esprit de contradiction aux officiers du génie et de l'artillerie. Je supposais que des hommes habitués aux études abstraites, aux calculs rigoureux des mathématiques, se signaleraient par une logique irréprochable, et ne nous exposeraient que des idées justes. Combien je me trompais! Il semble que les formules algébriques auxquelles ils

sont habitués leur enlèvent la faculté de saisir le côté positif et pratique de toutes les questions politiques, philosophiques ou littéraires. Leurs excentricités sont si remarquables, qu'il m'a fallu bien du temps et de l'expérience pour reconnaître que ce n'était pas de leur part un parti pris, et que ces bizarreries d'opinion et de goût étaient en quelque sorte inhérentes à leur constitution intellectuelle.

Les dames nous ont à peu près débarrassés de ces argumentations perpétuelles qui rendaient quelquefois nos dîners si longs et si fatigants. La conversation prend une tournure plus légère, plus agréable, et ce soir, après le dessert, pendant que nos amateurs dégustaient le moka et les liqueurs, le général, je ne sais à propos de quoi, a invité le commandant Chardron à nous chanter quelque chose. Le virtuose s'est fait prier, M. Bugeaud a insisté, les dames ont appuyé la motion, et le concert a commencé.

Figurez-vous que le susdit commandant, vieux grognard s'il en fût, à figure mâle et balafrée de coups de sabre, ne soulève ordinairement sa redoutable moustache que pour livrer passage à une voix de stentor qui brave sur la place d'armes le vent et la tempête. C'est une belle basse qui retentit au loin et suffirait aux manœuvres d'un régiment. Je m'attendais à quelque explosion musicale en harmonie avec le personnage chantant ; aussi n'ai-je pas été peu surpris d'entendre un véritable ténor aigu soupirer une romance plaintive à la façon d'un jeune premier du Gymnase. Jamais je n'ai rencontré un contraste plus frappant ; l'on aurait pu supposer qu'un chanteur adjoint se tenait caché derrière le commandant. Quelques officiers ont suivi l'exemple de leur chef, et nos

[redacted]

jeunes personnes ont pu applaudir des couplets on ne peut plus anacréontiques.

« — Qu'avez-vous fait aujourd'hui, me demande « chaque soir Mme la duchesse de Berry ; qui aviez- « vous à dîner, quelles visites avez-vous reçues ? etc. »

J'ai raconté à la princesse comme quoi le commandant Chardron soupirait des romances plaintives, et sa gaieté n'a pas été moindre que sa surprise :

« — Quel agneau, quelle colombe ! s'écrie Madame « en riant aux éclats ; mais je ne crois pas beaucoup « à ces bergeries. Si vous n'aviez pas à votre table « quelques robes blanches, quelques oreilles chastes, « vos chants seraient moins langoureux, et le ténor « tournerait à la basse taille. »

Je me suis défendu contre ces accusations injustes, mais la princesse, de fort bonne humeur, nous a poursuivis de ses épigrammes. Mme d'Hautefort, qui est survenue en ce moment, a renchéri sur les plaisanteries de Madame ; enfin le sexe fort a été battu à plate couture.

J'ai déjà dit que l'arrivée du courrier était toujours impatiemment attendue. Ce soir la boîte aux lettres était bien remplie ; chacun de nous, s'emparant de ce qui lui appartient, se livre aux douceurs de ce commerce intime qui rapproche les distances et rend les amis presque présents. Pour ma part, j'étais heureux de recevoir un bon nombre de ces chères preuves de souvenir ; aujourd'hui je ne m'appliquais plus le proverbe espagnol : Loin des yeux, loin du cœur.

Parmi les lettres qui m'arrivent ainsi, il en est de fort singulières. Bien des gens dont la curiosité est vivement stimulée par nos affaires d'intérieur, s'adressent à moi pour obtenir des renseignements sur ce que l'on nomme le drame mystérieux de Blaye. J'ai ainsi

pour correspondants des personnes que je connais à peine, et il est plus ennuyeux qu'on ne le pense de répondre à ces questionneurs niais ou impertinents. A ceux-là, je réponds rarement, mais il en est d'autres qui se recommandent par des sentiments honorables, qui gardent religieusement au fond du cœur un culte à la grandeur déchue, aux infortunes des rois ; ceux-là reçoivent de moi tout ce qu'ils demandent.

Voici, entre autres, une lettre qui m'arrive aujourd'hui. Elle donnera une idée exacte de cette correspondance si active et quelquefois si intéressante :

« MON CHER DOCTEUR,

« Si vous voulez me consacrer un instant et une pensée au milieu de vos graves et je puis dire solennelles occupations, vous m'aurez donné une preuve d'amitié que je n'oublierai jamais. Vous êtes, certes, la personne de France dont je m'occupe le plus. Je conviendrai tout bas avec vous que cela dépend un peu de votre voisinage. Et puis, vous êtes si souvent en scène, on me fait tant de questions sur votre compte ! Est-il ceci ? Est-il cela ? Je réponds que vous êtes un beau garçon, que vous causez bien quand vous êtes de bonne humeur ; que vous avez un esprit de contradiction qui m'amuse quand il ne me met pas en colère, au demeurant, le meilleur fils du monde, et que j'aime de tout mon cœur, aveu qu'on fait à mon âge, sans craindre de compromettre ni vous ni moi.

« Il faut que je vous fasse une demande, mais sérieusement, et je vous préviens que je ne pardonnerais ni une tromperie ni une moquerie sur le sentiment qui me fait agir. Je voudrais une relique, n'importe quoi, quelque chose qui ait bien et dûment appartenu à votre auguste malade. Je n'oserais espérer des cheveux, mais tout objet sera reçu avec vénération et conservé

[redacted]

religieusement. Ceci est absolument entre nous, les indifférents n'ont rien à y voir, etc., etc.

« Votre malade,

***

« Paris, 13 mars 1833. »

Ainsi que je l'ai dit, je ne discute pas ces choses de sentiment ; j'ai pris le parti de donner lecture de cette lettre à Mme la duchesse de Berry. La pétition a été accueillie avec une bienveillance parfaite ; Mme Hansler a reçu l'ordre de prendre, dans la toilette de la princesse, quelques longs cheveux d'un blond doré que la camériste conserve sans doute pour satisfaire les nombreuses demandes des fidèles. Ces cheveux, roulés avec soin et retenus par un petit ruban vert, m'ont été confiés, et dès demain ils partiront pour Paris.

Dimanche 17 mars.

M. le comte d'Argout n'abandonne pas l'affaire Dubois ; il insiste auprès du général pour que l'on détermine Mme la duchesse de Berry à recevoir le célèbre chirurgien, et toutes les dépêches que je reçois contiennent la même recommandation. L'insuccès de nos premières démarches retient le général, qui me charge toujours de cette négociation difficile.

« — Cela est tout à fait de votre ressort, docteur ;
« obtenez une entrevue, faites la paix entre ces enne-
« mis et vous aurez bien mérité de la patrie. »

Donc, ce matin même, j'ai remis l'affaire sur le tapis et la princesse, qui m'a écouté sans impatience, m'a dit très simplement :

« — Que voulez-vous que je fasse d'un nouveau mé-
« decin ? Ne suffisez-vous pas pour le courant ? M. Gin-

« trac n'est-il pas là pour les cas un peu plus graves?
« N'y a-t-il pas à Bordeaux un accoucheur en titre
« pour remédier à un accident imprévu? Et enfin, en
« cas d'événement sérieux, n'aurez-vous pas là, sous
« la main, l'accoucheur par excellence, Dubois, le
« favori de M. d'Argout, qui pourra toujours nous gra-
« tifier de ses conseils? Jusque-là, qu'ai-je besoin de
« ce supplément à ma faculté? Je suis bien soignée,
« je me déclare parfaitement rassurée contre tout évé-
« nement; je trouve donc fort inutile d'augmenter mon
« état-major médical. »

Comme on le voit, nous sommes loin des agitations précédentes. Notre entretien d'aujourd'hui a pris un caractère de plaisanterie qui fait un singulier contraste avec la grande colère de mercredi et je dis avec Salomon : *Varium et mutabile semper femina.* J'aime mieux l'état actuel. Il y a des dispositions d'esprit dans lesquelles on peut tout entendre; la princesse est précisément dans cette disposition-là; en conséquence, j'ai poursuivi ma requête, j'ai exposé les motifs qui devraient, selon moi, engager Madame à recevoir la visite du professeur Dubois, mais je n'ai rien pu obtenir.

La duchesse de Berry ne peut renoncer à l'idée de quitter Blaye avant l'époque présumée de ses couches. Elle a un tel besoin de liberté, qu'elle trouve à chaque instant des arguments nouveaux en faveur de son opinion, ou plutôt de son désir, et les incidents qui surviennent presque chaque jour ne lui ouvrent pas les yeux. Elle fait des plans de voyage, et la plupart de ses beaux rêves se rapportent à l'Espagne.

« — Bayonne et les provinces basques sont à deux
« pas d'ici. En quelques jours, je pourrais atteindre
« Burgos ou Valladolid. Si l'on me laisse partir, ne

[redacted]

« consentirez-vous pas à m'accompagner, docteur, et « ne serez-vous pas bien aise de voir Saragosse ou « Barcelone? Ne m'abandonnez pas. Après toutes « ces secousses, je puis avoir besoin de soins éclairés. « Je sais ce que valent les médecins de Paris; nulle « part je n'en trouverai de semblables. En Espagne, « la reine Christine, ma sœur, ne m'enverra pas son « accoucheur, et je vous préfèrerais à tout autre. « Vous me connaissez, vous savez ce qu'il me faut, vous « êtes au courant de ma santé, de mes habitudes, et « je serais bien heureuse de vous voir près de moi dans « le moment critique. »

J'ai répondu comme je le devais à ces paroles si bienveillantes. La princesse est parfaite pour moi; chaque jour je m'aperçois qu'elle me témoigne plus de confiance. On dit dans la citadelle que je suis en faveur; il y a des personnes qui me font l'honneur d'en être jalouses. Le cœur humain est ainsi fait. La rivalité s'établit facilement entre plusieurs hommes placés autour de la même femme, et de là quelques mines rembrunies que je reconnais sans avoir l'air d'y prendre garde. Tel personnage qui servait habituellement d'intermédiaire entre la princesse et le général s'est vu avec peine remplacé par moi dans ces fonctions intimes. La plupart des affaires à traiter avec Mme la duchesse de Berry se rapportent de près ou de loin à sa santé, et son état particulier doit toujours entrer en considération dans les décisions à prendre. Il est évident que ma qualité de médecin me donne beaucoup de droits au titre d'ambassadeur près d'une femme malade; aussi M. Bugeaud me confie tout naturellement les messages dont il chargeait une autre personne. J'ai eu le bonheur de réussir dans plusieurs négociations délicates, et le général, qui, lui aussi, s'exagère mon

[redacted]

crédit auprès de Son Altesse Royale, a recours à mon intervention dans beaucoup de circonstances; ainsi l'affaire de ce matin est une de celles qu'il regarde comme étant tout à fait de mon ressort.

J'ai rapporté à M. Bugeaud notre conversation sur ce grave sujet; il est d'avis d'attendre. Rien ne presse en effet; l'on ne conçoit pas trop quelle importance attache le ministre à cette entrevue, qui ne peut avoir aucun résultat en ce moment.

Nous avons reçu la visite de M. La Coste, préfet de la Gironde, homme d'esprit, de belles manières, et qui nous a dit bien des choses sur les légitimistes de Bordeaux. La lettre écrite au rédacteur de la *Guyenne* par le général Bugeaud, le 3 de ce mois, et dans laquelle il invite M. Ravez et quatre de ses amis à venir visiter Mme la duchesse de Berry, a causé un grand bouleversement dans la politique de ces Messieurs. Une proposition aussi nette, arrivant ainsi, comme une bombe, au milieu de l'assemblée de ces illustres, leur a porté un coup dont ils ne sont pas encore remis. Cette manière de procéder, si franche, si loyale, n'est pas du goût de ces Messieurs; il faut dire que M. le comte d'Argout est loin d'approuver ces généreuses boutades de M. Bugeaud, mais l'effet produit n'en a pas moins été excellent. Le public a fortement loué l'action du général et applaudi son mouvement spontané. Tout le monde y a vu ce qui s'y trouve réellement, un défi jeté à l'esprit de parti par un homme dont la probité n'est pas suspecte et qui s'indigne des accusations calomnieuses que l'on cherchait à répandre contre le Gouvernement et contre lui-même.

La table et le salon voient affluer les visiteurs. Deux dames, les propres sœurs de M. Bugeaud, sont venues

[redacted]

agrandir notre cercle, et ajouter par leur amabilité aux charmes des causeries de la famille. Le général, entouré de tant de personnes qui lui sont chères, voit sa santé refleurir ; il est gai, heureux, cela réagit sur nous tous. Nos soirées sont fort agréables; on se connait mieux, on s'apprécie davantage, des liaisons d'amitié se forment entre nous, on choisit son monde, on se rapproche et la vie en devient plus facile.

Je quitte ordinairement le salon à huit heures pour mònter au pavillon de la princesse, et souvent, quand je prends congé de Madame, chacun est rentré chez soi. C'est le moment que je choisis pour me livrer à mes récapitulations journalières. Je puis en toute sécurité poursuivre mon œuvre laborieuse. Je réfléchis aux causes et aux effets, je me sermonne, je me donne des conseils, et ces instants de solitude au milieu du silence de la nuit me permettent d'apprécier à leur juste valeur les circonstances délicates au milieu desquelles je dois agir.

Je sens qu'il est impossible de rester neutre entre les partis opposés. Placé ici par le Gouvernement, je lui dois le concours de mes efforts pour accomplir son œuvre dans la limite de mes devoirs de médecin et de citoyen. D'un autre côté, les intérêts de la malade qui se confie à mes soins sont sacrés pour moi ; la difficulté se trouve précisément dans cette sorte d'équilibre à établir entre deux choses absolument contraires. Il faut se bien tenir sur ce terrain glissant ; M. Ancillon, qui a fait un si gros et si savant livre sur l'équilibre européen, devrait bien me venir en aide. Très novice en diplomatie, je me sens tout naturellement porté à suivre les inspirations de ma conscience ; je marcherai droit dans ces sentiers tortueux où l'honnêteté me tiendra lieu d'habileté. C'est plus sûr et plus commode.

[redacted]

Il y a des alarmistes qui travaillent sans cesse à ébranler ma sécurité. « Prenez garde, m'écrit-on sou-
« vent, vous êtes entouré de dangers. Vous naviguez
« au milieu des écueils, vous ne sauriez apporter trop
« de circonspection dans vos rapports avec tout ce qui
« vous entoure. Le Gouvernement a droit de compter
« sur votre dévouement ; la princesse ne peut man-
« quer de chercher à vous mettre dans ses intérêts.

« Inter utrumque tene : medio tutissimus ibis !...

« Mais là est la difficulté, et, en voulant contenter
« tout le monde, vous êtes certain de ne satisfaire
« personne. La police a les yeux sur vous ; on épie
« vos moindres démarches, on sait quelles sont vos
« relations habituelles dans le monde, et l'on cherche
« activement à connaître l'expression de vos sentiments
« politiques. Vous pouvez perdre votre avenir par une
« conduite irréfléchie, et vos chers confrères, envieux
« de la position singulière qui vous met en évidence,
« et jaloux des avantages qui peuvent en résulter
« pour vous, ne vous font pas grâce de leurs insinua-
« tions perfides. Encore une fois, prenez garde à
« vous. »

M. Orfila, qui est beaucoup moins pessimiste, m'a donné à diverses reprises d'excellents conseils dont mon cœur sent tout le prix. Ainsi que je l'ai déjà dit, j'espère me tirer d'affaire en agissant loyalement. Bien pénétré de la sainteté de mon ministère, plein de respect pour ma noble profession et de reconnaissance pour ceux qui ont confiance en moi, je ne ferai rien qui puisse blesser ma conscience et m'aliéner l'estime des honnêtes gens. Il y a longtemps que j'ai pris pour règle de conduite cette belle devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

[redacted]

Lundi 18 mars.

La santé de la princesse ne s'améliore pas. Son Altesse Royale se lève à peine quelques heures dans la journée; elle fait cent tours dans sa chambre, range des papiers, écrit des notes, lit beaucoup et le plus souvent n'admet personne auprès d'elle. Mme d'Hautefort bâille du matin au soir ; M. de Brissac se promène comme un fantôme dans le salon, dans le corridor ou dans le petit jardin réservé ; et moi, je vais de l'un à l'autre, écoutant les plaintes de celle-ci, les doléances de celui-là, et ne sachant souvent auquel entendre. Le valet de chambre, Martin, qui fait le service de la table, m'assure que les illustres convives mangent comme des roturiers. Ceux-ci trouvent tout mauvais, et la dame d'honneur prétend que Bewis, le caniche de la princesse, n'aime pas les poulets du Gouvernement. C'est une calomnie, car le susdit animal nous honore souvent de sa société à la table du général, et il daigne manger toutes les friandises dont on le bourre. Ce charmant quadrupède, gros comme le poing, est blanc et frisé comme un agneau, il est rageur comme un roquet et aboie à nous rendre sourds quand le général se présente chez la princesse. Il est probable qu'on l'a dressé à cet exercice, et il faut convenir qu'il s'en acquitte à merveille.

Outre ce hargneux animal, il y a encore une perruche dont la voix criarde écorche les oreilles des sous-officiers qui font la garde intérieure du pavillon. Cette charmante bête, du vert le plus légitime, fait le tourment du brave Fayoux et de M. Salabelle, deux vieux de la vieille, dévoués corps et âme au général Bugeaud, et qui sont réveillés chaque matin par les

cris *inhumains* (expression de la princesse) de l'oiseau favori. Ajoutez à cela les gémissements continuels de la femme de chambre de Mme d'Hautefort, pauvre vieille fille affectée d'un squirre de l'estomac, et vous aurez une idée complète de ce que Son Altesse Royale appelle sa ménagerie.

La journée a été assez calme. Il nous est arrivé, je ne sais par quelle voie, une nouvelle qui m'a paru intéressante. On dit que M. Deneux, accoucheur de Mme la duchesse de Berry, doit venir à Blaye. Le professeur Dubois et moi, nous sommes envoyés par le Gouvernement ; mais, aux yeux des légitimistes, notre témoignage est entaché d'un vice radical. La présence de M. Deneux à Blaye aurait une tout autre importance, les gens de son parti ne pouvant le tenir pour suspect. Mais il est peu probable que le ministère puisse décider ce médecin à prendre une semblable résolution, et il n'oserait venir ici sans en avoir reçu l'autorisation de la princesse.

Ce soir, après le petit pansement que je fais régulièrement deux fois par jour, j'ai encore parlé du choix d'un accoucheur et, chose singulière, Mme d'Hautefort m'est venue en aide. J'ai dit que nous savions que M. Deneux était prêt à venir à Blaye au premier appel de Son Altesse Royale et que, pour mon propre compte, je désirais vivement voir auprès de Madame un homme possédant toute sa confiance.

« — Mais, docteur, vous devenez d'une monotonie
« désolante. Je vous ai dit hier, et je vous répète
« aujourd'hui, que je ne veux pas user de mon droit
« d'élection. Attendons le mois de mai, et, s'il faut
« l'attendre ici, je tâcherai de n'être pas prise au
« dépourvu. Pour moi, le moment critique s'annonce
« par des signes qui ne me trompent jamais ; j'aurai

[redacted]

« tout le temps de réclamer la présence d'un accou-
« cheur. N'êtes-vous pas là ? N'y a-t-il pas dans la
« ville de Blaye une matrone quelconque que je pré-
« fèrerais, je vous le jure, à votre cher maître Dubois ?
« Laissez-moi donc tranquille avec vos craintes, que
« vous souffle M. d'Argout, et, pour Dieu, ne me
« parlez plus de cela. »

Cette tirade, commencée assez gaiement, a passé peu à peu au tragique et, en prononçant ces derniers mots, une impatience réelle donnait à la voix de la princesse un accent aigu dont mon oreille n'avait pas perdu le souvenir. Elle a poursuivi en ces termes :

« — Songez donc que je suis clouée ici depuis cinq
« mois ; que ce supplice, dans la position où je me
« trouve, est au-dessus de mes forces, au-dessus de
« mon courage. Ma santé s'altère de jour en jour ;
« l'ennui et la maladie me dévorent ; ne dois-je pas
« redouter que l'on ne me contraigne d'accoucher dans
« cette prison, qui sera mon tombeau ? Le Gouverne-
« ment fait à mon égard un acte de barbarie dont il
« rendra compte et dont il se repentira sans doute,
« mais alors il sera trop tard. »

Tout cela a été dit avec émotion ; la voix était tremblante, les yeux humides, et nous étions tous assez vivement impressionnés. J'ai senti la nécessité de faire une diversion, et j'ai parlé de mon confrère, M. Deneux. Madame a saisi rapidement ce nouveau sujet de conversation, et elle nous a fait un bel éloge de son accoucheur : « — Je sais combien il m'est
« dévoué. Il quitterait certainement tout pour venir
« près de moi, mais ce serait folie d'exiger un tel
« sacrifice. Je n'ai pas besoin de lui en ce moment.
« Plus tard, nous verrons. »

On voit que la princesse garde l'espoir de quitter la

citadelle. Tout ce qui contrarie cette idée lui cause une agitation violente, c'est là son point vulnérable, et elle ne peut se décider à traiter des conditions de son accouchement à Blaye. Mme d'Hautefort dit à qui veut l'entendre que la princesse est gravement malade, que sa poitrine est attaquée et qu'un plus long séjour dans cet affreux donjon causera inévitablement sa mort. Mme Hansler affirme que sa maîtresse tousse toute la nuit. Il est certain que les moyens mis en usage jusqu'à ce jour par M. Gintrac et par moi n'ont exercé aucune influence marquée sur la santé de Madame, et que son état actuel est assez peu rassurant. Le général, qui constate comme moi cette débilité croissante, écrit de longues lettres au président du conseil, à M. Thiers, au roi lui-même; enfin, je commence à croire que tout ceci pourra bien avoir quelque importance aux yeux de ceux qui conduisent cette affaire.

Il n'est pas question d'appeler M. Gintrac. La princesse se laisse abattre par ses idées tristes, le découragement qui s'empare de son esprit m'étonne et m'inquiète; cela ne me semble pas en harmonie avec son caractère habituel. Je cherche, j'étudie, je ne vois rien. Espérons qu'un prochain avenir nous expliquera ce mystère. Madame ne reste pas longtemps sous l'impression des mêmes idées; très probablement il va survenir quelque changement favorable.

Mardi 19 mars.

M. le comte d'Argout m'a témoigné le désir de recevoir chaque jour un bulletin détaillé de la santé de Mme la duchesse de Berry. Le courrier

[redacted]

emporte donc tous les jours un pli de moi, contenant mes observations médicales sur la fièvre, la toux, le sommeil, l'appétit, etc.

Dieu sait si les variations sur ce thème sont une chose agréable! Ces rapports faits à un homme qui n'est pas médecin me causent un singulier embarras. Je me sens invinciblement porté à user de beaucoup de réserve avec ce personnage. Mes lettres à M. Orfila sont beaucoup plus explicites. Avec mon cher doyen, je traite à fond la question de grossesse, tandis qu'avec M. le ministre de l'intérieur j'emploie sur cette affaire des formules dubitatives qui me sont commandées par la prudence. En semblable matière, le *reum confitentem* n'a aucune valeur. On a vu si souvent des femmes se tromper sur leur état, se croire enceintes quand elles ne l'étaient pas, et réciproquement, que je crois devoir me tenir sur la réserve.

Or, M. d'Argout, qui voit la plupart des lettres que j'écris à M. Orfila, ne comprend pas la différence du langage que je tiens avec mes deux correspondants. Cela l'inquiète, et le cher doyen m'a écrit longuement pour m'expliquer cette situation singulière. Je lui ai répondu aussitôt et j'espère que M. le ministre saisira désormais les motifs qui me font agir. Dans un acte privé, dans une conversation (et mes lettres au doyen ne sont pas autre chose), je puis émettre une opinion basée sur des probabilités suffisantes; mais dans un rapport médico-légal, dans une déclaration en justice, le médecin qui parle devant un tribunal ne peut plus s'appuyer sur des à-peu-près, il lui faut un complément de preuves, une certitude absolue pour affirmer que telle chose est ou n'est pas: c'est cette nuance délicate qui constitue la différence dont se plaint M. d'Argout.

Au reste, cela ne l'empêche pas de poursuivre son projet. Tous les gens bien informés à Paris pensent que Madame accouchera à Blaye, et voici un fragment d'une lettre que j'ai reçue aujourd'hui :

« Attendez-vous à rester à Blaye jusqu'à ce que
« Mme la duchesse de Berry soit accouchée. Il faudrait
« que le ministère eût perdu la tête pour ne pas pro-
« fiter des énormes avantages que lui offre cette
« affaire. L'important pour vous, c'est d'être prudent.

« Le parti légitimiste est furieux contre la prin-
« cesse, et sa mort serait un bonheur pour lui, car il
« y trouverait le double avantage de la reprocher au
« Gouvernement et d'être débarrassé de la chose du
« monde qui le gêne le plus. On accuse Madame de
« lâcheté, de trahison. Elle aurait dû, dit-on, tout
« nier, même un accouchement sur la place publique.
« Ils se chargeraient, eux, de crier à la calomnie, à
« la persécution, aux violences contre une faible
« femme. Les bruits de grossesse et un procès-verbal
« d'accouchement auraient fourni ample matière à des
« diatribes envenimées, à des pamphlets outrageants.
« L'aveu de la princesse les prive de ces ressources,
« dont ils se proposaient de tirer un si grand parti.
« Ajoutez à ce désappointement le ridicule ineffa-
« çable dont cette maternité malencontreuse couvre ce
« parti politique, la chute grotesque de ce général en
« jupons, cet enfant trouvé qui devient le frère de
« Henri V, et vous aurez une idée des clameurs qui
« s'élèvent de tous les conciliabules du faubourg
« Saint-Germain.

« On attaque violemment Mme d'Hautefort et M. de
« Brissac, qui n'ont pas su lever les scrupules de la
« princesse et qui ne lui ont pas fait comprendre la
« nécessité de se sacrifier aux intérêts de son parti.

[redacted]

« Ils auraient dû la contraindre à soutenir une lutte « désespérée contre le Gouvernement, etc., etc. Encore « une fois, prenez garde à vous ! Que tous vos actes « soient clairs, appelez des témoins aussitôt que « quelque fait nouveau viendra à se manifester ; « souvenez-vous qu'on a grand intérêt à vous tromper, « à vous engager dans quelque fausse route, etc. »

Des lettres comme celle-ci sont peù rassurantes, et j'en reçois assez souvent pour ne pas m'endormir dans une sécurité trompeuse. Cependant, toute mon attention ne suffit pas pour découvrir les *trames ténébreuses* de la princesse et de ses compagnons de captivité. J'avoue que j'incline à penser qu'il n'y a rien à découvrir, que la princesse va droit à son but, et qu'elle ne se livre à aucune de ces machinations profondes qu'on lui suppose très gratuitement.

Mes deux visites d'aujourd'hui ont été longues, la causerie a été assez animée, et un peu de gaieté est venue se mêler à nos entretiens à bâtons rompus. Mme la duchesse de Berry a l'esprit *capricant*, comme le pouls du malade imaginaire ; elle change souvent de sujet, passe sans transition de l'histoire à sa perruche, du théâtre aux plaisirs champêtres de son cher Rosny ; les hommes, les choses l'occupent tour à tour ; aussi faut-il avoir l'esprit alerte pour lui donner la réplique. Un peu dérouté dans les premiers temps, je suis habitué aujourd'hui à ces excursions vagabondes et je galope à la suite de la princesse ; je me considère comme une sorte d'écuyer cavalcadour, errant à l'aventure, par monts et par vaux, au gré du caprice d'une illustre châtelaine, et j'ajoute que cet exercice, toujours nouveau, n'est pas sans charme.

Ce soir encore, Mme la duchesse de Berry, préoccupée de sa sortie de prison, m'a engagé à établir sur de

nouvelles bases un rapport officiel sur sa situation présente, et à expédier cette nouvelle pièce à M. le président du conseil. J'ai dû céder à son désir, et rechercher avec un soin extrême les preuves les plus solides à l'appui de mes constatations précédentes. Mais je n'ai rien pu ajouter aux faits qui ont motivé mes premiers travaux ; ma conviction n'a rien rencontré qui puisse l'élever au rang de certitude. Les fastes de la science nous montrent çà et là quelques grosses erreurs auxquelles je ne veux pas ajouter une erreur nouvelle. Mon doute philosophique peut fort bien contrarier les puissances de là-bas, mais il est le fondement de mon repos, et j'y tiens. Attendons encore un peu, et l'horizon, politique ou non, s'éclaircira, comme dit le *Constitutionnel*.

Mercredi 20 mars.

M. Dubois vient peu à la citadelle. Il est bien installé dans un appartement assez commode, il mange quelquefois avec nous, mais le plus souvent à table d'hôte ; il est pour les habitants de Blaye un objet de curiosité respectueuse qui le flatte. Beaucoup d'anciens praticiens, ses élèves, viennent le saluer et se rappeler à son souvenir; on le consulte du matin au soir; on veut même avoir recours à sa main si expérimentée pour quelques opérations. En somme, il passe son temps de la manière la plus agréable. Je vais le voir presque tous les jours, je fais sa partie de piquet, il me parle à peine de la princesse et reçoit, presque sans mot dire, les divers renseignements que je lui donne sur ce qui se passe au pavillon ; il paraît atten-

[redacted]

dre patiemment la solution de cette grande affaire, et on dirait qu'il s'y intéresse peu.

Le général Bugeaud s'est pris d'un goût très vif pour notre vénérable maître. Cette bonhomie si naïve et si franche, ce bon sens pratique dont on ne saisit pas d'abord toute la portée et la finesse, ce langage si sobre de mots et qui va droit au but, tout cela a séduit le gouverneur, et il s'efforce d'enlever M. Dubois à la solitude de son hôtel. Et puis, cette science si lucide, appuyée sur un demi-siècle d'observations, se répand tout naturellement en préceptes dont chacun profite; le père et la mère recueillent précieusement ces aphorismes de la sagesse à l'usage des enfants, et le maître me représente assez bien Hippôcrate guérissant tous ceux qui l'approchent.

Je suis loin d'exercer la même influence sur M[me] la duchesse de Berry. Ce matin je l'ai trouvée dans une grande agitation. Elle tenait en main un journal qui passe pour ministériel, et elle m'a lu un petit article dans lequel il est dit que le Gouvernement est décidé à laisser la princesse à Blaye jusqu'à ses couches. On ajoute que ce fait accompli servira de réfutation aux calomnies des légitimistes, et qu'il importe d'avoir un argument de ce genre à leur opposer. Cet article, qui est peut-être un simple ballon d'essai, a fortement irrité la princesse. Elle s'est écriée : « — Je ne con-
« çois pas que l'on se serve de ce misérable prétexte
« pour me retenir ici au mépris de tous les droits.
« Ma déclaration de mariage clôt mon rôle politique.
« Que puis-je faire maintenant ? Qu'importe l'opinion
« des fous ou des imbéciles, comme Messieurs tels
« et tels ? Puis-je les empêcher de parler et d'écrire?
« Je demande seulement la faveur de vivre en repos
« à Palerme ou dans tout autre point du royaume des

[redacted]

« Deux-Siciles, sous la protection et la responsabilité
« de mon frère le roi de Naples. Refuserait-on cette
« garantie? Mais je suis en puissance de mari, mon
« fils sera majeur au mois de septembre prochain. Je
« n'ai plus rien à faire, et d'ailleurs, quand je pour-
« rais agir, je ne le voudrais pas. Je suis lasse de cette
« vie agitée; il me faut du repos, du soleil et de
« l'oubli. »

Cette plaidoirie m'était adressée directement. Madame, en s'exprimant ainsi, me regardait, m'interpellait en quelque sorte, et semblait en appeler à mon jugement. Je ne crus pas devoir m'abstenir, comme cela m'arrive quelquefois, et surtout quand son discours, mêlé d'interjections passionnées, doit rester à l'état de monologue. Entrant donc dans la discussion, je me suis exprimé à peu près en ces termes:

— Mais, Madame, le Gouvernement a sans doute des raisons majeures pour désirer avoir en sa possession un acte authentique prouvant l'accouchement de Votre Altesse Royale. Les registres de l'État civil en France sont tenus de façon à ne pas laisser de doutes dans les esprits les plus récalcitrants, car, à moins d'être fou, on ne peut arguer de faux contre une déclaration de naissance faite suivant les formes légales et reçue publiquement par les autorités compétentes.

« — Croit-on que tout cela me fera dire ce que je
« veux taire? On se trompe, je vous le jure, je ne
« dirai rien. Que m'importe à moi l'état civil de
« France? Mon enfant n'est pas Français, il n'est pas
« destiné à exercer des droits civils ou politiques à
« Paris; aussi n'ai-je pas à m'occuper de ce que l'on
« inscrira sur votre registre. »

— Cependant, Madame, il faudra bien qu'il soit fait une déclaration quelconque, par vous ou par l'ac-

[redacted]

coucheur qui vous donnera ses soins. Le silence, en pareil cas, est impossible; il constituerait une suppression d'enfant qui pourrait avoir, plus tard, de graves conséquences.

« — Docteur, je suis mariée; un autre que moi « aura à réparer ces torts, s'il y en a. Je n'entends « rien à vos lois; je ne suis plus Française, je veux « vivre obscure et tranquille. Mais il me semble que « je pourrais essayer une chose. Pourquoi le Gouver- « nement ne m'a-t-il pas demandé une déclaration « par laquelle je m'engagerais à me retirer dans un « lieu déterminé, sans plus me mêler en rien aux « affaires et à la politique? On pourrait, je pense, « s'en rapporter à moi. Je ne suis pas femme à « manquer à ma parole. »

— Madame veut-elle m'autoriser à transmettre cette proposition à qui de droit? Veut-elle que je l'envoie directement à M. d'Argout, ou que je charge le général de ce soin?

« — Non pas, s'il vous plait : avant huit jours, « je la lirais dans le *Moniteur*, et je n'en serais « pas plus avancée. Et puis, le Gouvernement aime « bien mieux me voir mourir ici; c'est son désir et son « espoir. A la suite d'un acte de naissance, on inscrira « un acte de décès, et tout sera fini pour moi. On « s'obstine à me prêter une importance politique que « je n'ai réellement pas; mais cela convient aux mi- « nistres; cela légitime ce qui a été fait contre moi et « ce que l'on prépare encore. Et pourtant, faible « femme que je suis, brisée de fatigue, accablée de « douleurs et de chagrins, si on me donnait la liberté « aujourd'hui, à cet instant même, je partirais, dussè- « je aller seule et à pied jusqu'en Espagne, et mourir « en y arrivant. Je suis bien mal ici, certes, mais

« quand bien même on me donnerait un palais pour « prison, quand on m'y entourerait d'égards et de « soins, je n'en sentirais pas moins la privation de la « liberté. Une cage dorée n'en est pas moins une cage, « et il n'y a si chétif oiseau qui ne la quitte pour aller « au désert. »

Dans les circonstances de ce genre, Mme la duchesse de Berry s'anime et parle avec une vivacité remarquable. Son langage est coloré, accentué; souvent l'expression est heureuse; il y a dans cette abondance d'images, d'interrogations, d'invectives, une certaine éloquence qui vient du cœur. Elle gesticule beaucoup, comme je l'ai déjà dit, et cela ajoute singulièrement à l'énergie de son débit méridional. Dans des cas de ce genre, j'applaudis très franchement l'orateur; je loue la forme pour me dispenser d'apprécier le fond; mes compliments s'adressent à l'artiste, et j'évite ainsi de me prononcer sur la cause en litige. Ma position m'interdit de prendre un parti. Je me contente de recueillir ces conversations, d'en bien saisir le sens, et j'en envoie la substance soit à M. le comte d'Argout, soit à M. Orfila. Je crois que la connaissance de ces petites scènes peut être fort utile à la princesse, en modifiant les jugements du ministère, et je m'estimerais heureux si, par ce moyen, je parvenais à déterminer le Gouvernement à lui appliquer quelque mesure favorable. En agissant ainsi, je ne crois pas outrepasser mes devoirs. Je ne donne à ces communications aucune forme officielle; ce sont des causeries confidentielles, tout à fait en dehors de mes attributions spéciales. Mon but est de bien faire connaître la princesse, de la montrer sous son vrai jour et de lui gagner la bienveillance des personnes de qui dépend son sort actuel.

Tous ces entretiens se terminent d'ordinaire par

[redacted]

un mouvement fébrile, que je combats par des bains, des boissons calmantes et divers médicaments antispasmodiques. Je recommande à la princesse de ne recevoir personne, de tâcher de dormir, ce qui lui arrive quelquefois dans l'après-midi, puis le soir je fais en sorte de lui parler de choses qui lui plaisent. Mme d'Hautefort est alors notre providence; son piano savant, sa mémoire musicale inépuisable, nous viennent en aide, et la distraction est complète. C'est ce qui nous est arrivé aujourd'hui. Mme la comtesse a joué presque toute la partition de *Cenerentola*, puis les airs principaux de la *Gazza ladra*, et cette musique charmante nous a fait passer deux heures très agréablement.

Jeudi 21 mars.

J'ai eu ce matin un petit entretien avec Mme la comtesse d'Hautefort. Cette dame m'a engagé à user de mon influence sur la princesse pour l'empêcher de se fatiguer comme elle le fait en parlant avec tant de chaleur sur les choses qui la touchent.— Mais, Madame, ai-je dit, ce serait une tyrannie, et d'ailleurs, je vous l'avoue, j'ai le plus grand plaisir à écouter Son Altesse Royale. — « Voilà justement le mal. Il ne faudrait pas « tant écouter. Madame met trop de vivacité dans ses « discours pour ne pas dire bien des choses qu'il serait « mieux de garder pour soi. Vous écoutez beaucoup, « docteur, vous avez très probablement une mémoire « excellente, et, avec tout cela, vous pourriez aisément « compromettre la princesse non seulement aux yeux « du Gouvernement actuel, ce qui serait fâcheux dans « la position où nous nous trouvons, mais encore

[redacted]

« auprès de notre parti, ce qui serait beaucoup plus « grave. »

L'affaire se présentant sous cet aspect, j'ai dû la discuter sérieusement. J'ai dit à Mme d'Hautefort que ma position de médecin m'imposait une discrétion qui n'était pas moins dans mes goûts que dans mes habitudes, que jamais je ne pourrais abuser d'une confidence, et que tout ce qui se disait dans le pavillon de la princesse ne pouvait devenir de ma part l'objet d'un rapport officiel. Mes attributions ici sont très tranchées, je ne m'occupe que de ce qui me regarde. La santé de la princesse est la seule chose qui me touche personnellement; je considère comme un devoir pour moi de contribuer, par tous les moyens possibles, à l'amélioration de cette santé. Je n'agis que dans ce but; je laisse de côté toute considération de parti, d'intérêt politique; cela me touche peu, je l'avoue, et vous me permettrez, Madame, de me borner à bien remplir mon rôle médical.

« — D'accord, monsieur le docteur, d'accord, mais ce « n'est pas là précisément le point qui m'occupe. Je vous « l'ai déjà dit, j'ai peur de ceux qui écrivent. Par le « temps qui court, il pleut des mémoires sur toutes « sortes de choses, chacun se met à raconter ce qu'il « a fait, ce qu'il a vu ; je crains que l'envie ne vous « vienne d'en faire autant. J'avoue que l'occasion est « tentante, car tout ce qui se passe ici est de nature à « intéresser bien du monde. »

— J'ai eu l'honneur de dire à Madame la comtesse que j'avais en effet l'habitude de récapituler chaque soir les événements de la journée, mais ces notes sont destinées à établir bien exactement les dates de nos principaux faits et gestes dans cette citadelle. Je peux avoir besoin de retrouver ces renseignements précis et

[redacted]

circonstanciés, et la plus simple prudence me fait une loi de prendre ces précautions. J'avoue que la vie oisive que nous menons ici, non moins que la nature singulière des incidents qui surviennent presque chaque jour, m'a conduit à donner un peu d'extension à ce mémorial et qu'il renferme en effet bon nombre de circonstances fort intéressantes. Je sais toute la réserve qui m'est imposée par le nom de Mme la duchesse de Berry et par ma position officielle auprès de sa personne ; jamais je ne pourrai rien dire ou faire qui lui soit préjudiciable.

« — Tout cela est bien et je vous en sais gré, mais « cela ne me rassure que médiocrement. Ainsi que je « vous le disais en commençant, Madame se tour- « mente beaucoup, la patience lui échappe, et, dans « ces moments-là, elle dit bien des choses qu'il serait « mieux de taire. Ce sont ces choses-là que je vou- « drais être seule à entendre. Vos oreilles ne sont pas « façonnées comme il le faudrait pour recevoir ces « sortes de confidences qui sont dues à la colère, et « les nôtres savent quand elles doivent se fermer « discrètement. Aussi vous devriez engager Madame « à se calmer, à parler peu, ce qui serait grandement « dans ses intérêts. »

— Permettez-moi de vous dire, Madame, que Son Altesse Royale n'a rien à perdre en donnant ainsi, devant moi, un libre cours à ses pensées intimes. Je suis bien convaincu, d'ailleurs, que Madame s'arrêtera toujours à temps. Il y a chez les femmes un instinct qui domine les plus aveugles emportements, et je crois que je ne devrai pas à ces hasards la connaissance des secrets de votre parti.

Nous avons assez longtemps argumenté sur ce sujet délicat. L'insistance de Mme d'Hautefort prouve com-

bien elle redoute que l'on pénètre dans le sanctuaire réservé aux fidèles. S'il n'y a pas de héros pour un valet de chambre, il pourrait bien ne pas y avoir d'héroïne pour un médecin ; les personnes qui ont un intérêt quelconque à conserver le prestige dont elles entourent leurs idoles voudraient éloigner à tout prix ces témoins incommodes qui voient, apprécient et jugent sans céder aux entraînements de l'esprit de parti.

Au reste, la dame d'honneur a raison. Mon rôle de tous les jours commence à devenir fort intéressant. Chaque soir, en rentrant dans ma chambre, alors que la cantine est silencieuse, que les bruits de cette garnison grouillante se sont éteints par ordre, et que tout le monde dort ou du moins doit dormir, je saisis presque malgré moi une plume et j'écris, j'écris avec ardeur; ma mémoire fidèle reproduit les plus longues conversations, je me rappelle les mots eux-mêmes, surtout quand ils sont, comme hier soir, l'expression vive et pittoresque d'une pensée dominante, élevée à la puissance d'une passion qui s'empare de l'esprit de la princesse. Alors, en effet, la parole devient abondante, facile et je la retiens d'autant plus aisément qu'elle me frappe davantage. Il faut dire, pour l'exactitude historique, que, dans l'état ordinaire, la princesse appartient tout à fait à la catégorie des causeurs vulgaires, et qu'avec la meilleure envie d'admirer son esprit elle n'en met pas partout et toujours dans ses moindres phrases.

Les princes ne diffèrent pas absolument des autres hommes; ils n'ont pas nécessairement plus de mérite que vous, que moi, que tout le monde; tout au plus pourraient-ils se parer des avantages d'une éducation plus soignée, plus complète, mais trop souvent

[redacted]

c'est par là qu'ils pèchent; les qualités qui brillent en eux ne sont souvent que l'imitation de celles des personnes qui les entourent. Mais assez de critique comme cela. Je confesse volontiers que je n'ai pas la bassesse de la vénération et qu'il aurait fallu que je fusse un éléphant pour que je m'agenouillasse spontanément devant le soleil ou tout autre astre souverain.

Cela ne m'empêche pas de prodiguer mes soins à ma royale malade. Je l'ai trouvée ce matin toujours aussi souffrante; la nuit n'est pas pour elle un vrai temps de repos. Son sommeil est toujours agité, et le matin, quand vient le moment du lever, elle est accablée de fatigue. Ma pharmacie est impuissante à modérer la fièvre nocturne, la toux matinale, à arrêter la maigreur croissante.

Le général, à qui je fais part de mes inquiétudes, et qui tout récemment les partageait et même les exagérait, semble croire aujourd'hui qu'elles sont moins fondées que nous ne le pensions. Il attribue le mal actuel à la contrariété très vive que causent à la princesse les articles de journaux qui traitent la grande question de la nécessité de l'accouchement à Blaye. Il est certain que, sur ce chapitre, Madame n'entend pas raison. Elle s'emporte avec violence contre cette démonstration qui lui enlève tout espoir de liberté, et les scènes qui en résultent la fatiguent énormément.

Dans plusieurs entrevues du général et de la princesse, cette question a été agitée et elle a soulevé des tempêtes. M. Bugeaud, qui est avant tout un homme politique, embrasse chaudement les intérêts de l'État; il soutient le ministère avec une conviction parfois intolérante, et de là des scènes orageuses contre lesquelles je m'élève en vain. Le général, qui est plein de bonté pour Madame, ne lui fait jamais de conces-

sion sur les principes politiques ; il traite tout à fait en ennemi le parti de la princesse, et sa franchise un peu rude froisse violemment les nerfs agacés de ma pauvre malade. Il croit que l'on doit amener peu à peu la princesse à l'idée de faire ses couches à Blaye ; il se refuse à lui laisser des illusions à cet égard, parce que, selon lui, quand la vérité se découvrira, son désappointement sera plus cruel. En homme plein de fermeté, il aime mieux aller droit au but, frapper le grand coup, puisque cela est nécessaire, et il lui répugne de nourrir un espoir qui sera infailliblement détruit.

Il me reproche de ne pas agir comme lui. Je dois me défier de ce qu'il appelle mon bon cœur, et ne pas me rendre, par faiblesse, complice des partisans de la princesse, qui la trompent sciemment et l'endorment dans une fausse sécurité. Il est revenu plusieurs fois sur ce chapitre, et, comme je trouve que cette manière de penser est assez étrangère à ses sentiments habituels, je suis tenté de croire que mon cher général n'est, en ceci, que l'écho de quelque personnage placé à côté de lui ou plus haut que lui. Cela me semble venir de Paris. M. le comte d'Argout, du moins, ne me reprochera pas de lui laisser ignorer les motifs qui servent de base à mes inquiétudes. Je sais que M. Orfila lui communique mes lettres, qui sont beaucoup plus explicites, et, s'il arrive quelque événement fâcheux, personne ne pourra se plaindre d'avoir manqué d'avertissements.

Le général a reçu aujourd'hui l'annonce de l'arrivée prochaine de M. Deneux. Il a quitté Paris et ne peut tarder d'arriver bientôt à Blaye. Décidément la Faculté de médecine de Paris émigre vers les bords de la Gironde. M. Dubois, M. Deneux et moi, tous les trois

[redacted]

dans la citadelle, cela me paraît presque impossible, et cela cependant est. Que va dire Madame? Il est convenu entre le général et moi que nous ne parlerons pas de ce nouvel hôte, et que la princesse ne sera avertie qu'un peu plus tard.

Après une heure de causerie insignifiante au pavillon, je suis rentré ce soir au salon, où j'ai trouvé le général un peu soucieux. Il m'a dit, en plaisantant, que la princesse m'accaparait, et que je passais à l'ennemi avec armes et bagages. Il m'a été facile de lui démontrer l'exagération de ces reproches. Deux motifs m'ont engagé à multiplier mes visites à Madame : d'abord son indisposition, l'espèce de pansement que je lui fais matin et soir, puis les événements survenus et l'état moral qui en a été la conséquence. « Vous-même, général, vous m'avez invité cent fois à prodiguer mes soins et mes consolations à la captive ; j'ai suivi votre conseil, et aujourd'hui vous vous en plaignez! »

Cette petite discussion n'a pas eu d'autres suites. Je suis à peu près certain que le général, en me parlant ainsi, a cédé, peut-être à son insu, à des insinuations étrangères. Sa bienveillance habituelle et l'élévation de son caractère ne lui permettent guère d'entrer dans des détails de ce genre.

Vendredi 22 mars.

Ce matin, Madame se trouve mieux, la nuit a été bonne, et j'ai saisi un moment favorable pour dire qu'on attendait M. Deneux d'un instant à l'autre. Cette nouvelle a causé une certaine émotion, et la princesse a dit assez vivement :

[redacted]

« — Faire voyager de ce temps-ci un homme de « cet âge ! et dans quel but ? sans que je l'aie demandé, « sans qu'il puisse m'être utile à rien ! c'est affreux ! « Je le renverrai à Paris, soyez-en sûr, je ne le recevrai « pas. Il ne sera pas dit que l'on m'imposera un « accoucheur, lors même que cet accoucheur m'est « dévoué. »

Quelques renseignements sur cette affaire m'avaient été donnés par le général ; aussi je pus dire à la princesse : Permettez-moi, Madame, de vous faire observer que M. Deneux n'a pas reçu d'ordre de départ, mais que la proposition de se rendre auprès de Votre Altesse Royale a été faite par lui-même. Vous conviendrez que, dès qu'il prenait une semblable initiative, le Gouvernement ne pouvait pas lui refuser la permission de venir à Blaye.

« — Qui vous a dit cela ? Comment le savez-vous ? « Je ne croirai jamais que ce brave homme a pris « cela sous son bonnet. Le père Deneux ne se décide « jamais tout seul, et il faut qu'on l'ait poussé. Je le « connais; une telle démarche ne peut pas lui appar- « tenir en propre. »

J'ai dit à Madame qu'elle ne tarderait pas sans doute à éclaircir ce mystère, et que son accoucheur ordinaire lui exposerait les motifs qui l'ont porté à prendre ce parti.

« — Mais vous-même, docteur, que savez-vous « là-dessus ? Vous me paraissez fort au courant de « cette histoire. Contez-moi donc cela. Pourvu que « M. Deneux n'ait pas fait quelque folie ! Avec sa « tête picarde, il ne calcule pas toujours les justes « conséquences de ses actions. Tenez, je suis on ne « peut plus contrariée de cela. Je ne le recevrai pas,

[redacted]

« je ne le verrai pas, et il retournera à Paris soigner ses « malades. »

Le fait est que je ne sais rien. Le général m'a dit tout simplement que M. Deneux avait demandé à venir à Blaye, et que le ministère s'était empressé de lui *accorder cette faveur*. Je crois parbleu bien! Il me semble que rien ne pouvait lui être plus agréable. La présence de M. Deneux auprès de Mme la duchesse de Berry devient la chose du monde la plus significative, et aucun fait plus concluant ne s'est passé ici depuis la fameuse déclaration du 22 février.

Nous avons longuement causé sur ce chapitre. J'ai exprimé à Madame toute ma satisfaction de voir auprès d'elle deux hommes de l'importance de MM. Dubois et Deneux. Il y a là les plus fortes garanties contre tout accident futur, et la sécurité qui résulte pour moi de la présence de ces deux maîtres en accouchement, va me rendre le séjour de la citadelle aussi agréable que possible.

« — Pour vous, peut-être, docteur, mais pas pour « moi, je vous le jure. Ce sera toujours un lieu mau- « dit, un enfer où je souffre comme une âme damnée, « et d'où je voudrais sortir à tout prix. »

— Il me semble possible, Madame, que l'époque avancée de votre grossesse devienne un obstacle à tout voyage un peu long. Il serait imprudent de vous exposer aux hasards des grandes routes, et le Gouvernement ne doit rien négliger dans l'intérêt de votre conservation.

« — Je l'en dispense bien volontiers, et d'ailleurs « je ne crois pas à tant d'humanité de sa part. Je « vous l'ai dit et je vous le répète, on veut me faire « mourir d'ennui et de désespoir. Avec un caractère « comme le mien, on ne supporte pas la prison. Vos

« ministres savent bien que je n'y resterai pas long-
« temps. »

Ce thème n'est pas neuf, ni les variations non plus, mais on ne s'étonnera pas que la princesse y revienne souvent. La liberté est son idée fixe, son dada, car c'est sans doute celui de tous les captifs. Cependant, je trouve qu'elle en parle avec moins d'ardeur. Il n'y a pas quinze jours, cette conversation eût amené un orage et des larmes ; aujourd'hui Madame a conservé son sang-froid; je vois avec plaisir qu'elle accepte plus volontiers les événements, lors même qu'ils lui sont contraires.

Ce soir, je ne suis resté que quelques minutes auprès de la princesse, et je suis rentré au salon. Une certaine dose de bonne humeur règne dans l'assemblée. On paraît fort disposé à rire, et voici le régal qu'on nous a servi :

Nos officiers, si souvent désœuvrés, doivent à cette circonstance un esprit inventif dont nous profitons. Obligés de lutter contre l'ennui de certaines garnisons, ces Messieurs savent se créer des ressources qui nous sont bien précieuses en ce moment. Nous ne pouvons pas, il est vrai, jouer la comédie, ce serait trop de besogne, et, d'ailleurs, nous sommes forcés de mettre beaucoup de discrétion dans nos amusements. Le salon est devenu peu à peu le lieu consacré aux ébats de ces joyeux militaires ; donc, voici un petit échantillon des divertissements qu'ils nous donnent de temps en temps :

Un grave personnage, à figure habituellement renfrognée, est doué, à un très haut point, de cette force comique que les Anglais appellent *humour*. Son sérieux imperturbable ajoute un charme singulier aux parades,

[redacted]

dignes de la foire, qu'il débite avec une verve entraînante.

Ce soir, on a disposé le salon de manière à nous donner une sorte de représentation burlesque qui était sur le point de commencer lors de mon arrivée. Un jeune officier, affublé d'un extravagant costume d'astrologue, ouvre la porte qui fait communiquer le salon avec le cabinet du général, et nous voyons dans cette ouverture un spectacle qui nous a tous mis en gaieté. Une table convenablement drapée remplit la porte, et sur cette table se tient gravement assis une espèce de mandarin chinois de la forme la plus bizarre. Sa grosse tête paraît reposer sur un corps exigu, et ses jambes fort courtes sont celles d'un nain monstrueux.

La chose ainsi établie, d'après des procédés qu'on peut deviner sans que je les décrive, notre astrologue procède à la démonstration de ce prodige vivant, qui a des dents et n'est point empaillé. Les lazzis pleuvent, les calembours tombent comme grêle, le démonstrateur s'abandonne aux hasards d'une improvisation très prolongée et pleine de hardiesses au gros sel. Toutes les actualités sont passées en revue, et il y a peu de personnes qui aient le privilège d'échapper à ce feu roulant de plaisanteries. Une bonne dose d'esprit soutenue par une audace imperturbable, la langue la mieux pendue, la malice d'un singe, l'espièglerie d'un écolier, tels sont les éléments d'un plaisir de haut goût, que l'on mitige quand il y a des femmes, et qui nous a parfaitement désopilé la rate.

Le général partage nos bruyantes hilarités. Il oublie pour un moment l'article du *National* qui le met en colère depuis ce matin, il abandonne la politique pour écouter les dissertations gouvernementales de Polichinelle, et l'orateur, qui s'anime, trouve facilement le

moyen de glisser de bonnes vérités à l'adresse de Messieurs tels et tels. Les questions les plus scabreuses adressées à l'homme à la grosse tête sont résolues avec un aplomb effrayant. On scrute le passé, on s'attaque à l'avenir, et pour nos habiles comédiens il n'y a plus de mystères. Dieu sait les éclats de rire qui accueillent les grands secrets que nous confie l'oracle nain! Dieu sait les demandes indiscrètes que chacun s'empresse de lui adresser, et les réponses que cela provoque !

Le temps passe vite au milieu de ces joyeusetés, et la pendule du salon, en sonnant minuit, nous a rappelés aux affaires. Chacun prit le chemin de son lit. Les sentinelles, étonnées de voir tout l'état-major sur pied à une heure aussi indue, nous accueillent par des *qui vive?* multipliés, auxquels nous répondons par des drôleries, et moi, retenu longtemps par ma tâche de chaque jour, je ne prends congé de mon journal qu'après avoir épuisé tous les incidents de la journée.

Samedi 23 mars.

Nous apprenons que M. Deneux est arrivé à Blaye hier soir, mais trop tard pour être reçu à la citadelle. Il est descendu dans le même hôtel que M. Dubois. Le général lui a envoyé son aide de camp pour l'inviter à venir déjeuner avec nous.

A huit heures et demie, j'étais auprès de Mme la duchesse de Berry. Sa nuit n'a pas été mauvaise, elle est assez bien disposée, et je lui ai annoncé l'arrivée de son accoucheur. Cette nouvelle a été reçue sans trouble et très probablement la princesse, après mûre réflexion, a jugé convenable de voir M. Deneux. Cette visite qui

[redacted]

lui arrive de Paris doit vivement piquer sa curiosité. Ce médecin si répandu dans la haute clientèle du faubourg Saint-Germain doit être en mesure de répondre à bien des questions intéressantes pour Madame, très probablement aussi, il apporte des lettres, des paroles, et, à tous ces titres, il doit être le bienvenu.

Je trouve la princesse fort préoccupée; aussi j'abrège ma visite. Mme d'Hautefort, que j'ai vue un instant, paraît très contrariée de l'arrivée de M. Deneux. Elle voit clairement que tout cela tend à rendre impossible la mise en liberté de la princesse, et la perspective d'une si longue clôture la rend très malheureuse.

M. Deneux, que je n'ai pas l'honneur de connaître particulièrement, est un homme de grande taille, très chauve, un peu courbé par l'âge, et dont le visage respire la bienveillance. Il m'a paru fort ému en entrant dans le salon où nous étions tous réunis avant le déjeuner. Le général lui a fait un excellent accueil, il nous a tous présentés à ce médecin qui se confond en salutations et en politesses un peu surannées.

L'accoucheur de Madame a déjeuné avec nous, ou mieux a assisté à notre repas. Il a la voix tremblante, ses yeux sont injectés, humides ; on aperçoit en lui tous les signes d'une émotion intérieure qu'il se donne à peine le soin de dissimuler. En sortant de table, M. Bugeaud est monté au pavillon pour prendre les ordres de Mme la duchesse de Berry relativement à M. Deneux. Après quelques mots un peu vifs, dernières récriminations contre le Gouvernement qui dispose arbitrairement de son sort, Madame a consenti à recevoir son accoucheur, non sans protester qu'elle le renverrait à Paris.

Le général est revenu au salon, et, quand il a proposé à M. Deneux de le conduire auprès de la princesse,

mon très honoré confrère s'est levé aussitôt, mais sa démarche chancelante nous a surpris. Tous les convives ont paru étonnés des manières de ce médecin; son langage singulier a été l'objet de remarques plutôt plaisantes que critiques, et j'ai eu à répondre à une multitude de questions sur cet honorable membre de la Faculté.

Le général ayant bien voulu me donner quelques détails sur l'entrevue de Mme la duchesse de Berry et son accoucheur, voici ce qui c'est passé :

En entrant dans la chambre à coucher de la princesse, M. Deneux s'est précipité aux pieds de Son Altesse Royale, qui l'a relevé avec bonté. Il pleurait, sanglotait, disait des mots confus, des phrases inintelligibles, et bientôt, ayant un peu repris ses sens, il s'est répandu en protestations de dévouement. Madame lui a dit qu'elle était bien aise de le voir, qu'elle connaissait tout son zèle pour ses intérêts, tout son attachement à sa personne, mais qu'elle n'avait pas besoin de lui en ce moment, qu'il devait retourner à Paris pour soigner ses clientes, et qu'elle le ferait demander dès qu'il en serait temps.

M. Deneux a répondu que, puisqu'il était venu, il désirait rester auprès de Son Altesse Royale, qu'il avait fait très volontiers le sacrifice de sa clientèle, et qu'il espérait que Madame voudrait bien l'accepter comme une preuve de son dévouement.

Ce débat s'est un peu prolongé, et le général, ne voulant pas gêner cette entrevue en restant en tiers avec ces deux personnages, les a laissés en tête à tête. Je suis bien aise de le dire ici : personne ne pourrait mettre plus de bienveillance et de loyauté dans les rapports que les circonstances ont rendus nécessaires entre le général et Son Altesse Royale. M. Bugeaud agit

[redacted]

toujours avec une franchise parfaite, et rien ne serait plus facile que de le tromper. Il ne soupçonne jamais la ruse, et, si quelquefois il ordonne des mesures de surveillance, c'est à l'instigation d'un certain nombre de subalternes qui essayent de se faire valoir en lui inspirant des craintes qu'il n'a pas. La garde de la citadelle est facile, et le général ne s'occupe que de cela. Il admettrait volontiers auprès de la princesse tous les curieux qui se présentent pour la voir, les récalcitrants qui ne croient pas à la grossesse, les légitimistes qui crient aux rigueurs tyranniques, à la contrainte morale, en un mot tous ceux qui, pour une raison quelconque, ne sont pas convaincus de la loyauté du Gouvernement. Cette façon d'agir prouve plus de bonne foi que de connaissance du cœur humain. L'esprit de parti ne raisonne pas ainsi, et ceux qui nient ont d'excellents motifs pour ne pas vouloir être convaincus. Il n'y a si bon aveugle que celui qui ne veut pas voir.

Il y avait au moins une heure que la princesse et son accoucheur s'entretenaient librement de leurs affaires, lorsque M. Gintrac est arrivé à la citadelle. Nous nous sommes rendus au pavillon et nous avons été admis aussitôt. Ainsi réunis, nous avons fait connaître à M. Deneux les particularités qu'offre en ce moment la santé de Mme la duchesse de Berry, et nous avons reçu de notre confrère des renseignements utiles sur divers points qui sont de sa compétence.

Cette sorte de consultation, qui nous a tenus réunis pendant plus d'une heure, a eu pour résultat une pièce signée de nous trois, et dans laquelle nous exposons nos idées sur l'état actuel de la santé de Son Altesse Royale. Elle a été remise au général et partira par le courrier de ce soir. Il avait été question de prier

M. Dubois de s'adjoindre à nous, mais il paraît qu'il a refusé de se mêler de ce qui regarde Mme la duchesse de Berry jusqu'à ce qu'il ait été admis auprès d'elle.

M. Gintrac est très contrarié de l'arrivée de M. Deneux. Il m'a dit que beaucoup de personnes de Bordeaux regardent sa présence à Blaye comme une chose déplorable. Il paraît même qu'on a tenté divers moyens pour s'opposer à ce voyage, mais que, cela s'étant fait assez précipitamment, on n'a pas eu le temps de prendre les mesures nécessaires; M. Gintrac, dans un moment opportun, s'est même exprimé en termes très clairs sur ce fait qui lui paraît si grave; Madame, après un mouvement des épaules assez significatif, a dit :

« — Que voulez-vous que j'y fasse? Je ne l'ai pas
« demandé, au contraire; mais le voilà, je ne puis pas
« le renvoyer. Il pleure, il se désole; le faire partir, ce
« serait le tuer! »

M. Gintrac m'a paru médiocrement touché de ces considérations. Il a dit que les affaires sérieuses s'accommodaient mal de ces sentiments, fort honorables sans doute, mais peu compatibles avec des intérêts majeurs, et qu'en pareil cas l'on ne devait pas agir sans prendre conseil.

Ce soir, à l'heure de ma visite ordinaire, Mme d'Hautefort et M. de Brissac se sont joints à M. Deneux et à moi pour faire cercle autour du lit de la princesse. La conversation a été assez vive. On a parlé surtout de Paris et de ce qui s'y passe. Chacun accablait de questions mon honorable confrère, dont les réponses, il faut le dire, étaient loin de satisfaire l'ardente curiosité de ces dames. M. Deneux est peu au courant de ce qui se passe dans le monde politique. Il nous a raconté beaucoup de choses qui lui sont exclusive-

[redacted]

ment personnelles et qui, par cela même, ne nous intéressent pas beaucoup.

L'accouchement de la princesse de ***, la grossesse de la duchesse de ***, la mort de la marquise de *** et autres événements du même genre sont la base de ses récits. Mme d'Hautefort, qui me semble avoir peu de goût pour cette chronique d'alcôve, a vingt fois coupé la parole à cet excellent accoucheur.

La princesse m'a paru embarrassée de sa nouvelle acquisition. Elle a, je crois, une assez faible opinion du génie de notre cher confrère, elle le ménage; on voit qu'elle fait cas de son dévouement, mais elle paraît en craindre les excès ou les écarts. On voit qu'elle le surveille : elle l'écoute avec une sorte d'inquiétude et elle est toujours prête à l'interrompre, comme si ses discours pouvaient la compromettre. Si je ne me trompe, il y aura là matière à de curieuses observations; je me promets bien d'en faire mon profit.

J'ai reçu, ce soir, une lettre de M. d'Argout, dans laquelle il m'invite à lui écrire tous les jours et à redoubler de soins pour mettre la princesse à l'abri des inconvénients de la saison. La dépêche de M. le ministre de l'intérieur est assez sèche; on dirait que Son Excellence est mécontente de quelque chose. Nous verrons bien. J'ai la conscience tranquille, je ne néglige aucun des devoirs que la situation m'impose, et, si ce que je fais ne convient pas, on me le dira. Le général est toujours un peu froid; il me plaisante sur mes succès au pavillon : suivant lui, je fais là-haut la pluie ou le beau temps; mais je le laisse dire et je marche tout droit devant moi.

Dimanche 24 mars.

Il y a du mieux dans la situation de Mme la duchesse de Berry. Je l'ai vue ce matin avec M. Deneux, et lui-même m'a dit que la princesse ne paraissait pas sérieusement affectée. Suivant lui, l'état moral est plus inquiétant que la situation physique. Sa toux a beaucoup diminué et, cette nuit, il y a eu plus de quatre heures d'un bon sommeil. L'appétit augmente, mais Madame se lève à peine pour dîner; elle ne sort pas de son appartement, le défaut d'exercice contribue à l'affaiblir.

J'ai beaucoup causé avec M. Deneux. Les excellents procédés de la princesse à mon égard m'ont valu tout à coup les bonnes grâces de mon cher confrère. Je lui ai fait les honneurs de la citadelle et, pendant une promenade qui a duré deux heures, j'ai été surpris de l'intimité de ses confidences. Cette première entrevue m'a fourni assez de renseignements précis pour pouvoir, dès aujourd'hui, rédiger la biographie de l'illustre accoucheur de Mme la duchesse de Berry. Le pronom personnel lui est familier, la princesse et lui composant le fond de toutes ses pensées, et je dois lui rendre cette justice qu'il ne dit pas de mal de son prochain. Peut-être cela tient-il à ce qu'il n'a pas le temps d'en parler.

M. Deneux, ainsi que me l'avait dit Son Altesse Royale, est Picard, d'Amiens même, et, suivant moi, on ne peut plus Picard. Vingt fois par heure, l'accoucheur de Madame trouve moyen de rappeler sa chère Picardie. Il parle toujours des fortes têtes de son pays, de leur vivacité proverbiale, de leur susceptibilité. Il ne dit rien de leur esprit. Il m'a raconté ses relations de

[redacted]

parenté avec le célèbre Baudelocque, et, à l'entendre parler de sa vocation, il semble que l'on naisse accoucheur dans cette famille obstétricale. M. Deneux a un autre dada : c'est sa chaire de clinique d'accouchement à la Faculté de médecine de Paris. La révolution de Juillet l'a dépossédé, et, suivant lui, c'est une iniquité monstrueuse. La chaire a été créée pour lui. La spoliation dont il est la victime a été de sa part l'objet des réclamations les plus énergiques au ministre de l'instruction publique, au conseil royal de l'Université, et mon cher confrère s'agite outre mesure quand il entame ce chapitre de ses griefs contre le Gouvernement actuel.

M. Deneux parle trop pour ne pas laisser deviner sa pensée, et, d'ailleurs, il prend à peine le soin de la dissimuler. Le nom du professeur Dubois revient souvent dans ses récits ; il est aisé de voir qu'il existe une grande rivalité entre ces Messieurs ; il y a, ce me semble, entre eux, d'anciens griefs, vieilles rancunes qui tiennent à des intérêts d'argent ou d'amour-propre, peut-être même des deux. Je crois aussi qu'il y a opposition radicale entre ces deux têtes. L'une est probablement *républicaine*, l'autre *absolutiste*. M. Dubois, esprit froid, sceptique, jugement ferme et droit, le bon-sens incarné ; M. Deneux, caractère expansif, procédant par élans d'enthousiasme, cœur tendre, admirant et adorant, croyant, fanatique de fidélité.... Ces deux personnages, que je vais avoir chaque jour sous les yeux, me paraissent être antipathiques ; voyons ce qui résultera de leur contact mutuel.

Je me suis abstenu avec soin de toute question sur les motifs qui ont décidé M. Deneux à venir ici. Je suis cependant fort curieux de les connaître, de saisir le fil des idées qui l'ont poussé à une semblable démarche.

J'espère qu'il ne tardera pas à m'en faire part. Il a eu la bonté de me dire tant de choses sur sa vie privée, que, suivant toute apparence, il ne pourra me dérober le secret de cette détermination si singulière. C'est une confidence que je recevrai avec empressement, dans l'intérêt de la postérité, qui ne peut manquer de s'enquérir un jour des causes qui ont porté M. Deneux à prendre un parti si agréable au Gouvernement, blâmé avec tant d'amertume par les légitimistes.

M. Dubois loge toujours en ville. Je vais le voir presque tous les matins. Il dîne avec nous de temps en temps, s'assied au salon et fait quelques parties de piquet ou d'impériale. Il est bien portant et gai. La présence de M. Deneux lui paraît indifférente. Le général Bugeaud est plein d'attention pour ces illustres maîtres, mais je lui trouve toujours l'air un peu embarrassé avec moi. Je suis, au contraire, dans des rapports très amicaux avec plusieurs de nos officiers et je prends ma part des distractions qu'engendre la bonne humeur de ces Messieurs.

La citadelle est en ce moment une petite ville de province où s'agite un monde presque exclusivement masculin, ce qui n'empêche pas les caquets d'aller leur train. Il y a ici une telle disette de femmes, que nos galants officiers sont aux abois. Le concierge de la porte royale a une jeune fille assez jolie, mais gardée à vue par un père prudentissime, et qui, nonobstant, est le point de mire de toutes les œillades des jeunes lieutenants. La femme de chambre de Mme ***, jolie Béarnaise, à l'œil éveillé, allume d'étranges incendies dans le cœur des sergents-majors, fourriers et autres troubadours du 64e. Souvent je raconte à la princesse les petits drames de notre garnison, les

[redacted]

désespoirs de tant d'amoureux retenus dans cette citadelle uniquement à cause de Son Altesse Royale; je lui peins les rigueurs d'une consigne qui défend les promenades dans les campagnes voisines; je la fais rire aux éclats en lui disant ce que souffrent ces martyrs d'une continence par ordre. Ce soir même, à propos de Bewis, qui se conduit fort mal, j'ai vu Madame s'abandonner à la plus franche gaieté, en m'entendant gémir sur le sort des malheureux qu'embrase cette canicule anticipée.

« — Que je les plains! Vous devriez, monsieur le « docteur, leur prescrire à tous un grand bain dans « la Gironde: cela leur rafraîchirait le sang et la peau, « et le nez de M. Deneux serait moins désagréable« ment affecté. Il paraît que cela ne sent pas bon dans « sa chambre, où logeaient tout récemment quelques« uns de mes charmants gardiens. »

— Je crains, Madame, qu'ils ne sentent le roussi. Tous ces cœurs brûlants me font craindre pour notre sûreté. La citadelle a des poudrières bien remplies, une explosion ne serait pas impossible. Cette jeunesse ardente nous menace de quelque catastrophe; aussi je vais prier le général de nous faire assurer.

« — Dites-lui d'organiser une compagnie de pom« piers, et de veiller à ce que tous ces volcans ne « m'approchent pas de trop près. Et vous, docteur, « vous ne nous parlez pas de votre douloureux mar« tyre? Comment supportez-vous les ennuis de ce « grand couvent dont le général est le père gardien? « Mais vous avez peut-être fait des vœux en quittant « Paris. »

Je me suis prêté de mon mieux à ces plaisanteries, qui ont beaucoup amusé la princesse. Le fait est que ma réclusion, qui est, jusqu'à un certain point, volon-

taire, car j'ai toute liberté de sortir de la citadelle quand il me plaît, ne m'a causé jusqu'alors aucun souci. Mes journées sont tellement remplies, que j'ai à peine le temps d'achever les diverses affaires qui font ma tâche quotidienne. Les visites au pavillon, les repas toujours un peu longs, puis la correspondance officielle ou amicale, et enfin ce mémorial qui me prend quelques heures que chacun ici consacre au sommeil, tout cela m'occupe entièrement et le monde disparaît à mes yeux. Si quelques souvenirs viennent voltiger autour de moi, sous la forme d'un gracieux rêve, je suis heureux de ces visions charmantes qui me ramènent vers les meilleurs temps de ma jeunesse, et je les appelle de tous mes vœux. Mais je reconnais la justesse de cette sentence poétique : *Otia si tollas, periere Cupidinis arcus.*

Lundi 25 mars.

A la suite d'une conversation dans laquelle Mme la duchesse de Berry est revenue avec assez d'instance sur le désir qu'elle avait de recevoir du Gouvernement des propositions au sujet des conditions que l'on mettrait à son départ, j'ai cru devoir écrire à M. d'Argout une lettre dans laquelle je lui dis que la princesse paraît décidée à souscrire aux conditions raisonnables que lui seraient faites à cet égard. Ainsi Madame consentirait à se retirer dans un lieu déterminé, sous la garantie d'une des puissances limitrophes de la France, et à y rester pendant un temps dont on réglerait la durée.

Ce projet, sur lequel elle revient avec complaisance, serait peut-être acceptable ; le général lui-même, qui

[redacted]

considère comme clos le rôle politique de la princesse, serait assez d'avis que le ministère prît des mesures à cet effet. Nous en avons parlé plusieurs fois et M. Bugeaud ne voit pas d'objections sérieuses à l'accomplissement de cette convention mutuelle. Pour moi, j'ai peine à croire que le ministère se dessaisisse ainsi des avantages qu'il trouve à retenir la princesse jusqu'après l'époque de ses couches; mais ces hautes questions politiques ne sont pas de mon ressort et je passe outre.

J'ai déjà indiqué, à plusieurs reprises, certains petits symptômes d'un changement dans ma situation à l'égard de quelques personnes influentes de la citadelle. Cet état, qui m'inquiète jusqu'à un certain point, constitue, pour moi, une cause de malaise, j'ai cru devoir m'en expliquer avec M. Orfila. Voici un extrait de la lettre que je lui ai écrite aujourd'hui :

« Mon cher Maitre,

« Les rapports officiels m'effarouchent toujours beaucoup. Je crains de ne pas les rendre suffisamment intéressants pour M. le comte d'Argout, mais je crains encore plus de leur donner un genre d'intérêt que ne comporte pas la grave conjoncture où nous nous trouvons. Si le ministre avait daigné me dire son avis sur la manière dont je dois remplir la mission qu'il m'a confiée, s'il ne m'avait abandonné à moi-même de la manière la plus complète, nul doute que je n'eusse puisé dans ses avis, dans ses réflexions, dans sa critique ou dans ses éloges des moyens de faire ou plus, ou moins, ou mieux, ou différemment.

« Une chose me gêne encore. J'aime beaucoup les malades ; il m'est impossible d'être médecin à froid, il faut que je m'intéresse aux gens que je traite, qu'il

s'agisse d'une duchesse ou d'une portière. Je crois que si l'étude ne m'avait pas fait docteur, la nature m'eût conduit à être infirmier. Avec cette manière de sentir, ceux qui souffrent sont certains de captiver ma bienveillance innée.

« J'ai dû me défier de ce mouvement affectif quand je me suis vu admis chez Mme la duchesse de Berry. J'avais un devoir à remplir auprès d'elle, il devait passer en première ligne. Cependant, cela n'a pas dû aller jusqu'au point de négliger les intérêts de ma malade ; aussi n'ai-je rien omis de ce qui pouvait lui être agréable. Le général, qui veut quelquefois paraître plus dur qu'il ne l'est réellement, dit que ma sensibilité a le grand inconvénient de m'empêcher de juger sainement la situation actuelle de la princesse et de susciter dans tous les esprits des craintes imaginaires.

« Croyez bien, mon cher maître, qu'il n'en est rien. Je me pique d'exactitude en tout ; jamais ma sensibilité ne me fera compter cent dix pulsations là où il n'y en a que soixante-quinze. Jamais je ne trouverai de râle muqueux au sommet d'un poumon quand la respiration sera pure. J'ai vu, très positivement vu, que la princesse a de la fièvre le soir, je trouve qu'elle maigrit et tout le monde le voit comme moi ; aussi ai-je cru devoir signaler ces deux phénomènes, parce que, dans les circonstances où nous sommes, ils peuvent indiquer un état sérieux.

« Me reproche-t-on cette sollicitude si naturelle dans ma position? J'en serais désolé, car alors j'aurais mal compris ma mission, ou bien on se serait mépris sur mon compte. Je ne suivrai en tout ceci d'autre règle que celle qui m'est tracée par ma conscience. Il me semble très facile de concilier mes devoirs de médecin avec ceux d'envoyé du Gouvernement. L'humanité et

[redacted]

la politique peuvent marcher d'accord; ce ne sera pas moi qui sacrifierai jamais l'une à l'autre.

« Mes relations avec la princesse deviennent de plus en plus agréables; elle a pris l'habitude de *jaser* avec moi une heure le matin et souvent plus encore le soir. Ces conversations, pendant lesquelles je joue souvent le rôle d'auditeur, me mettent au courant d'une foule de petites anecdotes fort intéressantes. M[me] d'Hautefort et M. de Brissac, qui n'ont pas comme moi l'avantage d'entendre ces choses pour la première fois, nous laissent souvent en tête à tête, et M[me] la duchesse de Berry, qui aime qu'on l'écoute, se dédommage des heures silencieuses de la journée. Ma mémoire heureuse enregistre ces caquets si amusants, et quelque jour je vous en régalerai à mon tour.

« Je crois que l'ennui de la captivité portera Son Altesse Royale à tout tenter pour y mettre un terme. Il faut convenir aussi que l'entourage habituel de la princesse ne se met pas en frais de distractions. Ce personnel, grossi tout récemment par l'arrivée de M. Deneux, se laisse abattre par le chagrin, et une tristesse générale semble présider aux réunions de l'intérieur. Tout cela est aussi peu amusant que possible. Chacun bâille à qui mieux mieux, et si bien que je suis étonné de n'avoir pas eu encore de mâchoire luxée à réduire. Il est vrai de dire que, parmi les susdites, il y en a de très solides, etc. »

J'espère que cette lettre sera communiquée à M. le comte d'Argout, et peut-être au Roi lui-même. Qui sait si ces lignes obscures n'entreront pas pour quelque chose dans les déterminations que prendront les puissances? Il y a ici et à Bordeaux assez de personnages considérables pour négocier la grande affaire de la mise en liberté conditionnelle. On pourrait d'ailleurs expé-

dier une sorte de plénipotentiaire qui viendrait signifier à la princesse les volontés du Gouvernement, et qui stipulerait les bases de cette sorte de traité. J'ai dit à M. d'Argout que je croyais Mme la duchesse de Berry capable de supporter les fatigues du voyage par terre ou par mer, pourvu toutefois que cela n'attendît pas au delà du commencement d'avril.

Tout cela a été dit à la princesse, et son esprit actif a aussitôt embrassé cette espérance avec une vivacité extrême. La journée a été excellente, elle a mangé avec appétit, elle s'est promenée dans sa chambre et dans le salon, elle a même fait une petite visite à Mme d'Hautefort; enfin le pavillon tout entier a paru se ranimer sous l'influence des idées riantes qui passent par la tête de Son Altesse Royale. Je crains bien que ce ne soit qu'un rêve, qu'une illusion, mais il faut prendre le temps comme il vient et sourire à ce rayon de soleil.

Ce soir, nous ne sommes déjà plus au beau fixe. Le baromètre descend, descend, et peu s'en est fallu qu'il ne tournât à la tempête. Voici pourquoi : Les journaux de Paris qui ont su le départ de M. Deneux pour Blaye font grand bruit de cet événement. Les uns triomphent, les autres sont furieux ; la *Guyenne* pousse des cris de l'autre monde, et ces clameurs qui pénètrent, comme on sait, jusque dans l'asile impénétrable de la princesse, lui causent de grands ennuis. Chaque jour depuis l'arrivée de son accoucheur, Madame parle de le renvoyer à Paris, elle revient sans cesse sur l'inutilité de sa présence dans la citadelle, et les supplications de M. Deneux n'ont pu lui arracher un consentement formel. Le cher maître s'en afflige et toujours il renouvelle ses instances. Mme d'Hautefort

[redacted]

lui est tout à fait contraire. Elle lui fait une rude guerre, et M. Deneux ne sait à quel saint se vouer.

Une nouvelle discussion sur ce point est revenue sur le tapis et nous a fort agités. Madame, qui comprend très bien les inconvénients de ce malencontreux voyage de son accoucheur, a clos le débat en remettant à demain le prononcé du jugement définitif qu'elle doit porter dans cette cause. Elle ne veut pas affliger M. Deneux, et sa bonté d'âme ne peut se décider à prendre un parti qui le rende malheureux. Les observations de Mme d'Hautefort sont très judicieuses, mais elles auraient encore plus d'influence sur l'esprit de la princesse, si la dame d'honneur y mettait moins d'aigreur. Il y a certainement entre ces deux personnages quelque sujet de dispute ; Mme d'Hautefort contrecarre sans cesse mon cher confrère, elle le taquine, et cette opposition perpétuelle pousse Madame à prendre le parti de son accoucheur.

M. Deneux, qui sort souvent en même temps que moi, est venu me reconduire et il a cru devoir réclamer mon intervention auprès de Mme la duchesse de Berry. pour la décider à le garder auprès d'elle. Je ne sais trop quel moyen je pourrai employer pour lui rendre ce service, mais sa démarche auprès de moi prouve très clairement l'extrême importance qu'il attache à conserver sa position d'accoucheur en titre de la princesse.

Mardi 26 mars.

Ce matin, après mes soins habituels, j'ai eu l'occasion d'acquérir un complément de preuves au sujet de Mme la duchesse de Berry. Je suis maintenant en

[redacted]

mesure de rédiger un rapport aussi affirmatif que possible. Il n'y a plus de place pour un doute quelconque, et, après avoir signalé cet événement à MM. Deneux et Dubois, j'ai écrit au ministre de l'intérieur pour lui annoncer que, dès ce moment, mon langage sur ce grave sujet prenait un caractère de certitude absolue. Mais qu'importe au Gouvernement l'espèce de doute philosophique qu'un médecin consciencieux et prudent croit devoir garder en pareille occurence? Beaucoup de femmes enceintes nient leur grossesse jusqu'au dernier moment et parviennent à tromper tous ceux qui les entourent. D'autres, intéressées à figurer une grossesse fictive, simulent tous les symptômes de cet état et font de nombreuses dupes. Le médecin ne saurait se montrer trop circonspect au milieu de ces causes d'erreur, c'est ce qui m'a engagé à ne négliger aucune précaution pour arriver à la vérité.

Madame paraît enchantée de ma découverte. Elle semble croire que le ministère attendait ce complément d'instruction pour s'occuper de sa mise en liberté, et je ne me sens pas le courage de lui enlever cette persuasion. Le désir de quitter sa prison est tellement vif, qu'elle rattache tout à ce point capital pour elle. Ses amis se laissent aller moins facilement à une espérance qui ne s'appuie sur rien de solide. Tous les gens clairvoyants sont convaincus que le Gouvernement gardera la princesse le plus longtemps possible, et qu'un danger sérieux pour sa vie pourrait seul le déterminer à se dessaisir d'un otage aussi précieux. La guerre civile, en perdant son chef nominal, s'est éteinte sans coup férir, et la captivité de la princesse est une *garantie contre* le retour des hostilités.

Voici un incident inattendu, mais qui ne me surprend que médiocrement.

[redacted]

Vers la fin du dîner et lorsque la conversation commençait à s'animer, le planton du télégraphe a apporté un pli pour le général. Chacun de nous, suivant l'habitude en pareille circonstance, regardait attentivement le visage de M. Bugeaud pour chercher à deviner, par l'impression produite, la nature du message aérien, lorsque le gouverneur, se levant de table, me prie de passer avec lui dans une pièce voisine.

« — Voici quelque chose qui vous concerne, doc-
« teur. Le Gouvernement a besoin de vous à Paris.
« L'ordre de départ est pressant, il ne souffre pas de
« retard. Vous n'êtes pas malade que je sache, vous
« venez de dîner comme un homme qui se porte bien,
« je vais envoyer demander des chevaux de poste.
« La voiture qui a amené M. Deneux à Blaye est
« disponible, on va vous donner l'argent dont vous
« aurez besoin ; en avant donc, et surtout *motus*. Je
« désire que l'on ignore dans la citadelle cet enlè-
« vement mystérieux. »

Le général m'a paru peu surpris de ceci, et je croirais volontiers que, dans ce voyage l'improvisation n'est que de mon côté. Beaucoup de petits symptômes que j'avais notés sans en bien comprendre la valeur me reviennent à l'esprit et me font penser qu'il s'est élevé ici, d'abord, et là-bas, ensuite, un nuage que j'aurai peut-être bien de la peine à éclaircir ou à dissiper.

Le général m'a exprimé en termes presque affectueux son regret de cette séparation subite. Il m'a dit qu'il craignait beaucoup que cette mesure ne cachât une disgrâce, conséquence naturelle de ce qu'il nomme mes *indiscrétions*. Ma correspondance très active est la cause de ce qui m'arrive aujourd'hui ; j'écris trop, à trop de personnes pour ne pas avoir à me reprocher

[redacted]

quelque faute capitale, et M. d'Argout aura voulu me réduire au silence par un moyen efficace.

J'ai fait une malle à la hâte, j'ai pris congé de Mme Bugeaud, et, après avoir mis en ordre mes petites affaires, et en sûreté mes papiers, je me suis bientôt trouvé prêt à partir. A l'instant ou je quittais le cabinet du général, j'ai été surpris de voir son aide de camp se décider tout à coup à profiter de cette occasion pour revenir à Paris. Il y a là quelque chose qui ne me paraît pas clair. Le général approuve avec une extrême facilité cette séparation subite que rien ne motive, du moins en apparence. On dirait que M. Bugeaud est tout à la fois bien aise de changer d'aide de camp et de me donner une sorte de garde du corps qui réponde de ma personne. Il me semble que je suis devenu une sorte de prisonnier d'Etat, et que l'on me conduit, comme autrefois, à la Bastille.

Si ce jour clôt ma carrière médicale à Blaye, j'emporte du moins la certitude d'avoir rempli consciencieusement la mission qui m'avait été confiée. J'ai fait mon devoir, je suis prêt à rendre compte de chacun de mes actes pendant les trente-six journées que je viens de passer dans la citadelle. J'espère que M. Orfila ne trouvera rien à reprendre dans la conduite du médecin qu'il a désigné au choix des ministres.

A neuf heures, le général, accompagné de quelques-uns des chefs de la garnison, se fait ouvrir la porte Dauphine; on baisse le pont-levis, les gardiens nous regardent passer comme un événement, et nous montons M. Lombard et moi dans une chaise de poste qui part au galop sur la route de Paris.

Le mercredi 27 et le jeudi 28 mars, nous avons traversé successivement Angoulême, Poitiers, Tours, Blois et Orléans, et le vendredi 29, à neuf heures du

[redacted]

matin, nous changions de chevaux pour la dernière fois à la Croix-de-Berny, lorsqu'un monsieur, se présentant à la portière me demanda poliment si l'un de nous n'était pas le docteur Ménière, arrivant de Blaye. Sur la réponse affirmative, le susdit personnage nous dit qu'il a l'honneur de nous attendre depuis vingt-quatre heures et qu'il a ordre de m'accompagner jusque chez M. le président du conseil.

Flatté de cette attention délicate, j'autorise le monsieur à occuper le siège de la voiture ; le postillon qui nous prend pour quelque ambassadeur, pique des deux, et nous dépose à dix heures précises dans la cour de l'hôtel du ministre de la guerre.

Voici le récit exact et circonstancié de ce qui s'est passé dans cette journée intéressante.

Un officier supérieur placé dans un salon d'attente prend par écrit nos noms et qualités et envoie cette note à M. le maréchal Soult. L'huissier chargé de ce message revient au bout de quelques minutes et appelle M. le capitaine Lombard qui disparaît et que je n'ai plus revu. Mon compagnon de voyage portait sous son bras un gros registre dont je n'ai pas vu le contenu, mais qui renfermait, m'a dit M. Lombard, tout ce qu'il a recueilli de renseignements concernant Mme la duchesse de Berry pendant son séjour à Blaye.

Environ dix minutes après la disparition de l'aide de camp du général Bugeaud, on m'a appelé à mon tour, et bientôt je suis introduit dans le cabinet de M. le président du conseil des ministres. Le maréchal vient à moi et s'exprime en ces termes : « — Eh bien, « docteur, on dit que vous êtes au mieux avec la prin« cesse ! Vous m'en avez l'air très capable et je vous « en fais bien mon compliment. »

J'ai répondu comme je le devais à cette ouverture un peu drôlatique; j'ai assuré M. le maréchal que la nature des fonctions que j'avais à remplir dans la citadelle était peu compatible avec des pensées de ce genre, et que mon respect pour Mme la duchesse de Berry, non moins que son état de maladie, tenaient à une distance convenable toutes les personnes qui avaient l'honneur de la voir.

« — Très bien, très bien, docteur ne vous défendez
« pas trop, car on pourrait croire que j'ai raison. Au
« surplus, c'est votre affaire, je n'ai rien à y voir. En
« attendant mon collègue d'Argout, dites-moi au juste
« ce que vous pensez de la santé de la princesse.
« Croyez-vous sérieusement que la poitrine soit bien
« malade, et que l'on ait à craindre que cette maladie
« devienne mortelle si on laisse la dame accoucher à
« Blaye? »

J'étais en train de raconter à M. le maréchal Soult tout ce que je sais de plus précis sur les divers accidents éprouvés par Mme la duchesse de Berry, lorsqu'on a annoncé M. le ministre de l'intérieur; ma narration s'est trouvée interrompue.

M. le comte d'Argout est beaucoup moins gai que M. le président du conseil. Il m'a demandé des nouvelles, je lui en ai donné. Ses questions, assez pressantes, ont porté sur deux points principaux, la constatation de la grossesse; et la santé générale de la princesse.

J'avais eu le temps de réfléchir à cette entrevue et de préparer une réponse satisfaisante. J'ai donc établi avec netteté et précision que mes rapports antécédents avaient dû conserver une forme dubitative, tant que je ne possédais pas de preuve en quelque sorte irréfragable de cette grossesse. J'ai dit à ces messieurs que le cour-

[redacted]

rier de ce matin avait dû leur apporter une lettre de moi contenant cette preuve sur laquelle je me fonde désormais pour parler avec une certitude absolue. Cette découverte, qui a été faite le jour de mon départ de Blaye, me met complètement à l'aise sous ce rapport, je n'ai plus à craindre de grossir, par une erreur nouvelle, la liste assez nombreuse des erreurs qu'ont enregistrées les fastes de la science.

Relativement à la santé générale de Mme la duchesse de Berry, j'ai relaté les circonstances principales de mes précédents rapports, et j'ai dit que j'étais prêt à donner sur ce point tous les renseignements que l'on pourrait désirer.

M. d'Argout n'abandonne pas facilement ses idées. Il est revenu à plusieurs reprises sur certaines phrases de mes rapports quotidiens ; il a signalé les différences qu'il voit entre ceux-ci et les lettres que j'écris à M. Orfila. Il m'a fallu argumenter longuement sur cette thèse pour établir une distinction que je crois juste et nécessaire entre les divers degrés de certitude en médecine légale. On ne peut exprimer de la même manière une conviction ordinaire basée sur un ensemble, même satisfaisant, de probabilités, et une certitude complète résultant de preuves rigoureuses, ne laissant aucune place à l'erreur. Cette distinction, ai-je dit, n'est point une subtilité, une argutie : elle est de règle en médecine légale, et tout médecin prudent ne s'en écartera jamais.

M. d'Argout ne m'a paru que médiocrement touché de ces raisons. Cet entretien a duré plus d'une heure, et le ministre de l'intérieur l'a terminé en me disant avec assez de bienveillance :

« — Vous devez être fatigué. Allez vous reposer et
« tenez-vous prêt à recevoir les communications du

conséquences pouvaient être si graves, et que je comprenais parfaitement l'immense responsabilité qui pesait sur moi. Si l'on me taxe d'exagération dans cette circonstance, j'ose dire qu'elle est toute naturelle dans ma position. Je sais la fâcheuse influence qu'exercent en pareil cas les passions tristes, la captivité, le défaut d'exercice, l'insomnie; je sais ce que peut le désespoir ; par conséquent je n'ai pas dû balancer à avertir le Gouvernement du danger qui menaçait la princesse.

M. d'Argout, revenant avec opiniâtreté sur l'absence de signes de la maladie de poitrine et sur l'invraisemblance des suites déplorables que je fais pressentir, s'appuie sur les premiers rapports de MM. Orfila et P. Auvity pour combattre mon opinion, ou plutôt, dit-il, ma supposition.

Cette attaque m'a piqué un peu, je l'avoue, et voulant faire sentir à M. le ministre que je ne lui reconnais pas le droit d'avoir une opinion, ni même de faire une supposition en pareille matière, je me tourne du côté de MM. Orfila et P. Auvity, et je m'exprime en ces termes, que je retrouve mot à mot :

— Considérez, mes chers maîtres, qu'aujourd'hui la grossesse de Son Altesse Royale est authentique, que j'ai entendu clairement les battements du cœur de son enfant, que, par conséquent, nous avons à redouter des couches et leurs suites inévitables ; considérez que c'est précisément dans ces conditions que les maladies tuberculeuses se développent avec le plus de rapidité et acquièrent plus promptement un caractère grave chez les personnes prédisposées, et vous conviendrez que je n'ai pas sujet d'être fort tranquille sur l'issue de cette affaire. N'oubliez pas que la princesse s'obstine à compter sur sa prochaine mise en liberté et qu'elle ne peut manquer de recevoir une

[redacted]

secousse affreuse quand elle verra toutes ses espérances renversées. Le chagrin ne peut-il pas hâter la marche d'une maladie de ce genre ? Ne voit-on pas tous les jours la phtisie se développer au millieu de ces conditions si défavorables ? Dites-moi si un médecin placé dans les conditions où je me suis trouvé n'a pas de trop bonnes raisons pour craindre les suites de cette grossesse ? Suis-je donc trop prudent en agissant comme je l'ai fait ? La fièvre qui revient chaque soir a-t-elle été constatée par moi seul ? Tout le monde s'est-il trompé comme moi en entendant la toux nocturne, en voyant la maigreur croissante de la malade ? Ces faits palpables, évidents, sont-ils une simple affaire d'imagination ou de complaisance ? Les gardiens de nuit, qui sont témoins des accidents que je signale, sont-ils également coupables d'erreur ? Et le général lui même, qui ne se pique pas de médecine, a-t-il donc été le jouet d'une illusion quand il a vu comme moi la profonde altération du visage de Mme la duchesse de Berry ?

J'ai mis tout naturellement dans cette plaidoirie une certaine chaleur qui n'a pas nui à son effet, et MM. Orfila et P. Auvity ont abondé dans mon sens. Il a été parfaitement établi que dans des circonstances ordinaires, je n'aurais pas poussé les choses aussi loin, mais qu'à Blaye et quand il s'agissait de Mme la duchesse de Berry, j'avais été suffisamment autorisé à sonner l'alarme et à montrer le danger possible d'une telle situation.

M. le comte d'Argout a paru se rendre à nos raisons, il a compris la valeur des motifs qui me faisaient agir, et lorsque nous avons été sur le point de nous retirer, il m'a dit qu'il désirait avoir un nouvel entretien sur

12

ce sujet, ce soir même, à neuf heures, chez M. le président du conseil des ministres.

M. Orfila m'a dit qu'il croyait que mon procès était gagné et que l'on me rendrait pleine justice. En attendant ce dernier acte d'un petit drame où il n'y a pas le moindre traître, et où je ferai en sorte qu'il n'y ait pas de niais, je rentre chez moi, et me voici, plume en main, travaillant avec ardeur à mon procès-verbal perpétuel, recueillant mes souvenirs, avec la ferme volonté de ne laisser perdre aucune des particularités de ces petites scènes d'intérieur qui, peut-être un jour auront une grande valeur pour moi.

— Diable ! diable ! la fin de la journée a été encore plus chaude que le commencement, et bien m'en a pris d'être sans arrière-pensée. Ma victoire est complète, je triomphe sur toute la ligne, comme disent les guerriers de Blaye, et je me sens plein de joie en écrivant ceci :

A neuf heures, je suis arrivé chez M. le maréchal Soult et j'ai vu descendre de voiture M. Orfila qui avait été convoqué pour cette séance extraordinaire. Un instant après, un huissier nous a introduits dans le cabinet du ministre, et j'ai trouvé réunis sept ou huit personnages d'une mine assez peu rassurante.

M. le comte d'Argout nous pria de nous asseoir et je vis le doyen échanger des saluts avec la plupart de ces messieurs. M. le ministre de l'intérieur, s'adressant à moi, me dit :

« — Monsieur Ménière, le Conseil désire recevoir
« de vous les renseignements les plus circonstanciés
« sur l'état de santé de Mme la duchesse de Berry. Je
« vous invite donc à nous raconter ce que vous savez
« à cet égard. »

— Je ne sais Monsieur le comte, comment répon-

dre à votre invitation. Je crains de dire trop ou trop peu. Si vous voulez avoir la bonté de m'adresser des questions, je m'efforcerai d'y répondre de mon mieux, et de cette manière, je ne craindrai pas d'abuser de la patience du Conseil.

« — Je crois vous mettre très à l'aise en vous « priant de nous raconter l'histoire de votre séjour à « Blaye, vos relations avec Mme la duchesse de Berry, « vos observations sur sa santé, en un mot tout ce qui « vous a paru digne d'être remarqué dans l'intérêt de « la mission qui vous a été confiée. »

Une telle latitude laissée à mon récit, m'a causé un grand embarras, je l'avoue, et en me levant pour prendre la parole (je ne sais pas parler assis) j'ai éprouvé un léger battement de cœur avec un certain resserrement de gosier d'un assez mauvais augure pour mon début oratoire. Je voyais rangés en cercle, des figures graves, des airs sévères, je me répétais tous bas que M. Thiers m'écoutait, que M. Guizot et M. le duc de Broglie avaient l'oreille ouverte à mon intention, enfin qu'il fallait, bon gré mal gré, faire mon petit discours en présence de ce très redoutable auditoire. Un regard de détresse jeté sur M. Orfila me prouva du moins que j'avais là, près de moi, un auditeur bienveillant ; je me dis qu'il ne fallait pas me conduire comme un enfant et qu'après tout, ces maîtres de la parole auraient sans doute égard à mon inexpérience et aux difficultés de ma position.

Je ne puis pas rapporter ici tout ce que j'ai dit dans cette circonstance importante. J'ai fait une récapitulation exacte, mais rapide, des faits mentionnés dans ce journal. Le soin que j'ai pris si heureusement de les écrire les ayant gravés dans ma mémoire, il m'a été facile de mettre de l'ordre dans ma narration. J'ai fait

ressortir les deux points saillants de cette histoire, c'est-à-dire la grossesse et la santé de Mme la duchesse de Berry. J'ai appuyé sur les derniers phénomènes constatés par moi le jour même de mon départ de Blaye, en insistant sur leur valeur absolue. J'ai établi avec netteté le diagnostic de l'affection catarrhale qui fatigue la princesse, puis j'ai indiqué tous les motifs qui pouvaient faire craindre que cette maladie, dans les conditions actuelles, ne prît un caractère plus grave. J'ai terminé en disant que Mme la duchesse de Berry me paraissait disposée à accepter toutes les conditions que l'on voudrait mettre à sa liberté.

Mon petit discours a duré une demi-heure, et lorsque j'ai cessé de parler, j'ai compris à un certain mouvement de tête de mon cher doyen qu'il n'était pas mécontent de moi. Je n'en ai pas moins eu une fière émotion, et l'on voudra bien m'accorder qu'il y avait de quoi.

M. le président du Conseil nous a invités à passer dans une pièce voisine; M. Orfila m'a dit que je m'étais bien tiré d'affaire, et que très probablement cela tournerait bien.

Cinq minutes au plus se sont écoulées, et j'ai vu tous les membres du Conseil sortir du cabinet du président. M. d'Argout s'est approché de M. Orfila et de moi et nous a dit ces mots :

« *Mme la duchesse de Berry accouchera à Blaye.* »
Puis il a ajouté : « Nous avons encore le temps d'en-
« tendre le grand air de Mlle Sontag dans le second acte
« de la *Donna del lago*; si le cœur vous en dit,
« Monsieur le doyen, ma voiture est à vos ordres.
« Monsieur Ménière ne sera peut-être pas fâché de
« profiter de la même occasion. Dépêchons-nous
« Messieurs! »

[redacted]

Je ne me suis pas fait prier, comme bien l'on pense, et, dix minutes après, je me trouvais assis aux Italiens, dans une loge de face, et en assez bonne compagnie.

A la fin du spectacle, M. le Ministre de l'Intérieur m'a dit assez gaiement : « J'espère, docteur, que « vous pouvez nous faire le plaisir de partir demain « pour Bordeaux. » Je me suis un peu récrié sur cette promptitude, alléguant que j'avais besoin de vingt-quatre heures au moins pour régler quelques affaires. « Vingt-quatre heures, soit; mais hâtez-vous, Blaye « vous réclame; vous savez bien que l'on a besoin de « vous là-bas. »

Sur ce, j'ai pris congé de l'Excellence, et je suis rentré chez moi, où je me suis empressé de rédiger ce compte rendu de la séance, toujours dans l'intérêt de la postérité.

Dimanche 31 mars.

Voici une journée qui fera époque dans ma vie. J'ai hâte de recueillir tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui de remarquable. Je me souviendrai longtemps du 31 mars.

Ce matin, de très bonne heure, plongé dans les délices d'un bain Vigier, je réfléchissais aux incidents de la veille, je me rappelais les figures des ministres qui m'écoutaient chez le maréchal Soult, lorsque j'entendis une voix s'écrier : *On demande M. Ménière!* Je tire ma sonnette, et bientôt je vois entrer dans mon cabinet un monsieur de noir tout habillé, qui me salue très poliment, ferme la porte, s'approche et me dit presque à l'oreille : « Est-ce bien à M. le docteur Ménière que j'ai l'honneur de parler? — Oui, Monsieur.

— A M. le docteur Ménière arrivé de Blaye tout récemment ? — Oui, Monsieur. — Je suis chargé, Monsieur, de vous inviter à venir au palais des Tuileries aujourd'hui même, à dix heures. Sa Majesté désirant vous entretenir, vous vous présenterez, s'il vous plaît, au cabinet du roi. »

Le même personnage m'a remis un pli contenant une invitation signée par l'aide de camp de service. J'ai répondu que je m'empresserais de me rendre aux ordres de Sa Majesté, et le monsieur a disparu tout aussi discrètement qu'il était entré.

Je n'avais pas de temps à perdre. Je me hâtai de me préparer pour cette entrevue solennelle, et, à dix heures précises, un huissier m'annonçait chez le roi en même temps que M. le docteur P. Auvity, qui me servait en quelque sorte de parrain chez Sa Majesté, comme M. Orfila m'avait servi de patron chez M. le Président du Conseil des ministres.

Ce serait le cas de dire ici, comme au début des poëmes épiques :

« Muse, rappelle-moi, etc. .... »

Je n'ai pas la moindre muse à mon service, je ne puis compter que sur ma mémoire ; c'est aujourd'hui ou jamais le moment de la mettre à l'épreuve, et j'espère qu'elle ne me fera pas défaut.

Le roi, en frac noir, était assis près d'une table au fond de son cabinet. Je le vis se lever et venir à nous avec une sorte d'empressement. Il dit : « Bonjour, « docteur (à M. Auvity), et à moi : Bonjour, Monsieur « Ménière. Je suis bien aise de vous voir. J'ai à vous « parler de bien des choses. Asseyons-nous, Mes- « sieurs. »

En disant cela, le roi s'est assis sur un grand canapé,

[redacted]

près de la fenêtre qui donne sur le jardin des Tuileries. Il m'a fait signe avec la main de m'asseoir près de lui, et, comme j'hésitais par respect, Sa Majesté m'a dit de nouveau :

« Asseyez-vous, je vous prie, nous causerons plus « facilement. »

M. Auvity s'est emparé d'une chaise, et, ainsi placés tous trois en triangle, le roi s'est exprimé ainsi :

« Je vous remercie, Monsieur le Docteur, de la ma- « nière dont vous avez rempli la mission délicate qui « vous avait été confiée auprès de Mme la duchesse « de Berry. Je sais que ma nièce a eu beaucoup à se « louer de vos soins, que vous avez contribué très « activement à lui rendre une partie du calme dont « elle a tant besoin dans sa position. Continuez d'agir « comme vous l'avez fait, la reine et moi nous vous « en serons bien reconnaissants.

« Vous voyez la princesse tous les jours, souvent « même plusieurs fois par jour, et, dans ces longues « entrevues, vous avez de fréquentes occasions de « l'entendre se plaindre de moi. »

Je ne pus retenir un geste qui semblait une protestation contre ces paroles, et le roi poursuivit :

« Oh ! cela est tout simple : elle attribue au Gou- « vernement et surtout à moi son séjour à Blaye et « toutes les fâcheuses conséquences qui en résultent « pour elle. C'est précisément à cause de cela que « j'ai désiré vous voir et vous entretenir. J'ai à cœur « de vous fournir des éléments de conversation avec « Mme la duchesse de Berry, de vous mettre à même « de répondre convenablement aux principaux re- « proches qu'elle pourra articuler contre moi. »

Il y eut ici un petit moment de repos, et j'en profitai pour dire : « Que Votre Majesté me permette de lui

[redacted]

faire observer que ma mission auprès de Mme la duchesse de Berry est absolument médicale, qu'il ne m'en pas été proposé, et que je me sentais bien incapable d'en remplir une autre.

« — Sans doute, docteur, sans doute, et vous n'aurez « point à sortir de vos attributions. Les ressources « de la médecine ne se bornent pas à la pharmacie; « je veux vous fournir des moyens de porter un calme « salutaire dans l'esprit de votre malade. Il est très « nécessaire que vous possédiez des agents moraux « capables d'apaiser une irritation trop vive, et votre « science, qui doit toujours consoler quand elle ne « guérit pas, sait employer avec un grand succès le « langage de la raison, de la persuasion, pour remé-« dier aux troubles des intelligences passionnées. Je « connais le caractère de Mme la duchesse de Berry; « il est vif, impétueux, son jugement est trop prompt « pour qu'il ne soit pas souvent erroné. Sa triste « position doit l'aigrir. Elle ne voit que ce qui la « touche; elle accuse de ses maux actuels ceux qui « n'y peuvent rien, et, dans ses agitations, dans ses « colères, elle accepte comme vraies des idées entière-« ment fausses. Je pense qu'il importe beaucoup de « combattre cette disposition d'esprit et de lui faire « connaître la vérité. Personne plus que vous n'est à « même de la tranquilliser, de détruire des préventions « injustes et de lui faire comprendre la véritable « situation des choses. Écoutez-moi donc; votre saga-« cité médicale comprendra facilement le parti que « vous pouvez tirer de mes paroles pour le soulage-« ment physique et moral de Mme la duchesse de « Berry. »

(Il m'a semblé qu'en s'exprimant ainsi le roi prenait un air soucieux. Son front s'est plissé, ses lèvres m'ont

[redacted]

paru serrées et sa voix est devenue un peu plus sourde que précédemment.)

« Ma nièce, qui n'est pas bête, sait beaucoup de « choses, mais elle ne se fait pas encore une idée « de ce qu'est un roi constitutionnel. Elle n'a jamais « eu l'occasion de l'apprendre ; il sera donc très utile « de lui expliquer les nécessités qui dominent cette « royauté nouvelle. Ce qu'on appelait autrefois la « *raison d'État*, ce qui a occasionné des actes si » amèrement reprochés aux puissances d'alors, est « devenu de nos jours bien plus impérieux, bien plus « irrésistible ; aussi un ministère qui veut conserver « à la fois et sa majorité et sa popularité, et qui, de « plus, se sent très responsable, dicte des lois au chef « de l'État, arrache son consentement à des mesures « qu'il réprouve et fait prévaloir, sous prétexte d'in- « térêt général, des décisions que le public appelle « tyranniques.

« Mme la duchesse de Berry vous dira qu'il est af- « freux à un oncle de laisser arrêter sa nièce, de la « retenir en prison, de permettre qu'on publie des « faits qui la flétrissent dans l'opinion, en un mot, « que j'aurais dû, par respect pour le lien de fa- « mille, la soustraire à l'action des autorités nan- « taises.

« Répondez-lui, Monsieur, et ce sera la vérité, que « le roi a complètement ignoré l'infamie de Deutz, que « l'arrestation de Nantes qui en était la conséquence, « n'a été soumise au cabinet que quand elle a été « consommée, et qu'alors le Conseil des ministres a « décidé à l'unanimité, qu'il fallait laisser son cours à « la justice. J'ai eu la main forcée, j'ai dû céder à des « résolutions mûrement arrêtées, il a fallu résister « aux prières de la reine, faire taire la voix du sang,

« l'intérêt de la parenté et tout cela, parce qu'un mi-
« nistre l'a voulu.

« Aucune considération personnelle n'a pu entrer en
« balance contre cette impérieuse nécessité de ruiner
« un grand parti politique, de rendre la duchesse de
« Berry désormais impossible, et j'ai dû laisser faire
« ce que je ne pouvais empêcher. Dites-lui bien que
« la reine a prié, supplié, que la tante s'est montrée
« une véritable mère dans cette triste circonstance.
« Si le malheur n'a pas enlevé à ma nièce tout senti-
« ment de justice, si elle ne veut pas méconnaître
« complètement le caractère de la reine, elle devra
« comprendre tout ce qu'il y a de douloureux pour son
« cœur maternel dans cette triste circonstance. »

La vérité m'oblige à noter ici que le roi, en prononçant ces dernières phrases, m'a paru très ému. Sa voix altérée indiquait la profondeur du sentiment qui l'agitait; je me suis senti vivement impressionné par cette révélation intime des douleurs de cette royale famille.

Être heureux comme un roi, dit le peuple hébété. Il y a longtemps que je ne suis plus peuple, du moins sous ce rapport, et je n'ai pas oublié ce qu'a dit M. de Chateaubriand sur toutes les larmes que contiennent les yeux des puissants de la terre.

Mon émotion ne m'a pas empêché de remarquer la merveilleuse facilité de débit de Sa Majesté; sa parole est à la fois simple et ferme, nette et distinguée. Le mot propre ne se fait jamais attendre et peu d'hommes s'expriment aussi bien. Le roi a continué en ces termes :

« — Si Mme la duchesse de Berry m'accusait per-
« sonnellement de n'avoir suivi à son égard que les
« seules inspirations de mon intérêt, vous pourriez

[redacted]

« lui rappeler que des personnes qui possèdent sa « confiance lui ont dit, de ma part, quels dangers « elle courait en restant dans la Vendée, et combien « il lui importait de ne pas s'exposer à être prise « en flagrant délit de guerre civile. Je l'ai fait pré- « venir, à diverses reprises, des périls de sa situation, « je l'ai avertie de la possibilité d'une arrestation et « des fâcheuses conséquences qui pouvaient en résul- « ter pour elle. Elle ne doit pas avoir oublié « les démarches faites dans ce but à la sollicitation « de la reine, et certes, il ne lui est rien arrivé qui « n'ait été prévu (1).

« Par quelle fatalité s'est-elle obtinée à rester en « France lorsqu'il lui était si facile de partir et de « déjouer les efforts de la police qui la poursuivait? « Les événements ont trop prouvé qu'elle était retenue « à Nantes ou aux environs de cette ville par un motif « tout-puissant sur son esprit, et c'est là un malheur

(1) Aujourd'hui, 8 avril 1851, M. le duc Pasquier, ancien chancelier de France et président de la chambre des Pairs, *m'a dit* que lui-même, d'après les ordres du roi Louis-Philippe, avait fait écrire à Mme la duchesse de Berry pour l'avertir de la possibilité d'une arrestation prochaine et pour l'engager à quitter la France le plus tôt possible.

P. M.

Le 5 novembre 1855. — Dînant chez M. Pasquier, j'étais seul avec ce personnage dans son salon. M. Portalis étant survenu, le chancelier m'a présenté à cet ancien magistrat et lui a dit : « Vous souvenez-vous de cette époque ? Je savais que Mounier avait des relations avec un homme très avant dans la confiance de Mme la duchesse de Berry. Je montai à cheval, j'allai à Saint-Cloud, où demeurait Mounier, je lui parlai de la nécessité de faire avertir la princesse cachée à Nantes, afin qu'elle pût s'évader, j'écrivis une lettre dans ce sens, Mounier fit atteler, revint à Paris, confia ma lettre à XX qui la remit à M. X banquier, rue de la Chaussée-d'Antin, et j'ai la certitude qu'elle est parvenue à la princesse. — M. Pasquier m'a dit beaucoup de choses sur Deutz, et entre autres que ce juif avait des motifs particuliers de haine contre la princesse.

« irréparable. Mais ici encore ai-je pu atténuer en rien
« les inconvénients de cette particularité mystérieuse?
« L'arrestation faite sans que j'en sois prévenu, la
« captivité décidée en Conseil et la citadelle de Blaye
« choisie, nonobstant tout ce que j'ai pu dire ou
« faire, le reste n'a été qu'une conséquence rigou-
« reuse, inévitable des premiers faits accomplis. Le
« ministère n'a voulu perdre aucun des avantages
« que lui accordait la déclaration du 22 février, et
« une pièce de cette importance a été nécessairement
« déposée aux archives de la Chambre des Pairs.
« Ai-je pu l'empêcher? Ma volonté suffisait-elle pour
« effacer un pareil écrit, pour empêcher sa publi-
« cation, dès lors qu'il s'agissait d'un changement
« aussi grave dans la position de la mère du duc de
« Bordeaux? Des faits de ce genre ont une telle
« valeur que leur insertion au *Moniteur* est indispen-
« sable; c'est de l'histoire, c'est un acte civil qui ap-
« partient à la société tout entière; dans le temps
« où nous vivons, ces sortes de choses ne peuvent
« rester secrètes.

« Certes, nous avons été profondément affligés de
« voir divulguer un mystère qui compromettait si gra-
« vement notre nièce. Les intérêts politiques, si im-
« périeux qu'on les suppose, n'effacent pas en nous
« tout sentiment humain, et il y aurait une criante
« injustice à accuser la reine d'oublier ses devoirs de
« famille. Mais le Gouvernement est là qui ne ressent
« aucune de ces émotions intimes qualifiées de vaines
« faiblesses. Les hommes qui le composent ont tous
« individuellement de la piété, de l'indulgence pour
« la fragilité humaine, mais réunis en conseil, déli-
« bérant sur les affaires publiques, ils subordonnent
« tout aux exigences de l'Etat, les mesures les plus

[redacted]

« rigoureuses sont adoptées sans peine, sans scrupule,
« dès qu'il s'agit de l'intérêt général. Ma nièce s'est
« trouvée soumise à cette fatalité, rien n'a pu la sous-
« traire à cette volonté inexorable. Enfin vous savez
« ce que le Conseil des ministres a décidé hier au soir
« à son égard.

« Ainsi, Monsieur, vous pourrez dire à Mme la du-
« chesse de Berry que sa destinée actuelle n'a pas
« dépendu de moi, que je gémis, comme parent, sur
« les ennuis qu'on lui impose, mais que je n'ai pu
« lui éviter. Vous lui direz que le roi n'est pas libre
« de faire ce qui lui conviendrait le mieux, que la
« raison d'Etat, invoquée par des ministres respec-
« tables est une loi à laquelle je me soumets, quoiqu'à
« regret, et que les liens de famille doivent céder à
« des considérations d'ordre supérieur. Vous lui direz
« encore que par le temps qui court, quand l'émeute
« est dans la rue, quand des assassins à gages se re-
« layent pour me tuer, quand la guerre civile est à
« peine assoupie dans la Vendée et que la presse la
« plus ardente enflamme toutes les passions populaires,
« la position d'un roi constitutionnel est à peine
« tenable, et qu'en vérité, je serais parfois tenté de
« quitter la partie et de *mettre la clef sous la porte.* »

La phrase est textuelle, je la rapporte comme je l'ai entendue, dans toute son énergique crudité.

Le roi s'est tu. Il m'a paru douloureusement affecté, et après un instant de silence, il a poursuivi en ces termes :

« — A chacun son lot. Ma nièce supporte diffici-
« lement le malheur qui l'accable ; je la plains de tout
« mon cœur et je désire que vous lui veniez en aide.
« J'espère que sa santé s'améliorera par vos bons
« soins et que vous contribuerez à tranquilliser son

« esprit malade. La reine aurait voulu vous voir,
« Monsieur le Docteur, pour vous recommander Mme la
« duchesse de Berry, mais vous comprendrez le sen-
« timent de pudeur qui la retient. La position de notre
« nièce est de nature à froisser tous ses instincts de
« femme et de parente, elle n'a pas eu le courage de
« surmonter l'embarras que lui causerait cette entrevue,
« et vous voudrez bien l'excuser. »

J'ai cru devoir dire en ce moment que Mme la duchesse de Berry avait déclaré qu'elle était mariée, et que tout dans sa conduite, dans ses paroles, depuis que j'avais l'honneur d'être admis auprès d'elle, m'avait paru en harmonie complète avec sa déclaration.

Le roi m'a dit alors avec beaucoup de vivacité :

« — Ce que vous me dites-là me fait le plus grand
« plaisir ; j'en ferai part à la reine qui n'en sera pas
« moins heureuse que moi. Partez donc, docteur,
« retournez à Blaye, achevez ce que vous avez si bien
« commencé. Madame la duchesse de Berry ne pou-
« vait mieux faire que de vous donner sa confiance,
« vous êtes très digne de l'inspirer, et je compte sur
« vous pour lui rappeler en temps convenable les
« choses que je viens de vous dire. »

— Permettez-moi, Sire (ai-je dit alors), de vous faire observer de nouveau que mon rôle de médecin ne comporte pas autant d'intimité, et que l'occasion de traiter ces graves questions pourra bien ne pas se présenter. Je serais heureux de remplir les désirs de Votre Majesté, mais je crains que Mme la duchesse de Berry ne soit pas pour moi aussi bienveillante à mon retour que par le passé. La décision prise hier soir par le conseil des ministres lui prouvera que je n'ai pas plaidé cause comme elle l'eût voulu, et cette circonstance,

[redacted]

si fâcheuse pour elle, pourra bien me faire perdre tout mon crédit.

« — Rassurez-vous, docteur; votre malade a besoin « de vous, elle saura que votre plaidoierie en sa faveur « n'a pas triomphé des desseins arrêtés des ministres, « parce qu'il y avait parti pris de la part de ces mes- « sieurs, et elle vous pardonnera cette défaite. J'ai « les mêmes droits que vous, sous ce rapport, à son « indulgence, j'ai échoué comme vous, et cependant « elle ne cessera pas de me garder rancune. Votre « position auprès d'elle est excellente. Vous êtes sa « ressource la plus assurée contre la souffrance, et « bien plus encore, contre l'ennui, la plus grande « souffrance des captifs. Vous trouverez mille occasions « de soutenir ma cause. La mesure prise contre elle « va l'exaspérer, elle m'attribuera ce surcroît de ri- « gueur, et dans sa colère, les accusations les plus « injustes vont pleuvoir sur ma tête. Je compte donc « sur vous, et personne ne sera plus à même de me « défendre efficacement. »

— Je serai heureux, Sire, d'obéir aux ordres de Votre Majesté. Envoyé par le Gouvernement, je comprends l'étendue de mes devoirs, et je saurai, je l'espère, les concilier avec ceux que m'impose mon titre de médecin. C'est là mon but, je ferai tout pour l'atteindre.

Nous avons pris congé de Sa Majesté; il était onze heures et un quart. L'entrevue avait duré cinq quarts d'heure; on peut croire que ce temps ne m'a pas paru long.

Que dirai-je de cette conversation si intime, de ces confidences si graves, m'arrivant tout à coup, à moi, chétif, et sortant de la bouche d'un roi, pour entrer, par mon entremise, dans l'oreille de S. A. R. Mme la

duchesse de Berry? Je sens en moi des airs d'ambassadeur qui me font rire. Je cherche le pourquoi et le comment de cette destinée si bizarre qui m'entraîne tout à coup vers ces hauteurs que je ne devais jamais franchir, et je trouve que le fils de mon père aurait bien tort d'en devenir plus fier. Après tout, les hommes n'ont que leur valeur individuelle, l'on ne doit pas s'attribuer le mérite de ces incidents fortuits qui surviennent à notre insu. Laissons donc marcher les événements, marchons avec eux, mais dans une voie claire, franche, droite, de façon à pouvoir dire toujours et sans réticence ce que l'on a fait et même ce que l'on a pensé.

Le roi, dans toute cette scène d'intérieur, m'a paru un homme extrêmement remarquable. Sa figure, fortement constituée, comme toute sa personne, est régulière et expressive. L'œil est bien ouvert, le regard est direct, assuré, il n'y a pas de traces d'embarras ou d'hésitation dans la manière dont il envisage son interlocuteur. La parole est facile, abondante, le débit est coulant, un peu monotone, mais clair et pénétrant. Rien n'indique le travail, l'apprêt, on voit que Sa Majesté ne vise pas à l'effet, on sent que cette improvisation ne coûte aucun effort et que l'idée bien développée se produit au dehors avec aisance et grâce. Je déclare que le royal orateur m'a séduit, m'a touché et que, pour moi du moins, son but a été pleinement atteint. Cette causerie si naturelle, qui est tout à la fois élégante et sans emphase, cette discussion rapide de points intéressants, m'a fait comprendre toutes les difficultés de la royauté moderne, toutes les angoisses du pouvoir suprême. Reste à savoir si la captive de Blaye ne parviendra pas à ébranler ma conviction actuelle. Il y a toujours et partout le pour et le contre, le vrai et le

[redacted]

faux, le bien et le mal ; le tout est de discerner, de choisir et de bien choisir. J'y donnerai tous mes soins.

A midi, je me suis rendu au ministère de l'intérieur. M. le comte d'Argout ne m'a pas fait attendre, et à peine entré dans son cabinet, il a ouvert une large porte qui donne sur le jardin de son hôtel; il m'a engagé à le suivre, et bientôt M. le ministre s'est mis à arpenter les grandes allées de cette espèce de parc anglais; je l'ai suivi avec des jambes d'égales dimensions, *passibus æquis*, et j'écoute ce que me dit l'Excellence avec beaucoup moins d'intérêt que je n'en accordais aux paroles de mon interlocuteur des Tuileries. M. d'Argout, je dois en convenir, perd beaucoup à la comparaison. Il m'imposait un peu hier ; aujourd'hui je me sens fort à l'aise avec lui. Il me semble bien prouvé que je suis le maître de la position. Les rôles sont changés. M. le ministre a besoin de moi, je m'en apperçois du reste aux aménités de sa conversation.

« — Mon cher docteur..... vous pouvez nous rendre « de grands services..... nous comptons sur vous..... « la lutte sera chaude, la princesse ne se déclarera pas « battue sans résister avec énergie, etc., etc. Tenez-« vous bien. Surveillez-la avec soin. Elle ne négligera « rien pour vous tromper. Elle vous l'a dit, il lui faut « sa liberté, à quelque prix que ce soit. Soyez donc « sur vos gardes et défiez-vous d'elle et de tout son « entourage ».

J'avais beau jeu avec M. le comte d'Argout ; aussi n'ai-je pas manqué de lui dire que je remplirais scrupuleusement les devoirs que me prescrivait mon titre de médecin, que les intérêts de ma malade ne seraient sacrifiés à aucune autre considération, que je ferais tout pour mettre sa frêle santé à l'abri des causes qui

13

pourraient l'altérer, et qu'en continuant d'agir comme je l'avais fait jusqu'ici, j'étais assuré de mériter l'approbation du Gouvernement et celle de ma conscience.

Qu'arrivera-t-il de tout ceci? A Blaye, la citadelle est un petit monde où s'agitent bien des ambitions, des prétentions et des passions de plus d'un genre; quoique je fasse je serai blâmé par ceux-ci, approuvé par ceux-là, et je ferai comme par le passé, je ne m'en inquièterai guère. Mon devoir est tout tracé. Je sais ce que je dois au Gouvernement qui me confie ce poste, je n'oublierai pas de lui prouver mon zèle et mon dévouement en tout ce qui dépendra de moi.

M. le comte d'Argout m'a fortement engagé à partir le plus tôt possible, et il a paru enchanté en apprenant que ma place était retenue dans le courrier de demain.

Le ministre m'a invité à lui écrire tous les jours et à lui donner avis des moindres particularités qui surviendraient dans l'état physique et moral de la princesse. Je lui ai promis de ne pas le laisser manquer de nouvelles, et nous nous sommes quittés en très bonne intelligence.

La crise ministérielle est terminée, le Cabinet a opéré un mouvement de conversion dont j'ai recueilli tout le bénéfice, mais ne nous pressons pas trop de chanter victoire. Le lion est à bas, prenons garde aux embûches de l'araignée.

Après tant de politique et de diplomatie, la médecine triomphante devait avoir son tour et les honoraires aussi. M. le comte d'Argout, qui est un homme positif, a traité le chapitre avec une réserve un peu trop philosophique, mais je me suis laissé faire. C'est le seul point sur lequel j'entende facilement raison.

Je suis allé visiter un vieux caissier qui m'a dit en être à son vingt-cinquième ministre de l'intérieur, et qui m'a tout l'air de ne pas s'en tenir à ce chiffre pourtant assez respectable.

Puis, comme je tenais beaucoup à ne rien perdre de ces entretiens si graves et si intéressants pour moi, je me suis hâté de revenir m'asseoir devant mon bureau, où me voici encore après plus de quatre heures d'un travail qui m'a vivement intéressé. J'ai scruté avec soin toutes les petites cases de mon cerveau, j'ai retrouvé presque mot à mot les phrases que j'ai entendues, et ce rappel si actif et si précis m'a permis de préserver de l'oubli des choses qui pourront bien avoir un jour plus de valeur que je ne leur en attribue. L'histoire contemporaire ne doit pas négliger un pareil document. Ce qui me touche personnellement dans tout ceci ne constitue pas une affaire privée. Les individus qui prennent part à ce drame de Blaye, occupent trop de place dans ce monde pour que ce qui les regarde doive disparaître avec eux. Ecrivons donc sous la dictée des événements, recueillons les faits à mesure qu'il se déroulent devant moi, et tâchons de les peindre au naturel. J'écris une chronique qui, Dieu aidant, ne sera pas scandaleuse. Un jour, peut-être, elle sera lue avec intérêt par ceux qui tiennent à connaître la vérité sur un des points les plus controversés de notre époque. L'esprit de parti saura bien envenimer des actes que d'autres voudront atténuer ou approuver. J'espère ne céder à aucune prévention, et je me sens libre de tout dire sans aucun autre souci que celui de la vérité.

J'ai passé ma soirée chez M. Orfila. J'ai trouvé là bon nombre de confrères et d'amis qu'il m'eût été difficile de rencontrer ailleurs. J'ai bien reçu, par-ci par-là,

quelques compliments aigre-doux sur la mission qui m'est confiée, sur les avantages qui doivent en résulter pour moi, sur les honneurs, sur la fortune qui m'attendent, etc., mais ces petites insinuations jalouses ne m'inquiètent guère, et je vais de l'avant sans m'en affliger.

J'ai eu le plaisir d'entendre chanter Mme la comtesse de Sparre, dont le talent merveilleux me paraît sans rival. J'ai aussi admiré la voix sympathique et la belle exécution de M. Du Tillet, dont le baryton a la vertu de m'émouvoir. Il a dit dans la perfection quelques-unes des compositions de M. Alphonse de Feltre, puis des mélodies de Schubert, et ma soirée s'est passée au milieu des émotions les plus agréables.

Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Il est temps de prendre quelque repos, ne fût-ce que par anticipation, car ma mauvaise chance me condamne encore au cabriolet de la malle-poste, où je suis certain de ne pouvoir dormir.

Lundi 1er avril.

Le courrier de ce matin m'apporte une lettre de Blaye. Elle est du lieutenant Saint-Arnaud (1), qui est devenu l'aide de camp du général Bugeaud. Voici ce qu'il me dit :

« — Rien de très nouveau ici. Madame va un peu
« mieux. Elle vous a demandé. Le docteur Gintrac et

(1) M. de Saint-Arnaud est mort le 29 septembre 1854, à bord du *Bellerophon* (dans la mer Noire) qui le ramenait en France, après la glorieuse victoire de l'Alma.

M. de Saint-Arnaud était alors maréchal de France ; il avait été ministre de la guerre, etc.

[redacted]

« M. Deneux ont visité Son Altesse Royale hier soir
« (28 mars) et ce matin 29. Le général a lu dans je
« ne sais quel journal une nouvelle preuve de vos
« *indiscrétions*. Il me charge de vous dire qu'il est
« un peu fâché, mais qu'il vous aime bien. Il vous
« prie, si vous ne revenez pas promptement, de lui
« écrire comment tout se sera passé là-bas. Revenez
« par le télégraphe puisque c'est lui qui vous a fait
« partir, etc., etc. »

Cette lettre m'a fait plaisir. Je suis heureux d'apprendre que l'on ne m'oublie pas à Blaye. Je veux à mon tour prouver aux hôtes de la citadelle que j'ai pensé à eux; en conséquence, je cours la ville pour faire des emplettes. On me charge de commissions pour Mme la duchesse de Berry et pour Mme d'Hautefort; je reçois des livres, des lettres, de la musique, une foule de petits objets que je remettrai fidèlement à leur adresse. Les captifs seront sensibles à ces preuves de souvenir, et le messager de tant de bonnes nouvelles en recevra un meilleur accueil. Il ne faut jamais arriver auprès des femmes les mains vides et les lèvres closes. Il y a bien peu de compliments qui puissent balancer le succès d'une boite de bonbons, et bien peu de bonbons qui ne semblent meilleurs quand ils sont accompagnés de quelques douces paroles. Faisons donc provision de tout ce qui peut plaire à ceux qui s'ennuient, récréer ceux qui souffrent, et ne négligeons pas les accessoires, même en médecine. Il y a des malades qui les préfèrent au principal.

J'ai pris congé de quelques amis; j'ai réglé beaucoup de petites affaires et pris des mesures dans la juste prévision d'une absence assez longue. Plusieurs mois devront s'écouler avant que je ne puisse revenir à Paris. Un médecin ne peut, sans grands

inconvénients pour lui, abandonner ses malades, mais la circonstance est importante, et j'ai dû prendre des précautions pour atténuer autant que possible les inconvénients de ma position actuelle.

A six heures, la malle-poste m'a entraîné de nouveau sur cette route de Bordeaux que je sais par cœur; aussi ai-je pris mes mesures pour me constituer à l'état passif. Bien enveloppé, j'ai dormi et je ne sais trop comment j'ai vécu pendant les deux journées du mardi et du mercredi.

Nous sommes arrivés au terme du voyage le mercredi 3 avril, à cinq heures du soir, et après quelques restaurations nécessaires, je suis allé faire ma visite à M. le Docteur Gintrac. J'ai su, par lui, que Mme la duchesse de Berry se portait assez bien. On doit penser que j'avais à lui adresser beaucoup de questions sur ce qui s'est passé à Blaye pendant mon absence. J'ai appris que Son Altesse Royale avait témoigné très vivement au général Bugeaud la contrariété que lui causait mon enlèvement télégraphique. Elle a vu, dans cette mesure, une vexation nouvelle du Gouvernement. On a voulu la priver des soins d'un médecin qui lui convenait, etc.

J'ai dit à M. Gintrac, mais en confidence, que la princesse ferait ses couches à Blaye, que c'était une chose arrêtée et que nous devions nous arranger en conséquence. Le cher confrère ne m'a pas paru trop consterné de cette décision suprême, et j'ai été assez surpris du peu d'effet que cette nouvelle a produit sur lui. Il est évident qu'il s'attendait à cet arrêt des ministres. Son esprit judicieux lui a démontré qu'il y aurait folie, de la part de l'autorité, à se dessaisir d'un personnage aussi important que l'est Mme la duchesse de Berry, surtout en ce moment. Notre conversation a été

[redacted]

longue et j'ai pu de nouveau apprécier le mérite de ce médecin si distingué. Un bon instrument intellectuel se retrouve partout, s'applique aux affaires de la vie politique ou privée, tout comme au gouvernement d'une maladie grave et à la direction d'une salle de clinique.

M. Gintrac a le coup d'œil juste; il porte un jugement net et ferme sur les hommes et les choses. Je le crois éclectique. L'esprit de parti ne l'entraîne jamais au delà du cercle que trace la raison; son bon sens résiste aux entraînements enthousiastes, si fort en honneur parmi les partisans de la légitimité. Les meneurs doivent s'accommoder très mal d'un caractère aussi circonspect; aussi je m'étonne peu des scènes violentes que sa fermeté et sa discrétion ont provoquées à plusieurs reprises parmi les énergumènes de la *Guyenne* et de la *Gazette du Languedoc*. On peut être un fidèle et se réserver le droit de libre examen. Certains hommes répugnent à sacrifier leur individualité au bénéfice de la masse inintelligente; ils ne peuvent jamais se résigner à servir d'instrument muet entre les mains de ceux dont ils se sentent les égaux.

Jeudi 4 avril.

Trois heures de navigation m'ont transporté de Bordeaux à Blaye, et comme au jour de mon début dans la citadelle, j'ai trouvé tout le monde à table. J'ai été cordialement accueilli par le général Bugeaud et par la plupart de ses convives. J'ai répondu plus ou moins bien aux mille questions que chacun m'adressait à l'envi, et, après une restauration dont j'avais besoin, le général m'a entraîné dans son cabinet. Je

lui ai raconté ma petite odyssée dans le plus grand détail. Le gouverneur trouve que j'ai eu plus de bonheur que de prudence, et il a applaudi franchement au succès qui a couronné l'œuvre.

Le récit de mon entrevue avec le roi l'a vivement intéressé, mais il a paru assez péniblement impressionné en entendant une certaine phrase si énergique, si saisissante qui a servi de péroraison au discours de Sa Majesté; M. Bugeaud, dans son patriotisme ardent, ne veut pas admettre qu'on puisse abandonner le champ de bataille ; le roi, suivant lui, doit accepter la lutte avec ses chances, et cette *clef sous la porte* l'affligerait s'il ne considérait ce mot comme une expression hyperbolique, échappée à l'entraînement du discours. Il m'engage même à ne pas répéter ce mot trop caractéristique, indiquant un découragement profond, un manque absolu de confiance dans l'avenir et dans la bonté de sa cause. Le général a des convictions ardentes; tout ce qui semble les attaquer est aussitôt combattu par lui avec une énergie singulière.

La décision ministérielle au sujet de Mme la duchesse de Berry semble le contrarier beaucoup. Il y voit de grands inconvénients et argumente, à ce sujet, comme si j'étais M. le comte d'Argout en personne. Il est difficile de s'effacer complètement et de ne tenir compte que de l'intérêt général. M. Bugeaud voit avec peine la prolongation de son séjour à Blaye; il lui tarde de reparaître à la Chambre, d'avoir un commandement à Paris ou ailleurs, enfin de s'occuper de ses propres affaires. Mais il a eu bientôt compris la valeur des motifs qui ont entraîné la décision du conseil des ministres, et j'ai vu avec quelle bonne volonté il sacrifiait ses intérêts à ceux du pays. J'ai rencontré jus-

[redacted]

qu'ici très peu de patriotes aussi sincères que le général Bugeaud.

Après une longue conversation sur une foule de points importants, le général m'a invité à faire une visite à la princesse, qui, dit-il, sera enchantée de me revoir. Je me suis transporté au pavillon. Voici comment les choses se sont passées dans cette entrevue.

Mme la duchesse de Berry m'a reçu froidement. Je l'ai trouvée debout, se promenant dans sa chambre, marchant avec assez de vivacité, mais pâle, plus encore qu'à l'époque de mon départ. La princesse avait appris mon retour à Blaye, elle paraissait m'attendre; aussi ai-je trouvé dans ses questions plus d'ordre qu'elle n'en met ordinairement.

Bien m'en prend, en vérité, d'avoir de la mémoire, car tous ces comptes rendus la mettent à une rude épreuve. Il m'a fallu raconter les causes de mon départ, mon voyage, tous les incidents de mon séjour à Paris, mon retour vers la citadelle, et les questions les plus précises m'étaient adressées sur M. le comte d'Argout, sur le président du Conseil, sur le Roi lui-même, comme si un secret instinct eût révélé à la princesse la succession des faits qui se sont passés pendant mon absence. On comprend aisément combien il m'a fallu de réserve pour ne lui dire que ce qui pouvait être dit. Je ne voulais pas la heurter de front et lui révéler le parti pris par le ministère, je ne voulais pas non plus lui laisser d'espoir, et entre ces deux points opposés, je louvoyais de mon mieux, prenant conseil des circonstances, invoquant le bienheureux hasard qui m'a déjà si bien servi en pareil cas.

Mes réponses n'ont pas eu le mérite de satisfaire la princesse, et elle me l'a dit très nettement. Elle a lu

dans plusieurs journaux que le Gouvernement avait reçu de moi des nouvelles rassurantes sur sa santé, et elle ne comprend pas comment j'ai pu tenir un pareil langage si fort en opposition avec la vérité et notoirement avec les rapports que j'adressais tous les jours à M. le ministre de l'intérieur.

Je n'ai pu me tirer d'affaire qu'en racontant tout simplement la séance du 30 mars, mon exposé des faits par-devant le conseil des ministres et les conclusions de mon discours. Cette narration, que j'ai faite aussi complète que possible, a prouvé à Mme la duchesse de Berry que je n'avais rien dit à Paris que je n'eusse déjà écrit à Blaye, et que mon langage avait été aussi net que possible. La princesse a paru convaincue, et elle a fini par donner plus d'importance à mes paroles qu'aux articles des journaux

Cet exposé terminé, est arrivée l'inévitable question de la mise en liberté. J'ai dit que je ne savais rien de précis sur ce point capital, mais que je n'avais pas entendu dire que les motifs de retenir Son Altesse Royale à Blaye fussent maintenant moins nombreux ni moins graves qu'à toute autre époque de sa captivité. Cette pauvre petite phrase amena une tempête.

« — Pourquoi s'obstiner à me faire jouer un rôle
« politique qui n'existe pas ? Quelle importance puis-je
« avoir désormais dans le monde ? Mon rôle est fini, et
« tout ce qu'on peut dire à ce sujet n'est qu'un subter-
« fuge pour me retenir ici contre tout droit. »

— Permettez-moi, Madame, de vous dire que vous vous faites illusion sur ce point. Votre titre de mère d'un prétendant au trône de France vous donne une importance extrême. Vous êtes le chef visible d'un grand parti politique, et le Gouvernement, eût-il la meilleure envie de vous rendre la liberté, ne pourrait

[redacted]

le faire sans garantie contre votre retour. Aucune de vos démarches ne peut rester indifférente. Où voulez-vous aller? En Espagne? En Sicile? En Autriche? Mais savez-vous si les cours de Madrid, de Naples et de Vienne consentiront à vous recevoir sous leur propre responsabilité? Les liens de famille qui vous lient à à toutes ces couronnes ne peuvent seuls être invoqués; les rois ont des ministres, et souvent les intérêts de la politique l'emportent sur ceux de la fraternité.

— « Mon frère de Naples, j'en suis certaine, me « prendra sous sa protection. Il en sera de même de « la reine d'Espagne, et les répondants ne me man- « queront pas. »

— Je n'en doute pas, Madame, mais cette protection ne suffit que pour vous. Quelle sécurité donne-t-elle à la France? Que les exigences de votre parti vous ramènent en Provence ou dans la Vendée, que l'espoir d'une autre restauration rallume la guerre civile l'an prochain, à qui s'en prendra-t-on? Pensez-vous que le ministère voulût encourir le reproche de ne pas avoir rendu ce retour impossible? En un mot, Madame, il aurait fallu commencer par où nous finissons. Si, depuis votre séjour à Blaye, vous aviez agi auprès de votre famille dans le but d'engager les plus dévoués à se porter caution en votre faveur, à garantir votre retraite à Palerme ou ailleurs, il est très probable que cette négociation eût amené d'heureux résultats. Au lieu d'agir ainsi, vous avez perdu un temps précieux; vos partisans ont aggravé votre position par leurs clameurs imprudentes et vous ont fait un tort peut-être irréparable.

Cette chute amena quelques larmes, et je vis alors avec regret que ces idées ne s'étaient pas encore présentées à l'esprit de Son Altesse Royale. Elle voulut

en contester l'application, mais évidemment parce qu'elle ne voulait pas en reconnaître la portée. Peut-être aussi son état de grossesse avait-il éloigné d'elle toute idée de ce genre et préférait-elle devoir sa liberté à toute autre combinaison. Quoi qu'il en soit, la conversation se prolongea longtemps sur ce chapitre, et je pus voir se dissiper peu à peu les préventions qui existaient contre moi dans l'esprit de la princesse. Ma visite a duré deux heures.

Mme la comtesse d'Hautefort et M. de Brissac ont bien voulu me recevoir pendant quelques instants. Ces deux personnages m'ont paru plus tristes encore que de coutume. Je me suis acquitté des diverses commissions dont on m'avait chargé pour eux. Mme d'Hautefort persiste à dire que la santé de Son Altesse Royale s'altère de jour en jour et que, si l'on ne la met pas en liberté très prochainement, elle ne peut manquer de succomber.

J'avoue que la physionomie de la princesse est peu rassurante. M. Gintrac, qui est venu deux fois à la citadelle pendant mon absence, n'a pas vu d'augmentation dans les symptômes dont nous avons parlé, mais il a constaté la persistance de la fièvre, de la toux, et tout ce qu'il a pu faire pour y remédier n'a eu aucun résultat. Il doit revenir bientôt, afin que nous avisions ensemble au moyen de combattre cette fâcheuse disposition.

J'ai trouvé M. Deneux installé dans une pièce qui est située précisément au-dessous de la chambre à coucher de la duchesse de Berry. Il a accepté toutes les conséquences de cette clôture. En demeurant dans l'enceinte réservée à la princesse, il s'est soumis au régime des captifs, et il m'a parlé de sa prison en termes qui me rassurent. Il paraît heureux de ce rap-

[redacted]

prochement, de cette similitude de situation avec la royale prisonnière. Je lui ai fait ma visite et j'ai pu lui donner des nouvelles de beaucoup de personnes que j'ai vues à Paris tout à fait à son intention.

Le général Bugeaud m'a dit que l'accoucheur de la princesse avait écrit à Mme Deneux une lettre franche et loyale, avec autorisation de la publier. Elle contient, suivant le gouverneur, des détails tellement précis sur la situation de Mme la duchesse de Berry, qu'il y a de quoi clore la bouche des récalcitrants les plus endurcis. Je le désire plus que je ne l'espère.

J'ai vu M. Dubois, qui paraît s'ennuyer beaucoup. Le cher maître a écrit aussi de son côté, et sa lettre, qui m'a été communiquée à Paris, prouve combien il s'accommode mal du rôle qu'on lui fait jouer à Blaye. Quelques tentatives, faites avec une extrême réserve par le général, n'ont amené aucun changement dans la position du célèbre professeur auprès de Mme la duchesse de Berry, et il ne paraît pas probable qu'il consente à rester ainsi. M. d'Argout a écrit au général pour lui dire d'interner M. Dubois. Celui-ci, qui se trouve bien dans la ville de Blaye, ne veut pas changer de domicile, car le régime de la citadelle lui convient fort peu. Le général a dû insister, et bientôt il faudra que le maître obéisse. Il m'a paru très vexé de cet arrangement pris sans son consentement; je ne serais pas surpris que cela entraînât quelques difficultés nouvelles. Nous verrons bien.

Vendredi 5 avril.

Me voici bien d'aplomb dans mon modeste réduit. Mon factotum a repris son poste auprès de moi; il

me soigne avec sa ponctualité accoutumée, tous ses mouvements ont la précision d'un exercice, il est muet comme une carpe, et son vocabulaire se compose de deux mots : « Oui, major. » C'est sa réponse invariable à tout ce que je peux dire, et j'aime assez ce laconisme. J'ai pris ma part des mouvements de la citadelle ; je me sens de nouveau incorporé à cette garnison qui s'agite autour de moi, et il me semble que je n'ai pas quitté Blaye.

J'ai été reçu ce matin par Mme la duchesse de Berry à l'heure accoutumée, et, M. Deneux et moi, nous avons trouvé la princesse un peu agitée. Elle m'a dit que le général lui avait fait une visite hier soir et qu'elle avait traité fort longuement avec lui la question des garanties que le roi de Naples pourrait lui accorder. La princesse a engagé le gouverneur à transmettre à M. le comte d'Argout une demande tendant à ouvrir des négociations sur ce point important. Le général a, en effet, écrit aujourd'hui à ce sujet, mais il est trop tard pour apporter quelque changement à la délibération arrêtée en conseil des ministres.

Dans la journée, j'ai mis de l'ordre dans mes affaires, interrompues par le voyage ; j'ai fait des visites à nos grosses épaulettes de la garnison ; j'ai complètement repris mon ancien train de vie, et, ce soir, à huit heures, j'ai fait cercle dans la chambre à coucher de Mme la duchesse de Berry, en compagnie du cher confrère et des deux compagnons de captivité. La conversation a été assez gaie. On m'a demandé beaucoup de renseignements sur les nouveautés dramatiques ou littéraires de Paris ; j'ai indiqué les choses principales et j'ai déposé sur le lit de Son Altesse Royale plusieurs ouvrages qui seront une nouvelle ressource contre l'ennui.

Mme d'Hautefort, qui a pris une part active à la con-
rsation, nous a souvent quittés pour aller au salon,
sayer sur le piano quelques fragments de musique
uvelle, et plusieurs morceaux, parmi ceux que j'ai
)portés de Paris, ont paru causer beaucoup de plai-
à Mme la duchesse de Berry. Au milieu de ces
ais, de quelques réminiscences, de morceaux les
is variés que nous font passer en revue les doigts
biles de Mme d'Hautefort, le fameux bolero qui fait
n tourment est revenu prendre sa place habituelle
la dame d'honneur n'a pas manqué de me le jouer
ec une persévérance diabolique. Encouragée par la
ncesse, qui l'invite à ne pas ménager mes nerfs, elle a
gt fois recommencé cette cantilène lamentable et
erminable. Ces dames prétendent qu'elles ont à se
iger de leur captivité, due, suivant elles, à mes
ìmes complaisances pour les ministres. J'ai été
ipanisé sans miséricorde.

I. de Brissac sourit aux malices de la comtesse;
end, du reste, rarement part à la conversation,
romène de long en large dans le salon et dis-
t invariablement à dix heures.

Deneux et moi nous sommes assis sur des fau-
, en face du lit de la princesse. Souvent je me
fort à l'aise sur un petit canapé qui est situé
'angle de la cheminée, et là, Dieu sait tout ce
us disons ou plutôt tout ce que nous ne disons

, entre autres intimités, une chose qui m'a
gne d'être notée, et d'autant plus que cela
léjà été dit il y a plus d'un mois. Nous par-
accidents de la grossesse, de l'accouchement
suites, de l'allaitement naturel ou artificiel

et autres *nourriceries* analogues, lorsque la princesse dit tout à coup à M. Deneux :

« Croyez-vous, docteur, que j'aurai beaucoup de « lait, cette fois-ci? Je vous préviens que je veux « nourrir mon enfant. Cela me consolera de bien des « choses. J'aime beaucoup les enfants, surtout quand « ils sont tout petits. Vous verrez, Messieurs, que je « serai une bonne nourrice. »

Il faut noter que Son Altesse Royale ne parle de choses de ce genre que quand Mme d'Hautefort et M. de Brissac ne sont pas auprès d'elle. Si l'un de ses compagnons de captivité entre dans sa chambre, au milieu d'une conversation analogue, elle passe rapidement à un autre texte, et l'on voit qu'elle s'applique à leur éviter ce désagrément.

M. Deneux est tombé peu à peu dans une sorte de rêverie profonde; il ne prend plus part à notre conversation, et la princesse, qui paraît fort gaie, essaye en vain de mettre un terme à cette préoccupation. Sur le point de nous retirer, après deux heures de séance, je recommande à Mme la duchesse de Berry de se faire apporter un bain demain matin, et de rester dans l'eau le plus longtemps possible. C'est un moyen calmant qui a toujours le plus grand succès et que je lui conseille très souvent. M. Deneux, qui se réveille enfin, approuve fort mon ordonnance et rappelle à Son Altesse Royale que les bains lui ont toujours réussi.

« — C'est vrai, dit la princesse, je suis très aqua- « tique, et je ne serais pas surprise de compter « quelque gros poisson parmi mes ancêtres. »

M. Deneux ne comprend pas et dit avec un air étonné : Un poisson, comment? Que veut dire Madame? Nous rions et je me hâte d'ajouter :

[redacted]

— Sans doute, et je suis sûr que dans la généalogie de Madame il doit être question de Sirènes! Son Altesse Royale était destinée à être la mère d'un Dauphin!

Les plaisanteries de ce genre ont toujours du succès auprès de Mme la duchesse de Berry. Elle a ri très cordialement, et d'autant plus que M. Deneux, fort peu exercé aux calembourgs, comprend moins que jamais ces phrases amphigouriques. Le cher confrère manque complètement de cette vivacité qui rend la conversation si amusante. Il procède toujours gravement, méthodiquement, et les mille petits riens qui circulent dans un cercle comme le nôtre lui arrivent à l'improviste et le prennent toujours au dépourvu. Il va au pas quand nous trottons, il trotte à peine quand nous galopons; aussi, en résulte-t-il des difficultés, des tiraillements qui nous fatiguent. M. Deneux s'arrête tout court, interroge, demande des éclaircissements sur une chose qui n'en vaut pas la peine et que tout le monde a comprise, ou bien il coupe un récit commencé par une réflexion hors de propos, et place une digression interminable au milieu d'un entretien intéressant. La princesse, qui est habituée à ces procédés de son accoucheur, les supporte avec une bienveillance parfaite; elle ferme les parenthèses de son fidèle, poursuit son sujet en le laissant en route, bouche béante, et ne sachant à quoi rattacher le fil de son discours interrompu :

« — Bonsoir, mes docteurs, allez vous coucher, « bonne nuit. Monsieur Deneux, si vous rêvez poisson, « ne prenez pas mon ours. Priez M. Ménière de vous « expliquer ses Sirènes et ses Dauphins, et qu'il « tâche de ne pas trop se moquer de son prochain!

Samedi 6 avril.

M. Gintrac nous est arrivé ce matin de bonne heure, et bientôt l'accoucheur ordinaire de la princesse, son médecin consultant et moi, nous nous sommes formés en conclave pour délibérer sur les moyens de remédier aux accidents qui persistent. Nous avons mûrement examiné la malade et la maladie, nous avons argumenté sur les effets, et il est résulté de tout ceci quelques prescriptions nouvelles qui, nous l'espérons, auront une salutaire influence sur la santé de Mme la duchesse de Berry.

Mais cette visite n'a pas été consacrée exclusivement à ces soins de notre ministère. La princesse est fort préoccupée, elle est impatiente; les journaux qu'elle lit chaque matin avec une ardeur extrême, lui occasionnent des accès d'humeur guerroyante qui éclatent subitement sous le moindre prétexte. Nous avons été témoins de plus d'une explosion de ce genre aujourd'hui même; aussi, MM. Deneux et Gintrac lui ont adressé, à ce sujet, des exhortations vraiment paternelles.

Au milieu de nos entretiens médicaux et autres, il a été question de l'accouchement, et ces Messieurs ont engagé la princesse à ne rien faire pour se soustraire à tous les moyens de constatation dont l'autorité aurait besoin, soit avant, soit après l'événement. On lui a démontré que ce serait par là qu'elle rendrait sa libération plus facile et plus prompte.

Après quelques violentes récriminations contre beaucoup de personnes, Son Altesse Royale a paru tomber dans une sorte d'affaissement physique et moral que j'ai déjà observé plusieurs fois. Est-ce résignation ou

[redacted]

plutôt impuissance? Je ne sais, mais alors la princesse paraît étrangère à tout ce qui l'environne; sa pensée se concentre sur quelque objet intérieur et l'on ne peut plus rien en obtenir. Cependant, comme je voyais sur son visage l'indice d'une souffrance intime, j'ai essayé de provoquer une diversion active et j'y ai réussi. J'ai parlé tout naturellement des projets de Madame à propos de son enfant, de son désir de le nourrir elle-même, et ce que j'avais prévu est arrivé. Ces Messieurs se sont récriés contre ce projet; Mme la duchesse de Berry se voyant contredite, a laissé là sa rêverie.

« — Qu'aurais-je de mieux à faire, s'est-elle écriée « avec une extrême vivacité, qu'y a-t-il de plus « simple, de plus naturel dans ma position? Ne « serai-je pas trop heureuse d'avoir à m'occuper de « ma petite fille ? (Madame est persuadée qu'elle doit « avoir une fille.) J'ai toujours eu beaucoup de lait, je « veux avoir le plaisir de remplir un devoir sacré, « puisque ma position actuelle ne me l'interdit plus. »

M. Gintrac n'approuve pas du tout ces élans d'amour maternel. Dans une discussion médicale très vive et très nette, il a fait sentir à la princesse les graves inconvénients qui pourraient résulter pour sa faible poitrine, d'un allaitement aussi intempestif. Il nous a pris à témoin de l'importance de ce fait pratique, du danger qui suit ces tentatives, et nous avons abondé dans son sens. Nonobstant, Son Altesse Royale a persisté dans son idée qui n'est fort heureusement qu'à l'état de projet, et j'ai cru devoir faire signe à M. Gintrac de ne pas se donner le tort d'avoir trop raison. Il y a des esprits, et Mme la duchesse de Berry est de ce nombre, qui s'irritent contre les démonstrations poussées trop loin, qui font de l'opposition pour

[redacted]

le plaisir d'en faire et qui ne veuleut pas accepter par autorité l'opinion qu'on leur impose, lors même qu'elles en sentent au fond toute la justesse.

Cette escarmouche, qui a été vive, a relevé Madame de son abattement, et nous avons pu reprendre, sans orage, la conversation interrompue. Mme la duchesse de Berry a dit que M. de Brissac et Mme d'Hautefort se refuseraient toujours à signer quoi que ce fût ; qu'en venant à Blaye auprès de sa personne, ils avaient pris l'un et l'autre une résolution formelle à cet égard et que personne au monde ne pourrait les contraindre à jouer un rôle quelconque dans ces constatations odieuses.

Je crois, en effet, que M. le comte de Brissac est bien décidé à rester neutre au milieu de tout ce qui pourra survenir. Ce personnage me paraît doué de beaucoup de fermeté. Il est très silencieux, d'une politesse exquise, mais froide, rigide observateur des formes, fort pieux, dit-on, et le parfait modèle des époux et des pères. Sa présence à Blaye est un gros sacrifice qu'il accomplit avec résignation. Ses intérêts privés en souffrent considérablement ; son éloignement de sa nombreuse famille lui cause une tristesse profonde, sa santé même s'altère, le rhumatisme l'envahit, mais il ne s'en plaint pas ; le sentiment du devoir le soutient, et Mme la duchesse de Berry, à qui rien de tout cela n'échappe, plaint le comte et se montre très reconnaissante de tout ce que souffre pour elle ce loyal serviteur.

Mme la comtesse d'Hautefort ne se pique pas de ces vertus antiques, de ce stoïcisme romain, si éloigné de son caractère, mais j'aurai occasion de revenir sur ce chapitre et de compléter ce portrait de la dame d'honneur. Qu'il me suffise de dire aujourd'hui que

[redacted]

M. Gintrac a montré beaucoup de fermeté dans la discussion de cette affaire, et qu'après avoir mis de côté les deux personnages en question, il a été établi très catégoriquement que la princesse ne devait rien négliger pour rendre sa libération facile et prompte. Ce sujet de conversation est d'un haut intérêt, et je suis bien aise qu'il ait été mis sur le tapis par le cher confrère de Bordeaux. M. Deneux, qui n'avait cependant pas reçu de mot d'ordre, nous a parfaitement secondés, et désormais, je pourrai, sans beaucoup de difficultés, traiter cette matière ardue. Cependant il est aisé de voir que Mme la duchesse de Berry n'accepte pas ce programme ; elle garde *in petto* l'espoir de sortir d'ici, et à chaque instant, dans la conversation, elle fait allusion à cette liberté qu'elle désire et attend toujours. Elle repousse toute idée en opposition avec ce sentiment si naturel dans sa situation; toute la rhétorique de M. Gintrac n'a pas détruit le moins du monde cette pensée vivace : *sortir de prison.* Pour mon compte, je ne cherche pas à lui ouvrir les yeux sur le néant de ses espérances. Je laisse au temps et aux circonstances le soin d'apporter cette démonstration contraire qui la révoltera sans doute, mais qu'elle sera bien forcée d'accepter.

Aujourd'hui, veille de Pâques, Madame a voulu rester seule; les hôtes du pavillon sont en retraite, et j'ai dû renoncer à ma visite du soir. Nous avons fait une longue promenade sur les remparts de la citadelle. Le printemps commence à se faire sentir. Il est ici un peu plus précoce qu'à Paris, et ces charmants avant-coureurs de la belle saison m'ont mis le cœur en joie. Du haut de cette forteresse, on découvre un vaste horizon qui commence à se parer de cette verdure printanière si douce à l'œil des amateurs de la

campagne. Le soleil, dont les rayons s'attiédissent sensiblement depuis quelques jours, descend moins vite vers les collines derrière lesquelles il va disparaître; des jours plus longs et plus doux nous permettent de vivre en plein air, et de chercher quelques récréations dont nous avions besoin. Espérons que ces salutaires influences ne seront pas perdues pour la captive, et que le pavillon tout entier les subira, même à son insu.

M. Deneux paraît fort content de sa situation actuelle. Il voit Son Altesse Royale plusieurs fois par jour ; il se regarde comme faisant partie de sa maison ; et cela étant ainsi, ses plus vastes ambitions sont satisfaites. Il prend au sérieux son rôle de prisonnier, si bien que le général a quelquefois beaucoup de peine à le retenir au salon, le soir. Le cher maître, esclave de la consigne, veut regagner son donjon à l'heure où l'on doit fermer les portes, mais M. Bugeaud, qui montre une extrême tolérance sur ce chapitre, le dispense volontiers de ces formes rigoureuses et diminue à plaisir les mérites de son martyre volontaire. Heureuse disposition d'esprit, vraiment, que celle de mon cher confrère! Nature bienveillante, cœur d'où découlent tous les sentiments affectueux! Âme tendre, expansive, inclinant toujours à l'indulgence, procédant par élans d'enthousiasme, adorant le pouvoir et plein d'une sorte de vénération instinctive pour ceux que le rang et la naissance ont placés aux sommités sociales!

Plus je vois M. Deneux, plus je l'étudie, et plus je me sens porté à l'aimer. En dépit de ses prétentions picardes, il est l'homme le plus inoffensif qui puisse se rencontrer. Et tout le monde, dans notre nombreux cercle, a si bien compris la bonté de son caractère, que chacun l'aime et le respecte. On admire la naïveté de

ses convictions, la sincérité de son dévouement ; personne ne songe à les attribuer aux misérables calculs d'un égoïsme si fréquent parmi les courtisans des branches aînées ou cadettes. On voit que son cœur le pousse, et que ses adorations pour Mme la duchesse de Berry sont naturelles et gratuites. Si l'on se permet de rire quelquefois de ses allures un peu surannées, des quiproquos qui naissent de ses trop fréquentes distractions, si certains plaisants mettent à de rudes épreuves sa crédule bonhomie, cela ne passe jamais les limites et j'ai le plaisir de voir que l'on sait rendre justice à un médecin tout à fait digne de l'estime des honnêtes gens.

Ajouterai-je que M. Dubois est, en général, moins bien traité que M. Deneux, et que les prédilections de M. Bugeaud pour le célèbre chirurgien ne peuvent contrebalancer le goût très vif de nos officiers pour l'accoucheur de Madame? Ce sont là de petites causes dont les effets peuvent avoir une certaine importance ; je ne crois pas inutile de les noter en attendant.

Dimanche 7 avril.

C'est aujourd'hui Pâques. M. le curé de Blaye, qui nous a fait plusieurs visites ces jours derniers, a dit la messe ce matin, dans l'appartement de Mme la duchesse de Berry. On assure qu'il y a eu au pavillon plusieurs actes de dévotion sérieuse, et que les offices se sont prolongés bien plus que de coutume.

J'ai vu la princesse pendant quelques minutes seu-

lement, et je n'ai rien observé de nouveau dans son air. Déjà, dans plusieurs circonstances, il m'a semblé que Son Altesse Royale avait plus de dévotion que de piété. Son origine italienne comporte, d'ailleurs, ce genre de sensibilité religieuse qui se traduit au dehors par un certain nombre d'actes matériels ostensibles. Il s'agit bien plus de la forme que du fond ; on fait son devoir à jour fixe, parce que c'est l'usage, et sans y être porté par une impulsion venant de l'âme.

Le temps pascal n'a pas beaucoup agi sur le moral de la princesse; je l'ai rarement vue aussi irritable, sa parole est dure pour des personnes qu'elle traite en ennemies; M. d'Argout, M. Thiers, sont l'objet de ses attaques les plus vives, car c'est à eux qu'elle reproche son arrestation et le prolongement de sa captivité.

Ce soir, j'ai été reçu comme de coutume, mais l'humeur guerroyante de la princesse nous a mis en mesure de rompre bien des lances. J'ai eu l'occasion de repousser bien des accusations souverainement injustes, mais Mme d'Hautefort étant survenue, a renchéri sur les violences de Son Altesse Royale, et M. Deneux et moi, nous avons eu fort à faire. Ces dames ont déployé une verve de malignité aussi peu charitable que possible ; j'étais battu à plate couture, et j'allais me reconnaître vaincu, lorsque j'ai eu le malheur de laisser échapper la pauvre petite phrase que voici :

— Je ne peux pas vous démontrer que vous avez tort, mais je constate que vous êtes deux mauvaises chrétiennes!

« — Encore une constatation, mais celle-là, du
« moins, je vous la pardonne, car elle ne vient pas
« de M. d'Argout. Mais l'autre, celle dont vous m'avez

[redacted]

« rompu la tête hier, croyez-vous que je me laisse-
« rai tondre sans crier? Vos Ministres ont décidé que
« je mourrais ici ; on me retiendra dans cette prison
« abominable jusqu'après mes couches, et ceci ter-
« miné, on ne manquera pas de prétextes pour me
« retenir encore. Je dois m'attendre à tout de la
« part de ces gens sans cœur et sans foi. Peut-être
« y a-t-il encore dans quelque coin de cette forteresse
« des oubliettes que l'on me réserve et par où je dis-
« paraîtrai un beau jour. »

Dans cette disposition d'esprit il n'y a plus à raisonner avec Mme la duchesse de Berry. Il faut la plaindre, gémir avec elle, tâcher de la consoler par de douces paroles, ou chercher à la distraire en suscitant quelques émotions d'une autre nature. C'est ce que j'ai essayé avec assez peu de succès, et j'ai dû recourir à la bonne volonté de Mme d'Hautefort. J'ai fait un appel à son talent éprouvé, je lui ai fait comprendre la nécessité de calmer les nerfs agacés de la princesse; j'ai mis en jeu son amour-propre en lui disant que son piano, comme la harpe de David, pouvait seul clamer les fureurs de notre Saül en jupons, et bientôt un petit concert nous est venu en aide. Heureuse influence de la musique ! charme divin de quelques sons mélodieux ! Mme la duchesse de Berry est éminemment impressionnable sous ce rapport; jamais cette sorte de traitement moral n'a échoué dans des circonstances de ce genre. Peu à peu son esprit irrité s'apaise, le calme renaît là où s'agitaient des passions violentes, et tout cela sous l'influence de quelques airs habilement choisis par notre noble virtuose. Mme d'Hautefort a joué la romance du *Saule*, d'*Othello;* les langueurs de cette pauvre Desdemona nous ont émus délicieusement. La princesse a chanté

a demi-voix les dernières paroles de la scène finale :

> Deh ! calma ô ciel nel sonno
> Per poco le mie pene,
> Fa che l'amato bene
> Mi venga consolar.
> Se poi son vani prieghi,
> Di mia fredo urna inseno
> Di pianto venga al meno
> Il cenere a bagnar.

Le cri de douleur qui s'échappe du fond du cœur de la malheureuse Desdemona donne à ce chef-d'œuvre de Rossini une expression déchirante. La princesse n'a pas essayé de le rendre avec l'énergie qu'y déploie Mme Malibran, mais elle l'a dit avec justesse et de façon à prouver qu'elle en comprenait toute la portée. Elle a même semblé s'appliquer cette situation si touchante et faire un rapprochement qui l'a beaucoup attendrie ; elle a pleuré, mais ses larmes m'ont paru sans amertume. L'attendrissement a cédé la place à un sentiment beaucoup plus gai quand Mme d'Hautefort s'est avisée de me jouer ce boléro lamentable qui fait mon tourment perpétuel ; je me suis résigné de très bonne grâce à souffrir un martyre musical que m'inflige trop souvent la dame d'honneur de la princesse.

Cela nous a un peu remis en gaieté. M. Deneux nous a parlé, je ne sais à propos de quoi, des mariages heureux qui durent longtemps, de ces cérémonies où l'on voit deux vieux époux, après cinquante ans de ménage, faire de nouveau bénir leur union au milieu d'un nombreux cortège d'enfants et de petits-enfants, et Madame, qui n'a jamais vu pareille fête, ne m'a pas paru fort envieuse du bonheur de ces Philémon et Baucis. Mme d'Hautefort était assez disposée à rire aux dépens de ces tourtereaux caducs et je n'ai pas manqué de

ion contingent de plaisanteries sur ces amours
nelles.

iquante ans de mariage ! Mais ce n'est rien
u père Tortier, cet aubergistre-postillon du
ii a eu la gloire d'être à la fois le modèle et le
e des maris.

est-ce que c'est que le père Tortier ? Contez-
ic cela, docteur, et montrez-nous ce phénix
x.

ci ce que c'est. Un jour, en allant à Paris,
s arrêté au Mans pour visiter quelques amis.
passion pour les vieilles églises et je suis
iateur de sculpture, de tableaux anciens, de
c et d'épitaphes. Donc, j'ai flané suivant ma
et un antiquaire du cru, qui me servait de
m'a montré les débris d'une ancienne église,
la Couture, je crois, dans laquelle il avait lu
une longue inscription funéraire racontant
ce brave aubergiste.

re Tortier, ancien postillon, qui mourut en
vante d'avoir conduit quatre rois de France,
: Louis XI, Charles VIII, Louis XII et
Ier, mais il se vante bien plus encore d'avoir
bon ménage avec la même femme pendant
quatre ans accomplis. Cette longue épitaphe,
ne vraie biographie, se termine par ces deux
'honneur de la femme :

> Toujours était d'humeur aigre et jalouse.
> Qu'un autre après moi l'épouse !

énomène de longévité conjugale nous a beau-
rire, et l'élégie sentimentale de M. Deneux
minée en épigrammes contre les maris trop
res. Il y a des vertus qui tournent facilement

au ridicule ; les moqueurs ont beau jeu avec ces héros de fidélité et de patience.

J'ai beaucoup jasé aujourd'hui avec M. Deneux. Il m'a avoué qu'il n'avait pas cru à la grossesse de Mme la duchesse de Berry et qu'il n'avait demandé au Gouvernement l'autorisation de venir à Blaye auprès de la princesse qu'avec l'espoir d'être refusé. Il voulait publier ce refus pour démentir les bruits injurieux qui couraient sur le compte de Son Altesse Royale. Cette démarche imprudente comblait les vœux du ministère ; aussi s'empressa-t-il d'accueillir cette proposition. L'accoucheur ordinaire de la princesse, pris dans ses propres filets, ne put pas reculer. Il partit pour Blaye et trouva bientôt un puissant motif de consolation dans la pensée suivante : la naissance du duc de Bordeaux a été attaquée à plusieurs reprises et plus particulièrement à la fin de l'année 1830 ; on a cherché à élever des doutes sur ce qui s'est passé aux Tuileries dans la nuit du 29 septembre 1820 ; il est probable que l'accouchement, puisque grossesse il y a, offrira quelque ressemblance avec celui que l'on incrimine, et ce rapprochement signalé avec soin servira de démonstration et prouvera la légitimité du premier.

M. Deneux s'est dit tout cela et bien d'autres choses encore, et ni vous ni moi n'eussions trouvé cet enchaînement si logique de conditions et de circonstances. Avec mon très honoré confrère, il faut toujours s'attendre à des surprises de ce genre ; aussi, quand il veut bien m'admettre à l'honneur de ses confidences, je me donne bien de garde de lui exprimer quelque étonnement au sujet de ces découvertes singulières. M. Gintrac, qui est fort poli, dit que cela n'a pas le sens commun ; je suis assez disposé à partager l'opinion de M. Gintrac.

[redacted]

Lundi 8 avril.

Ce matin, Mme la duchesse de Berry ayant lu dans je ne sais quel journal que le Gouvernement avait refusé d'autoriser M. le comte de Ménars à se rendre à Blaye, cette nouvelle, vraie ou fausse, a occasionné un très vif mouvement d'irritation. Acquitté par la cour d'assises de Montbrison, M. de Ménars serait le bienvenu ici, car sa présence rendrait la liberté à M. de Brissac. Peut-être existe-t-il d'autres motifs pour désirer le retour de ce personnage, peut-être était-il attendu ; aussi ce désappointement a-t-il été la cause d'une scène violente. Je n'ai jamais pu pénétrer jusqu'à Son Altesse Royale. M. Deneux soupire. M. de Brissac paraît consterné et il m'assure que la princesse n'est pas en état de recevoir. Je le crois sans peine, car, pendant le court entretien que nous avons eu à ce sujet dans le salon, il est arrivé jusqu'à nous des exclamations, des cris, des menaces, et nous avons dû nous retirer sans pouvoir essayer de calmer cette tempête.

Et c'est vraiment dommage, car j'avais en poche beaucoup de petites ressources qui auraient pu se montrer efficaces dans ce moment critique. Il nous arrive depuis quelque temps un grand nombre de demandes adressées à la princesse ou au général par des belles dames, des nobles demoiselles qui brûlent du désir de partager la captivité de Mme la duchesse de Berry et qui sollicitent la faveur de s'enterrer vivantes avec l'illustre prisonnière. Quelques-unes de ces dames sont, par parenthèse, de mon cher pays d'Anjou et portent des noms à moi bien connus.

D'autres dames, non moins fidèles, nous inondent de

contre une espérance trompeuse, dans le but de lui épargner la secousse qui devra résulter de son désappointement.

M. Deneux, qui a accouché pendant quinze ans la majeure partie du faubourg Saint-Germain, est un répertoire vivant d'histoires passablement scandaleuses, et qu'il raconte avec une bonhomie singulière. Les anciens accoucheurs, ou du moins quelques-uns d'entre eux, ont l'habitude de parler de leurs clientes avec un abandon naïf fort amusant pour ceux qui les écoutent, mais qui le serait assurément beaucoup moins pour les personnes dont il est question. Je me rappelle un professeur justement célèbre dont les leçons étaient semées de détails circonstanciés sur l'accouchement de Madame A., sur la fausse couche de Madame B., sur ceci et sur cela de Mmes C., D., etc., et le cher maître n'y entendait pas malice. Sa clientèle fort étendue fournissait une ample moisson de faits curieux, d'observations intéressantes, et quand il s'agissait d'un évènement quelque peu scabreux, un accès de discrétion se déclarait souvent un peu tard; le nom de la dame était omis, mais celui de la rue qu'elle habitait se faisait jour dans le récit du professeur, et le malin auditoire riait de ces précautions oratoires insuffisantes, de ces réticences transparentes qui ne dérobaient rien à sa sagacité.

M. Deneux est de la même famille scientifique que le professeur dont je parle. Il raconte volontiers les choses remarquables dont il a été témoin, et d'autant plus que Mme la duchesse de Berry est friande d'histoires de ce genre. Son Altesse Royale connaît la plupart des femmes dont M. Deneux est l'accoucheur: il s'agit pour mon confrère et pour la princesse de personnes dont la vie privée n'a pas de mystère; aussi

[redacted]

la causerie devient promptement amusante quand on entame le chapitre de la chambre à coucher.

M[me] d'Hautefort, qui est un peu collet monté, ne se prête pas facilement à ces entretiens, où beaucoup d'anecdotes piquantes ont pour héroïnes des personnes qui sont de ses amies. La comtesse ne favorise pas les excursions de M. Deneux sur ces domaines réservés, et souvent il s'élève de vives discussions entre le cher maître et la dame d'honneur. La princesse prend ordinairement le parti de son accoucheur, et cette petite guerre, dont je suis le témoin attentif; me fournit matière à bien des observations singulières.

Mardi 9 avril.

Ce jour a été marqué par un incident extraordinaire. Voici les faits dont j'ai été témoin:

Nous venions de déjeuner. Il ne restait plus dans la salle à manger que le général, son aide de camp et moi, lorsque le planton de la porte Dauphine est venu dire au gouverneur qu'un monsieur sollicitait l'honneur d'être admis auprès de lui. La carte remise par le planton portait le nom de M. le comte de Chouleau (1).

Le général, qui ne refuse jamais les demandes de ce genre, a donné l'ordre d'introduire M. de Chouleau dans la citadelle, et après quelques minutes d'attente, nous avons vu entrer dans le salon un personnage de grande taille, de tournure un tant soit peu militaire ayant en somme fort bon air. Il a décliné son nom e

(1) J'ai revu aujourd'hui (6 novembre 1858) M. le comte de Chouleau chez M. le comte de Bizy, son ami. M. de Chouleau paraît fort vieux. On dit que sa fortune a été en partie détruite au service de la branche aînée.

sa qualité ; il a ajouté qu'étant personnellement dévoué à Mme la duchesse de Berry, il désirait vivement être admis auprès de Son Altesse Royale pour lui rendre compte de diverses commissions dont elle l'avait chargé lors de son départ du château de Nantes. Il ajoute encore qu'il arrive tout récemment de Prague, qu'il apporte à la princesse des portraits de ses enfants, des boucles de leurs cheveux et enfin deux lettres du jeune Henri et de la princesse Louise.

Le général refusa nettement de permettre cette entrevue. Il propose à M. de Chouleau d'écrire à la princesse pour lui annoncer ces divers objets, et il se charge de remettre lui-même lettres, portraits, cheveux, etc. M. de Chouleau insiste avec chaleur, il fait un appel énergique au cœur paternel de M. Bugeaud, il plaide la cause d'une mère séparée de ses enfants, et bientôt il triomphe de la résistance du gouverneur qui, pour le dire en passant, a bien l'âme la moins geôlière que je connaisse.

En conséquence, le général se rend au pavillon, se fait annoncer chez Madame et lui fait part de ce qui se passe. La demande de M. de Chouleau lui est soumise, et la princesse répond qu'elle sera enchantée de recevoir cet ambassadeur *in partibus*. Elle ajoute que la nature des nouvelles apportées par M. de Chouleau rend le tête-à-tête indispensable, que ce sont des affaires de famille fort étrangères à la politique et qu'elle aurait la plus grande répugnance à confier à un tiers.

« — Croyez-moi, général, calembourg à part, ma
« position exige des précautions dont vous comprenez
« toute l'importance. Laissez-moi seule avec M. de
« Chouleau ; quelques minutes suffiront, et je vous
« saurai gré de cette complaisance. »

Le général, revenu près de nous, ne paraît pas très disposé à favoriser ce conciliabule. Il soulève des difficultés qui me semblent bien fondées, mais l'ambassadeur bénévole ne se déclare pas battu ; il revient à la charge avec une extrême vivacité, il confie même à M. Bugeaud, mais à voix basse, une partie des choses qu'il veut communiquer à Mme la duchesse de Berry.

Enfin, un homme de confiance est expédié à l'hôtel où est descendu le comte de Chouleau, avec ordre de transporter dans la citadelle la malle et le porte-manteau de ce monsieur. Ces bagages sont apportés aussitôt dans le salon, l'ouverture en est faite devant nous et M. de Chouleau en tire deux belles miniatures, richement encadrées, représentant les enfants de la princesse, puis une lettre non cachetée adressée à Mme la duchesse de Berry par M. de Chateaubriand, enfin quelques autres menus objets sans importance.

Le général a dû prendre connaissance de cette lettre, dont j'ignore le contenu, et il a fait observer au porteur de cette dépêche qu'il aurait dû en parler de prime abord, puisque c'était évidemment la partie la plus importante de son message.

Enfin, après quelques incidents, le général conduit lui-même M. de Chouleau au pavillon de la princesse. Les gardes de l'intérieur reçoivent des mains mêmes du visiteur tout ce que contiennent ses poches, et il arrive au salon, où se trouvent réunis Mme d'Hautefort et M. de Brissac. Après quelques minutes d'attente, le valet de chambre introduit M. de Chouleau dans l'appartement de la princesse, la porte se referme et le général reste avec les deux compagnons de captivité de Madame. Le tête-à-tête dure à peu près un quart d'heure. Ce temps écoulé, la porte de la chambre à coucher s'ouvre, le comte reparaît, la princesse

l'accompagne jusqu'à l'entrée du salon, elle reçoit les profondes salutations de l'ambassadeur et rentre chez elle. M. de Chouleau cause un instant avec M. de Brissac, et presque aussitôt Son Altesse Royale appelle le général Bugeaud pour lui montrer les portraits de ses enfants et pour le remercier du plaisir que lui procure la possession de ces objets chéris.

Le général n'est pas resté chez Madame plus de trois ou quatre minutes, et quand il est rentré dans le salon, M. de Chouleau était seul.

Le général et son hôte rentrent alors dans le salon, où M. de Saint-Arnaud et moi attendions l'issue de cette affaire avec un vif sentiment de curiosité. Ces messieurs se sont assis et le général a dit :

« — J'ai bien voulu, Monsieur, prendre sur moi
« de faire une chose qui devait être agréable à Mme la
« duchesse de Berry. J'espère que, de votre côté,
« vous voudrez bien reconnaître ce petit service en
« me donnant quelques renseignements sur votre
« entrevue avec Son Altesse Royale. »

M. le comte de Chouleau a remercié le général de sa bienveillance. Il dit que la princesse a exprimé le plus vif désir de recouvrer la liberté, et la résolution où elle est d'accepter les propositions que le Gouvernement voudra bien lui faire pour arriver à ce résultat. Son Altesse Royale a dit encore qu'elle se défiait du ministère, et avec d'autant plus de raison que l'on refusait à M. de Ménars la permission de revenir auprès d'elle, après l'avoir formellement promis. Elle a ajouté qu'elle se trouve fort mal dans sa prison, qu'elle ne veut pas sortir de son appartement parce qu'on l'épie et que cela la contrarie beaucoup. Enfin, dit en terminant M. de Chouleau, Madame m'a parlé

[redacted]

de son mariage et elle m'a autorisé à en faire part à nos amis politiques.

« — Fort bien, Monsieur, mais vous avez vu la « princesse, vous avez dû remarquer sa taille et sa « tournure, et je crois que vous devez être convaincu « de l'état de grossesse de Son Altesse Royale. Qu'en « dites-vous ? »

M. de Chouleau a eu un moment d'hésitation, il a balbutié et a fini par dire que la princesse s'est toujours tenue assise et qu'il n'a rien remarqué de particulier dans le volume de sa personne.

« — Cependant, Monsieur, la princesse s'est levée « pour vous reconduire jusqu'à la porte de sa chambre, « car elle vous accompagnait quand vous êtes rentré « dans le salon. Ainsi donc, permettez-moi d'insister « sur ce point. Entre nous, franchement, que pensez-« vous de cette grossesse si facile à reconnaître ? »

M. de Chouleau a dit qu'il croyait à la grossesse de Mme la duchesse de Berry avant de venir à Blaye, que ce que Madame venait de lui dire relativement à son mariage augmentait sa conviction, mais qu'il n'a rien vu qui soit une preuve physique du fait. Il ajoute que, quand bien même il eût pu remarquer l'augmentation d'épaisseur de la taille, cela ne prouverait rien, car le moindre coussin bien placé pouvait simuler cette tuméfaction du ventre.

Je n'avais pas tout à fait attendu ce moment pour avoir des doutes sur la bonne foi de M. le comte de Chouleau. Il me semblait que le général était dupe d'un homme adroit et déterminé, et que M. l'ambassadeur, une fois arrivé à son but, ne tarderait pas à se moquer de nous. Il y avait entre M. de Chouleau avant et M. de Chouleau après l'entrevue une telle différence

d'expression, de tournure, que je voyais clairement qu'il nous avait joués.

Le général sentit le coup. Il comprit que ce personnage pouvait écrire demain au journal *La Guyenne* qu'il avait eu l'honneur d'être admis auprès de Mme la duchesse de Berry et qu'il n'avait aperçu en elle aucun signe visible de grossesse. On sait bien quel retentissement peut avoir une déclaration de ce genre et quel parti les légitimistes peuvent en tirer. On peut également supposer l'humeur de M. le comte d'Argout, le mécontentement du ministère, et je vois clairement que mon cher général, après une pareille équipée, n'aura plus d'indiscrétions à me reprocher.

M. Bugeaud a conservé un sang-froid que j'admire. Il dit très tranquillement à son aide de camp :

« — Monsieur de Saint-Arnaud, montez au pavillon,
« demandez à voir Mme la duchesse de Berry et priez-
« la, de ma part, de vouloir bien accorder une nouvelle
« audience à M. le comte de Chouleau. Dites à Madame
« que je la prierai moi-même de se tenir debout, de
« marcher devant M. le comte et de s'expliquer elle-
« même, si elle le juge à propos, au sujet de sa
« grossesse. »

L'aide de camp part aussitôt, et nous restons tous trois assis et silencieux. M. de Chouleau me paraît un peu embarrassé; l'expression de sa physionomie indique une vive préoccupation. Le général est calme, et moi j'attends l'événement.

M. de Saint-Arnaud revient au bout d'un quart d'heure et rapporte la réponse suivante de la princesse :

« — Je ferai volontiers ce qui plaira au général. Je
« ne comprends rien à ce débat. M. de Chouleau m'a
« vue debout ; j'ai marché dans ma chambre pendant

[redacted]

« une partie du temps qu'il est resté chez moi ; je lui
« ai parlé de mon mariage, de ma grossesse qui est
« assez visible, ce me semble, et il a même été ques-
« tion de M. Deneux, dont la présence auprès de moi
« serait absurde si je n'étais pas enceinte. »

Le général a dit alors très tranquillement à M. de Chouleau qu'il l'engageait à profiter de la bonne volonté de Mme la duchesse de Berry, et à revenir auprès d'elle pour se convaincre par ses propres yeux de la réalité de ce fait. Mais le monsieur ne tient pas du tout à y voir si clair. Il dit que Madame ne lui a pas parlé de sa grossesse, et qu'au surplus cette particularité n'a aucune importance pour lui et qu'il s'engage à ne rien dire à ce sujet.

Je voyais l'orage se former peu à peu ; le général restait impassible, mais son mâle visage indiquait ouvertement une grande agitation intérieure. M. de Saint-Arnaud, qui a toute l'ardeur de la jeunesse, se contient à peine et il dit avec assez de vivacité que ce qui vient de se passer n'est pas de nature à inspirer une bien grande confiance dans cet engagement ; qu'il serait convenable que M. de Chouleau écrivît et signât une déclaration contenant le détail de cette entrevue. Cette pièce servirait de correctif à tout ce que M. de Chouleau pourrait publier plus tard, le général n'en devant faire usage que dans le cas d'indiscrétion et de mauvaise foi.

M. de Chouleau n'a rien voulu entendre. La discussion a pris un caractère assez violent, surtout entre le personnage et l'aide de camp du général. Mais l'ambassadeur avait pris son parti ; il lui convenait de ne pas compromettre le résultat de la mission en répondant à des paroles brûlantes, et tout ce qui a été dit dans cette circonstance n'a pu le faire sortir de la ré-

serve qu'il s'était imposée. Le général a montré beaucoup de dignité, de modération, et à la place de M. de Chouleau, j'aurais eu plus de peine à supporter son froid dédain que les ardentes apostrophes de son aide de camp.

Enfin, M. de Chouleau nous a quittés, et M. Bugeaud,

> Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,

a bien juré qu'on ne l'y reprendrait plus. Il se reproche sa bonté, sa confiance, comme si ces qualités de son âme étaient de grands défauts. Il ne manque pas de gens ici qui cherchent sans cesse à le prémunir contre ses bons instincts et qui s'appliquent à le pousser dans des voies rigoureuses. Mais c'est en vain, il ne peut s'endurcir à volonté ; la ruse dont il a été victime aujourd'hui ne changera rien à sa nature bienveillante.

Ce soir, lors de notre visite accoutumée, M. Deneux, qui ignorait cette scène, a demandé des détails à la princesse, et j'ai entendu Madame raconter tout ce qui s'était passé entre elle et M. de Chouleau. Nous avons longuement examiné cette affaire; Mme la duchesse de Berry a déclaré qu'elle ne comprenait pas la conduite du comte. Elle se dit heureuse de l'avoir vu et de tenir de lui-même des renseignements précis et récents sur sa famille et ses amis. Elle dit que c'est un homme de résolution et dont le dévouement égale le courage, mais elle ajoute qu'il a été très imprudent et très maladroit de nier une chose évidente, qu'il pouvait d'ailleurs reconnaître sans se compromettre le moins du monde. Avec un autre homme que le gouverneur, une pareille difficulté, soulevée si mal à propos, aurait pu avoir des suites

[redacted]

fâcheuses. On aurait pu l'empêcher de sortir de la citadelle et lui faire un mauvais parti, chose qu'il devait éviter à tout prix.

Ce texte nous a conduits fort loin, et la princesse, qui ne se pique pas toujours de rendre justice à qui elle appartient, n'a pu s'empêcher de reconnaître que, dans toute cette affaire, le général Bugeaud s'était montré parfait pour Son Altesse Royale. J'ai raconté les choses dont j'avais été témoin : l'appel fait aux sentiments d'humanité du général, le succès de la plaidoirie du comte et l'espèce d'ingratitude dont il a payé les complaisances du gouverneur. La princesse a déploré la conduite de son fidèle; elle craint que cet incident fâcheux influe d'une manière défavorable sur l'esprit de M. Bugeaud et le porte à prendre contre elle des mesures de rigueur dont elle aura seule à souffrir.

Mercredi 10 avril.

Ce matin, à neuf heures, j'ai trouvé M[me] la duchesse de Berry écrivant avec ardeur; son visage était animé, ses yeux rouges, et je ne sais à quoi attribuer cette surexcitation. Madame m'a dit qu'elle avait passé une très mauvaise nuit et qu'elle s'était enfin résolue à faire des propositions au Gouvernement.

« J'écris au général Bugeaud pour le charger de « transmettre ces propositions au ministère, et j'espère « qu'il voudra bien les faire parvenir à Paris le plus « promptement possible. Je m'engage à me retirer « dans le lieu qui me sera désigné et à fournir toutes « les garanties désirables de mon éloignement des « affaires publiques. »

Mme d'Hautefort, qui est venue sur ces entrefaites, trouve que Son Altesse Royale oublie un peu trop dans cette circonstance le soin de sa dignité ; elle ne comprend pas que la princesse consente ainsi à traiter de puissance à puissance avec des usurpateurs et des traîtres, et elle termine cette sortie extra-parlementaire en disant que les ministres n'oseront pas refuser une telle ouverture. Suivant la dame d'honneur, le ministère a voulu humilier Son Altesse Royale en la réduisant à cette extrémité.

J'ai cru devoir faire observer à la noble comtesse que le gouvernement prenait cette affaire au sérieux et que ces petites considérations d'amour-propre n'entraient pour rien dans les décisions du conseil des ministres. Nous avons assez vivement argumenté sur ce point, et j'ai trouvé la princesse beaucoup plus raisonnable que Mme d'Hautefort. M. de Brissac, qui a été témoin de cette petite scène, se contente de soupirer ; il prend très rarement un parti quelconque dans les contestations qui s'élèvent entre nous ; sa neutralité est, je crois, systématique ; il ne veut se mêler de rien, et les appels que lui font les adversaires chacun de leur côté restent ordinairement sans réponse.

Pendant que nous devisions ainsi, Mme la duchesse de Berry n'a pas interrompu son travail ; elle retranche, ajoute, corrige, recommence ses brouillons, relit à voix basse ses phrases, dont elle ne paraît pas contente, consulte Mme d'Hautefort, qui trouve que ce sera toujours assez bien, que c'est trop bien, et que Son Altesse Royale ne devrait pas se donner tant de peine pour des gens..., etc.

Il me semble que tout ce qui se passe en ce moment est une conséquence de l'affaire d'hier. M. de Chouleu

[redacted]

a très probablement apporté quelques nouvelles qui ont influé sur les déterminations de la princesse. L'humeur guerroyante de Mme d'Hautefort dépend sans doute de la même cause, et bientôt peut-être nous saurons à quoi nous en tenir.

M. Gintrac est arrivé à midi. Nous nous sommes rendus aussitôt auprès de Mme la duchesse de Berry, que nous avons trouvée en proie à la même agitation déjà constatée ce matin, toujours occupée de son projet de propositions, et fort inquiète des résultats de cette démarche décisive.

La partie médicale de notre entrevue a été singulièrement abrégée, et, après quelques détails sommaires sur sa santé, la princesse a soumis sa grande affaire à notre cher confrère de Bordeaux. M. Gintrac a dit qu'il n'y voyait aucun inconvénient, et il a engagé Son Altesse Royale à se hâter d'envoyer sa demande. Alors Madame nous a remis une lettre adressée au général et nous a priés de la lui donner aujourd'hui même.

Nous l'avons portée immédiatement au gouverneur et nous l'avons engagé non seulement à l'expédier aussitôt à Paris, mais encore à l'appuyer de son suffrage, à insister auprès du ministère pour que l'on accueille favorablement les vœux de la princesse. Le général, qui comprend à merveille cette question d'humanité, et qui, dans toutes les occasions analogues, témoigne à Son Altesse Royale les égards et la bienveillance qu'inspirent ses malheurs, nous donne l'assurance qu'il va solliciter vivement les ministres afin d'obtenir que l'on mette un terme à cette captivité déplorable.

Nous nous sommes empressés de rapporter à la princesse les excellentes dispositions de M. le général Bugeaud, qui ont paru lui faire beaucoup de plaisir.

Elle espère, et cela suffit pour dissiper ses ennuis. L'espoir est, de tous les sentiments, celui qui se passe le mieux de motifs plausibles.

Ce soir, à cinq heures, au moment où le planton allait arriver pour emporter notre courrier, un des gardes de l'intérieur est accouru en toute hâte et a remis au général un billet de la princesse dans lequel Son Altesse Royale le prie de ne pas envoyer ses propositions au Gouvernement. Madame se borne à demander que l'on autorise MM. de Chateaubriand et Hennequin à se rendre à Blaye pour lui servir de conseils.

Il a fallu modifier les dépêches dans ce sens. Le général a dicté une nouvelle lettre pour M. le comte d'Argout, et nous avons tous déploré la rhétorique que nous avons déployée aujourd'hui sans utilité aucune. Mais les destins et les flots sont changeants, et les princesses royales aussi.

Ce soir, à huit heures, je trouve Mme la duchesse de Berry en proie à un accès de fièvre. Les agitations de la journée ont amené ce résultat fâcheux. En conséquence, notre soirée s'est passée assez tristement. La conversation a été languissante, les idées noires dominent, les riantes espérances de l'après-midi se sont enfuies au souffle de quelque génie malfaisant, et rien n'a pu ramener le calme dans l'esprit de notre pauvre malade. M. Deneux a vainement essayé de raconter les scènes obstétricales les plus saisissantes, les opérations césariennes, les applications des forceps et autres histoires chirurgicales non moins dignes d'intérêt. Il a commis quelques cancans d'alcôves des plus drôlatiques, mais sans succès, et la princesse n'a pris qu'une faible part à ces entretiens de si haut goût. Mme d'Hautefort nous a promptement quittés,

[redacted]

et j'ai été réduit à donner la réplique à mon cher confrère, qui n'aime pas le monologue. M. Deneux, comme je l'ai dit, est conteur, mais il aime à sentir qu'on l'écoute. On voit qu'il est habitué à vivre en famille et qu'il lui faut un interlocuteur. Quand, dans nos soirées, la conversation devient très active entre Son Altesse Royale et moi, le cher maître s'adresse alors à Mme Hansler, et tout est pour le mieux. La femme de chambre de Madame est une excellente créature dont tout le monde fait grand cas, et qui est fort aguerrie aux narrations de l'accoucheur ordinaire de Mme la duchesse de Berry.

Jeudi 11 avril.

La fièvre a persisté pendant toute la nuit. Ce matin je trouve la princesse dans un état de faiblesse extrême. Elle a voulu lire quelques journaux; il s'est rencontré plusieurs articles qui l'ont vivement contrariée, enfin M. Deneux et moi, nous ne savons trop comment nous pourrons sortir de ce mauvais pas.

A deux heures, j'ai revu Madame, et j'ai trouvé que l'accès de fièvre était à peu près terminé. Mais il est resté après lui un sentiment d'impatience porté à l'extrême, et qui dénature toutes les habitudes de notre malade. Sa bienveillance pour tout ce qui l'entoure a subi un rude échec : elle est grondeuse, colère, Mme Hansler ne sait où donner de la tête et les deux compagnons de captivité se sont enfermés chacun dans son appartement. Il a fallu exiler au jardin la perruche qui criait, Bewis qui aboyait; enfin,

M. Deneux et moi nous nous sommes retirés prudemment pour ne pas fournir aux nerfs agacés de Madame de nouvelles occasions de se crisper.

Mme Hansler, poussée par son instinct de femme, avait retiré de ses armoires plusieurs robes de chambre de la couleur la plus gracieuse ; elle avait placé près du lit de Madame des bonnets élégants, des camisoles brodées et enrubanées, mais ces puissants auxiliaires de la raison sont restés sans effet. La princesse, sous le rapport de la toilette, est moins femme que beaucoup d'autres femmes ; elle attache généralement assez peu d'importance aux colifichets qui ont tant d'influence sur l'esprit des femmes, et la caméristc, en reconnaissant l'inefficacité de cette tentative désespérée, s'est sérieusement alarmée de l'indifférence absolue de sa maîtresse en matière d'ajustement. Mme Hansler s'est rendue chez Mme la comtesse d'Hautefort; ce chapitre de doléances a été traité avec éclat ; il a été décidé que le Gouvernement voulait la mort de la princesse, et M. Deneux, qui a essayé de parler raison, a été repoussé avec perte. Le cher maître a fini par rire de cette émeute en jupons et nous avons bravement philosophé, comme deux péripatéticiens, en arpentant les hauteurs de la forteresse.

Tout cela n'est pas gai, tant s'en faut; aussi, pour me dérider, ai-je écrit à mon cher doyen, une longue lettre dont j'extrais les passages suivants :

« Voici quelque chose qui vous concerne plus spécialement. Hier, à dîner, vous avez fait les frais de la conversation, et voici comment : nous avions à notre table le commandant et les quatre capitaines d'un bataillon du 14e régiment arrivant de Bordeanx. On parla musique, et le général, qui n'aime que la grosse caisse et le chapeau chinois fit une charge à fond contre

opéra italien. Il déplore la facilité avec laquelle les Chambres accordent de grosses subventions à ces artistes dont le gosier gagne en un an plus qu'un colonel pendant toute sa vie; il se récrie contre les prodigalités du ministre de l'intérieur au profit des beaux-arts, et ses parcimonies quand il s'agit d'encourager l'agriculture; bref, il déclare qu'un nouvel engrais vaut mieux pour le bonheur de la France que le conservatoire et l'académie royale de musique. Et comme c'est la coutume quand on discute une thèse de ce genre, le général, poussant à l'excès son thème d'utilité publique, est arrivé à des conclusions tellement exagérées, pour ne rien dire de plus, que sa démonstration a perdu tout son effet, et que chacun de nous s'est mis à rire de ses conclusions un peu barbares.

« Un des convives nouveaux, jeune capitaine que le soleil de l'Atlas a bronzé, soutint le feu du général en homme d'esprit, parla en expert des grands artistes que l'on entend en Italie et en France, et fit voir que les nations civilisées doivent une partie de leur gloire à ces talents qui font l'admiration de tout le monde. Les plus beaux airs joués par les musiques militaires sont empruntés à ces compositeurs italiens dont le général se plaint si amèrement. L'influence de la musique sur le soldat est incontestable, les chefs de corps savent tout le parti qu'on en peut tirer. Dans les salons de Paris, on trouve des réunions d'amateurs qui comptent des talents hors ligne, et ces virtuoses font les délices de la société la plus polie de l'univers. Mme Merlin, Mme Orfila et quelques autres célébrités de ce genre peuvent rivaliser avec les plus célèbres artistes de nos théâtres lyriques, et je vous prédis, général, que vos opinions sur la musique et les chan-

teurs s'évanouiront dès que vous aurez entendu M. et Mme Orfila.

« J'ouvris de grandes oreilles et regardai de tous mes yeux ce frère et ami qui parlait si bien selon mon cœur, et j'allais joindre ma voix à la sienne lorsque le général s'écria :

« — Mais dites-moi donc, une bonne fois et en bloc,
« ce que c'est que M. Orfila. Je le crois un savant
« médecin, et je lui confierais volontiers le soin de
« ma santé, mais vous me parlez musique et je n'y
« comprends plus rien. »

« Le professeur Dubois, placé à la droite du gouverneur, prit la parole et dit : « Général, c'est le chef d'une armée de trois mille étudiants, chef révéré et estimé de son armée, la conduisant d'une main ferme et bienveillante. C'est un administrateur habile, actif, infatigable, le plus brillant professeur de la faculté de médecine de Paris, un homme qui, jeune encore, fait autorité dans la science, et dont les ouvrages sont devenus classiques dans toutes les écoles de l'Europe.

« Ces mots, dits avec un calme parfait, ont été écoutés avec plaisir par le nombreux auditoire qui entourait la table, et dans la bouche de M. Dubois, ils ont produit beaucoup d'impression. Une autre personne a ajouté :

« M. Orfila, comme doyen de la faculté de médecine de Paris, a rendu d'importants services à la chose publique en s'emparant de l'esprit des étudiants, en les occupant d'une manière sérieuse, en leur enlevant avec soin toutes les occasions de trouble et d'émeute. Et croyez-le bien, général, ce n'est pas chose facile de tenir en repos quelques milliers de têtes chaudes comme on les trouve chez des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, surtout parmi ceux qui se livrent à l'étude des sciences libérales. »

[redacted]

« Le général s'écria : « Bravo ! honneur à M. Orfila ! Je porte sa santé, et je désire qu'il puisse longtemps diriger dans la bonne voie Messieurs les carabins qui seraient tentés d'en sortir! » Tout le monde se leva et fit honneur à ce toast.

« J'épargne à votre modestie les éloges que l'on a faits de votre talent et de celui de Mme Orfila. On a cité Mme de Sparre, Mme Dubignon, et le général, parfaitement édifié sur le mérite de ces célèbres gosiers, a fait remarquer avec un heureux à-propos, « que ces « dames, épousées à cause de leur talent, par des offi- « ciers supérieurs, sont une preuve vivante du goût « des militaires pour la bonne musique et pour les « jolies femmes. Les généraux Merlin et de Sparre, le « colonel Dubignon sont des dilletanti qui ont prouvé « d'une manière éclatante combien l'armée est sensible « au charme de la voix ; les yeux du monde qui nous « tiennent pour des barbares, n'ont ni autant de goût « pour l'art, ni autant de désintéressement à l'égard « des artistes, etc. »

MM. Dubois et Deneux se voient peu ; chacun d'eux se montre fort circonspect sur le compte de son confrère. Toutes les tentatives du général pour les rapprocher sont restées vaines : il y a incompatibilité d'humeur. M. Dubois, toujours silencieux, rentre chez lui de bonne heure et prend rarement part à nos récréations du soir. M. Deneux est toujours pressé de regagner son pavillon ; il faut déployer mille ruses pour l'arracher aux rigueurs de sa capitivité volontaire.

Ce soir, à neuf heures et demie, au moment où nous avons quitté le salon, mon cher confrère et moi, nous marchions tout doucement vers notre retraite, lorsqu'un *Qui vive !* articulé d'une manière formidable, a fait tressaillir M. Deneux. A quelques pas plus loin, un

nouveau *Qui vive !* fait retentir les échos de la citadelle, et le cher confrère tressaille de plus belle. Ces exclamations subites se renouvellent presque à chaque pas; il semble que les sentinelles aient été semées à plaisir sur notre passage, et M. Deneux en est tout troublé!

J'avais pensé que ces alertes si bruyantes étaient une espièglerie de nos officiers, et je ne m'étais pas trompé. Ces messieurs ont parfaitement remarqué l'espèce de frayeur que causent à l'accoucheur de Madame les nombreux factionnaires qui entourent l'enceinte réservée. C'est une faiblesse de la nature picarde, mais peu belliqueuse, de M. Deneux, et deux de nos convives, en rentrant au quartier, ont recommandé aux sentinelles de prodiguer au cher maître, les *Qui vive !* les plus retentissants. Ces messieurs, qui se tenaient un peu à l'écart, ont assisté à cette petite scène, et nous avons bien ri après que la victime de cette plaisanterie a été reconduite par moi jusqu'à la porte de son appartement.

Vendredi 12 avril.

J'ai fait ce matin de la médecine morale comme il convient souvent d'en faire avec les femmes. Il y a des états physiques qui s'exaspèrent quand on ne leur applique pas certains sédatifs intellectuels, et depuis quelques jours, je sentais que les bains, les sirops, les opiacés et autres calmants ne pouvaient remédier au mal de Mme la duchesse de Berry. J'ai donc profité d'un moment où je me trouvais seul avec Son Altesse Royale: je l'ai bercée de mes plaintes les plus affectueuses, je lui ai montré la sympathie la plus franche et la plus vive pour les tourments qui l'accablent, et bientôt j'ai

[redacted]

vu son cœur déjà si plein prêt à déborder. J'ai mis alors sous les yeux de la princesse un des derniers numéros de la *Gazette de France*, contenant une lettre adressée au roi des Français. Celui qui l'a écrite débute par rappeler les actions d'humanité et d'héroïsme de S. M. Louis-Philippe, et je terminais à peine la lecture de ces phrases si justement louangeuses, lorsque Mme la duchesse de Berry, fondant en larmes, s'écria : « — Tout cela est vrai, parfaitement vrai, et « cependant Louis-Philippe, mon oncle, me retient « ici ! »

Il ne m'a pas été difficile de répondre à ces reproches si peu fondés ; j'avais en réserve de royales paroles qui trouvaient tout naturellement leur place dans cette conversation si intime, et que je croyais de nature à détruire des préventions injustes. Je profitai de l'occasion, j'en usai largement, et, après un entretien qui a duré plus d'une heure, je laissai la princesse plus calme. Ses larmes abondantes l'avaient soulagée, l'agitation intérieure avait cédé à des réflexions présentées avec douceur. Je n'avais pas eu la prétention de justifier les actes accomplis, mais bien d'expliquer par quel enchaînement de circonstances les choses en sont venues au point où elles sont aujourd'hui. J'avais tâché de faire voir la part de responsabilité revenant à chacun des personnages qui ont joué leur rôle dans cette triste histoire, et la princesse, en traitant ces matières délicates sans passion et sans aigreur, a compris que ses reproches n'étaient ni aussi bien fondés, ni aussi bien adressés qu'elle le supposait.

Plusieurs fois dans la journée, la princesse a fait demander au général si le télégraphe avait donné la réponse des ministres, et si MM. de Chateaubriand et Hennequin seraient autorisés à se rendre à Blaye. Mon

traitement moral de ce matin n'a pas prolongé son action efficace au delà du temps où je l'ai appliqué. L'impatience de Son Altesse Royale a repris toute sa vivacité. Elle s'emporte contre des lenteurs qui, dit-elle, la font mourir. Elle accuse tout le monde de conspirer contre sa liberté, et le soir, à huit heures, cette ardeur belliqueuse n'est pas diminué. J'ai eu à soutenir une lutte assez vive et dont voici les principaux incidents.

Le nom de M. P. Auvity ayant été prononcé, je ne sais à propos de quoi, Mme la duchesse de Berry s'écria :

« — Comment a-t-il pu accepter une mission contre « moi ! M. Orfila, à la bonne heure! je le conçois, « puisqu'il est fonctionnaire public et partisan du Gou- « vernement de Juillet. Mais, M. Auvity, un homme « qui m'était dévoué, se faire le complaisant du mi- « nistère et signer un rapport qui me retenait ici à « jamais! C'est une infamie dont je me souvien- « drai... »

Cela partit comme une fusée, et je n'hésitai pas un instant à répondre en ces termes : — Permettez-moi, Madame, de vous dire que vous êtes bien sévère pour un médecin qui n'a rien fait qu'un homme loyal ne pût faire. Il a accepté cette mission dans l'espoir de vous être utile. Il a signé un rapport vrai de tout point, car l'ennui qui vous accable ici ne suffit pas pour établir que Blaye soit un séjour malsain. Partout où j'ai vu M. Auvity, au conseil des ministres, chez le roi, il a plaidé la cause de Son Altesse Royale, avec chaleur et dévouement. Le malheur vous aigrit et vous rend injuste. Vos ennemis, permettez-moi de vous le dire, ne sont pas ceux que vous maltraitez le plus.

« — Voyez-vous cela ! L'esprit de corps vous pique, « docteur, et vous voilà tout rouge parce que j'attaque

[redacted]

« un des vôtres. Il faut que je sois bien imprudente « pour me brouiller ainsi avec la Faculté. »

Il y a des moments où il convient de montrer un peu de fermeté ; aussi repris-je aussitôt : « — Vous n'avez rien à craindre de la Faculté, Madame ; vous savez, par expérience, qu'elle est du parti de ceux qui souffrent. Mais, pas de réticences, s'il vous plaît, accusez ouvertement ceux que vous croyez coupables. Les médecins sont dignes de votre estime, ils aiment la vérité, la franchise. Dans cette affaire que vous blâmez si amèrement, les torts, s'il y en a, se partagent entre M. Orfila et M. P. Auvity. Tous deux ont agi de concert, tous deux ont signé un rapport exact, inattaquable, enfin, tous deux ont également travaillé à votre mise en liberté. Vous leur devez à tous deux même estime, même reconnaissance. J'ai lu tout ce qu'ils ont écrit à ce sujet, j'ai entendu tout ce qu'ils ont dit devant les ministres, et j'espère que Madame voudra bien accepter mon témoignage, qui ne lui sera peut-être pas suspect.

« — Fort bien, mais M. P. Auvity s'est-il borné à « cela ? Il est dans les meilleurs termes avec des per- « sonnes qui pouvaient m'être fort utiles dans cette « circonstance ; les a-t-il sollicitées en ma faveur, « s'est-il remué dans mes intérêts ? »

— Si Madame veut parler du roi, je puis lui donner l'assurance que M. Auvity n'a rien négligé auprès de Sa Majesté. J'affirmerais qu'il n'a pas été moins pressant auprès de S. M. la reine, qui, comme j'ai déjà eu l'honneur de dire à Madame, n'a rien pu obtenir des ministres auxquels elle s'est adressée. Que Madame se rappelle la conversation que j'ai eue avec le roi, et dont j'ai confié le détail à Son Altesse Royale, et elle

cessera d'accuser de son malheur ceux qui ont tout fait pour le prévenir.

Cette escarmouche n'a pas eu d'autres suites. Déjà plusieurs fois Mme la duchesse de Berry avait jeté des pierres dans le jardin de la Faculté, et j'ai cru devoir répondre à ces attaques de façon à en prévenir le retour. Son Altesse Royale aime assez la discussion, elle prend en bonne part la liberté de mes rispostes, enfin cette petite guerre ne laisse aucune aigreur dans son esprit. Tous les militaires de la garnison s'accordent à dire qu'elle est *bonne enfant*, expression vulgaire qui me semble parfaitement juste. La princesse a beaucoup de naturel. Sa vivacité l'emporte souvent trop loin, mais elle revient promptement, et ses plus grandes colères sont bientôt effacées. Elle a de la naïveté, de l'abandon, de la bienveillance, elle subit facilement les impressions de son entourage, mais elle répare volontiers d'une main le mal que l'autre a pu faire. Sa parole prompte et facile manque de mesure, mais on la préfère au langage étudié de ceux qui savent dissimuler leur pensée. En somme, Madame la duchesse de Berry se fait naturellement aimer des personnes qui vivent dans son intimité.

Samodi 13 avril.

Chaque jour, depuis mon retour à Blaye, j'ai écrit à M. le ministre de l'intérieur, je lui ai prodigué les bulletins, et, ce matin seulement, j'ai reçu une réponse à mes nombreuses épîtres. M. le comte d'Argout a la bonté de me dire : « Je ne puis donc que vous inviter « à continuer un rôle dont vous vous acquittez si bien. » Ainsi ferai-je, Monsieur le comte, car j'y prends goût

[redacted]

J'ai un certain pressentiment qui m'avertit que ce qui se passe en ce moment dans cette citadelle pourra bien s'appeler quelque jour de l'histoire. Or, je me trouve grandement flatté de jouer un rôle dans cette œuvre contemporaine ; aussi les encouragements de M. le ministre sont superflus.

J'ai trouvé la princesse fort abattue ; elle n'a pas quitté le lit depuis quatre jours, aussi sa paleur est extrême et sa faiblesse augmente rapidement. L'accès de fièvre nocturne se prolonge maintenant jusqu'à midi, la peau blafarde est toujours moite, la toux se renouvelle presque à chaque instant, triste cortège de symptômes et peu propre à me rassurer.

Mme la duchesse de Berry attend toujours avec une impatience croissante la réponse du ministère, relativement à MM. de Chateaubriand et Hennequin. J'ai déjà essayé de faire pressentir l'insuccès de cette démarche, je cherche à accoutumer la princesse à l'idée d'un refus, mais elle ne peut croire à ce qu'elle nomme une cruauté de la part du Gouvernement.

« — Je ne me déciderai à prendre un parti qu'avec « l'assentiment de ces deux conseillers. Comment « pourrait-on me refuser de voir ces messieurs, à moi, « pauvre femme, dans une position si difficile, char- « gée de si grands intérêts, malade, accablée de peines, « et digne d'une généreuse pitié ! »

Madame a mis beaucoup de sensibilité dans cette plainte qui s'exhalait du fond de son cœur, et j'ai compris toute l'amertume de son chagrin. J'ai cru devoir lui dire que le Gouvernement ne l'avait pas condamnée à un isolement complet, puisqu'elle avait près d'elle M. le comte de Brissac et Mme d'Hautefort, deux personnages qui lui sont entièrement dévoués, et dont les bons avis ne lui manquaient pas.

Je voudrais pouvoir rendre avec exactitude le coup d'œil que m'a jeté Mme la duchesse de Berry, l'expression de sa physionomie, la valeur du geste de tête et de bras qui lui est échappé. J'y renonce, on ne raconte pas ces nuances fugitives de la pensée, ces éclairs de l'âme qui rayonnent tout à coup et disent plus que la parole. Voici cependant ce que m'a répondu la princesse :

« — Mme d'Hautefort et M. de Brissac sont ici, « auprès de moi, seulement à titre d'amis. Vous savez « bien qu'ils ne se mêlent pas de mes affaires, du « moins dans le sens de la direction qu'il s'agit de leur « donner ; ils veulent rester neutres et n'avoir rien « absolument à démêler avec le Gouvernement actuel. « Leur dévouement à ma personne est grand et j'en « suis bien reconnaissante, mais je ne puis les consul- « ter sur des choses qui ne sont pas de leur compétence ; « aussi ai-je absolument besoin de prendre l'avis des « hommes les plus versés dans les questions poli- « tiques. »

J'ai dit à Madame que je comprenais parfaitement les difficultés de sa position, mais que le Gouvernement, en guerre avec elle, ne consentirait peut-être pas à lui fournir des auxiliaires aussi puissants et aussi intelligents. En l'abandonnant à ses propres ressources, on n'agit pas envers elle contrairement au droit des gens ; on sait bien, d'ailleurs, que Son Altesse Royale reçoit, par M. Gintrac ou par toute autre voie, des renseignements utiles sur ce qu'elle doit faire dans l'intérêt de sa cause.

Nous allions continuer cet entretien qui piquait très vivement ma curiosité, lorsque M. Deneux est entré dans l'appartement de la princesse. Je ne sais pourquoi Madame n'a pas voulu poursuivre cette conversation,

elle a changé de propos, et bientôt nous sommes retombés dans les banalités accoutumées. Jamais mon cher confrère n'a été pour moi le moins bienvenu ; combien j'aurais été enchanté de le voir enlevé au bénéfice de quelque dame en gésine ! Mais ce souhait égoïste n'a pas été exaucé, j'ai vu fuir sans retour cet entretien qui me paraissait gros d'éclaircissements, et comme

« Les malheurs sont toujours enchaînés l'un à l'autre »

la journée a été mauvaise pour moi. Ce que M. Deneux a commencé, M. Dubois l'a achevé; j'ai eu maille à partir avec le vénérable maître qui s'ennuie à Blaye et ne sait que faire pour en sortir. Il m'arrive de Paris des lettres menaçantes. Il faut décider Mme la duchesse de Berry à recevoir M. Dubois, il faut lui faire sentir que cette bienveillance est nécessaire, qu'elle en sera récompensée, et qu'il lui importe beaucoup d'accepter une entrevue qu'elle pourrait bien ne pas être toujours libre d'éluder. Pour mon compte, je refuse absolument de me charger de ce traité. Que le Général interpose son autorité, je n'ai rien à y voir, mais pour moi, je m'en lave les mains.

La soirée a été des plus tristes. La princesse, silencieuse, n'a pas même le courage ou la force de se plaindre. En vain Mme d'Hautefort essaye de ranimer sa haine contre les oppresseurs, en vain elle récapitule les méfaits du Gouvernement contre Son Altesse Royale, ses mesures vexatoires contre les captifs de Blaye, et autres griefs qui suscitent d'ordinaire les récriminations les plus véhémentes, rien n'y fait : la princesse, affaissée sur elle-même, reste plongée dans une stupeur désolante. M. Deneux ne sait à quel saint

se vouer, il soupire, et je serais bien tenté d'en faire autant.

J'ai épuisé le répertoire des sujets de conversation, et, il faut le dire, sans le moindre succès. Ne voulant pas entrer en discussion politique ou autre avec Mme d'Hautefort, j'ai essayé d'obtenir quelques mots de M. le comte de Brissac. Je lui ai parlé de sa noble famille, de ce vieux manoir féodal dont la grande salle renferme une si belle suite de portraits, et j'ai pu arracher notre prisonnier à ses préoccupations habituelles. Mais cet effort en faveur de ses aïeux n'a pas pu le distraire longtemps, et il est retombé avec plus d'amertume sur ses misères actuelles. Je lui ai rappelé avec assez de bonheur que la devise des Cossé-Brissac est celle-ci : *Virtute tempore*. Ce souvenir de ma jeunesse est venu fort à propos, et j'ai vu notre gentilhomme se ranimer tout à coup. — « Vous avez raison, « Monsieur le docteur, le courage et le temps suffi« sent à tout, je n'aurais pas dû l'oublier, mais il me « semble que les hommes de notre époque ne soient « plus de la même trempe que ceux qui ont brillé « d'un si grand éclat dans le seizième et le dix-septième « siècle. »

M. le comte de Brissac, je l'ai déjà dit, est un homme fort estimable ; on le dit d'une modestie extrême, d'un dévouement qui n'a d'égal que son désintéressement, et ces vertus, assez rares de nos jours, méritent bien qu'on en tienne compte. S'il ne fallait admirer que l'héroïsme dans les combats, que l'éloquence à la tribune des deux Chambres, ou l'habileté dans les conseils de la Couronne, beaucoup d'hommes resteraient dans l'oubli, qui sont dignes de l'estime de leurs contemporains. Je tiens M. le comte de Brissac pour un de ces hommes de bien dont l'obscurité volon-

[redacted]

taire nous dérobe la valeur, et souvent j'ai eu l'occasion de reconnaître la noblesse de ses sentiments. Dévoué à la branche aînée, il sacrifierait tout pour sa cause ; il continue aux arrière petits-fils d'Henri IV les services qu'un de ses aïeux rendit à ce grand roi. On dit que ce fut un Cossé-Brissac, Gouverneur de Paris, qui, en mars 1594, ouvrit les portes de la capitale au Béarnais vainqueur de Mayenne, et je crois volontiers que le Brissac actuel n'eût pas songé à se faire payer à un aussi haut prix le service qu'il rendait à son pays. Le Charles de Cossé-Brissac avait stipulé sa récompense ; il fut nommé maréchal de France, il reçut trois cent mille livres d'argent et une pension de trente mille écus. Et comme si cela n'eût pas suffit, le roi Louis XIII le fit duc et pair. Qu'on dise donc que tout était héroïque dans ces temps chevaleresques, et que l'on ne connaissait pas les affaires !

Dimanche 14 avril.

Ce matin, à force de sollicitations, j'ai obtenu de Mme la duchesse de Berry qu'elle se lèverait, ne fût-ce que pour entendre la messe. Son Altesse Royale a voulu se remettre au lit aussitôt après la cérémonie, mais j'avais pris mes précautions à cet égard. On l'a tant priée qu'elle a consenti à se promener un peu dans le vestibule, dans le corridor et dans la salle à manger. C'est le seul moyen de ranimer les forces de la princesse, de relever son moral, son appétit et de calmer la fièvre.

Le général, qui est monté au pavillon, a trouvé Madame en train de regarder le mouvant tableau qu'offre le cours de la Gironde ; les bateaux à vapeur remor-

quent des bâtiments chargés ; des flottilles de caboteurs et de pêcheurs descendent le fleuve ; ce spectacle est plein d'intérêt. Madame a parlé au général de sa grossesse, dont le terme régulier arrivera, suivant elle, le 25 mai. J'ai peine à croire que ce calcul soit bien exact. Il me semble que la princesse est un peu trop intéressée à se donner cette latitude. Elle dit avec insistance qu'elle sera parfaitement en état de voyager jusqu'au six du mois prochain, et l'on comprend très bien qu'elle parle ainsi, puisque cela permet au ministère de lui accorder sa liberté, chose tout à fait inutile si l'événement devait être plus voisin.

Quoi qu'il en soit, le général a reconnu que la princesse est malade et que, quand il serait vrai que son état de souffrance dépendît seulement de la contrariété produite par le silence du télégraphe, il n'est pas moins évident que cette cause a pu donner lieu à des accidents fâcheux qui prouvent combien la santé de Madame est fragile.

J'ai dû faire plusieurs visites au pavillon.

Mlle d'Hautefort a une femme de chambre assez gravement indisposée, et la pauvre fille a failli succomber ces jours derniers. Un décès dans la citadelle serait chose peu agréable en ce moment. Avec un peu d'imagination, les gens du parti pourraient bâtir bien des histoires sur cet enterrement ; aussi ai-je mis tous mes soins à empêcher qu'il ne leur arrivât pareille aubaine.

Ces dames s'occupent peu de la pauvre soubrette : elles ont assez de soucis pour absorber à leur profit toute la dose de pitié disponible, et, en vérité, je ne me sens pas le courage de leur en faire un reproche. Il faut avoir de la bonté presque en excès pour qu'il en reste dans la situation où se trouve Mme la duchesse

[redacted]

de Berry. Et cependant, elle m'a souvent demandé des nouvelles de la malade; elle lui a même fait une petite visite avec accompagnement de bonnes paroles de consolation. La princesse a un grand fonds de bienveillance; elle cède instinctivement aux douces impulsions de sa nature généreuse; aussi, comme chacun sait, elle est cordialement aimée par toutes les personnes attachées à son service.

Notre soirée a été un peu moins triste que les précédentes. J'ai déjà dit que la princesse, par désœuvrement ou par curiosité, aimait à savoir ce qui se passait dans la citadelle et plus particulièrement dans notre intérieur. Souvent elle procède par interrogations directes, et ce soir, après diverses choses insignifiantes, elle m'a dit :

« — Voyons, docteur, qu'allez-vous me raconter
« sur vos faits et gestes? Qu'y a-t-il de nouveau dans
« la salle à manger et au salon? Comment passez-vous
« votre temps? Avez-vous quelques belles dames de
« Bordeaux ou de Périgueux? Le général, qui est
« très galant, a-t-il soin d'embellir notre prison et de
« procurer d'agréables distractions à ses convives?
« Surtout ne me cachez rien; vous savez que j'aime
« les détails. »

— J'en ai peu à donner à Madame, et je crains bien qu'ils ne lui paraissent pas très intéressants. Nous sommes entièrement privés de la présence du beau sexe. A l'exception de Mme Bugeaud et de ses deux petites filles, la table et le salon n'ont pour unique ornement que des épaulettes et des hausse-cols. Les épées, les sabres et les shakos ont leur mérite, je ne dis pas le contraire; mais j'aimerais à y mêler quelque chose, à unir le myrte au laurier, comme on disait en 1810, les roses aux trophées d'armes, et nos guer-

riers, qui sont fort anacréontiques, partagent cette opinion classique.

« — On vous en donnera, beaux troubadours! Que ne « demandez-vous au Gouvernement un escadron de « danseuses de l'Opéra pour vous récréer? Mais les « visiteurs vous ont-ils donc tous abandonnés?»

— Pas tout à fait, Madame. Ces jours derniers, nous avons vu deux jeunes gens de la famille du professeur Dubois. Ce sont deux beaux, des élégants qui ont quitté le boulevard des Italiens pour parcourir le midi de la France et qui sont venus à Blaye pour rendre leurs devoirs à leur vénérable parent. Ces messieurs sont fort bien, et l'un d'eux me plaît beaucoup. Mais leur présence parmi nous a donné lieu à une sorte de coup d'Etat qui a jeté un certain trouble dans notre colonie aux habitudes assez paisibles. Une grande barbe a causé tout le mal.

«— Comment cela? Qu'est-ce que cela veut dire?»

— Un de nos jeunes touristes, grand amateur du pittoresque, nous est arrivé avec une barbe à tous crins qui lui donne un air moyen âge assez remarquable. Il est content de lui; il caresse cette barbe un peu clairsemée; il prend une physionomie grave, comme il convient à un menton si bien orné; en un mot, le jeune homme, esclave de la mode, joue son rôle de barbu en conscience. Je crois que l'on peut dire aujourd'hui : *la barbe oblige*.

« — Eh bien, après? Je ne vois rien là de si ex« traordinaire. Il y a beaucoup d'hommes à qui la « barbe sied à merveille. Si vous n'étiez pas médecin, « je suis sûre que vous laisseriez pousser la vôtre et « que vous ne critiqueriez pas ce jeune homme. »

— Oh! Madame, pour ce qui me concerne, je professe une complète tolérance sur ce chapitre de la

[redacted]

toilette masculine. Les rasoirs sont libres; chacun est maître de son bois. Haute futaie, baliveaux, taillis, coupes réglées, peu m'importe; je ne comprends pas que le Parlement de Paris et la vénérable Sorbonne aient porté des arrêts à ce sujet. Mais le général a des idées bien différentes. Il regarde un menton barbu comme une manifestation politique. La moustache, chez nous autres civils, est une enseigne, un drapeau, et les opinions avancées se jugent, suivant lui, à la longueur de la barbe. Or, le jeune homme en question, porteur de ce symbole républicain, a été véhémentement soupçonné de donner dans les idées subversives, et le gouverneur s'en est ouvert avec le professeur Dubois.

« — Ah! mon Dieu! que me dites-vous là? C'est « peut-être une conspiration pour me délivrer! La « garnison a dû prendre les armes, et le télégraphe « aura transmis cette nouvelle au président du con- « seil. Si le beau barbu m'arrache à mes verrous, en « faveur de cette bonne œuvre, je pardonnerai au « vieux père Dubois et je consentirai à recevoir ses « adieux. »

— En attendant ces grands événements, le général a sans doute fait comprendre à notre maître que son petit-fils serait bien plus gentil s'il était rasé, et il aura eu à cet égard un grand déploiement de considérations politiques et morales. M. Dubois, qui n'est pas fâché de faire sa cour au gouverneur, a négocié cette affaire et, moitié figue, moitié raisin, le jeune homme a consenti au sacrifice de cet ornement, qui, à vrai dire, lui tenait encore plus au cœur qu'au menton. La discussion a été chaude entre le jeune homme et le grand-père; il a fallu beaucoup de fermeté d'une part et une bonne dose de condescendance de l'autre. La guerre a

failli éclater, et très probablement la victime de ce sacrifice ne tardera pas à nous quitter. Ce menton déshonoré ne voudra pas demeurer plus longtemps parmi nous. Monument de la tyrannie du général Bugeaud, il ira en toute liberté reconquérir cette toison dorée qui faisait sa gloire, et je crains bien que notre cher gouverneur ne se soit fait là un ennemi irréconciliable.

La princesse s'est beaucoup amusée de ce petit drame bourgeois. Elle s'anime, rit aux éclats et dit :

« — Mais c'est affreux ! Le général est donc féroce !
« On n'a jamais vu pareille violence ! Que ne faisait-
« il couper non la barbe, mais la tête? C'est à peu
« près la même chose. Je tremble pour moi-même. Le
« dictateur, dans son affreux donjon, a droit de vie et
« de mort sur nous tous ; vous conviendrez que c'est
« peu rassurant. Combien ai-je raison de désirer ma
« liberté ! C'est sans doute un pressentiment. »

Ce texte de plaisanteries était inépuisable ; aussi Mme la duchesse de Berry, une fois en gaieté, ne s'est pas arrêtée en si beau chemin. J'étais enchanté de lui voir cette disposition d'esprit, que je secondais de mon mieux. Nous avons dit mille folies qui ont un peu déridé Madame et réparé, du moins en partie, le mal des lugubres journées que nous venons de passer.

« — Docteur, si vous voulez me plaire, il faut renoncer
« à votre rasoir dont vous faites abus. Je vais exiger
« de mon père Deneux qu'il laisse pousser sa barbe
« et prenne la physionomie d'un capucin (1). Toutes les

(1) Quelques années plus tard, M. Deneux a fait faire son portrait en costume de professeur de la faculté de médecine (dernière protestation en faveur de la postérité). Il a une barbe flottante. Ce portrait est aujourd'hui à l'Académie de médecine.

[redacted]

« personnes qui voudront m'être agréables, devront « cesser dès aujourd'hui de se raser; je veux m'amuser « à taquiner notre pacha, et puisque la barbe le crispe, « nous le crisperons tout à notre aise. »

— Ne serait-ce pas pour commencer ce système de persécution à l'égard de M. Bugeaud, que Mme d'Hautefort aurait cessé depuis quelque temps de s'épiler la moustache ?

Cette question, adressée presque à l'oreille de la princesse, a mis le comble à sa gaieté; nous avons continué sur ce ton jusqu'à ce que Mme la duchesse de Berry, fatiguée de rire, m'ait demandé grâce et m'ait souhaité le bonsoir.

Lundi 15 avril.

De la fièvre tous les matins, une sueur abondante, un abattement qui fait des progrès journaliers, tel est mon bulletin ordinaire, et je commence à concevoir quelques inquiétudes. Cette pensée me tourmente; je pense aux suites possibles d'un tel état, à la grave responsabilité qui pèserait sur mes épaules, et, après avoir de nouveau décrit tous ces symptômes fâcheux dans ma lettre à M. d'Argout, je termine en ces termes :

« — L'anxiété qu'éprouve la princesse, qui attend « toujours la réponse à la demande qu'elle vous a « adressée, l'influence de la saison rigoureuse qui « règne encore ici, sont deux causes qui peuvent ex- « pliquer l'altération des traits que chacun remarque « comme moi. Cependant je ne puis me défendre d'une « certaine inquiétude en voyant la persistance et la « régularité des symptômes mentionnés plus haut. « Sans avoir de craintes sérieuses sur les suites im-

« médiates d'un tel état, je serais heureux d'avoir
« l'avis de quelques-uns de nos maîtres de Paris sur
« cette grave affaire. Les médecins de Bordeaux, à
« l'exception de M. Gintrac, ne m'offrent pas de ga-
« ranties suffisantes. M. Deneux n'est qu'accoucheur.
« Le professeur Dubois n'a pas vu la princesse, et
« dans mon isolement habituel, je me sens quelquefois
« tenté de me laisser aller à des terreurs que justi-
« fie la situation exceptionnelle où je me trouve. »

J'ai communiqué ma lettre au général Bugeaud. Il avoue que la princesse paraît beaucoup plus souffrante depuis quelques jours. De son côté, M. Gintrac m'écrit de Bordeaux pour savoir comment se porte Mme la duchesse de Berry. Les journaux légitimistes sont pleins d'articles lugubres, il y a partout un vague sentiment d'effroi qui se manifeste sous toutes les formes, nos inquiétudes transpirent au dehors, tout le monde, à Blaye comme dans la forteresse, s'aborde avec un air sérieux, et l'on semble craindre une catastrophe.

Ce soir, à cinq heures, le télégraphe nous a enfin transmis une réponse. Le Gouvernement refuse de laisser venir à Blaye MM. de Châteaubriand et Hennequin. Je ne sais si l'on a donné les motifs de ce refus, le général ne m'en a rien dit. Il a voulu me charger de porter cette mauvaise nouvelle à Mme la duchesse de Berry, mais je lui ai facilement démontré qu'il ne fallait pas la faire connaître ce soir. Il importe beaucoup d'éviter à la princesse les inconvénients d'un accès de colère qui ne peut manquer d'arriver en pareil cas. La nuit, déjà si mauvaise habituellement, pourrait l'être bien plus encore, et cette secousse aurait quelque danger.

La soirée promettait d'être aussi triste que possible. J'ai convoqué un auxiliaire dont la présence nous a été

[redacted]

plusieurs fois d'un grand secours. M. de Saint-Arnaud, aide de camp du général, a quelquefois passé la soirée chez Mme la duchesse de Berry. C'est un homme de bonne compagnie, qui a beaucoup voyagé, qui parle agréablement de toutes choses, et que ces dames voient avec plaisir. Il ne m'a pas été difficile de trouver un prétexte pour l'amener chez la princesse. Sa présence a eu pour résultat de changer un peu l'ordre d'idées qui prédomine en ce moment. Un étranger exige quelques frais de conversation que l'on ne fait pas pour le cercle habituel, et je me suis applaudi d'avoir introduit cet élément nouveau dans la chambre à coucher.

M. de Saint-Arnaud chante très agréablement. Mme d'Hautefort et l'aide de camp du général ont réuni leurs talents, et un petit concert est venu nous offrir la plus charmante distraction. La princesse n'y a pris que fort peu de part, mais enfin, elle a écouté, le temps s'est passé moins tristement et j'ai atteint mon but.

Mme d'Hautefort, qui est née Maillé, a bien voulu nous raconter diverses particularités intéressantes sur le compte de ses nobles ancêtres. La famille Maillé-Brézé, qui était déjà puissante au quatorzième siècle, a eu depuis cette époque de grandes alliances avec des maisons princières et même avec le sang royal de France. Un Maillé, beau-frère du cardinal de Richelieu, eut une fille qui s'est mariée en 1641, avec le Grand Condé.

J'avoue mon faible pour ces illustrations de la naissance. Je trouve qu'il est beau d'appartenir à ces anciennes familles qui ont joué un rôle important dans l'histoire. Qu'un homme jusque-là obscur, acquière une haute renommée par ses talents et rende de grands services à sa patrie, c'est bien et je le félicite de devenir

célèbre à son tour et de fonder une race qui sera peut-être féconde en grands hommes. Mais je ne puis refuser mes sympathies à ces enfants d'une longue suite d'aïeux, je leur envie cette gloire héréditaire qui s'accompagne presque toujours des bienfaits d'une éducation plus soignée, d'une fortune plus considérable, et de tout ce qui peut mettre en relief les dons de la nature. Je sais bien que ces grands noms dégénèrent, que les héros ne revivent pas toujours dans leurs fils, que ces troncs illustres fournissent des rameaux stériles, que quelques mains profanes y greffent des tiges nouvelles, des sauvageons qui produisent des fruits étrangers, mais à part ces inconvénients, il y a une véritable grandeur dans ces races historiques. Je ne suis pas de ceux qui nient la noblesse et son importance au milieu des nations les plus civilisées de l'Europe.

Donc, j'ai écouté avec un grand plaisir Mme la comtesse d'Hautefort nous parlant de ses aïeux. Je me suis un peu embrouillé dans les trois branches principales de cette généalogie, dans les mariages, les naissances, et il me serait difficile de décider le mérite relatif des Brézé-Maulévrier de Normandie, qui datent du onzième siècle, des Maillé-Brézé qui ne datent que du quatorzième, et enfin de la branche de Dreux-Brézé, beaucoup plus moderne. Il a été question d'une certaine Diane de Poitiers qui a jeté un singulier éclat sur cette illustre famille, mais Mme d'Hautefort a glissé rapidement sur ce genre de célébrité, dont elle ne paraît pas fière.

— C'était là le bon temps, ai-je dit, les femmes régnaient en souveraines, la société française, sous François Ier, sortait de la barbarie, le beau sexe travaillait activement à rendre les mœurs moins grossières,

[redacted]

et la galanterie élégante de tant de femmes célèbres à juste titre, a contribué à faire de nous la nation la plus polie de l'univers.

« — Charmante nation, en effet, que celle qui m'a « si bien traitée à Nantes, qui m'a si gracieusement « emprisonnée dans cet agréable donjon, qui me « retient ici au mépris de tous les droits et me con- « traint à mourir de chagrin et de misère ! La France « doit être fière de ces hauts faits; mais je veux bien « reconnaître que le ministère n'est pas le pays et « que le Gouvernement de Juillet ne représente pas la « nation. »

Cette sortie de Mme la duchesse de Berry a été dite avec beaucoup d'amertume et personne n'a songé à discuter la valeur de ces reproches. La princesse a ajouté :

« — On veut certainement ma mort. Mes pressen- « timents ne me trompent pas, je mourrai ici, vous le « verrez, et quand on se décidera à m'ouvrir les portes « de cette odieuse prison, il ne sera plus temps. Pour- « quoi n'ai-je pas plutôt reçu une balle quand j'étais « en Vendée ? Pourquoi suis-je destinée à mourir dans « cette galère ? »

Nous avons pris congé de cette pauvre désespérée. Si nous n'avons pas de consolations bien efficaces à lui donner, au moins nous sympathisons vivement à ses misères, elle voit autour d'elle des personnes qui la plaignent sincèrement. M. Deneux se désole, mais moins que moi peut-être, car il ne s'occupe pas de la santé générale de Madame. Il est tellement accoucheur qu'il ne songe qu'à la grossesse ; il ne paraît pas redouter les accidents qui menacent la poitrine de Son Altesse Royale.

Mardi 16 avril.

Ce matin, à neuf heures, le gouverneur est allé dire à M[me] la duchesse de Berry que le ministère ne pouvait lui accorder une entrevue avec MM. de Chateaubriand et Hennequin. Tout ce que j'avais pu dire hier et les jours précédents sur le peu de chances favorables de cette demande n'avait pas suffi pour arracher du cœur de la princesse la racine vivace d'un espoir que je croyais mal fondé, et l'annonce de ce refus, sur lequel elle ne voulait pas compter, a donné lieu à un violent mouvement de colère. Le général a eu fort à faire, les bordées ont été chaudes, il lui a fallu une grande dose de patience pour ne pas relever des attaques qu'il ne tolère pas habituellement.

On m'a dit souvent que M. le colonel Chousserie, dans ses rapports avec la princesse, ne se permettait aucune discussion et laissait sans réplique les paroles les plus agressives de la royale prisonnière. Le général Bugeaud n'est pas doué d'une patience de ce calibre; au contraire, il argumente vigoureusement toutes les fois que l'occasion s'en présente, de quelque part qu'elle vienne. Les boutades de M[me] la duchesse de Berry, les malices un peu aigres de M[me] de Hautefort sont toujours relevées à l'instant même. La princesse ne s'en plaint pas trop. La contradiction ne l'irrite pas; mais la dame d'honneur la supporte bien moins patiemment. Le gouverneur lui paraît un homme détestable, qui lui agace les nerfs; chaque conversation entre eux fait naître des tempêtes. Son Altesse Royale est beaucoup moins susceptible sous ce rapport; elle apprécie les excellentes qualités du général, la bonté de son cœur, son empressement à lui être agréable. Sa rudesse

[redacted]

militaire lui est presque sympathique, elle aime cette ardeur du combat, sous quelque forme qu'elle se présente; elle se dispute avec M. Bugeaud, lui dit des duretés, se met en colère, frappe du pied, puis elle s'apaise, donne la main à son ennemi et recommence le jour suivant. Quelquefois, cependant, la bataille ne se termine pas aussi courtoisement. La princesse, après avoir parlé, crié, tempêté, quitte la place, se réfugie dans sa chambre ou chez Mme Hansler et le général, tout penaud, quitte le pavillon. Presque toujours alors je le vois arriver chez moi, et il me dit :

« — Allez voir Madame, tâchez de la calmer, car « elle en a besoin. Nous venons de nous prendre aux « cheveux. Elle a battu en retraite. Arrangez tout cela, « docteur, et n'oubliez pas de lui dire que je ferai mon « possible pour lui être agréable. »

Vingt fois déjà, j'ai eu à réparer les suites de ces scènes, mais je n'ai jamais trouvé la princesse sérieusement fâchée contre son excellent geôlier. Il y a entre eux une sorte de bonne intelligence qui survit à ces discussions passagères; leur mutuelle vivacité s'accommode de ces escarmouches qui n'ont de violence que dans la forme, ils se disent l'un à l'autre de grosses vérités politiques, qui sont bientôt oubliées; enfin, ces clameurs belliqueuses, qui effrayent tant le pavillon, s'évanouissent bientôt sans laisser de traces.

La crise de ce matin n'a pas été beaucoup plus grave que les précédentes. J'ai trouvé la princesse fort désolée, et elle m'a prié de faire demander M. Gintrac.

J'ai déjà remarqué plusieurs fois que Mme la duchesse de Berry a recours à cet appel du docteur de Bordeaux dans toutes les circonstances graves qui sur-

viennent ici. Notre cher confrère n'est pas seulement un médecin habile, c'est un homme de bon conseil, d'une intelligence vive et pénétrante, fort au courant des affaires du parti légitimiste et très capable d'indiquer la meilleure marche à suivre. M. Gintrac n'a ni enthousiasme ni fanatisme, il voit clair en toutes choses; il serait bien à désirer pour la princesse que tous ses conseillers eussent une aussi bonne tête.

Il est évident que Madame se trouve dans la nécessité de prendre un parti quelconque. En l'absence des conseils de MM. de Chateaubriand et Hennequin, il faut agir, du moins croit-elle utile de tenter quelque combinaison nouvelle pour amener le Gouvernement à lui rendre la liberté ! M. Gintrac pourra-t-il donner un bon avis? Je le désire plus que je ne l'espère. Mon cher confrère sait quelle a été la décision prise par le conseil des ministres ; je ne vois pas trop quelle proposition de la princesse pourrait faire casser cet arrêt suprême.

Nous avons beaucoup argumenté sur ce point. Le général, qui désire être libre presque autant que Mme la duchesse de Berry elle-même, m'a déduit une foule de motifs en faveur de ce renvoi de la captive. Cela ne m'a pas convaincu. Les ministres ont paru trouver si simple que la princesse accouche à Blaye, ils ont décidé si facilement que cela devait être ainsi, que je crois volontiers qu'il faudrait de graves considérations pour leur faire adopter un autre sentiment. Donc, jusqu'à nouvel ordre, je pense que tout ce qui sera fait dans le but de changer cette résolution n'aura aucun résultat, et qu'il faut se résigner à demeurer dans cette forteresse jusqu'à ce que l'événement en question soit accompli. Pour mon propre compte, j'en ai pris mon parti, et je l'aurais pris de

[redacted]

gaieté de cœur si la princesse eût été mieux portante. La question de santé, il faut bien le reconnaître, prime toutes les autres; le Gouvernement lui-même se verrait forcé de renoncer aux exigences de la politique qu'il suit à l'égard de sa captive s'il venait à être démontré qu'une maladie de poitrine est imminente. Ainsi, le cabinet tout entier serait contraint de reculer devant cette sentence médicale. La Faculté tient ici le premier rang.

Je n'en suis vraiment pas plus fier, et, en disant tout ceci au général Bugeaud, je n'avais pas le moins du monde l'intention d'humilier ses grosses épaulettes. J'espère que mes bulletins feront comprendre à M. le Ministre de l'intérieur qu'une affaire de ce genre n'est pas aussi simple qu'il paraît le croire. La responsabilité pèse sur notre bonnet de docteur, donc il faut songer à le bien tenir, et, pour ma part j'y donne tous mes soins. Sans chercher à semer des alarmes imaginaires, je crois de mon devoir de ne pas négliger des avertissements utiles. Je ne suis pas un assez gros personnage pour courir la chance de ce qui pourra survenir. Je n'ai pas l'intention d'aller de l'avant comme un aveugle, et, le péril devenant imminent, d'abandonner la partie en criant : *Sauve qui peut!* Cette marche hasardeuse n'est pas mon fait; j'aime à me rendre compte de ce qui se passe, à savoir ce qui peut arriver, et les plus simples éléments de la prudence me poussent à multiplier les précautions. Il y aura bien du malheur si je suis pris au dépourvu.

Ce soir, chez Mme la duchesse de Berry, la conversation a été languissante. M. Deneux a raconté sans succès quelques accouchements excentriques, et ces friandises de ruelles, ordinairement si bien accueillies

par Madame, n'ont pas eu le privilège de dérider son front soucieux. L'orateur, qui a manqué son effet accoutumé, est devenu presque boudeur ; il ne s'est plus occupé que de Bewis. Lors de l'arrivée de l'accoucheur de Madame, je craignais un instant que le chien devînt jaloux, hargneux, mais je me trompais. Il y a émulation entre ces deux fidèles amis de la princesse ; ce sont des sentiments si purs, si désintéressés, qu'aucune rivalité n'est possible ; c'est un concours de tendresse dévouée ; j'ai souvent admiré la sympathie qui les unit l'un à l'autre et les pousse l'un et l'autre aux pieds de leur souveraine ! Dieu me garde de donner à ce rapprochement un sens qui puisse blesser mon très honoré confrère ! Je connais trop bien la noblesse de ses sentiments pour les ravaler au niveau de ceux d'un animal, même à propos d'un chien, dont l'instinct merveilleux, surtout quand il s'agit de sentiments affectueux, fait honte à tant d'hommes ingrats et dénaturés. Je n'ai voulu comparer entre eux que ces élans de tendresse, qui expriment un même dévouement instinctif, absolu, et qui ne sont pas le partage exclusif de notre espèce.

Ces réflexions ont été soumises à la princesse séance tenante et elles ont reçu son approbation. Mon idée a même eu l'avantage de distraire la malade, et elle m'a dit en souriant :

« — J'aime assez le système de Gall ; j'ai vu des per-
« sonnes dont la physionomie indiquait le caractère
« dominant, je crois volontiers que la forme de la tête
« a quelque influence sur le cerveau. Je voudrais bien
« savoir si les phrénologistes ont songé à établir une
« comparaison entre le crâne du chien et celui de
« l'homme ? Je crois que, dans bien des cas, l'avan-
« tage resterait à la bête. Regardez Bewis, couché

[redacted]

« sur les genoux de M. Deneux. L'un et l'autre
« tournent leurs yeux vers nous en ce moment;
« examinez-les et dites-moi si l'expression n'est pas la
« même? Ne trouvez-vous pas qu'ils se ressemblent
« un peu et que la même pensée qui les occupe donne
« à leur visage une disposition matérielle dont l'ana-
« logie est évidente? »

Ces observations, on peut bien le croire, étaient faites à voix basse; la princesse me parlait presque à l'oreille et ce petit mystère, dans lequel il n'entrait que de la bienveillance, donnait une heureuse direction à ses idées. Nous avons continué cet entretien; j'ai exposé la différence essentielle qui existe entre les systèmes de Lavater et de Gall. La princesse, qui confondait ces deux choses, s'est beaucoup amusée de mes remarques sur les divers personnages qui composent son cercle habituel.

Mercredi 17 avril.

Des lettres de Paris m'apprennent que mes rapports sur la santé de Mme la duchesse de Berry ont été communiqués à MM. Orfila et P. Auvity. Ces deux honorables confrères ont été appelés à diverses reprises dans le cabinet de M. le ministre de l'intérieur; mes inquiétudes, assez vivement exprimées dans quelques bulletins, ont réagi sur l'opinion de la plupart des membres du conseil. M. le Maréchal duc de Dalmatie paraît assez disposé à ne pas maintenir quand même la décision prise par ses collègues dans la séance du 30 mars dernier. Les réunions sont fréquentes, animées; on discute sur les avantages ou les

inconvénients de telle ou telle mesure et l'on ne sait trop à quoi s'arrêter.

C'est pour mettre autant que possible un terme à cette incertitude que l'on me demande de nouveaux renseignements sur les symptômes décrits dans mes lettres, sur les nouvelles observations que j'ai pu faire tout récemment, et je me suis empressé d'envoyer un bulletin détaillé des accidents qui sont survenus ces jours derniers. Ma lettre d'aujourd'hui, adressée à M. Orfila, contient une analyse clinique de l'état actuel de Mme la duchesse de Berry; j'ai mis toute la précision dont je suis capable; elle suffira, je l'espère, pour établir clairement les motifs de mes inquiétudes.

La nuit dernière a été moins mauvaise que je ne le craignais. Après une journée aussi agitée, il y a eu du sommeil et, ce matin, le mouvement fébrile était moindre que de coutume. Je me suis convaincu dans cette circonstance, comme je l'avais déjà fait précédemment, que ces orages si violents, ces colères ardentes auxquelles succèdent des larmes abondantes et faciles, ne laissent pas de traces. Heureuse disposition physique et morale! Les impressions les plus vives sont aussi les moins durables; ces grands éclats ont bientôt fait place à un calme salutaire, et tout rentre dans l'ordre accoutumé. Pope avait-il donc raison? Les femmes sont-elles donc toujours de grands enfants?

J'ai revu Madame dans la journée. Je l'ai trouvée se promenant dans le salon et dans le vestibule, allant, d'un pas mal assuré, d'une pièce à l'autre, visitant sa perruche, jouant avec son chien, toussant presque toujours, enfin se plaignant de faiblesse et d'un défaut absolu d'appétit.

Nous avons causé médecine. La princesse en parle volontiers, et si elle a, sur ce sujet, bon nombre d'idées fausses, de préjugés vulgaires, au moins en fait-elle bon marché. Dans le monde et même dans les classes les plus élevées de la société, on rencontre une foule de gens qui avouent tout simplement leur imcompétence quand il s'agit d'un art quelconque, d'un métier, et qui se piquent d'une sorte d'infaillibilité médicale fort singulière. Ils ont vu, ils ont observé, l'expérience leur a appris et la Faculté n'a rien à leur enseigner. Ces docteurs improvisés tiennent à leurs opinions comme s'ils avaient le droit d'en avoir. Aucun raisonnement ne peut les convaincre d'erreur; ils décident les questions les plus difficiles, indiquent un traitement merveilleux pour une maladie qu'ils ne connaissent pas et montrent jusqu'à quel point les meilleurs esprits peuvent s'égarer quand ils veulent se mêler d'une chose qui leur est étrangère.

Mme la duchesse de Berry ne porte pas ses vues si haut. Elle fait de la médecine élémentaire, inoffensive; elle applique timidement quelques recettes à des symptômes bien connus, et quand il lui échappe de faire des prescriptions plus savantes, elle a le bon esprit de s'arrêter tout court, de rire et de nous appeler en consultation. Il serait bien à désirer que les enthousiastes de somnambulisme, d'homœopathie et d'autres procédés non moins extra-scientifiques, eussent, comme Madame, le bonheur ou la modestie de s'abstenir et de s'en rapporter aux juges naturels de ces questions.

La princesse procède souvent par interrogations. Elle aime à provoquer des éclaircissements sur toutes choses, son esprit est curieux, elle écoute beaucoup; il m'a fallu bien des fois travailler à satisfaire ce besoin

d'apprendre qui se manifeste à chaque instant. Madame s'est occupée de botanique, d'insectes, d'oiseaux; elle a possédé de riches collections d'objets d'histoire naturelle, et l'on voit qu'elle a fait quelques études sur ces matières intéressantes. La médecine ne peut rester étrangère à ces sciences, et bien m'en a pris de pouvoir parler de ces choses pour lesquelles Madame a toujours eu un goût très vif. Il en résulte que mes visites ne manquent jamais de sujets de conversation. J'ai aussi le bonheur de savoir écouter, et ce rôle muet n'est pas difficile à jouer auprès de M[me] la duchesse de Berry. Sa conversation est très variée. Elle raconte beaucoup d'anecdotes, elle abonde en souvenirs de tout genre et l'on voit qu'elle a étudié avec soin l'histoire de France. Il m'a semblé plusieurs fois que Son Altesse Royale s'était arrêtée à la mort de Louis XVI, et qu'elle avait négligé volontairement les annales de la Révolution. Elle évite de parler du Consulat et de l'Empire, mais elle connaît très bien le siècle de Louis XIV et de Louis XV.

Ce soir, à neuf heures, je me suis trouvé seul auprès de Son Altesse Royale. M. Deneux est un peu indisposé, M[me] d'Hautefort est souffrante, M. de Brissac est tourmenté par son rhumatisme; en somme, je suis à peu près le seul valide du pavillon. La princesse se plaint de son isolement; donc, je me trouve heureux de pouvoir lui consacrer la plus grande partie de mon temps.

Nous avons parlé de choses sérieuses, d'affaires: Madame est revenue avec force sur le chagrin que lui cause le refus du Gouvernement à l'occasion de MM. de Chateaubriand et Hennequin.

« — J'avais un plan à soumettre à mes conseillers;
« s'ils l'avaient approuvé, si le ministère avait voulu

[redacted]

« accepter mes propositions, cela eût valu cent fois « mieux que toutes les constatations dont on me « menace. »

J'ai exprimé des doutes sur l'efficacité d'un plan quelconque, et j'ai indiqué assez clairement que le Conseil des ministres avait décidé que Son Altesse Royale accoucherait à Blaye. J'ai dit également que l'état de maladie de Madame pouvait seul s'opposer à l'accomplissement de cette affaire, et que quelques médecins de la Faculté de Paris auraient cent fois plus d'influence sur le ministère que M. de Chateaubriand lui-même, fût-il accompagné de MM. Hennequin, Berryer ou autres jurisconsultes d'un mérite aussi éminent.

« — Je ne peux pas vous dire mon plan, mais plus « tard vous le connaîtrez, et vous conviendrez vous-« même qu'il était excellent. Mais nos pachas de là-« bas craignent de me voir vivre. Ils aiment mieux « me retenir sous les verrous, et m'exposer à tout ce « qui pourra en résulter. Ils connaissent et pratiquent « la fameuse maxime. *Il n'y a que les morts qui ne « reviennent pas*. Ils espèrent et réussiront. »

— Il m'est tout à fait impossible de partager les idées de Madame sur ce point. On veut si peu sa mort que s'il était démontré un seul instant qu'il y a ici un véritable danger, l'ordre de liberté serait donné aussitôt. Ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, c'est une affaire exclusivement médicale, et dont toute la responsabilité retombe sur nous.

Votre vie est-elle menacée si vous restez à Blaye encore deux mois ? voilà la question. Posée ainsi, croyez-vous que la réponse soit facile, et que je puisse affirmer une chose qui doit paraître douteuse ? Vous le savez, Madame, je ne veux ni ne puis être homme de

parti ; médecin consciencieux et indépendant, je dis, et cela est vrai, que vous êtes malade, j'indique la nature de cette maladie, j'en apprécie les causes, mais je m'abstiens de porter un pronostic absolu, parce que je ne possède pas d'élément suffisant pour formuler un arrêt définitif.

Cette discussion a duré longtemps ; à plusieurs reprises, elle a pris un caractère de vivacité assez inquiétant; notre tête-à-tête favorisait singulièrement le goût de la princesse pour les arguments *ad hominem*, les attaques personnelles se renouvelaient à chaque instant, aussi ai-je eu bien de la peine à me défendre. Quand on plaide sa propre cause, on ne manque pas de bonnes raisons pour la soutenir, et la partie adverse ainsi que le juge ont bien mauvaise grâce de ne pas se laisser convaincre. Cependant je n'ai pas été convaincu ; la princesse a bien voulu reconnaître que je n'étais pas un aveugle volontaire, systématique, et que je ne négligeais rien pour m'éclairer.

Mme Hansler, qui assiste, de sa chambre, à tous ces entretiens, vient toujours me reconduire, et jamais elle ne manque de me faire remarquer les divers accidents qu'éprouve Mme la duchesse de Berry. La fidèle camériste s'alarme des changements qu'elle observe chez sa royale maîtresse; elle me dit que cela va mal, et j'ai bien de la peine à la rassurer. Le fait est que je ne suis pas trop rassuré moi-même et que je voudrais bien avoir quelque bon motif de sécurité.

Jeudi 18 avril.

Le général a reçu aujourd'hui une longue lettre de M. le ministre de l'intérieur. Ayant cru reconnaître dans cette dépêche que le Gouvernement recevrait

volontiers de la princesse des propositions raisonnables, M. Bugeaud s'est empressé de fournir à Son Altesse Royale l'occasion d'en faire qui puissent être acceptées. Il a fait demander à Mme la duchesse de Berry un entretien particulier, en tête à tête, afin d'éviter toute influence étrangère.

La chose ayant été accordée avec empressement, le général, son aide de camp et moi, nous sommes rendus au pavillon, et le Gouverneur a pénétré seul dans la chambre à coucher de Madame. Nous sommes restés dans le salon avec Mme d'Hautefort et M. de Brissac.

L'entrevue a été longue, elle a duré depuis huit heures un quart jusqu'à dix heures. A plusieurs reprises, Mme d'Hautefort a témoigné une vive impatience, alléguant pour motif qu'une conversation aussi longue fatiguerait beaucoup la princesse. Nous avons cherché à distraire la dame d'honneur, mais sans beaucoup de succès. En vain lui disions-nous que l'affaire qui nécessitait une aussi longue séance était d'un haut intérêt pour Son Altesse Royale, qu'elle était d'ailleurs absolument maîtresse de terminer un entretien qui lui serait désagréable, et que le général n'avait pas la prétention de s'imposer; ces raisons et bien d'autres échouaient contre l'inquiétude fiévreuse de Mme d'Hautefort; M. de Brissac a dû se joindre à nous pour empêcher la comtesse de troubler le tête à tête de nos deux personnages.

Enfin le Gouverneur est sorti de la chambre à coucher de la princesse, et les deux compagnons de captivité ont à peine pris le temps de recevoir nos salutations; ils se sont précipités dans l'appartement de Madame, où nous les avons laissé satisfaire leur curio-

sité bien légitime. Voici ce que le général m'a raconté sur son entretien avec Mme la duchesse de Berry.

M. Bugeaud a cru devoir lire à Son Altesse Royale la plus grande partie de la dépêche de M. le comte d'Argout. Il y est dit :

« — Que les légitimistes la sacrifient, que l'on
« désire sa mort afin de pouvoir s'en faire une arme
« contre le Gouvernement. Vivante, elle est un embar-
« ras pour son parti. Mariée ou non, dans tous les cas,
« elle ne peut plus être utile à la cause de Henri V.
« Il vaut donc mieux qu'elle meure, puisque sa vie
« est un sujet de scandale pour les royalistes, et que
« l'on aura l'avantage de reprocher sa mort à Louis-
« Philippe, etc. »

La princesse a écouté cette lecture avec attention; ces arguments avec leur dureté sauvage, ne l'ont ni surprise ni blessée. On dirait qu'elle est accoutumée aux aménités des gens de son parti. Elle semble les considérer comme des choses toutes naturelles dans sa position. Le général a continué :

« — Des nouvelles de Prague annoncent que tout
« le monde là-bas est déchaîné contre Son Altesse
« Royale. Messieurs de Latil et de Blacas sont ses
« plus ardents ennemis. »

« — Je m'en doutais, s'est écriée la princesse, ces
« messieurs n'ont jamais eu pour moi la moindre
« bienveillance, à plus forte raison dans ce moment-
« ci, où toutes les apparences sont contre moi. Leur
« charité m'est connue! Ils ne manqueront pas de
« profiter de l'occasion pour me perdre dans l'esprit
« du roi Charles et de Mme la Dauphine. Je ne suis
« pas là pour me défendre, c'est le bon moment pour
« m'accuser. »

Le général a supprimé un passage important, dans

[redacted]

le but d'éviter à la princesse une douleur trop vive. Il s'agissait de M. le comte de Ménars et des propos qui courent sur la nature des liaisons qui ont existé entre lui et Mme la duchesse de Berry. Ces médisances, venant de Prague même, prenaient un haut caractère de gravité. Aussi M. Bugeaud a cru devoir les passer sous silence.

Il a cependant été question de M. de Ménars. Voici ce qui s'est passé : Ce personnage a reçu une visite de M. le docteur P. Auvity. Notre honorable confrère a invité M. de Ménars à user de toute son influence sur Mme la duchesse de Berry pour engager Son Altesse Royale à permettre toutes les constatations possibles, afin de la soustraire à la nécessité de faire ses couches à Blaye. Cette démarche, tout à fait officieuse de la part de M. P. Auvity, n'a pas eu le résultat qu'il en attendait. M. de Ménars a demandé du temps pour répondre ; il a sans doute pris le mot d'ordre des meneurs du parti, et plus tard il a refusé son intervention.

« — C'est impossible, a dit la princesse avec beau-
« coup de vivacité, jamais je ne croirai que M. de
« Ménars se laisse influencer au point de refuser de
« faire une démarche qui pourrait m'être utile. Celui-
« là m'est dévoué ; il l'a prouvé en temps et lieu ; je
« crois pouvoir compter sur lui ! »

A la suite de cette longue conversation, Mme la duchesse de Berry a de nouveau supplié le général d'insister auprès des ministres pour qu'on permette à M. de Chateaubriand et Hennequin de venir à Blaye.

« — Plus les circonstances sont graves, plus j'ai
« besoin de conseils éclairés. On m'accable là-bas, on
« me déchire, la famille royale est circonvenue par
« mes ennemis acharnés. Jamais je n'eus plus besoin

« des bons avis de personnes en qui j'ai mis ma con-
« fiance. Que peut-on craindre de ces messieurs ? Si
« ces deux hommes ainsi réunis portent quelque om-
« brage au Gouvernement, eh bien ! qu'on ne m'en
« envoie qu'un à la rigueur, un seul me suffira ;
« mais, dans ce cas, je désire que ce soit M. de
« Chateaubriand qui vienne auprès de moi. Mon iso-
« lement ne me permet pas de faire des propositions,
« de prendre un parti quelconque. Les royalistes
« pourraient me le reprocher plus tard. Je ne veux
« pas en courir la chance. Je vous déclare, général,
« que j'ai un plan arrêté, mais je dois le soumettre à
« des hommes capables, avant de me décider à agir.
« Rien ne pourra changer cette résolution. »

Les divers éclaircissements donnés à Madame par le général lui ont fait comprendre le peu de bienveillance qu'ont pour elles certaines personnes qu'elle devait croire mieux disposées en sa faveur. Elle a paru bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur ce point. C'est là un des traits de son caractère. La princesse aime les situations nettes. Dans sa conversation elle aborde franchement la question, va droit au but, provoque des explications claires et fuit les périphrases. Sous ce rapport, le général Bugeaud lui convient à merveille, elle aime son caractère loyal, sa manière précise de traiter les affaires, ses arguments sans apprêt.

Ce soir, j'ai trouvé beaucoup d'abattement ; la fièvre est revenue un peu plus tôt que de coutume, les émotions de la journée ont eu, comme toujours, un fâcheux résultat, et cependant la princesse se loue de ce qui est arrivé. Elle a soutenu le général contre les attaques de Mme d'Hautefort ; elle a fait l'éloge de sa franchise, de ses bonnes intentions, si bien que la dame d'hon-

neur a dû renoncer à trouver de l'écho pour ses malices. Elle s'en est vengée sur moi; j'ai eu à subir une longue séance musicale dans laquelle le lamentable bolero a joué le principal rôle.

Vendredi 19 avril.

Ce matin, lorsque je suis entré chez Mme la duchesse de Berry, je l'ai trouvée dormant encore, ou du moins tellement engourdie que la conversation n'a pu s'établir qu'avec beaucoup de peine. Je parlais du beau temps, la princesse répondait politique; je demandais des nouvelles de la fièvre, on me disait que Mme d'Hautefort avait la migraine; enfin les quiproquos ont été si singuliers, que Mme Hansler a ri de façon à réveiller sa royale maîtresse.

« — Qu'ai-je dit? Pourquoi riez vous? Savez-vous « que c'est très indiscret de parler aux gens qui dor- « ment encore? Souvent en pareil cas on rêve, et les « paroles qui échappent alors se rapportent à la pen- « sée intérieure bien plus qu'à la question à peine « comprise que l'on vous adresse. »

Madame Hansler a rassuré la princesse, en lui rapportant ses réponses qui n'étaient pas du tout compromettantes. Cela nous a mis en gaieté et j'ai raconté à Madame une petite anecdote que je consigne ici, au grand bénéfice des futurs historiographes de la révolution de juillet.

Peu de temps après l'avènement du 9 août, le roi Louis Philippe Ier présidait le conseil des ministres dans une des salles du Palais-Royal. Le duc de Chartres assistait à la séance qui avait été longue. Il

faisait très chaud, une forte contention d'esprit avait fatigué le cerveau des nouveaux ministres.

La discussion étant close, et le moment de prendre les avis de chacun étant venu, le roi s'aperçut qu'un des membres du cabinet sommeillait doucement. Le roi dit à son fils : « Chartres, réveillez votre voisin. » Le jeune prince touche légèrement le bras du dormeur, le pousse un peu plus fort, le pousse encore, et le personnage, à moitié endormi, dit d'une voix assez haute :

« — Sophie, laisse-moi donc, tu me réveilles toujours. »

Ce doux propos fut entendu par tout le monde, et Dieu sait si la gravité du conseil fut mise à une rude épreuve! Le roi s'est beaucoup amusé de cette scène qu'il a racontée lui-même à plusieurs personnes.

« — Et quel est ce Richelieu, ce Mazarin, dont tout « le temps n'est pas consacré à sa patrie? Vous allez « me dire son nom, docteur, afin que je sache quel « est ce noble produit des glorieuses. »

— Madame, c'est un secret d'Etat, je ne puis le divulguer, surtout à une ennemie de l'ordre de choses actuel. Ce serait trahir notre cause, et Dieu sait le parti que vous pourriez tirer de ce fait authentique!...

Nous avons beaucoup jasé sur les accidents de ce genre, qui ne sont pas rares, sur l'inconvénient de parler en dormant, de rêver tout haut, de se tromper de nom en s'adressant à un jaloux, de lui dire *mon cher Paul* quand il s'appelle *Henri*, de tutoyer par mégarde un individu dont personne ne sait l'intimité, et autres *lapsi linguæ* tout aussi compromettants. Mme la duchesse de Berry connaît une foule de particularités de ce genre, et nous en avons passé un bon nombre en revue.

[redacted]

A midi, M. Gintrac est arrivé. Le cher confrère paraît toujours soucieux, il se plaint hautement des journaux de son parti qui font le plus grand tort à la cause de notre pauvre malade. Pendant que nous montions au pavillon, il a raconté à M. Deneux les absurdes menées des principaux légitimistes de Bordeaux, et cette conversation, fort vive, n'était pas terminée lorsque nous sommes arrivés auprès du lit de Mme la duchesse de Berry. M. Gintrac est revenu avec instance sur la nécessité de mettre un terme à ces exagérations d'un zèle trop peu éclairé ; il a supplié Madame d'user de toute son influence pour faire cesser une polémique aussi dangereuse.

« — Que voulez-vous que j'y fasse? Ne savez-vous « pas que l'on n'a aucun égard à ce qui peut m'être « nuisible ou utile? On me laisse de côté, je ne puis « rien pour les partisans d'Henri V. Ces messieurs « visent plus haut, ils travaillent pour eux et s'occu- « pent fort peu de moi. Ils me voudraient morte, et le « Gouvernement, qui me retient ici, favorise leurs « vœux secrets. »

Mme la duchesse de Berry a répété assez exactement tout ce que contenait la lettre de M. le comte d'Argout.

M. Gintrac a discuté cette grave question avec beaucoup de netteté. Il est arrivé à cette conclusion que Madame devrait faire tous les sacrifices possibles pour tenter de sortir de prison.

Nous avions parlé à M. Gintrac du plan que Son Altesse Royale devait soumettre à l'approbation de M. de Chateaubriand avant de l'envoyer au Conseil des ministres. Le cher confrère a beaucoup insisté pour connaître ce projet, il a parlé des inconvénients qui résulteraient de la réserve que Madame s'imposait

à cet égard, et, après un long débat, la princesse, vaincue, nous a dit :

« — Vous voulez savoir en quoi consiste ce plan, eh « bien ! le voici : Je voudrais envoyer M. de Chateau- « briand à Prague, auprès de la famille royale, afin « d'annoncer au roi Charles X et à Mme la Dauphine, « mon mariage ainsi que ma grossesse. Je suis « désolée de penser que ces nouvelles, si importantes « pour eux et pour moi, leur arriveront par la voie des « journaux. Je pense bien que tout le monde supposera « là-bas que je ne suis pas libre, qu'il m'est impossible « d'écrire et de leur faire parvenir un message quel- « conque ; mais il n'en est pas moins extrêmement « pénible pour moi, de voir se prolonger cette fausse « situation. Mes enfants sont assez grands pour qu'on « leur parle raison. Je veux prier M. de Chateaubriand « de se charger de ce soin délicat. Je lui confierai bien « des choses que l'on ne peut pas écrire, des détails « que l'on ne dit qu'à l'oreille, et qui m'excuseront « auprès de la famille royale. Aura-t-on bien le cou- « rage de me refuser cette satisfaction ? »

M. Gintrac allait parler, mais M. Deneux ne lui en a pas laissé le temps. Le célèbre accoucheur de Madame a dit avec une simplicité charmante : — C'est bien vrai. Les ennemis de Son Altesse Royale profitent de son silence pour la perdre dans l'opinion de la cour exilée. Pourquoi Madame n'a-t-elle pas écrit directement au roi Charles X ? Rien n'était plus facile ! —

Le cher confrère allait continuer à démontrer la facilité des communications avec le dehors, chose que tout le monde sait ici, et dont il était fort inutile de parler, mais la princesse, interrompant l'orateur, lui a dit avec assez d'humeur et de vivacité :

« — Je ne veux pas écrire. On ne sait jamais ce que

[redacted]

« devient une lettre. Suis-je sûre des personnes qui se « chargent de pareils messages? Ne savez-vous pas « ce que peut la police? Croyez-vous que nous sommes « ici aux Tuileries et que chacun à Blaye s'empressera « d'obéir à mes ordres? »

L'accoucheur de Madame s'est contenté de lever les yeux au ciel, de se moucher bruyamment et de prendre un air de componction qui désarme toujours la princesse.

M. Gintrac a discuté la valeur du plan si mystérieusement élaboré, et qui a surtout le grand inconvénient d'arriver trop tard. Et, toutes ces affaires terminées, nous avons examiné la malade, constaté la persistance des accidents déjà si souvent indiqués, et conclu de tout ceci que la liberté serait le meilleur moyen de combattre un mal qui est le résultat des conditions au milieu desquelles se trouve Mme la duchesse de Berry.

M. Gintrac et moi, nous avons fait part au général des choses intéressantes que nous venions de recueillir, M. Bugeaud, après un moment de réflexion, me charge de voir de nouveau la princesse, et de lui demander s'il lui convient que ce plan transformé en proposition formelle, soit expédié à l'instant même au Conseil des ministres. Je me suis acquitté de cette commission, et voici ce qui s'est passé :

Ces visites *hors de tour*, causent toujours de l'émotion à la royale malade, et quand j'arrive ainsi en ambassadeur ou en plénipotentiaire, les questions pleuvent sur moi de façon à ne pas me laisser le temps de répondre.

J'ai exposé en peu de mots la mission dont j'étais chargé, et la princesse a refusé très nettement de prendre cette initiative. J'ai cru devoir discuter cette

résolution, et j'ai dit : — Je supplie Madame de réfléchir à cette affaire qui peut avoir pour elle des conséquences graves. Oubliez pour un instant ce sentiment de dignité blessée, faites quelques avances, c'est tout à fait dans votre intérêt. Vous demandez à voir M. de Chateaubriand, mais sait-on pourquoi ? Les ministres ont refusé, peut-être ne refuseront-ils pas quand ils sauront ce que vous avez à lui dire. Que ce personnage, en sortant de la citadelle, refuse de s'expliquer publiquement sur votre état de grossesse, que l'affaire du comte de Chouleau se renouvelle, ne voyez-vous pas le danger qui en résulte, le parti que l'on peut tirer, contre le Gouvernement, de ce silence interprété à l'avantage des légitimistes, et n'est-il pas tout simple que l'on évite de pareils inconvénients ? Dans vos hostilités contre les ministres il faut tenir compte des situations respectives. Le Gouvernement doit agir prudemment, et par malheur, ses précautions vous blessent, mais peut-il n'en pas prendre ? Ce serait folie. En vous expliquant clairement sur les soins divers que vous confiez à la loyauté de M. de Chateaubriand, tout le monde comprendra la valeur de vos motifs. Ce personnage ne pourrait-il pas communiquer au Gouvernement la déclaration de mariage et de grossesse que vous lui auriez faite, ne pourrait-il pas laisser entre les mains du pouvoir un écrit, une pièce quelconque destinée à servir de garantie et capable de fermer la bouche à tous les imprudents qui nient ce que vous affirmez vous-même ?

« Oh ! je ne puis prendre d'engagement pour M. de « Chateaubriand. Il saura ce qu'il devra faire. Cependant je ne l'empêcherai pas de déclarer ma position, « mais je ne veux pas qu'il soit tenu de dire ce que « je lui aurai confié. »

— Je ne pense pas, Madame, que l'on songe à exiger la divulgation d'un secret. Il ne s'agit que de la déclaration du mariage, déjà faite le 22 février, et de la déclaration de grossesse faite à tous les médecins qui ont eu l'honneur de vous voir. Ainsi ces faits ne vous appartiennent plus, mais vos secrets sont à vous. Que M. de Chateaubriand reconnaisse la vérité des premiers, c'est tout ce que l'on peut lui demander ; personne n'a le droit d'exiger qu'il trahisse les devoirs que lui impose votre confiance ; vous devez être pleinement rassurée sur ce point.

« — Eh bien, oui. Je lui dirai de faire cette déclaration au président du conseil, et j'espère qu'on le laissera partir pour Prague. Qu'il me tarde de mettre un terme aux bruits qui courent là-bas sur mon compte ! Et puis, j'ai besoin de repos. Il me faut du soleil pour me remettre de tant de fatigues. Quelques mois passés dans le midi me feront du bien. Je sens que cela m'est indispensable. Je ne pourrais pas maintenant aller dans le Nord. Mon mariage secret ne sera divulgué que plus tard. »

Ces derniers mots m'ont frappé. L'avenir les expliquera peut-être. En attendant, j'ai rendu compte au général du succès de ma négociation. M. Bugeaud s'est empressé de se rendre auprès de Mme la duchesse de Berry pour arrêter les termes précis de la dépêche, et cette affaire, à la traverse de laquelle Mme d'Hautefort a essayé de se jeter, a pris un temps considérable. Il a été décidé, vu l'heure avancée, que ce serait pour le courrier de demain. La dame d'honneur proteste énergiquement contre la démarche de la princesse ; il y a là, suivant elle, un oubli de son rang ; c'est reconnaître le Gouvernement de Juillet, traiter avec lui, se mettre à sa discrétion ; tous les instincts aristocratiques

de la comtesse se révoltent à cette idée. Mme la duchesse de Berry est beaucoup moins exclusive sur ce chapitre. Le désir de sortir de prison la rend tolérante ; elle est fort disposée à des concessions qui lui vaudraient la liberté.

La soirée a été remplie de discussions sur ce sujet des plus délicats. Nous avons argumenté longtemps pour et contre, et plus d'un orage est sorti de cette conversation où les personnalités se trouvaient en jeu. En somme, Mme d'Hautefort est parvenue à son but. Les bonnes résolutions de la princesse se sont affaiblies graduellement ; elle a cédé à des remontrances présentées assez habilement ; son amour-propre piqué a reculé devant la crainte du qu'en dira-t-on, et je crois bien que toute ma diplomatie de tantôt est en pure perte.

Ainsi tout se réunit pour que Blaye devienne inévitablement le théâtre où devra s'accomplir la dernière scène du drame commencé à Nantes. La décision ministérielle du 30 mars ne rencontre pas d'obstacles ; la santé de la princesse nous donne en vain des inquiétudes; il faudra que nous courions les chances de cet accouchement, et tout cela parce que la princesse et ses conseillers semblent prendre à tâche de multiplier les difficultés de cette position déjà si précaire. On ne comprend pas cet aveuglement, ou plutôt il y a peut-être quelque motif secret qui pousse les légitimistes, et la duchesse de Berry elle-même, à rester à Blaye jusqu'à une époque plus ou moins reculée. Ce sont là des mystères que je ne puis pénétrer.

[redacted]

Samedi, 20 avril.

Une dépêche télégraphique, venue de très bonne heure, apporte au général une nouvelle qui me fait grand plaisir. Nous allons voir arriver à Blaye, probablement ce soir ou demain matin, plusieurs notabilités de la Faculté de médecine de Paris. C'est un excellent moyen de me tirer d'embarras. MM. Orfila, Fouquier, Andral et P. Auvity ont dû partir de Paris le 18, dans la soirée. Ils ne peuvent tarder à arriver ici. Il paraît que ma lettre du 15 a causé quelques inquiétudes et que l'on a voulu tirer la chose au clair. Je ne demande pas mieux.

En arrivant dans le salon de la princesse, le valet de chambre qui devait m'introduire est venu me dire que Mme la duchesse de Berry ne pouvait me recevoir. Un instant après, Mme d'Hautefort sort de l'appartement de Son Altesse Royale et me dit que la princesse est très agitée; que l'affaire d'hier la tourmente horriblement et que, toute réflexion faite, elle me charge de dire au général de regarder comme non avenu ce qui avait été décidé hier. Mme la comtesse a bien voulu me recevoir dans son appartement, et là nous avons repris la discussion au point où nous l'avions laissée.

Il résulte de tout cet entretien diverses petites choses bonnes à noter. La princesse craindrait-elle un refus de la part de M. de Chateaubriand? Si ce célèbre personnage ne peut venir ici qu'à la condition de reconnaître l'état de grossesse de Mme la duchesse de Berry; si le ministère use de ses droits et prend des précautions, après tout, légitimes, l'ambassadeur choisi croira-t-il pouvoir accepter ce fardeau et entrer en

pourparlers avec le Gouvernement dont il s'est si énergiquement séparé ? Il est certain que les partisans de la branche aînée craignent de se mettre en évidence. Mme d'Hautefort reconnaît qu'ils ont presque raison de se montrer fort circonspects dans la circonstance actuelle. La princesse sent elle-même les inconvénients de sa position singulière ; elle a peur de demander à ses fidèles de trop grands sacrifices, et de là ses hésitations, ses perplexités, ses tourments. Elle veut sortir d'ici à tout prix, mais elle n'ose faire ce qui serait nécessaire pour cela. Elle ne sait jusqu'à quel point il lui est permis de compter sur le dévouement de ses amis. Cette incertitude est le résultat de beaucoup de petites observations ; elle apprend à connaître la valeur de ses partisans, et les découvertes qu'elle a faites depuis quelque temps lui causent un chagrin profond. Pauvre femme ! Puisse-t-elle être au bout de ses mésaventures !

Mme d'Hautefort commence à comprendre que le temps perdu est irréparable. En établissant d'une façon approximative l'époque des couches vers le 15 du mois de mai, nous n'avons plus la possibilité de songer au départ. Il faudrait un concours de circonstances bien favorables pour arriver en temps utile dans quelque ville frontière d'Espagne, et il n'est pas probable qu'on choisisse ce parti. Il aurait fallu agir en conséquence, négocier cette affaire et donner au Gouvernement les garanties dont il a besoin. Le sacrifice d'un peu de cette prétendue dignité eût été fort utile aux intérêts de la princesse, et je n'ai pu m'empêcher de faire sentir à la dame d'honneur que ses conseils, à ce sujet, n'avaient pas eu d'heureux résultats.

Cela nous a conduits à parler de l'accouchement. J'ai

dit que l'autorité prendrait une foule de mesures pour que la constatation du fait fût sans réplique. Il faudra que cet accouchement soit cent fois plus clair que celui du 29 septembre 1820, et Madame, si elle comprend bien sa position, devra se hâter de nous signaler les premiers indices d'une prochaine délivrance. Je le veux bien, s'écrie Mme d'Hautefort, mais ne comptez pas sur moi et sur M. de Brissac; nous sommes bien décidés à ne nous mêler de rien !

Grâce à notre petit télégraphe, le général a fait prier M. Gintrac de venir demain à Blaye. Nous allons nous trouver huit consultants réunis, et Dieu sait ce que cette nombreuse assemblée va décider ! Dans tous les cas, ma responsabilité sera bien à l'abri, et, quoi qu'il arrive, l'on n'aura rien à me reprocher.

A cinq heures précises, une chaise de poste dépose aux pieds de la citadelle mes chers et honorés maîtres. Le général leur a fait le plus aimable accueil, et bientôt les quatre arrivants, M. Dubois, M. Deneux et moi, nous sommes réunis en conférence médicale dans le salon du Gouverneur. J'ai donné à ces messieurs les renseignements les plus précis sur la royale malade, et cet entretien s'est continué pendant le dîner. Ces nouveaux convives nous ont apporté bien des nouvelles de Paris; les questions, les réponses se croisent dans tous les sens, chacun interroge suivant la direction de ses idées, de ses goûts; nous avons nous-mêmes beaucoup de choses à raconter, et la curiosité des quatre voyageurs n'est pas moins vive que la nôtre. En somme, ce dîner a été charmant pour tout le monde, et je l'ai vu finir à regret.

Un peu plus tard, le général Bugeaud m'invite à me rendre au pavillon, dans le but de faire pressentir à Mme la duchesse de Berry que le Gouvernement paraît

être dans l'intention d'envoyer à Blaye plusieurs médecins de Paris pour constater définitivement l'état de sa poitrine et faire un rapport sur ce point.

Je me suis présenté chez Madame à huit heures et demie. Elle était seule et couchée ; j'ai été reçu assez gracieusement. Il est à remarquer que la princesse ne parle jamais des choses qui l'ont le plus vivement intéressée, dès que ces choses sont terminées. Elle ne revient que très rarement sur une affaire, elle aime à établir un nouvel ordre du jour, comme elle le dit, de sorte qu'en l'abordant ce soir, j'étais bien sûr qu'il ne serait plus question de nos grands débats d'hier. La décision prise ce matin doit être immuable, ou du moins, la princesse, pour ne pas la modifier, a bien soin de n'en plus parler. Je dois accepter ces manières d'agir; mais comme j'avais besoin d'une transition naturelle pour arriver à mon but, j'ai rappelé quelques mots de Mme d'Hautefort et j'ai ajouté ceci :

— Puisque Son Altesse Royale a renoncé au projet d'hier et qu'elle se retranche dans sa force d'inertie, je me demande s'il ne serait pas convenable que la médecine intervînt. La politique vous retient, d'autres considérations pressantes vous lient les mains, le temps marche, le moment de pouvoir quitter Blaye touche à ses dernières limites. Que dirait Madame si la Faculté mise en demeure de s'expliquer catégoriquement sur sa santé actuelle, prononçait un arrêt capable de changer les résolutions du conseil des ministres ? Je vous ai dit que mes lettres à M. le comte d'Argout contenaient assez de renseignements pour exciter quelque inquiétude dans les esprits de nos maîtres de là-bas. Je ne serais pas étonné que le Gouvernement, ayant conçu des alarmes sur les suites des accidents que je signale dans mes bulletins, n'eût pris quelque mesure

[redacted]

importante. On pourrait bien nous envoyer de Paris plusieurs médecins fameux qui seraient chargés de prononcer en dernier ressort sur cette grave question. Les ministres sentent le besoin de couvrir leur responsabilité, ils se mettront à l'abri de tout reproche derrière un rapport solennel, et je m'attends à voir débarquer ici, l'un de ces jours, une cargaison de professeurs. Et si cela était ainsi, Madame aurait-elle quelque répugnance à profiter d'une si belle occasion?

— « A quoi bon s'occuper de ce rêve ? M. d'Argout « et bien d'autres que lui seraient trop heureux de me « voir mourir ici. Comment voulez-vous qu'ils pren- « nent tant de soins de ma personne? »

Cette idée, on le voit, est le dada de M[me] la duchesse de Berry. Je l'ai combattue de nouveau et j'ai prouvé à Son Altesse Royale que le Gouvernement avait le plus grand intérêt à ce qu'il ne lui arrivât rien de fâcheux. J'ai beaucoup insisté sur la vraisemblance de ma supposition, et j'ai profité de cela pour passer en revue tout le personnel de notre Faculté parisienne; j'ai attiré l'attention de la princesse sur ceux de nos maîtres qui sont plus aptes à prononcer un jugement en pareil cas, j'ai indiqué ceux qui sont plus ingambes, plus faciles à enlever à leurs devoirs journaliers, et j'ai insisté plus particulièrement sur ceux qui ont été choisis par M. le comte d'Argout. La réputation de MM. Fouquier et Andral justifie pleinement ce choix et j'ai eu soin de parler d'eux comme ils le méritent.

« — Mais, en vérité, je ne comprends pas votre « persévérance à propos de ce projet! C'est une folie, « une rêverie; et le ministère, armé du rapport de « MM. Orfila et Auvity, prouvera, même après ma « mort, que Blaye est préférable à Nice pour les poi-

« trines faibles. Comment voulez-vous que l'on envoie
« une commission pour contrôler le travail des pre-
« miers experts? Je suis condamnée à me bien porter
« ici, et cela parce qu'il a plu à vos chers confrères de
« trouver ce climat enchanteur. »

— Il ne s'agit pas de climat et de citadelle, Madame, et les médecins qui viendront ici n'auront rien à voir à ces choses jugées. On ne s'occupera que de vous, que de votre santé actuelle ; on cherchera à savoir ce qui peut survenir si vous restez ici jusqu'après l'accouchement, et s'il y a un danger apparent ou seulement probable, on vous signera un *exeat* qui sera exécutoire dans le plus bref délai.

« — Qu'est-ce que c'est qu'un *exeat?* »

— C'est une expression employée dans le service des hôpitaux. Cela veut dire : *qu'il sorte*, et j'espère que Madame s'accomodera de ce latin.

« — Je m'arrangerais au besoin de grec ou de
« chinois, mais les Grecs et les Chinois de Paris ne
« me feront pas le plaisir de m'ouvrir les portes de
« cet affreux tombeau. Mon *exeat* sera pour me faire
« enterrer. On ne me refusera pas celui-là. »

J'ai continué mon thème, et à force de le broder, j'ai fini par exciter l'attention de la princesse. Je lui ai demandé très directement ce qu'elle comptait faire dans le cas où son rêve viendrait à se réaliser.

« — Ma foi, je n'en sais rien. Nous verrons. Il sera
« temps de prendre un parti quand le moment sera
« venu. Pourquoi me tourmentez-vous ainsi? Vous
« allez m'empêcher de dormir; malgré moi, malgré
« mes convictions et l'évidence, je songerai à quelque
« planche de salut au milieu du désastre, et mon repos
« en souffrira. »

— Ce n'est pas mon intention, au contraire, et je

[redacted]

désire que Madame donne à cette idée assez d'importance pour s'en occuper dès à présent. Je vous l'ai dit, Madame, la Faculté, que vous ne traitez pas toujours avec votre bienveillance naturelle, est capable de faire pour vous plus que ne feront jamais vos amis les plus dévoués. Nous appartenons à une cause qui domine toutes les autres. Les droits de l'humanité ne sont jamais méconnus par les médecins, et s'il est démontré que vous pouvez recevoir un dommage réel en restant ici quelques mois de plus, soyez convaincue que nous saurons parler de façon à vous rendre la liberté.

« — *Amen*, puisque le latin est de mode ce soir.
« Mais je crois que M. d'Argout a tout simplement
« l'intention de m'envoyer *ad patres*. »

Ces plaisanteries en ont amené quelques autres, et la disposition d'esprit est devenue un peu meilleure. J'ai souhaité une bonne nuit à Son Altesse Royale, et je l'ai engagée à se recommander à saint Come et à saint Damien, patron des médecins.

Dimanche 21 avril.

Ce matin, de très bonne heure, j'ai longuement causé avec MM. Orfila et P. Auvity. Voici quelques renseignements sur la disposition des ministres à l'égard de la captive de Blaye :

Les détails contenus dans mes bulletins quotidiens ont paru dignes d'une sérieuse attention. Ma dépêche du 15 fit naître des inquiétudes plus vives, et M. Orfila fut appelé dans le cabinet du président du Conseil. Lorsque le cher maître arriva chez M. le maréchal Soult, il trouva le ministre occupé à tracer sur une

carte l'itinéraire de Mme la duchesse de Berry. Il était à peu près décidé, dès ce moment, que l'on choisirait la voie de terre pour aller s'embarquer à Port-Vendres. On calculait le nombre d'étapes pour aller de Blaye à cette dernière ville, on fixait les stations, enfin ce projet semblait d'une exécution à la fois simple et facile.

Mais au moment même où le ministre revenait ainsi sur son arrêté, il s'éleva une telle clameur dans les journaux légitimistes, on dit avec tant de violence que la princesse était mourante, que sa détention illégale allait devenir bientôt un crime de lèse majesté, on répéta avec tant d'insistance que le Gouvernement se rendrait coupable d'une atroce cruauté à l'égard d'une pauvre femme expirante, que les ministres, poussés à bout, et voulant en avoir le cœur net, prirent tout à coup la résolution d'éclairer le fait, et de soumettre cette question médicale à l'appréciation de plusieurs hommes de l'art aussi justement renommés par leur savoir que par leur indépendance. Une mission de ce genre, dans les circonstances présentes, pouvait d'ailleurs avoir un double résultat. Si la princesse était réellement assez malade pour avoir besoin d'être transportée en Espagne ou en Italie, les médecins envoyés à Blaye devraient indiquer le mode de transport le plus convenable et diriger une opération qui pouvait devenir fort délicate.

Toutes ces choses furent arrêtées très promptement. et les quatre médecins se mirent en route le 18 au soir. Je suis curieux de savoir ce que diront les journaux légitimistes. Comment va-t-on parler de cette sollicitude du Gouvernement pour Mme la duchesse de Berry? Comment la princesse elle-même s'arran-

[redacted]

gera-t-elle de cette enquête solennelle faite dans son intérêt?

Il est certain que si j'ai contribué en quelque chose à amener le ministère à prendre cette grande mesure, les partisans de la prisonnière de Blaye ont agi de façon à la rendre indispensable. Aujourd'hui encore, ce sont les criailleries des légitimistes qui sont la cause principale de cette enquête dont le résultat peut être si défavorable à la princesse. Que de fois déjà j'ai entendu Son Altesse Royale se plaindre du mal que lui font ses amis! Les clameurs non désintéressées du parti légitimiste donnent toujours lieu à un surcroît de précautions de la part du Gouvernement; il est dans son droit en se protégeant contre des accusations passionnées, injurieuses, et la princesse, qui en souffre, a de trop justes motifs de se plaindre de l'indiscrétion de ceux qui ont bien plus de zèle que de prudence.

Ce matin, à neuf heures, le général est monté au pavillon, et il a chargé Mme d'Hautefort d'annoncer à la princesse que MM. Orfila, Fouquier, Andral et P. Auvity étaient arrivés à Blaye avec une mission du Gouvernement. Cette nouvelle a causé une vive surprise à la dame d'honneur, et bientôt la princesse, instruite de cette visite solennelle, a fait dire au général Bugeaud qu'elle ne savait pas ce que cela voulait dire, et qu'elle ne comprenait ni le motif ni le but de la présence de ces messieurs dans la citadelle. Le Gouverneur s'est retiré en faisant prier Son Altesse Royale de lui faire dire à quel moment elle voudrait bien recevoir les médecins arrivés de Paris.

Il y a eu probablement un conseil tenu entre Madame et ses compagnons de captivité. Après une heure d'attente chez le général, nous avons vu arriver un

des officiers de la garde intérieure du pavillon. Il était chargé d'un message verbal conçu à peu près en ces termes : Mme la duchesse de Berry n'ayant éprouvé aucun changement dans les symptômes qui la tourmentent depuis longtemps, ne pense pas qu'il y ait lieu de faire une consultation nouvelle, et elle ne peut recevoir les médecins envoyés de Paris.

Le Gouverneur m'a paru assez surpris de ce refus. Il m'invite à tenter un nouvel effort, à essayer de faire comprendre à la princesse que ces messieurs ont à remplir une mission importante, etc. Je me hâte de monter au pavillon, mais Son Altesse Royale refuse de me recevoir. On me dit que les trois captifs sont réunis, que leur conférence est très animée et que l'arrivée de cette commission médicale a produit un trouble considérable dans leurs esprits. Je me retire sans avoir pu plaider la cause de la Faculté.

M. Gintrac est arrivé à midi. La réunion de tous les consultants a été assez solennelle, et il a été décidé qu'on ferait une nouvelle tentative auprès de Mme la duchesse de Berry. En conséquence, M. Gintrac, M. Deneux et moi, nous nous rendons aussitôt chez la princesse. Nous avons été reçus immédiatement, et le confrère de Bordeaux a pris la parole. Il a invité Son Altesse Royale à recevoir les professeurs de Paris, mais ses instances ont été si modérées, il a employé, pour déterminer la royale malade à se prêter à cette entrevue, des arguments si anodins, que j'ai reconnu aussitôt qu'il ne la jugeait pas nécessaire.

C'est un fait nouveau pour moi, que cette résolution de ne pas profiter des circonstances qui pourraient produire la liberté. Mme la duchesse de Berry, qui parle si aigrement de sa prison, qui reproche si amèrement au ministère sa détention illégale, tyrannique, etc.,

[redacted]

ne peut pas quitter Blaye en ce moment. On la mettrait, je crois, dans un immense embarras, si on lui ouvrait les portes de cette citadelle tant maudite, et l'intervention de M. Gintrac dans le débat actuel me prouve que des intérêts majeurs retiennent la princesse dans cet affreux donjon où elle est bien aise de terminer à huis clos la grande affaire de ses couches. Tout cela est vraiment fort étrange, et le Gouvernement, en prenant la mesure que les radicaux rouges et blancs lui ont tant reprochée, aura agi dans le sens le plus favorable à Mme la duchesse de Berry. Les hommes d'État qui ont voulu ruiner le parti légitimiste, ont donné au chef avoué de ce parti, le véritable refuge dont il avait absolument besoin. La princesse rendue à la liberté, aurait eu beaucoup à souffrir des inconvénients de sa grossesse, tandis que, renfermée à Blaye, la plus grande partie des reproches qu'on lui adresse retombe sur le Gouvernement. Il y a tout bénéfice pour Son Altesse Royale à rester ici, dans l'ombre, et elle y trouve même ce singulier avantage de profiter d'une réclusion dont tout l'odieux est imputé au ministère.

M. Gintrac, je l'ai déjà dit, est un habile homme qui sait merveilleusement tirer parti des circonstances. Il a fait une demande sachant bien qu'elle ne lui serait pas accordée, il l'a faite de manière à se faire refuser, et ce refus étant formulé, il a engagé Mme la duchesse de Berry à agir de la façon la plus courtoise avec les illustres membres de la Faculté de Paris. Il désire par dessus tout que le refus de recevoir ces messieurs n'ait rien de blessant pour eux, qu'on lui donne un prétexte aussi plausible que possible, et que l'on dore cette pilule avec un soin tout particulier.

Mme la duchesse de Berry y consent volontiers, mais

cette entrevue et les matières qu'on y discute lui donnent la pensée de tirer un parti quelconque de ces circonstances. Elle veut essayer de revenir sur l'affaire de MM. de Chateaubriand et Hennequin, et elle dicte à M. Deneux quelques phrases ainsi conçues :

« — Je ne me prêterai à aucune consultation si « l'on ne veut pas permettre à mes deux conseillers « de venir à Blaye. »

L'accoucheur de Madame a été chargé de porter ce billet au gouverneur avec une prière très instante d'expédier cette dépêche par le télégraphe. Pendant qu'il s'est acquitté de cette commission, M. Gintrac et moi, nous avons démontré à Madame que cet ultimatum restera comme non avenu et que cette tentative ne peut conduire à rien de bon. Son Altesse Royale est dans une agitation extrême, elle se roule sur son lit, qu'elle n'a pas quitté, même pour entendre la messe, et nos conciliabules se compliquent à chaque instant d'incidents nouveaux qui suscitent de fréquents orages. Vingt fois dans la journée il a fallu courir du général à la princesse, du pavillon au salon, des médecins nouveaux venus à M. Deneux, de ce dernier à M. Dubois, et j'avoue que cette fois ma mémoire est en défaut pour narrer cette odyssée. Je perds le fil de ces négociations interminables, de ces pourparlers entre gens qui ne veulent pas s'entendre, je m'embrouille au milieu de ces ambassades improvisées et je renonce à tracer une histoire exacte de cette laborieuse journée.

Cependant il faut conclure, et ma conclusion est celle-ci. Mme la duchesse de Berry n'est pas plus malade que de coutume; son refus de voir une telle réunion de sommités médicales montre clairement qu'elle ne veut pas sortir d'ici par raison de santé. Sa con-

[redacted]

duite depuis ce matin prouve qu'elle est décidée à rester à Blaye jusqu'après ses couches, et la présence de ces messieurs les professeurs de Paris n'eût-elle que ce résultat, je m'en féliciterais. J'espère que la princesse ne tirera plus parti des moindres accidents pour jeter l'alarme au milieu de nous. Nous allons vivre désormais tranquilles et mes bulletins vont retomber dans une monotonie dont je fais grand cas.

Les médecins arrivés de Paris prennent très philosophiquement le refus d'être admis à l'honneur de visiter la princesse. Ils comprennent que la question est beaucoup plus politique que médicale et, en véritables enfants d'Hippocrate, ils se réjouissent de ce que la pauvre malade se trouve assez bien pour se passer de leurs soins éclairés. Le général ne peut pas croire que la princesse persiste à refuser une entrevue qui pourrait lui rendre la liberté; j'ai beaucoup de peine à lui faire comprendre que M. Gintrac et les docteurs de Paris et de Bordeaux préfèrent voir Son Altesse Royale accoucher dans la citadelle. Je lui ai fait part de tout ce que j'ai vu et entendu, et j'ai fini par changer un peu ses idées sur ce point. La dépêche télégraphique qui a été envoyée aujourd'hui n'aura aucun résultat, du moins pour le moment actuel; la princesse a prouvé une fois de plus tout le besoin qu'elle a de consulter des gens capables.

Lundi 25 avril.

Si nous avions eu aujourd'hui à notre disposition un détachement de sténographes les plus exercés du *Moniteur*, ces messieurs à la plume volante auraient recueilli bon nombre de particularités intéressantes,

de conversations pleine de faits bons à noter. Mais le moyen que je suffise à tout ? Courrier diplomatique, conseiller intime, secrétaire d'ambassade, et quelque peu docteur en médecine, je ne sais où donner de la tête. La princesse, le gouverneur, les chers confrères, les très honorés maîtres et M. le comte d'Argout ne me laissent par le loisir de respirer ; aussi quand vient le soir, lorsque je veux récapituler les événements de la journée, apprécier les causes, signaler les effets je me perds au milieu d'un dédale où ma mémoire est en défaut.

La journée a été extrêmement laborieuse. La matinée a été remplie de pourparlers, de discussions aigres, d'explications interminables ; la princesse revient à chaque instant sur des griefs passés, elle récrimine avec violence, la colère s'allume, puis surviennent des pleurs, des attendrissements, et vingt fois nous avons vu cette succession rapide de sentiments contraires qui laisse à peine un peu de place à la raison.

Mme d'Hautefort et M. de Brissac ont épuisé toutes les formes d'instances, de supplications pour engager Son Altesse Royale à tenter la chance d'un rapport favorable ; M. Deneux et moi n'avons rien négligé pour obtenir l'admission de la commission médicale envoyée de Paris ; nous avons démontré qu'un pareil refus dans les circonstances actuelles, serait rendu public et deviendrait entre les mains du Gouvernement une arme puissante contre la royale captive. Nos communs efforts ont échoué contre une obstination que l'on comprendrait à peine si l'on ne savait pas qu'elle est imposée par l'esprit de parti. Il est infiniment probable que la princesse a de bonnes raisons pour vouloir faire ses couches à Blaye. Reste à savoir quelles sont ces raisons. En attendant les éclaircissements de

[redacted]

l'avenir, je crois que Mme la duchesse de Berry n'a rien fait pour s'assurer un asile, et que sa position actuelle ne lui permet pas de mettre à l'épreuve le dévouement douteux de ses plus chauds partisans.

Quoi qu'il en soit, le temps marchait et il fallait prendre un parti. Les médecins envoyés de Paris s'occupaient déjà de leur prochain départ, lorsque la princesse a fait prier le gouverneur de passer chez elle. Il était trois heures. Voici quelques détails sur cette entrevue :

Son Altesse Royale a remercié affectueusement le général Bugeaud de tout ce qu'il avait fait dans ces derniers temps pour lui être utile; elle a exprimé la pensée que la dernière dépêche télégraphique n'aurait pas un meilleur résultat que les précédentes, elle a ajouté qu'elle sentait désormais l'inutilité de ses tentatives pour recouvrer la liberté, qu'elle y renonçait, mais qu'elle n'oublierait jamais l'empressement qu'il avait mis à seconder ses intentions.

Madame a remis alors au général une lettre dans laquelle elle le charge d'exprimer à messieurs les médecins envoyés de Paris à Blaye, toute sa reconnaissance pour la peine qu'ils ont prise de faire ce long voyage et de quitter ainsi leurs familles et leurs affaires pour venir lui donner des conseils. Satisfaite des soins qu'elle reçoit tous les jours, et n'éprouvant aucun accident nouveau, elle ne croit pas devoir abuser de leur complaisance et leur faire perdre un temps précieux, etc.

En somme, cette lettre, que j'ai tenue entre mes mains et que je n'ai pas eu le temps de copier, mais dont le sens exact est celui que je viens de rapporter, cette lettre, dis-je, est suffisamment motivée et n'a rien de blessant pour nos chers maîtres de la Faculté.

Il m'a semblé, en la lisant, y trouver la trace de la main experte de M. Gintrac. Le sentiment des convenances est pleinement gardé envers nos chers confrères, et le refus est coloré de façon à ne paraître désobligeant pour personne.

Le général, en communiquant cette lettre à ces messieurs, leur a exprimé son regret de l'inutilité d'un tel voyage. Il avait espéré tout autre chose; la présence de cette commission lui semblait un présage de liberté pour tous les captifs de Blaye, pour ceux qui sont gardés comme pour ceux qui les gardent. M. Bugeaud renonce avec peine aux projets qui lui souriaient. Tant de choses l'appellent à Périgueux, à Excideuil et à Paris, tant d'affaires se pressent, s'accumulent, il a tant à souffrir des retards qu'entraîne sa présence dans la citadelle, qu'il aspire au moment d'en sortir, et que la royale prisonnière n'est certainement pas celle à qui la prison est la plus rude. Singulier retour des choses d'ici-bas! Si le Gouvernement avait quelques raisons de renvoyer la duchesse de Berry dans sa famille, si l'on prenait aujourd'hui des mesures pour la transporter à Naples, il pourrait fort bien arriver que Madame protestât contre cette décision, qu'elle alléguât l'état précaire de sa santé pour demander à rester ici, enfin qu'elle taxât d'inhumanité le ministère qui l'exposerait aux dangers d'un pareil voyage. Le général, ce redoutable geôlier qui ne parle que de clefs et de verrous, serait enchanté d'ouvrir les deux battants de toutes ces portes; mais la captive ne voudrait pas sortir de ce donjon malsain où la barbarie du Gouvernement ne l'a plongée que dans l'espoir de la voir mourir bientôt.

Toutes ces affaires réglées, nous n'avons plus songé qu'à tuer le temps et à le rendre supportable à nos

[redacted]

chers Parisiens. L'un d'eux m'a prié de voir la princesse en son nom et de solliciter de sa bienveillance une audience de quelques minutes. M. P. Auvity, qui est sincèrement attaché à Son Altesse Royale, voudrait dans cette entrevue plaider sa cause auprès de Madame et la faire revenir de quelques préventions. J'ai mis beaucoup d'empressement à m'acquitter de ce message, mais la réponse a été négative, et ce refus a même été accompagné de dureté. J'ai acquis la preuve que le cœur de Mme la duchesse de Berry conservait plus de rancune que je ne le supposais. Je dois dire, pour l'exactitude historique, que Mme d'Hautefort, qui se trouvait chez Son Altesse Royale lorque j'ai présenté cette humble requête, a contribué de tout son pouvoir à la faire échouer. La princesse, seule, n'eût peut-être pas résisté à mes prières. Il s'est même passé un fait assez significatif, et que je ne dois pas omettre de consigner ici.

Au moment où je prenais congé de Son Altesse Royale pour aller rendre réponse à mon cher confrère, Madame m'a dit :

« — Priez M. Auvity de dire de ma part à M. Evrat,
« que je fais des vœux pour que les couches de la reine
« des Belges soient heureuses. »

Et comme mon visage exprimait la surprise que me causait cette singulière commission, Madame ajouta aussitôt :

« — Surtout que ma commission soit faite directe-
« ment, sans passer par aucun intermédiaire. C'est un
« simple vœu de femme à femme, la politique n'a rien
« à y voir. Je lui souhaite une heureuse chance, à cette
« bonne Louise. »

On s'étonnera sans doute de ce petit incident; mais j'ai eu l'occasion d'en constater un si grand nombre

de ce genre que je regarde ces boutades comme un trait distinctif du caractère de Mme la duchesse de Berry. Hier et ce matin, au milieu des scènes les plus animées, alors que l'esprit aigri par des contrariétés de tout genre, la princesse se répandait en accusations amères et passionnées, souvent, par un brusque retour à des sentiments contraires, elle exprimait son affection sincère pour tel ou tel membre de la famille royale qu'elle chargeait naguère de ses brûlantes invectives.

M. P. Auvity a été fort affligé du refus de la princesse. Il ne peut croire à une pareille hostilité de la part d'une personne si naturellement bienveillante ; il voit là, avec juste raison, la preuve d'une suggestion étrangère.

Ce soir, j'ai revu la princesse. Nos agitations ont eu pour résultat de rendre la fièvre beaucoup plus vive, d'enlever un reste d'appétit, et M. Deneux est dans des transes continuelles sur le sort de l'enfant. Il poursuit partout Madame avec une merveilleuse tisane de son invention, mais la royale malade esquive habilement le breuvage, grâce au procédé suivant qui lui réussit toujours. L'accoucheur ordinaire s'approche du lit, tenant en main une tasse de ce liquide bienfaisant. La princesse a l'air de se résigner, elle se soulève à demi, trempe le bout du doigt dans la tisane et s'écrie :

« — Docteur, c'est trop chaud. Vous allez me brûler ! « Attendons ! »

Un quart d'heure après le susdit accoucheur, qui a soigneusement remué avec une cuiller cette boisson calmante, se présente de nouveau, tend la tasse et Madame, trempant pour la seconde fois son doigt, dans ce fameux spécifique, s'écrie :

« — Docteur, c'est trop froid, vous avez trop attendu ! »

[redacted]

Cette petite scène s'est renouvelée plusieurs fois. Mon cher confrère se désole et laisse échapper les plus sombres pronostics; la princesse rit de la physionomie lugubre de M. Deneux, et moi j'ajoute :

— Cher maître, vous le voyez, en tisane comme en politique, il n'y a que le juste milieu qui réussisse!

Ce rapprochement a mis le comble à la gaieté de Son Altesse Royale. Je vous fais grâce des plaisanteries peu orthodoxes qui ont été commises par Mme la duchesse de Berry. La plupart sont empruntées aux petits journaux, où l'on pourra les retrouver au besoin.

Mardi 23 avril.

Ce matin, après une longue conférence médicale, il a été résolu que je ferais une dernière tentative auprès de la princesse pour l'engager à recevoir ces messieurs de Paris. Je l'ai trouvée fatiguée par une toux sèche qui a chassé le sommeil, accablée par cette insomnie qui lui est pénible, la peau brûlante, l'appétit nul, en somme, fort malade. M. Deneux est convaincu que ces divers accidents auraient cédé à l'action de sa tisane. Qui sait? Je n'ai pas essayé de combattre cette opinion magistrale.

J'ai dit à Mme la duchesse de Berry que les quatre médecins envoyés de Paris étaient sur le point de monter en voiture pour rentrer chez eux, qu'il était encore temps de tirer parti de leur présence à Blaye, et que je suppliais Son Altesse Royale de réfléchir aux conséquences de son refus.

« — Toutes mes réflexions sont faites, docteur, je
« ne verrai pas ces messieurs, non que j'aie aucune
« objection à faire contre le choix des ministres. Dites-

« leur bien que ma conduite en cette circonstance ne « vient pas d'un défaut de confiance en leurs lumières « ou d'une répugnance contre leurs personnes. Ma « lettre ne doit leur laisser aucun doute à cet égard, « et j'espère que le général se sera bien acquitté de la « commission verbale et écrite que je lui ai donnée « hier. Je tiens ces messieurs pour des hommes aussi « honorables que savants, mais je regrette qu'on leur « ait fait faire un aussi long voyage sans m'en donner « avis. On m'envoie des médecins quand je demande « des jurisconsultes. On a l'air de s'occuper énormé- « ment de ma santé pour se dispenser de donner quel- « que attention à des affaires autrement importantes « pour moi. Dites-donc à vos professeurs de Paris que « je suis bien fâchée de la peine qu'ils ont prise, que « je les remercie de leur bonne volonté à mon égard, « mais que toute nouvelle consultation me paraît abso- « lument inutile. M. Gintrac et vous, vous me suffisez « complètement. Vous me connaissez, vous êtes habi- « tués à mes misères, je suis contente de ma Faculté, et « tout ce que je désire, c'est qu'elle ne m'abandonne « pas. »

J'ai remercié Madame de cette haute marque de bienveillance, puis j'ai rapporté fidèlement à mes maîtres les paroles que je viens de consigner plus haut. M. Gintrac, qui nous a tenu fidèle compagnie depuis deux jours, est enchanté, du moins je le pense, d'avoir soustrait notre royale malade aux inconvénients d'une entrevue qui aurait donné lieu à un rapport officiel. Les habiles du parti trouvent qu'il y en a eu trop, de ces rapports insérés au *Moniteur*, et qu'il eût été mille fois préférable de se tenir dans l'ombre et le silence. Comment nier, avec quelque apparence de succès, des choses avouées par la princesse elle-même, vues et

[redacted]

constatées par un grand nombre de médecins d'âge, de position, d'opinions différentes, et qui finissent par tomber dans la notoriété? M. Gintrac, qui sent parfaitement tout le dommage qui en résulte pour la captive, et qui pense qu'au fond, sa santé n'est pas compromise sérieusement, s'est opposé à cette dernière entrevue qui ne peut avoir aucun effet utile pour Madame, et la princesse a compris les motifs allégués par le médecin de Bordeaux. En conséquence, M. Gintrac nous quitte de bonne heure, rappelé par les obligations de sa nombreuse clientèle. Tout le monde ici rend pleine justice à son esprit éclairé, bienveillant, tout le monde comprend les motifs qui le font agir, chacun reconnaît que dans la position délicate où il se trouve, il serait difficile de s'acquitter avec plus de talent et de tact des devoirs que lui impose son titre de médecin.

A midi nos quatre voyageurs ont repris la route de Paris, emportant avec eux la conviction que la santé de la royale prisonnière n'a subi aucune atteinte grave, et que la plupart des symptômes observés et décrits par moi, ont été habilement exagérés par la princesse dans le but de décider le Gouvernement à la mettre en liberté. Ces messieurs, bien installés dans leur voiture, recevaient nos derniers adieux, chacun d'eux offrait au général l'expression de sa gratitude pour la franche hospitalité que le gouverneur leur a accordée, lorsque M. Orfila lui donnant une dernière poignée de main, a dit en manière de conclusion :

« — Général, soyez tranquille. Il n'y a pas péril en « la demeure! »

Ce mot résume toute l'affaire. Il a fait rire tout le monde, les partants comme les restants, et le fouet du postillon a terminé cette petite scène. Bon voyage, mes chers maîtres! Si votre présence à Blaye n'a

pas satisfait bien des gens, elle m'a été fort utile en éclairant plusieurs points restés douteux jusque-là, en forçant en quelque sorte Mme la duchesse de Berry à prendre une position nette et précise. Nous savons aujourd'hui à quoi nous en tenir sur son grand désir de liberté, sur ce besoin d'air et d'espace qui la préoccupait sans cesse, nous connaissons, au moins en partie, ses projets pour un avenir prochain. Je suis enchanté de ces éclaircissements. Nous voici désormais assurés d'attendre à Blaye le dénouement de cette aventure qui excite la curiosité de tout le monde. M. Deneux paraît triomphant, il se frotte les mains et prépare toutes ses batteries pour le moment critique. D'un autre côté, M. Dubois, qui s'ennuie toujours, aurait voulu prendre place dans la voiture de nos confrères et rentrer à Paris en même temps qu'eux. M. d'Argout qui, comme je l'ai dit, a la bosse de la persévérance, m'écrit de temps en temps et ne manque jamais d'insister sur la nécessité d'établir des relations amicales entre la princesse et le célèbre professeur. Il m'invite toujours à user de toute mon influence pour préparer cette entrevue si nécessaire, et Son Excellence ne semble pas tenir compte des impossibilités que je lui ai signalées à diverses reprises. Entre M. le ministre qui me dit sans cesse : Je désire que M. Dubois soit reçu par Mme la duchesse de Berry, et Son Altesse Royale qui me répète à chaque instant : Je ne veux pas recevoir M. Dubois, la position est bien simple, et je me tire d'affaire grâce à l'expédient du philosophe Buridan. Je me rappelle qu'en mécanique, deux forces égales et opposées se neutralisent ; cela m'encourage à rester immobile entre ces deux volontés contraires. Jusqu'à ce jour, la rancune de Mme la duchesse de Berry ne s'est jamais trouvée en défaut.

Son Altesse Royale n'a pas varié d'un mot dans l'expression de ses sentiments à l'égard de notre vénérable maître; aussi tout me fait croire que M. d'Argout échouera dans cette entreprise qui lui tient tant à cœur. Les préventions de femmes sont tenaces.

M. le ministre de l'intérieur ne revient pas avec moins de complaisance sur le chapitre des constatations. Le souvenir des tempêtes soulevées par ces malencontreuses mesures me rend sourd à ces recommandations de l'autorité, et muet auprès de la princesse. Je laisse au temps le soin de régler ces affaires pleines de querelles envenimées, je pense que tout s'arrangera quand le moment d'agir sera venu; enfin je compte sur le bon vouloir de la captive pour ne pas susciter de difficultés capables de nuire à elle-même plus qu'à qui que ce soit.

Pour remédier autant que possible aux inconvénients des agitations récentes, j'ai employé une partie de la soirée à donner à Son Altesse Royale des soins qui lui étaient tout à fait nécessaires. Bains, boissons calmantes, potions anodines, j'ai mis à contribution les ressources pharmaceutiques de M. Deneux, et nous avons obtenu de la royale malade une soumission complète aux ordres de la Faculté. L'accoucheur triomphait de plus en plus. Il nous accablait des trésors de son érudition, et Mme d'Hautefort, qui voudrait que les accoucheurs fussent muets et aveugles, a eu beaucoup de peine à arrêter le débordement d'éloquence du cher maître. Une guerre sourde, intestine, existe toujours entre ces deux personnages et donne lieu de temps en temps à des scènes fort amusantes.

Mercredi, 24 avril.

Un notable changement s'est opéré dans l'état moral de la princesse ; je lui trouve un petit air dégagé, non pas précisément nouveau, car de temps en temps j'ai observé quelques allures semblables, mais en ce moment, elles paraissent très franchement prises. Il me semble que M[me] la duchesse de Berry, en acceptant son parti bravement et sans arrière-pensée, secoue ses préoccupations et s'abandonne aux élans naturels de son caractère. Si je ne me trompe, cela promet, et le temps, grâce à ces allures nouvelles, va devenir moins long, moins lourd que par le passé. La nécessité de paraître malade condamnait Son Altesse Royale à des manières de vivre qui avaient bien des inconvénients pour elle. Ils n'en avaient guère moins pour moi. J'étais contraint à jouer rigoureusement mon rôle de médecin, à débiter sérieusement le protocole obligé des questions sacramentelles, j'interrogeais le pouls, la langue, j'écoutais le narré des douleurs physiques et morales, et le tout se terminait par des prescriptions dont j'avais peine à varier les formules. Grâce au ciel, ce temps est passé et nous allons nous sevrer de clinique.

Ces réflexions me sont suggérées par les petits incidents qui ont signalé ma visite de ce matin. Son Altesse Royale m'a reçu d'une façon gracieuse et leste, la conversation a promptement pris une tournure amusante, et pour peu que cela continue, j'aurai de quoi égayer mes souvenirs quotidiens. J'aime mieux cela. Je suis un peu las des éternelles affaires qui nous ont assaillis depuis quelques temps. Nous allons causer, jaser, bavarder, *cancaner* même, si j'ose m'ex-

[redacted]

primer ainsi, et j'espère que je trouverai matière à récolter. Les propos familiers d'un certain monde prennent un degré d'intérêt qui dépend de l'importance des personnages mis en scène, et pour en donner la preuve, je veux transcrire ici notre entretien de ce matin.

Après diverses choses qui ont servi de début à une conversation à bâtons rompus, j'ai ajouté ceci :

— Je dois prévenir Madame que la fête du Roi sera célébrée bientôt. Le 31 de ce mois, une salve de 21 coups de canon sera tirée le soir sur le rempart du sud, pour annoncer la solennité du lendemain. Le 1er mai, matin et soir, de nouvelles salves seront tirées par la même batterie. Ainsi Votre Altesse Royale est avertie; j'espère qu'elle n'aura pas trop peur.

« — Oh! le canon ne me fait pas peur! Ce bruit-là ne « me paraît pas du tout effrayant. J'aimerais mieux tirer « moi-même ces coups de canon que de supporter les « avanies de vos ministres. Je me ferais artilleur plutôt « que de donner une poignée de main à M. d'Argout, « et je me laisserais plutôt mitrailler que de crier : « Vive Louis-Philippe! »

Habituellement, je laisse passer ces explosions de politique intime. Une riposte entraînerait une réplique, et en pareille matière je ne tiens pas à guerroyer. J'en ai reconnu l'inutilité, et l'expérience m'a démontré que j'avais pris le bon parti. Je me disposais donc à changer de sujet de conversation, lorsque M. Deneux, qui retombe toujours sur ses pattes d'accoucheur, a dit d'un ton doctoral :

— Les commotions sont dangereuses dans l'état de Madame, il faut les éviter avec soin. M. Ménière a bien fait de vous avertir de ce qui doit être fait prochainement.

« — Laissez-moi donc tranquille avec vos commo-
« tions. Je ne crois pas que le canon détermine beau-
« coup de fausses couches, et je sais qu'il a fait faire
« plusieurs enfants. La maréchale Gouvion-Saint-Cyr,
« après douze ou quinze ans de stérilité, devint grosse
« par suite de l'émotion que lui causa une salve d'ar-
« tillerie. Une dame, mariée à un capitaine de vais-
« seau, habitait un port de mer, et recevait les soins
« d'un monsieur fort tendre pendant que le mari com-
« mandait une expédition lointaine. Une fois nos
« deux amoureux oubliant les heures, oubliaient bien
« d'autres choses encore, lorsque subito, le coup de
« canon annonçant la fermeture du port leur causa
« une émotion telle qu'il en résulta, ma foi, une char-
« mante petite fille; j'ai vu cette enfant, vivant portrait
« de son père, blanche et blonde comme lui, ce qui
« était d'autant plus fâcheux, que le mari, vieux et laid,
« était très brun, ainsi que la mère. Sa ressemblance
« était vraiment scandaleuse. C'est la mère elle-même
« qui m'a raconté ce terrible effet d'un coup de canon.
« Que dites-vous de cela, docteur, et comment expli-
« quez-vous ce phénomène? »

— Je dis, Madame, que ces sortes d'accidents se rencontrent assez souvent chez les militaires. Les femmes de l'armée de terre ou de mer sont exposées à des absences qui entraînent des phénomènes dans lesquels l'artillerie intervient quelquefois, mais sans que son action soit absolument indispensable.

Nous avons ri de ces catastrophes, puis le courant de la conversation nous a conduits à parler de ces ressemblances singulières entre les enfants et leur père, ressemblances accusatrices, qui révèlent des mystères inconnus du public. Ces chapitres réservés sont fort du

[redacted]

goût de Mme la duchesse de Berry; aussi s'écrie-t-elle en riant :

— « J'en ai vu de désolantes. Ainsi le fils de « Mme de X... ressemble trait pour trait au duc de Bour- « bon. Le fils unique de la duchesse de X... a le nez « busqué et les cheveux crépus du petit prince de X... « Monseigneur (la princesse désigne sous ce nom le « feu duc de Berry) a laissé son cachet dans plusieurs « maisons que connaît bien M. Deneux. Comment « expliquez-vous ce phénomène, docteur ? »

La princesse est extrêmement curieuse. Elle court toujours après les éclaircissements, elle aime à se rendre compte des causes et des effets; véritable fille d'Eve, elle interroge l'arbre de la science, et sous ce rapport elle aime la conversation des médecins. Dans la pensée de Son Altesse Royale nous devons savoir toutes choses, pouvoir répondre à toute question; la nature n'a pour nous ni voiles ni mystères, et cette haute opinion de l'universalité de nos connaissances, si elle est flatteuse, n'est pas toujours facile à justifier. Voici ma réponse:

— Ces ressemblances paraissent déterminées par les conditions physiques qui président à la naissance de ces enfants.

— « Comment l'entendez-vous ? »

— Toutes les conditions de supériorité sont en faveur du père. Dans ces sortes d'affaires, le père attaque, souvent même il ne remporte la victoire qu'après des difficultés qui exaltent sa puissance. La mère, au contraire, a peur, et le plus souvent ce sentiment la paralyse. De là, cette influence paternelle qui se manifeste avec tant d'énergie dans la reproduction de son type. Ajoutez à cela que, dans le plus grand nombre des cas, l'enfant procréé dans ces circonstances est un

mâle. La même cause détermine le double phénomène. Le sexe et la ressemblance prouvent la prépondérance physique du masculin. Ce système, qui est d'une application rigoureusement exacte dans les haras, les bergeries et les basses-cours, le serait également dans l'espèce humaine s'il était possible d'apprécier toutes les conditions qui interviennent dans ces mystères. Cependant, sans aller trop loin, on peut indiquer avec une exactitude suffisante le sexe d'un enfant à naître, et si Madame veut me permettre quelques questions, je crois pouvoir satisfaire sa curiosité.

— « Grand merci, Monsieur le prophète. Il vous « faudrait trop de renseignements. Je n'ai pas besoin « de vous pour savoir que j'accoucherai d'une fille. »

— Vous le croyez, Madame. Eh bien, je puis, à l'aide de mon système, faire une foule de suppositions qui sont toutes à votre avantage...

— « Non, non, ne supposez rien, laissons aller les « choses selon leur cours naturel, et bientôt, je l'es« père, on saura à quoi sans tenir. »

M. Deneux n'a pas laissé passer ceci sans en prendre sa part. Ces sortes de questions médico-philosophiques sont un objet de prédilection pour lui ; il disserte profondément sur ces mystères, mais il est trop professeur et ses explications ne seraient claires que pour un auditoire d'étudiants de quatrième année. La princesse se lasse bientôt d'écouter des phrases scientifiques qu'elle ne comprend pas, et le cher maître est réduit à pérorer dans le vide.

On voit, par tout ce qui précède, que nos entretiens sont assez animés, et que l'ennui ne parviendra pas facilement à se loger au pavillon. Mme la duchesse de Berry est une causeuse aimable et vive ; elle procède par sauts et par bonds ; un mot qui se rencontre sert

[redacted]

de texte à une causerie nouvelle; aussi cette absence de méthode pédantesque donne beaucoup de charme à nos réunions improvisées.

Vers cinq heures, le courrier de Paris nous a apporté une dépêche ministérielle dont le général a bien voulu me donner communication. Il s'agit des précautions à prendre pour arriver à une constatation rigoureuse de l'accouchement de Mme la duchesse de Berry. Les instructions de M. le comte d'Argout sont détaillées, minutieuses; elles me paraissent très superflues, et je doute qu'il soit possible de les suivre à la lettre. On voit que M. le ministre de l'intérieur s'attend à trouver chez la princesse une mauvaise volonté complète; il prescrit des mesures en conséquence, mais le général ne croit pas possible de suivre ce programme.

En attendant le moment critique, il a dû communiquer cette sorte d'arrêté ministériel à la personne intéressée, et, d'après ce que j'ai su, M. le gouverneur n'est pas satisfait de son entrevue avec la princesse. Son Altesse Royale a vu, dans ces mesures de rigueur, une intention manifeste de la blesser, de l'humilier; chaque paragraphe de cette pièce interminable a donné lieu à des discussions violentes. Le tout s'est terminé par une explosion de colère, puis sont venues les larmes, enfin le général m'a déclaré qu'il ne se chargerait plus de semblables messages.

« — C'est votre affaire, docteur, toutes ces constata-
« tions sont du ressort de la Faculté, je n'ai rien à voir
« dans ces opérations mystérieuses, arrangez-vous
« comme vous l'entendrez avec votre malade. Tâchez
« seulement d'être au courant de ce qui se passe, ne
« vous laissez pas surprendre par l'évènement, aver-
« tissez-moi à temps, je ne vous demande que cela. Je

« ne veux pas que Madame puisse me reprocher des « choses qui ne dépendent pas de moi. »

Ce soir, j'ai trouvé la princesse fort triste, elle n'a pas dîné ; j'aurais voulu lui donner quelques éclaircissements sur la dépêche ministérielle qui l'a tant froissée, mais elle a affecté de n'en pas parler et je n'ai pas cru devoir prendre l'inittative. Je l'ai déjà dit, Madame n'aime pas à revenir sur les choses qui la blessent. Elle semble s'efforcer de les oublier en n'en parlant plus. C'est un procédé qui lui réussit et qui convient à l'extrême mobilité de son esprit.

J'ai dit à Son Altesse Royale que M. Deneux et moi nous coucherions dans l'intérieur du pavillon, afin d'être plus à portée de lui donner des secours qui peuvent devenir nécessaires d'un instant à l'autre. Cette mesure de sûreté n'a pas paru déplaire à la princesse ; elle a seulement dit que notre prudence était excessive et qu'elle n'accoucherait pas avant vingt ou vingt-cinq jours. Nous avons discuté les probabilités, rapproché les dates, calculé beaucoup de choses, et Madame a fini par dire :

« — Soyez tranquilles, je vous tiendrai au courant « de ce qui adviendra. Vous serez avertis à temps, je « vous en réponds. Vous pouvez vous fier à moi pour « ces sortes de remarques. »

— Mais pas trop, réplique M. Deneux. Madame doit se souvenir de ce qui nous est arrivé à la naissance de Mgr le duc de Bordeaux. J'étais couché non loin de l'appartement de Madame, nous étions tous en pleine sécurité, et Dieu sait si nous avions raison d'y être !

« — Oh ! cette fois, il n'en sera pas de même, je vous « le promets. Et cependant, si M. d'Argout me per« sécute, si l'on me force à recevoir M. Dubois, on « verra ce dont je suis capable. »

[redacted]

En attendant cette clôture si désirée, nous avons engagé Mme la duchesse de Berry à suivre nos ordonnances, à se lever tous les jours, à se promener, à chercher quelques distractions, à se nourrir un peu mieux, et nous avons trouvé assez de docilité sur tous les points de ce régime. Elle nous a promis de ne pas négliger ces petits moyens qui ont de l'importance dans sa situation actuelle, et nous l'avons quittée à peu près remise des agitations de l'après midi.

Jeudi, 25 avril.

En vérité, le climat de la Gironde n'est pas aussi méridional que je l'avais supposé. Nous avons des coups de vent terribles, des pluies torrentielles; à chaque instant, notre printemps cède la place à l'hiver. Cela tient sans doute à la proximité de l'Océan, à la fréquence du vent d'ouest qui, dans le golfe de Gascogne, est le vrai *procellosus aquilo*.

Ces tempêtes du ciel, aidées de celles que font naître les dépêches de M. le comte d'Argout, nous donnent de mauvaises nuits et chassent le doux sommeil, ce bienfaisant réparateur des maux de la journée. Mme la duchesse de Berry dort habituellement beaucoup c'est pour elle un besoin impérieux. Depuis longtemps elle éprouve, sous ce rapport, une privation réelle; ce matin encore, je l'ai trouvée triste, accablée, parce que sa nuit a été mauvaise. Mes potions calmantes ne l'engourdissent pas assez, j'augmenterais volontiers la dose d'opium si je ne craignais que cette substance n'ait quelque influence fâcheuse sur la santé de notre royale malade. Elle me disait :

« — Faites-moi dormir, docteur, que je puisse

« échapper ainsi aux tristes réalités de ma vie de pri-
« son. Peut-être vous devrai-je quelque heureux rêve
« qui me transportera loin d'ici et me consolera, pour
« un moment, de la liberté absente. »

— Vous savez, Madame, que je ne vous refuse pas mes potions calmantes, et, que de plus, M. Deneux et moi, nous ne vous épargnons pas nos entretiens un tant soit peu soporifiques. Que pouvons-nous faire de mieux ? Voulez-vous que je vous magnétise ? Peut-être parviendrai-je à vous endormir.

— « Non pas, s'il vous plaît. Je parle en dormant,
« et je ne suis pas assez sûre de votre discrétion pour
« m'exposer ainsi. Je n'ai jamais voulu me laisser
« magnétiser. On m'a dit que dans mon enfance, j'ai
« eu quelques accès de somnambulisme. Sans savoir
« au juste l'effet que cela pourrait produire sur moi,
« je ne veux pas en courir la chance. Je ne comprends
« pas que l'on puisse s'exposer ainsi à subir une in-
« fluence inconnue du premier venu. Mais, réellement
« avez-vous quelquefois magnétisé ? »

Il y avait là ample matière à conversation ; mais, comme cela n'a rien amené de saillant, je m'abstiens de mentionner des détails sans intérêt. La princesse adopte volontiers quelques-unes des promesses du magnétisme, mais elle montre peu de crédulité à l'égard des merveilles dont les sectateurs de Mesmer font si grand bruit. Elle trouve que la faculté d'endormir à volonté les enfants malades, les grandes personnes tristes et souffrantes, serait déjà un assez beau privilège et que la pauvre humanité y gagnerait beaucoup à ce qu'il y eût à son service bon nombre d'endormeurs brevetés et patentés. Pour ma part, je ne dis pas non, et cette idée de la princesse nous conduit à parler des avantages du sommeil.

[redacted]

« — Pourquoi les femmes dorment-elles plus que « les hommes? Pourquoi les femmes se plaignent-« elles ordinairement de ne pouvoir dormir? Voyons, « docteur, pouvez-vous m'expliquer tout cela de façon « à me le faire comprendre. »

— J'essaierai, Madame, et sans entrer dans la considération des causes physiologiques qui vous rendent le sommeil plus nécessaire qu'à nous, je vous dirai simplement qu'il y a dans la satisfaction instinctive de ce besoin de dormir, quelque chose d'essentiellement féminin que j'explique de la manière suivante. Les femmes comprennent bien mieux que nous les besoins de la conservation. Elles se soignent en général de façon à vieillir moins vite, à se porter mieux, à rester plus longtemps fraîches et belles. Or, pour atteindre ce but si désirable, aucun moyen n'est plus efficace que le sommeil. Toutes les femmes savent, ou du moins sentent cela; on ne vieillit pas quand on dort, aussi le sommeil est-il pour elles une des grandes affaires de la vie. C'est un moyen excellent de suspendre l'action des causes qui nous usent, qui nous dévorent, et Ninon de Lenclos expliquait sa préférence pour un de ses amants en disant : « Celui-là, au moins, me laisse dormir. »

« — Ah! Ninon a dit cela? Elle en était bien capable! « Il me semble que les Ninon sont devenues rares; je « n'en ai jamais rencontré, tandis que j'ai entendu « bien des femmes se plaindre des maris qui avaient « trop de respect pour leur sommeil. Après cela, il « est difficile de contenter tout le monde. »

— Vous voyez, Madame, que les femmes dorment plus que les hommes, puisqu'elles ont plus besoin de sommeil et, surtout, parce que le sommeil leur rend un immense service. Il rafraîchit le sang, repose le teint,

il favorise l'embonpoint, toutes choses dont le beau sexe connaît le prix. Vous m'avez demandé, en outre, pourquoi les femmes se plaignaient si souvent de ne pouvoir dormir. Celles qui dorment mal ont mille fois raison de se plaindre, puisque la privation de sommeil leur est particulièrement préjudiciable. Celles qui se plaignent sans raison, se servent de ce prétexte pour expliquer la perte de leur beauté, pour légitimer leur fraîcheur éclipsée. Peu de femmes consentent à vieillir tout simplement, à ne plus être jeunes et belles ; il leur faut une cause qu'elles puissent avouer, publier même, et celles qui ont subi le plus rudement l'action du temps, sont toujours en mesure d'accuser l'insomnie ou tout autre motif semblable des désastres que l'âge entraîne à sa suite.

« — Tout cela est fort méchant, docteur, vous êtes
« sans pitié pour nous, vous nous disséquez d'une
« main barbare ; avec votre méthode d'analyser nos
« actions, nos paroles, vous arriverez à des découvertes
« où il y a peut-être quelques vérités, mais où la
« charité ne se montre pas du tout. Les médecins sont
« nos ennemis naturels ; ils nous voient de trop près,
« ils sont les confidents obligés de nos misères, ils
« devraient être les premiers à nous consoler. Vous
« croyez que nous rapportons tout au besoin de plaire,
« que la coquetterie est notre unique pivot ; nous dor-
« mons pour être belles, et quand la beauté ne vient
« pas ou s'en va, nous nous plaignons de ne pas dormir.
« Pour mon compte, je proteste ! »

Nous avons longuement argumenté sur ce chapitre, mais je vous fais grâce des développements de ce texte gros de discussions amusantes. La princesse était de fort bonne humeur. Je l'ai revue dans l'après-midi d'une heure à deux, et je l'ai trouvée se promenant

[redacted]

dans sa chambre et dans le salon, s'occupant de fleurs, d'oiseaux, de son cher Bewis.

Je vois maintenant Madame assez régulièrement trois fois par jour : le matin, de neuf à dix heures; l'après-midi, d'une heure à deux, et, le soir, de neuf heures à dix heures et demie et même plus tard, suivant que la conversation se trouve engagée. Le plus souvent, M. Deneux assiste à ces entrevues, Mme d'Hautefort et M. de Brissac ne paraissent ordinairement que dans la soirée, et le temps me semble passer assez vite.

Ce soir, au milieu d'une foule de choses, j'ai eu l'occasion de parler des accidents qui peuvent compliquer les derniers moments d'une grossesse, et j'ai dit, sans avoir l'air d'y toucher, que, dans certains cas, la présence de deux médecins était tout à fait nécessaire. J'ai même ajouté qu'il pouvait survenir telle circonstance dans laquelle un accoucheur prudent s'adjoignait plusieurs confrères dans le but de s'éclairer de leurs lumières et de garantir sa propre responsabilité. En pareille occasion, je ne balancerais pas à réclamer l'assistance du professeur Dubois, et je m'estimerais heureux de pouvoir recourir à son expérience.

Mme la duchesse de Berry n'avait pas jugé à propos de dire son opinion sur ce point; mais M. Deneux, qui laisse difficilement tomber une conversation de ce genre, s'empara de mon idée et l'appuya de telle force, que Madame dit :

« — S'il m'arrivait malheur, je consentirais alors à « recevoir M. Dubois, et ce serait, je vous le jure, « non pour moi, mais pour vous, pour votre garantie; « j'espère que nous n'en viendrons pas là et surtout « je pense que vous ne voudriez pas me tromper en « réclamant une coopération inutile. »

Nous la rassurâmes sur ce point, et je me suis félicité d'avoir levé ce lièvre. C'est un pas de fait dans une voie qui, jusque-là, nous était interdite, et j'y trouve une preuve nouvelle de ce défaut de rancune dont j'ai déjà fait compliment à la princesse.

M. Deneux et moi, nous sommes parfaitement d'accord sur ce point essentiel. Nous ne voudrions, ni l'un ni l'autre, encourir seuls les chances de l'accouchement. Nous sentons la nécessité de nous prêter, en pareil cas, un mutuel appui, d'appeler à notre aide, s'il y a lieu, le plus grand nombre de témoins honorables et compétents. Personne de nous n'a envie de revendiquer le stérile et périlleux honneur de présider seul à cette cérémonie, dont les suites sont soumises à tant de hasards. Nous sommes bien décidés à partager ce fardeau.

Vendredi 26 avril.

Ce matin, j'ai trouvé Madame de fort bonne humeur; dès mon entrée dans le salon, je l'entendais rire aux éclats avec sa femme de chambre, et en arrivant auprès du lit de la princesse, elle m'a dit en me présentant Bewis emmailloté :

« — Voici un nouveau-né qui s'est passé de vos
« charmantes constatations. Comment trouvez-vous
« mon poupon, docteur ? N'est-ce pas qu'il ressemble à
« Mme Hansler ? Avez-vous une nourrice à nous donner ?
« Que va dire le gouvernement ? Et mon père Deneux
« qui n'était pas là ! Courez vite au télégraphe et faites
« prendre les armes à la garnison ! »

Tout cela était dit fort gaiement et je me suis empressé de donner la réplique à la nouvelle accouchée.

[redacted]

M. Deneux est arrivé, et avant qu'il ait eu le temps de s'armer de ses lunettes pour examiner cet intrus, Madame et sa camériste ont fort bien joué leur rôle. Nos plaisanteries sur ce sujet ont eu un résultat singulier. Voici ce qui s'est passé. Tout en parlant de nourrices, de biberons et de langes, j'ai dit à la princesse :

« — Mais, Madame a-t-elle pensé à une layette ?
« veut-elle qu'on lui en envoie une de Paris ou que
« l'on en fasse composer une à Bordeaux ? »

« — Grand merci, docteur, j'en ai une. »

« — Madame l'a-t-elle ici ? »

« — Non, elle est à Bordeaux. Elle m'a été envoyée
« par des amis. Je ne voudrais pas devoir au gou-
« vernement de Louis-Philippe les vêtements de
« mon enfant. Ce sont là des choses trop intimes.
« J'aurais sans cesse ces objets sous les yeux, je ne
« veux pas recevoir de vos amis un pareil cadeau.
« J'ai encore un certain nombre de petites affaires qui
« ont servi à mes enfants et que je serai enchantée de
« retrouver. Ce qui m'embarrasse, c'est de faire venir
« tout cela ici. »

— Mais c'est fort simple. Que Madame fasse mettre ces choses à l'adresse du général, et la caisse viendra ici tout droit.

« — Oh ! très bien ! Le général comprendra mes
« motifs. Mais puisque nous traitons ce chapitre, je
« vous avoue que je n'ai pas de bercelonnette. Deman-
« dez-en une très simple, petite, commode, pouvant
« se poser partout. Priez qu'on me la garnisse en vert,
« c'est plus doux aux yeux des enfants. »

On voit que si le Gouvernement ne fournit pas les langes, il se chargera au moins du berceau. Nous avons beaucoup jasé sur ces matières importantes,

M. Deneux, qui se sentait sûr son terrain, a déployé une variété de connaissances pratiques qui font l'admiration de Mme Hansler.

Dans l'après-midi, nous étions occupés de choses non moins intéressantes. Madame se montrait fort gaie, et nous avions tous le cœur en joie, lorsque le commandant de place est venu faire son inspection dans les appartements de la princesse. C'est une visite domiciliaire dont je ne comprends pas trop l'utilité, et cette cérémonie qui se renouvelle tous les mois a fait froncer les sourcils de la captive. Le susdit commandant est un gros petit homme à visage sévère, vieux soldat qui a fait la guerre d'Italie et qui affecte de parler le patois napolitain comme un vrai lazzarone.

Notre gaieté s'était enfuie et je cherchais à la ramener au milieu de nous, mais la princesse restait pensive, et bientôt elle s'est écriée :

« — Je vous assure qu'il a le mauvais œil, il me
« porte malheur, et je suis convaincue que c'est un
« *jettatore*. »

Cette découverte nous a beaucoup fait rire, et M. Deneux, qui s'est fait expliquer cette propriété du mauvais œil, a dit malicieusement : Je doute fort que ce monsieur ait le regard si dangereux, car il n'a pas le pouvoir d'éloigner les jeunes officiers qui font une cour assidue à sa femme.

— Oh! si les yeux du susdit mari étaient pistolets, la garnison serait bientôt privée de lieutenants, dit à son tour l'aide de camp du général qui, suivant moi, serait une des premières victimes de cette artillerie conjugale.

Ainsi lancés, Dieu sait tout ce que nous avons dit sur ce chapitre ! Nous nous sommes permis de plaisanter sur le compte du mauvais œil, mais la prin-

[redacted]

cesse s'est défendue avec courage contre nos attaques :
« — Moquez-vous tant que vous voudrez, il n'en « sera pas moins vrai que c'est une croyance univer- « sellement répandue dans mon pays. Mon grand-père « y croyait fermement. Son *jettatore* s'appelait le cha- « noine Ororio. L'ayant rencontré un jour d'une « manière subite, inattendue, il en ressentit une émo- « tion si pénible qu'il s'écria aussitôt, que cette ren- « contre lui serait funeste. Il mourut, en effet, deux ou « trois jours après. »

— Je ne nie pas sa mort, au contraire, mais, Madame, quel âge avait alors votre respectable aïeul?

« — Mais il avait, je crois, environ soixante-quinze « ans. »

— Evidemment, Madame, il avait bien le droit de mourir ; un *jettatore* n'était pas absolument nécessaire pour opérer un tel prodige.

« — Voilà bien nos esprits forts, nos philosophes pari- « siens! Que direz-vous de ceci? Le prince Ottojano « était le *jettatore* du duc de Lucques. Il vient faire « une visite au duc; en traversant une galerie, il « s'arrête pour admirer un lustre magnifique que l'on « venait de mettre en place. A peine l'a-t-il regardé « que le lustre tombe et se brise en mille pièces. « Nierez-vous l'influence fâcheuse du mauvais œil? »

— Je dis, Madame, que les ouvriers étaient maladroits, que l'œil du prince Ottojano n'a pas eu le pouvoir de briser la chaîne trop faible qui soutenait cette masse de cristal et de cuivre doré.

« — Cela est bientôt dit, mais je ne crois guère à « ces explications. Le même personnage entre dans « le cabinet du duc ; un de ses enfants arrive en « jouant, le *jettatore* le regarde et à l'instant l'enfant « tombe et se blesse grièvement à la tête. Je pourrais

« vous citer cent accidents survenus sous la même
« influence, qui ne sont certainement pas dus au
« hasard, que l'on ne peut pas regarder comme une
« simple coïncidence, et qui justifient trop bien la
« croyance de mes chers Napolitains. »

— Heureux ceux qui croient, Madame. La foi abrège tout travail, on n'a pas à s'occuper du pourquoi et du comment; c'est bien plus commode, et l'on se dorlote tout doucement dans son petit fatalisme.

« — Mais pas du tout, vous vous trompez grande-
« ment. On a un remède assuré contre le mauvais œil:
« on porte de petits bijoux en corail, en nacre, ayant
« la forme d'une corne plus ou moins recourbée, ou
« bien encore de petites mains ayant deux doigts
« étendus et faisant ce qu'on appelle les cornes, et
« tout est dit. Dans presque toutes les maisons, dans
« les palais, on place au-dessus de la principale entrée
« une paire de cornes de ces magnifiques bœufs de
« la Calabre, et l'on se croit à l'abri de ces maléfices. »

Si nous avons pris la liberté grande de rire de la maladie, on peut croire que nous n'avons pas moins ri du remède, et Madame, tout en soutenant sa thèse, n'a pas pu garder son sérieux contre bon nombre d'arguments dont je vous fais grâce. Cette entrevue a été fort amusante.

La soirée a été un peu plus calme. L'éternelle constatation est revenue sur le tapis; au milieu de nos graves propos sur ce sujet, j'ai insinué que quelques témoins honorables devraient pénétrer dans la chambre à coucher de Madame, lorsque le moment serait venu. J'ai ajouté que plusieurs personnes choisies parmi les autorités de la ville, seraient chargées de constater la présence de Son Altesse Royale dans l'appartement, aussi bien que son identité, et qu'elles se retireraient

[redacted]

dans le salon après avoir acquis la certitude que la personne couchée dans ce lit était bien Mme la duchesse de Berry, que l'on n'avait pas caché d'enfant nouveau né auprès d'elle, ni préparé aucun moyen de faire disparaître celui que l'on attendait.

Toutes ces choses dites simplement, sans la moindre tournure officielle, ont été acceptées sans conteste, et nous avons souhaité le bonsoir à Madame qui, en somme, a eu une très bonne journée.

Samedi 27 avril.

M. Gintrac, mandé jeudi dernier, est arrivé ce matin. Nous avons reconnu ensemble que l'état général de la princesse s'était amélioré d'une façon notable. La lutte soutenue avec tant d'opiniâtreté est abandonnée, et Son Altesse Royale dispose toutes ses affaires en prévision d'un accouchement prochain. Mme Hansler joue de l'aiguille, on parle brassières, couches, langes, bonnets ; l'instinct maternel se fait sentir, la future mère prépare son nid et ces idées font une utile diversion aux tristesses de la captive. M. Deneux s'agite au milieu de ces conciliabules féminins ; la soubrette le consultant sans cesse sur la forme et les dimensions des diverses pièces de ce trousseau destiné au royal marmot, me fournit une excellente occasion d'admirer la solidité des connaissances de mon vieux maître sur ces matières. On voit qu'il est là dans son élément, dans son centre ; les puritaines qui veulent bannir les accoucheurs feraient sans doute une exception en faveur de M. Deneux et le regarderaient comme une véritable sage-femme.

M. le Ministre de l'intérieur, qui ne néglige pas les

détails, nous a expédié un immense projet de constatation pour le futur accouchement de la princesse. Ce plan est soumis en ce moment aux délibérations de toutes les autorités municipales, administratives et judiciaires de la bonne ville de Blaye ; on s'agite, on se dispute même, et quelques ricochets de ces débats arrivent nécessairement jusqu'au pavillon de Mme la duchesse de Berry.

Ce soir, en passant en revue quelques-unes des dispositions principales de ce fameux projet ministériel, Madame, à propos de la constatation de son identité, s'est écriée :

— « Que voulez-vous qu'ils constatent ? Il n'y a peut-« être pas parmi eux un seul individu qui m'ait jamais « vue. Vous-même, docteur, vous ne m'aviez peut-« être pas vue avant de venir à Blaye ? »

— Pardon, Madame, j'avais déjà eu l'honneur de vous voir, mais une seule fois.

« — Comment cela ? Où donc ? »

— Oh ! cela est encore présent à ma pensée. C'était en 1824, à la procession de la Fête-Dieu, à Saint-Germain-l'Auxerrois, et la circonstance était trop remarquable pour ne pas se graver dans ma mémoire.

« — Que voulez-vous dire ? De quoi s'agit-il ? Les « processions ont toujours été pour moi des jours de « grande corvée ! »

— Il me semble encore voir Madame portant une coiffure empanachée de belles plumes blanches, avec une aigrette et des diamants magnifiques. Votre Altesse Royale venait immédiatement après Mme la Dauphine qui avait une immense robe dont la queue était soutenue par un page. Cette grande queue était un peu trop relevée et vous riiez de la tournure singulière que cela donnait à la princesse. Cette franche

[redacted]

gaieté me frappa et j'en ai conservé un vif souvenir. J'aurais reconnu Madame partout.

« — Oh ! mon Dieu, que ces grandes queues de « robes ont causé d'accidents bizarres. Un jour, ce « jour est mémorable, nous revenions de jeter de « l'eau bénite sur le corps du roi Louis XVIII. Nous « étions en grand deuil, et la Dauphine, qui entrait « devant moi dans le salon de la Paix, portait une « queue en crêpe qui avait bien sept ou huit aunes de « longueur. Dans un moment de presse, le cortège « s'arrêta, et il survint un peu de confusion dans cette « sorte de procession funèbre. Lorsque l'on se remit « en marche, et que l'on reprit ses distances, cette « grande queue de la Dauphine venant à se déployer, « se trouva garnie de trois ou quatre gardes du corps « qui étaient dessus à califourchon. L'aspect de cette « calvacade avait quelque chose de si étrange, que je « ne pus me retenir, et un éclat de rire fit tourner « brusquement la Dauphine de mon côté. Elle aperçut « aussitôt ces écuyers qui ressemblaient aux quatre « fils Aymon, et elle ne tint pas mieux son sérieux « que moi-même. Bien souvent depuis je l'ai vue « pouffer de rire en parlant de cet escadron enfour-« ché sur sa queue de crêpe. »

— Madame la Dauphine rieuse ! Il faut que ce soit Madame qui le dise pour que je le croie !

« — On l'a toujours méconnue ; quand elle oubliait « pour un moment ses malheurs, elle riait aux éclats « et pour peu de chose. Elle a la voix rude, le ton « brusque, cela repousse d'abord et intimide, mais ces « apparences sont loin de la réalité, car, au fond, elle « est douce et bonne et très disposée à la gaieté. »

La conversation, comme on en peut juger par cet échantillon, prend quelquefois un tour assez gai, et je

ne néglige rien pour lui donner ce caractère. Madame se laisse aller volontiers aux idées tristes; elle lit beaucoup, trop même, car cela la fatigue. Les nouveautés littéraires sont promptement épuisées; je m'évertue à découvrir les productions les plus récentes de nos romanciers modernes pour fournir un aliment à son insatiable curiosité. Mes anciennes relations avec un écrivain célèbre m'ont été d'une grande ressource dans cette circonstance. J'avais eu l'occasion de remarquer le goût très vif de la princesse pour les œuvres de M. de Balzac. J'ai écrit à cet homme de lettres pour lui demander une note sur ses publications nouvelles, et, ce soir même, j'ai reçu une réponse que j'ai cru devoir communiquer à Mme la duchesse de Berry. Cette longue épitre, que je consigne ici dans l'intérêt de l'éditeur futur des œuvres complètes de ce romancier, a paru faire beaucoup de plaisir à la princesse; elle aime ces sortes de choses, ces surprises, et je me félicite d'avoir eu cette pensée. Voici la lettre, dont je conserve l'original :

« Mon cher docteur,

« Je vous remercie infiniment de la lettre que vous
« m'avez adressée à Paris et que j'ai reçue ici (à
« Angoulême), à quelques pas de vous. Je suis venu
« bien près de Bordeaux chercher un peu de repos,
« afin d'achever plusieurs entreprises assez impor-
« tantes. Vous savez combien je tenais à vos suffrages
« pour *Louis Lambert*, cette œuvre de prédilection
« que je voudrais faire approcher le plus possible de
« la perfection. Je rougis de vous l'avoir donnée si
« incomplète. Il y a déjà un troisième manuscrit où
« beaucoup de fautes sont corrigées, plusieurs déve-
« loppements ajoutés. Mais, enfin, la nécessité fait
« d'un savant et d'un homme politique un conteur, et

[redacted]

« il faut obéir à la nécessité. Nous vivons dans un « temps où besoin est de soutenir les vieux noms, « quelque grands qu'ils soient, par des mérites per- « sonnels. Néanmoins, croyez que ce que vous m'avez « écrit est de nature à me flatter beaucoup, et mes « opinions en disent assez sans que j'aie besoin d'ajou- « ter par mes paroles à mes sentiments intimes.

« J'ai été personnellement bien heureux pour vous « de vous savoir envoyé à Blaye, et politiquement « satisfait d'y savoir un homme d'honneur et de pro- « bité. C'est ce que j'ai dit à bien des personnes, et j'ai « saisi cette occasion de parler de vous avec beaucoup « de plaisir, puisqu'elle me donnait licence d'appuyer « sur vos qualités. Vous seriez bien aimable de m'écrire « quelquefois, car je pourrais dissiper les inquiétudes « sincères de plusieurs personnes avec lesquelles je « suis en relation. Vous devez savoir que, dans les « circonstances où nous sommes, il y a beaucoup de « gens qui jouent la comédie et d'autres qui sont vrais.

« Être la Providence des captifs, mon cher Ménière, « c'est ce qu'il y a de plus beau dans le monde, et « j'attache plus de prix à causer à celles d'entre ces « anges qu'on appelle des femmes, qui souffrent à « quelque titre que ce soit, une consolation, qu'à « toutes les gloires possibles. Aussi, quand je reçois « une de ces lettres où quelque affligée me remercie « d'avoir rencontré quelque bonheur à me lire, je suis « payé de toutes les nuits que je passe et de tous mes « travaux. Alors, ma vie, qui a été si longtemps « pesante, est allégée de tous ses maux. Jugez de ma « joie si je pouvais dissiper quelques chagrins entre « les murs d'une solitude ! Un des plus doux moments « de ma vie a été d'apprendre que *Une vie de femme*, « article écrit sur Mme la Dauphine dans le *Rénovateur*,

« lui avait été doux au cœur. Elle n'était qu'exilée !...

« Vous avez une conversation si douce, si amène,
« si largement instructive, que je sais qu'il est difficile
« que vous ne plaisiez pas aux personnes de goût.
« Vous êtes le meilleur interprête qu'un homme de
« cœur puisse avoir auprès des dames à qui l'on veut
« plaire. Aussi, pour vous, sur votre désir, je puis
« vous envoyer tout ce que vous souhaiterez. *L'Echo*
« *de la jeune France*, qui m'a fait l'honneur de me
« mettre parmi les fidèles illustrations royalistes,
« publie une nouvelle *Histoire des Treize* qui a pour
« titre : *Ne touchez pas à la hache !* Si vous n'aviez pas
« le premier numéro qui a paru avec un premier
« feuilleton, écrivez-le-moi, je vous l'enverrai aus-
« sitôt, ainsi que les suivants, à mesure qu'ils seront
« publiés. Cette nouvelle aventure est un peu plus
« profonde que ne l'est celle de Mme Jules, dont le
« testament a, d'ailleurs, arraché des larmes aux plus
« insensibles de ces femmelettes dont nous avons si
« souvent déploré l'existence ensemble. Mais si vous
« ne connaissez pas *Les Marana*, *La Femme aban-*
« *donnée*, *La Grenadière*, vous avez, dans les mois
« de décembre, janvier, septembre, octobre et novem-
« bre derniers, de la *Revue de Paris*, d'amples his-
« toires à lire, pour peu que ma fécondité ne fatigue
« pas.

« J'ai bien des choses à vous dire, mais je ne sais
« si j'en ai toute licence, et je me tais pour vous moins
« que pour moi, dont l'impénitence finale en fait
« d'opinions légitimistes est si franche et si désinté-
« ressée. Du reste, elle ne va pas jusqu'à me faire
« faire ou dire des bêtises. Je ne serai jamais ni dans
« les niais ni dans les fourbes d'aucun parti. Je crois
« et je pense !...

[redacted]

« Ce que je trouve de plus beau dans votre position, « c'est de vous trouver à même d'être utile dans l'une « des situations les plus délicates où puisse arriver « une femme. Napoléon, comme vous le dites, dispa- « raissait, mais il était fort, et une femme, quelque « puissante qu'elle soit, a toujours sa faiblesse, qui « donne un cachet de poésie à tout ce qui peut lui « advenir.

« Si j'ai quelque loisir, et j'en aurai pour cela, « j'irai d'ici à huit ou dix jours à Bordeaux, et s'il « est possible de vous voir, je vous ferai, dans toutes « les conditions voulues, une visite avec un triple « plaisir; c'est toujours si bon de rencontrer un visage « connu quand on est loin de sa sphère habituelle.

« Je travaille énormément; d'abord afin de con- « quérir mon indépendance dans la vie privée pour « pouvoir aborder la tribune lors de la réélection « générale, puis pour achever une œuvre complète « parmi celles que j'ai entreprises. Il faudrait vous « écrire trop longuement pour vous expliquer ces « plans d'une immense étendue, littérairement par- « lant. Mais enfin, quand nous nous reverrons, nous « aurons beaucoup à nous dire, vous et moi, sur le « laps de temps qui nous aura séparés.

« Et moi aussi, j'irai à Naples!... Cette année, « vers le mois de décembre, il y aura là des âmes « d'élite qui doivent s'y réunir, et, si vous parcourez « ce pays à cette époque, grande sera ma joie de « vous y voir. J'ai dû y aller avec M. le duc de Fitz- « James et Mme la duchesse de Castries; mais les « ennuis de la vie littéraire m'ont rappelé dans le « grand bagne de Paris, où je suis trop souvent cloué « sur un banc de forçat.

« Adieu, mon bon docteur. Si vous ne vous com-

« promettez pas à cette innocente traduction du cœ
« déposez aux pieds de la captive les plus vives ad
« rations du poète, les hommages du royaliste,
« profonds respects du Français et les sentiments
« l'homme privé.

« Votre lettre m'a donné la seconde émotion p
« sante parmi celles que je compte dans ma vie, e
« voudrais vraiment avoir plus de talent que je n
« ai pour être digne de ces choses.

« Avant mon départ de Paris, j'ai vu M. de C
« teaubriand chez Mme Récamier. Je l'ai trouvé l
« maussade, bien chagrin. Pour moi personnellem
« je n'aime pas sa plaidoirie dernière. Il a, s
« moi, un peu trop joué avec son sujet. Il y a t
« jours effroyablement de *moi* dans tout ce qu'il f
« puis, politiquement parlant, je n'aime pas l'hom
« C'est le plus dangereux serviteur qu'aient eu
« Bourbons.

« L'homme qui a fait pendant cinq longues ann
« l'opposition du *Journal des Débats*, la plus cru
« de toutes, et qui a contribué aux malheurs d
« branche aînée, dont il est le frère Caïn, ne
« plaira jamais.

« J'admire son talent, mais je n'aime pas sa cond
« politique. Il est versatile. La postérité sera l
« dure pour lui et il ne s'en doute pas. Aussi sui
« de ceux qui préfèrent pour chef actuel le duc
« Fitz-James. Il y a à Paris beaucoup d'insensibil
« beaucoup d'intérêts, peu de chose du cœur. No
« siècle est celui des chiffres ; aussi, depuis trois a
« pensai-je que l'on ne peut plus réussir à rien q
« par les combinaisons d'intérêt et d'argent.

« Les rois de l'Europe donnent l'exemple ; comme
« les peuples ne les suivraient-ils pas ?

[redacted]

« Adieu ! Je vous répète que je vous trouve heu-
« reux, et je vous aimerai pour tout ce que vous
« donnerez de consolations à la malade. Elle a reçu le
« baptême d'illustration historique qui grandit encore
« les grandes figures. Blaye est le sacre de Sainte-
« Hélène, et elle sortira de Blaye ! Sa vie recom-
« mencera ! L'avenir est un bien grand homme !...

« Mille choses affectueuses de votre dévoué

« DE BALZAC. »

On pense bien que cette lecture a vivement piqué la curiosité de Mme la duchesse de Berry. Il m'a fallu répondre à une foule de questions sur M. de Balzac, sur sa physionomie, ses goûts, son genre de vie, et fort heureusement j'étais en mesure de répondre avec exactitude sur tous ces points et sur beaucoup d'autres. La princesse aime les biographies et j'ai pu lui tracer celle de notre héros. Les gens de lettres forment une classe à part, et même, dans cette classe à part, M. de Balzac occupe une place très spéciale. J'ai pu raconter à Madame un grand nombre de particularités sur cet auteur si spirituel, ses débuts littéraires, ses entreprises commerciales et industrielles, ses tentatives de tout genre et ses insuccès, puis enfin son apparition sur une scène plus éclatante, sa vogue, ses triomphes et cette laborieuse conquête d'une popularité légitime. Témoin de ces diverses phases d'une existence si agitée, j'ai vivement intéressé la princesse au récit de cette lutte ardente du génie contre les mille obstacles qui l'enchaînent, et notre soirée s'est prolongée bien plus que de coutume.

Madame est très friande de littérature, elle disserte volontiers sur le mérite des compositions de nos auteurs modernes, et sans se déclarer absolument classique, elle rit volontiers de certains romantiques échevelés.

Elle déclare en toute humilité comprendre fort peu nos poètes incompris ; quant aux femmes incomprises elles lui semblent atteindre les limites de l'extravagance. Je l'ai fort égayée ce soir en lui lisant le quatrain suivant que vient de produire un de nos bas-bleus les plus huppés :

> Jamais je n'aurai place au banquet des élus !
> D'un breuvage infernal, qui lentement dévore,
> Ma coupe est pleine !... Bois ! Toujours ? Toujours ! Encore ?
> Bois ! Mourras-tu deux fois pour deux gouttes de plus ?

Cette pensée ténébreuse ornée de rimes sonores, a été disséquée par la princesse, et cette critique, faite avec beaucoup de verve, était entrecoupée d'immenses éclats de rire. J'ai laissé Madame dans cette excellente disposition d'esprit. Puisse-t-elle durer longtemps !

Dimanche 28 avril.

Mes rapports quotidiens à M. le comte d'Argout sont d'une monotonie désespérante. La toux, la fièvre, la sueur, je ne sors guère de là, et si cela continue, je serai bientôt à bout de mes variations. J'appelle à mon aide un incident quelconque pour donner quelque intérêt à ce narré fastidieux, mais rien ne vient. J'aurais presque envie d'envoyer mon journal à M. le Ministre de l'Intérieur, mais ce travail, beaucoup trop léger pour la gravité d'un des conseillers du roi, courrait grand risque de se perdre dans les oubliettes du cabinet, et vraiment, ce serait dommage. Je n'ai pas envie de voir ce fruit de mes veilles aller tenir compagnie au gros registre du capitaine Lombard, et je décide dans ma souveraineté d'historiographe *in partibus*, que

[redacted]

la postérité ne peut pas être frustrée de ces détails si pleins d'intérêt.

Ce matin, en flânant sur le grand rempart, j'ai trouvé plusieurs petites plantes dont le gracieux aspect a réveillé mes instincts botaniques. L'*ophyris myodes,* petite orchidée précoce, montrait ses fleurs bizarres, et j'en tenais un petit bouquet en entrant chez Mme la duchesse de Berry. La princesse aime beaucoup les fleurs, elle a beaucoup admiré ce singulier végétal, que Mme Hansler a reçu l'ordre de placer dans un petit vase de cristal.

« — Quel dommage de ne pouvoir conserver ces
« charmantes fleurs ! Elle vont se flétrir bientôt et j'en
« suis désolée. Les médecins ne savent pas mieux con-
« server les fleurs que les femmes, et vous, docteur,
« vous n'inventerez rien pour cela. A quoi donc la
« Faculté songe-t-elle? »

J'ai donné à Son Altesse Royale l'assurance que la moitié de ce problème était résolu, et que je pouvais lui promettre de préserver de toute altération notable cette jolie petite plante et beaucoup d'autres analogues.

« — Mais en effet, docteur, vous devez savoir la
« botanique. Les médecins de la Faculté de Paris
« doivent tout connaître; aussi ne s'ennuient-ils ja-
« mais. »

— Je ne crois pas, Madame, qu'il soit possible de s'ennuyer ici; pour ma part, je vous proteste que je n'en ai pas le temps. Je voudrais bien vous aider à trouver les journées moins longues, et puisque la botanique vous plaît, il me sera très facile, pour peu que vous m'y autorisiez, de recueillir exclusivement dans cette citadelle un nombre de plantes assez considérable pour composer un joli petit herbier. Les plantes qui croissent dans cette enceinte de hautes murailles seront

préparées avec soin, classées, étiquetées, dénommées régulièrement, et cette collection constituera pour tous un rare et singulier souvenir de cette affreuse demeure qui est cependant beaucoup moins déserte et sauvage que ne le pense Madame.

Ce projet a été accueilli avec joie. Aujourd'hui même j'ai recueilli un bon nombre de plantes que j'ai commencé à dessécher. Quelques cahiers de papier brouillard, deux planches et une grosse pierre, telle est la presse improvisée au moyen de laquelle je compte effectuer cette entreprise; je me félicite d'avoir découvert cette mine féconde de petits plaisirs, de distractions agréables.

Mme la duchesse de Berry sait dessiner, je l'ai fortement engagée à prendre ses crayons, ne fût-ce que pour copier certaines petites fleurs délicates dont l'admirable coloris se perd, quel que soit le procédé de dessiccation mis en usage.

« — Il faut avoir, pour un travail de ce genre, plus
« de liberté d'esprit que je n'en ai. Je n'ai pas le cou-
« rage de m'occuper de la belle nature quand je trouve
« le monde si méchant. Peindre des fleurs, c'est le lot
« d'une jeune fille, d'une femme heureuse ! Un quart
« d'heure de ce travail me ferait pleurer comme une
« Madeleine. Que j'avais de belles peintures de fleurs!
« Tenez, docteur, écoutez-moi bien et mettez ce que
« je vais vous dire dans votre journal. Je serais
« bien aise que ce beau trait ne fût pas perdu. Vous
« connaisez le bel ouvrage de Redouté sur les roses.
« Eh bien, les dessins originaux sur peau de velin,
« formant un magnifique volume, furent payés 10,000
« francs par le roi Charles X, qui m'en fit cadeau.
« Le roi de Prusse et le roi de Bavière dési-
« raient vivement ce bel ouvrage, dont ils offraient

« 70,000 francs. Redouté, par un acte de patriotisme.
« assez rare de nos jours, aima mieux perdre 30,000
« francs et conserver son chef-deuvre à la France. Où
« est maintenant ce beau livre? Il a été vendu à Londres
« avec le reste de ma bibliothèque. C'est une perte
« dont je ne me consolerai jamais! »

Ainsi m'arrivent à l'improviste des faits curieux que je m'empresse de recueillir et de consigner dans ce mémorial. On voit que la princesse sait que je fais un journal; elle accepte mon rôle et m'autorise à le jouer dans toute sa latitude. Je lui ai dit que ce beau trait de Redouté ne surprendrait personne; que chacun connaissait son désintéressement et que, pour l'honneur de l'humanité, la plupart des artistes éminents avaient le cœur plein de ces pensées généreuses. Il appartient aux princes et aux riches de les récompenser comme ils le méritent, de les honorer d'une protection éclairée, de dorer leur gloire, enfin de les remercier dignement de l'éclat qu'ils répandent sur les sociétés les plus civilisées.

Nous avons longuement devisé sur ce beau sujet; la conversation tournait un peu à l'héroïsme, lorsque M. Deneux a pris la parole pour dire que les fleurs, et surtout les roses bien peintes, étaient admirables, mais que de bons dessins sur toutes les parties de la science des accouchements seraient beaucoup plus utiles à l'humanité. « Je possède, s'est écrié le cher maître, les dessins originaux du grand ouvrage de X...; ce sont des chefs-d'œuvre. J'avais demandé au roi Charles X des encouragements pécuniaires pour faire graver et populariser ces admirables planches, mais les Glorieuses ont empêché l'accomplissement de ce projet. »

Ce dada, bien et dûment enfourché, aurait conduit

fort loin notre illustre maître si la princesse n'eût crié haro sur son accoucheur. Nous sommes revenus avec complaisance sur notre thème favori : les artistes, les gens de lettres, si bien que le professeur de la Maternité a dû battre en retraite.

Ce soir, le général m'a enfin communiqué le fameux projet de constatation, examiné, amendé et considérablement augmenté par nos autorités de Blaye. M. Bugeaud m'a chargé de le remettre à la princesse et de le lui faire agréer. Le morceau me paraît assez indigeste pour qu'il puisse passer. J'ai demandé qu'il me fût permis de remplir cette commission difficile dans le moment qui me paraîtra le plus opportun. Je choisirai l'instant favorable. Je l'ai lu attentivement ; je me suis convaincu qu'il renferme une foule de dispositions minutieuses, vexatoires, capables d'irriter la bile et d'allumer la colère de Son Altesse Royale. Il me faudra sans doute rompre bien des lances avant de chanter victoire sur ce point délicat.

Lundi 29 avril.

La nuit a été bonne. Ce matin, un beau rayon de soleil printanier a réveillé la princesse un peu plus tôt qu'elle ne l'eût désiré. Le sommeil est si doux aux captifs que j'ai facilement saisi l'expression de regret causé par cette interruption de repos. En conséquence, j'ai pris des précautions pour que l'on pût à volonté éclipser l'astre par trop matinal : à défaut de persiennes, j'ai fait placer des rideaux de laine brune. Grâce à ce moyen vulgaire, Madame pourra prolonger sa nuit. Elle est très sensible à ces petites attentions auxquelles elle est fort habituée, on peut bien le croire, et qui lui rendent la vie plus douce.

[redacted]

Un glorieux verre de tisane, pris chaque matin au réveil, est la première libation que fait la princesse aux dieux propices. Je présentais moi-même cette boisson non moins bienfaisante que nauséabonde, et le vase qui la contenait offrait sur ses flancs arrondis quelques peintures imitant le genre étrusque. J'en ai fait la remarque, et la malade, saisissant l'occasion, m'a donné des détails intéressants sur les beaux vases étrusques qu'elle possédait à Rosny :

« — J'en dois plusieurs à la générosité de M. le duc « de Blacas, qui a fait faire des fouilles en Italie. J'ai « vu la collection du musée de Naples; j'ai assisté à « des découvertes curieuses à Pompéia; j'ai visité « Nola, Velletri, ainsi que les hypogées de Corneto; « j'ai fait moi-même des fouilles intéressantes aux « environs de Dieppe et surtout à Lillebonne : on a « trouvé beaucoup de choses fort remarquables. J'avais « à Rosny une riche collection d'objets d'art antiques, « de médailles, de camées, d'urnes lacrymatoires, de « livres, de manuscrits, de tableaux ; mais tout cela « a été dispersé, anéanti, perdu par la tempête de « Juillet. »

M. Deneux, qui arrive sur ces entrefaites, lève comme de coutume les yeux et les bras au ciel et pousse un soupir qui s'exhale avec effort des profondeurs de sa poitrine. Presque toujours alors il joint ses douleurs personnelles à celle de sa royale cliente. J'ai coupé court à ces regrets superflus en faisant observer par quels hasards singuliers ces vases si fragiles se sont conservés intacts et sont arrivés jusqu'à nous. Les cruches fabriquées par les Étrusques ont duré bien plus longtemps que la nation Etrusque elle-même. Beaucoup de monuments en marbre, en granit, en bronze, ont disparu depuis des siècles, tandis que nous

retrouvons dans les sépultures des vases d'une terre légère, de petites urnes en verre que le moindre choc peut anéantir.

— C'est vrai, dit M. Deneux, il y a des choses qui durent étonnamment. C'est comme certaines personnes. Mon arrière-grand-père a vécu soixante-dix-neuf ans; ma tante Virginie a presque atteint la centaine.

— C'est absolument comme le cheval blanc de La Fayette, il est immortel, ajoutai-je en poursuivant le rapprochement singulier improvisé avec tant d'à-propos par mon honoré confrère.

« — Que dites-vous donc là? s'écrie Madame en
« riant aux éclats, savez-vous qui a fait les frais de ce
« fameux cheval blanc? Eh bien, c'est moi. Je m'en
« flatte, quoiqu'il n'y ait pas trop de quoi. Il n'y avait
« de chevaux blancs que dans mes écuries; ce fut là
« qu'on vint prendre celui qui porta en triomphe, pen-
« dant trois jours, le vétéran des deux mondes. Je
« dois dire, *puisque nous faisons de l'histoire*, que le
« cheval a été ramené chez moi. Quelques amis vou-
« laient tuer ce pauvre animal, mais je m'y opposai.
« Il était déjà bien assez malheureux d'avoir été em-
« ployé à une telle besogne. »

Quand par hasard, et ces hasards ne sont pas rares, les incidents des journées de Juillet se trouvent sur le tapis, la princesse ne manque jamais de tirer à boulets rouges sur quelques personnages qu'elle a plus particulièrement pris en grippe. Ses critiques, ou plutôt ses épigrammes, sont, en général, dénuées d'amertume; le côté plaisant ou ridicule des hommes ou des choses est celui qui attire ses remarques, et dans cette guerre où l'esprit de parti pourrait fournir des arguments pleins de haine ou de fiel, je ne vois

percer d'ordinaire qu'une satire piquante, des malices assez finement aiguisées et quelques plaisanteries sans aigreur. Mme d'Hautefort ne fait pas aussi bon marché de ses rancunes. Là où la princesse escarmouche, la dame d'honneur livre une bataille rangée; la grosse artillerie remplace le pistolet et les grands sabres succèdent aux épingles noires. C'est bien moins amusant. Je ne puis ni ne veux prendre fait et cause pour cette pauvre révolution de Juillet si rudement attaquée; je n'ai pas mission pour la défendre, tandis que je riposte en riant aux persiflages de Mme la duchesse de Berry; et, après ce duel à armes courtoises, nous abandonnons le champ clos sans blessures graves et sans mauvaise humeur.

Ce soir, j'ai annoncé à la princesse que la layette de Bordeaux est arrivée à bon port, et que le général enverra demain matin au pavillon cette précieuse caisse. Cette nouvelle a fort intéressé Madame, qui se montre très impatiente de passer en revue ces mille objets de toilette. Cela nous a fourni la matière d'un long entretien, dans lequel l'inépuisable question des chiffons a rempli la soirée. Et puis, par je ne sais quelle transition insensible, l'on a parlé des caisses et des cartons à chapeau, ce grand fléau des maris qui voyagent avec leur femme ; la princesse a soutenu que ces messieurs ne se plaignaient si fort que pour abuser de la liberté que leur donnnent les voyages. Et, à propos de voyages, il a été question de celui de la branche aînée de Rambouillet à Cherbourg. La princesse m'a dit très sérieusement :

« — Il n'est pas vrai que j'aie dit à M. d'Urville, le
« capitaine de vaisseau qui nous conduisait en Angle-
« terre : Vous prenez bien soin de nos guenilles, tandis
« que l'on vole la couronne de mon fils ! C'est une

« histoire inventée à plaisir. Le roi Charles X a dit :
« Je ne veux être à la charge ni de la France, ni des
« autres puissances. Il l'a certainement dit aux com-
« missaires qui nous ont accompagnés, car je l'ai en-
« tendu moi-même. Soyez-sûr qu'il finira par être dans
« le besoin. »

Singulier pronostic ! Un Bourbon dans le besoin ! Que vous en semble ? N'est-ce pas là le sûr indice d'une révolution ? Charles X, dans sa vieillesse, ne pourra-t-il échapper à cette loi de sa cruelle destinée ? L'exil et la misère deviendront-ils nécessairement le partage d'un descendant de Louis XIV ? Ces mots. échappés à Mme la duchesse de Berry, me semblent un aveu tacite du peu de foi que les princes de sang royal ont dans leur propre cause ; j'ai longtemps médité sur cet immense désastre de la plus glorieuse couronne de l'univers.

Mardi 30 avril.

Journée bien remplie. Beaucoup de causeries sur une foule de sujets. Un mot, un rien, donne naissance à un récit animé, les souvenirs abondent, les anecdotes éclosent à foison, et je me trouve assez embarrassé pour classer ces matériaux épars. Essayons cependant. Ce matin, à propos de la beauté des hommes de Naples et de Palerme, Madame nous a dit :

« — Il y a aux environs de Palerme une espèce de
« colonie grecque habitant de temps immémorial un
« lieu nommé *la piana dei greci*. On trouve au milieu
« de cette population des individus offrant au plus
« haut degré le type de la beauté des statues antiques.
« Dans certaines occasions solennelles, ces Grecs re-

[redacted]

« vêtent leur costume national; les femmes surtout
« sont drapées de la manière la plus élégante. En
« 1823, cette colonie envoya un bataillon de ses jeunes
« gens au secours de la Grèce écrasée par les Turcs.
« La plupart ont péri dans cette expédition et bien peu
« d'entre eux reparurent en Sicile. Cette perte fut
« l'occasion d'un grand deuil parmi les familles de *la*
« *piana dei greci.* Il y eut alors des cérémonies funè-
« bres qui excitèrent vivement la curiosité des Paler-
« mitains. On m'a dit que la Calabre renferme égale-
« ment quelques restes de colonies grecques très
« reconnaissables à la merveilleuse distinction de leur
« visage. En les voyant au milieu des Napolitains, on
« comprend de prime abord leur origine étrangère.
« Cependant, ces familles s'éteignent peu à peu ou
« bien elles s'allient avec d'autres d'une moins noble
« race, et puis les costumes nationaux disparaissent
« insensiblement. Les femmes surtout adoptent les
« étoffes et les modes françaises, elles renoncent à
« leurs vêtements aux couleurs éclatantes pour s'affu-
« bler d'indiennes qui leur vont horriblement mal;
« enfin, les voyageurs amateurs de pittoresque ne
« trouveront bientôt plus rien à admirer. »

Ces jours derniers, un journal avait annoncé la perte d'un bâtiment à vapeur, le *Henri IV,* et la princesse avait déploré ce naufrage. Ce matin, on apprend que ce navire a pu être secouru à temps et sauvé :

« — Tant mieux ! s'écrie Madame, tant mieux ! j'en
« suis enchantée ! Ces sortes d'accidents sont surtout
« déplorables parce qu'ils tendent à discréditer ces
« bateaux que je crois appelés à rendre d'immenses
« services. Un vaisseau de ligne de cent canons est
« une chose admirable, mais un coup de vent peut
« faire sombrer ce colosse, tandis que les bâtiments à

« vapeur se tireront d'affaire dans les mêmes circons-
« tances. Qu'est devenue ma pauvre *Caroline*, jolie
« frégate que j'ai vu lancer à La Rochelle? Elle devait
« être heureuse, disaient les charpentiers du port,
« car, en la mettant à l'eau, il n'arriva pas le moindre
« accident, ce qui est très rare. J'ai longtemps demeuré
« à bord du *Caledonian*, vaisseau anglais de cent
« vingt canons, qui portait au moins mille hommes
« d'équipage. On n'aurait jamais cru qu'il contenait
« une pareille armée, tant on avait pris soin de la
« distribuer dans les vastes flancs de cette puissante
« machine. Le pont était couvert de caisses d'orangers
« et de myrtes; plusieurs frégates et quelques bâti-
« ments légers nous accompagnaient dans le golfe de
« Naples et faisaient des évolutions autour de notre
« grand vaisseau qui ressemblait à une baleine au
« milieu de sa famille. J'étais là avec tous mes parents
« et entre autres avec mon oncle, le prince de Salerne,
« qui est au moins de votre taille, docteur, et qui se
« faisait des bosses à la tête en se heurtant partout.
« On devrait toujours choisir les marins parmi les
« petits hommes; cela tient moins de place. »

— Il me semble que Madame était bien jeune quand elle a ainsi navigué sur un vaisseau anglais; je m'étonne qu'elle se souvienne de toutes ces particularités.

« — C'est vrai, docteur, mais il s'est passé alors
« des choses qui ont laissé de profondes traces dans
« mon esprit. Je n'aime pas à me rappeler cette épo-
« que de ma vie. Au reste, à l'exception de mon
« voyage de Naples à Marseille, en 1816, je n'ai jamais
« navigué que dans des circonstances désastreuses
« pour moi et pour ma famille. Il me semble que la

[redacted]

« mer n'est pas mon élément naturel, je finirai peut-
« être par me noyer dans un naufrage. »

Nous n'avons pas poussé plus loin cet entretien assez pénible, et M. Deneux nous a fait rire en nous parlant de la frayeur instinctive qu'il éprouve sur l'eau. Le mal de mer lui cause une angoisse inexprimable ; et Mme d'Hautefort, qui ne perd jamais l'occasion de taquiner l'accoucheur de la princesse, prétend qu'il avait mal au cœur en traversant le Pont-Royal. Il me semble que cette plaisanterie est empruntée aux petits journaux qui se moquaient d'un certain ministre de la marine, M. de Chabrol, je crois, lequel n'avait jamais mis le pied sur un vaisseau.

Ce soir les nourriceries sont revenues sur le tapis, et la princesse nous a dit avec beaucoup de vivacité :

« — Quand le moment sera venu, je demanderai que
« l'on me donne une chèvre. J'emmènerai la petite
« bête avec moi, elle m'aidera, et je serai, grâce à elle,
« en mesure de parer aux événements. J'espère bien
« avoir d'autres enfants, des garçons surtout, et je
« m'en occuperai beaucoup. Ce sera ma plus agréable
« distraction dans la vie que je dois mener. Henri et
« Louise sont perdus pour moi. Ce sont de grands
« personnages destinés à des alliances politiques. J'ai
« besoin de reconstituer ma famille et j'espère avoir
« des enfants obscurs et tout à fait à moi. La petite
« fille (vous verrez, docteur, que ce sera une fille)
« nous arrivera vers le 25 mai, mais elle ne sera
« baptisée qu'en Sicile, car ce n'est que là qu'elle
« trouvera son parrain et sa marraine. »

Jusque-là, tout allait bien, mais je ne sais à quelle occasion il nous est survenu quelques bourrasques. Il faut peu de chose pour agir sur un esprit aussi vif, sur des nerfs aussi impressionnables. L'incertitude est

un grand mal pour Mme la duchesse de Berry. Si l'on avait assigné un terme précis à sa sortie de prison, si le Gouvernement avait déterminé à l'avance les conditions de son élargissement, je suis certain que cette perspective eût suffi pour la tranquilliser ; aussi j'ai déjà soumis plusieurs fois cette idée à M. le ministre de l'intérieur. Ce serait certainement le meilleur moyen de calmer les agitations qui la tourmentent. Aujourd'hui même, Madame a élevé des doutes sur les résolutions du cabinet à son égard :

« — Croyez-vous que les ministres attachent autant « d'importance qu'ils veulent bien le dire à cette « odieuse constatation d'accouchement ? Cette affaire « les occupe fort peu ; soyez convaincu que ma mise « en liberté dépend de toute autre cause. Toutes les « dépêches de M. d'Argout ne sont qu'une indigne « comédie. Attendez le dénouement et vous verrez ! »

J'ai combattu ces idées avec toute la force dont je suis capable. M. Deneux, de son côté, croit que la constatation du futur accouchement est la grande et l'unique affaire du conseil des ministres, et la raison qu'il en donne, c'est que s'il était ministre, il ne s'occuperait que de ce point qui est à ses yeux le seul important. Nous avons longuement argumenté sur cette thèse, et la princesse a persisté dans ses idées. Elle a mis beaucoup de vivacité dans ce débat, et son cher papa Deneux a été rudement mené dans cette discussion grosse de tempêtes.

La soirée a été un peu plus calme. Mme d'Hautefort, qui nous a tenu compagnie, est souffrante, nerveuse, agacée, elle se plaint de son dîner qui n'était pas bon, de je ne sais quel mets qui n'était pas frais, et la princesse taquine sa dame d'honneur en lui racontant des histoires qui lui donnent des nausées. La femme

[redacted]

de chambre de la comtesse est toujours malade; cette pauvre vieille fille a, je crois, un squirre de l'estomac, elle est tourmentée par des nausées perpétuelles; cette sorte de mal de mer donne à la physionomie une expression de figure qui fait peine à voir. Je prétends que la dame imite instinctivement sa soubrette, que les dégoûts qui la fatiguent viennent de ce voisinage d'une maladie réelle. Il est certain que Mme d'Hautefort n'a pas l'estomac robuste; à défaut de causes physiques, l'imagination et les impressions morales jouent un rôle très actif dans la production de certains phénomènes remarquables de son organisation. Voici un fait dont j'ai été témoin ce soir même :

Mme la duchesse de Berry affectionne particulièrement les anecdotes dans le genre de celle-ci : Le duc de Rivière, étant malade, avait demandé un bouillon; il se fit attendre, et le valet de chambre, trouvant son maître endormi, pose le consommé sur la table de nuit. Le duc se réveille, avale ce bouillon, mais il le vomit à l'instant dans le même bol qui le contenait d'abord. Le malade remet le vase sur la table de nuit et, fatigué de cet accident, se laisse aller sur ses oreillers, ferme les yeux et paraît assoupi. Un de ses amis entre dans la chambre; il aperçoit ce consommé fumant, et, croyant le duc endormi, il s'empare du bol et le vide en un instant. Le malade ouvre les yeux et dit au visiteur : *J'espère, mon cher, que ce bouillon vous réussira mieux qu'à moi.* L'explication fut courte mais décisive, et l'histoire se tait sur les pérégrinations successives de ce malheureux consommé.

J'ai ri de bon cœur; Mme d'Hautefort a des nausées menaçantes et s'enfuit en poussant des cris de l'autre monde. La princesse nous a dit qu'elle tient le fait de Louis XVIII, et elle ajoute que Sa Majesté en avait

une riche collection de semblables. Le roi les avait mises à la mode, et Dieu sait les énormités de ce genre que l'on racontait à l'envi! Il paraît que M. de Mesnard en possédait d'effrayantes. La princesse nous en a rapporté quelques-unes que je me dispense de consigner ici, dans l'intérêt des estomacs délicats qui liront un jour ces pages historiques.

Ce soir, au coucher du soleil, le canon de la citadelle a annoncé la fête du roi des Français. La princesse, prévenue à temps, n'a pas souffert de ces explosions retentissantes, et elle a poursuivi de ses épigrammes tous les saints Philippe passés, présents et futurs.

Mercredi 1er mai.

Un nouveau mois, le dernier à passer ici, le beau, le charmant mois de mai, celui qui nous prodigue les feuilles nouvelles, les fleurs odorantes, celui dans lequel la nature se pare de ses sourires les plus gracieux. Je me sens heureux de voir arriver le terme de notre captivité; car, bien que je sois assez occupé pour ne pas sentir le poids des heures, il y a cependant des moments assez difficiles à passer. Et puis je ne peux oublier la responsabilité qui pèse en partie sur moi, je comprends les dangers de la situation et souvent je me prends à désirer le dénouement de ce drame mystérieux.

Ce matin, le canon a de nouveau réveillé non seulement les échos de la citadelle, mais encore tous ses habitants gardés et gardiens; après le déjeuner, il y a eu une grande revue de la garnison. Les glacis de la forteresse étaient couverts de monde; le beau temps

appelait sur cette verte pelouse toute la population de Blaye, et j'ai profité de l'occasion pour inspecter aussi quelque chose. Le beau sexe de notre sous-préfecture ne m'était pas encore apparu dans tout l'éclat de ses atours; j'avais à apprécier le double mérite de sa physionomie et de sa toilette, et, à vrai dire, je n'ai pas eu lieu d'être très satisfait de mes remarques. Nos jeunes officiers m'avaient jusqu'ici paru trop sévères dans leurs jugements ; je me réservais le droit d'en appeler à mes propres sensations ; mais après un ample examen fait en conscience, j'ai dû tomber d'accord avec eux sur plusieurs points importants de cette grande question. Les femmes de Blaye se montrent très réservées, pour ne pas dire plus, à l'égard de nos brillantes épaulettes du 64e ; je crois que ce défaut de sympathie entre ces Vénus et nos Mars contribue à priver la figure de ces dames de son charme le plus doux. L'envie de plaire est un grand acheminement à la beauté, les airs renfrognés enlaidiraient presque une jolie femme.

Le général Bugeaud a fonctionné dans tout l'éclat de son grand uniforme. Son commandement m'a paru plein de fermeté, d'autorité ; on voit que c'est un homme fait pour conduire un régiment, une armée; je serais bien trompé s'il n'y avait pas en lui l'étoffe d'un lieutenant-général ou d'un maréchal de France. J'ai déjà plusieurs fois entendu de vieux soldats parler de lui en termes qui prouvent tout le cas qu'ils en font.

Nous avons eu en ville un grand banquet par souscription. Il y a eu des toasts un peu chauds, si chauds même, que le président a eu beaucoup de peine à arrêter un flot d'éloquence soi-disant patriotique, qui menaçait de prendre une tournure par trop républicaine. Le vin de Médoc est essentiellement tonique,

dit-on, mais je le crois fort riche en alcool ; aussi les cerveaux de ce pays me semblaient-ils un peu surexcités. Le général, qui n'aime pas les expansions ultra-libérales, et qui déteste cordialement les idées démagogiques, a eu fort affaire pour calmer quelques orateurs du crû qui allaient s'émanciper. Toutes les autorités de Blaye assistaient à cette manifestation.

Je me suis beaucoup promené dans la ville ; je puis dire sans haine et sans crainte, que la susdite est un trou, son port un ruisseau vaseux dans lequel la marée monte avec furie ; dernièrement, j'ai remarqué avec surprise des variations de niveau de plus de cinq mètres. Les fossés de la citadelle se remplissent en grande partie pendant ces crues énormes, et une foule de petits caboteurs entassés dans le port en question, se trouvent alternativement à flot ou à sec.

La présence de Mme la duchesse de Berry et la nombreuse garnison donnent beaucoup d'activité à la ville de Blaye. Il ne fallait pas moins que cela pour la tirer de sa torpeur habituelle. Les étrangers affluent de toutes parts, les auberges sont toujours pleines, et j'ai entendu dire aujourd'hui que certains politiques qui crient contre la tyrannie du ministère, exploitent largement la circonstance actuelle et en retirent de gros profits. Il faut que tout le monde vive, bien que l'on n'en reconnaisse pas toujours la nécessité.

Ce matin, voyant la princesse de bonne humeur, je lui ai remis une copie du projet de procès-verbal de constatation. Cette pièce, rédigée par les autorités civiles et administratives de Blaye, est hérissée de difficultés, de précautions minutieuses, que j'ai eu soin de lui faire pressentir. La répugnance que lui cause cette sorte d'inquisition m'a fait penser que cette affaire ne serait pas facile à traiter, et bien que je lui

[redacted]

aie dit qu'il ne s'agissait que d'un projet, soumis à révision, j'ai pu voir que la seule lecture des premières lignes allait susciter un orage. J'ai cru devoir me retirer, et, à peine quittais-je le salon que déjà le bruit des sonnettes violemment agitées m'annonçait la convocation du conseil privé. Mme la comtesse d'Hautefort et M. de Brissac se sont rendus en toute hâte auprès de la princesse, et je les ai laissés tous trois en présence de ce terrible papier qui soulève tant d'agitations.

M. d'Argout m'a encore écrit aujourd'hui ; il insiste toujours pour que je détermine Mme la duchesse de Berry à recevoir immédiatement le professeur Dubois. Il semble en vérité que cela dépend de moi ! Le très honoré maître s'ennuie de son inutilité ; hier encore, il nous disait qu'il n'attendrait pas jusqu'à la fin. Je pense qu'il a écrit dans le même sens à M. le comte d'Argout et que c'est à cela que je dois le redoublement d'instances de M. le ministre de l'intérieur. Mais que puis-je y faire ?

Une lettre de M. Orfila m'apprend que les chers confrères et lui, arrivés à Paris, le 27 avril, ont été appelés le même jour devant le conseil des ministres, que ces messieurs ont été pleinement rassurés par le récit de ce qui s'est passé à Blaye, et qu'un rapport a été rédigé afin de mettre le Gouvernement à l'abri de toute responsabilité. Depuis ce jour, M. Orfila n'a plus été appelé au ministère de l'intérieur. C'est une affaire en quelque sorte terminée ; il n'y a plus qu'à attendre l'événement final. J'ai communiqué cette lettre à M. Dubois. Il l'a lue avec attention, me l'a remise sans dire un mot et s'est éloigné en hochant la tête. Le cher maître ne paraît pas malade ; M. Deneux l'examine toujours du coin de l'œil et, après mûre ré-

flexion, il me dit d'une voix de traître de mélodrame : *Il y a quelque anguille sous roche !*

Ce soir, à neuf heures, j'ai été admis auprès de la princesse, et j'ai vu que la grande affaire de ce matin avait fait encore plus de mal que je ne l'avais pensé. Les yeux étaient rouges, on voyait que Madame avait pleuré, j'ai trouvé de la fièvre et j'ai su que la malade n'avait pris dans toute la journée que quelques verres d'eau sucrée. Mme d'Hautefort, silencieuse, brodait auprès du lit de la princesse. J'étais seul avec ces dames et la conversation ne paraissait pas facile à engager. Fort heureusement il se présenta un sujet quelconque, et bientôt il y eut discussion. Je me laissai battre ou convaincre, si vous le préférez. La victoire rend content de soi et plus indulgent pour les autres. L'humeur noire s'éclaircit un peu, ces dames s'animèrent et bientôt je ne fus plus traité en ennemi. Une heure de cette causerie amena un changement très favorable dans la disposition d'esprit de mes adversaires, et lorsque je me levai pour prendre congé de Son Altesse Royale, elle me remit le fameux procès-verbal en me disant :

« — Je suis sûre que ni le général ni vous n'êtes
« pour rien dans la rédaction de cet acte, qui est, d'un
« bout à l'autre, de la dernière inconvenance. »

J'assurai la princesse que j'y étais complètement étranger et que je croyais que le Gouvernement serait de meilleure composition que les autorités de Blaye. Ces messieurs, que j'ai eu l'occasion de voir plusieurs fois, sont poursuivis par la crainte de se compromettre, et de là ce luxe de précautions qui suffit à peine pour les rassurer contre de vaines terreurs.

Jeudi 2 mai.

Le fort de Blaye est bâti en grande partie sur un monticule fort escarpé du côté de la Gironde. Je me promène quelquefois au bord du fleuve, sous la muraille qui domine le petit bras où stationne la *Capricieuse*, et mes rêveries solitaires ne sont pas si profondes que je ne jette un coup d'œil sur tout ce qui m'environne. La botanique ne m'occupe pas tout entier, je suis assez amateur de géologie et j'inspecte avec intérêt la masse crayeuse qui supporte la citadelle. Son escarpement permet d'étudier les diverses couches superposées et les eaux qui ont autrefois corrodé la montagne ont mis à découvert un bon nombre d'objets assez remarquables. J'ai trouvé ce matin plusieurs beaux échantillons d'un oursin fossile, le *clypeaster fornicatus*, espèce assez rare déterminée par Goldfuss. J'ai récolté plusieurs coquilles également fossiles, une turebratule, une grosse bivalve du genre *ostrea* et autres espèces appartenant à des terrains de même nature.

La princesse s'intéresse vivement à toutes ces trouvailles ; il me faut répondre à une foule de questions sur l'origine et la nature de ces objets divers, et il est aisé de voir qu'elle n'est pas étrangère aux études que comporte l'histoire naturelle. Elle s'enquiert assez souvent de mon projet d'herbier, et quand je lui apporte le fruit de mes récoltes matinales, elle m'encourage à ne pas abandonner mon entreprise. Je n'ai garde d'y renoncer. Il y a là une source abondante de distractractions agréables ; il y aurait folie à s'en priver. Mais hélas! trop souvent ces petites ressources sont inefficaces contre les ennuis de la captivité. Trop souvent,

en effet, il nous tombe du ciel des tuiles qui ne peuvent être ni prévues ni parées, et ce matin, par exemple, ma visite qui s'annonçait sous d'heureux auspices, s'est terminée au milieu d'un ouragan. Voici ce que c'est :

M. Deneux occupait, depuis son entrée dans la citadelle, une chambre placée immédiatement au-dessous de celle de Mme la duchesse de Berry. Par un motif quelconque, il a été décidé que cette pièce servirait de logement à deux des sous-officiers surveillants de l'intérieur du pavillon. M. Deneux a dû quitter son logement et prendre une autre grande chambre placée sous le salon de la princesse. Ce déplacement a singulièrement contrarié mon cher confrère; il est entré chez Madame tout ému, se plaignant de ce qu'il appelle une vexation horrible, furieux de déménager ainsi tout à coup et sans formalités préalables. Madame s'est mise à plaindre son fidèle accoucheur, et bientôt ce remue-ménage, s'est terminé en bourrasque générale. Le cher confrère est vif comme la poudre, sa tête picarde s'exalte prodigieusement, et le déjeuner a été troublé par beaucoup de paroles passionnées. Le général a eu bien de la peine à calmer tant de flots irrités.

Dans la journée, M. Bugeaud a essayé de traiter pour son propre compte l'affaire de M. Dubois, mais il a échoué. La discussion entre la princesse et lui a été très vive, elle a même, dit-on, un peu dégénéré en dispute, il y a eu des cris, et Madame, usant de son droit de femme et de malade, s'est retirée dans sa chambre, comme Achille sous sa tente, en protestant qu'il faudrait employer la violence pour introduire le célèbre professeur chez elle, et que même alors, elle saurait repousser cette tyrannie.

Le général nous a priés, M. Deneux et moi, de tâcher d'obtenir quelques concessions sur ce point que

[redacted]

M. d'Argout a tant à cœur. Nous avons essayé encore une fois de discuter cette grave question, mais sans plus de succès que ci-devant. Madame, rappelant ses griefs, nous a renouvelé l'assurance qu'elle ne recevrait M. Dubois que dans le cas où nous l'exigerions pour garantir notre propre responsabilité.

— Mais, Madame, ai-je dit alors, il pourrait y avoir un grand inconvénient à ce que vous vissiez ce médecin pour la première fois, dans un moment de souffrance et lorsque les impressions sont bien plus vives.

« — Docteur, ne craignez rien, je ne suis pas « femme à m'effrayer. Le courage et la patience ne « me manqueront pas. Au surplus, j'espère que tout « ira bien et je regarde comme très superflu de prendre « tant de précautions. »

J'ai écrit aussitôt à M. le comte d'Argout pour lui faire part de tout ceci et je l'ai prié de songer que ma position médicale dans la citadelle peut souffrir de tous ces débats. La faveur dont je jouis au pavillon ne tient presque à rien, je cours le risque de paraître hostile d'un moment à l'autre, et alors la place ne sera plus tenable. Quel service pourrai-je rendre si je suis réduit à partager le rôle passif de M. Dubois? La princesse n'e met pas en doute l'habileté du savant maître, elle n'accuse qu'une prévention, une antipathie, et ce matin encore elle me répétait la fameuse formule : *Je n'aime pas les épinards!* Il n'y a pas à argumenter contre cette manière de sentir, et si j'ai obtenu un assentiment conditionnel, vous voyez quelles restrictions Madame y a mises.

M. Dubois a eu vent de tout ceci, et ce soir, un peu avant le dîner, il m'a fait prier de passer chez lui. Sans autre préambule, il m'a communiqué une lettre

qu'il vient d'écrire à M. Deneux. La voici mot pour mot :

« Mon cher Camarade,

« Le refus que Madame a fait de recevoir les quatre médecins venus de la part du Gouvernement, m'a fait faire de sérieuses réflexions sur ma position.

« Je suis complètement dans cette opinion qu'il ne faut rien faire du tout qui puisse nuire en quoi que ce soit à la paix et à la tranquillité de Madame de Berry. D'après cela et aussi d'après ce que vous m'avez confié que vous lui aviez dit, je suis dans la crainte que ma présence ici puisse l'inquiéter le moins du monde, soit sous le rapport que je suis accoucheur, et aussi sous ce rapport que je dois être témoin de son accouchement.

« Je me hasarde, mon ami, à faire à vous et à M. Ménière une prière : c'est de dire à Madame de Berry un mot de moi. Je voudrais que ma présence ne lui fût pas désagréable. Si je puis avoir par vous deux, ou par l'un de vous, cette assurance, je resterai ici tant que voudra la princesse. Si, au contraire, vous me dites franchement, de sa part, qu'elle aimerait mieux me savoir à Paris, je m'en irai de suite ; rien ne pourra m'en empêcher, et je vous donne ma parole d'honneur que je ne serai nullement fâché, et je serai content d'avoir fait quelque chose qui ait pu être agréable à une pauvre femme malheureuse, quelque grande qu'elle soit.

« Croyez-moi bien, mon cher camarade, etc. »

Cette pièce ne portait ni signature ni date, et sur mon observation, le cher maître la compléta aussitôt. Il me pria de la porter moi-même à M. Deneux, et je me suis empressé de remplir ses intentions.

Nous voici embarqués dans une affaire très délicate.

On voit que la situatton se complique. M. Dubois veut avoir le dernier mot de la princesse, M. d'Argout pousse le général et moi-même vers cette solution qui lui paraît toute simple (on a vu que le ministre était, à cet égard, dans une grande erreur), et ces efforts viennent échouer contre la volonté d'une tierce personne dont il est impossible de ne pas tenir compte. Mme la duchesse de Berry a voix au chapitre, et les dépêches télégraphiques du Gouvernement n'ont pas le pouvoir de triompher d'une résistance qui est, après tout, fort légitime.

La soirée n'a pas été gaie au pavillon. M. Deneux a gardé un profond silence sur la lettre de son cher confrère; il paraît fort préoccupé, et la princesse, qui attribue sa taciturnité aux ennuis causés par son déménagement improvisé, le console gracieusement de ce malheur. Elle dit assez souvent à son entourage : Vous vous plaignez, et moi, suis-je sur des roses ?

Nous avons eu l'occasion de parler du fameux projet de constatation. J'ai remarqué qu'il n'a pas moins causé de répulsion que hier soir et ce matin. Décidément, Madame est plus tenace que je ne le supposais.

Vendredi 3 mai.

Ma journée entière a été remplie de la façon la plus ennuyeuse. J'ai eu de longues conférences avec le général, avec le sous-préfet, avec quelques autorités de la ville, et comme il y a eu dans tout ceci des choses importantes et même très sérieuses, je crois qu'il est utile d'en garder plus qu'un souvenir. Je consigne dans ce journal quelques détails qu'il sera peut-être bon de retrouver un jour. Voici une partie de la lettre

que j'ai écrite à M. le comte d'Argout, au sujet de ce terrible procès-verbal qui tient si fort au cœur de tous ces messieurs de Blaye :

« .... Je pose en fait que Mme la duchesse « de Berry peut accoucher seule et sans qu'il soit « possible de constater la chose autrement que par ses « suites naturelles. Elle pourra dissimuler ses dou- « leurs, attendre au dernier moment pour nous appe- « ler, et alors il sera impossible d'exécuter le plan de « procès-verbal qui nous a été envoyé. Voici pour- « quoi :

« Toutes les probabilités sont en faveur d'un accou- « chement prompt, facile, et même très prompt, très « facile. C'est un quatrième enfant, les trois premiers « sont venus en peu de temps. Les circonstances ac- « tuelles sont en faveur de mon hypothèse. La prin- « cesse est faible, pâle, ramollie, ses nerfs sont très « irritables, quelques vives douleurs suffiront pour « expulser un enfant d'un médiocre volume. L'accou- « chement se fera pendant la nuit, comme les précé- « dents ; il y a vingt chances pour une en faveur de « cette opinion. A moins que l'on n'entoure le lit de « la princesse de gardes attentifs, elle nous dérobera « le début du travail et n'en laissera apercevoir les « progrès, que quand l'événement touchera à sa fin. « S'il était possible de recourir à un pareil moyen de « surveillance et que l'on permît à Madame de s'en- « fermer dans ses rideaux, je suis persuadé qu'avec la « ferme résolution de se soustraire à l'examen de ses « gardiens, elle y parviendrait aisément.

« Je raisonne ici dans la supposition d'une mau- « vaise foi évidente ; mais il est possible qu'avec la « meilleure envie de se prêter à tout ce qu'on exigera, « la princesse accouche si rapidement que personne

« n'ait le temps d'arriver pour être témoin du fait. Un « événement de ce genre n'est pas rare, et je crois que « Mme la duchesse de Berry se trouve dans les condi- « tions qui peuvent l'amener.

« Ainsi donc, il est certain que la constatation de « l'accouchement peut être empêchée par des circons- « tances indépendantes de la volonté de la princesse. « Les difficultés prévues s'accroissent en raison de « l'importance qu'on attache à cette constatation, car « il est évident que les précautions indiquées dans le « procès-verbal de ces messieurs exigent un temps « considérable. Et lorsque je pense que les rédacteurs « de cette pièce tiennent à une exécution rigoureuse « de toutes ses parties, et que plusieurs vont jusqu'à « refuser leur signature si l'on fait la moindre omission « dans les clauses de cette sorte de charte, je tremble « qu'une affaire si solennellement élaborée n'aboutisse « à rien.

« C'est peut-être ici le cas d'examiner l'importance « réelle de cette constatation. Permettez-moi d'entrer, « à cet égard, dans quelques développements. Quel « peut être le but d'un tel acte ? De prouver aux incré- « dules que Mme la duchesse de Berry est bien vérita- « blement accouchée, de fournir au Gouvernement une « pièce authentique, revêtue de signatures respecta- « bles, et ne laissant aucun doute sur la réalité du « fait. Si c'est là le point capital de la question, je « demande comment on peut espérer, à l'aide d'un tel « moyen, arriver au but que l'on se propose. L'esprit « de parti rend incrédules tous ceux qui ont un grand « intérêt à ne pas croire. Ceux-là nieront l'accouche- « ment comme ils ont nié la grossesse, comme ils ont « nié la déclaration du 22 février ; ils nieront tout et « toujours, parce qu'il leur importe beaucoup d'agir

« ainsi et qu'ils savent parfaitement que la moindre « concession sur un de ces points capitaux les force- « rait d'en faire à chaque instant de nouvelles.

« Je crois donc que ce procès-verbal n'atteint pas « le but, qu'on ne pourra jamais le suivre dans ses « dispositions et j'ajoute que, si l'on essayait de suivre « à la lettre ce programme si détaillé, il devrait néces- « sairement en résulter de graves inconvénients. En « voici la raison :

« Que l'accouchement se fasse avec promptitude, « pendant la nuit, et que les témoins, rassemblés à « l'avance, soient prêts à entrer dans l'appartement de « Madame au moment où nous recevrions l'enfant, que « faire alors ? Ces messieurs entreront-ils aussitôt pour « inspecter la chambre, le lit, les meubles. Qui ne « voit combien il y a d'inconvénients, sans parler de « l'inconvenance à en agir ainsi ? Et puis, M. Deneux, « accoucheur en titre de la princesse, et seul respon- « sable aux yeux de la loi, protègera sa malade contre « tout ce qui pourrait lui nuire. Est-il probable qu'au « milieu des émotions d'un tel moment, la vue de huit « ou dix personnes étrangères, inconnues, chargées « d'une mission inquisitoriale, n'aura pas une influence « dangereuse ? Si M. Deneux croit de son devoir de « déclarer que la santé, la vie de Son Altesse Royale « sont compromises par une scène de ce genre, qui oserait « prendre sur soi de passer outre ?

« Si l'accouchement se fait plus lentement et qu'on « ait le loisir de convoquer les témoins, la premi « partie du procès-verbal pourra être remplie, mai « cependant les réponses de Madame et des assista « car il est décidé que ces réponses ne seront pas fai « et qu'aucune signature ne sera donnée. Mais la « conde partie ne le sera pas par les motifs que je vi

« d'établir plus haut, et cette pièce, ainsi tronquée,
« sera nulle, d'autant mieux que les rédacteurs ne veu-
« lent la signer que complète.

« Je crois avoir prouvé qu'il sera presque impossi-
« ble d'obtenir cette constatation, et que l'obtînt-on,
« elle n'aurait pas la valeur qu'on lui attribue et ne
« convaincrait pas les incrédules. De plus, j'ai démon-
« tré que l'exécution matérielle de cet acte pouvait
« être accompagnée de quelque danger pour la prin-
« cesse. Que faut-il donc faire? Le voici :

« Le registre de l'état civil constate jour par jour
« les naissances, et l'inscription faite suivant les formes
« légales a chez nous le plus haut degré d'authenti-
« cité. C'est ce qui donne place aux citoyens dans le
« corps social, c'est ce qui constitue la famille et assure
« les droits de chacun. Il n'y a pas d'inoription en faux
« contre un acte de cette nature; tout au plus s'y fait-
« il des rectifications spéciales en vertu des arrêts d'un
« tribunal compétent.

« Or, je dis qu'une déclaration de naissance faite
« par M. Deneux et reçue par les officiers de l'état
« civil dans les formes régulières, constitue aux yeux
« de tous les gens raisonnables, un degré de certitude
« qui ne permet aucun doute, aucune attaque, et, à
« mon avis, il faut se borner à ce seul point, etc. »

Cette longue lettre, sortant un peu de mes attribu-
ions ordinaires, m'a paru devoir être adressée à M. le
inistre de l'intérieur, dans le but d'être utile à ma
alade. Il est, je le crois, du devoir d'un médecin de
otéger ceux qui souffrent ; dans cette circonstance,
i essayé d'intervenir et de faire prévaloir des idées
i peuvent exercer une heureuse influence sur la
té de Madame. Je ne lui ai pas laissé ignorer cette
arche officieuse, dont elle m'a vivement remercié.

En ce moment suprême, il est plus nécessaire que jamais de lui témoigner cette bienveillance, car elle est véritablement malade. Le mouvement de colère auquel elle s'est abandonnée hier, dans son entrevue avec le général, a eu pour résultat un singulier accident qui cause quelques inquiétudes à M. Deneux. Espérons que nous en serons quittes pour la peur. Madame nous rassure, elle rappelle à son accoucheur que ce trouble dans le cours de sa grossesse ne l'effraie pas, qu'elle en a éprouvé de semblables et que dans deux ou trois jours il n'en sera plus question. Ainsi soit-il!

Comme il faut être en mesure de parer à tout événement, j'ai écrit une seconde lettre à M. le comte d'Argout afin de l'avertir de ce qui se passe. Un accouchement prématuré pourrait bien entraîner des suites encore plus fâcheuses que celles qui sont à craindre après des couches régulières ; je ne veux pas que M. le ministre puisse me reprocher de ne pas lui avoir donné avis de nos inquiétudes actuelles. Cela m'a fourni l'occasion d'ajouter quelques arguments en faveur de ma manière de voir relativement au procès-verbal de nos autorités par trop timorées. J'ai dit :

« Madame frappe de suspicion tout ce qui lui vient « du Gouvernement. Elle est persuadée que son ac- « couchement et la constatation de ce fait n'auront « aucune influence sur sa mise en liberté. Si cela est « vrai, l'acte de l'état civil sera très suffisant. Dans le « cas contraire, il faudrait le dire à la princesse, car « alors elle se résignerait à subir la présence des té- « moins et même celle de M. Dubois. Je suis convaincu « que si l'on mettait sa libération à ce prix, elle y « consentirait aussitôt. Nous ne pouvons rien lui dire « à cet égard, et cela l'irrite contre nous. Elle veut « lutter. Elle peut, si cela lui convient, nous tromper

[redacted]

« tous, et, suivant elle, c'est de bonne guerre, puisque
« la constatation n'est utile qu'au ministère, qu'à ses
« ennemis. Il est certain qu'elle s'y prêterait volon-
« tiers s'il lui était démontré que c'est là le véritable
« moyen de sortir de prison.

« Vous sentez, Monsieur le comte, combien notre
« position médicale est délicate. Je crois à la loyauté
« de M. Deneux, c'est-à-dire, voici ce que je puis
« affirmer positivement : Accoucheur de la princesse,
« envoyé par le Gouvernement et accepté librement
« par Son Altesse Royale, il a un devoir à remplir,
« devoir tracé par la loi elle-même. Il accouchera la
« princesse et, comme le mari n'est pas présent, il
« devra faire la déclaration de naissance aux officiers
« de l'état civil. Il m'a assuré qu'il fera cette déclara-
« tion dans les termes les plus explicites et que, de
« plus, il intentera un procès à quiconque niera le fait
« et mettra en doute son honneur. Il est homme à le
« faire comme il le dit.

« La loi exige deux témoins d'un acte de naissance.
« Je suis naturellement placé pour remplir l'un de
« ces rôles; M. Dubois se chargera de l'autre, et tout
« se passera très régulièrement. Jusque-là, qu'ai-je à
« faire ?

« M. Deneux m'a dit positivement qu'il ne donnerait
« aucuns soins à la princesse sans mon assistance.
« Celle de M. Dubois, vous le savez, est tout à fait
« conditionnelle. Quant à moi, je déclare que si, par
« hasard, je me trouvais seul auprès de Mme la duchesse
« de Berry au moment d'un accouchement subit, il n'y
« aurait que le danger de mort immédiate qui pourrait
« m'engager à agir. Je me garderais bien de prendre
« un parti quelconque avant l'arrivée de mes confrères
« ou des témoins désignés.

« M. Deneux m'a déclaré, en outre, que si l'accou-
« chement s'effectuait sans sa participation, il ne ferait
« pas la déclaration de naissance et ne signerait rien.

« Vous voyez, Monsieur le comte, combien tout ceci
« exige de ménagements. Si nous sommes libres de
« conduire cette affaire jusqu'au bout, de la terminer
« aussi convenablement que possible, nous pouvons
« presque affirmer que tout ira bien. Dans le cas où le
« Gouvernement croirait devoir insister sur des me-
« sures de rigueur, sur la constatation préalable et
« sur toutes les circonstances mentionnées dans le
« procès-verbal, je crois que l'on n'obtiendra rien.
« Nous ne pourrons que laisser agir M. le général
« Bugeaud et nous tenir dans une réserve abso-
« lue, etc., etc. »

Ce soir, il a été grandement question de tout ceci, comme bien l'on pense. J'ai trouvé la princesse agacée, irritée, inquiète, soupçonneuse. Mme d'Hautefort souffle tout doucement ce feu qui couve; elle pousse Mme la duchesse de Berry à une rébellion complète, et ces deux puissances, qui s'entendent à merveille pour guerroyer contre le ministère, n'épargnent pas les invectives contre celui-ci, celui-là et quelques autres encore. M. Deneux a repris sa fameuse tisane; il poursuit sa royale malade de ses soins, de ses recommandations; il lui prodigue les conseils, les pronostics, et le tout vainement, car Madame, en proie à une agitation fébrile, envoie très irrévérencieusement promener son accoucheur et ses drogues.

« — Laissez-moi donc tranquille, vous dis-je; je ne
« ferai pas de fausse couche, soyez-en sûr, et demain
« il n'y paraîtra plus. Tâchez que l'on me laisse faire,
« qu'on ne m'assomme pas de constatations et de té-

bois ne m'a pas paru saisir bien exactement l'intention de Mme la duchesse de Berry, et M. Gintrac lui explique la chose dans les termes les plus précis et les plus convenables; mais ses précautions oratoires n'ont pas empêché l'orage. M. Dubois, dont le visage avait pris une expression sévère, dit avec beaucoup de vivacité : Madame de Berry trouve que ma lettre est d'un homme d'honneur, et moi je trouve que je ne puis pas en dire autant de sa réponse. Elle refuse de m'admettre parce qu'elle a une arrière-pensée, mais nous allons voir clair dans cette affaire.

— Au même instant, le cher maître prend une feuille de papier et écrit à la hâte ces mots :

« — Si Madame la princesse veut m'admettre à « l'instant auprès d'elle avec MM. Deneux, Gintrac et « Ménière, nous constaterons la grossesse, puis je pars « pour Paris aujourd'hui même, et je crois pouvoir « lui promettre qu'elle sera satisfaite. »

M. Deneux, dont l'œil s'animait, demande aussitôt de quelle espèce de satisfaction il s'agit; M. Dubois refuse de s'expliquer, et là-dessus, on argumente, on discute, on établit que cette nouvelle constatation de grossesse n'ajouterait rien aux précédentes, que l'accouchement est prochain, et que la princesse, bien décidée actuellement à faire ses couches à Blaye, ne consentirait pas à cette cérémonie sans but pour elle. M. Dubois se débat contre ces raisonnements si bien fondés, il se lève avec une extrême vivacité et s'écrie :

« — Eh bien, puisque Madame refuse, c'est qu'elle « espère nous dérober son accouchement! Il y a là-« dessous quelque fourberie !... »

M. Deneux, dont l'agitation s'accroît à chaque instant, demande, ainsi que M. Gintrac, si nous sommes compris dans cette accusation. M. Dubois pro-

teste que non, mais M. Deneux qui prend fait et cause pour sa royale cliente, repousse l'inculpation du maître et lui adresse de vifs reproches. De là, une scène déplorable rendue plus amère encore par d'anciens griefs qui reviennent au courant de la discussion; les efforts de M. Gintrac et les miens n'ont pu calmer ces ressentiments, et M. Deneux est sorti brusquement, en déclarant qu'il se séparait pour toujours de M. Dubois.

J'ai accompagné M. Gintrac chez le général Bugeaud. A peine étions-nous arrivés que M. Dubois se fait annoncer, entre et remet aussitôt sur le tapis l'objet en question. Il lit au général sa première lettre adressée à M. Deneux et à moi, et le gouverneur, qui en a paru un peu surpris, adresse au célèbre chirurgien un aimable reproche sur son désir de nous quitter aussi promptement, et l'engage à prendre patience. Le cher maître dit qu'il est décidé à partir et nous donne lecture du billet destiné à la princesse. Il ajoute que Madame parviendra sans peine à nous dérober son accouchement, et que si lui, Dubois, ne la voyait pas accoucher, il ne signerait rien, tandis que si l'on constatait la grossesse en ce moment, ce serait une garantie contre toute supercherie.

M. Bugeaud trouve à cette proposition le grand inconvénient d'être inexécutable et d'être en outre superflue, puisqu'il faudra toujours constater l'accouchement qui est prochain. Ce débat amène des paroles très vives de la part de M. Dubois, qui tient fortement à son opinion. Il va jusqu'à conseiller des mesures de rigueur, d'entrer de force dans la chambre de la princesse, de constater malgré elle sa grossesse, de la laisser ensuite accoucher comme elle l'entendra.

Dans cette circonstance, M. Dubois, excité par

[redacted]

divers motifs, n'a pas parlé avec sa prudence ordinaire. Il s'est mêlé à ses paroles quelques pensées politiques peu orthodoxes qui ont vivement choqué le général, si peu tolérant pour les hérésies de ce genre, et en somme, cette nouvelle scène a été plus fâcheuse encore que la première.

Je venais de rentrer chez moi, tout ému de ce grabuge, cherchant à apprécier les effets et les causes de ces pénibles discordes, quand j'ai vu arriver le domestique de M. Deneux. Il m'a remis un billet conçu en ces termes :

« Cher confrère,

« Étant décidé à prendre un parti qui peut avoir des suites graves, non pour moi, mais pour une personne à qui vous portez le plus vif intérêt, j'éprouve le plus grand besoin de vous voir avant d'agir pour arriver au but que je me propose. Veuillez bien, je vous prie, venir aussitôt que vous le pourrez. Vous me rendrez un service d'ami dont je conserverai toujours le souvenir.

« Votre dévoué, DENEUX. »

Toute affaire cessante, j'ai couru au rendez-vous. J'ai trouvé M. Deneux fort agité, très malheureux de ce qui venait de se passer et décidé à frapper un grand coup. Il croit que M. Dubois est soutenu non seulement par le Gouvernement qui l'a envoyé ici, mais encore par le général Bugeaud, et cette association lui paraît dangereuse pour la princesse. Il entrevoit comme conséquence de cette discussion, des mesures vexatoires, des violences, et sa loyauté s'exaltant à cette idée, il cherche les moyens de s'y opposer avec efficacité. — Je suis vieux et faible, s'écrie-t-il, mais je la défendrai contre eux et il faudra passer sur mon corps pour arriver jusqu'à Madame.

. J'ai eu beaucoup de peine à calmer cette ardeur du martyre, mais la raison nous est venue en aide et le maître n'a plus accusé le général Bugeaud d'une coupable connivence avec M. Dubois quand je lui ai raconté la façon dont le gouverneur a accueilli les idées de notre maître. Je suis parvenu à lui faire comprendre que les excentricités de M. Dubois n'étaient que le résultat du profond ennui qui le dévore ici, et surtout de la vexation que lui cause le rôle subalterne auquel il a été réduit depuis qu'il est venu dans la citadelle. Je lui ai démontré que ces bouillons d'une colère impuissante ne devaient pas lui occasionner tant d'inquiétudes, que le général était un honnête homme, plein de bienveillance et même de faiblesse pour les femmes, que jamais il ne permettrait aucune mesure violente contre la princesse, car quelques paroles imprudentes de M. Dubois sur ce sujet, avaient déterminé, de la part du gouverneur, un mouvement de répulsion qui devait pleinement le tranquilliser.

Ces arguments et bien d'autres ont ramené le calme dans les esprits de M. Deneux. Il avait eu d'abord l'intention de quitter Blaye et de donner la plus grande publicité aux projets de M. Dubois. Cette mesure énergique eût pu avoir des conséquences fort graves, et c'était plus particulièrement sur ce projet que M. Deneux voulait avoir mon avis. Il y a renoncé bien vite, et d'autant plus facilement qu'il n'est pas tout à fait libre de sortir de la citadelle. En entrant ici, il a donné sa parole de rester auprès de Mme la duchesse de Berry jusqu'à son accouchement; il ne pourrait donc nous quitter sans le bon plaisir du gouverneur. C'est là une petite difficulté dont il oubliait de tenir compte; il a parlé de sa liberté absente, de son dévouement aux royales infortunes de la captive, il s'est attendri,

[redacted]

il a pleuré et je me suis senti ému de sa tristesse. En résumé, le cher maître m'a promis qu'il ne dirait rien à Son Altesse Royale de tout ce qui s'est passé entre lui et M. Dubois, il veut épargner à la princesse de nouvelles douleurs, et pour atteindre ce but il sacrifie généreusement les terribles griefs qu'il pourrait faire éclater contre son rival.

Ce soir, Madame ayant fait dire qu'elle avait besoin de repos, nous avons dû renoncer à notre visite accoutumée. En somme, la situation semble se compliquer à mesure que nous approchons du dénouement ; il surgit de toutes parts des difficultés imprévues. Dieu sait la tournure que cela peut prendre!

Dimanche 5 mai.

Les incidents de la journée dernière ont amené quelques petits changements dans notre vie intérieure. Le général, je l'ai déjà dit, a beaucoup de goût pour le professeur Dubois et cette disposition d'esprit se manifestait par des attentions continuelles. Les scènes assez vives qui ont eu lieu hier, quelques paroles imprudentes échappées à la colère de notre vénérable maître ont indisposé le gouverneur ; sa franchise est telle qu'il ne sait pas dissimuler ses impressions. Il en résulte qu'il met un peu de froideur là où il y avait beaucoup d'empressement. Aussi M. Dubois ne dit rien pendant le repas, se lève au dessert et se retire dans son appartement. Cette façon d'agir que tout le monde a remarquée, hier et ce matin, jette un peu de tristesse ou plutôt de contrainte dans nos réunions. J'ai dû me rapprocher de M. Dubois, je lui ai tenu compagnie, et ce matin, le général m'a chargé de lui remettre

copie d'une dépêche télégraphique qui le concerne. M. d'Argout invite M. Dubois à prendre patience et à attendre l'événement. Cela le calme un peu, il paraît se résigner, mais il est aisé de voir qu'il lutte avec peine contre l'ennui qui l'accable.

La princesse a passé une bonne nuit, elle est gaie, et M. Deneux paraît remis des secousses de la veille. Il est à remarquer que tout le monde dans la citadelle s'accommode parfaitement de ses manières un peu surannées ; ceux de nos jeunes officiers qui seraient tentés de rire à ses dépens, s'en abstiennent volontiers en considération de sa loyauté et de sa bienveillance. Esclave soumis de Mme la duchesse de Berry, il tourne au moindre souffle, cela est vrai, mais quand il a eu le temps de réfléchir, il sait prendre un parti convenable et s'y tenir avec fermeté. Il n'a pas l'esprit plus vif que la parole, c'est encore vrai, il a un *amen* toujours prêt pour ce que dit la princesse, mais le lendemain ses propres réflexions ou celles qu'on lui suggère, le remettent dans la bonne voie, et alors il ne craint pas de dire son opinion parce qu'elle a eu le temps d'éclore et de s'enraciner. Nous sommes toujours dans les meilleurs termes. Chaque matin, je vais le prendre chez lui pour monter au pavillon ; nos visites à Son Altesse Royale se font toujours simultanément, il paraît même éviter de rester seul auprès de notre malade. En somme, j'ai beaucoup à me louer de ses procédés à mon égard.

Avec un peu de tendance à me rendre justice, je dirais que les amabilités du cher confrère ne sont pas tout à fait gratuites. J'ai fait quelque chose pour les mériter, d'abord par déférence pour son âge, puis dans le but de nous rendre mutuellement la vie douce. Rapprochés comme nous le sommes, la moindre mé-

sintelligence eût eu des suites fâcheuses; j'ai donc agi de façon à gagner la confiance de l'accoucheur en titre de la princesse. Je dirai franchement que cette manière de faire, commandée par les circonstances, ne m'a causé aucun effort, tant M. Deneux est doué d'une nature bienveillante. Je l'ai écouté d'abord avec intérêt, par curiosité, puis avec condescendance, puis avec patience, et enfin avec résignation. Le cher maître est conteur, mais sa mémoire est ingrate et sa langue est encore plus ingrate que sa mémoire. Toujours à la recherche d'une date, d'un nom propre, du titre d'un livre, son discours s'arrête opiniâtrement devant cet obstacle, et quand par hasard il est franchi, l'expression manque, le mot propre s'enfuit, et je reste bouche béante en attendant une clôture impossible. J'ai fini par comprendre qu'il était difficile de bien écouter. Souvent, je viens en aide à cette éloquence en défaut, je dis le mot rebelle, j'applique le forceps à une phrase enclavée, je mets le crochet sur une épithète qui résiste et je parviens ainsi à terminer une sorte d'accouchement oratoire qui a bien ses difficultés. Mme la duchesse de Berry, qui a suivi la marche de cette affaire, applaudit à mes efforts, les encourage, et quelquefois elle rit aux éclats de ce labeur immense. En vérité, souvent j'en ai chaud.

Ce soir, nous avons encore *constatationné*. Ce verbe actif, né des circonstances actuelles, a rempli une lacune de la langue, et la princesse qui m'a félicité de cette création, s'en sert à chaque instant, l'emploie à toute sauce et rit des singulières phrases qui viennent barioler notre conversation ordinaire. C'est là, pour le dire en passant, une des habitudes les plus caractéristiques de Mme la duchesse de Berry. Chaque fait un peu saillant imprime son cachet sur un jour, sur une

semaine, tout ce qui se passe pendant un certain laps de temps revêt une forme spéciale due à la circonstance dominante. Depuis quinze jours, la constatation produit cet effet sur tout ce qui nous arrive, la pensée, la parole subissent l'influence de ce mot ou de cette chose, et le plus simple entretien ramène cette idée ou lui emprunte sa forme spéciale. C'est un texte universel, inépuisable de plaisanteries, de moqueries, d'épigrammes, et Madame imite avec assez de vérité la manière dont chacun prononce ce mot.

En attendant que quelque incident nouveau remplace celui-ci, nous avons agité plusieurs points qui se rattachent à cette constatation si odieuse, et nous sommes parvenus à faire comprendre à la royale malade que cette horrible cérémonie, faite avant les couches, serait peut-être moins désagréable qu'après l'événement. C'est une petite victoire remportée tout doucement, sans avoir l'air d'y toucher, et, si je ne me trompe, elle nous en promet de plus complètes. Il y a bien des ressources dans la parole, on peut faire adopter beaucoup de choses contre lesquelles l'esprit se révoltait d'abord, et tous, tant que nous sommes, nous rendons cette justice à la princesse qu'elle peut entendre raison quand on lui démontre doucement qu'elle a tort. Et cela n'est pas déjà si commun qu'on pourrait le croire! Que de gens, surtout parmi ceux que le rang ou la fortune ont le plus favorisés, se refusent à toute espèce de démonstration qui contrarie leur manière de penser! Que de gens se font volontairement aveugles pour ne pas voir et s'obstinent à fermer les yeux à la lumière qu'on leur découvre! Mme la duchesse de Berry, qui se laisse facilement entraîner à de grandes exagérations, revient sans beaucoup de peine sur ce qu'elle a prononcé. Avec elle, on

peut presque toujours en appeler au lendemain; on doit compter sur les bénéfices du plus ample informé, et, jusqu'ici, je ne connais que l'affaire Dubois sur laquelle nous n'avons rien pu gagner.

Ce soir, le général m'a prévenu que, très prochainement, M. Deneux et moi, nous passerions la nuit dans le salon de Mme la duchesse de Berry. Nous nous trouverions ainsi en mesure de lui donner nos soins, et je crois que M. Bugeaud lui-même va transporter son domicile réel dans l'appartement des gardes de l'intérieur. Il aura là, pour se distraire, deux anciens officiers de son régiment, deux Périgourdins qui lui appartiennent corps et âme, braves gens sur lesquels il peut compter en toute circonstance. Le temps passera vite dans leurs entretiens; la guerre et tous ses souvenirs, la chasse et toutes ses émotions, rempliront leur veillée, et bien fin qui pourra les comprendre, car ces messieurs parlent le patois du Périgord, espèce de charabia qui ne manque pas d'un certain charme naïf et pittoresque. Ainsi le quartier général commence à s'approcher du corps de la place, les assiégeants font comme à la citadelle d'Anvers, et bientôt un nouveau *chassé* devra mettre bas les armes.

Lundi 6 mai.

Qui nous délivrera des constatations!

C'est le vœu de tout le monde ici; chacun se plaint de ce cauchemar, chacun souffre de cette sorte d'obsession qui semble plus forte à mesure que la crise approche de son terme. Ce matin encore, M. Deneux, stylé par je ne sais qui, a entrepris de démontrer à Mme la duchesse de Berry que cette cérémonie était

indispensable, et qu'après tout elle n'avait aucun des gros inconvénients qu'on lui reproche. Cette thèse était un peu scabreuse, et le cher maître, en la soutenant *mordicus*, a passablement irrité son adversaire qui ne lui a pas épargné les arguments et les invectives. J'étais spectateur de ce combat, tour à tour interpellé par les parties adverses et gardant une superbe neutralité.

J'ai fini par abonder dans le sens de M. Deneux. J'ai dit à Madame qu'un refus de se prêter aux vues de l'autorité pourrait bien avoir quelque influence sur sa mise en liberté, et qu'il me semblait très prudent de ne fournir au ministère aucun prétexte pour prolonger une détention déjà si longue.

« — Allons, c'est bien; liguez-vous tous contre moi,
« prenez le parti de mes persécuteurs, accablez-moi et
« contribuez de toute votre puissance à pousser au
« désespoir une pauvre femme mourante ! Ne sentez-
« vous pas que cette espèce d'inquisition m'est
« odieuse? Ne voyez-vous pas que c'est un véritable
« attentat contre ma liberté? J'en ferais bon marché,
« je vous l'assure, si je n'y voyais pas quelque chose
« de pis encore dans un pays comme la France. Une
« femme ne sera pas libre d'échapper à des mesures
« vexatoires, puériles, et j'aurai à subir des tortures
« morales sous prétexte de recherches absurdes et
« inutiles! Non, non, jamais je ne me soumettrai
« volontairement à ces infamies de la police, et,
« dussé-je mourir dans cette abominable prison, je
« résisterai à ces hommes qui ne savent rien res-
« pecter. »

Nous avons laissé ce grand courroux s'apaiser de lui-même. J'ai prié le général de mander M. Gintrac pour demain, et le cher confrère, qui a beaucoup d'in-

[redacted]

fluence sur l'esprit de Mme la duchesse de Berry, nous aidera à vaincre ces répugnances et calmera ces ardeurs belliqueuses.

Dans la journée j'ai revu la princesse, qui n'a pas quitté son lit. Je l'ai trouvée entourée de journaux, de cartes, de papiers de toute espèce ; elle lit, écrit, prend des notes, fait des extraits, jase tout en travaillant, rejase avec Mme Hansler et déploie une activité remarquable. Sa faible vue a besoin du secours d'un lorgnon, ou même de lunettes ; ses yeux sont gros et saillants, et le gauche est affecté d'un strabisme divergent. Madame est à la fois myope et strabique, ses paupières sont presque toujours injectées et malades, et souvent j'ai dû lui prescrire quelques remèdes capables d'adoucir cette infirmité.

Madame écrit beaucoup. Elle a la singulière habitude de tacher d'encre ses doigts et ses mains, puis ses manches et ses robes, de sorte qu'il y a en permanence, sur le bureau, un flacon de sel d'oseille destiné à faire disparaître ces macules perpétuelles. En outre, la princesse dessine souvent à la plume ; elle préfère la plume au crayon, parce que les lignes sont plus visibles ; mais, pour jouir de ce bénéfice, elle a besoin de beaucoup d'encre, et de là un gribouillage général envahissant à la fois le papier, la camisole, les draps et même le visage. Mme Hansler est devenue fort experte dans l'art d'effacer ces traces noires, et déjà, plusieurs fois, j'ai dû renouveler la provision d'*oxalate de potasse*.

Pendant notre entretien à bâtons rompus, Madame a dessiné très lestement le plan d'une petite maison qu'elle se propose de faire bâtir aux environs de Palerme. Ce plan est régulier ; l'on voit que Mme la duchesse de Berry a cultivé ce genre de travail. Elle

aime l'architecture, elle improvise des édifices qui ne manquent pas d'élégance. Mes éloges excitent son génie créateur, si bien que par suite d'une de ces transitions qui lui sont familières, elle entreprend tout à coup la restauration complète du palais des Tuileries. Elle abat, reconstruit, enlève ceci, change cela et laisse peu de chose en place. L'ombre de Philibert Delorme a dû tressaillir et, si M. Fontaine avait des cheveux, ils seraient capables de se dresser sur sa tête. Ce fameux travail ne s'est pas borné là. Le Carrousel et le Louvre ont été achevés, décorés, et j'ai exprimé à la princesse tous mes regrets de ce que, pendant quinze ans de restauration, la branche aînée n'avait pas pu terminer ce vaste monument dont l'état actuel est une honte pour une capitale comme Paris. Madame, assez disposée à la plaisanterie, s'est écriée:

« — Soyez tranquille! Louis-Philippe, avec toute « sa fortune, fera comme la branche aînée, et vous « verrez que le Carrousel et le Louvre resteront dans « le même abandon! Achever un pareil monument, « c'est une entreprise colossale; le Gouvernement des « Glorieuses n'est pas de force à accomplir une si haute « besogne! »

A l'issue du dîner, un planton du pavillon a remis au général un pli venant de Mme la duchesse de Berry. M. Bugeaud a bien voulu me donner communication de cette dépêche qui contient une pièce assez importante. La princesse déclare qu'elle est disposée à se prêter aux diverses parties du programme de consultation si cinq ministres, au moins, veulent signer une promesse de la mettre en liberté aussitôt après ses couches. Elle s'engage en outre à donner avis des premiers indices d'un accouchement prochain, et dans le cas où l'enfantement aurait lieu d'une manière subite,

[redacted]

de permettre l'entrée de sa chambre aux témoins désignés. Enfin, elle promet de répondre affirmativement aux deux questions suivantes :

1° Etes vous Madame la duchesse de Berry ?

2° Cet enfant est-il né de vous ?

Cet écrit, dicté par la princesse, porte que, dans tous les cas, la présence de M. Dubois ne sera pas exigée. Ce *post scriptum*, qui est de la main de la royale malade, indique un refus absolu de recevoir le vénérable maître.

M. le gouverneur, qui sait parfaitement que le ministère n'est pas disposé à prendre un engagement avec la captive, se trouve fort embarassé ; il m'envoie demander à la princesse si cet *ultimatum* est bien son dernier mot sur ce point capital. La réponse a été très explicite.

« — Dites au général que je ne changerai pas un « *iota* à cette résolution suprême. Je veux que l'on « me garantisse ma liberté ; j'ai besoin de savoir sur « quoi et sur qui compter. Il faut que la majorité du « ministère s'engage formellement à me laisser partir ; « ce ne sera qu'à ce prix que je consentirai à répon- « dre aux questions ordinaires et extraordinaires dont « on me menace. Priez le général de faire transmettre « ma demande par le télégraphe. Je tiens à savoir « promptement à quoi m'en tenir sur les projets futurs « de ces messieurs. »

Je me suis acquitté de cette commission et j'ai passé le reste de ma soirée auprès de la princesse. On a vu que l'entretien de ce matin a porté coup, que la réflexion a puissamment modifié les arrêts souverains contre lesquels M. Deneux protestait si vivement. Nous avons laissé là ce sujet de discussion, et notre causerie, dégagée d'un point si litigieux, a mis à con-

Berry, qui s'amuse à compter nos bâill
enfonçant de petites épingles noires dans
demande sans cesse de nouvelles épingles à
de chambre, et prétend qu'il va falloir re
toilette de Mme d'Hautefort pour enregistre
faits de nos mâchoires. M. Deneux, dont
bules ne sont pas restées oisives, était arrivé
d'un immense bâillement qu'il dissimula
mieux, lorsqu'un large éclair, pénétrant dan
bre de la princesse, a brusquement interr
opération ; il en est résulté un bruit singul
qu'involontaire, et chacun levant le siège
d'un grand éclat de rire, nous avons gagné
en admirant cet effet nouveau de l'électrici
phérique.

Mardi 7

Aujourd'hui encore, beaucoup d'affaires
plus scabreuses. Procédons par ordre, afin d
oublier. Quatre ou cinq fois au moins, dans
née, je suis allé du général à la princes
princesse au général, porteur de paroles,

Le gouverneur, qui connaît par expérience les variations de sa prisonnière, ne s'est pas trop hâté d'expédier la dépêche d'hier soir, et il a bien fait, car nous avons employé la plus grande partie de cette journée à en discuter le sens et la portée. M. Gintrac, qui est arrivé de bonne heure, nous a été d'un grand secours dans cette circonstance ; il a contribué de la manière la plus active à inspirer à la princesse des résolutions en rapport avec ses véritables intérêts.

Ce matin, de très bonne heure, le gouverneur m'avait dicté une pièce conçue en ces termes :

« M. le général Bugeaud ayant reçu deux fois du ministre la déclaration qu'il n'était pas prudent de prendre l'engagement positif de mettre la princesse en liberté après ses couches, à cause des événements extraordinaires qui pourraient survenir d'ici à deux mois, ne peut se décider à toucher encore cette question qu'aux conditions s ivantes :

« 1° Mme la duchesse de Berry s'engagera par écrit prévenir lors de l'apparition des premières douurs;

« 2° Elle consentira à ce que les autorités déléguées ır la constatation entrent dans son appartement pour visiter et reconnaître l'identité de Son Altesse ale ;

3° Elle déclarera également par écrit que l'enfant ient de naître lui appartient.

De son côté, le général remettra à Madame une certifiée par lui, de l'engagement pris par les mi- de la mettre en liberté après ses couches dès le réclamera. »

remis cette pièce à la princesse, et bientôt sont us tous les embarras dont j'ai parlé plus haut. rège le récit, qui est d'ailleurs assez peu inté-

ressant ; je me borne à dire que sur nos représentations énergiques et réitérées, les deux puissances contractantes ont mutuellement renoncé à se rien demander par écrit. La princesse a fini par déclarer qu'elle acceptait la parole du général comme garantie des bonnes intentions ministérielles. C'est un premier pas dans cette voie de conciliation.

En somme, le général a été invité par la princesse à charger le télégraphe de transmettre sa demande au président du Conseil des ministres. A peine le gouverneur était-il sorti du pavillon pour expédier ce message que la princesse m'a supplié de courir après lui et de lui dire qu'elle exigeait absolument que l'on fît mention de son refus d'admettre M. Dubois, sous quelque prétexte que ce soit. Le gouverneur, très contrarié de cette obstination féminine, est revenu chez Son Altesse Royale et a supplié Madame de recevoir le célèbre chirurgien, ne fût-ce que pendant une minute. Il a fait valoir le grand âge de M. Dubois, sa douceur, sa bienveillance, mais tout a été inutile, et Madame a déclaré qu'elle ne cèderait qu'à la force. Le général a fini par dire : Eh bien ! s'il n'y a plus que cet obstacle, nous nous passerons de M. Dubois ! La princesse a paru attacher une grande importance à ces paroles, elle les a répétées et a dit qu'elle en prend acte.

La dépêche télégraphique est partie à cinq heures. Nous verrons ce qu'il en résultera.

Ce soir, à huit heures, nous avons commencé u[ne] longue causerie qui a duré plus de deux heures. [La] princesse est de bonne humeur. Elle raconte une fo[ule] d'anecdotes avec beaucoup d'entrain. Une particul[arité] de sa constatation met sur le tapis certain pro[duit] pharmaceutique qui causait une si grande frayeur

M. de Pourceaugnac. Madame se moque de la pruderie anglaise que révolte non seulement l'usage de cet instrument si utile, mais encore le nom même de cet objet. Elle cite une noble fille d'Albion qui, affectée d'une horrible inflammation d'entrailles, mourait victime de ses répugnances, véritable martyre de cette pudeur britannique dont personne n'est la dupe. Le délire étant survenu, on en profita fort heureusement pour administrer le remède héroïque. La malade, revenue à la raison, apprend l'affreuse vérité ; elle se désole, se lamente, mais le mal reparaissant avec une intensité nouvelle, elle accepte ce calice d'amertume et dit en poussant un gros soupir : Eh bien! puisque je suis déshonorée, qu'on m'en donne un autre!

Il est question, je ne sais à propos de quoi, de la naissance du duc de Bordeaux. Mme la duchesse de Berry, que M. Deneux semble toujours interpeller sur ce chapitre, nous dit fort gaiement :

« — Nous commencions tous à nous endormir ; je « me réveille pressée par je ne sais quel besoin, je me « lève aussitôt et dans le même instant il me prend « une violente douleur qui me permet à peine de « remonter sur mon lit, et j'accouche en criant comme « une brûlée. Une femme de chambre essaie en vain « d'allumer une bougie, elle se lamente et dit : Quel « malheur ! Pourvu que ce ne soit pas une fille ! Je « lui réponds : *C'est un garçon, j'ai tâté!* M. Deneux « accourt à moitié vêtu. Mme de Gontaut, n'ayant sur « elle qu'une simple chemise de batiste, s'élance dans « ce costume transparent et appelle à grands cris les « gardes nationaux de service. Le roi Louis XVIII « se mit dans une colère affreuse, et il y avait « bien de quoi, car dans la circonstance, il eût bien

« mieux valu que j'accouchasse en plein jour, au beau
« milieu du jardin des Tuileries. »

Tout cela a été dit avec beaucoup de vivacité ; ma curiosité stimulée ne perdait pas un mot de ces souvenirs que M. Deneux appuyait de son témoignage. Le cher maître est véritablement dans son centre. Tout ce qui se rattache à cette fameuse nuit du 29 septembre 1820, est gravé dans sa mémoire en traits ineffaçables. Je pressentais une récidive de cette narration que j'ai déjà entendue un grand nombre de fois; aussi je me hâtai de dire à Mme la duchesse de Berry qu'on devait lui faire compliment sur la finesse de son tact. Cette recherche si vive, cette détermination en quelque sorte instinctive du sexe de son enfant, dans un moment aussi critique, me paraît un fait singulier et fort intéressant; car enfin, en pareille circonstance, il est difficile de songer à tout.

« — Mais, docteur, je ne songeais qu'à cela; c'était
« là tout pour moi, et le reste m'inquiétait fort peu.
« On dit cependant qu'il y a, en pareil cas, des causes
« d'erreur : M. Deneux prétend que j'aurais pu me
« tromper. Mais pas si bête ! J'avais, cette nuit-là, des
« yeux au bout des doigts; j'étais certaine que mon
« enfant était un garçon avant que personne ne fût en
« mesure de s'en assurer. »

L'accoucheur de Madame s'apprêtait à parler, et, en effet, saisissant l'à-propos, il a entamé une savante dissertation sur certaines dispositions anatomiques qui peuvent donner lieu à de singulières erreurs. Dès les premiers mots du maître, Mme d'Hautefort a battu en retraite, M. de Brissac a promptement suivi la dame d'honneur, et l'auditoire s'est trouvé réduit à la princesse, sa femme de chambre et moi. Le professeur, habitué aux fugues des deux person

[redacted]

nages en question, est devenu plus explicite dans ses dires, et nous avons entendu un long narré de tous les cas connus de prolongement coccygien et autres superfluités naturelles de ces régions inférieures. Mme la duchesse de Berry, qui est toujours friande de ce régal scientifique mis à sa portée, s'est écriée en riant :

« — Mais, en effet, je me rappelle qu'ayant déjà « près de quatorze ans, on mit sur mes genoux une « de mes petites sœurs qui venait de naître. Elle « criait comme un paon et se débattait comme un « diable dans un bénitier, et, au milieu de ses évolu- » tions, je fus toute surprise de voir qu'elle avait par « derrière une espèce de queue qui me parut fort « extraordinaire. »

M. Deneux triomphait, et Dieu sait ce qui s'est dit sur ce chapitre réservé ! Quoi qu'il en soit de cet appendice, objet de tant de savantes dissertations, nous avons beaucoup ri du fait en lui-même, et la princesse s'est laissée aller à une gaieté contagieuse. Elle a vanté l'excellence du tact, sa supériorité sur les autres sens, et le courant de ses idées l'a conduite à nous parler des gens qui avaient la manie de claquer, de pincer les femmes près desquelles ils passaient ; il a été également question de ceux qui, il y a quelques années, piquaient les femmes au moyen de longues aiguilles, et Madame nous a dit que ces extravagants reconnaissaient pour chef un certain comte de T..... Mme d'Hautefort, qui est revenue au milieu de nous, déclare que ce personnage est un homme abominable et qu'un soir, au bal de l'Opéra, elle a eu grandement à se plaindre de ses importunités. Le susdit comte de T..... a reçu, à diverses reprises, des corrections sévères, mais cela ne l'a pas guéri, et il continue d'être

le fléau des femmes qui se promènent un peu tard ou qui se trouvent au milieu de la foule.

Mme la duchesse de Berry est la seule qui ne se soit pas récriée lorsque j'ai dit que ces sortes de fous ne sont pas si abominables aux yeux des femmes qu'elles veulent bien le faire croire. Ce sont, après tout, des hommes passionnés pour le beau sexe, fervents adorateurs de ses charmes, esclaves de ses volontés et une preuve vivante de son influence souveraine. Leurs bizarreries, que l'on qualifie si sévèrement, ne sont pas un bien grand crime, et celles qui sont la cause de ces extravagances devraient montrer un peu de pitié pour un entraînement irrésistible. — « Et moi, s'écria Mme d'Hautefort, je dis qu'on devrait les fouetter en place publique et les enfermer pour toute leur vie. »

M. Deneux dit en souriant que, d'après le fameux traité du savant Meïbomius, *De usu flagrorum*, etc., le fouet n'est pas une punition et que la noble comtesse devra chercher quelque autre procédé. Il y a eu, sur ce sujet, une piquante taquinerie du cher maître, et Mme d'Hautefort, accablée sous le poids de l'érudition de son antagoniste, nous a quittés une seconde fois, poursuivie par les rires de la royale malade.

Chaque soir, au moment où nous allons prendre congé de la princesse, Mme Hansler ouvre les fenêtres de la chambre à coucher et donne un libre accès à l'air extérieur. Ce soir, les fenêtres ouvertes nous ont apporté le chant du rossignol et celui, moins harmonieux, d'un insecte criard dont la crécelle remplit la solitude de la nuit.

« — Ah ! mon Dieu, pourvu que les cigales me
« laissent dormir, s'écrie Mme la duchesse de Berry ;
« ces vilaines petites bêtes font une musique déte-

[redacted]

« table. Je serais bien curieuse de savoir comment « chantent les cigaux. »

Nous ne savions comment répondre à cette question, et chacun se disposait à demander des éclaircissements, lorsque la princesse ajouta :

« — Voici l'histoire, je la tiens du roi Louis XVIII. « Pendant un voyage en Provence, le prince de Poli- « gnac, fatigué du chant des cigales, dit un matin, à « de petits bergers, qu'il leur donnerait un sou pour « chaque insecte qu'ils lui apporteraient. Nos jeunes « chasseurs se mirent en quête, et, vers le soir, ils « avaient recueilli un si grand nombre de cigales que « le prince fut effrayé des suites de sa promesse impru- « dente. Les cigales arrivaient en foule, et la Pro- « vence allait être privée de cet ornement de ses « campagnes brûlées, lorsque M. de Polignac se tira « d'affaire, en disant qu'on ne lui apportait que des « cigales et qu'il voulait des cigaux, c'est-à-dire des « mâles, parce qu'ils chantaient beaucoup plus fort « que les femelles. »

Ces enfantillages et bien d'autres analogues ont rempli notre soirée, nous en avons rarement passé de plus gaie. Il était fort tard quand je suis rentré chez moi, et le vieux commandant de place que j'ai rencontré revenant d'une de ses rondes nocturnes où se déploie son active surveillance, m'a dit que jamais l'appartement de la princesse n'avait retenti d'éclats de rire de meilleur aloi. — Vous devez en être enchanté, commandant, cela simplifie votre besogne, car les prisonniers qui rient sont faciles à garder.

Mercredi, 8 mai.

La nuit a été excellente, et ce matin tout va bien. Le télégraphe est muet et la princesse n'a pas l'air de remarquer son silence. Laissons donc là les affaires, oublions les bulletins. Voici notre conversation de ce matin. Il s'est agi, je ne sais à quel propos, du fameux carrousel donné par Mme la duchesse de Berry au pavillon de Flore, il y a quatre ou cinq ans, et qui fit tant de bruit à cette époque. Voici quelques particularités que j'ai notées :

« — Mon costume, dit la princesse, était copié sur
« un vieux tableau de la galerie du Palais-Royal, por-
« trait authentique de Marie Stuart. Mes cheveux
« relevés formaient une sorte de gros bourrelet arrondi,
« assez peu gracieux, j'en conviens, surtout pour moi,
« mais enfin je visais à l'exactitude historique. J'avais
« une petite couronne légère, placée en arrière, et sur
« laquelle j'avais fait monter les quatre Mazarins,
« valant au moins quinze cent mille francs. La mon-
« ture était si faible, que je craignais de perdre l'un
« ou l'autre de ces beaux diamants. Je portais en
« outre un magnifique collier de brillants. Ma robe
« en étoffe de soie à grands ramages était taillée car-
« rément sur la poitrine et le dos, le corsage était garni
« en hermine et faisait pointe par-devant. J'avais une
« grosse cordelière en diamants qui, par parenthèse, se
« brisa pendant le bal. Tout le devant de ma robe était
« recouvert d'une grande dentelle antique. J'avais des
« gants brodés et armoriés, des souliers de satin avec
« une rosette de diamants et des bas de soie brodés
« à grands coins.

« Les costumes avaient été dessinés par MM. E[illegible]

[redacted]

« Lami, Isabey et Duponchel. Les meubles, les ten-
« tures, tout était dans le style de l'époque et l'on eût
« pu se croire transporté aux noces du roi François II
« et de la reine Marie Stuart.

« Mme la Duchesse de X. était en Diane de Poitiers.
« Un peu avant l'ouverture du bal, un bel officier vint
« lui apporter je ne sais quel objet oublié par elle.
« Nous trouvâmes que ce monsieur avait un air pas-
« sablement tendre, et nous taquinâmes la belle du-
« chesse. Voici son histoire. C'est tout un roman.
« Mariée fort jeune à un vilain homme, sous tous les
« rapports, elle ne fut pas heureuse, tant s'en faut, mais
« une grandesse d'Espagne, un tabouret à la cour! Enfin
« elle devint veuve! Un jeune homme qui l'avait aimée
« jeune fille la demanda en mariage après l'année
« révolue de son veuvage. Elle lui répondit que, s'il
« quittait Paris pendant quatre ans et qu'il revînt
« fidèle, elle consentirait à l'épouser. L'amoureux se
« soumit à cette épreuve. Il alla s'établir à Cadix, et
« pour occuper ses loisirs d'exilé, il se livra à des
« spéculations commerciales qui furent très heureuses.
« Les quatre ans expirés, il vint réclamer la foi pro-
« mise, et le mariage eut lieu, en dépit de l'opposition
« de la famille qui ne voulait pas d'un simple baron,
« devenu négociant à ses moments perdus. La dame fit
« des démarches pour conserver son tabouret, et elle
« y parvint, car la grandesse d'Espagne ne se perd pas
« toujours par un nouveau mariage. Elle alla s'établir
« à Cadix. Elle a une petite fille et est parfaitement
« heureuse. Elle le mérite bien, car c'est une femme
« charmante sous tous les rapports.

« Il y avait Mlle de St-A., jolie personne fort jeune,
« fort aimable, adorée de son cousin et le lui rendant
« parfaitement; ces deux enfants nés des deux sœurs, à

« quelques mois de distance, et fiancés l'un à l'autre « dès leur plus tendre jeunesse, se sont mariés de- « puis. Ils étaient amusants à voir : la cousine n'avait « d'yeux que pour le cousin et réciproquement, et la « foule qui les entourait n'avait pas le pouvoir de les « distraire de cette contemplation mutuelle.

« Il est à remarquer que ce bal se termina sans « que l'on eût à regretter le plus petit accident. Je n'ai « jamais vu tant de pierreries. Mme de XX. avait toutes « les perles de la Dauphine, les miennes et beaucoup « d'autres encore. Son costume en était brodé du haut « en bas. D'autres femmes avaient aussi réuni plusieurs « parures, les unes avaient adopté les rubis, d'autres « avaient choisi les émeraudes, d'autres les topazes : « c'était vraiment éblouissant.

« Les hommes étaient fort bien. M. de Mesnard, en « Coligny, avait un costume complet en velours noir « brodé pareil ; il portait le grand collier du Saint- « Esprit. Le duc de *** avait une armure magnifique « en acier damasquiné. M. Eug. Lami avait pris le « costume élégant du Poussin.

« Avant cette grande fête, j'en avais donné deux « petites à titre d'essai. Il y avait des quadrilles ita- « liens, napolitains, persans, chinois, etc. Quelques « femmes essayèrent les jupons courts écossais, mais « cela ne réussit pas. Tout le monde n'a pas la jambe « assez bien faite pour la montrer ainsi. »

Il faut conclure de ceci, dit M. Deneux, que les jambes écossaises sont irréprochables, et je leur en fais bien mon compliment. Les femmes ont un instinct qui leur interdit les modes désavantageuses, et, puisque le jupon court est généralement adopté en Écosse, il faut que les habitants de ce pays brillent par les jambes. Que ne puis-je visiter Édimbourg !

[redacted]

Il s'est élevé à cette occasion une discussion fort gaie, mais dont la postérité sera privée, car elle est farcie de personnalités on ne peut plus compromettantes. Le cher confrère était en veine d'indiscrétions; Madame le provoquait, l'interrogeait, le poussait, et bien des oreilles parisiennes ont dû tinter. Il est évident que l'habitude de vivre auprès des femmes enceintes ou en couches, imprime au caractère du médecin une modification très notable; il devient nécessairement le confident d'une foule de petits secrets qui circulent au milieu de ce monde à part, et M. Deneux m'a présenté au plus haut degré ce type de l'homme-femme. Ceci soit dit sans blesser personne, bien entendu, car le cher confrère, ainsi placé sur la limite des deux sexes, peut être revendiqué également par l'un et par l'autre pour ses qualités excellentes; aussi j'ai besoin de dire ici qu'en signalant cette manière d'être, je ne prétends pas du tout en faire la critique? M. Deneux est essentiellement bon; ses plus grosses malices sont toujours empreintes d'une sorte de bonhomie naturelle qui en compense les petits inconvénients, et ses malades elles-mêmes lui pardonneraient facilement des griefs de cette nature.

Ce soir, on a fait les préparatifs nécessaires; M. Deneux et moi, nous allons coucher dans le salon. Ce rapprochement est devenu l'occasion d'un entretien fort gai; la princesse s'est écriée, au moment où nous allions la quitter :

« — Ah! vous allez passer la nuit si près de moi!
« Voilà d'étranges gardes du corps! Je crains bien que
« vous ne montiez la garde un peu longtemps. Allons,
« deux médecins dans le salon; un gendarme dans le
« corridor et Martin brochant sur le tout; voilà, de bon
« compte, quatre hommes dans mon appartement.

[redacted]

« C'est joli ! Me voilà couchée au milieu d'un régi-
« ment ! Que dira-t-on de moi là-bas ? Je m'attends à
« être bien grondée !

— Oh ! madame, en pareil cas, c'est précisément le grand nombre qui sauve.

« — C'est égal, si vous faites du bruit, je me lèverai
« et j'irai jeter un pot d'eau fraîche dans votre lit.
« Papa Deneux, prenez-y garde ! il ne faut ni tousser,
« ni cracher, ni se moucher, ni surtout ronfler. Cela
« me rappelle que, dans mes courses en Vendée, on
« m'a souvent dit que je ronflais comme un homme.
« Cela n'est pas étonnant, car la fatigue était quelque-
« fois si grande que je dormais en marchant, à cheval,
« partout où je me trouvais. A propos, on dit que le
« général ronfle comme une trompette. C'est une assez
« sotte musique, mais on finit par s'y habituer. Sur-
« tout, Messieurs de la Faculté, soyez bien tran-
« quilles, ne me réveillez pas, je vous en prie, car je
« ne dors déjà pas beaucoup. Bonsoir ! »

Et le brave M. Deneux se déshabille doucement, se couche en murmurant en guise de prière : *C'est un ange!* Et bientôt je l'entends dormir d'un sommeil paisible. *C'est un ange!* je ne dis pas le contraire ; les dernières journées que nous venons de passer forment un agréable contraste avec quelques-unes des précédentes. Je constate avec un grand plaisir les excellentes dispositions physiques et morales de Mme la duchesse de Berry, et je souhaite que cela dure. La princesse s'est levée aujourd'hui à midi ; elle ne s'est couchée qu'à huit heures. Elle a dîné d'un bon appétit et le maître d'hôtel est venu dire au général que les nobles convives du pavillon avaient fait honneur au dîner du gouvernement. Cependant le temps est très orageux ; cette disposition atmosphérique a occasionné

à Madame quelques spasmes pour lesquels Mme Hansler est venue réclamer mes conseils. Je ne dormais pas, grâce à ce charmant journal qui devient de plus en plus exigeant. En transportant mes pénates chez la princesse, je n'ai pas toutes mes aises, mais je n'ai pas renoncé à prendre des notes détaillées sur les incidents principaux de la soirée. La femme de chambre m'a trouvé écrivant au crayon et j'ai délivré une petite ordonnance qui, je l'espère, rendra le calme aux nerfs agités de notre royale malade.

Jeudi 9 mai.

La Faculté s'est levée de bonne heure, et cette première garde inutile ne nous a coûté aucun ennui. M. Deneux et moi, nous avons promptement regagné nos domiciles respectifs, et, à neuf heures, nous étions de retour auprès de Mme la duchesse de Berry. Le baromètre est toujours au beau fixe. La conversation s'est engagée joyeuse, et voici quelques propos saisis au vol :

« — Papa Deneux, les chèvres ont-elles le mal de « mer? »

— Je l'ignore, Madame. Mais permettez-moi de vous demander le but de cette question?

« — Parce que je désire beaucoup emmener avec « moi ma petite Bibiche. Si cette pauvre bête est « malade, elle pourra bien perdre son lait, et alors « que deviendrons-nous? Il faudrait écrire au ministre « de la marine pour avoir des renseignements sur ce « point important. Comment la Faculté ne peut-elle « répondre à cette question si simple? »

J'ai pris la parole pour dire que, très certainement,

la plupart des animaux embarqués à bord des vaisseaux souffraient du mal de mer : que les grands ruminants, comme bœufs et vaches, subissaient cette incommodité, et que, très probablement, les chèvres n'en seraient pas exemptes.

« — Ni les docteurs non plus, je l'espère bien,
« s'écrie la princesse, car ce serait une grande injus-
« tice. Mais, en vérité, c'est bien humiliant pour eux
« de n'avoir pas trouvé un moyen de guérir ou du
« moins d'empêcher cette abominable maladie ! Je di-
« rais presque que vous n'êtes bons à rien si vous ne
« m'aidiez pas si bravement à supporter les ennuis
« de ma prison. »

Madame nous a dit des choses aimables et j'ai vu, comme toujours en pareil cas, s'humecter l'œil de M. Deneux. La princesse a de nouveau exprimé le désir de nourrir son enfant, et comme elle craint, dit-elle, de n'être pas une très bonne nourrice, elle veut s'adjoindre une charmante petite chèvre blanche qui lui fournit son lait depuis environ six semaines. Bibiche est la favorite du pavillon ; elle a ses grandes entrées chez la princesse, et Bewis lui-même en est jaloux.

Les projets de départ commencent à se trouver à l'ordre du jour. Madame prend déjà quelques mesures ayant trait à cette grande affaire, et cet empressement quelque peu prématuré nous paraît d'un bon augure. Son esprit actif vit un mois à l'avance. Elle calcule les jours et parle de s'embarquer vers la mi-juin. M. Deneux ayant rappelé à la princesse que l'accouchement, suivant elle, doit arriver du 20 au 25 mai, il ne sera guère possible de partir quinze jours après. Il s'est établi sur ce point une discussion confuse dont je n'ai pu tirer aucun éclaircissement nouveau. Quoi qu'il en

[redacted]

soit, toutes les grandes affaires qui nous ont tant tourmentés dernièrement sont à peu près oubliées aujourd'hui. Madame semble s'être familiarisée avec cette affreuse constatation qui naguère lui faisait jeter les hauts cris. Il est vrai que, pour arriver à ce résultat, pour faire passer cette pilule, nous avons fait une terrible consommation de paroles, d'arguments, de distinctions, de précautions oratoires. Le succès obtenu prouve qu'il ne faut pas trop s'effaroucher du bruit en pareil cas.

Au milieu de cette conversation, la princesse m'a dit :

« — J'espère que je puis compter sur les égards « des autorités de Blaye! »

Je lui ai donné l'assurance que ces Messieurs, qui ont tous reçu ma visite, se borneraient à ce qui serait strictement nécessaire; que c'étaient des gens de bonne compagnie, pourvus de tout le tact désirable pour bien remplir une mission aussi délicate, et que sa bonne volonté, sur laquelle tout le monde comptait, aplanirait tous les obstacles, lèverait toutes les difficultés. J'ai ajouté que la patience qu'elle déploierait en ce moment critique aurait le double avantage de ménager sa santé et de rendre sa mise en liberté plus facile et plus prompte.

« — C'est ce que nous verrons, Monsieur l'avocat « du Conseil. Mais soyez sûr que, si vos charmants « ministres veulent me retenir ici, je leur ferai voir « qu'ils ont compté sans leur hôte ! »

La princesse s'est levée à deux heures et couchée à sept, et, pendant ces cinq heures, elle ne s'est assise que pour dîner. Mme Hansler dit que ce n'est pas naturel; que cette activité, cette légèreté, dans l'état où se trouve la princesse, a une signification quelconque,

et je suis fort de cet avis. Je crois que Madame accouchera bientôt, et M. Deneux est tout à fait de mon opinion. Je m'en suis expliqué avec M. le gouverneur et, hier et aujourd'hui, l'on a fait de grands préparatifs pour loger dans la citadelle la plupart des témoins désignés. Demain, tout sera prêt pour cela. A voir l'empressement des ouvriers, l'air affairé de beaucoup de gens, on sent que la clôture du drame est proche. Nos autorités de Blaye ne semblent pas du tout enchantées de ce changement de domicile; mais M. le comte d'Argout est fort pressant et le général n'a pas l'air de les plaindre. Nous allons nous trouver en nombreuse compagnie, ce qui me plaît assez, car, dans l'affaire qui nous occupe, j'ai toujours redouté l'isolement.

Une circonstance particulière m'a fait écrire à M. Orfila une longue lettre dont voici les passages principaux :

« .... Avant de venir à Blaye, je vivais très peu
« dans le monde ; je ne fréquentais que les hôpitaux,
« les écoles et quelques réunions d'intimes où tout se
« passait en famille. Je me suis trouvé tout à coup mêlé
« à une affaire importante ; j'ai reçu une mission grave
« en elle-même et pouvant avoir des résultats sérieux
« de plus d'un genre et pour beaucoup de personnes.
« J'ai dû mettre tous mes soins à faire de mon mieux
« ce que l'on exigeait de moi. Je suis parvenu à voir
« tous les jours Mme la duchesse de Berry, à lui ins-
« pirer une sorte de confiance; mais, pour arriver à
« ce point, il m'a fallu naviguer entre deux écueils.
« Je voulais en même temps être agréable à la prin-
« cesse et satisfaire le Gouvernement, prendre les
« intérêts de ma malade sans négliger ceux du pays.
« J'espère parvenir à ce double but.

[redacted]

« Lorsque je fus envoyé à Blaye, je me croyais
« dans les meilleures dispositions pour y être bien
« reçu. Jusque-là, en effet, j'avais professé une indif-
« férence complète en matière politique. Je déplorais
« l'abus du journalisme comme une vraie calamité, et
« les excès de la presse me rejetaient vers la cen-
« sure, comme les inconvénients de la liberté me con-
« duisaient à l'absolutisme. Appliquant mon simple
« bon sens à ces grands débats, je voulais rester en
« dehors de tout mouvement. La médecine prenait
« tout mon temps. Heureux de mon indépendance, je
« ne voulais concourir au bien-être général que dans
« mes attributions particulières, colorant ainsi mon
« modeste égoïsme d'une teinte de raison.

« Vous m'avez fourni une belle occasion de sortir
« de cette apathie; j'ai accepté la mission du Gou-
« vernement avec le vif désir de me rendre utile.

« Reçu par la princesse, il me sembla beau de mo-
« dérer ses préventions, de calmer ses colères, d'ob-
« tenir enfin par persuasion ce que d'autres voulaient
« emporter de vive force. Pour arriver à ce point, il
« m'a fallu prouver par ma conduite, plus encore que
« par mes paroles, que les intérêts de l'humanité
« l'emportaient à mes yeux sur tous les autres, mais
« aussi que ceux du plus grand nombre devaient être
« préférés à ceux du plus petit. J'ai fait voir cons-
« tamment que je me tenais toujours en dehors ou,
« mieux encore, au-dessus de l'esprit de parti. En
« toute occasion, le médecin a pris le pas sur l'homme
« du Gouvernement; mais aussi, dès qu'il s'agissait
« d'intérêts généraux, le citoyen prenait le premier
« rang. Ce qui m'a le mieux réussi, c'est d'avoir dit,
« dès le début, que ma règle de conduite était de ne
« m'occuper que des intérêts physiques et matériels

« des individus, sans jamais entrer dans les discus-
« sions de principes. J'ai toujours laissé sans réponse
« ce qui pouvait m'entraîner loin de cette voie, aban-
« donnant à M. le général Bugeaud la tâche, un peu
« rude, de redresser les erreurs de nos captifs.

« En agissant ainsi, on m'a considéré comme une
« puissance neutre, ayant le désir et la volonté d'être
« utile dans le cercle de mes attributions et bien dé-
« cidé à ne pas sortir de là. J'ai dit et répété que je
« voulais concilier les intérêts de la princesse et ceux
« du Gouvernement, et que cela ne devait pas être
« difficile, puisque, en beaucoup de points, ces intérêts
« étaient les mêmes. J'ai fait bien des concessions aux
« exigences et aux caprices de Madame, mais sans ja-
« mais aller au delà des limites que je m'étais tracées.
« J'ai acquis la conviction que, pour réussir à Blaye,
« il fallait surtout savoir écouter ceux qui parlent
« beaucoup, ce qui est difficile, car on cède aisément
« au désir de prouver aux gens qu'ils ont tort. J'ai pu
« résister à cette tentation. Peut-être a-t-on pris mon
« silence pour une approbation; mais j'ai laissé à mes
« actes le soin de démentir ce jugement. J'ai déclaré
« cent fois que je ne me mêlais que de ce qui me re-
« gardait et que je n'aimais à parler que de ce que je
« savais. La médecine, la littérature, l'histoire natu-
« relle et un peu de beaux-arts, voilà mon lot. Pour le
« reste, j'écoute, prêt à faire mon profit de ce que je
« trouve bon et juste, mais lent à me décider. Car, en
« politique surtout, les plus belles théories ne valent
« pas, à mes yeux, le moindre fait. C'est à l'œuvre
« que je juge, et non sur la foi de personne, etc. »

Cette longue épître avec sa tournure apologétique,
m'a paru nécessaire, surtout à l'égard de M. le comte
d'Argout qui ne paraît pas aussi bienveillant que je le

[redacted]

désirerais. Le ministre de l'intérieur, sous le couvert duquel je mets souvent mes lettres à M. Orfila, verra sans nul doute celle-ci, et je suis bien aise de plaider ma cause par devant Sa Seigneurie. Si je puis contribuer à donner une meilleure opinion d'un membre quelconque de la Faculté, je croirai avoir fait une œuvre méritoire ; du reste, ce n'est pas la première fois que je cherche à édifier M. d'Argout sur ce chapitre intéressant.

Ce soir, à huit heures, le cercle était complet dans la chambre de Mme la duchesse de Berry, et, après quelques menus dires, nous avons entamé un sujet inépuisable de conversations intimes. Les enfants, leurs grâces, leur malice, leur santé, leur développement, leur caractère, etc., il y avait de quoi remplir la soirée. Madame nous a beaucoup parlé de sa jeune famille.

« — Louise est bonne et douce, gentille, propre, « très soigneuse. Elle aime la toilette et elle a beau- « coup de goût. Madame la Dauphine l'aime tendre- « ment et ma fille le lui rend bien. Ce sera certaine- « ment une jolie femme et qui saura se faire aimer de « tout le monde. Son frère (le duc de Bordeaux, ou « Henri, comme l'appelle Madame) est un gros garçon « sans souci, paresseux et fort sale ; il ne se décide à « s'habiller un peu proprement que quand il a l'espoir « de voir quelques jeunes demoiselles. Il aime les « chevaux et les armes, mais il est peureux, ou du « moins plus prudent qu'on ne l'est ordinairement à « son âge. »

Une transition quelconque nous a conduits à je ne sais combien d'histoires lamentables. Madame en possède une collection complète qu'elle raconte avec une vivacité singulière. En voici quelques-unes :

« — Les enfants sont vraiment terribles, et l'on doit
« les surveiller sans cesse. Un petit garçon voulant
« imiter Polichinelle qui étrangle son chat, joue si
« bien avec son petit frère, qu'il l'étrangle tout à fait.
« Une troupe de gamins jouait à l'enterrement. Une
« fosse est creusée dans le sable, une toute petite fille,
« qui faisait la morte, est placée dans ce trou, recou-
« verte de sable et si bien enterrée qu'on la retire de
« là suffoquée; l'imitation a été complète. »

M. Deneux nous raconte comme quoi une petite fille fit un jour un terrible usage de ciseaux à l'endroit d'un jeune frère qui faisait *pipi* au lit. La mère, voulant effrayer le délinquant, l'avait menacé, à la première rechute, de lui couper je ne sais quoi, et la petite scélérate, pleine d'un beau zèle, s'empressa d'exécuter la promesse faite si imprudemment. Je gaze ce récit sans pouvoir affirmer que le cher maître ait pris beaucoup de ménagements pour faire passer cette historiette chirurgicale.

Et nous voici lancés dans une série d'aventures bien plus épouvantables : la fille Cormier, et autres terribles folles jouant du couteau au détriment de pauvres innocentes créatures, ont fait les frais d'une narration horripilante. La princesse paraît assez portée à considérer ces meurtres exécrables comme des actes insensés, sans motif et sans but, véritables impulsions brutales d'une nature malade. Mais elle n'admet plus ces causes intérieures quand il s'agit du crime de Papavoine :

« — Celui-là était un scélérat poussé par des mains
« coupables. On ne m'ôtera jamais de la pensée que
« ces deux pauvres enfants égorgés n'ont pas été vic-
« times d'une erreur. On avait cru qu'ils appartenaient
« à une grande famille et l'on saura quelque jour le m[illegible]

« de cet énigme; les sociétés secrètes, les francs-
« maçons, les carbonari qui agissaient dans l'ombre,
« avaient des esclaves prêts à frapper quiconque était
« désigné à leurs poignards. »

Madame déploie de grandes sévérités à l'égard de ces pauvres francs-maçons qui, suivant moi, n'ont pas fait grand'chose pour cela. Nous avons amplement disserté sur les mystères du Grand-Orient que Madame s'obstine à prendre tout à fait au sérieux.

Puis sont survenus les fous que la princesse aime à visiter, bien qu'ils lui causent une frayeur extrême. Elle a vu dans ses voyages en France et ailleurs, une multitude d'hôpitaux et de maisons consacrées au traitement des aliénés, et à cette occasion, M. Deneux, un peu plus discret que de coutume, m'a raconté, dans le tuyau de l'oreille, une petite histoire que je voudrais bien consigner ici, quoique, à vrai dire, je ne sache pas trop comment m'y prendre pour aborder ce sujet scabreux. Je ne suis pas assez poète pour me prévaloir du *quid libet audendi;* notre terrible langue, qui brille surtout par la clarté, ne me permettra pas d'envelopper le fait d'une nébulosité germanique, et cependant il serait fâcheux de laisser dans l'oubli une anecdote si réjouissante. Nos bons aïeux n'y mettaient pas tant de façons, et la reine Marguerite de Navarre nous aurait narré la chose sans sourciller; les belles dames du XVIe siècle ignoraient la pruderie dont se parent leurs arrières petites-filles ; la *maladie de peau*, connue sous le nom de *pudeur*, n'existait pas encore parmi les gens du grand monde, et M. Deneux, à qui l'on coupe si souvent la parole, n'aurait pas eu à se plaindre de ces interruptions qui l'étonnent toujours.

Donc, voici la chose : Une grande dame, bien accompagnée, visitait un établissement d'aliénés. Elle inter-

rogeait tour à tour ceux qui se promenaient dans le préau, écoutant curieusement les discours biscornus que provoquaient ses questions. Un homme jeune encore et de bonne mine, suivait le groupe visiteur et paraissait regarder en pitié ses compagnons d'infortune.

La dame s'approche et lui demande pour quelle cause il est retenu dans l'hôpital. — Pour peu de chose, Madame, et vous pourriez me sortir de cette prison. — Mais encore, de quoi s'agit-il ? — Voici le fait : Un de mes amis se mariait ; il vint me prier de lui prêter un objet indispensable en pareil cas. Je ne voulais pas y consentir, mais il insiste, promet une restitution prompte, dans les vingt-quatre heures, et j'ai la faiblesse d'y consentir. Je suis resté huit jours sans avoir de ses nouvelles et quand enfin il s'est décidé à me rendre ce que je lui avais confié, voici dans quel état il me l'a remis.

Cette tirade, débitée avec un sang-froid merveilleux, se termina par un geste qui servit de commentaire au récit. Le jeune homme, entr'ouvrant la vaste capote dans laquelle il se drapait, fit voir à la belle questionneuse une chose que l'on tient habituellement cachée, et tout cela fut dit et fait si lestement, si naïvement, que le dénouement arriva d'une façon aussi prompte qu'imprévue.

J'ai été surpris de l'absence de curiosité de la princesse. Quand, par hasard, M. Deneux me communique quelque chose de ce genre, Madame insiste pour avoir sa part de la confidence, mais dans cette occasion, il n'en a point été ainsi. Je saurai plus tard quelle est la victime des intempéries de ce fou et s'il y a lieu, j'en ferai part au public. Je fais grand cas de ces histoires de haut goût dont la gaieté française a toujours su tirer un si bon parti.

[redacted]

Vendredi 10 mai.

C'est aujourd'hui le grand jour, Madame est accouchée, la constatation est faite; M. Deneux a déclaré la naissance et le nom du père de l'enfant ; tout s'est passé à merveille et je puis parler de ces choses *quœque vidi et quorum pars magna fui*. Récapitulons les mille incidents de cette grande journée.

Dans la nuit de jeudi à vendredi, Mme la duchesse de Berry avait éprouvé une légère incommodité. Cette nuit, vers deux heures et demie, le même accident s'est reproduit, et la princesse, qui s'était levée, a ressenti tout à coup une violente douleur qui lui a permis, à grand'peine, de regagner son lit en appelant Mme Hansler. Elle a dit à sa femme de chambre :

« — Appelez ces messieurs, je vais accoucher.
« Surtout que M. Dubois n'entre pas chez moi de
« force. »

Mme Hansler, à demi-vêtue, a ouvert aussitôt la porte du salon en criant : — « Dépêchez-vous, messieurs. Monsieur Deneux, Madame va accoucher, Madame demande que M. Dubois n'entre pas de force dans sa chambre ! »

Réveillé aussitôt, je saute hors du lit, et tout en passant un pantalon, je cours à la porte du corridor, je frappe avec force et je crie aux gardes de prévenir le général. Je rentre dans le salon, où je trouve M. Deneux se débattant contre un pantalon rebelle; je lui prête quelque secours et nous entrons ensemble dans l'appartement de la princesse.

M. Deneux ne peut parvenir à compléter son costume. Il essaye, mais en vain, de serrer sa ceinture, le vêtement indispensable retombe toujours sur ses

jarrets tremblants, et le cher maître, dans son trouble profond, répète à chaque tentative nouvelle : « J'en « demande bien pardon à Madame ! »

La princesse rit un peu de la bizarre figure de son fidèle, puis elle nous dit :

« — Je viens d'éprouver une vive douleur, j'ai « cru que c'était une indigestion. Je vais accoucher « bientôt, j'en suis certaine. »

M. Deneux, à peu près culotté, découvre la princesse, et nous constatons en effet que la chose est imminente. Le cher maître engage Madame à retenir ses douleurs, à ne faire aucun effort, et il agit lui-même conformément à ces recommandations.

Quelques minutes s'étaient écoulées et pendant ce temps, le général, le commandant de place et quelques officiers de service étaient entrés dans le salon. M. Dubois, qui est arrivé presque en même temps que ces messieurs, pénètre dans la chambre de la princesse et se place derrière un paravent qui masque en partie la porte de communication existant entre la chambre et le salon. Mme la duchesse de Berry n'a pas vu ce mouvement du célèbre chirurgien ; je me tenais devant elle de manière à l'empêcher de savoir ce qui se passait dans la direction du salon.

Une douleur nouvelle se déclare, mais elle est peu vive. Des messagers ont été expédiés aux remparts, à la porte Dauphine, et bientôt nous entendons retentir trois coups de canon (signal convenu pour avertir les témoins qui sont dans la ville). La princesse, qui, dans ce moment même, était en proie à une douleur aiguë, manifeste une grande surprise de cette explosion formidable ; elle me demande en criant ce que cela signifie. Je le lui dis aussitôt en ajoutant : « Calmez-vous Madame, et d'ailleurs, vous devez y être habituée

l'enfant d'une Altesse Royale ne peut naître sans que l'on tire le canon en son honneur ! »

M. Deneux s'oppose toujours à l'accouchement ; nous supplions la princesse de se modérer autant que possible ; elle demande avec inquiétude si ce retard ne peut pas nuire à son enfant, s'il ne va pas être étouffé. On la rassure. Il se faisait un peu de bruit dans le salon, Madame paraît s'en tourmenter et elle me dit avec beaucoup de vivacité :

« — Je vous en prie, Monsieur Ménière, dites au « général de ne pas faire entrer M. Dubois ; tout ira « bien, nous n'aurons pas besoin de lui. »

« — Calmez-vous, Madame, M. Bugeaud vous entend parfaitement, vos vœux seront remplis soyez en sûre. » Je me tenais toujours devant la princesse, de façon à lui dérober la présence des personnes qui se trouvaient à l'extrémité de la chambre.

Cependant nous avions gagné ainsi plus d'un quart d'heure, mais l'événement touchait à son terme et M. Deneux me fit constater en même temps que lui les diverses phases de ce drame mystérieux. Madame recevait nos soins avec une bienveillance parfaite et bientôt les vagissements du nouveau-né se firent entendre. Et comme ses cris étaient assez forts, Mme la duchesse de Berry s'écria :

« — Oh ! mon Dieu, il crie bien fort, serait-ce un garçon ? »

Un coup d'œil m'avait appris que l'enfant était une fille ; je laissai M. Deneux donner cette bonne nouvelle à sa royale cliente et Madame reprit avec exaltation :

« — Je vous l'avais bien dit, messieurs les savants. « Eh ! bien, me croirez-vous une autre fois ? »

Il était alors trois heures vingt minutes du matin.

M. Deneux donna les soins nécessaires à l'enfant et le remit aux mains de Mme Hansler. Dix minutes plus tard, la princesse était complètement sortie de cette crise violente et nous avions la satisfaction de ne plus rien redouter de ce côté.

J'entrai alors dans le salon pour donner avis au général de la situation favorable de la mère et de l'enfant. M. Bugeaud me dit avec une émotion qui me frappa :

« Docteur, si vous le jugez convenable, faites sa-
« voir à Mme la duchesse de Berry que j'ai reçu une
« dépêche ministérielle qui lui fera plaisir.

Je rentrai aussitôt dans la chambre de l'accouchée et je m'acquittai de cette agréable commission avec tous les ménagements convenables. Madame en parut enchantée.

Un instant après, elle témoigna le désir de voir Mme d'Hautefort. Le valet de chambre alla prévenir la comtesse, qui arriva au bout de quelques minutes. L'entrevue m'a semblé un peu froide, ce qui tient peut-être à ce que la noble dame n'ayant jamais eu d'enfants, a la fibre maternelle fort peu développée. (1).

Au milieu du mouvement que nécessite la circonstance où nous nous trouvons, la princesse ayant aperçu dans le salon, dont la porte est ouverte, un pan de l'habit brodé du général, me dit avec beaucoup de naturel :

« — C'est M. Bugeaud que je viens de voir. Dites-
« lui d'entrer, si cela peut lui être agréable. »

(1) Mme d'Hautefort a été mère de deux petites filles mortes en bas âge. Ce malheur a attristé toute sa vie.

Cette note a été écrite au crayon par Mme la comtesse de Boigne sur mon manuscrit. Dr P. M.

[redacted]

J'allai aussitôt prévenir le gouverneur, qui entra dans l'appartement et s'approcha avec discrétion du lit de la princesse. Mme la duchesse de Berry lui tendit la main et lui dit en propres termes :

« — Général, vous le voyez, j'ai appelé aussitôt que « j'ai senti la première douleur. J'espère que tout ira « bien. »

Le général lui en donna l'assurance, et, tirant de sa poche la dépêche télégraphique arrivée hier soir, à la nuit tombante, il lui en lut une partie, ce dont Madame le remercia vivement.

Au moment où le gouverneur se retirait en saluant la princesse, Son Altesse Royale lui dit avec beaucoup d'abandon :

« — Général, vous aviez deux filles, en voici une « troisième ! »

M. Bugeaud revint alors auprès du lit de la princesse, l'engagea à se calmer et à prendre bien soin de sa santé.

Pendant cette entrevue, qui ne dura que quelques minutes, M. Deneux et moi, nous nous occupions du nouveau-né qui nous parut vivace. Mme la duchesse de Berry suivait nos mouvements, et elle s'écria :

« — C'est une fille ! Il sera bien content, lui qui « désirait tant une fille ! J'avais beau lui dire que j'en « étais sûre, il était aussi incrédule que ces Messieurs « de la faculté. Sur ce chapitre-là, je prétends en re- « montrer à tous les docteurs ! »

Tout cela fut dit gaiement, avec un entrain remarquable ; il y avait même de l'exaltation, comme cela se rencontre souvent en pareil cas. Les paroles de la princesse, dans cette circonstance critique, se rapportaient toutes à ce personnage inconnu, à ce mari dont le souvenir paraissait la préoccuper uniquement.

Sur ces entrefaites, tous les témoins étaient arrivés et l'on avait terminé les préparatifs de la cérémonie future. J'en donnai avis à la princesse qui dit :

« — Tout est prêt; faites entrer ces messieurs. »

Mme d'Hautefort, assise dans un fauteuil, se tenait au pied du lit de la princesse; l'enfant nouveau-né, bien emmailloté, reposait sur un grand oreiller placé au milieu du lit de sa mère. Mme Hansler était à la tête du lit, M. Deneux et moi, nous nous tenions debout près de Madame, et M. Dubois avait conservé sa place derrière le paravent.

Le général, averti par moi, entra aussitôt dans la chambre. Il était suivi du président du tribunal de Blaye, du sous-préfet, du juge de paix et de plusieurs autres personnages. Ces Messieurs, après avoir salué Son Altesse Royale, se rangèrent en demi-cercle à une certaine distance du lit de la princesse, et alors le président du tribunal, faisant quelques pas en avant, salua profondément Madame et lui dit :

— Est-ce bien à Mme la duchesse de Berry que j'ai l'honneur de parler? — Oui, Monsieur, répondit la princesse. — Madame est-elle bien Marie-Caroline, princesse royale des Deux-Siciles, duchesse de Berry? — Oui, Monsieur; c'est bien moi, répondit encore la princesse.

— L'enfant que je vois là, placé sur votre lit, est-il né de vous, est-il bien le vôtre? — Oui, Monsieur. — Quel est son sexe? — C'est une fille. D'ailleurs, Monsieur, j'ai chargé le docteur Deneux de faire la déclaration de naissance.

Ce dialogue terminé, tous les témoins saluèrent de nouveau la princesse et se retirèrent dans le salon. Madame leur rendit leur salut et nous dit qu'elle était satisfaite des procédés polis de ces Messieurs. Un

ıstant après, j'étais dans le salon, au milieu de ces ›moins, qui se félicitaient entre eux de la manière dont affaire s'était accomplie. Les deux camps étaient éga- ›ment satisfaits.

Cette terrible constatation qui nous a tant agités, qui soulevé tant d'orages, qui a nécessité tant de dépê- hes télégraphiques ou autres, qui a exigé de nous ınt de paroles, d'arguments, s'est effectuée aussi sim- lement que possible. Celui-là était un grand philo- ›phe qui a dit le premier : *Tout vient à point à qui ıit attendre.* Je n'ai pu m'empêcher de citer ce pro- ›rbe à Son Altesse Royale, et son sourire m'a prouvé ı'elle en reconnaissait la justesse. O sagesse des ıtions! on devrait toujours vous consulter avant agir.

Quelques instants plus tard, la princesse dit à Deneux :

« — Quand on fera la déclaration de naissance, ous nommerez le père de mon enfant. Je désire ıe son nom soit inscrit sur le procès-verbal. »

ı disant cela, Mme la duchesse de Berry a pris son traversin un papier plié et elle l'a remis à ccoucheur. Le cher maître le déplia aussitôt, le témoigna par un mouvement de tête et de bras e satisfaction que lui causait cette lecture. ıeux se plaça devant le bureau de la princesse ire une copie de ce document précieux.

l'Hautefort, qui assistait à cette succession de cènes d'intérieur, m'a paru très étonnée de ier fait. Tout en elle indiquait la surprise, la curiosité. Il m'est impossible de croire ıme d'honneur fût dans le secret de cette si intéressante.

ıire part de ce grave incident au général

Bugeaud, qui m'a paru fort enchanté de la tournure qui prenait cette affaire : tout marche à merveille; les difficultés de la position s'aplanissent d'elles-mêmes les déclarations précédentes vont se trouver confirmées de la manière la plus complète, et si M. d'Argout n'est pas pleinement satisfait, il faudra vraiment qu'il soit bien difficile à contenter.

Toutes ces petites particularités se succédaient rapidement. Un peu avant quatre heures, tous les témoins étant rassemblés dans le salon; M. Deneux lut à haute et intelligible voix la déclaration suivante :

— Je déclare que Son Altesse Royale Marie-Caroline. Madame, duchesse de Berry, épouse en légitime mariage du comte Hector Lucchesi-Palli, des princes de Campo-Franco, gentilhomme de la chambre du roi des Deux-Siciles, domicilié à Palerme (Sicile), ledit comte absent,

Est accouchée, le 10 mai 1833, à trois heures vingt minutes du matin, d'un enfant du sexe féminin. Les prénoms de l'enfant sont Anne-Marie-Rosalie.

Signé : *Docteur* DENEUX.

Le procès verbal de constatation a été rédigé séance tenante par l'un des témoins. La pièce lue par mon cher confrère a été insérée textuellement dans l'acte en question et, la rédaction terminée, le tout a été lu. relu, collationné avec la plus scrupuleuse attention et l'on a procédé à la signature de ce document historique. Le général gouverneur a signé le premier, puis sont venus le président du tribunal, le sous-préfet de l'arrondissement, le procureur du roi, le commandant de la garde nationale de Blaye, un des adjoints au maire, et enfin M. Dubois, M. Deneux et moi.

Toutes ces affaires terminées à la satisfaction géné-

[redacted]

rale, chacun se retira et nous restâmes, M. Deneux et moi, auprès de la princesse. Nous lui avons donné tous les soins que réclamait sa position; puis elle a été recouchée et nous l'avons dorlotée de notre mieux. Elle se laisse faire volontiers et nous remercie de ces petites attentions si douces aux pauvres femmes, en pareille occurrence. Mme Hansler natte les cheveux de Madame, la coiffe; je lui fais boire un bouillon et bientôt, assis auprès du lit de notre malade, nous nous mettons à jaser, comme si de rien n'était, comme nous le faisions hier soir, à six heures d'intervalle tout au plus, et l'on ne s'imaginerait jamais que Madame est accouchée, si Mlle Anne-Marie-Rosalie Lucchesi-Palli ne nous favorisait de son ramage glapissant. Mme Hansler, au comble de la joie, berce la petite fille, lui fait boire un peu d'eau sucrée, et tout semble pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Le docteur Pangloss avait bien raison!

Le petit volume de l'enfant, son peu de longueur, la rareté de ses cheveux, le peu de développement de ses ongles, nous portent à penser que l'accouchement est prématuré. La princesse affirme qu'elle est en avance de quinze jours. C'est le plus petit des enfants qu'a eus Son Altesse Royale, et M. Deneux, qui avait sur cette grossesse des renseignements précis, m'avait dit vingt fois que, tout bien calculé, l'accouchement normal devait se faire du 20 au 25 de ce mois de mai.

La princesse affirmait qu'elle dépasserait cette époque, à moins qu'elle n'avançât d'une semaine comme cela lui est déjà arrivé une fois. L'examen attentif de l'enfant confirme ces assertions.

A huit heures du matin, M. le curé de Blaye est venu ondoyer la petite fille, mais sans lui imposer les prénoms convenus. Cette petite cérémonie s'est faite

dans le salon et sans autres témoins que nous. M. de Brissac est sorti de son appartement au moment même où s'accomplissait cet acte religieux. Il a manifesté une grande surprise, non moindre que celle que j'ai remarquée chez Mme d'Hautefort, lorsqu'il a connu la déclaration de naissance faite par M. Deneux en présence des autorités, et tout me porte à croire que Mme la duchesse de Berry n'avait pas fait de confidence à ses compagnons de captivité. La chose semble singulière, mais elle me paraît certaine.

Depuis cinq heures jusqu'à huit, Madame a dormi d'un profond sommeil. Les cris de l'enfant et tous les bruits du dehors (quelque soin que l'on prenne, il y en a toujours) ne l'ont pas réveillée. M. Deneux me dit que cette sorte d'engourdissement s'est manifesté à la suite de toutes les couches de la princesse. Elle ne sort de cet état que pour raisons majeures, prend alors un verre d'eau sucrée, un bouillon, remet la tête sur l'oreiller, nous dit en souriant : « Bonsoir, la compagnie... » Et quelques minutes plus tard elle dort d'un profond sommeil.

Cette petite scène s'est reproduite plusieurs fois dans la journée. Cependant, à midi, il a fallu secouer ces bienfaisants pavots pour écouter la lecture de l'acte de naissance, rédigé et inscrit sur le registre de l'état civil par M. le maire de Blaye en personne.

Ce travail s'est effectué dans le salon, en présence de beaucoup de témoins, et quand il a été achevé, le magistrat municipal est venu dans la chambre de la princesse et a reçu la déclaration de M. Deneux. Elle a été transcrite sur le registre et l'acte tout entier, dans lequel M. Dubois et moi nous figurons comme témoins, a été lu par le maire. Mme la duchesse de Berry a été interpellée de déclarer si tout ce qui était contenu dans

[redacted]

cette pièce était la vérité, et elle a dit très nettement :
« — Oui, c'est bien la vérité, et je donne à ma fille « les noms d'Anne-Marie-Rosalie. »

Cet acte de naissance vient à la suite de celui du fils d'un pauvre pêcheur né d'hier. Étrange rapprochement ! Les plus singuliers hasards ont fait naître à Blaye la fille d'une princesse de sang royal, et le registre de l'état civil, qui est l'expression la plus complète de l'égalité devant la loi, place à la suite l'un de l'autre des enfants dont le sort doit différer de tout point.

Ainsi que je l'ai dit, M. Dubois et moi nous avions seuls qualité pour servir de témoins dans cette circonstance; aussi figurons-nous dans l'acte de naissance avec tout le détail nécessaire. Si quelque jour la postérité a besoin de savoir mes nom et prénoms, mon âge, mes titres, elle trouvera l'indication la plus précise de toutes ces choses dans le contexte de cette pièce authentique.

Dans l'après-midi, Mme la duchesse de Berry a repris son somme un moment interrompu. Je suis entré plusieurs fois dans sa chambre, et j'ai trouvé Mme Hansler remettant tout en ordre sans craindre de réveiller sa maîtresse. J'ai profité de ce moment de répit pour écrire à M. le ministre de l'intérieur une longue épître dans laquelle je lui donne le détail circonstancié de toutes les particularités de cette journée mémorable. Tout se sait déjà à Paris. Le télégraphe a joué dès que le jour l'a permis, et très probablement le *Moniteur* de demain annoncera cette grande nouvelle. Il est probable qu'elle excitera une grande rumeur parmi les journaux opposants. Je suis curieux de voir les articles de nos incrédules.

J'ai fait une visite à Mme d'Hautefort. Il a été ques-

tion de tous les incidents de la matinée. La noble dame a sans doute reçu quelques renseignements sur le comte Hector Lucchesi-Palli, car elle me dit que ce personnage appartient à l'une des plus illustres familles de la Sicile. Mme d'Hautefort m'a donné l'assurance qu'elle était très décidée à rester à l'écart, qu'elle ne nierait rien, qu'elle ne démentirait aucune déclaration, et que tout ce qu'elle avait pu dire jusque-là devait être considéré comme non avenu. M. de Brissac n'a pas reparu depuis ce matin. Il se tient renfermé dans son appartement, heureux du seul espoir de nous quitter bientôt.

M. Deneux et moi, avec l'aide des femmes de chambre, nous nous chargeons de la garde de la nouvelle accouchée. Le cher maître est fatigué des émotions de cette laborieuse journée ; il se met au lit à sept heures, me laissant le soin de diriger la mère et l'enfant jusqu'à demain.

Deux fois dans la soirée, Mme la duchesse de Berry a présenté le sein à sa fille, mais sans succès.

La petite Anna (c'est ainsi qu'on la nomme) est faible et reste assoupie.

J'ai employé une partie de la nuit à écrire de longues lettres à M. Orfila et à quelques intimes. C'est un moyen de tuer le temps quand il m'en reste ; mais, à vrai dire, il ne m'en reste presque jamais. Mon journal est là, toujours béant, toujours affamé, exigeant, insatiable, et jamais je n'ai fait une telle consommation de plumes. La tâche que je me suis imposée est quelquefois un peu lourde à remplir ; mais un temps viendra où je serai heureux de retrouver ces incidents singuliers, ces nouvelles intéressantes, ces faits bizarres, ces anecdotes inédites ; aussi je persévère avec ardeur dans l'accomplissement quotidien de mon travail d'his-

toriographe. Je veux toujours prendre les événements sur le fait, les consigner dans ce mémorial au moment même où ils éclosent, et j'imagine que les heures consacrées à cette œuvre n'auront pas été perdues.

Ce soir, à dîner, tout le monde a paru content. Le général m'a donné une cordiale accolade. Mon vénérable maître, le professeur Dubois, m'a remercié de la petite manœuvre au moyen de laquelle j'ai dérobé à la princesse la présence de son ennemi ; il a parfaitement saisi mon intention et il est enchanté du succès qui a couronné nos efforts. Il se propose, je crois, de nous quitter dès demain. Le sol de Blaye lui brûle les pieds. Cette liberté en perspective l'a rajeuni subitement. M. Deneux, tout triomphant, nage dans l'empyrée, tout le monde paraît enchanté ; car je ne dis rien de certains sceptiques qui argumentent sur le compte de M. Lucchesi-Palli.

Samedi 11 mai.

La nuit a été excellente et je n'exagère pas en disant que la princesse a dormi plus de vingt-quatre heures depuis le moment où elle est accouchée. Cette somnolence la restaure ; toutes les fonctions mises en jeu dans cette circonstance grave, s'accomplissent avec une régularité merveilleuse et la malade dit que bientôt elle se réveillera guérie.

Ainsi que je l'ai dit, nous faisons bonne garde auprès de la princesse. Elle n'a pas voulu qu'on plaçât près d'elle quelque visage inconnu, et notre service bien organisé, lui convient à merveille. Nos soins sont reçus avec une gratitude extrême. La malade est d'une docilité parfaite. Le général a donné

les ordres les plus précis pour qu'aucun bruit de la citadelle ne puisse troubler le repos de Mme la duchesse de Berry, et elle se montre fort reconnaissante de ces bons procédés de M. le gouverneur.

M. Gintrac, qui n'a pas voulu assister à l'accouchement, est arrivé ce matin et a visité la princesse avec nous. Nous avons sérieusement examiné la grande question de l'allaitement maternel, et le cher confrère de Bordeaux me paraît très médiocrement flatté de ce projet. Les tentatives faites jusqu'à cette heure n'ayant été couronnées d'aucun succès, M. Deneux a écrit dès ce matin pour faire venir de Paris un assortiment complet de biberons, bouts de sein et autres ustensiles analogues. Je profite de l'occasion pour demander un certain nombre d'exemplaires de son fameux rapport à l'Académie Royale de médecine sur ces charmantes inventions modernes. M. Gintrac, à qui il a communiqué ses vues à ce sujet, me paraît tout crispé en l'entendant discuter cette haute question de nourrices; un peu plus tard il m'en a même parlé avec un certain degré d'amertume. N'est-il pas singulier, dit-il, de voir Madame prendre ce soin de cet enfant..... lorsqu'elle n'a pas nourri Henri V!

Dans l'après-midi, Madame qui est complètement réveillée, s'occupe déjà de sa principale affaire. Elle m'a chargé de dire à M. le général Bugeaud, pour qu'il en fasse part au Gouvernement, que son plus grand désir est de se rendre à Palerme en bateau à vapeur. Dans le cas où on ne pourrait pas lui accorder cette faveur, elle demanderait alors qu'on la fasse conduire jusqu'à Bayonne. Elle s'engagerait à traverser une partie de l'Espagne pour aller directement à Barcelone et s'embarquer là pour gagner la Sicile. Elle préfère de beaucoup cette voie au trajet de Bordeaux

à Cette, à travers les départements du Midi. La princesse demande en outre que l'on permette à M. le comte de Mesnard de revenir auprès d'elle. Elle a des arrangements à prendre, des affaires à régler ; la présence de ce personnage lui est absolument indispensable.

Tous les hôtes du pavillon se sont mis en frais de style épistolaire, et comme ces dépêches, d'après les conventions, ne peuvent être envoyées cachetées, il en résulte que l'on en parle librement. Le secret ne peut exister; aussi chacun dit ce qu'il écrit, et j'ai su de Mme la comtesse d'Hautefort que sa lettre adressée à Mme la princesse de Bauffremont, contient des détails précis sur l'accouchement de Mme la duchesse de Berry et sur son mariage avec M. le comte Hector Lucchesi-Palli.

M. de Brissac, beaucoup moins explicite sur le premier point, ne prononce pas le mot d'accouchement, mais il dit dans sa lettre à Mme la comtesse de Brissac, que la princesse est aussi bien portante qu'on peut l'être dans sa position. Il entre dans des détails assez circonstanciés sur M. Lucchesi-Palli, sur sa famille, et ces renseignements sont de nature à satisfaire la curiosité des personnes que cela intéresse.

M. Deneux m'a fait part de tous les points principaux de la longue lettre qu'il a écrite à Mme Deneux. Il raconte l'accouchement sans omettre un seul des incidents qui se sont présentés à notre observation, et il invite sa femme à communiquer sa lettre à toutes les personnes que cela peut intéresser. Le cher maître manifeste beaucoup d'inquiétude au sujet de cette épitre si importante ; il craint qu'elle n'arrive pas à son adresse, que le Gouvernement s'en empare, et il me déclare qu'il lui sera dificile de dormir tranquille

[redacted]

jusqu'au moment où il aura reçu la réponse de Mme Deneux.

Ce soir, je me suis trouvé seul pendant une heure avec Mme la duchesse de Berry, et M. le comte Hector Lucchesi-Palli a fait presque tous les frais de notre conversation. Madame m'a dit que ce personnage intéressant avait à peu près trente-six ans, qu'il était grand, brun et très beau. Elle le connaît depuis son enfance. Son père, qui a été premier ministre du roi de Naples et même vice-roi de la Sicile, était très intimement lié avec le grand-père de la princesse, et les deux enfants ont souvent joué ensemble. Sa famille est des plus illustres du royaume des Deux-Siciles. Elle descend de ces fameux barons normands qui firent la conquête de ce pays dans le XIe siècle.

Madame m'a raconté à ce sujet une espèce de légende dont la portée vraiment historique est surchargée d'accessoires romanesques. Ainsi, Tancrède, compagnon de Godefroy de Bouillon, revenant de la Palestine, aurait fait, à la tête de douze barons normands, la conquête de la Sicile et aurait conservé la domination souveraine de ce pays pendant un temps considérable. Huit des familles issues de ces grands barons se sont éteintes dans la suite des siècles ; le prince de Campo-Franco, père du comte Hector Lucchesi-Palli, est le chef d'une des quatre qui existent encore dans ce pays.

On voit que Mme la duchesse de Berry ne déroge pas en donnant sa main à un si noble gentilhomme. Il y a très peu de familles royales en Europe qui datent du XIe siècle, et sauf les hasards de la fortune, tout mariage avec un Campo-Franco ne peut passer pour une mésaillance. La princesse parle de tout ceci avec une satisfaction très visible; on voit qu'elle s'applique

à donner une bonne opinion de l'époux qui a été honoré de son suffrage.

« — Mais il n'est pas riche, a-t-elle ajouté en « riant ; troisième fils d'une famille dans laquelle le « droit d'aînesse est en vigueur, il n'est pas, sous ce « rapport, un bon parti, mais nous tâcherons de « nous arranger en conséquence ! »

Je me suis permis quelques légères plaisanteries sur les royales misères de ce couple amoureux, et Madame s'est prêtée de très bonne grâce à ce badinage qui nous a égayés. M. Deneux, qui est survenu au moment où nous dressions le bilan du ménage de la princesse, a dit qu'il se chargeait de présider à tous les accouchements futurs, et qu'en quelque lieu que Madame se trouve, il s'empressera de lui porter ses soins. Cette conversation nous a conduits fort loin, comme bien l'on pense, mais je me sens si bien disposé à réparer la perte du sommeil, que j'ai fort abrégé mes narrations. Le mémorial de ce jour en a un peu souffert : j'ai restreint l'abondance de mes souvenirs, et j'ai laissé M. Deneux s'installer dans un grand fauteuil pour garder à son tour notre royale malade.

Dimanche 12 mai

Hier soir, cette nuit et ce matin, Mme la duchesse de Berry a renouvelé ses tentatives d'allaitement, mais sans succès, et je l'ai vue prête à pleurer en reconnaissant que sa chère petite Anna n'avait pas la force de tirer. M. Deneux a déployé dans cette occasion toutes les ressources de sa vaste expérience, mais inutilement; il aspire au moment où sa cargaison

[redacted]

de biberons arrivera de Paris. Le cher maître avait d'abord pensé que l'enfant en viendrait à bout, il avait même promis de conduire la chose à bien, grâce à quelques procédés mystérieux qu'il réserve pour les grandes circonstances, mais il a dû y renoncer et il est prêt à s'avouer vaincu. Madame m'a prié d'écrire à M. Gintrac pour qu'il nous envoie de Bordeaux une nourrice irréprochable, mais M. Deneux n'est pas trop d'avis de confier ce soin à un tiers. Il se réserve de choisir la femme qui conviendra le mieux pour remplir cette haute mission.

Il n'a pas fallu moins qu'une affaire de cette importance pour le distraire des soucis que lui cause sa lettre d'hier. Il en parle à chaque instant et, à cette occasion, la princesse m'a dit que la lettre écrite par Mme d'Hautefort à Mme la princesse de Bauffremont avait été en quelque sorte dictée par elle-même, et qu'elle avait voulu que sa dame d'honneur la signât, chose dont elle se fût volontiers dispensée. Un écrit de ce genre est très significatif, je ne doute pas qu'il ne fasse grand bruit parmi les fidèles auxquels il est destiné.

Ce matin, à neuf heures, M. Dubois nous a fait ses adieux. Il part pour Libourne. Il restera quelques jours chez M. le duc Decaze, où il est attendu, puis il s'arrêtera également à Angoulême chez des amis et il n'arrivera à Paris qu'après quelques stations analogues. Le cher maître a pris congé de nous tous dans des termes affectueux, il a embrassé tout le monde, suivant son habitude; et il a paru vouloir effacer de certains esprits quelques impressions fâcheuses, mais je ne crois pas qu'il y ait réussi. Cependant tel est le prestige de sa haute renommée, de son grand âge, de sa figure si remarquable, de son caractère bien-

veillant et paternel, que chacun l'a entouré de soins attentifs et respectueux jusqu'au moment où sa chaise de poste a pris la route de Saint-André-de-Cubzac. Les petits nuages qui se sont élevés à diverses reprises entre lui et quelques-uns des hôtes de la citadelle ne laisseront pas, du moins je l'espère, de traces très durables, et l'on saura tenir compte des circonstances pénibles qui les ont fait naître. Le baron Dubois eût certainement conservé toute son influence sur son entourage si son séjour dans la citadelle eût été un peu moins long.

Vers deux heures, Madame, ennuyée de son oisiveté, m'a demandé à lire quelques journaux. J'en ai choisi quatre, en ayant bien soin de ne pas lui donner la *Quotidienne*, où se trouve une longue lettre de M. de Kergorlay, pleine d'invectives contre le Gouvernement et de démentis les plus violents contre tout ce qui a été dit jusqu'ici sur le mariage secret de Mme la duchesse de Berry, sur sa grossese, etc. Je craignais que ce factum de haut goût ne causât à notre malade quelques émotions trop pénibles. Par malheur, M. Deneux, qui tenait en main l'*Echo*, dans lequel cette lettre est reproduite en entier, le donna à Son Altesse Royale, et ses yeux tombèrent aussitôt sur cette pièce. Je reconnus bientôt que mes craintes étaient vaines, car Madame se mit à lire à haute voix cette lettre si peu mesurée et se contenta de dire :

« — Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est un ex-
« cellent homme, mais il est fou, et il ira tout droit à
« Charenton. Je le plains, mais je le plaindrais bien
« davantage s'il ne devait pas s'y trouver en si bonne
« compagnie ; MM. de Marcellus, de Conny ont pris
« les devants depuis longtemps ; la réunion sera
« nombreuse. »

[redacted]

Si la princesse s'est assez peu émue de cette épître, il n'en a pas été de même de M. Deneux, dont le baromètre est arrivé subitement à la tempête. Le cher maître voit dans ces démentis une grave atteinte à sa probité; il ne permet pas que l'on mette en doute sa bonne foi, son honneur; et il affirme qu'après la publication de l'acte de naissance, il intentera un procès à quiconque n'acceptera pas son témoignage. Mme la duchesse de Berry le calme par de bienveillantes paroles et l'engage à ne pas donner la moindre attention aux propos extravagants de ceux qui nieraient la lumière du soleil, s'ils avaient quelque intérêt à soutenir qu'il fait nuit.

Nous sommes revenus longuement sur la conversation d'hier. La princesse a parlé de ses projets d'avenir et cela en termes si simples, si naïfs, qu'on sent en l'écoutant, qu'il n'y a pas d'arrière-pensée. Elle a dit que la petite fortune du comte Hector Lucchesi-Palli était mal administrée, comme le sont en général les terres des nobles en Sicile. Les revenus sont susceptibles de s'accroître par suite d'une surveillance active et intelligente, et son but à elle, c'est de se retirer à Palerme et de vivre dans une tranquille obscurité. Elle a besoin d'une existence calme, elle est lasse du monde, il lui faut du repos, du bonheur, et elle espère trouver tout cela dans son prochain avenir. Les agitations de la politique ne lui conviennent plus, elle a besoin de vivre désormais pour ceux qu'elle aime et aussi pour elle-même.

Les projets de voyage reviennent toujours dans nos entretiens. Madame s'occupe activement des mesures à prendre pour son prochain départ. Elle a demandé à M. Deneux s'il consentirait à l'accompagner jusqu'en Sicile, et le cher maître a répondu aussitôt: « Jusqu'au

bout du monde! » Mme d'Hautefort présente à cette conversation, a manifesté le désir de ne quitter Madame que quand elle serait rendue à Palerme. On voit que le terme de la captivité approche, que chacun s'abandonne au bonheur de se sentir libre et que les goûts de voyage sont partagés par tout le monde.

Le général Bugeaud, vivement sollicité par plusieurs messages de Mme la duchesse de Berry, a expédié aujourd'hui même une dépêche télégraphique à l'adresse de M. le président du Conseil des ministres. Il s'agit de préparer la grande affaire du départ. Le gouverneur a exposé le vif désir qu'a la princesse de se rendre de Blaye à Palerme au moyen d'un bateau à vapeur semblable à ceux qui font le service de Bordeaux à Nantes, à Brest et au Havre; elle voudrait même que le commandement de ce bâtiment fut confié au capitaine Mollier de la *Capricieuse*, qu'elle connaît, dont elle fait beaucoup de cas, et qui lui inspire une pleine confiance. On voit que Madame ne perd pas de temps, elle a hâte d'assurer son départ, et tout indique le vif intérêt qu'elle attache à tout ce qui se rapporte à cette question capitale.

A la suite d'une nouvelle tentative pour faire prendre le sein à sa petite fille, Madame a reproché à M. Deneux de ne pas la seconder dans cette entreprise, et il y a eu à ce sujet une petite scène assez vive. Le cher maître, qui n'a pas oublié les graves objections de M. Gintrac à l'accomplissement de ce projet, renonce peu à peu aux biberons naturels ou autres; il incline visiblement aujourd'hui vers une nourrice venue de Bordeaux ou de tout autre endroit, et son changement d'opinion fait bondir la princesse. M. Deneux invoque les tentatives inutiles, il argumente vigoureusement, mais Madame ne se laisse pas convaincre et elle repro-

che à son accoucheur de ne pas avoir de caractère. M. Deneux lève sa tête de Picard, il riposte et finit par alléguer l'opinion de M. Gintrac et celle des gros bonnets légitimistes de Bordeaux. Mme la duchesse de Berry a voulu savoir tout ce que M. Gintrac nous avait rapporté à ce sujet, et alors, baissant la tête et les yeux humides, elle a dit. « — Il faut donc encore leur faire ce « sacrifice! Quand aurai-je fini? »

Mme d'Hautefort est enchantée de l'issue de cette affaire. La noble dame n'approuvait pas ces élans de tendresse maternelle et elle ajoute en manière de péroraison : M. le comte Hector est peut-être comme beaucoup de maris qui n'aiment pas les femmes nourrices.

La princesse, espérant trouver quelque appui auprès de moi, m'avait interpellé très vivement pour avoir un avis favorable à ses prétentions, mais je me suis borné à traiter la question médicale et j'ai dit que la santé de Madame ne me paraissait pas assez vigoureuse pour résister aux fatigues d'un semblable travail.

En attendant une décision dernière, la petite fille, qui est toujours engourdie dans un sommeil réparateur, boit de temps en temps de l'eau sucrée, du lait coupé ; Mme Hansler s'acquitte à merveille de ses fonctions provisoires. Nous avons commencé aujourd'hui même à voir des nourrices. Il nous en pleut de tous les côtés et avec les recommandations les plus étranges. Cette exhibition d'appas blaysois préoccupe énormément M. Deneux. Il a un coup d'œil d'aigle pour scruter les corsets. Rien ne lui échappe.

Ce soir, à l'occasion d'un petit berceau un peu court dans lequel je posais la jeune Anna, Madame me dit en riant :

« — Docteur, prenez garde que ma fille ne devienne « bossue. On dit que les bosses sont comme la goutte; « cela saute une génération.

— Je ne savais pas que madame eût des rachitiques dans sa famille.

« — Ce n'est pas dans la mienne, mais dans celle « de mon mari. Sa mère est aussi bossue qu'on puisse « l'être ; je ne voudrais pas que ma chère Anna lui « ressemblât sous ce rapport. C'est, du reste, une « femme de très grand mérite, et qui n'a pas plus « de 52 ou 54 ans. Elle a une sœur bossue comme « elle, et qui a eu beucoup de très beaux enfants. « Une de ses filles, entre autres, fait furçur à Naples. « C'est une grande brune, superbe, et on ne peut plus « aimable. »

Les hasards de la conversation ont conduit à parler des plaisirs champêtres de la vie bourgeoise. Madame a fait un si bel éloge de la retraite, du bonheur intime et des jouissances de la solitude, que tout cela ressemblait fort aux bergeries de Florian. La princesse est lasse du monde, elle est bien décidée à le fuir sans retour, enfin à vivre un peu pour elle après avoir tant sacrifié aux devoirs de sa position.

Ces sentiments exprimés avec une énergique franchise n'ont paru être très peu du goût de Mme d'Hautefort. La dame d'honneur, je le crois, est revenue sur ses projets de voyage de ce matin. Elle parle de l'horrible mal de mer, en femme qui ne s'exposera pas volontiers à ce genre de supplice, et je serais bien surpris si quelque indisposition subite ne venait pas à se manifester au moment de monter à bord du navire qui emportera la princesse.

Déjà plusieurs fois, Mme la duchesse de Berry s'est exprimée sur ses projets d'avenir et toujours j'ai remar-



qué dans sa parole et dans sa physionomie une intention formelle de renoncer à la vie politique. On voit qu'elle est fatiguée des agitations qu'entraîne son rôle de mère du prétendant au trône de France; elle désire le repos et je la crois très sincère dans ses vœux de retraite. Pauvre femme, bien mieux faite pour l'existence tranquille des classes moyennes de la société que pour les tempêtes qui viennent assaillir les têtes couronnées ! Je crois qu'il est juste de dire de la princesse comme d'Auguste : *Elle aspire à descendre.*

Lundi 13 mai.

Ce matin, de très bonne heure, Mme la duchesse de Berry s'est trouvée un peu malade; une fluxion laiteuse assez forte a été l'occasion de nouveaux essais, tout aussi infructueux que les précédents. M. Deneux a déclaré à la pauvre mère qu'elle devait renoncer au bonheur de nourrir son enfant et qu'aujourd'hui même nous allions définitivement arrêter une nourrice. J'ai été témoin de regrets, de plaintes et de larmes; mais nous n'avions aucun moyen d'en adoucir l'amertume.

Aussitôt après le déjeuner nous nous sommes plongés de nouveau dans un examen approfondi des poitrines bien pensantes, des seins légitimistes qui nous arrivent en foule. Oh! Jean-Jacques Rousseau, grand partisan de l'allaitement maternel, tes principes sont en honneur au bord de la Gironde, mais combien ces fonctions si respectables sont incompatibles avec la beauté des formes, et que ces fécondes mamelles s'éloignent du type consacré par le génie des artistes grecs !

Une dame de Blaye m'avait discrètement recom-



mandé une personne qui m'a d'ailleurs offert toutes les qualités physiques d'une bonne nourrice. Il s'agit d'une jeune fille de dix-huit ans, jolie, charmante et qui a beaucoup plu à Mme la duchesse de Berry.

La malheureuse enfant, séduite par un vieux libertin, a caché sa honte dans une petite chambre d'où elle n'est pas sortie une seule fois depuis six mois. La princesse pense que les filles-mères sont dans les meilleures conditions pour devenir d'excellentes nourrices, et je suis fort de cet avis; mais les conseillers du pavillon ont allégué la morale, le *decorum*, et il a fallu abandonner ma pauvre protégée.

Notre choix s'est arrêté sur une jeune femme de vingt-deux ans, déjà mère de deux enfants et qui remplit à merveille toutes les conditions du programme. Son mari, qui était pêcheur, a eu le malheur de perdre son canot ; cette ruine l'a mis dans l'obligation de s'embarquer comme matelot à bord des bâtiments qui font le cabotage du golfe de Gascogne. Il est au service d'un armateur de Bordeaux.

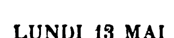
Nous avons conduit auprès de la princesse cette nourrice et sa vieille mère, et Madame s'est vivement intéressée aux petites affaires du jeune ménage. Elle a demandé le prix d'une barque de pêcheur; son désir est d'en acheter une pour rétablir le jeune couple et remettre à flot l'instrument de la fortune. Mme la duchesse de Berry a vraiment une bonne âme! Elle s'enquiert avec empressement et intérêt de ces souffrances intimes trop souvent négligées par les personnes qui ne savent pas les comprendre; elle entre à cet égard dans des détails qui prouvent combien elle a le cœur bienveillant et l'esprit observateur, et sa main délicate et généreuse sait appliquer le remède qui convient le mieux à la nature du mal. J'estime beaucoup cette qua-

lité qui, est rare parmi les grands de la terre. La duchesse de Berry n'est pas femme à donner une épingle en brillant ou un porte-crayon en or à quelque pauvre diable qui manque de chemises. Elle sait récompenser à propos, reconnaître un service en offrant à celui dont elle est l'obligée, la chose qui lui convient le mieux, dont il a le plus besoin ou dont il a le plus envie.

Le général Bugeaud a reçu de M. le ministre de l'intérieur une dépêche contenant beaucoup de compliments sur la manière dont les choses se sont passées. M. d'Argout trouve le procès-verbal excellent et l'acte de naissance tout à fait inattaquable. Il ajoute que le Roi est pleinement satisfait. Je voudrais bien savoir quelle part me reviendra de ces éloges flatteurs.

M. d'Argout nous annonce que M. le comte de Mesnard doit quitter Paris, le 12 au soir, pour se rendre à Blaye, et que Mlle Lebeschu, femme de chambre de la princesse, est sur le point d'en faire autant. Le général m'a chargé d'annoncer ces deux nouvelles à Mme la duchesse de Berry et elle en a paru enchantée. L'espoir de revoir bientôt ses amis dont elle est séparée depuis longtemps, exerce une heureuse influence sur son esprit, et à cette occasion, elle s'abandonne aux promesses de la liberté future. Elle parle de son voyage maritime avec beaucoup de gaieté; M. Deneux est considéré comme faisant partie de la suite de la princesse, et cela nonobstant ses regrets de quitter sa famille, sa crainte du mal de mer et autres soucis qu'allègue le cher maître. J'avoue que je le plains peu. Une excursion en Sicile et par conséquent en Italie, ne me paraît pas une chose bien regrettable; je voudrais bien avoir une pareille perspective !

J'ai écrit à M. le ministre de l'intérieur pour lui dire



que ma mission est à peu près terminée et que j'ai besoin de nouvelles instructions. Le général Bugeaud pense que je ne pourrai quitter Mme la duchesse de Berry qu'au moment où elle s'embarquera pour Palerme. A vrai dire, je ne demande pas mieux; tout ce qui se passe ici m'intéresse beaucoup et je ne tiens pas à m'éloigner de ce théâtre historique avant la clôture du drame dont j'ai été témoin. J'avoue même que je serais enchanté d'accompagner la princesse jusqu'au terme de son voyage. J'ai écrit un mot à ce sujet au cher doyen de la Faculté de médecine de Paris. S'il croit devoir agir en ce sens auprès de M. le ministre de l'intérieur, je profiterai avec empressement d'une si charmante occasion de voir des contrées lointaines dont le nom seul me fait battre le cœur et qui stimulent au plus haut point ma curiosité.

M. Gintrac m'écrit à la hâte qu'il m'expédie sous bonne escorte, une fille-mère ayant un lait de six mois, et qui a fait hier sa première communion. C'est très édifiant, sans doute, mais cette nourrice, confite en sainteté de fraîche date et qui répare le temps perdu, arrivera un peu trop tard. M. Deneux est convaincu de l'excellence de notre choix; aussi la protégée de M. Gintrac retournera au grand hôpital de Bordeaux, près des bonnes religieuses qui ont travaillé si efficacement à sa conversion.

Mme d'Hautefort a écrit de nouveau à Mme la princesse de Bauffremont et, comme je l'avais pensé, la belle dame annonce à sa correspondante qu'elle sera forcée de se séparer de la princesse. Elle expose les nombreux inconvénients qu'aurait pour sa santé un long voyage sur mer; elle prie Mme la princesse de Bauffremont de proposer sa place à Mme de Montaigu, mais avec toutes les libertés possibles de ne pas accepter. Si

Mme de Montaigu ne peut pas accompagner Mme la duchesse de Berry, on ferait la même proposition à Mme de Casteja, et je crois, Dieu me pardonne, que le nom de cette dame d'honneur était suivi d'un *et cœtera*. Que vous en semble? Il y a là quelque chose de singulier. Les bons amis de cour pourraient bien manquer d'empressement dans cette occasion suprême, et nous autres observateurs, nous trouverons peut-être bientôt que le vers du poète :

> Tempora si fuerint nubila, solus eris.

s'applique merveilleusement à Mme la duchesse de Berry. Au fait, diront beaucoup de gens, la princesse de sang royal s'est mésalliée; elle n'est plus que simple comtesse, à quoi bon une cour, des dames d'honneur et autres privilèges d'un rang qu'elle n'a plus. Je ne serais pas étonné que cet abandon, qui est la logique des ingrats, se manifestât bientôt et vînt concourir à faire tomber le bandeau qui reste peut-être encore sur les yeux de notre pauvre princesse.

Les illusions de la grandeur doivent se perdre difficilement. L'habitude de compter sur le dévouement de leur entourage donne aux rois la fatale erreur dont les cruels retours de la fortune les guérissent à peine. Il faut une longue et rude expérience des hommes pour apprendre à les connaître, et peu de personnes, parmi celles dont je parle en ce moment, savent tout l'égoïsme que recèle le cœur d'un courtisan. Mme la duchesse de Berry, peu indulgente pour les gens de son parti, ne leur rend pas encore complète justice: elle apprendra à ses dépens que les graves changements survenus dans sa position sont un écueil où viendront se briser la plupart des beaux sentiments dont se parent ses prétendus amis. Je lui ai sou-

vent entendu dire, et ce soir même elle me l'a répété :

« — Mon rôle politique est fini ; je veux vivre tran-
« quille, loin des affaires et du monde. Aussi je m'at-
« tends à être abandonnée par le monde, et surtout
« par les gens d'affaires ; mais je ne regrette rien de
« ce côté. Ma nouvelle famille et quelques amis, voilà
« tout ce qu'il me faut. Je fais bon marché du
« reste. »

Ceci me paraît fort sage ; mais il faudra voir si ces bonnes résolutions tiendront contre l'expérience.

Mardi 14 mai.

Ce matin, de très bonne heure, j'ai trouvé Mme la duchesse de Berry un peu préoccupée. Elle écrivait au crayon, et quand je lui eus fait observer que ce genre de travail, dans son état de santé, pouvait avoir de graves inconvénients, elle déchira son brouillon et le fit jeter au feu par Mme Hansler.

« — Je voulais écrire à M. de Kergorlay pour tâ-
« cher de lui faire entendre raison. Mais à quoi bon ?
« Ces sortes de têtes bretonnes ne voient rien, ne
« veulent rien comprendre. Ces messieurs nient tout,
« cela est fort commode ! Mariage... impossible !
« Accouchement... archi-impossible ! Que ne nient-ils
« aussi que je sois femme ! Ce sont de vrais fous ! »

— Je ne dis pas non, au contraire ; mais si Madame entreprend la guérison de ces sortes de malades, elle aura fort à faire ; aussi je demande que ce traitement moral soit remis à trois mois.

« — Oui, et pendant ces trois mois l'on continuera
« de crier, de clabauder, et tout cela retombera sur
« ma tête ! Pensez donc quel tort cela me fait auprès

« du roi Charles X et de Mme la Dauphine! Si je « n'écris pas moi-même, on refusera de croire ceux « que je chargerai de ce soin. Ma position est bien « embarrassante! »

Nous aurions pu longtemps continuer cet entretien; mais M. Deneux est arrivé, et Mme Hansler s'est mise en devoir d'arranger la petite Anna. Chaque matin, en effet, la femme de chambre exécute, sous la haute surveillance de l'accoucheur de Madame, une revue générale de la petite fille, et le cher maître formule ses prescriptions à propos d'une foule de particularités hygiéniques ou autres. Au milieu de ce travail, Mme Hansler me fait remarquer la forme charmante des pieds de l'enfant. — Cela ne m'étonne pas, dis-je, Mlle Anna a de qui tenir. La petitesse des pieds et des mains est un signe de bonne race : les Orientaux, grands connaisseurs en généalogie, font le plus grand cas de ces caractères physiques d'une illustre origine.

« — Vous avez raison, docteur, et, si je ne me « trompe, lord Byron, qui était de bonne souche, a « parlé quelque part de cette manière de penser des « Turcs et surtout des Arabes. Beaucoup de grands « hommes ont tiré vanité de la forme de leurs mains « et de leurs pieds, témoin votre cher Bonaparte. « C'est pour cela que tant de gens se mettent à la tor- « ture pour se faire un beau pied. Pour moi, j'ai tou- « jours redouté les chaussures étroites : j'ai remarqué « que cela rend méchant. Une femme gênée dans ses « souliers de bal ne pourra jamais se montrer aimable. « Elle est susceptible, maussade, trop rouge ou trop « pâle, suivant ses nerfs, et cette rage d'avoir un petit « pied lui fait perdre tous ses avantages. Mes pieds et « mes mains m'ont causé bien des inquiétudes en Ven-

« dée. Souvent déguisée en petit garçon, les chaus-
« sures seules ne pouvaient m'aller, et il fallait m'en
« donner dont la forme ne convenait pas au reste du
« costume. Je ne pouvais pas porter de gants, aussi
« j'étais obligée de me noircir les mains avec de la
« terre pour masquer leur blancheur. Souvent aussi je
« me couvrais la tête avec un bonnet ou avec un cha-
« peau à larges bords. Mon langage aussi était un
« obstacle à la perfection de mon déguisement, et dans
« bien des cas il fallait beaucoup de soin pour me
« dispenser de prendre part à la conversation. Un
« jour, j'étais assise en croupe derrière un gros pay-
« san à qui l'on m'avait confiée et bien recommandée,
« vous pouvez le croire. Il se retournait à chaque
« instant pour me regarder et finit par me dire qu'il
« était sûr que j'étais Henri V. Je ne lui dis pas non,
« et il aura gardé cette opinion. En entrant à Nantes,
« j'étais habillée en paysanne, bien fatiguée d'une
« longue course pendant laquelle j'avais souvent porté
« mes souliers dans ma main; je marchais tout dou-
« cement le long des grands ponts, lorsque je me
« trouvai tout à coup nez à nez avec un peloton de
« grenadiers commandé par un ex-officier de la garde
« royale que je reconnus parfaitement. Ce lieutenant
« me regarda avec beaucoup d'attention. Je me crus
« prise; mais il passa outre et moi aussi. J'en fus
« quitte pour la peur, et c'est le cas de dire que j'étais
« dans mes petits souliers. »

Ces souvenirs, qui arrivaient en foule, me tenaient fort attentif; j'aurais bien voulu que Mme la duchesse de Berry ne s'arrêtât pas en si beau chemin. Le hasard, qui est pour moi le dieu inconnu des anciens, me vint en aide et, à l'instant où Mme Hansler, après

avoir emmaillotté l'enfant, le replaçait dans son berceau, je lui dis :

— Allons, bel oiseau rose, vous voilà dans votre nid de soie. Tâchez d'être gentille et ne vous plaignez pas de votre cachette, car votre chère mère n'en a pas toujours eu une semblable à sa disposition.

« — C'est vrai! s'écria Madame; il s'en fallait bien
« que je fusse aussi à mon aise dans la cachette de
« Nantes que Mademoiselle l'est dans la sienne! Grand
« Dieu! quand j'y pense, je puis à peine le croire.
« Quatre personnes dans une pareille niche, et quelles
« personnes encore! M. de Mesnard est grand comme
« vous, docteur, et cette pauvre Stylite de Kersabieck
« est presque aussi grande que M. de Mesnard. Puis
« M. Guibourt, qui n'est ni mince ni petit, et enfin moi,
« votre servante, qui n'était pas bien grosse alors...
« enfin!... Nous n'aurions pas été si pressés dans ce
« trou si je n'avais pas dû y cacher, avant tout, une
« petite presse portative qui tenait encore assez de
« place. Je ne voulais pas qu'elle tombât entre les
« mains des gendarmes. »

— Madame voulait la liberté de la presse! Absolument comme le gouvernement de Juillet! Que ne le disiez-vous plus tôt!

« — Ce que c'est que le mauvais exemple! Mes
« deux calembourgs ont entraîné le vôtre qui ne vaut
« guère mieux que les miens. Comment ai-je le cou-
« rage de plaisanter de tout ceci? Je vous assure qu'il
« n'y avait pas le moindre mot pour rire pendant dix-
« sept heures. Nous y étions véritablement au sup-
« plice. On ne sait pas combien le temps est long
« dans de pareilles circonstances! La tête s'égare en
« tristes réflexions, le courage faiblit, le moral
« s'altère...

— Sans compter le physique, ajoutai-je, qui doit souffrir d'une manière presque insupportable, car enfin...

« — Oui, oui, je vous comprends; et notez que « nous étions en train de deviser quand la maison fut « envahie. Il fallut bien en passer par là. Nécessité « n'a pas de loi et le respect des convenances dut être « mis de côté. Et voyez la Providence! On fait res-« source de tout en pareil cas. Pendant la nuit, les « gendarmes, qui gardaient la chambre, eurent froid, « ils allumèrent dans la cheminée un feu qui ne « réchauffait pas qu'eux, car bientôt la plaque de « fonte, formant la porte de ma cachette, devint brû-« lante et nous incommoda beaucoup. La chaleur « entrenue par une masse de vieux journaux devenait « insupportable ; ces messieurs écartaient les ardoises « qui recouvrent cette partie du toit, et nous cher-« chions par là un peu d'air frais dont nous avions le « plus grand besoin. Enfin, la plaque devint presque « rouge; ma robe, en contact avec elle, était déjà « brûlée en plusieurs endroits, et nous fûmes heureux « de pouvoir prévenir cet incendie avec nos mouchoirs « imbibés de *pipi*. La situation était vraiment horrible, « et il fallait bannir toute cérémonie. A la guerre « comme à la guerre! »

Tout cela a été dit vivement, gaiement, et je n'ai pas cru devoir m'abstenir de certaines plaisanteries faciles qui se présentaient tout naturellement. Les gendarmes faisant feu contre Mme la duchesse de Berry, la *Quotidienne* et la *Gazette de France* brûlant la mère de Henri V, la guerre civile allumée chez les dames Duguigny, les moyens de l'éteindre choisis et employés par Mme la duchesse de Berry; tout cela et bien d'autres choses encore fut dit, commenté, discuté

et les répliques ne se firent pas attendre. Nous poussions des éclats de rire du meilleur aloi, lorsque M. Deneux, à qui Martin, le valet de chambre, venait de remettre un paquet de lettres, se leva furieux contre les gens qui lui écrivent sans affranchir leurs épitres.

— On me ruinera en ports de lettres. Dans le mois qui suivit la naissance de Henri V, j'en ai payé pour plus de 500 francs. De toutes parts l'on m'adressait des pétitions, des placets que l'on me suppliait de mettre sous les yeux de Madame. On demandait des secours, des places, des commutations de peines, des grâces; c'était une pluie d'épitres de gens intéressés qui me prenaient pour le canal le plus certain des faveurs de la princesse. Au reste, la poste est mon cauchemar. Après la révolution de Juillet, lorsque je publiai ma lettre à l'occasion de la proposition de M. de Bricqueville, il m'arriva de tous côtés des félicitations en fort beau style, mais non franches de port, et cette affaire m'a encore coûté beaucoup d'argent. Vous verrez que celle-ci ne sera pas moins onéreuse pour moi!

Madame, fort en train de rire, ne s'en fait pas faute à l'occasion de ces lamentations de son fidèle; elle le console en lui disant que la poste, dont il dit tant de mal, va lui apporter bientôt des nouvelles de M[me] Deneux et de ses amis. Et puis elle ajoute :

« — Quand vous serez en Sicile, vous ne vous
« plaindrez que de la lenteur et de la rareté des cour-
« riers. De Paris à Palerme, une lettre met vingt jours
« et vous regretterez alors de n'en pas recevoir plus
« souvent. La Sicile est un singulier pays; l'on se
« croirait au milieu de l'Asie; mais, sauf certains in-
« convénients, il y a de quoi s'y plaire énormément.
« J'y ai passé les treize premières années de ma vie.

« Le comte Hector y a été élevé comme moi. Il y fait « très chaud et souvent le thermomètre monte à « 30 degrés à l'ombre. Mais on sait se préserver de la « chaleur : on ferme tout, on se cache au fond des « appartements, on reste en chemise et les élégantes « se couchent sur des matelas recouverts de satin « noir. Je déteste cela. Au moindre mouvement, le « lit craque et produit un frôlement insupportable. « J'en avais les nerfs agacés. Au reste, on a beau « faire, on sent toujours une sorte d'accablement très « pénible, surtout quand il y a *sirocco*, et alors toutes « les ressources échouent contre ce mal sans remède. « Les enfants du peuple restent nus jusqu'à sept ou « huit ans. Ils sont noirs, maigres et assez laids. « Cependant les hommes sont en général beaux et « vigoureux, très bruns et d'un aspect plein de fierté. « Les femmes sont brunes et l'on voit qu'elles sont « d'une belle race. Deux de mes sœurs et moi, nous « étions regardées comme des merveilles ; on nous sui- « vait partout parce que nous étions blondes, blanches « et roses. Mon cher papa Deneux, quel dommage ! Le « soleil gâtera votre teint et Mme Deneux ne vous « reconnaîtra plus ! Pour moi, je ne brunis pas beau- « coup pendant l'été et l'hiver me remet aussitôt. J'ai « vu Mme de Meffray rôtie en cinq minutes par un rayon « de soleil. Cela tient à certaines qualités de la peau. « Celles qui sont fines et sèches n'ont pas l'inconvé- « nient de noircir aussi facilement. »

M. Deneux, qui a fait trêve à ses regrets intéressés, demande à Mme la duchesse de Berry comment on s'habille dans ce beau pays africain ; il veut savoir si les maisons sont commodes, si l'eau est abondante et pure ; il s'informe des habitudes médicales de la société palermitaine, il arrive ainsi aux accoucheurs, aux

sages-femmes et aux nourrices. Le cher maître ne sort pas de là, et tout naturellement il demande si le beau sexe sicilien porte des corsets ; c'est sa marotte, son dada, et de quelque point que parte un entretien avec lui, l'on peut être assuré qu'au moyen de transitions qui lui sont familières, la grande question des nourrices finira par arriver à l'ordre du jour.

Donc, Mme la duchesse de Berry a eu à répondre à une interpellation directe et voici ce qu'elle a dit :

« — Les dames de Palerme adorent les modes pari-
« siennes, qui leur vont fort mal. Dans les pays
« chauds, les femmes ne brillent pas généralement par
« la tournure ; elles sont petites et un peu grosses,
« aussi les costumes de Paris leur conviennent peu.
« La classe inférieure est caparaçonnée de corsets en
« baleine, très durs, lacés par devant et qui soutien-
« nent bien la gorge sans la gêner. Personne ne tient
« à avoir la taille fine, on ne se serre pas, ce qui serait
« d'ailleurs insupportable en raison de la chaleur
« excessive. Pour mon propre compte, je n'ai jamais
« pu supporter les corsets avec lesquels on voulait
« m'étrangler en arrivant en France. Je m'arrangeais
« de façon à ne pas me laisser serrer, à sentir mon
« corset rouler autour de moi. Que de fois, le soir, en
« rentrant chez moi, pendant que l'on se préparait à
« me déshabiller, je me suis déshabillée moi-même,
« tout d'une pièce, en faisant tomber tous mes vête-
« ments ! Je sortais de mon étui, je me tirais de là
« comme une épée du fourreau, au grand étonnement
« de mes femmes de chambre, au grand scandale de la
« vieille *** qui voulait gouverner mes atours et ma
« personne. Mais je n'étais pas de cet avis, je n'ai
« jamais voulu souffrir que l'on me ficelât ainsi.

« Palerme est une belle ville, quoique bien déchue

« depuis que la cour se tient à Naples. Le vice-roi
« a 20 ans. C'est un de mes plus jeunes frères.
« Il n'aura de cour que quand il sera marié. Les
« nobles, quand ils sont jeunes, passent leur temps
« en voyage. Plus tard, il se marient et deviennent
« les habitants du Casino; ils flanent, badaudent et
« s'ennuient de leur mieux. Les femmes vont dans
« les églises, dans les couvents où elles font des
« visites à leur parents ou amies. Le soir, on se
« promène en voiture au bord de la mer : vous verrez
« que c'est une chose charmante, un peu plus char-
« mante, je vous prie de le croire, que la promenade
« des Champs-Elysées ou du bois de Boulogne. Il y a
« quelques palais, mais vieux et délabrés, par la
« raison que la plupart des grandes familles habitent
« Naples. C'est là un grand grief de la Sicile insulaire
« contre la Sicile continentale. Palerme réclame la
« primauté et voudrait être le siège du Gouverne-
« ment, elle voudrait au moins partager cet avantage
« avec Naples; enfin elle attribue sa décadence à
« l'éloignement du Roi et des grands pouvoirs de
« l'Etat, mais il est bien difficile de la satisfaire. »

On voit par ces longs récits que Mme la duchesse de Berry jouit maintenant de toute sa liberté d'esprit. Elle met dans sa conversation un assaisonnement de bonne humeur qui nous promet des distractions futures capables de compenser la somme des ennuis passés. Nous ne négligeons rien pour l'entretenir dans ces heureuses dispositions, dont l'influence ne peut manquer de réagir sur sa santé générale. La petite maladie signalée avant-hier n'a eu qu'une très courte durée et déjà l'appétit se fait sentir. Un bon sommeil répare les fatigues anciennes et bientôt il ne

[redacted]

restera plus de traces des maux qui nous ont tant inquiétés.

Le général m'a prié de prodiguer mes bulletins à M. le ministre de l'intérieur et je n'y manque pas, bien que M. le comte d'Argout soit à mon égard muet comme la tombe. Tous les jours j'expédie mon courrier contenant les notes les plus exactes sur l'état sanitaire du pavillon et, nonobstant, je ne vois rien venir de Paris. Pourtant il serait bien nécessaire que je susse sur quel pied danser. Mais la grande affaire est terminée et les accessoires doivent être négligés. Le doyen avait raison. Les plus grandes choses n'ont qu'une importance passagère, elles sont nécessairement et même promptement remplacées par d'autres qui ont bientôt fait oublier les premières. Si l'on songeait à cela au début d'une entreprise quelconque et si l'on agissait en conséquence, on tirerait meilleur parti des événements ; l'on ne se servirait pas aussi souvent de la fameuse formule : *Si j'avais su!* Mais, double niais, qui t'empêchait de savoir? Pourquoi n'as-tu pas su?

La nourrice est complètement installée au pavillon. Elle sort pour aller donner le sein à son petit enfant jusqu'à ce que l'on ait trouvé une femme qui puisse la remplacer définitivement. M. Deneux ne voit pas d'inconvénient à ces excursions, parce que le mari est absent, mais je lui ait fait remarquer que ce n'était pas la seule chose à craindre et que ces promenades pouvaient nuire à plus d'une personne. Le cher maître n'est pas de cet avis, mais comme, après tout, cela n'est pas de mon ressort, je laisse faire.

Notre soirée a été fort calme. M. de Brissac est toujours d'un sang-froid que j'admire. Il attend avec une fiévreuse impatience le moment de quitter Blaye,

et cependant il ne dit rien. Son visage impassible ne trahit aucun des ennuis qui l'accablent; il se promène silencieusement dans le jardin, il est toujours d'une exquise politesse avec tout le monde, enfin sa résignation paraît complète. Mme d'Hautefort est loin de pratiquer à un aussi haut degré cette vertu chrétienne; elle exprime vivement son désir de reprendre le chemin de l'Anjou, et ses plaintes ne deviennent pas moindres à mesure que le terme de la captivité s'approche.

Le général vient tous les jours demander des nouvelles de la santé de Mme la duchesse de Berry. La princesse le reçoit gracieusement, la conversation entre eux est facile et cordiale et tout annonce un échange de bienveillance mutuelle. Mme d'Hautefort guerroye toujours avec le gouverneur, mais ce sont des escarmouches légères au lieu de ces batailles rangées qui jetaient le trouble dans la solitude du pavillon.

Mercredi 15 mai.

La journée a été énormément remplie; j'ai peine à me reconnaître dans la multitude de souvenirs qui viennent m'assaillir. Hâtons-nous donc de les récolter pendant qu'ils sont tout récents.

A huit heures et demie je suis entré dans la chambre de Mme la duchesse de Berry. Je tenais à la main un pli qui m'avait été envoyé par le général. La princesse, en apercevant ce papier, m'a dit :

« — Docteur, vous avez une tournure de chargé
« d'affaires. Que tenez-vous là?

« — Madame, c'est un petit billet doux ministériel,
« arrivé sur les ailes du télégraphe.

[redacted]

« — Oh ! voyons bien vite. C'est peut-être un « contre-ordre ou quelque autre anicroche de même « nature. »

Pendant ce temps Mme Hansler s'empressait d'ouvrir les rideaux pour laisser arriver un peu de jour. La princesse lit rapidement la dépêche dans laquelle il est dit qu'une frégate remplacera le bateau à vapeur demandé par Madame.

« — Allons, bon ! première anicroche, et ce ne sera « pas la dernière. Un bâtiment à voiles ! Quand « arriverai-je? Si nous avons le vent bon, il faudra « au moins quinze jours, et, dans le cas contraire, « je dois compter sur un mois d'ennui. Quand je « suis venue en France, en 1816, j'ai mis douze « jours pour venir de Naples à Marseille, et cepen- « dant je montais une belle frégate. Pourvu que nos « ministres n'aillent pas m'envoyer *la Gloire*, c'est la « vieille *Duchesse de Berry* débaptisée aux Glorieuses. « J'ai assez de guignon pour tomber sur celle-là. « Convenez que ce serait taquinant?

— Oh! madame, j'espère bien que cela n'arrivera pas ; le hasard est ordinairement assez intelligent, il vous épargnera ce rapprochement qui vous serait pénible.

« — Nous verrons bien ! En attendant, je me sou- « viens qu'en venant ici, le capitaine Mollier me fit « remarquer, en passant devant Rochefort, la haute « mâture d'un grand bâtiment, et il me dit que ce « devait être une frégate. Si c'est celle-là qu'on doit « m'envoyer, tant mieux. C'est un véritable palais « flottant; tout y est disposé à merveille, et les officiers « sont ordinairement pleins d'attention pour les dames. « Au reste, je connais mon affaire, je serai malade « pendant les deux premiers jours de navigation, puis

[redacted]

« je commencerai mes promenades sur le pont et je « mangerai comme un loup. Le mal de mer est une « chose fort ennuyeuse, mais sans danger; le mieux « qu'on puisse faire, c'est de s'armer de patience. « Pour moi, je finis par rire des tristes mines de mes « compagnons d'infortunes. Il y a des gens qui souf- « frent cruellement. M. de Mesnard n'est jamais malade « à bord d'un vaisseau quelconque. Le roi Charles X « a le même bonheur; ces deux privilégiés, dans notre « trajet de Cherbourg en Angleterre, mangeaient tou- « jours et me poursuivaient, l'un avec une crosse de « chapon, l'autre avec un plat d'épinards. Je les ai « fait chasser de ma cabine, car cette cuisine me « donnait des nausées atroces. M. de Brissac est fort « malade sur mer; il devient jaune et, chose singu- « lière, il ne peut manger que des citrons. Mme d'Hau- « tefort a mal au cœur avant de monter à bord et elle « serait capable de vomir en traversant la Seine sur « le pont Royal. Et puis sa maladie.... En arrivant à « Palerme, je descendrai chez mon frère Léopold, le « vice-roi, et là je trouverai tout ce qu'il me faudra. « Louis-Philippe a un grand palais qui n'est qu'à « quelques minutes de la ville. Les jardins sont ma- « gnifiques, et le tout est loué, je crois, à une famille « anglaise. »

— Peut-être le Roi, votre oncle, mettra-t-il ce palais à la disposition de Madame.

« — Oh! je n'en voudrais pas! Il y a plus de seize « ans que je n'ai vu la Sicile, et depuis cette époque « il a dû survenir bien des changements. Il y a eu, « je crois, un tremblement de terre qui a fait des « ravages. Le jeune vice-roi, Léopold, est un gentil « garçon. Si je n'avais pas eu une fille, j'aurais désiré « que mon enfant portât le nom de Léopold, qui me

[redacted]

« plaît beaucoup; cependant comme c'est celui du Roi « des Belges, cela m'en eût empêchée. »

Mme la duchesse de Berry nous a donné beaucoup de détails sur sa famille, sur sa mère, morte très-jeune, et dont elle est l'unique enfant, sur sa belle-mère et ses onze frères et sœurs, et à cette occasion, Son Altesse Royale a exécuté un véritable tour de force de mémoire en rappelant la date de naissance et les nombreux noms de baptême de cette légende princière. Ce catalogue terminé Madame, revenant à son point de départ a dit :

« — Ainsi donc ce sera une frégate! Eh bien je « serai encore prisonnière à bord ! »

— Il me semble, madame, que dans un vaisseau où vous serez passagère, il n'y aura aucune différence entre vous et vos gardiens.

« — Et moi je vous dis qu'il y en a beaucoup. On « me surveille, on pourra venir chez moi, dans ma « chambre..... »

— Mais, Madame, cela ne se fait pas, cela ne s'est jamais fait, même ici, et depuis votre accouchement, vous pouvez vous croire tout à fait libre.

« — Oh psitt.... belle liberté! j'aurais préféré « m'en aller seule, sur un bateau à vapeur, afin d'ar- « river à Palerme promptement et sans cérémonie. Il « va falloir la croix et la bannière pour aborder cette « frégate. Le général, le commandant, toute la garni- « son vont m'accompagner; nous n'en finirons pas. « Au surplus, dès que l'on saura que cette fameuse « frégate est à l'ancre dans nos environs, tâchez de « m'en prévenir aussitôt, afin que l'on s'occupe d'em- « baller mes bagages. Ce ne sera ni prompt ni facile. « Les meubles, les tableaux, les livres, je ne veux « rien laisser ici. Mais je ne serai peut-être pas libre

« d'en agir ainsi. Ma petite table-bureau que j'aime
« tant, qui m'est si commode, j'espère qu'on ne me la
« refusera pas. Mais encore une fois il faudra se hâter,
« et pour ce qui me concerne, je serai bientôt prête,
« car mon plus ardent désir, c'est de sortir d'ici ! »

Cette première séance a été fort animée; en racontant au général Bugeaud la plupart de ces conversations amusantes, le déjeuner se prolongeait au milieu des réflexions qu'elles faisaient naître. Tout en devisant ainsi, nous avons vu arriver tout à coup le docteur Gintrac, dont la présence, lorsqu'on ne l'attendait pas, a causé quelque inquiétude. Voici le motif de son voyage.

Le journal légitimiste de Bordeaux, *La Guyenne*, a essayé avant-hier d'élever des doutes sur le procès-verbal de constatation. Il a dit que Mme la comtesse d'Hautefort avait protesté contre quelques-uns des faits relatés dans cette pièce, et que son refus, ainsi que celui de M. de Brissac, de signer cet acte, venait des irrégularités reconnues et signalées par ces deux personnages.

Cette première attaque lancée par ce journal a eu beaucoup de retentissement à Bordeaux. Les incrédules, et ils sont nombreux dans cette bonne ville, ont saisi avec ardeur cette occasion d'attaquer notre œuvre, et ils ont tout nié. M. Gintrac nous apporte à ce sujet des nouvelles désolantes. On affirme là-bas que tout a été fait d'avance ; il a entendu dire au vicaire des Chartrons, qui le tenait du curé de Sainte-Croix, lequel l'avait entendu raconter lui-même par le curé de Blaye, que Mme la duchesse de Berry devait accoucher le vendredi, 10 mai, d'une fille, etc.

Ces rumeurs se sont répandues avec rapidité, elles ont pris beaucoup de consistance, car un parti politique

[redacted]

puissant qui a le plus grand intérêt à les propager, y met tous ses soins ! M. Gintrac voudrait que l'on fît venir à Blaye MM. de Conny, de Kergorlay, de Marcellus et autres, afin de leur faire voir clair en tout ceci. Suivant lui, c'est le seul moyen de les convaincre, d'arrêter leurs dénégations insensées, d'éviter enfin les mille inconvénients qui vont surgir de toutes parts.

Le général Bugeaud n'est pas du tout de cet avis, et pour mon propre compte, je trouve qu'il a parfaitement raison. Quand, au mois de mars, il a proposé à M. Ravez et à un certain nombre de légtimistes de leur ouvrir les portes de la citadelle, de les conduire jusque dans l'appartement de Mme la duchesse de Berry, ces messieurs n'ont pas accepté cette offre si loyale. Il est évident qu'aujourd'hui les coryphées du même parti refuseraient une entrevue qui leur enlèverait le droit de récriminer.

M. Gintrac, qui a beaucoup d'honnêteté dans l'âme et qui n'est homme de parti que pour l'acquit de sa conscience, est toujours disposé à guerroyer contre les esprits systématiques qui ne croient que ce qui leur convient de croire. Ces jours derniers il s'est livré à une polémique très chaude avec la *Gazette du Languedoc*, qui regarde notre œuvre comme fausse ou nulle, uniquement parce que les pièces officielles publiées ne portent pas la signature de ce médecin et parce qu'il n'a pas assisté à l'accouchement de la princesse. Toutes ces dénégations n'ont aucune valeur au fond; nous en sommes convaincus et rien de semblable ne peut prévaloir contre des actes authentiques et légaux, mais nos adversaires savent bien leur métier, ils jettent des doutes dans certains esprits crédules. La race moutonnière qui suit sans réflexion

le berger journaliste, est nombreuse et docile; on la conduit partout où l'on veut et rien n'ébranle sa robuste confiance.

Ce premier coup porté à notre édifice si laborieusement construit, nous a émus; les principaux signataires de l'acte de constatation ayant été avertis de ce qui se passait à Bordeaux et à Toulouse, il y a eu délibération sur ce point et la séance a été très animée. Voici quelques détails :

Le journal *La Guyenne* parle d'une dénégation de Mme d'Hautefort, mais sans la spécifier d'une manière précise. Cette dame n'a rien publié d'officiel; M. Gintrac n'a été chargé par elle d'aucune démarche à cet égard, et la *Gazette du Languedoc*, qui en fait mention, a reçu de notre confrère une lettre dans laquelle il réfute avec énergie l'argument tiré de son absence de Blaye pendant la nuit où la princesse est accouchée. Cet accord des deux journaux légitimistes indique un plan concerté qui nous présage des attaques nouvelles. Tout le monde a senti la nécessité de prendre une mesure capable d'arrêter ce système d'opposition; il a été décidé, séance tenante, qu'une action en calomnie serait intentée au journal *La Guyenne* par tous les signataires des actes incriminés. Il a été décidé en même temps que Mme la comtesse d'Hautefort serait avertie de cette résolution.

M. Gintrac et moi, nous allons d'abord chez M. Deneux pour lui faire part de cet incident. Le cher maître prend la chose avec un calme qui nous étonne, il trouve que ces dénégations de fous ou de gens de mauvaise foi, ne valent pas la peine que l'on s'en occupe. Il a évidemment à cet égard la façon de penser de Mme la duchesse de Berry.

Arrivés tous trois chez la princesse, cette affaire est

mise aussitôt sur le tapis par M. Gintrac, qui en expose les détails avec une lucidité parfaite.

« — Que voulez-vous que j'y fasse? dit Son Altesse « Royale. J'ai fait tout ce que l'on a voulu, tout ce « que j'ai pu pour établir la vérité, l'on ne peut rien « me reprocher ; mais ceux qui ne veulent pas croire « ne croiront jamais, quoi qu'on fasse. Voyez M. de « Kergorlay! J'ai voulu lui écrire, mais j'ai réfléchi « que ce serait peine perdue, et j'y ai renoncé. C'est « une tête qui ne voudra jamais rien entendre. Quand « il est avec sa femme et ses filles, ils parlent tous à « la fois, ils s'exaltent mutuellement et la raison s'en- « fuit aussitôt. M. de Kergorlay a toujours procédé « ainsi, par élans, par accès d'enthousiasme; il ne tient « compte de rien, et comme je ne puis pas lui montrer « mon enfant attaché à moi, il ne me croirait pas « quand même je lui dirais que c'est bien mon « enfant. »

C'est un ami sincère et dévoué de la branche aînée, dit M. Gintrac, mais un ami bien imprudent. Quand Madame vint en France l'an dernier et qu'elle passa près de Bordeaux...

« — Oh! oui, j'ai passé bien près de vous, docteur! »

M. de Kergorlay s'écria dans un salon, devant beaucoup de monde : Eh bien! que dit-on du passage de Madame?...

« Que voulez-vous faire à cela? Ils sont tous comme « lui à la *Quotidienne*; M. de Kergorlay est un des « principaux meneurs de ce journal, où l'on entend si « peu raison. »

— J'ai vu hier, dit M. Gintrac, une personne qui arrive de Paris et qui est allée dans les bureaux de la *Quotidienne*. Ces Messieurs sont dans un état d'exaltation vraiment incroyable. Si l'on exprime quelques

doutes au sujet des dénégations dont ils sont si prodigues, ils s'emportent, il vous accusent de crédulité, de tiédeur, de trahison même, et n'y a plus moyen de s'entendre. Ce même esprit de violence irréfléchie se rencontre à Bordeaux dans un certain monde ; l'on y voit surgir à chaque instant des débats orageux qui dégénèrent promptement en querelles ardentes, lesquelles s'enveniment et menacent de détruire tout rapport entre les membres du parti légitimiste. C'est là un mal immense auquel il importe de remédier le plutôt possible.

« — Je le conçois parfaitement, s'écrie Mme la du-
« chesse de Berry, mais comment faire? Une lettre
« de moi n'aurait certainement pas ce pouvoir, et
« d'ailleurs, je ne veux plus écrire. Puisque Mme d'Hau-
« tefort est mise en avant, qu'elle se charge de faire
« entendre raison aux rédacteurs de *La Guyenne*.
« Qu'elle écrive à ce journal pour l'engager à se taire
« et que tout ce tapage cesse bien vite. Voyez le beau
« résultat que cela va avoir! On va faire un procès à
« *La Guyenne*, on plaidera, on bavardera, et sur qui
« vont tomber tous les ennuis de cette bataille? Sur
« moi, tout simplement, et Dieu sait le mal qui peut
« en résulter! Je vous en prie, Monsieur Gintrac,
« arrêtez cela le plus tôt possible, je le veux, rendez-
« moi ce service qui sera beaucoup plus grand peut-
« être que vous ne le supposez. »

Madame a mis beaucoup de chaleur dans ces paroles, et M. Gintrac nous a quittés pour se rendre auprès de Mme d'Hautefort. La conférence entre ces deux personnages n'a pas duré moins d'une heure. Je manque de détails, mais le cher confrère de Bordeaux nous a dit que la lutte avait été vive et que Mme d'Hautefort refusait absolument d'intervenir dans cette ffaire. Il



a fallu lui démontrer clairement les suites inévitables de l'attaque de la *Guyenne*, le procès qui allait être intenté à ce journal, la nécessité de sa présence devant le tribunal de Bordeaux, le retentissement des plaidoieries, le fâcheux effet qui en pouvait résulter pour Son Altesse Royale, et la dame d'honneur, vaincue par cette argumentation puissante, a dû capituler. Elle a enfin consenti à écrire le billet suivant :

« Monsieur le rédacteur en chef de *La Guyenne*.

« Dans le seul but de prévenir une plainte en calomnie contre votre journal dont je partage tous les honorables sentiments, je me détermine à déclarer qu'il y a erreur dans ce que vous avez dit de moi dans votre numéro du 12 mai.

« Agréez etc.

« Comtesse Maillé-d'Hautefort.

« Blaye 15 mai 1833. »

M. Gintrac, heureux du succès de sa négociation, nous apporte ce désavœu de la dame, et il se charge de le remettre lui-même entre les mains des journalistes. La princesse est enchantée de la tournure que prend cette affaire ; elle espère que le mal qui la menace va se trouver coupé dans sa racine, mais il pourrait bien arriver que cet heureux résultat fût un peu compromis par diverses circonstances. Ainsi nous tous, les signataires du fameux procès-verbal, nous avons le plus grand intérêt à ne pas tolérer la moindre atteinte portée à cette pièce capitale. *La Guyenne* a dirigé une main téméraire contre cet acte authentique, d'autres journaux du même parti ne manqueront pas de s'engager dans cette voie, il faut donc frapper un grand coup, faire un procès au premier ennemi qui nous attaque, afin de montrer notre ferme résolution de défendre notre œuvre collective. *La Guyenne* aura

son recours contre Mme la comtesse d'Hautefort; qu'elle l'exerce si bon lui semble, c'est son affaire; la nôtre à nous, c'est de ne pas souffrir une seule imputation de fausseté ou même d'inexactitude sur un point quelconque de notre travail, sous peine de voir avant peu contester tous les autres.

Mme d'Hautefort est extrêmement contrariée de ce qui lui arrive. Tout le soin qu'elle a pris de se tenir en dehors de nos affaires est en pure perte, et la voilà forcée de se prononcer contre un des principaux organes du parti légitimiste. Rien ne pouvait lui être plus désagréable. La noble dame, il faut bien le dire, est un peu collet monté. Elle pose parmi les vertus rigides, et nous avons appris ici que M. le comte d'Hautefort avait dit hautement, à l'occasion de la déclaration du 22 février, que, si cela était vrai, Mme d'Hautefort ne resterait pas auprès de Mme la duchesse de Berry. On pense généralement que la dame, embarquée dans une telle aventure, en est aux regrets ; mais il eût été véritablement odieux d'abandonner la princesse au milieu des circonstances critiques où elle se trouvait, et Mme d'Hautefort a dû se dire souvent : Qu'allais-je faire dans cette galère ?

Je croirais volontiers que les ex-dames d'honneur de la princesse y regarderont à deux fois avant de venir auprès d'elle. Madame, rentrant de son plein gré dans la vie privée, perd tout son prestige aux yeux des gens qui savent calculer; la perspective d'utilité cesse et, par conséquent, on délaissera Son Altesse Royale. Le raisonnement paraît rigoureux.

Je veux consigner ici un fait grave, qui m'a donné à réfléchir et qui mérite, à plus d'un titre, de trouver place dans ce journal de mes impressions.

Le général Bugeaud a une sœur, Mme de Saint-G...,

qui est bien la sœur la plus tendre, la plus dévouée que l'on puisse voir. Cette excellente femme a écrit ces jours derniers à son frère une lettre dans laquelle se trouve une phrase ainsi conçue : « Serait-ce trop attendre de la justice et de la bonté de Mme la duchesse de Berry qu'elle te donnât, par écrit, une sorte de témoignage de la reconnaissance que tes bons procédés pour elle lui ont inspirée, et cette pièce, que nous tiendrions à honneur de conserver dans la famille, ne prouverait-elle pas que le général Bugeaud sait allier au sentiment du devoir fidèlement rempli tout ce que l'on a droit d'attendre d'un homme généreux et compatissant ? »

Le gouverneur a été tout naturellement séduit par cette idée délicate. Il a été encouragé par quelques personnes et bien plus encore par le désir d'être agréable à sa sœur, et aujourd'hui, après nos conciliabules politiques et judiciaires, il a chargé M. Gintrac de faire connaître à la princesse le vœu exprimé par Mme de G...

Le cher confrère s'est acquitté de la commission avec un tact parfait. Il a exposé très nettement les motifs qui, suivant lui, militaient en faveur de cette requête, d'un caractère simplement officieux, et il a engagé Madame à faire cet acte de bienfaisance en faveur d'un homme qui en était parfaitement digne.

Mme la duchesse de Berry m'a paru tout interdite, il m'a semblé d'abord qu'elle ne comprenait pas bien le sens de la demande qui lui était adressée. Sur de nouvelles explications de M. Gintrac et après réflexion, elle a dit :

« — Je ne veux ni ne puis rien donner de semblable « à M. Bugeaud. Je ne peux pas lui savoir gré d'avoir « été mon geôlier. J'ai eu à me louer du général lors

« de mon accouchement, j'en conviens, mais c'est « tout. Il a un bon cœur, mais il est vif, emporté, « tourmentant et sans usage. »

Cette sortie m'a paru souverainement injuste, d'autant plus que, dans bien des circonstances, j'avais entendu la princesse s'exprimer tout autrement sur le compte du gouverneur. Aussi, je ne balançai pas à dire à Madame que ces reproches, qui ne s'adressent qu'à des imperfections de caractère et non à l'homme lui-même, n'ôtent rien aux excellentes qualités du général.

M. Gintrac sait comme moi combien M. Bugeaud est bon, dévoué, combien il est plein de cœur et prêt à rendre service, combien il a pris souvent sur lui de modifier les prescriptions ministérielles et de ne suivre que les inspirations d'une âme bienveillante. Jamais il ne fût venu à sa pensée de réclamer une apologie de sa conduite envers Madame. Le général est un homme qui fait le bien spontanément et sans croire que l'on doive l'en remercier. C'est uniquement pour faire plaisir à sa chère sœur que cette lettre a été mise sous les yeux de Madame; cela vous prouve, ajouta-t-il, toute la bonté de son cœur, et votre refus ne l'affligera que parce qu'il n'aura pu remplir les vœux d'une personne qu'il aime tendrement.

M. Gintrac ajouta quelques considérations à celles-ci, mais la princesse gardant le silence, nous ne dûmes pas insister davantage.

J'avoue que cette scène m'a autant surpris qu'affligé. Je pensais que Madame se débarrasserait facilement de mesquines préventions contre un homme qu'elle devait, par d'excellents motifs, juger beaucoup mieux, que son esprit apprécierait ce qu'il y a d'éminent dans le général Bugeaud, enfin qu'elle saisirait volontiers

une occasion de lui donner un témoignage de sa gratitude pour les mille preuves de bonté et de dévouement qu'il lui a prodiguées. Je m'étais trompé ou, plutôt, je n'avais pas compté sur la ténacité de certaines rancunes féminines qui se substituent, dans le cœur de ces dames, au souvenir de services réels. Les rois, ces illustres ingrats, dit Voltaire, ne tiennent compte que du mal qu'on ne leur fait pas, ils regardent le dévouement comme une chose due, et le sentiment de leur supériorité les dispense de se montrer reconnaissants.

Et puis, Mme la duchesse de Berry, accoutumée à des adorations de la part de gens qui savent flatter ses goûts et discourir en termes choisis sur des menus propos fort étrangers aux habitudes du général, oublie trop, à l'égard de celui-ci, le fond, qui est excellent, pour ne se souvenir que des imperfections de la forme. Les plus solides qualités du cœur disparaissent aux yeux du beau sexe quand elles ne sont pas rehaussées par quelques agréments personnels ; Mme la duchesse de Berry, qui est très femme, serait bien capable de dire à M. le général Bugeaud :

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !...

Il a fallu rendre compte au gouverneur de la mission délicate qu'il nous avait confiée. J'ai rapporté le refus de la princesse, moins, bien entendu, les motifs qui l'ont accompagné, et M. Bugeaud a été vivement blessé de ce qu'il regarde à bon droit comme un déni de justice. Il ne comprend pas trop que l'on ait pu lui refuser une chose si simple, et il finit par ne voir dans ce procédé de la princesse qu'un caprice de femme. Je l'ai confirmé dans cette idée.

J'aurais compris une semblable conduite de la part de Mme d'Hautefort. Entre la dame d'honneur et le

général il y a vraiment incompatibilité d'humeur. Ce sont des natures antipathiques, nées pour être en guerre perpétuelle, et, en effet, ces deux personnages se trouvent rarement en contact sans qu'il en résulte quelque escarmouche. Ils ont mis l'un et l'autre les protocoles de côté, la glace est rompue depuis le jour où Mme d'Hautefort a dit au général : « Vous ne pouvez pas me sentir, mais soyez sûr que je vous rends la pareille. »

Ce soir la conversation a été languisssante, embarrassée; on voyait que la princesse n'éprouvait pas cette satisfaction de soi-même qui sert de véhicule aux idées riantes; aussi les histoires racontées par M. Deneux n'ont pas eu le pouvoir de dérider le front de ces Dames. Nous nous sommes retirés de bonne heure, et nous avons dit adieu au salon qui nous servait de chambre à coucher depuis huit jours. Madame n'a plus besoin de gardien de nuit, elle dort à merveille, mange avec appétit, ses forces renaissent rapidement et bientôt il ne restera plus de traces de cet état critique qui nous a tant occupés.

Jeudi 16 mai.

Ce matin, j'ai trouvé Mme la duchesse de Berry gaie, gracieuse, cherchant à plaire et à compenser ses duretés d'hier. Elle travaille sur son lit, s'occupe beaucoup de son enfant, trône au milieu de Mme Hansler et de la nourrice. Le pavillon se peuple, il n'y a plus de solitude possible, par conséquent l'ennui s'envole et le temps passe vite au milieu des distractions qui naissent de toutes part. Madame se propose de se lever bientôt; nous la conduirons au jardin le plus tôt possible afin de l'habituer à l'impression du grand air.

[redacted]

Le prochain départ est sans cesse à l'ordre du jour. La princesse nous a dit ce matin :

« — Je serai heureuse de revoir Palerme. L'en« semble de la ville a le plus riant aspect, et Naples, « dont on parle tant, ne me paraît pas préférable. J'au« rais bien pu me rendre directement à Naples, mais « il y a là tant d'étrangers et surtout tant de Français « que j'ai préféré débarquer à Palerme, où je trouve« rai le repos dont j'ai un si grand besoin. Je ne veux « être ni attaquée, ni défendue, ni insultée, ni applau« die : je veux surtout ne pas être tourmentée. D'ail« leurs le comte Hector doit se rendre auprès du Roi « mon frère, pour prendre quelques arrangements « d'une grande importance pour nous. Nos affaires « de famille sont assez embrouillées, mais grâce à Dieu « avec le temps tout s'arrangera. »

Madame lit dans la *Gazette de France* un article sur le comte Lucchesi-Palli, et, chose rare, dit la princesse, le journal est bien informé. On parle également du comte de Campo-Gallo que l'on confond avec le prince de Campo-Franco, et Madame se récrie aussitôt :

« — Ce n'est pas la même personne ! A quoi pen« sent-ils donc? Le Campo-Gallo n'est pas même parent « des Lucchesi-Palli, il a été longtemps ministre de « Murat. Ce personnage, que j'ai connu, avait une « femme charmante, grande et brune, qui avait la « manie de porter des fichus montants, très montants « même, quoiqu'elle fût jeune et bien faite. L'on ne « savait à quoi attribuer cette singularité, si éloignée « des modes en vigueur à cette époque ; mais un jour « qu'elle s'habillait chez une dame de mes amies, on « découvrit le mystère. Elle portait sur le devant de la « poitrine une grande tache brune recouverte d'une « sorte de fourrure noire, luisante, superbe, c'est-à-

« dire horrible à voir. C'était assez difficile à cacher.
« Il paraît, du reste, que cette sauvagerie ne faisait
« peur à personne, et que la dame était fort adorée,
« ce qui n'amusait pas son mari jaloux. Je sais qu'elle
« a eu plusieurs beaux enfants qui n'ont pas hérité de
« la bête maternelle. »

L'occasion était belle pour disserter sur les taches de naissance, sur ces envies de femmes grosses, ces regards qui impriment sur la peau de quelques enfants, des stygmates dont toutes les mères font honneur à la force de l'imagination; mais comme cet entretien n'a rien offert de nouveau et que les faits cités par la princesse n'ajoutent rien à ce que l'on sait sur cette matière, je passe outre.

A dix heures, au moment où nous nous mettions à table pour déjeuner, le Général me communique une dépêche qu'il vient de recevoir, et qui est destinée à faire grande sensation parmi les habitants du pavillon. Il s'agit tout simplement de l'arrivée à Paris du comte Hector Lucchesi-Palli, qui vient solliciter du Président du Conseil des ministres l'autorisation de se rendre à Blaye. Cette nouvelle nous a fort occupés pendant le repas. Chacun argumente à perte de vue sur cette visite conjugale, et nous nous réjouissons de cet incident inespéré qui va jeter parmi nous une distraction nouvelle.

A onze heures, M. Deneux et moi, nour arrivons chez Mme la duchesse de Berry. L'air radieux du cher maître la frappe, mon visage ne dément pas celui de mon confrère, et Madame s'écrie :

« — Mes pages, mes beaux pages, quelle nouvelle
« apportez ? »

— Nous sommes certains, dis-je, que cette nouvelle ne va pas faire de Madame une veuve éplorée comme celle de Marlborough, au contraire; seulement il est bon

que Madame se modère, car la joie peut faire beaucoup de mal.

« — Qu'est-ce donc? De quoi s'agit-il? Vous me « faites mourir d'impatience. »

M. Deneux raconte la chose, et Madame, émue, interdite, rougit, pâlit et demande si cela est bien vrai. Elle veut savoir les termes précis de la dépêche et envoie M. Deneux auprès du gouverneur pour obtenir une copie de cette pièce. Le cher maître part aussitôt en estafette et rapporte cet écrit qui est lu avec avidité, commenté, interprété, et Madame ajoute ces paroles :

« — J'ai su que ce voyage devait se faire, mais « plus tôt, et je m'y suis opposée. Aujourd'hui, cela me « convient parfaitement. Je serai enchantée de voir le « comte Hector, nous ne nous sommes pas vus depuis « la fin de l'été dernier. »

J'avoue que tout dans cette circonstance éveillait mon attention, piquait au plus haut point ma curiosité. J'écoutais ces paroles de la princesse avec un intérêt extrême, j'étudiais ses yeux, sont front, le son de sa voix, l'expression de son visage, et je dois dire, parce que c'est la vérité, que je n'ai rien aperçu, mais absolument rien qui puisse me faire concevoir le moindre doute sur la sincérité de ces épanchements spontanés. Et comme je félicitais Madame de ce rapprochement qui paraissait lui être si agréable, elle me dit avec un naturel parfait :

« — Priez M. le général Bugeaud de répondre bien « vite au ministre que je suis heureuse de cet entre- « vue, et que l'on fasse savoir au comte Hector que « sa femme et son enfant se portent bien. »

Je m'acquittai aussitôt de cette commission que le gouverneur se hâta de transmettre par la voie du télé-

graphe. J'en donnai avis à la princesse, dont la joie se manifesta sans contrainte. L'émotion est grande parmi les compagnons de captivité. Mme d'Hautefort me paraît en proie à une ardente curiosité féminine, et je conviens sans peine qu'elle est suffisamment motivée. Au milieu des soupirs de M. de Brissac, Mme la duchesse de Berry, battant des mains, s'écrie :

« — Le comte Lucchesi à Blaye ! Que j'en suis « charmée ! Que diront les Kergorlay, les Conny et « autres Saints-Thomas ? J'espère qu'il y a de quoi « les convaincre ! On m'abandonnera, je le sais bien, « je m'y attends, et j'en prends mon parti. Beaucoup « d'intrigants qui se sont servis de moi et de mon « nom, vont me planter là dès qu'ils auront reconnu « que je ne puis plus leur être utile à rien, mais je « m'en moque, je serai heureuse de vivre tranquille, « en dehors de ce monde qui me convient si peu. Je « pourrai au moins voyager à ma guise. Je n'ai jamais « vu Venise dont je rafolle ; j'y passerai certainement « en allant ou en revenant de Prague. Oui, docteur, « je me fais de tout ceci une grande fête, quoique ce « soit folie de compter sur l'avenir et de bâtir de si « beaux projets. Qui sait si l'arrivée du comte Hector « à Blaye, ne va pas modifier les dispositions prises « par le Gouvernement pour mon prochain voyage ? « J'espère en tout cas que cela pourra me valoir un « peu plus de liberté. Le comte devra, je pense, se « rendre promptement à Naples, par la voie de terre, « auprès du Roi, mon frère, afin de le prévenir et de « tout disposer pour me recevoir là-bas. »

Tout cela a été dit avec un naturel parfait, avec un entrain de bonne humeur qui exclut toute idée de crainte quelconque, de dissimulation ou d'arrière-pensée.

La princesse s'inquiète de ne pas savoir à quoi s'en tenir sur les projets de Mesdames de Montaigu ou de Casteja. Elle demande souvent s'il est question de son arrivée à Blaye. Du reste, elle paraît médiocrement compter sur le zèle de ces dames, et elle s'en console d'avance en disant :

« — J'emmènerai à Palerme ma bonne Hansler et « Mlle Lebeschu, puis la nourrice, et ce sera toute ma « maison à bord de la frégate, si frégate il y a. Je « n'entends plus parler de M. de Mesnard. Pourvu « que les Kergorlay et compagnie ne l'aient pas circon- « venu. Je ne puis plus être utile à personne, je veux « vivre isolée, car c'est à ce prix seulement que je puis « être heureuse, mais soyez sûr qu'on ne me le par- « donnera pas. »

Dans la journée, une lettre de Bordeaux nous annonce que l'action en calomnie intentée au journal *La Guyenne* a été déposée au parquet du Procureur du Roi, et que la justice doit avoir son cours. Nous voulons défendre notre œuvre ; quiconque y portera une main ennemie n'aura qu'à se bien tenir. Les magistrats signataires, grands amateurs de papier timbré, ne sont pas embarrassés sur le choix des moyens d'attaque contre les gens assez mal avisés pour suspecter notre bonne foi ; ils savent que l'autorité supérieure leur saura gré du zèle qu'ils déploieront à ce sujet, aussi se montrent-ils armés de toutes pièces contre les incrédules.

En voici bien d'un autre ! Chaque heure amène son petit drame, les évènements se multiplient et je suis toujours sur le qui-vive.

Ce soir, à 4 heures, le gouverneur reçoit une dépêche de M. le Ministre de l'Intérieur. Ce pli contient, entre autres choses, une lettre de M. le comte de

Mesnard adressée à Madame la duchesse de Berry. Cette lettre est ouverte, bien entendu, comme toutes celles qui entrent ou sortent du pavillon, et le général qui la lit, et qui paraît péniblement affecté de son contenu, me charge de la remettre à la princesse. Je me hâte de remplir cette commission, et j'arrive chez Madame au moment où elle se disposait joyeusement à dîner avec un potage et des asperges. Elle s'arrête à ma vue, sa cuiller reste en l'air et pressentant quelque trouble-fête elle s'écrie :

« — Qu'avez-vous? Qu'est-il arrivé? Vous n'avez « plus votre visage de ce matin. »

Pour toute réponse, je remets la lettre en question. Madame la lit avec avidité, s'agite sur son lit, soupire, gémit, la relit encore et la rejette loin d'elle en disant :

« — J'ai trop de fierté pour répondre à cela! »

Elle se laisse aller sur ses oreillers, dit à Mme Hansler de faire enlever son dîner, et j'ai vu en cet instant des larmes silencieuses couler sur ses joues. Je cherche à consoler Son Altesse Royale en lui rappelant qu'elle avait prévu ces défections, qu'elle ne devait pas tant s'affliger d'un malheur auquel elle était préparée et dont elle nous parlait si philosophiquement aujourd'hui même :

« C'est vrai, dit-elle, mais il y a des gens qui doivent « faire exception à cette règle générale d'ingratitude. « M. de Mesnard est de ce nombre; lui en qui j'ai « toujours eu la plus entière confiance, et qui m'a tou- « jours semblé dévoué à mes vrais intérêts. Tenez, « docteur, lisez cette lettre et jugez si j'ai droit de m'en « affliger. »

En disant cela, la princesse me donne cet écrit, dont

le sens et les mots mêmes sont restés dans ma mémoire.

« Je venais de recevoir du gouvernement la permis-
« sion de me rendre à Blaye, lorsque la maladie de
« ma fille m'a forcé de me rendre au Mesnil. A mon
« retour à Paris, j'apprends par les journaux la nou-
« velle position de Madame et j'ignore si ces circons-
« tances particulières n'ont pas amené quelques
« changements dans ses intentions; M. le comte de
« Mesnard attendra de nouveaux ordres de Son Altesse
« Royale; Madame est trop persuadée de ses sentiments
« dévoués pour croire qu'il hésiterait un instant à les
« remplir. M. le comte de Mesnard doit attendre ces
« mêmes ordres afin de savoir en quoi il peut être
« utile.

« Paris, le 12 mai. »

En ce moment, Mme d'Hautefort et M. de Brissac sont entrés dans la chambre de la princesse. Tous deux se sont enquis du trouble que Madame vient d'éprouver, et ils sont restés tous deux silencieux quand ils ont eu connaissance de ce qui venait de se passer. J'ai été frappé de leur impassibilité et du peu de soin qu'ils ont mis à cacher la conformité de leurs sentiments avec ceux exprimés dans la lettre de M. de Mesnard. Ils se sont retirés presque aussitôt.

Mme la duchesse de Berry pense que M. de Brissac se croira obligé de rester auprès d'elle, et elle s'en afflige très sincèrement, sachant combien il lui importe de rejoindre sa famille le plus tôt possible. Elle dit que Mme de Montaigu, femme de trente-deux, au plus, charmante, adorée, habituée aux succès dans le monde, ne quittera pas volontiers Paris pour un temps assez long; suivant Madame, la marquise de

Casteja n'a pas un caractère sur lequel on puisse compter dans les circonstances graves où elle se trouve, et elle ajoute que Mme la princesse de Bauffremont, femme d'une trempe rare et d'un mérite supérieur, est peut-être la seule personne qui convienne parfaitement à une mission de ce genre.

Cette scène, fort vive, s'est terminée péniblement. Madame a fait fermer fenêtres et rideaux ; elle a voulu rester dans une obscurité complète, et m'a répété plusieurs fois que la fille de M. de Mesnard était enceinte de sept ou huit mois, et que cette excuse du comte était une défaite dont l'emploi lui paraissait inconcevable.

M. Deneux m'est venu en aide, et nous avons usé de toutes nos ressources pour consoler la pauvre captive. Je ne puis pas dire que nous ayons obtenu un grand succès. Ces froissements d'un cœur affectueux et dévoué entraînent à leur suite un profond découragement. Mme la duchesse de Berry, dans ces moments douloureux, fait de tristes retours sur elle-même ; la perspective de l'abandon de ses ingrats courtisans blesse son âme généreuse et anéantit ses illusions les plus douces. La froide vérité qui se revèle à ses yeux lui arrache des larmes amères et, plus d'une fois, dans la soirée, nous avons vu ce spectacle affligeant.

J'ai enfin reçu une lettre de M. le Ministre de de l'Intérieur; elle est conçue en ces termes :

« Monsieur, je m'empresse de vous témoigner com-
« bien nous sommes satisfaits de votre zèle et de
« l'efficacité de vos soins au moment de l'accouche-
« ment de Mme la duchesse de Berry. Nous n'atten-
« dions pas moins de votre part et je me plais
« à vous en féliciter. Continuez, je vous prie, à me



« donner connaissance de vos observations et des « incidents dignes de quelque intérêt qui pourraient « survenir.

« Agréez, etc. Comte D'ARGOUT. »

C'est un peu sec, j'en conviens; mais M. le comte a peu de dehors et il ne m'a pas accoutumé, jusqu'ici, à des démonstrations plus gracieuses.

M. le général Bugeaud a également reçu aujourd'hui l'annonce officielle que le Roi l'avait désigné pour accompagner Mme la duchesse de Berry jusqu'au terme de son voyage. Le gouverneur paraît médiocrecrement satisfait de ce long supplément de devoirs à remplir et qui vont l'enlever à sa famille et à ses affaires pendant un mois ou six semaines de plus qu'il ne l'avait pensé. L'aide de camp, M. de Saint-Arnaud, en est au contraire très enchanté, et je suis fort de son avis. Je regarderais comme une vraie faveur que l'on me chargeât de ce soin.

J'ai écrit une longue lettre à mon cher doyen pour le tenir au courant de notre petite chronique locale. On voit que ma journée a été bien remplie, et qu'au milieu d'une telle activité, il me reste fort peu de loisir. Il faut cependant que j'en trouve pour répondre à des invitations pressantes. M. le sous-préfet nous a donné un grand dîner. Quelques confrères de la ville et des environs m'ont fait l'honneur de m'appeler en consultation, et ces affaires médicales m'ont mis à même de visiter quelques-unes des communes voisines de Blaye. Nous banquetons, nous faisons des visites, nous menons joyeuse vie, et je m'accommode assez bien du régime auquel me condamnent les rigueurs de la politique ministérielle. Je ne me plains que du vin de Médoc qui est trop capi-

teux, trop agréable, trop bon en un mot, et que les chers confrères du cru vous prodiguent comme s'il s'agissait de l'eau de la Gironde. Il est évident que la nature ne m'a pas fait gourmet, et que mon estomac, considéré comme mesure de capacité, est tout à fait indigne de soutenir la comparaison avec ceux des habitants de cet excellent pays vignoble.

Vendredi 17 mai.

Les noirs soucis de la veille se sont dissipés cette nuit, et ce matin, à neuf heures, lors de ma première visite, Mme la duchesse de Berry, grâce à cette heureuse mobilité d'esprit déjà signalée, a repris une partie de sa gaieté. Elle grignotte un petit pain frais, émiette des tartines que Mme Hansler fait griller, boit un peu de lait chaud aromatisé avec quelques cuillerées de thé, et semble fort disposée à rire.

Par malheur, M. Deneux est dans un profond chagrin. Il a appris ce matin que sa fameuse lettre était bien arrivée à son adresse, mais seulement sous forme de copie, l'original ayant paru devoir être conservé parmi les pièces de cette importante affaire. De là, des regrets amers à l'occasion de cet acte de tyrannie, des accusations violentes contre le cabinet noir et une magnanime résolution de protester énergiquement devant l'Europe entière contre cet attentat à la liberté individuelle. Le cher maître le prend même sur un ton si tragique, que la princesse a pris le parti d'en rire, au grand scandale de son accoucheur ordinaire. Le susdit a trouvé un puissant auxiliaire en M. le comte de Brissac qui vient d'apprendre à son tour que sa lettre à Mme de Brissac a eu le même sort que celle

de M. Deneux. Ces deux victimes des intempéries ministérielles chantent la même antienne avec une aigreur croissante ; ils voudraient que l'univers se soulevât d'indignation à propos du fait qui les touche, et qui, après tout, suivant la judicieuse observation de la princesse elle-même, n'est qu'une conséquence de l'état de siège décrété contre les captifs de la citadelle.

Cette querelle, car l'affaire a pris ce caractère, nous a tous mis en rumeur, et Mme la duchesse de Berry a vu combien chacun de ses compagnons d'infortune s'effaçait peu auprès d'elle et conservait à son *moi* des dimensions respectables.

« — Plaignez-vous donc, s'écrie la princesse, gémis-
« sez donc bien haut, vous voilà bien malades, parce
« que vos lettres originales ne sont pas arrivées à vos
« femmes. Mais au moins elles ont eu de vos nou-
« velles, il n'y a pas eu de retard, elles n'ont éprouvé
« aucune inquiétude, et je concevrais vos plaintes si
« l'on avait supprimé vos correspondances. Et moi,
« pensez-vous que l'on ait toujours de pareilles atten-
« tions pour les dépêches qui m'ont été adressées ?
« Allons, calmez-vous, Messieurs, cela ne vaut pas la
« peine de faire tant de bruit ! »

Nos deux infortunés se sont, en effet, un peu calmés, et Son Altesse Royale a demandé, comme la veille, comme tous les jours, si les dames désignées pour l'accompagner ont enfin donné signe de vie, et si l'on sait laquelle voudra bien accepter la corvée de la suivre en Sicile. Et en disant cela, Madame berce sa petite fille, l'embrasse tendrement et lui chante :

« — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

En ce moment, un beau rayon de soleil se glissant entre les rideaux est venu illuminer l'intérieur de la

chambre, et j'ai dit : — Voilà déjà le soleil qui poudroie, et si ma sœur Anne pouvait voir jusqu'à Paris, elle reconnaîtrait peut-être son cher papa qui arpente la grande route pour venir ici.

M. Deneux, qui veut bien suspendre ses gémissements, déclare qu'il redoute cette entrevue et qu'un bon surveillant ne sera pas de trop. C'est un rôle qui vous convient à merveille, dis-je au cher maître, et il faudra donner des ordres pour que Martin dresse de nouveau nos lits dans le salon.

« — A quoi bon, s'écrie la princesse, nous parle-
« rons le patois sicilien, et vous ne pourrez pas com-
« prendre un seul mot de la conversation. »

— Il ne s'agit pas d'entendre, riposte l'accoucheur de S. A. R., mais bien de voir. Je sais tout ce que l'on peut dire en pareille rencontre, mais il faut rompre le tête à tête et un tiers est indispensable.

« — N'ayez pas peur, nous serons raisonnables.

Le cher maître s'anime, son œil prend une expression narquoise, on voit que cet entretien a dissipé les nuages qui obscurcissaient son esprit ; il devient plaisant, sémillant, gaudriolant, et il ajoute avec un sourire gaillard :

— Raisonnables, raisonnables..., je n'y compte pas trop ; les retours sont dangereux. Il ne faut pas recommencer si promptement.

« — Oh! par exemple! ne craignez rien, cela n'ar-
« rivera jamais à Blaye! En Sicile, *passe!...* »

Ce dernier mot nous met tous en gaieté, et M. Deneux essaye un léger calembourg en disant qu'ici comme là-bas, il redoute les tours de *passe-passe*.

Le rire en train, chacun fournit son contingent de plaisanteries, bonnes ou mauvaises, et le cher maître, toujours à l'affût de conversations scabreuses, et vrai



compère à donner une nouvelle édition, considérablement augmentée, *des caquets de l'accouchée,* prend la parole et déclare qu'il y a des hommes fort dangereux pour les femmes en couches. Dans l'Orient, dit le professeur, la femme qui vient d'être mère reste longtemps séparée de sa famille; elle est déclarée impure et ne rentre dans la vie ordinaire qu'après un temps assez considérable et une foule de cérémonies singulières. Chez nous, ces coutumes antiques, que l'on aurait dû respecter, sont tombées en désuétude, et bien des maris abrègent singulièrement ces vacances si respectables.

« — C'est vrai, dit Mme la duchesse de Berry, et « j'ai entendu dire qu'un duc de Luxembourg, je ne « sais lequel, se rendit coupable à l'égard de sa « femme d'une sorte de viol dans le jour qui suivit « son accouchement. Il survint des accidents singu- « liers et effrayants que la faculté ne savait comment « expliquer, lorsque le duc, se drapant dans sa robe de « chambre et faisant jabot, dit avec un air capable : — « Mais, messieurs, Mme la duchesse pourrait bien être « grosse ! Stupéfaction générale parmi les consul- « tants ! C'était vrai, et la malheureuse n'en mourut « pas. On n'a pas d'idée d'une pareille infamie. »

Mme d'Hautefort, qui est arrivée à temps pour entendre ce récit merveilleux, pousse des cris de l'autre monde et dit que ce duc était un abominable homme; moi, j'applaudis à cet acte d'héroïsme; Mme Hansler étouffe un éclat de rire qui lui échappe, et M. Deneux déclare que ce fait constitue une *belle observation.* Il ajoute qu'il a vu, de ses propres yeux vu, à Amiens, une dame de ses clientes qui devint enceinte le cinquième jour après son accouchement. Il entre à cet égard dans des détails tellement précis que ces



Dames se mettent à crier toutes ensemble pour le forcer à se taire. Et la princesse ajoute en manière de péroraison :

« — Tout cela m'étonne beaucoup. J'aurais cru « que cela ne pouvait pas se passer aussi tranquil- « lement. »

M. Deneux, qui se trouve sur son terrain de prédilection et qui saisit toujours avec empressement ces rares occasions de professer et d'étaler sa singulière érudition sur les cas reservés, s'empresse de démontrer le comment et le pourquoi de ces mystères de l'organisation féminime ; mais Madame, qui l'écoute volontiers, quitte à rougir à certains passages plus périlleux, est forcée de faire chorus avec M[me] d'Hautefort qui se révolte à la moindre tournure anatomique que prend la narration du maître. Donc, M. Deneux, à son grand regret, a remis sa démonstration technique au premier moment favorable, et je termine ces grands débats en disant : — Quoi qu'il en soit, ces exemples fameux prouvent combien il importe de surveiller la prochaine entrevue. — La princesse se défend avec ardeur et répète :

« — En Sicile, à la bonne heure ! Il y aura six « semaines au moins que je serai accouchée, et ma « foi, nous verrons ! »

Ces explosions naïves sont bien dans le caractère de M[me] la duchesse de Berry. M. Deneux nous en a cité un exemple très remarquable. En 1817, à l'Elysée-Bourbon, Son Altesse Royale venait d'accoucher de son premier enfant ; le roi Louis XVIII, à qui l'on présentait le nouveau-né, s'écria : — C'est une fille ! Tant pis ! — Madame dit aussitôt avec une extrême vivacité : — Sire, je savais que ce serait une fille ; mais, Sire, dans un an, un garçon ! — Puissiez-vous

dire vrai, mon enfant, répliqua le monarque. — Et de fait, ajouta M. Deneux, il en eût voulu une douzaine plutôt qu'un seul. Quand la cour vit qu'il ne s'agissait que d'une petite princesse, tout le monde s'en alla, et, le soir, le palais de l'Elysée-Bourbon était désert.

Le comte Hector Lucchesi-Palli a fait de nouveau les frais de la conversation. Madame nous apprend qu'il a servi dans les Gardes nobles de la marine, comme le font presque tous les jeunes cadets de famille. Un des princes de la famille royale de Naples est également incorporé dans la marine, et la princesse nous dit :

« — Si j'ai deux garçons, comme je l'espère bien, « l'un d'eux sera marin. C'est une arme savante et « qui me plaît beaucoup. Et, à ce sujet, Monsieur « Ménière, quand vous verrez le commandant Mollier, « demandez-lui des nouvelles du petit Paul, mon « mousse à bord de la *Capricieuse*. Dans toutes mes « traversées, j'accapare un vieux matelot, et, autant « que possible, marié et père de famille, car on a besoin « d'un homme de confiance; le poste est délicat, intime, « et les femmes de chambre ne sont bonnes à rien. »

— Le petit Paul faisait, ce me semble, une notable exception aux habitudes de Madame.

« — Pas tant que vous le croyez, monsieur l'obser- « vateur. Un jeune garçon est sans importance; on « ne se gêne pas avec les enfants. J'ai pris celui-là « faute de mieux et j'ai eu beaucoup à m'en louer. « Cette pauvre Stylite était horriblement malade et je « ne sais trop qui l'a soignée. En pareille agonie, on « ferait pitié à un Juif. Nous avons été bien à « plaindre! »

J'ai déjà dit combien les jeunes officiers de la *Capricieuse* m'avaient raconté de drôles de choses à l'occa-

sion de cette traversée. Ces messieurs sont très complaisants, très empressés à se rendre utiles aux passagers en proie au mal de mer, mais ils n'en sont pas moins de grands moqueurs, et ces misères, sur lesquelles Madame pense qu'ils s'apitoyent, sont pour eux un sujet inépuisable de plaisanteries et de gorges-chaudes. Fiez-vous donc à ces héros du gaillard d'arrière! Croyez donc à leur commisération!

La journée a été charmante. J'ai fait une revue exacte de toute la citadelle dans le but de compléter ma collection de plantes. La princesse, qui me rappelle de temps en temps le fameux herbier et mes promesses, paraît douter de mon empressement à la satisfaire, et je veux lui prouver que je sais tenir parole.

Je lui ai rapporté de ma promenade plusieurs beaux insectes et, entre autres, des sphynx d'un merveilleux éclat. Madame admire ces papillons si beaux et s'écrie :

« — J'en avais de magnifiques! Qu'est devenue ma « collection et mon brave père Gory, qui savait si bien « la ranger? »

A propos d'histoire naturelle, je veux donner place dans ces pages, pleines de souvenirs sérieux ou badins, à un personnage singulier, vrai type d'amateur passionné, sorte de monomane innocent dont les excentricités m'ont beaucoup amusé.

Il existe à Blaye un maître coutelier qui se nomme Cluchet. Ce brave homme, déjà sur le retour, peu riche, mais généralement estimé, a la passion des rossignols. Il connaît toutes les particularités qui se rattachent à cet oiseau chanteur; il sait surtout le prendre avec une habileté merveilleuse, le conserver en cage, obtenir de lui ses plus merveilleux accords. Il lui rend la liberté pour le reprendre plus tard; en un mot, il

'est approprié ce musicien emplumé de telle façon qu'aux environs de Blaye les rossignols semblent subir ses lois et le reconnaître pour suzerain.

Maître Cluchet a bon cœur; ses goûts champêtres l'ont rendu philosophe; l'amour qu'il porte à ses bêtes ne lui a pas fait prendre en grippe l'espèce humaine, ce qui est une générosité pure de sa part. Il dit, à la vérité, que les hommes gagneraient à imiter ces charmants oiseaux; que le chant du rossignol adoucit les chagrins, élève l'âme, rend la vie plus légère et plus facile. C'est dans un but tout philanthropique que le père Cluchet envoie un de ses chanteurs aux personnes souffrantes et malheureuses, et, à ce titre, Mme la duchesse de Berry n'a pas été oubliée. Déjà, depuis longtemps, le phénix des rossignols a été envoyé à Son Altesse Royale. Cet intrépide musicien prodigue ses gammes, ses trilles à la princesse; mais je suis forcé d'avouer que sa voix éclatante n'a pas paru avoir une influence bien marquée sur l'état physique et moral de la pauvre captive.

Mme Bugeaud, très souffrante lors de son arrivée dans la citadelle, a reçu bientôt un des pensionnaires gazouillants, dont le ramage, suivant le bon Cluchet, devait dissiper, comme par enchantement, les plus noires vapeurs et ramener la fraîcheur et le sourire sur le visage d'une mère qui regrette les petits enfants qu'elle a perdus. *Amissos queritur fœtus.* Je n'affirmerais pas que ce nouveau mode de traitement ait eu un grand succès, mais Dieu et le printemps aidant, puis cela, la dame a senti ses maux se dissiper peu à peu, et le brave Cluchet regarde la cure comme complète.

Ces triomphes que notre ornithomane se décerne, ne le rendent pas plus fier. Son seul vœu, c'est de

faire des prosélytes. Il pense que les rossignols sont ici-bas pour nos menus plaisirs, non pas pour jeter au hasard leurs savantes harmonies, non pas pour égayer les frais ombrages, animer les forêts et peupler les solitudes, mais bien pour embellir nos maisons et charmer les oreilles de la famille assise en cercle autour du foyer domestique. Il veut que chaque rossignol, captif pour un temps, nous prodigue les trésors de son divin gosier, et devienne l'artiste intime, l'ami du logis, le musicien favori qui tienne lieu de spectacle, de concerts et d'opéra. Le brave père Cluchet a donné une singulière extension à son idée favorite, il la féconde par des développements inattendus ; j'ai été quelquefois bien étonné de son opinion sur l'Académie royale de musique de Paris, sur le grand théâtre de Bordeaux et autres cages, dit-il, où l'on va écouter des chanteurs qui sont loin de valoir ceux que la bonne nature nous prodigue.

Cette digression m'entraînerait bien loin, car j'ai fait une étude approfondie de mon Cluchet, et je pourrais le peindre en détail. J'aime ces physionomies tranchées, ces hommes complets dans leur genre, qui ont leur destinée bien arrêtée, qui savent ce qu'ils veulent, où ils vont, qui ne se perdent pas en mille incertitudes sur la voie qu'ils ont à suivre. Le Cluchet a été créé et mis au monde pour la plus grande gloire du rossignol, et si cet intéressant animal n'existait pas, il l'aurait certainement inventé. Il n'a pas lu, vous pouvez m'en croire, la *Philomèle*, d'Albus Ovidius Inventinus ou l'*Ornithophonia*, de Bacrius; il n'a pas davantage compulsé les traités anciens et modernes d'Aviceptologie, et cependant il possède son sujet à fond. Il sait à point nommé quand le rossignol arrive et quand il part, quels lieux il préfère, quel temps lui convient. Il connaît ses mœurs, ses habitudes, ses

goûts, ses passions; il a parfaitement saisi son côté faible, et, en homme habile, il en profite pour subjuguer l'oiseau et pour se l'approprier d'une manière absolue.

En voulez-vous la preuve? Aujourd'hui Mons Cluchet nous avait invités, le général, son aide de camp et moi à une chasse aux environs de la citadelle; la chose acceptée, notre héros, muni d'un petit filet, nous précède d'un pas triomphant dans ces campagnes qu'il regarde comme son domaine.

Le filet en question se compose d'une sorte de bourse en soie verte, à larges mailles, fermée par deux arcs en fil de fer, soumis à l'action d'une détente sur laquelle on place une de ces larves blanches que l'on trouve dans la farine avariée. L'équipage de notre chasseur de rossignols est aussi simple que possible. Voyons ce qu'il en saura faire.

Nous avançons au milieu d'une foule de petits jardins séparés par des haies; Cluchet, guidé par une oreille infaillible, nous conduit vers des lieux où il est certain de rencontrer ce qu'il cherche. Bientôt un rossignol se fait entendre et Cluchet dit : Celui-là ne vaut pas la peine que nous nous arrêtions, je l'ai eu l'an dernier, et il a toujours chanté faiblement. Il est jeune, il pourra devenir meilleur; mais j'en doute. Il a la poitrine faible! —Docteur, me dit M. de Saint-Arnaud, si vous lui offriez un peu de suc de réglisse!

En ce moment, un rossignol caché je ne sais où, déploie toutes les ressources de son gosier; nous nous récrions aussitôt sur cette merveille, mais le Cluchet nous dit : — Ne vous y fiez pas, c'est un vieux; il est à son dernier registre. — Pour un autre c'est ceci, pour un autre c'est cela; mais le général qui veut voir notre artiste à l'œuvre, et qui, d'ailleurs, n'a que peu de temps à donner à cette promenade champêtre, engage

le roi des rossignols à ne pas se montrer si difficile, et à prendre le premier qui se présentera.

Un instant après, Cluchet nous montre, perché sur l'extrémité d'une branche d'ormeau, un oiseau qui fait entendre un petit piaulement, prélude d'un chant sonore que nous applaudissons bientôt. — Je demande à tenir celui-là, dit le général; allons, maître Cluchet, montrez-nous votre savoir-faire.

— Mais, Monsieur le général, celui-là n'est pas neuf, je le connais, je l'ai tenu en cage, et si je le reprends, il ne chantera plus cette année.

— Eh bien, commencez toujours par le prendre, quitte à le lâcher plus tard s'il ne vous convient pas.

— A vos ordres, général, vous allez voir, ce ne sera pas long.

En disant cela Cluchet enjambe quelques sillons, s'arrête sur un endroit où la terre est à nu, gratte le sol, fait un petit guéret, se baisse, se relève, se baisse encore, cache son piège sous la terre remuée, pose un ver blanc sur l'extrémité du ressort et s'éloigne en nous faisant signe de le suivre. Deux minutes avaient suffit pour dresser cette embûche.

Cluchet nous dit alors avec un grand sang-froid : — Ne vous retournez pas, ne le regardez pas; la curiosité le poussera à sa perte et sa gourmandise l'achèvera. Oui, messieurs, le rossignol est curieux, jamais il ne manque d'aller regarder la terre que vous avez remuée, il veut savoir ce que vous avez fait là, pourquoi vous vous y êtes arrêté, et c'est là qu'est le danger pour lui. Il va voir le ver blanc que j'ai placé dans cet endroit, et alors sa gourmandise ne résistera pas à la tentation. L'expérience est perdue pour lui; il a déjà été pris une fois, mais cela ne l'empêchera pas de tomber dans le même piège. Il y a des rossignols que

j'ai pris ainsi plus de dix fois, et jamais ils n'ont été ni moins curieux ni moins gourmands.

A peine achevait-il son discours, que maître Cluchet se retourne vivement et dit : Il est pris! Il avait entendu un petit gémissement que l'oiseau avait laissé échapper au moment où l'engin perfide s'était fermé sur lui. Nous le vîmes en effet se débattre dans sa prison légère, et bientôt Cluchet le déposa entre les mains du général.

— Vous voyez, messieurs, que je ne vous ai pas trompés. Ce rossignol porte à la patte un petit nœud de soie noire; c'est ma marque, et plus d'un parmi ceux que vous entendez chanter dans les environs, a un signe pareil. Quelques amateurs du pays en prennent de temps en temps et me les apportent. On les appelle les enfants du père Cluchet, et cela contribue à conserver dans le canton des oiseaux qui en font le principal ornement.

Cette chasse nous a beaucoup amusés; mais le Cluchet chasseur est bien autrement amusant que ses bêtes. Rien n'égale sa bonhomie, sa confiance en lui-même et l'importance qu'il attache à son art. Il a vraiment perfectionné, non pas seulement les moyens de prendre les rossignols, mais bien le rossignol lui-même. Il obtient de lui tout ce qu'il peut donner de voix; il en use comme de son bien, de sa chose, puis il lui rend la liberté, favorise ses amours, vise à la propagation de l'espèce et réalise, à son point de vue, un gouvernement-modèle de cette famille harmonieuse. Il consent à être le roi des rossignols, ainsi que je l'ai déjà dit, mais pour leur bonheur et pour leur gloire; il leur fait une belle place dans le monde qu'ils charment et embellissent; enfin, ce n'est pas sa faute si, comme à Venise, une loi de l'État ne pourvoit pas à

leurs besoins. Entendons-nous, cependant, car à Venise, ce sont des pigeons qui sont l'objet de cette distinction flatteuse, et Mons Cluchet, à qui j'ai fait part de cette munificence des anciens doges, prétend que ses oiseaux, à lui, en sont bien plus dignes. Suivant notre homme, le chant du rossignol est la véritable école du chant français; c'est une classe perpétuelle d'harmonie qui devrait avoir la plus douce influence sur nos mœurs publiques et privées. Ainsi soit-il! Le général a eu la bonté de laisser notre oiseleur dans toute la liberté de ses théories musicales, et nous sommes rentrés en prison.

J'ai beaucoup amusé Mme la duchesse de Berry en lui racontant notre partie de chasse, et les singularités de Cluchet l'ont fait rire de bon cœur. La soirée a été joyeuse, mais il était écrit que la parole resterait à M. Deneux, que le professeur d'accouchements prendrait sa revanche et que les interruptions de ce matin ne se renouvelleraient pas toujours.

Les différentes grossesses de Madame ont été passées en revue par le cher maître, qui, sous ce rapport, est véritablement un terrible historiographe. C'est un sujet sur lequel M. Deneux est inépuisable, et j'affirmerais au besoin que les souvenirs de Son Altesse Royale elle-même sont beaucoup moins précis que ceux de son accoucheur breveté. Voici les choses les plus saillantes :

Peu de temps après le 17 juin 1816, la princesse ressentit quelques symptômes sur lesquels M. Deneux fut consulté. Tout bien pesé, le maître décida qu'il pouvait y avoir grossesse et, qu'en conséquence, il fallait garder le repos. — Mais pendant combien de temps? demanda Madame. — Pendant douze jours. — Douze jours! y pensez-vous, docteur, c'est énorme!

— Mme la duchesse de Berry était fort jeune alors, et cet arrêt de la faculté lui parut le comble de la tyrannie, mais il fallut obéir; le roi Louis XVIII voulait un héritier du trône, et il n'entendait pas raison sur ce chapitre. Quelque temps après, Madame fit une chute dans un escalier, dégringola douze marches, se meurtrit les reins, mais cet accident n'eut pas de suites.

— Il me semblait avoir entendu dire à Madame qu'elle avait fait une fausse couche de quatre à cinq mois. Ce n'est donc pas dans cette circonstance qu'elle arriva ?

A cette question faite simplement, M. Deneux lève la main et s'apprête à me répondre; mais la princesse se hâte de prendre la parole et me dit avec vivacité :

« — Oh ! ne le croyez pas; il va vous faire des contes.
« On m'a saignée et cela a déterminé l'accident. »

M. Deneux, la main en l'air, se récrie et la princesse continue :

« — Voici la vérité ! Le 25 août, à la procession de
« Notre-Dame, je me trouvais dans la voiture du roi;
« cette grande machine était lourde et horriblement
« dure. On s'arrêtait souvent; ce temps d'arrêt déter-
« minait un balancement énorme de cette terrible voi-
« ture et j'étais secouée de la façon la plus déplorable.
« J'étais assise sur le devant; la longue durée de cette
« marche fut un vrai supplice pour moi. Je fus prise
« de douleurs vives, on me saigna et les suites ne s'en
« firent pas attendre. »

M. Deneux, qui a toujours la main levée et qui ressemble assez bien à un Jupiter tonnant ou à un pilier de réverbère, ne se laisse pas influencer par cette narration intéressée; il poursuit la coupable d'un coup d'œil où brille à la fois son courroux médical et son indulgence presque paternelle :

— Il ne s'agit pas plus de voiture que de saignée, et c'est moi qui vous l'affirme. Madame a fait une grosse folie, une folie impardonnable, si elle n'avait pas eu un complice .qui aurait dû être plus sage qu'elle. Monseigneur me l'a avoué, il l'a dit à ses aides de camp, tout le monde l'a su, et le roi Louis XVIII l'a assez grondé!

« — Vous êtes fou, vous dis-je; je sais bien ce que « Monseigneur a dit, mais cela ne signifie rien; ce « n'est pas cela qui m'a rendue malade. Que diable! je « peux bien le savoir, peut-être! »

— Moi je vous dis, Madame, que c'est cela, et pas autre chose; vous fîtes ce beau chef-d'œuvre, le 8 septembre, le soir, à neuf heures, et je pourrais préciser mon accusation si cela était nécessaire. Vous étiez en habit de cour, prête à partir pour le bal, et l'accident final arriva le 13. Je constatai les suites de cette équipée et j'annonçai quel devait en être le résultat. — Et M. Deneux, s'adressant directement à moi, mais sans changer de ton, me fournit sur cet incident les détails les plus techniques. La princesse se couvre le visage de ses deux mains et dit que c'est absurde. Mme d'Hautefort, qui a battu en retraite vers son piano, exécute à grand orchestre l'ouverture de la *Gazza ladra*, et Mme Hansler se sauve dans sa chambre. M. Deneux est triomphant, il affirme que le tout est sincère et véritable et qu'il n'y a pas à lui en conter sur ce chapitre. Le terrible homme! On n'est pas plus accoucheur que cela!

Le grand air de Mme d'Hautefort survenu si à propos dans le moment critique, a eu pour conséquence un petit concert improvisé qui a parfaitement clos cette journée amusante. La dame d'honneur ne peut pas chanter quand on l'écoute, elle n'a jamais pu vaincre



cette timidité si fâcheuse et qui paralyse souvent les meilleurs artistes.

Nous passons en revue les Malibran, les Dorus, Mme Casimir, Mlle Déjazet et autres oiseaux chanteurs que dédaigne maître Cluchet. Vient ensuite le tour d'une foule d'autres célébrités féminines, dont la voix a le pouvoir de charmer le public : le gosier si musical de Mlle Mars, l'enrouement de Mme Dorval, le gazouillement de Mlle Pélissier, et bien d'autres encore; après quoi nous entamons l'interminable chapitre des cancans de coulisse et de ruelle. Nous y serions encore si l'envie de dormir, non moins que l'heure avancée, ne nous eussent mis en fuite; donc nous fermâmes les digues de notre éloquence et l'amour du prochain nous est arrivé tout juste en même temps que l'épuisement de nos forces, de la mémoire et du reste.

Samedi, 18 mai.

M. Gintrac m'écrit ce matin qu'on a reçu hier à Bordeaux une lettre de Paris annonçant que M. le comte de Mesnard, retenu par une indisposition peu grave, ne doit arriver à Blaye que dans quelques jours. Mon cher confrère me charge de communiquer cette nouvelle à la princesse. C'est ce que j'ai fait aussitôt. Mme la duchesse de Berry l'a reçue très froidement; l'on voit qu'elle n'a pas oublié la singulière missive de son premier gentilhomme.

En entrant chez la princesse, M. Deneux et moi, nous l'avons trouvée tenant sa petite fille sur ses bras, la berçant doucement sur sa poitrine, la couvrant de caresses et lui chantant un de ces ramages mater-

nels que le cœur inspire. A l'aspect de ce tableau, l'accoucheur de Madame s'est écrié :

— Si M. de Kergorlay ou tout autre incrédule entrait en ce moment, que dirait-il? Il me semble qu'il y a de quoi convaincre tout le monde.

— « Oh ! dit Madame, si M. de Kergorlay était ici « je vous prierais de ne pas le laisser approcher de « mon lit. Je le connais, il est colère et deviendrait « blanc comme mon drap. Il serait capable de me « faire un mauvais parti, de me donner un coup de « tête comme un vrai breton qu'il est. Si le comte « Hector reste à Paris pendant quelques jours, ces « émergumènes sont capables de lui chercher querelle ; « mais qu'ils y prennent garde ! le Monsieur n'est pas « patient et il leur en cuirait. »

Les journaux de ce matin nous apportent l'absurde *factum* de MM. Battur et consorts. Madame l'a lu d'un bout à l'autre, sérieusement d'abord, puis elle en a ri, et elle s'est livrée à une critique vive et animée de cette pièce :

— « En vérité, c'est par trop d'aveuglement ! Je ne « suis qu'une femme, et assez ignorante, j'en conviens, « eh bien ! je me chargerais volontiers de démontrer, « code en main, à ces fous incorrigibles, qu'ils ne « savent pas même leur droit. De quoi se mêlent-ils ? « Les ai-je chargés de ma cause ? Qui les prie d'avo- « casser à mes dépens ? Au reste, toutes ces dénéga- « tions absurdes n'arriveraient pas aujourd'hui si le « Gouvernement eut permis à MM. de Chateaubriand « et Hennequin de venir à Blaye. Au surplus, tant « pis pour ceux qui nient ! Ma conduite ne doit laisser « aucun doute sur la position que j'ai voulu prendre « et sur mes projets d'avenir. Ceux qui ont un peu de « bon sens doivent y voir clair et agir en conséquence.

[redacted]

Dans l'après-midi, nous avons eu sur les glacis de la citadelle un grand exercice à feu qui a réveillé les échos assoupis de ces vieilles murailles. La garnison entière a manœuvré sous les ordres du général Bugeaud, et Mme la duchesse de Berry s'est beaucoup amusée de ce tapage.

Le général est un véritable militaire. C'est un praticien consommé, et quand, traversant les rang du 64e, il s'empare du fusil mal tenu par quelque pauvre soldat inexpérimenté, on reconnaît aussitôt l'homme du métier que les troupiers contemplent avec autant d'admiration que d'étonnement. Chacun sent aussitôt que c'est là un maître, un véritable chef destiné à commander, à diriger le combat, à vaincre tout à la fois par son courage personnel et par l'élan qu'il inspire aux soldats obéissants. La première fois que j'ai vu M. Bugeaud sur le terrain, je ne l'ai plus reconnu. Il m'a paru en quelque sorte transfiguré, et j'ai senti qu'il y a des natures belliqueuses créées pour la lutte et la victoire, armées de toutes pièces, et faites pour exercer une domination incontestée sur le troupeau humain.

Jusque-là, j'avais vu notre gouverneur aux prises avec les difficultés d'une position bizarre, se tirant d'affaire tant bien que mal, au milieu des ennuis l'assaillant de toutes parts, tourmenté par les craintes de M. d'Argout, poussé par le sentiment du devoir et de l'intérêt de l'Etat, à des mesures que n'approuvait pas son cœur affectueux et bienveillant, en somme, très malheureux du rôle que lui avaient départi des circonstances aussi graves que singulières.

En mainte circonstance, je l'avais entendu parler guerre avec une clarté, une précision que j'admirais. Le Général se faisait comprendre non seulement des gens du métier, ce qui est difficile, car ils ont leurs

préjugés ou leurs prétentions, mais encore des ignorants comme moi; si bien que je trouvais un véritable plaisir à suivre des démonstrations théoriques, appuyées le plus souvent d'exemples saisissants de vérité et d'à-propos.

Mais quand je l'eus aperçu à l'œuvre, faisant exécuter à sept ou huit cents hommes les mouvements de guerre offensive qu'il nous avait décrits tant de fois, quand j'ai pu constater les résultats positifs de ces principes si clairs, j'ai compris que le général était un personnage de haute portée, et j'ai commencé, dès à présent, à lui donner, en petit comité, un titre, celui de Maréchal de France, que l'avenir se chargera, je l'espère, de confirmer.

Les officiers que le général veut arracher à la routine, mettent peu d'empressement à le seconder ; ils professent pour ce qu'ils nomment *l'ordonnance*, un respect servile qui s'oppose à toute amélioration, et M. Bugeaud aura besoin de devenir Maréchal ou même ministre de la guerre, pour faire prévaloir ses idées. En attendant, il est admirable au milieu des soldats qu'il fait manœuvrer, il les anime, il les échauffe, et leur communique à tous une partie de l'ardeur qui l'embrase.

Ce n'est pas le moment d'entrer dans plus de détails sur ce point. Je veux seulement consigner ici mes impressions touchant ce personnage, sur lequel j'entends bien souvent porter les jugements le plus contradictoires. M. Bugeaud possède, selon moi, une large dose d'intelligence spontanée, de bons sens pratique, et il a, de plus, une très ample provision de ce feu sacré qui assure le succès en tout. Si les circonstances au milieu desquelles s'est écoulée sa première jeunesse se sont opposées au perfectionnement de certains

accessoires que le monde place en première ligne, si la forme n'a pas été ajoutée au fond dans la proportion que bien des gens exigeraient, si une vie énergiquement mise au service de la Patrie sur vingt champs de bataille a été privée de quelques agréments d'une valeur aisément contestable, rien de tout cela ne peut, à mon sens, amoindrir un homme supérieur, et pour moi, le général Bugeaud est vraiment un homme supérieur.

Depuis trois mois, je le vois tous les jours, et presque tout le jour, j'étudie ses habitudes, ses goûts, ses passions, j'assiste en observateur attentif au développement spontané de ses sentiments intimes, et je demeure convaincu de ceci, à savoir : que M. Bugeaud a une âme d'une trempe non moins bonne qu'énergique. Il a la simplicité d'un enfant quand il s'agit de la plupart des combinaisons sociales où les gens du monde se montrent si habiles ; il ignore jusqu'aux simples éléments de ces prétendues sciences dans lesquelles nos gants jaunes sont de si grands docteurs, mais il sait à merveille distinguer le vrai du faux, le bon du mauvais, et toucher d'une main ferme le point précis d'une question politique, morale ou industrielle. Il a profondément réfléchi sur ce qui constitue le bien-être et la richesse des nations, sur la force relative des grands peuples qui habitent l'Europe centrale, sur leurs intérêts particuliers et généraux, en un mot, sur cette politique d'application qui sert de base à la paix et par conséquent au bonheur du monde entier. Bien qu'il soit militaire avant tout, il oublie volontiers la guerre et les glorieux triomphes dus à nos armes, pour songer à une question principale, c'est-à-dire, l'avantage réel et durable des relations amicales entre les divers membres de la grande famille européenne.



En somme, le général Bugeaud me paraît un homme aux vues fermes autant qu'élevées, patriote sincère et éclairé, propagateur ardent des idées d'ordre et de liberté, éminemment homme de bien, citoyen dévoué, militaire d'une habileté consommée, en un mot, un Français modèle et digne d'être présenté à nos amis comme à nos ennemis.

Un trait caractéristique, et que je ne puis omettre, c'est la singulière antipathie qu'éprouve le général pour le journalisme. Il croit peu aux convictions des écrivains qui alimentent la presse périodique. Il déplore amèrement le mal qu'ils font, le trouble qu'ils jettent dans beaucoup d'esprits, les violences auxquelles ils se livrent envers le Roi, leurs attaques incessantes contre nos institutions les plus respectables, et la lecture de certains journaux de l'opposition lui donne à chaque instant des accès de colère que l'on a bien de la peine à calmer. Il argumente alors avec une véhémence extrême, écrit aux rédacteurs de ces feuilles, engage souvent une polémique dont la prudence est loin d'égaler la vivacité et qui entraîne une foule d'inconvénients dont l'inutilité est le moindre. En vain le prie-t-on de se modérer, de laisser de côté ces attaques injustes, ces critiques envenimées, de dédaigner ces vaines clameurs d'une presse désordonnée, rien n'y fait ; l'ardeur du combat se réveille à chaque occasion nouvelle et la bataille recommence plus chaude que jamais.

Ainsi que je l'ai dit, c'est là un trait caractéristique dans la physionomie morale de M. Bugeaud. Il ne laisse échapper aucune occasion de faire sa profession de foi à l'égard de la presse. Il traite la plupart des journalistes avec une souveraine rigueur, il leur reproche de n'obéir qu'à l'esprit de parti et de se moquer

du patriotisme dans la plus haute acception de ce mot si souvent prodigué à faux. Partisan éclairé de la liberté de la presse, il invente chaque jour quelque expédient nouveau pour en prévenir les abus, pour en limiter les écarts, pour en réprimer les désordres; et forcé par la nature même de ces inconvénients, il restreint cette liberté au point de la rendre illusoire. Avec les meilleurs intentions, il arrive tout doucement à la tyrannie, et son raisonnement rigoureux pousse à l'extrême des principes dont l'application lui paraît utile. Mais cette tendance d'arbitraire militaire est bien vite tempérée par un esprit vraiment libéral, et ce singulier mélange de sentiments opposés conduit quelque fois à des vues dont la saine logique n'a pas mesuré tous les termes.

Qu'arrivera-t-il de tout cela? Le général a trop de franchise et de courage pour se taire, il attaquera toujours et partout le journalisme qu'il considère comme la cause la plus efficace de nos troubles intérieurs, et sans nul doute, il excitera contre lui des haines violentes et qui ne pardonnent jamais. Là peut-être, se trouve pour lui le principal obstacle aux grandes destinées que je crois réservées à son mérite; il ameutera contre lui tous les enfants perdus de cette armée d'écrivains à gages qui ne comprennent de la liberté que ses plus dangereuses licences, et je crains bien que ces aboyeurs, si habiles d'ailleurs à saisir le côté vulnérable des hommes publics, ne parviennent à lui faire expier cruellement le mépris dont il les accable.

Ce n'est là qu'une ébauche, et j'aurai, je l'espère, plus d'une occasion d'achever ce portrait. Après Mme la duchesse de Berry dont la physionomie domine ces récits quotidiens, il n'en est pas qui soit plus digne

d'étude que celle du général Bugeaud, et je mettrai tous mes soins à faire connaître et apprécier un homme d'une valeur incontestable.

Ce soir, à propos d'émeutes, il est question de celle qui a eu lieu tout récemment à Londres, et dans laquelle plusieurs constables ont été tués.

« — C'est là une chose extrêmement grave, dit la
« princesse, car en Angleterre, la baguette d'un
« constable fait reculer les flots d'une populace en
« furie. On brise les vitres d'un hôtel, on porte des
« bannières couvertes d'inscriptions menaçantes, on
« pend, ou l'on brûle en effigie certains personnages
« politiques ou autres, mais à l'apparition d'un consta-
« ble tout rentre dans l'ordre et l'on respecte les
« agents de l'autorité légale. Que les émeutiers de Paris
« sont loin de professer de tels sentiments à l'égard
« des bons gendarmes ! Il est vrai que ces derniers
« ne se servent pas de baguettes et que leurs grands
« sabres sont un peu plus redoutables. »

Notre soirée a pris une tournure très littéraire. Madame a lu aujourd'hui *Max*, roman nouveau de M. Ernest Legouvé. Elle est enchantée de cet ouvrage et me demande si j'en connais l'auteur.

— Je l'ai rencontré quelquefois dans le monde. Il est fils de l'auteur du *Mérite des Femmes*, et il avait à peine vingt ans quand l'Académie française lui décerna le grand prix annuel de poésie. Son père mourant le confia aux soins de son ami, le respectable M. Bouilly, et cet excellent tuteur a dignement rempli ces fonctions délicates. Le jeune homme arrivé à sa majorité a reçu des titres de propriété pour une somme considérable prouvant avec quelle sollicitude éclairée cet excellent homme avait dirigé les affaires de son pupille.

« — Oh ! c'est très bien, c'est admirable, mais « cela ne m'étonne pas de la part de M. Bouilly. « Je l'ai toujours beaucoup aimé, ajoute la princesse ; « tout ce qu'il a écrit indique un bon cœur, une âme « généreuse, et bien des gens se sont moqués de lui « qui ne le valaient pas. »

Mme d'Hautefort, qui ne se pique pas de sentiment, nous dit qu'elle a beaucoup entendu parler du *Mérite des Femmes*, mais qu'elle ne l'a jamais lu. Ce sont de ces livres dont l'éloge ne nous appartient pas. Et puis, ces choses que tout le monde connaît, on n'a pas la curiosité de les lire. C'est comme la *Henriade*, j'avoue que je ne l'ai jamais lue. « — Et *Télémaque*, s'écrie « Madame, en voilà un livre que j'ai pris en « grippe ! Figurez-vous qu'on me l'a fait lire à l'âge « de dix ou douze ans, pendant mes récréations. Cela « m'ennuyait à périr ; aussi, je ne puis y penser sans « bâiller. »

— Oh ! dit Mme d'Hautefort, j'espère bien que Jacquotot et sa méthode l'ont enterré pour toujours, et c'est bien fait !

« — Et le *Voyage du jeune Anacharsis*, reprend la « princesse ; on donne cela à des enfants, à des jeunes « personnes qui n'y comprennent absolument rien. Le « fameux chapitre sur la musique des Grecs, que de « pénitences ne m'a-t-il pas valu ! »

— Je suis sûre que Madame n'en eût pas dit autant du *Voyage d'Anténor*, par M. Lantier. Ces deux ouvrages, dont l'analogie est frappante, sont conçus sur un plan bien différent ; les deux héros parcourent les mêmes contrées, mais chacun d'eux examine les choses à son point de vue, et les aventures d'Anténor constituent une lecture aussi attachante que celles d'Anacharsis sont sèches et froides.

» — Je ne connais pas votre Anténor. Qu'est-ce « que c'est? »

— Le roi Louis XVIII, qui se piquait de bon goût, ne pouvant dormir, un certain soir, pria le jeune Mennechet, son lecteur ordinaire, de lui lire quelque ouvrage intéressant. Le hasard voulut que le susdit Anténor tombât sous la main du lecteur, et dès les premières pages, le roi fut très agréablement impressionné. Le sommeil ne vint pas, au contraire; après le premier volume, vint le second, puis le troisième, si bien que la plus grande partie de la nuit fut employée à la lecture de cette œuvre charmante. Louis XVIII en fut ravi. Il voulut connaître l'auteur de ce livre si ingénieusement empreint de la grâce attique, et quand il eût appris qu'il vivait à Marseille, dans une position médiocre, il lui fit expédier le brevet d'une pension sur sa cassette, le nomma bibliothécaire de je ne sais quelle grande ville du Midi, et le remercia ainsi de tout le plaisir qu'il lui avait donné.

Madame a été enchantée de cette petite anecdote que je tiens de bonne source. Elle se propose de lire l'ouvrage de Lantier. Elle aime les choses historiques et les préfère de beaucoup à celles qui sont purement imaginaires et elle revient à son point de départ en disant :

« — Bon Dieu ! que le sage Anacharsis m'a en-
« nuyée ! Six volumes de choses sérieuses ! Est-il pos-
« sible que la Grèce n'ait offert à l'abbé Barthélemy
« que des sujets de réflexions aussi graves ! »

Il faut que Madame lise un intéressant recueil intitulé *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*. Elle y trouvera tout ce que la pruderie de l'abbé Barthélemy ne pouvait placer dans son grand ouvrage, et c'est en vérité bien fâcheux, car ces deux éléments si divers,

mêlés dans des proportions convenables, eussent formé un tout charmant.

Mme la duchesse de Berry fait un grand éloge des études historiques de M. de Chateaubriand. Mme d'Hautefort trouve que la plupart des ouvrages d'histoire, publiés de nos jours, sont trop légers, trop superficiels. MM. de Barante et Capefigue n'ont pas assez de gravité, ils ne citent pas assez les documents authentiques, les chartes, les pièces diplomatiques : il lui faudrait des chroniqueurs, et les modèles en ce genre sont trop négligés par nos auteurs modernes. La belle dame est un peu bas bleu ; elle nous raconte le grand succès qu'elle a obtenu en publiant la réimpression d'un livre rare, intitulé : *La toilette d'une Romaine*. Elle lit Joinville, Comines et Froissart, ce qui me paraît énormément gaulois. Mme la duchesse de Berry avoue tout simplement qu'elle préfère le style moderne ; elle a eu le plus grand plaisir à lire *Tristan le Voyageur*, de M. de Marchangy, mais elle ne connaît pas la *Gaule poétique* du même auteur. Elle me promet de lire cet ouvrage que je lui ai vivement recommandé. Je lui ai glissé quelques mots d'une certaine tragédie intitulée tout simplement *Louis le Débonnaire*, rien que cela, et que j'ai commise à l'instigation du susdit livre de M. de Marchangy. Premières bouffées de cette poésie rhétoricienne qui fleurit au primptemps de la vie, rimes ambitieuses dont l'inexpérience égale la naïveté, qu'êtes-vous devenues, et comment retrouverai-je un jour ce chef-d'œuvre perdu pour moi et pour la postérité ?

Marchangy, Brillat-Savarin, et je ne sais quel autre magistrat éminent, moururent tous trois presque le même jour, d'une fluxion de poitrine gagnée dans

l'église royale de Saint-Denis, à l'un des anniversaires du 21 janvier.

« On dirait, suivant Mme la duchesse de Berry, qu'il
« y a dans les cérémonies funèbres quelque chose de
« contagieux. Les vieillards doivent surtout se dis-
« penser d'assister à ces grands convois où l'on a froid.
« L'aspect de la mort est mortel pour ceux qui attei-
« gnent le terme de la vie. Ils n'ont pas besoin de la
« leçon qui ressort d'un cercueil et qui peut devenir
« si profitable aux jeunes gens. Ce pauvre Brillat-
« Savarin, qu'allait-il faire dans cette église froide et
« lugubre? Que son livre est charmant! Que cette *Phy-*
« *siologie du goût* en contient! Quelle aimable gaieté,
« que d'esprit, quel ton de bonne compagnie et comme
« il sait rendre intéressantes des choses vulgaires!
« C'est la cuisinière bourgeoise divinisée ! Il a fallu du
« génie pour donner cette forme ravissante à des pré-
« ceptes aussi communs! Comme il est gai, vif, piquant,
« instructif ; la grâce sans fadeur, l'élégance sans
« prétention, ce je ne sais quoi d'inimitable que toutes
« les autres nations de l'Europe sont réduites à nous
« envier ! Il y a une autre physiologie, celle du mariage,
« par votre ami Balzac, mais celle-là ne vaut pas
« l'autre, tant s'en faut. Et cependant l'esprit n'y
« manque pas, au contraire, mais la matière est déli-
« cate, le sujet scabreux, comme vous dites, et de-
« mandait une main de maître. Il y a dans cet ouvrage
« des choses bien hardies, d'autres bien hasardées, et
« l'ensemble gagnerait à être discrètement abrégé.
« Du reste, je l'avoue, il m'a fait rire. Il aborde sou-
« vent des chapitres très intimes, il traite des cas
« réservés avec une certaine verve licencieuse que
« comporte son sujet, j'en conviens, mais qu'il aurait
« dû gazer un peu plus. Savez-vous de qui je tiens ce

« fameux livre? De mon cher cousin, le duc d'Or-
« léans. Il m'en fit un grand éloge et me pria d'en
« accepter un exemplaire. »

Nous avons terminé la soirée par une dissertation chirurgicale. Mme d'Hautefort s'étant emparée de ma trousse, a fait l'inventaire de tous les instruments qu'elle contient. Madame s'en mêle aussi, et les questions pleuvent sur les bistouris, les sondes, les pinces, etc., etc. Il m'a fallu faire une leçon de médecine opératoire. Mme la duchesse de Berry a du courage, elle a plusieurs fois servi d'aide dans des circonstances graves ; la vue du sang ne l'épouvante pas. Mme d'Hautefort ne peut pas entendre crier, sans être menacée de syncope. La princesse nous fait rire en imitant le père Elisée, chirurgien du roi Louis XVIII, qui disait toujours : *Brenez mes bilules* ! Toutes ces vieilles têtes, suivant Son Altesse Royale, ne valent pas le moindre carabin de l'Hôtel-Dieu.

Et lorsque nous lui avons souhaité la bonne nuit, elle nous a dit adieu, et a ajouté :

« — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

FIN DU PREMIER VOLUME

Paris. — Imprimerie PAUL DUPONT, rue J.-J.-Rousseau. 1909. 11. 81

OUVRAGES

DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE

TRAITÉ DES MALADIES DE L'OREILLE, de G. KRAMER, traduit de l'allemand, par le Docteur P. MÉNIÈRE. Germer Baillière, Paris, 1848.

ÉTUDE MÉDICALE SUR LES POÈTES LATINS. — Germer Baillère, Paris, 1852,

LES CONSULTATIONS DE MADAME DE SÉVIGNÉ — Germer Baillière, Paris, 1862.

CICÉRON MÉDECIN. — Germer Baillière, Paris, 1862

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. — 1910, 1.89.

LA CAPTIVITÉ

DE MADAME

LA DUCHESSE DE BERRY

A BLAYE

— 1833 —

JOURNAL

DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE

MÉDECIN ENVOYÉ PAR LE GOUVERNEMENT AUPRÈS DE LA PRINCESSE

PUBLIÉ PAR SON FILS

LE DOCTEUR E. MÉNIÈRE

AVEC DEUX LETTRES INÉDITES DE BALZAC ET DU MARÉCHAL BUGEAUD

II

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1882

LA CAPTIVITÉ

DE MADAME

LA DUCHESSE DE BERRY

A BLAYE

[redacted]

OUVRAGES

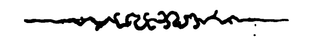
DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE

Traité des maladies de l'oreille, de G. Kramer, traduit de l'allemand, par le Docteur P. Ménière. Germer Baillière, Paris, 1848.

Étude médicale sur les poètes latins. — Germer Baillière, Paris, 1852.

Les Consultations de Madame de Sévigné. — Germer Baillière, Paris, 1862.

Cicéron médecin. — Germer Baillière, Paris, 1862.



Cet ouvrage a été tiré, sur papier de Hollande, au nombre de cinquante exemplaires réservés et de cent cinquante exemplaires numérotés de 1 à 150, au prix de vingt-cinq francs chaque volume.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. — 1911.1.2

LA CAPTIVITÉ

DE MADAME

UCHESSE DE BERRY

A BLAYE

— 1833 —

JOURNAL

J DOCTEUR P. MÉNIÈRE

VOYÉ PAR LE GOUVERNEMENT AUPRÈS DE LA PRINCESSE

PUBLIÉ PAR SON FILS

LE DOCTEUR E. MÉNIÈRE

: LETTRES INÉDITES DE BALZAC ET DU MARÉCHAL BUGEAUD

II



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

IENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1882

[redacted]

LA CAPTIVITÉ

DE S. A. R. MADAME

LA DUCHESSE DE BERRY

Dimanche 19 mai.

Aucune nouvelle des dames d'honneur, et ce silence est interprété de la façon la plus fâcheuse par la princesse. Elle s'abandonne aux plus noires suppositions : on la retiendra perpétuellement dans cette prison maudite, les ministres conservent toujours l'espérance de la voir mourir sous les verrous, et cela ne peut tarder beaucoup. Je constate ce matin que la nuit a été excellente, que l'appétit est en progrès, et je vois M[me] Hansler préparer sans mot dire une toilette de relevailles qui est d'un heureux augure.

En effet, Madame s'est levée pour entendre la messe et, vers midi, par un temps tiède et calme, la princesse est descendue au jardin. Nous l'avons accompagnée dans sa petite promenade. Elle est faible, chancelante, éblouie par le grand air, par la lumière ; sa maigreur est extrême, et l'on voit qu'il faudra bien du temps et des soins pour effacer la trace de ses souffrances physiques et morales.

Le jardin est charmant, plein de fleurs qui l'embaument des parfums les plus doux. Un berceau situé à l'angle de la terrasse offre un abri délicieux contre le soleil, et là, bien installée dans un fauteuil, Mme la duchesse de Berry embrasse d'un coup de lorgnon une vaste étendue de la Gironde au-dessus et au-dessous de Blaye. Le paysage, qui est plutôt une marine, doit son charme principal aux nombreux navires qui animent le fleuve, et ce spectacle, auquel nous sommes habitués depuis longtemps, nous semble toujours nouveau.

J'ai apporté une multitude de journaux, et la princesse, qui les parcourt d'un œil distrait, tombe sur je ne sais quel article dans lequel on lui donne le nom de comtesse Lucchesi-Palli. Elle se récrie vivement :

« — J'ai envie de réclamer. Nos mariages, à nous « autres, ne nous enlèvent pas le titre d'Altesse « Royale, de princesse, et cela ne change rien à notre « situation. La princesse de Carignan, mère du roi « régnant de Sardaigne, est mariée à un M. Montléar, « simple particulier et fils, si je ne me trompe, d'un « ancien maître de postes. Elle n'en a pas moins con- « servé son titre et ses honneurs. Son mari a été fait « prince de Montléar et ce titre lui est personnel. Il « est reçu à la cour, souvent même à la table du roi, « lequel l'appelle quelquefois : Mon cher beau-père ! « Marie-Louise est mariée au comte de Nieperg, « simple colonel autrichien, ce qui ne l'empêche pas « de régner à Parme. La grand'mère de Louis- « Philippe a épousé un comte de Follemont. Son « propre père a épousé Mme de Montesson. Les exem- « ples de ce genre fourmillent dans l'histoire. La mère « de François Ier, la duchesse d'Angoulême, voulait « épouser le connétable de Montmorency. Elle en

« demanda la permission au roi, son fils, qui poussa « des cris de l'autre monde : — Eh bien, dit la princesse, « si vous n'y consentez pas, chargez-vous de tous les « péchés que je pourrai faire. — Il fallut bien y con- « sentir. Ces sortes d'alliances ne changent rien à la « position des personnes de sang royal, c'est chose « convenue, connue, et le rédacteur de ce journal est « un cuistre ou un impertinent. »

Il est encore question de M. Battur et de *la Quotidienne.* Ce jurisconsulte prétend qu'on aurait dû faire venir M. le comte Lucchesi-Palli à Blaye, que cela était nécessaire, etc. La princesse s'impatiente, s'agite et dit avec une extrême vivacité :

« Mais étais-je libre d'agir à mon gré? Mes lettres « pouvaient-elles sortir d'ici autrement qu'ouvertes? « Savais-je si, en l'attirant ici, je ne compromettais « pas sa liberté? Monsieur l'avocat sans cause, je « vous le dis encore une fois, mêlez-vous de vos « affaires, car, à coup sûr, je ne vous chargerai pas « des miennes. »

La station au jardin a duré une heure et la princesse s'en est bien trouvée. Nous l'avons engagée très vivement à y revenir tous les jours afin de ranimer son énergie vitale qui en a si grand besoin. M. Deneux est tout à fait de mon avis sur ce chapitre, et même j'ai pu remarquer que, depuis qu'il ne s'agissait plus d'accouchement et de ses suites naturelles, le cher maître semble avoir abdiqué en ma faveur. Il ne sort pas de sa spécialité et paraît s'en rapporter complètement à moi pour le reste. Cette manière de penser et d'agir va même si loin qu'il déclare que la présence d'un médecin auprès de Mme la duchesse de Berry est absolument nécessaire, qu'il ne s'occupera que de

l'enfant et de la nourrice et que le reste ne le regardera pas.

Une petite conversation sur ce point a eu lieu entre l'accoucheur et la princesse. Le général Bugeaud en a eu connaissance et il en est résulté que M. le Ministre de l'Intérieur sera invité à prendre quelques mesures qui me touchent de près. Le gouverneur pense que le voyage de Palerme serait le complément nécessaire de ma mission, qu'il peut survenir telle circonstance où mes conseils seraient fort utiles et que M. Deneux, ne voulant pas sortir de son rôle d'accoucheur, il y a lieu de parer aux éventualités de la route. Je suis considérablement de cet avis, on peut bien le croire, et je me suis hâté de dire quelques mots de ceci à M. Orfila. Le cher doyen peut, à l'occasion, favoriser ce plan ; M. le comte d'Argout, qui est la circonspection incarnée, ne s'avisera sans doute pas de prendre l'initiative d'une décision qui me serait si agréable ; tâchons donc de ne rien négliger pour que cela se passe tout naturellement.

Il est à noter que M. Deneux, formellement demandé par la princesse, n'a pas encore reçu d'autorisation de la part du Gouvernement ; le cher maître me paraît inquiet du retard que l'on met à la lui accorder. La princesse elle-même craint un refus, bien qu'il soit peu probable qu'on songe à la priver de son fidèle serviteur.

Ce matin, le journal *La Guyenne* a pris le parti de s'exécuter franchement. La lettre de Mme d'Hautefort a été insérée textuellement, et, de plus, un article explicatif contient la rétractation formelle des doutes qu'on avait soulevés à propos du fameux procès-verbal. Cela coupe court à toute affaire judiciaire et nous voilà débarrassés de ce fameux conflit.

Au reste, les rédacteurs de *la Guyenne* ne nous gardent pas rancune, au contraire. Ces messieurs luttent avec leurs confrères de prévenances délicates à notre égard. Carlistes et conservateurs nous comblent de bons procédés ; il y a émulation entre ces rivaux ; on nous accable de friandises, poissons, bourriches truffées, huîtres vertes, vins fins ; nous sommes choyés comme des gens placés à la source des nouvelles intéressantes ; aussi l'on épie nos moindres faits et gestes. L'ardente curiosité qu'excitait le début de notre grande affaire ne s'est pas refroidie à mesure que le dénouement approche, et il ne tiendrait qu'à nous de susciter d'étranges jalousies entre les deux camps opposés.

Les journaux de Paris sont un peu à la tempête. Il y a eu une émeute à la Faculté de médecine ; le doyen a dû haranguer les étudiants et l'a fait avec un plein succès. Le général en est enchanté ; il me charge d'offrir ses compliments et ses félicitations à M. Orfila. Il l'engage à ne pas plus ménager les bouzingots carabins que lui ne ménage les journalistes bouzingots. La princesse, qui juge tout à son point de vue, voit dans ces symptômes d'agitation politique des motifs pour que le ministère la retienne ici. Elle fait des vœux pour que tout aille bien, pour que le Gouvernement soit dans une sécurité complète au dedans comme au dehors, et jamais je ne l'ai vue animée d'une telle bienveillance pour cette pauvre Monarchie de 1830 qu'elle traite si mal. Il fallait que Madame eut un aussi vif désir de quitter Blaye pour mettre un terme à ses hostilités contre ceux qui la retiennent ici. Mais je crois volontiers que la paix actuelle n'est qu'une suspension d'armes.

Hier la littérature, ce soir la musique. Mme d'Hau-

[redacted]

tefort, qui est d'une humeur charmante, ne quitte pas son piano. M. Deneux et moi nous sommes assis près du lit de Mme la duchesse de Berry; la porte qui communique avec le salon reste ouverte et la conversation entre les personnes placées dans les deux pièces est facile. La dame d'honneur fait entendre un gracieux prélude et bientôt elle se met à chanter un air délicieux de *la Nina* de Dalayrac: *Quand le bien-aimé reviendra.* La mélodie en est si douce, la comtesse le chante avec une expression si pénétrante, que nous sommes tous enchaînés à ses lèvres et que la princesse se sent toute émue. Je lui dis :

— Acceptez-en l'augure, Madame; ces paroles sont en quelques sorte prophétiques, vous recevrez bientôt des nouvelles du comte Hector et peut-être va-t-il arriver l'un de ces jours.

« — Merci, docteur, puissiez-vous dire vrai ! Il est « bien temps qu'il m'arrive enfin quelque chose d'heu- « reux! »

Mme d'Hautefort nous joue la prière de *Moïse.* La princesse prétend que cet air donne envie de se mettre à genoux. Je parle de l'effet prodigieux que produisait Paganini en exécutant ce morceau sur son violon. Madame n'a jamais entendu ce grand artiste, et elle le regrette, car son admiration pour la bonne musique est aussi vive que sincère. Elle a toujours eu un goût très prononcé pour ce bel art; elle s'en est toujours occupée, mais sans pouvoir acquérir un talent remarquable. Kalkbrenner lui a donné des leçons de piano, Nadermann lui a enseigné la harpe et souvent il y avait dans ses appartements privés de petits concerts d'amateurs où s'escrimaient M. et Mme de Rosambo, Mme de Montaigu et autres virtuoses de cette force. Quelquefois on chantait des chœurs où se glissaient

par-ci par-là quelques sons hasardés, quelques canards accueillis par des éclats de rire du meilleur aloi. Dans ces réunions artistiques, Madame jouait de la harpe, la princesse Louise et Mlle de Gourgues tenaient le piano à quatre mains, Tulou jouait de la flûte ; il y avait un bon violon pour conduire et M. de Rosambo faisait la basse : — Sans vanité, dit Madame, nous allions quelquefois assez bien !

Entraînée par ces souvenirs harmonieux et cédant aussi un peu à nos instances, Mme la duchesse de Berry consent à chanter quelques phrases de la Cavatine de la *Gazza ladra ;* elle dit avec goût le *Di piacer mi balza il cuore !* Sa voix est douce, agréable, juste et flexible, mais très peu étendue. Nous avons vivement applaudi cet essai qui indique l'heureuse disposition d'esprit de Madame. J'ai déjà dit que Son Altesse Royale pianottait comme le commun des mortels, tandis que Mme d'Hautefort est véritablement une virtuose.

Grande excursion sur les théâtres chantants, dansants et déclamants. Voici ce que j'ai recueilli des opinions de la princesse.

« — Les danseuses sont bien séduisantes, et Mme Bi-
« gottini est une créature assez charmante pour légi-
« timer toutes les folies de ces messieurs. Elle s'est
« retirée de bonne heure et n'ayant rien perdu de sa
« beauté. Fanny Bias a eu d'illustres conquêtes; mal-
« heureusement l'embonpoint, ce grand ennemi des
« artistes, les prend à la gorge ou plutôt à la taille et
« s'oppose à de long succès. Mlle Leverd a commencé
« par danser à l'Opéra et bientôt il lui a fallu renoncer
« à un travail impossible. Elle a bien réussi aux
« Français, chose rare, car les danseuses ne brillent
« pas ordinairement par l'esprit. Mlle Desbrosses, que
« le comte d'Artois (depuis Charles X) avait *tenue*

« entre dix doigts, vous savez quelle tournure elle a « prise, et combien elle excita le rire du prince, la « première fois qu'il l'aperçut aux Tuileries, lors de « la Restauration. La vieille Dugazon, ancien caprice « du même personnage, pleurait à chaudes larmes en « le revoyant à l'Opéra. Il était alors Monsieur, et bien « des gens se rappelaient ses succès dans les cou- « lisses. »

Les petits hasards de ma vie privée m'ayant mis en relation avec la plupart des actrices principales de l'Opéra et du Théâtre Français, j'ai pu fournir à Madame beaucoup de renseignements sur ces dames, et bien m'en prend, car ce genre de conversation a toujours le privilège d'intéresser la princesse. Nous passons en revue le personnel de la Comédie Française, exactement comme s'il s'agissait de la cérémonie du *Malade imaginaire*, et Dieu sait ce que nous avons dit sur ces célébrités ! Mme la duchesse de Berry ne tarit pas.

« — Mlle Mante ! C'est une montagne de crème « fouettée, et si jamais elle s'habille en bergère des « Alpes, on pourra lui appliquer le mot du prince de « Ligne qui se plaignait en pareille occasion de ne voir « que les Alpes de la bergère. »

— Et cependant, Madame, la susdite montagne a la passion de la danse, comme dans le psaume de David, et j'ai eu l'honneur de danser et de valser avec elle, ainsi qu'avec Mme Leverd qui s'en tire à merveille.

« — Je vous plains, docteur, car ces vastes embon- « points ne doivent pas être faciles à mettre en mou- « vement. Tout cela flotte, ballotte, et je préférerais « une femme maigre. Mais chacun son goût, et vous « avez peut-être celui des grosses femmes. »

[redacted]

Longue dissertation sur ce chapitre, mais je passe outre (non pas d'outre en outre). Madame continue cet examen :

« — Mlle Dupont, qui est une soubrette d'après
« nature, a demeuré rue de Rivoli, en face du pavillon
« de Marsan. Je l'ai souvent vue à sa fenêtre, d'où
« elle nous envoyait ses révérences et ses baise-mains.
« Elle a des yeux superbes, c'est une belle femme. Sa
« grande fille, brune comme un pruneau, ne vaudra
« jamais sous ce rapport mademoiselle sa mère. Elles
« ont toutes deux la physionomie italienne. Si vous
« allez à Naples, docteur, vous verrez là de terribles
« prunelles; souvent les femmes du peuple ont des yeux
« d'une expression magnifique. Les théâtres italiens
« sont généralement médiocres. Tout ce qui est bon va
« en France ou en Angleterre, les directeurs offrant
« des prix considérables. L'argent enlève les premiers
« sujets. En Italie les places ne sont pas chères, tous
« les hommes vont au parterre ; les dames peuvent
« avoir une bonne loge pour 10 ou 15 francs. Mais
« on écoute peu les acteurs, on fait, et on reçoit
« des visites pendant le spectacle, on tient salon dans
« sa loge, on y soupe même, et la pauvre musique est
« la chose dont on s'occupe le moins. A Naples, au
« théâtre San-Carlo, tout est médiocre à l'exception
« des ballets qui sont superbes. Vigano est un excellent
« chorégraphe et ses compositions obtiennent un suc-
« cès mérité. C'est le mari fort peu aimable, dit-on,
» d'une femme de beaucoup de talent et d'esprit ; elle
« est la propre sœur de cette charmante Naloi, devenue
« comtesse de Sparre, et qui chante dans la perfec-
« tion. »

— J'en sais quelque chose, Madame, je l'ai entendue souvent chez Mme Orfila. C'est la perle du salon de

[redacted]

cette dame, l'un de ceux où l'on fait la meilleure musique de Paris.

J'ai cru remarquer que Mme d'Hautefort met une extrême sobriété dans ses éloges et que bien peu d'artistes ou d'amateurs trouvent grâce à ses yeux. Elle a, sans contredit, le droit de se montrer difficile, mais si Mme la duchesse de Berry incline généralement à l'indulgence, sa dame d'honneur tend au contraire à la sévérité.

« — La prima donna de Naples, reprend la prin- « cesse, se nomme Ronzi de Begnis; elle n'a eu « aucun succès à Paris. C'est une femme agréable et « que mon frère, le jeune roi, trouvait fort de son « goût avant qu'il ne fût marié. Lors de mon dernier « séjour à Naples, les jeunes seigneurs se montraient « fort empressés à l'applaudir, témoin le comte Hector, « qui portait très loin son admiration pour sa per- « sonne et ses talents. Je lui en ai fait la guerre, et « j'ai trouvé même qu'il ne s'en défendait pas assez. « Une querelle survint entre les admirateurs de cette « héroïne: les uns étaient Napolitains, les autres de « Palerme ou de Messine, et il en résulta un duel. Il « faut dire qu'il y a rivalité entre les deux Siciles, « inimitié même, et que ces deux nations ne veulent « pas être confondues. On a vu des batailles acharnées « entre les habitants des deux rives du détroit, et il « n'y a pas longtemps que douze habitants de Messine « se battirent contre douze Napolitains. Il fallut « envoyer des troupes pour séparer les combattants « qui se seraient tous tués. »

En somme, la journée a été excellente ; Madame rentre franchement dans ses habitudes, elle s'occupe activement des préparatifs de son départ, elle fait mille projets qui prouvent sa confiance dans l'avenir, et

suivant toutes les probabilités, ses idées de prison perpétuelle vont s'évanouir à la perspective d'une liberté prochaine.

Ce soir le Battur de la *Quotidienne* est revenu sur l'eau; Mme la duchesse de Berry a vivement critiqué un nouvel article de cet avocat plein de charmes.

« — Mais c'est abuser de la permission d'être « absurde! Où ce monsieur a-t-il vu que les femmes « signent les actes de naissance? Si mon mari eût « été présent, sa signature eût été indispensable; « mais en son absence, le médecin qui m'a accouchée, « remplace le père et a seul qualité pour cela. C'est « simple comme bonjour, et il faut avoir la cervelle « détraquée pour ne pas comprendre des choses aussi « vulgaires. »

A cette occasion, Madame ajoute les particularités suivantes sur le comte Hector.

« — Il a été attaché à l'ambassade du Brésil, c'est « vrai, mais pendant très peu de temps. Son séjour à « Madrid a été beaucoup plus long. Il connaissait ma « sœur, Marie-Christine, il en a parlé au roi, et c'est « lui qui a été la première cause du mariage. Je ne « sais quel parti de cour a déterminé son renvoi, et « c'est alors qu'il a été attaché à l'ambassade de La « Haye. Nous étions restés plusieurs jours ensemble à « Massa, quelque temps avant que je ne m'embar- « quasse sur le *Carlo-Alberto*. »

M. de Brissac est toujours furieux contre le Gouvernement qui a gardé sa lettre et n'en a envoyé qu'une copie à Mme la comtesse de Brissac. Ce sujet de plaintes aigres et de récriminations haineuses revient de temps en temps sous forme d'allusions, et M. Deneux les saisit avec un empressement remarquable. Mme d'Hautefort fait chorus, et cette affaire,

[redacted]

remise sur le tapis devant M. le général Bugeaud, a valu à ces pauvres victimes une réponse aussi ferme que concluante. Le gouverneur leur a dit que cette publicité de leurs lettres était la première condition de leur contrat et que le ministère en agissant comme il l'avait fait, avait usé d'un droit librement consenti.

Aujourd'hui même il est arrivé au pavillon une lettre de Mme la comtesse de Brissac que son mari se donnera bien de garde de communiquer à la princesse. Elle contient en effet un passage fort leste sur le comte Hector Lucchesi-Palli, et Son Altesse Royale serait peu enchantée de la manière dont on parle de l'homme qu'elle a honoré de son choix et de son affection.

Un journal avait dit que la petite Anna avait reçu entr'autres prénoms, celui de Marie-Amélie ; Mme la duchesse de Berry a relevé cette assertion avec une violence extrême. Elle se propose de faire démentir cette nouvelle, et, à cette occasion, elle se répand en duretés contre son auguste tante. Les femmes manquent surtout d'indulgence pour les personnes de leur sexe : elles se laissent aller promptement à des invectives contre les autres femmes; il y a entre elles égalité, et par conséquent liberté; aussi en usent-elles souvent jusqu'à la licence. J'ai vivement déploré cette scène où il y avait autant d'aigreur que d'injustice, et je me suis permis d'argumenter dans l'intérêt de la vérité. Pourquoi les femmes supportent-elles difficilement l'éloge d'une autre femme? D'où vient cette sorte de rivalité générale qui se montre en pareil cas, et pourquoi l'esprit de corps est-il si rare parmi les femmes, à quelque classe de la société qu'elles appartiennent? Ce sont là des petits mystères du cœur humain, des faiblesses, des misères de notre pauvre nature, que l'on devrait avoir la pudeur de dérober à son prochain.

Lundi 20 mai.

Ce matin, à neuf heures, j'ai trouvé Mme la duchesse de Berry d'une humeur charmante; elle a dormi pendant huit heures sans se réveiller, elle se trouve parfaitement reposée; il semble que le beau soleil qui nous illumine jette un reflet doré sur toutes choses. Pas de nouvelles de Paris; les voyageurs attendus si impatiemment ces jours passés, viendront quand bon leur semblera, l'agitation nerveuse a cédé aux douces influences du sommeil. Toujours ce pauvre moral à la remorque du physique, toujours l'âme sous la dépendance du corps. Il n'y a pas de quoi nous montrer si fiers, car, en fait de domination, le tour de la bête est bien souvent revenu.

Tout en riant, jasant, jabottant, la princesse copie sur un grand album quelques vers de Lamartine, rencontrés dans un journal. Madame suit la bonne méthode, elle lit plume en main, et si quelque chose la frappe, elle en prend note. J'ai parcouru plusieurs fois ce recueil qui est en permanence sur le bureau de Son Altesse Royale. Il y a des fragments nombreux, empruntés à l'auteur des *Méditations*, à Victor Hugo, à Barthélemy, à Auguste Barbier, celui qui a publié les *Iambes*, et la plupart des morceaux transcrits sur ses pages indiquent un goût irréprochable.

Madame d'Hautefort, qui se pique toujours d'honneur, à pris la peine d'aller dans son appartement pour en rapporter un album qu'elle veut bien exposer à nos admirations. Les premières pages de ce recueil sont biffées, raturées, tout à fait illisibles, et comme je m'efforçais de découvrir le sens de ces lignes effacées avec tant de soin, la belle dame nous a dit qu'elle

avait cru devoir en agir ainsi parce que les vers écrits sur ces pages étaient un peu trop gais.

Cette censure rigoureuse a fait rire Mme la duchesse de Berry. Suivant Son Altesse Royale on peut tout dire, il y a manière de faire passer les choses les plus lestes :

« — Après tout, les femmes doivent s'accoutumer à « entendre les gaietés un peu décolletées des hommes. « Je ne comprends pas ces pruderies dans le mariage. « Ces Messieurs aiment en général un peu de har- « diesse dans le langage ; les bégueules leur plaisent « rarement. J'ai vu de mauvais ménages qui eussent « été bons, si les femmes avaient eu l'esprit de montrer « plus de tolérance. Les femmes qui ont la répartie « vive et le propos leste sont trouvées charmantes; c'est « là ce qui explique, pour le dire en passant, les « grands succès de certaines actrices et autres prin- « cesses du même calibre. Il faut s'accommoder au goût « de nos seigneurs et maîtres et songer qu'après tout « une femme est tenue de plaire à son mari. D'ailleurs « ce sont souvent celles qui en disent le plus qui en « font le moins. »

Madame croit qu'il est utile aux jeunes filles d'être suffisamment instruites ; elles peuvent plus facilement éviter les impressions fausses, les entraînements irréfléchis; une mère prudente saura bien la dose de connaissances qui convient à sa fille. Le roi Charles X voulut que l'on conduisît la princesse Louise au Gymnase où l'on donnait le *Mariage de raison*. Dès le lendemain arrivèrent en foule les réflexions, les questions; cette chère enfant s'occupa énormément de l'héroïne de la pièce. Le duc de Bordeaux, soumis à la même épreuve, ne songeait qu'aux vivacités de Mme Pinchon et ne trouvait là que matière à des risées d'enfant.

« — Un jour je conduisis à l'Opéra une jeune lady
« élevée dans une ignorance absolue de toutes choses.
« On jouait *La Muette*. L'impression ressentie par
« cette jeune fille fut excessivement vive; c'était une
« agitation fébrile, une émotion profonde, un épanouis-
« sement du cœur et de tous les sens; il eût mieux
« valu, suivant moi, arriver graduellement à cet état
« d'extase. Depuis, cette enfant s'est échappée impé-
« tueusement de la cage maternelle, ses petites pas-
« sions, si soigneusement comprimées, ont pris un
« rapide essor, un mari ultra-prudent n'a pas su don-
« ner la dose de liberté nécessaire à un esprit un peu
« aventureux, et cette éducation n'a pas été couronnée
« de tout le succès qu'on en attendait. J'en conclus
« qu'il faut, par des avis sages et habiles, prémunir les
« jeunes personnes contre les dangers qui se ren-
« contrent dans le monde; pour elles, la science est un
« plus sûr garant que l'ignorance. Il y a beaucoup de
« livres mis à l'index, qui sont surtout redoutables
« parce qu'on les lit en cachette. Croyez-vous que les
« *Liaisons dangereuses*, lues par une mère intelligente,
« expliquées, commentées devant une jeune personne
« avec la franchise et la prudence convenables, ne
« montreraient pas clairement le mal que l'on doit
« éviter et la manière de résister à des séductions
« auxquelles on succombe trop souvent et d'autant
« mieux qu'on ne les connaît pas? Mme de Meffray, qui
« a mon âge, et qui a été mariée en même temps que
« moi, lit à peine aujourd'hui quelques romans qu'on
« lui a toujours interdits. Je ne sais rien de plus ridi-
« cule que ces ultra-puritains qui voient du mal par-
« tout, que ces maris dont la jalousie produit des scru-
« pules et qui croient leurs femmes bien gardées parce
« qu'ils les tiennent dans une boîte. »

[redacted]

Tout cela a été dit avec beaucoup d'entrain. En pareille occasion, Mme la duchesse de Berry parle avec une facilité remarquable, les mots arrivent sans recherche, sans effort, le jeu de physionomie qui accompagne le débit est vif et piquant, l'orateur gesticule beaucoup, la voix s'anime, prend des inflexions justes et le tout est de nature à produire beaucoup d'effet sur un auditoire intelligent. J'en ai fait mon sincère compliment à Son Altesse Royale, je l'ai engagée à nous fournir souvent un pareil régal, et je lui ai donné l'assurance que cet exercice intellectuel lui serait aussi utile qu'il nous serait agréable.

Aujourd'hui, et sur la demande expresse de Madame, on a repris le service militaire de la citadelle avec tous ses accompagnements de tambours et de trompettes. La princesse dit que ce tintamarre l'amuse, la distrait, et que sa chambre lui paraît moins prison. Il a été facile de lui procurer ce singulier plaisir.

Une dépêche de M. le Ministre de l'Intérieur autorise M. Deneux à se rendre en Sicile à la suite de Mme la duchesse de Berry. Une autre dépêche qui vient de la même main, m'annonce que ma mission touche à son terme, et que mon zèle cessera d'être mis à l'épreuve aussitôt que Son Altesse Royale aura quitté la citadelle de Blaye. Jusque-là je suis invité à redoubler de soins pour Madame, à veiller activement au rétablissement de sa santé. M. le comte d'Argout termine la lettre en m'engageant à ne pas le priver de bulletins sur les affaires médicales de la citadelle. Ainsi ferai-je, Monsieur le Ministre, mais j'espère que la lettre d'aujourd'hui ne contient pas votre dernier mot sur mes futures destinées.

A trois heures, M. le Gouverneur et moi, nous sommes allés faire une visite au directeur de notre petit télé-

graphe. Le mécanisme de cet instrument si ingénieux nous a été expliqué par le directeur lui-même; c'est une invention merveilleuse, mais contre laquelle conspire sans cesse la nuit, le brouillard, la pluie et le soleil lui-même. Je ne savais pas que ce que nous appelons un très beau temps n'est pas ce qui favorise davantage la transmission des signaux. Quand la température est très élevée, les rayons du soleil déterminent dans les couches inférieures de l'atmosphère une sorte de vapeur blanchâtre qui nuit beaucoup à l'action du télégraphe. Jamais la marche des signaux n'est plus facile et plus prompte qu'après la pluie, alors que l'air purifié par le passage de l'eau ne contient plus de corps étrangers. Ce petit cours de télégraphie m'a fait grand plaisir. Voir, apprendre, savoir, c'est satisfaire un des plus nobles appétits de l'intelligence.

En jouant avec une des lunettes de l'établissement, j'ai découvert dans la direction de l'embouchure de la Gironde un grand bâtiment qui, toutes voiles dehors, remonte le fleuve et semble venir vers nous. Sur mon avis, toutes les lunettes sont braquées dans cette direction, mais personne ne peut dire si c'est la frégate qui nous a été annoncée officiellement ce matin même. Il faudrait être marin pour reconnaître à certaines figures quelle est l'espèce de navire que nous avons en vue. Nous ne tarderons pas savoir à quoi nous en tenir.

Pendant que nous dissertions sur les possibilités d'un prochain départ, le directeur du télégraphe nous a dit que les premiers mots d'une dépêche ministérielle arrivaient en ce moment, et bientôt, en effet, le général a reçu cette missive aérienne. On demande à M. Bugeaud si le comte de Mesnard est arrivé à Blaye. Ce soir, en entrant chez Mme la duchesse de Berry, j'ai raconté notre séance télégraphique, et la prin-

[redacted]

cesse, fort peu attentive à ce que le ministère demande au sujet de M. de Mesnard, s'informe avec vivacité des nouvelles du comte Hector. Et comme je répondais qu'il n'en était pas question ;

« — C'est extraordinaire ! Il y a là-dessous quelque « chose d'inexplicable! C'est sans doute une petite « vexation du Gouvernement ! »

— Mais je ne vois pas trop quelle en pourrait être la cause ou le but.

« — C'est possible que vous ne le voyiez pas ; mais il « n'en est pas moins surprenant que M. Lucchesi « ait été annoncé officiellement et que, depuis jeudi, « on n'en ait plus aucune nouvelle. Il a une bonne « calèche et peut venir très vite. J'espère toujours « qu'il arrivera d'un instant à l'autre. Bon Dieu! ou « plutôt saint Spiridion, donnez-moi de la patience! »

— Saint Siméon Stylite, *ora pro nobis*, dis-je en souriant.

« — Ne vous moquez pas, docteur ; depuis que je suis « ici, je n'ai pas manqué un seul jour d'invoquer « l'assistance de saint Spiridion. »

— Quel est ce saint inconnu? demande M. Deneux.

« — C'est un saint grec, modèle de patience et de résignation. »

M. de Brissac fait observer que Son Altesse Royale s'en est bien trouvée et que, dans mille circonstances, l'intercession de ce bienheureux a été évidente.

« — Mais pas trop, réplique Madame, car je ne me « pique pas beaucoup de résignation, Dieu me par- « donne ! »

— Ma foi, dis-je, j'en demande pardon à saint Spiridion ; mais il m'a semblé que souvent sa vertu avait été en défaut. Je crois que Madame ferait bien de

[redacted]

remplacer ce personnage. Pourquoi ne pas s'adresser à saint Job? Celui-là du moins peut passer pour un modèle.

« — Oh! ce n'est pas la peine de changer! Me
« voici bientôt au bout de mes peines, et une fois
« arrivée en Sicile, je pourrai toujours recourir à
« saint Janvier. »

— Pour celui-là, répliquai-je, à la bonne heure, on peut se plaindre de lui, le gronder, l'injurier même quand il ne répond pas aux prières des fervents. On dit que les lazzaroni ne se gênent pas avec leur patron quand il leur fait trop attendre les faveurs qu'on lui demande.

Ce chapitre entamé, Madame s'en empare et dit :

« — Les Napolitains invoquent bien plus souvent
« saint Janvier que Dieu lui-même. Je n'ai pas vu le
« miracle de la liquéfaction du sang de ce saint. Je
« venais d'être mariée par procuration et je ne voulais
« pas quitter mon pays sans être témoin d'un fait
« aussi étrange. On me fit observer qu'étant devenue
« Française, on ne pouvait plus me le montrer direc-
« tement. Je résolus d'y aller avec ma gouvernante.
« Je me trouvais assez près de l'officiant, au milieu des
« *Mama*, vieilles femmes de la famille du saint, et
« qui attendaient comme moi le miracle. La liquéfac-
« tion n'arrivant pas assez vite au gré de leurs désirs,
« quelques-unes de ces commères se mirent à apos-
« tropher le saint en termes assez vifs, burlesques,
« injurieux même, et certain mot que l'on entend à
« chaque instant dans la bouche des matelots du Mole,
« n'était pas épargné dans cette circonstance. C.....,
« dépêche-toi, je n'ai pas le temps de rester là, il faut
« que j'aille faire ma soupe, etc. Une de ces *mama*
« me reconnut et dit : C'est toi qui empêche le miracle,

« va-t-en, tu es Française ! Je l'envoyai promener et
« déjà l'on commençait à s'échauffer, lorsque le prêtre
« fit voir la liquéfaction de ce sang miraculeux. Pour
« moi, je n'ai rien vu de bien clair. C'est une petite
« fiole en cristal qui contient une matière brune,
« sèche, et qui devient liquide dans les mains de l'of-
« ficiant. On dit que ce liquide paraît comme en ébulli-
« tion, mais je ne l'ai pas vu. »

M. de Brissac affirme avoir entendu dire à un homme très pieux et très éclairé que le miracle avait eu lieu en sa présence, et qu'aucune circonstance extérieure ne lui avait paru capable d'exercer une action quelconque sur le vase et sur son contenu.

« — Au surplus, dit Mme la duchesse de Berry, ce
« n'est par là un article de foi, rien ne nous oblige
« d'y croire.

— J'avoue, dis-je, qu'en pareille matière, il est plus prudent de s'abstenir. Si une parcelle de cette matière noire contenue dans la fiole, tombait entre les mains d'un bon chimiste, peut être trouverait-on qu'elle n'a aucun des caractères du sang humain. Est-on bien certain qu'il y ait de l'huile dans la sainte ampoule que les archevêques de Reims portaient au sacre des rois de France ? Toutes ces choses qui ne font pas partie du dogme, pourraient être considérées comme apocryphes sans blesser l'orthodoxie de ceux qui croient. Pour mon propre compte, je considère ces objets comme d'antiques monuments de la foi de nos pères, qui se rattachent, par la tradition, à de grandes époques de notre histoire nationale, et sous ce rapport du moins, je les crois fort dignes de nos respects.

Nota bene. — Aucune voix ne s'est élevée contre mes réflexions, et M. de Brissac a continué de racon-

ter quelques légendes dans le genre de celle-ci. Dans les catacombes de Rome, quand on ouvre un tombeau de martyr, on trouve presque toujours une fiole contenant une liqueur noire qui est, dit-on, du sang.

— J'élève quelques doutes sur ce point. Les vases contenus dans les sépultures antiques sont des urnes lacrymatoires, des bulles à parfums, et rien n'autorise à penser que l'on y ait déposé du sang. M. de Brissac ne prouve pas que cela soit ainsi, mais il le croit et l'affirme. C'est plus simple, plus commode.

Mme la duchesse de Berry, prenant part à notre discussion, nous raconte l'histoire suivante :

« — Il y a aux environs de Naples une grosse
« pierre sur laquelle saint Janvier a été décapité.
« On dit que dans l'instant où arrive la liquéfaction
« du sang au maître-autel de la cathédrale, cette pierre
« se recouvre également de gouttes de sang. Il serait
« facile de vérifier cela ; je serais curieuse d'en faire
« l'épreuve au moyen de deux bonnes montres bien
« réglées l'une sur l'autre. Au surplus, la croyance
« des Napolitains aux vertus de saint Janvier est
« aussi complète que possible. Vingt fois ce grand
« protecteur de la ville a arrêté les éruptions du Vé-
« suve et le cours de la lave qui se dirigeait vers
« elle. Depuis le pont de la Madeleine jusqu'à Résina,
« on rencontre un grand nombre de statues qui re-
« gardent le volcan, le bras levé, le doigt tendu vers
« cet ennemi menaçant, et ce geste si impérieux con-
« traint la flamme dévorante à rester dans ses plus
« étroites limites. Vous verrez cela, docteur, et votre
« incrédulité ne tiendra pas contre tant de témoigna-
« ges de la puissance de notre Gennaro. »

J'ai bien trouvé à riposter, mais je vous fais grâce de mes arguments. A quoi bon raisonner en pareille

matière? Ces croyances ont quelque chose de poétique, de gracieux ; la froide vérité a bien moins d'attrait. Laissons donc ces histoires merveilleuses défrayer les longues causeries du soir. Au surplus, la princesse elle-même a désarmé ma critique en ajoutant les particularités suivantes :

« — J'avoue que ma confiance en saint Janvier a « été fort ébranlée par ce qui est arrivé à Naples lors « de l'occupation française. Salicetti, un charmant « monsieur qui coupait joliment les têtes, s'arrangea « de façon à avoir aussi son miracle. Comme la chose « n'arrivait pas assez promptement et que l'on crai- « gnait une émeute, Salicetti fit prévenir les offi- « ciants que leur tête répondrait de l'événement. Le « miracle se fit à merveille. Je confesse que cela m'a « un peu scandalisée. »

Madame nous raconte la pompe de cette cérémonie, les richesses du trésor qu'on expose aux fidèles, les douze statues en or que Salicetti voulait enlever et que les pêcheurs napolitains, armés de grands couperets à thons, surent conserver en dépit de la rapacité du Commissaire. La princesse nous dit que la fameuse fiole n'est visible qu'à l'époque du miracle et qu'elle reste enfermée dans une châsse en fer garnie de quatre serrures. Une des clefs est aux mains du roi, une autre entre celles de l'archevêque, les deux autres sont confiées à deux grands seigneurs, élus pour une seule année et que l'on nomme les ôtages de saint Janvier. Le roi et l'archevêque, quand ils sont empêchés, se font remplacer par une commission nommée tout exprès. Et, à ce sujet, Madame nous régale de cette petite anecdote :

« — Un jour, en ouvrant la fameuse châsse en fer, on « s'aperçut que le sang du martyr était resté liquide,

[redacted]

« et ce prodige mit la commission dans un immense « embarras. Chacun se demandait quelle pouvait être « la cause d'un fait aussi singulier et ne savait à quoi « l'attribuer. Il faut dire que, dans cette même châsse, « se trouve la tête du saint et que la fiole contenant « le sang est séparée de cette tête par une cloison en « bois. La commission, à force de recherches, décou- « vrit que la planche formant cloison était fendue, et « elle en conclut aussitôt que le sang était resté en « liquéfaction permanente parce qu'il pouvait voir la « tête du martyr. On s'empressa de fermer cette « ouverture et le miracle cessa. »

— C'est bien heureux que la fiole aux prodiges ait pu reprendre son sang-froid, car on ne sait pas ce qui aurait pu résulter d'une prolongation de cet état violent. La tête eût peut-être fini par avoir une attaque d'apoplexie !

Cette réflexion et quelques autres analogues ont été la cause de longs éclats de rire; la princesse nous a dit plusieurs fois que de pareilles plaisanteries, faites à Naples, au milieu des lazzaroni du môle, nous vaudraient certainement quelques coups de couteau.

Ces légendes mirobolantes ont été suivies d'une foule d'autres histoires à propos de reliques singulières exposées à la vénération des fidèles. L'orthodoxie de ces Dames a peut-être subi quelques échecs dans cette conversation tournée au gai, mais on peut être très bon chrétien sans cultiver ces idolâtries. Madame est très friande de ces sortes de curiosités religieuses ; elle en a vu, on peut le dire, de toutes les couleurs, et quelques-uns de ces objets sont vraiment horribles. Le corps de saint Ignace, le bras de saint Dominique, la statue de saint Louis de Gonzague, un marbre de diverses nuances, sont des choses effrayantes d'aspect;

[redacted]

mais à Rome, qu'y a-t-il de mieux à faire que de courir du matin au soir à la recherche de ces phénomènes ? La princesse a consacré quinze jours à visiter les églises, les sacristies, les trésors, les reliquaires ; elle a trouvé des choses extrêmement intéressantes, mais c'est un travail on ne peut plus fatigant.

M. de Brissac, qui, dans des circonstances analogues, a fait de son temps dans la capitale de la chrétienté le même usage que M[me] la duchesse de Berry, a gagné à cela une énorme courbature qui céda à grand'peine aux bons soins du docteur Lupi, l'un des plus savants médecins de Rome. Le jeune duc de Laval, qui avait éprouvé les mêmes accidents que M. de Brissac, fut soigné par un médecin français et mourut très promptement. En pareil cas, dit Madame, il faut s'en rapporter aux praticiens du pays.

Madame est restée levée aujourd'hui pendant trois heures ; elle marche en chancelant, ses muscles sont amincis et faibles à un point extrême; elle dit avec juste raison que le moindre coup de vent la renverserait. C'est la fâcheuse conséquence du repos absolu auquel la princesse s'est condamnée pendant si longtemps. Le temps, l'exercice, l'appétit auront bientôt réparé ce dommage, mais cependant, cette faiblesse pourrait bien retarder l'instant du départ. Je l'ai dit à Madame, je l'ai écrit à M. le Ministre de l'Intérieur; je ne crois pas que le voyage soit possible avant le 10 juin. La petite Anna est fort délicate, elle fait quelques progrès grâce à la nourrice, qui remplit parfaitement son emploi. M. Deneux ne perd de vue ni la nourrice ni son nourrisson. Il est complètement absorbé par cette grande affaire, et si le gouvernement veut le récompenser un jour, il devra le nommer inspecteur général des nourrices de France. C'est vraiment sa

spécialité. Nos officiers ne le désignent plus que sous le nom de « Père Biberon, M. Darbo et compagnie », et l'un deux voyant le cher maître s'embarrasser dans une phrase, a prétendu que son vice de prononciation tenait à ce qu'il tétait toujours sa langue.

En apprenant, je ne sais à quelle occasion, que les passeports pour Blaye n'étaient délivrés que par le Ministre de l'Intérieur, Mme la duchesse de Berry s'est fortement élevée contre cette tyrannie. Elle pense que le comte Hector ne voudra pas solliciter cette permission, et que cela l'empêchera de venir ici. Le nombre des voyageurs qui arrivent à Blaye est très considérable, les curieux affluent aux environs de la citadelle et le Gouverneur reçoit des visiteurs plus souvent qu'il ne le voudrait. Qu'eût-ce donc été si la police ne se fût pas opposée, dans de certaines limites, à l'empressement des fidèles ?

Mardi 21 mai.

La nuit a été bonne. J'ai trouvé ce matin Madame écrivant des notes et paraissant occupée d'un travail sérieux. Elle consulte à chaque instant un petit dictionnaire de poche, français-italien, elle corrige sa phrase, rature des mots, parle en écrivant et me demande quelquefois l'équivalent d'une expression qui ne rend pas sa pensée. Je dis à la princesse :

— Vous êtes comme toutes les personnes qui parlent facilement, vous n'êtes jamais contente de ce que vous écrivez.

« — Que voulez-vous, docteur, nous autres Sici-
« liennes nous sommes ignorantes comme des carpes.
« Figurez-vous donc que j'ai passé ma première

[redacted]

« enfance en Sicile et que je n'ai pas même appris
« l'italien. J'ai toujours parlé le patois ou plutôt la
« langue sicilienne, avec un certain accent assez dur
« dont on ne peut plus se défaire. Le comte Hector a
« la même prononciation que moi, et pour une oreille
« exercée, cela se reconnaît aussitôt. L'an dernier, en
« passant par Milan, incognito, je servais de guide,
« d'interprète à plusieurs personnes, et je n'avais pas
« dit quatre paroles que le maître de l'hôtel me dit
« que j'étais Sicilienne. Il ne me reconnut pas ou du
« moins il n'eut pas l'air de me reconnaître. C'est que
« mon cher pays imprime un vigoureux cachet à tout
« ce qui en vient. Si vous venez avec nous, docteur,
« et je l'espère, vous sentirez que le soleil palermitain
« doit influer sur la race qu'il éclaire ou plutôt qu'il
« rôtit. Nous sommes bien voisins de l'Afrique et il y
« paraît. Si vous redoutez la chaleur, il vous faudra
« faire emplette d'un chapeau à larges bords, d'une
« ombrelle ou mieux encore d'un vrai parapluie et ne
« pas oublier les lunettes en verre bleu ; ces divers
« moyens et un costume très léger sont indispensables
« pour voyager en Sicile. Les fièvres cérébrales sont
« fort à craindre dans ce pays et l'on est promptement
« emporté par ces charmantes maladies. Il y a bien
« encore des brigands qui vous pillent, et qui même
« au besoin vous tuent, mais cela devient rare ; d'ail-
« leurs, quand on se propose de visiter l'intérieur de
« l'île, on peut, pour une somme modique, obtenir
« un sauf-conduit. A part ces petits inconvénients
« et beaucoup d'autres encore, c'est un beau pays où
« l'on mange le veau mort-né, où le mouton sent le
« bouc, où le bœuf n'est tué que quand il est près de
« mourir de vieillesse, etc., etc. D'ailleurs, l'huile y
« est excellente, le poisson délicieux, les glaces et

« sorbets y sont presque pour rien, on y trouve d'ex-
« cellents fruits; enfin l'on y boit la meilleure eau du
« monde. En somme Palerme est une ville charmante;
« je suis sûre que vous vous y plairez beaucoup.
« Toutes les malades voudront vous consulter et les
« belles dames vous feront les yeux doux. »

— Tout cela est bien séduisant, Madame; aussi, n'ai-je pas un médiocre désir de voir tant de belles choses. Reste à savoir si M. d'Argout, notre souverain et maître, daignera m'octroyer une telle faveur.

Onze heures sonnaient, nous achevions notre déjeuner non frugal, lorsqu'un planton vint annoncer au général que M. le comte de Mesnard était à la porte Dauphine demandant à pénétrer dans la citadelle. L'ordre de l'introduire a été donné et bientôt ce personnage est arrivé dans la salle à manger, où une douzaine de curieux l'attendaient.

M. de Mesnard est grand, maigre, un peu courbé au niveau des reins, ses cheveux sont presque blancs et son long profil, saillant et aminci, rappelle assez bien les traits du roi Charles X. Son air est froid, très réservé, mais sans embarras. Il demande au gouverneur comment se porte Mme la duchesse de Berry, et sa question est faite de façon à indiquer qu'il a des inquiétudes à cet égard. Le général Bugeaud le rassure et lui dit que les bruits qui ont circulé dans le public ont été exagérés à dessein, que l'esprit de parti avait voulu exploiter ces craintes imaginaires, mais que la princesse n'avait jamais été sérieusement malade.

Une petite discussion s'engage entre les deux interlocuteurs. Le Gouverneur me prie d'aller avertir la princesse de l'arrivée de M. de Mesnard et de lui demander son bon plaisir pour le recevoir. Je m'acquitte de

[redacted]

cette commission avec empressement, j'arrive au pavillon ; le valet de chambre m'annonce chez Madame qui s'écrie :

« — Qu'y a-t-il, Monsieur Ménière ? Quelle nouvelle « m'apportez-vous ? »

— Mais une bonne nouvelle, Madame, qui va vous rendre joyeuse; seulement tâchez de vous calmer un peu.

« Oh ! M. Lucchesi est ici ! (Le visage de la princesse était fortement coloré, l'œil brillant, tout indiquait une émotion profonde.)

— Pas tout à fait, ce n'est que M. le comte de Mesnard.

Mme la duchesse de Berry se renverse sur son oreiller, se couvre le visage de ses deux mains et se relève au bout de quelques instants, les yeux humides, le regard abattu.

« — Et pas de nouvelles du comte Hector ? »

— M. de Mesnard en apporte sans doute à Madame. Mais quels sont les ordres de Madame ?

« — Qu'il vienne quand il lui plaira ! Merci, doc-« teur, de votre complaisance. Je m'attendais à mieux ! « Enfin..... »

De retour dans la salle à manger, j'annonce que la princesse est prête à recevoir M. le comte de Mesnard, et ce personnage, le Gouverneur et moi, nous nous acheminons vers le pavillon. Pendant le trajet, le comte fait des compliments au général Bugeaud de la part d'un député légitimiste dont le nom m'échappe, et la conversation a un caractère de cordialité remarquable. Je laisse ces messieurs entrer dans l'appartement de Madame et je reviens écrire ces notes.

Un peu plus tard le Gouverneur m'a dit que le comte de Mesnard était entré seul chez la princesse,

et qu'au bout de quelques minutes d'entretien, on l'avait fait prier d'entrer dans la chambre à coucher. Le général n'est resté qu'un instant, ne voulant pas troubler un tête-à-tête d'un si haut intérêt pour Madame.

J'ai entrevu un instant M. le comte de Brissac, je lui ai annoncé l'arrivée de M. de Mesnard, et j'ai pu voir pour la première fois un éclair de joie illuminer sa figure pâle et amaigrie. Il va s'occuper aussitôt de ses préparatifs de voyage; une dépêche télégraphique annonce à Paris l'arrivée de l'un de ces messieurs et le départ prochain de l'autre.

Une estafette nous a apporté des lettres de M. d'Argout. Il y a pour moi un pli contenant cette phrase,

« — Je vous engage à redoubler de soins auprès de « Mme la duchesse de Berry. Le parti qui comptait « sur elle lui pardonne moins qu'à tout autre d'avoir « trompé ses espérances, et l'idée de se venger lui « sourit. »

Le général Bugeaud est invité comme moi à exercer la plus active surveillance sur tout ce qui approche la princesse. Nous voici tout inquiets, d'autant mieux que dans notre manière de vivre, il serait assez facile de faire beaucoup de mal sans que nous puissions l'empêcher.

Je reçois encore aujourd'hui une caisse de livres nouveaux. Madame en fait une grande consommation. Le pavillon est un vrai cabinet de lecture : M. Deneux dévore *Notre-Dame de Paris*; la princesse se délecte avec *Le Roi s'amuse*; la nourrice pleure aux infortunes de je ne sais quelle héroïne, et M. le Ministre de l'Intérieur fait gracieusement les frais de cette librairie sentimentale et romantique. Nous avons une ample collection de petits livres verts, composant ce

[redacted]

que l'on nomme la bibliothèque de la fidélité, et je déclare très consciencieusement que ces œuvres de MM. Mennechet, Mazas, de Conny et autres purs sont aussi peu recréatives que possible. La fidélité n'implique pas le talent.

Ce soir, lors de ma visite accoutumée, j'ai trouvé Madame très fatiguée, bien qu'elle soit restée levée seulement pendant quelques heures. Elle tient sa petite fille entre ses bras et la berce en lui donnant sa joue à téter. J'ai déjà dit que la princesse s'acquittait de ces petits soins maternels avec une bonne grâce très remarquable, cela lui va bien, et M. de Mesnard, qui est témoin de cette gracieuse scène d'intérieur, me paraît froid et compassé encore plus que ce matin. M. Deneux s'occupe de l'enfant, s'adresse au comte qui me semble fort peu disposé à converser sur ce sujet et qui finit par dire que la petite Anna lui paraît charmante, parce qu'elle ne crie pas. Le cher maître n'est pas content de cet éloge restrictif, il vante son élève et dit à Mme la duchesse de Berry que ce trésor blanc et rose lui sera volé en Sicile.

« Cela pourrait bien être, dit Madame. Il y a eu, « aux environs de Palerme, une troupe de brigands « qui avait pour chef une femme dont j'ai beaucoup « entendu parler dans mon enfance. Un jour, une de « mes petites sœurs et moi, nous nous promenions « dans la campagne, sous la garde d'une simple gou- « vernante. Nous tombâmes au milieu de cette troupe « de bandits, et la susdite gouvernante, effrayée de « cette rencontre, devint de toutes les couleurs de « l'arc-en-ciel. Mais la femme en question nous recon- « nut, elle nous fit rendre je ne sais quels honneurs « militaires par ses hommes et elle se retira après nous « avoir rassurées. Ces sortes d'aventures deviennent

« de plus en plus rares. Cependant il est toujours très « prudent de ne pas tenter la cupidité des voleurs « siciliens. »

Ces histoires donnent toujours le frisson à mon cher confrère. M. Deneux revient sans cesse sur le chapitre des dangers que l'on court en voyage, et la princesse se fait un malin plaisir de lui raconter les incidents tragiques dont elle a entendu parler. Je crois même qu'elle en invente ; aussi le cher maître se nourrit de terreurs perpétuelles.

Mercredi 22 mai.

Poussé par les instances de Mme la duchesse de Berry, le général Bugeaud a fait demander ce matin par le télégraphe des nouvelles du comte Hector, et, suivant toutes les probabilités, nous aurons une réponse quelconque ce soir même. Madame, à qui j'ai fait part de cet incident, a été enchantée de la bonne volonté du Gouverneur.

— Vous dormiez bien, Madame, lorsque M. Bugeaud s'est levé pour vous être agréable. Avant cinq heures, les grands bras du télégraphe s'agitaient à votre intention, et si M. le comte Lucchesi est sur la grande route, il a dû voir ces bras tendus vers lui, s'entr'ouvant pour l'accueillir, lui faisant signe d'arriver promptement afin de mettre un terme à votre impatience.

« — Vous plaisantez, docteur, mais je vous assure « que je suis fort inquiète. M. de Mesnard ne m'a « pas apporté de nouvelles du comte Hector ; il dit « même qu'il n'en a pas entendu parler à Paris, de « sorte que je ne sais plus que penser de tout ceci.

[redacted]

« Vous verrez qu'on m'aura enlevé mon mari et que « je serai forcée de courir après lui pour le retrouver « je ne sais où. »

— Autrefois les paladins cherchaient par monts et par vaux la dame de leurs pensées; aujourd'hui nous verrons une princesse de sang royal courir après le descendant des paladins normands. En voilà une révolution, sans compter celles que nous sommes destinés à voir encore!

En ce moment, M. le comte de Mesnard entre chez Madame et lui présente ses hommages avec bon nombre de salutations très humbles. La princesse rompt la conversation, à peu près comme un écolier qui cesse de jaser quand le maître arrive. M. Deneux fait son entrée, et avant même de s'occuper de la petite Anna, il nous parle des malheurs de la pauvre Esméralda. Il raffole de Quasimodo et ne tarit pas sur les singuliers personnages si tragiquement mis en scène par le poète aux fantaisies gothiques.

M. de Mesnard, qui a lu le fameux drame de *Lucrèce Borgia*, déclare que ces horreurs révoltantes sont seules capables de charmer le public contemporain et surtout parisien. La province est encore loin de goûter ces mets intellectuels d'une saveur trop relevée pour elle. A Bordeaux, par exemple, l'on est fort arriéré sous ce rapport; ce qui excite l'enthousiasme de la capitale, serait à peine toléré dans le département de la Gironde. M. le comte déplore amèrement ce dévergondage qui gâte l'esprit français. Mme la duchesse de Berry, qui incline vers le genre classique, vante le Gymnase et l'Opéra-Comique, qui sont, suivant elle, les deux véritables théâtres français. Elle se montre cependant fort tolérante à l'endroit d'une foule de productions littéraires dans lesquelles on trouve beau-

coup d'intérêt. Il faut de la variété pour plaire aux lecteurs, on ne peut se borner à un seul genre, et Madame déclare qu'elle s'amuse beaucoup à lire ces affreux ouvrages que M. de Mesnard critique avec tant d'amertume.

Depuis quelques temps, chaque courrier nous apporte des demandes de secours adressées à la princesse, et ce matin, Madame a reçu une pétition de ce genre de la part d'une comtesse sicilienne. La princesse, qui n'a pas d'argent en sa possession, renvoie ces demandes au général, et celui-ci les expédie à M. le Ministre de l'Intérieur.

La comtesse palermitaine en question est bien connue de Mme la duchesse de Berry, et elle est très digne d'intérêt. M. de Mesnard nous dit qu'il l'a vue dernièrement à Paris, qu'elle est laide, très laide même, et qu'elle se trouve dans le plus grand dénuement. Il lui a donné quelques secours au nom de Madame. Il a été accablé de sollicitations de toute espèce, mais il a dû faire un choix; il a surtout cherché à soulager les anciens serviteurs de la maison de Madame. Ainsi, par exemple, l'abbé de la Noue mourait de faim, il lui a donné trois cents francs. Le pauvre homme, ajoute M. de Mesnard, a perdu tout à la fois sa place et un peu la tête, il est fort malheureux. On ne sait pas ce que deviendront les anciens employés de la liste civile du roi Charles X; on organise en leur faveur des souscriptions, des loteries, mais il y a là une telle masse de misères que cela fait frémir. Le Gouvernement ne fera rien !...

En général, M. de Mesnard procède ainsi. Il y a toujours un peu d'amertume dans tout ce qu'il dit. Il parle doucement et semble s'écouter parler. Il a le ton d'un homme désabusé de tout, regrettant le passé et ne

faisant pas grâce au présent. Il ne discute pas, il juge; il poursuit froidement son petit discours sans s'inquiéter des objections; on voit que son opinion est faite, comme le siège de l'abbé Vertot; il a pris son parti, aussi cette manière d'être, rend sa présence un vrai trouble-fête. Sa grande taille et son visage sérieux lui donnent un air de procureur du roi qui met subitement en fuite les jeux et les ris. Cette propriété réfrigérante est tellement marquée que Mme la duchesse de Berry me paraît toujours heureuse de l'arrivée de n'importe qui. Dès que le tête-à-tête est rompu, la bonne humeur revient, le visage de Madame s'épanouit doucement; elle oublie le censeur sempiternel, le conseiller intime et glacial; elle semble échapper à la férule et, comme un écolier qui sort de l'étude, on la voit rire de peu, s'amuser de rien, jouir de sa liberté et constater bruyamment son droit acquis de remuer bras et jambes suivant son bon plaisir. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de faire de semblables remarques.

A midi, la princesse s'est levée et habillée, puis elle est descendue au jardin. Elle est toujours d'une faiblesse extrême et, pendant la promenade, qui n'a pas duré longtemps, elle a failli tomber plusieurs fois en syncope. Il est vrai que le temps est lourd, orageux et que nous nous sentons tous accablés.

Le courrier de cette après-midi nous a apporté bon nombre de lettres intéressantes. Il y en a une du jeune duc de Bordeaux pour Mme la duchesse de Berry, sa mère. Je l'ai remise moi-même à la princesse, et j'ai été surpris du peu d'empressement qu'elle a mis à la lire.

« — Pauvre garçon ! comme cela est tourné ! On « sent le précepteur, tout est dicté, calculé, on voit

« l'absence du naturel. Un enfant écrit mieux que « cela, quand on l'abandonne à ses propres idées ; « quand il ne trouverait à me parler que de son che- « val ou de sa cravache, il le ferait en termes plus « simples, plus justes et plus agréables pour moi. « Qu'ai-je besoin de ses phrases entortillées dont il « ne comprend pas le sens? Mais ils font comme cela « là bas ! »

Son Altesse Royale reçoit enfin une lettre de Mme de Montaigu. Cette dame annonce qu'elle est retenue à Paris par sa nombreuse famille, et elle prie Mme la duchesse de Berry d'agréer ses excuses ainsi que ses hommages.

« — Je n'ai besoin ni des unes ni des autres, s'écrie « la princesse avec une grande vivacité; c'est là une « défaite pure et simple, je ne m'y trompe pas. Il « faut écrire à Mme de Castéja, qui répondra très pro- « bablement de la même manière; mais je ne suis pas « fachée de constater le bon vouloir de ces dames. »

Il y avait évidemment un peu d'aigreur dans ces paroles de la princesse. Mme d'Hautefort, qui était présente à cette petite scène, paraît extrêmement contrariée de ces refus ; elle s'empresse d'écrire au château de Fromerville où se trouve Mme de Castéja, et sa lettre, qu'elle lit à Madame, est extrêmement pressante.

M. de Mesnard a écrit presque sous la dictée de Son Altesse Royale une longue lettre à M. Hennequin. Il s'agit du compte de tutelle de ses enfants et d'une foule d'affaires contentieuses pour la direction desquelles les avis d'un jurisconsulte habile sont absolument indispensables. M. de Mesnard a vu M. Hennequin à Paris; celui-ci lui a donné l'assurance qu'il était prêt à se rendre aux ordres de Madame, en quel-

que lieu qu'elle l'appelât. Il a ajouté, dit M. de Mesnard, qu'un voyage à Blaye et un séjour de quarante-huit heures auprès de la princesse, auraient beaucoup moins d'inconvénient pour lui qu'un voyage à Palerme ou dans toute autre partie de l'Italie. Madame comprend parfaitement ces motifs, elle insiste pour que la lettre de demande soit faite dans la forme la plus pressante; elle espère que le Conseil des Ministres, qui devra en prendre connaissance, ne lui refusera pas une chose d'un si haut intérêt pour elle et pour ses deux enfants.

Ce soir, à huit heures, M. le comte de Brissac nous a fait ses adieux et est monté dans une chaise de poste. Ce personnage a gardé son aspect froid et triste jusqu'au dernier moment. L'habitude de la Cour donne à ces messieurs une impassibilité que j'admire. Ils semblent avoir fait un pacte avec leur visage dans le but de s'interdire toute expression un peu vive; l'immobilité des traits semble la condition essentielle du rôle qu'ils ont à remplir; l'on croirait presque qu'ils portent un masque chargé de dérober à tous les yeux les mouvements de leur âme. Sous ce rapport, M. de Brissac peut servir de modèle; jamais je n'ai pu saisir en lui un de ces moments d'abandon où la pensée se peint dans les yeux, sur les lèvres. Cette face pâle, amaigrie, indiquant la tristesse et la souffrance, ne s'est pas animée une seule fois en ma présence, je n'y ai pas vu luire un de ces éclairs rapides trahissant une émotion intérieure, un désir, une crainte, une espérance ; jamais un éclat de rire n'a déridé ce front obscur; je n'y ai lu que le froid sentiment d'un servilisme officiel empreint d'une certaine noblesse élégante, mais glaçant le cœur et vous dispensant presque de la reconnaissance.

Madame a témoigné une grande joie de le voir partir. Elle lui a dit combien elle était heureuse de le savoir libre, de penser que bientôt il allait se trouver au milieu de sa famille. Elle l'a chargé d'exprimer à Mme la comtesse de Brissac tout le chagrin qu'elle avait ressenti de cette longue séparation dont elle était la cause, et toute sa gratitude pour la part qu'elle avait prise à ses infortunes :

« — Embrassez la comtesse et ses chers enfants
« pour moi ; dites-leur que je n'oublierai jamais la
« preuve de dévouement que vous m'avez donnée.
« Vous savez si j'ai de la mémoire pour ces sortes de
« choses ! »

Le comte, en écoutant ces paroles qui étaient prononcées avec une émotion très vive, s'est incliné profondément en disant à la princesse que partout et toujours, lui et sa famille étaient aux ordres de Madame, et que son plus grand désir était de lui être utile. Et là dessus on s'est séparé, et cette séparation a eu un caractère de profonde tristesse, ce qui tient sans nul doute à la physionomie lugubre de M. de Brissac. Il m'a semblé que cet air morne repoussait tout élan de sensibilité, toute expression de bienveillance affectueuse, tout mouvement expansif, et que la princesse a dû, dans cette circonstance, s'imposer une contrainte qui n'est pas dans ses allures.

Depuis quelques jours, j'ai noté un petit changement dans sa manière d'être. Madame parle beaucoup moins de son départ ; elle ne témoigne plus autant d'impatience à l'occasion des petits incidents qui peuvent être considérés comme une cause de retard. On dirait qu'elle n'a pas la certitude d'être bien reçue là-bas, ou du moins qu'elle cherche à gagner du temps pour qu'on lui arrange une réception convenable. Le général

m'a dit que le Gouvernement s'abstenait de toute intervention officielle ou même officieuse auprès de la cour de Naples, et que Mme la duchesse de Berry courait la chance d'arriver à Palerme en quelque sorte incognito. C'est peut-être ce qu'elle désire, mais je suis tenté de croire qu'il y a, de ce côté, quelque chose qui ne va pas tout à fait comme on le voudrait.

Notre causerie de ce soir a été assez sérieuse. Mme d'Hautefort est toute crispée, elle se plaint de mille choses, elle prétend que quand elle sera sortie d'ici, elle sera la bête noire de tout le monde. Un de nos auditeurs m'a glissé à l'oreille quelques menus propos dans le genre de ceux-ci : La bête noire à Paris ; ce sera donc un peu comme à Blaye ! Belle comtesse, vous avez bien peu de charité pour votre prochain, on vous rendra la pareille. Vous avez des prétentions aussi exagérées que peu fondées, il vous faut quelqu'un à tourmenter, vous épiloguez sur tout, vous ergotez sans cesse, et si le public se permet de vous prendre en grippe, ce ne sera que justice, etc.

Mon impartialité d'historiographe me fait un devoir de consigner ici ces impressions un peu sévères, mais ce journal doit contenir une peinture exacte des événements et des personnes. Le malin personnage qui s'est permis un analyse critique du caractère de la dame d'honneur, est, d'habitude, aussi bienveillant que poli, et si, dans cette occasion, il a montré une sévérité inaccoutumée, celà tient à quelque agacement nerveux causé par l'exagération des plaintes de Mme d'Hautefort.

Mme la duchesse de Berry prétend qu'en fait de bête noire elle est certaine de l'emporter sur tout le monde, mais qu'au surplus elle ne pourra guère s'en apercevoir parce qu'elle sera certainement imbécile, idiote. En

disant cela, elle donne à sa figure une expression d'idiotie fort singulière.

Elle laisse tomber sa mâchoire inférieure, ferme à demi les yeux, tire un peu la langue, bave même pour compléter la ressemblance, et fait entendre un murmure confus et inintelligible. Elle ajoute à ces mines caractéristiques un balancement de la tête et des mains, et au premier aspect, l'on dirait un de ces affreux crétins que l'on rencontre quelquefois dans les villages où s'arrêtent les diligences.

« — Oui, oui, voilà comme je serai, et cela ne peut « guère être autrement, après huit mois passés dans « ce charmant séjour. Il faudra me conduire par la « main, comme un enfant, et l'on verra en moi un bel « échantillon de ce que peuvent produire l'ennui, les « vexations, le chagrin et autres accompagnements « obligés de cette charmante citadelle. »

En somme, la princesse a dit tout cela avec assez de gaieté, et nous avons ri de sa singulière figure. M. de Mesnard paraît donner peu d'attention à ces drôleries; il va et vient sans cesse, se lève et s'assied à chaque instant; il tient à la main un petit canif dont il fait jouer les lames, il range les livres, monte la montre de la princesse, chose qu'elle oublie toujours; en un mot, il fait l'office d'un serviteur dévoué ou d'un mari complaisant quoique légèrement bourru.

« — Ce bon Monsieur de Brissac, s'écrie Madame, « comme il doit être heureux de se sentir sur la grande « route! Comme il va trouver que les chevaux galopent « mal! Ah! que la liberté est une douce chose! Ce sera, « je l'espère, le meilleur remède à ses maux. Peut-être « ne le reverrai-je jamais! Je le regretterai, car c'est « un bien excellent homme. Mais, qui sait? Par le « temps qui court, on ne peut compter sur rien, et

[redacted]

« chaque jour l'avenir paraît devoir être plus im-
« prévu. »

Nous nous sommes retirés de bonne heure, laissant la princesse dormir à son aise. Le tonnerre gronde, l'air est lourd, la chaleur suffocante, de larges éclairs illuminent notre route et chacun regagne son gîte. J'ai employé une partie de ma soirée à écrire à M. le Ministre de l'Intérieur. Sa dernière dépêche contient à mon adresse des compliments un peu plus gracieux que de coutume. On me dit que mes lettres sont pleines d'intérêt, que j'ai contribué puissamment à la bonne solution de la grande affaire qui nous a tant occupés, et que je dois, jusqu'au dernier moment, prodiguer mes soins à Madame et mes bulletins à M. le ministre. Cette eau bénite qui m'arrive un peu tard, ne changera rien à mes habitudes de discrétion. On dirait que M. le comte a entendu parler de mon journal et qu'il désire le connaître. Je ferai en sorte qu'il n'aille pas rejoindre celui du capitaine Lombard au fond des oubliettes ministérielles.

Il m'est arrivé ce soir une agréable distraction. L'aide de camp du général, le commandant Chardron et quelques autres bons vivants sont venus me faire visite, m'arracher à mes plumes, et bientôt nous avons désopilé nos pauvres rates qui en avaient grand besoin. Ces braves amis de la joie prennent la vie du bon côté; les plus gros ennuis de la citadelle ont promptement disparu sous un feu roulant de calembourgs qu'on nous envierait aux Variétés. Et cependant ces chers compagnons sont mes aînés; le commandant Chardron est un vieux de la vieille, mais il a un fond inépuisable de bonne humeur qui prend une forme grognarde on ne peut plus plaisante. Il connaît son bataillon sur le bout du doigt, il raconte les histoires de ses loustics

avec une verve étonnante, et je ne me lasse pas de l'écouter. Il faut entendre nos propres affaires saisies et appréciées par les politiques de chambrée, les interprétations et les jugements de certains pioupious, des jean-jean capables et voir quelle tournure cela prend entre les mains de ces gaillards. Malheureusement ces choses si amusantes à écouter perdent tout leur sel quand on les écrit. Leur principal mérite dépend un peu du narrateur, de son ton de voix, de son geste, en un mot de certaines qualités individuelles qui disparaissent au bout d'une plume. Je me suis donc contenté de rire et je plains la postérité qui sera privée d'un régal de si haut goût.

Jeudi 23 mai.

Ce matin, à neuf heures, j'ai trouvé Madame d'une humeur charmante. Elle doit avoir mieux dormi cette nuit qu'elle ne l'avait fait depuis six mois. Elle est fort en train de jaser et me demande des nouvelles, des bonnes surtout :

« — Allons, docteur, tâchez de me faire rire, soyez « gentil pour moi, aidez-moi à porter le fardeau des « ennuis de la prison, il en sera plus léger ; prenez « garde que quelque grosse pierre, sur ma route, « n'accroche et ne fasse trébucher mon pauvre « fiacre. »

— Vous auriez dû faire comme moi, Madame, vous lever avant le jour, monter sur le grand rempart, assister au lever du soleil qui, ce matin, étalait ses plus merveilleuses splendeurs. Quel beau spectacle ! Qu'il y a de grandeur dans cette résurrection de la vie et de la lumière ! L'air se remplissait de clartés

[redacted]

éblouissantes, les oiseaux gazouillaient à l'envi, les plus douces émanations frappaient mon odorat, tout était harmonie, lumière, enchantement, et j'étais seul à contempler ce grand réveil de la nature. Je me trompe, cependant, nous étions deux, car j'ai aperçu dans la campagne le père Cluchet qui allait rendre visite à ses rossignols. Pendant ce temps, Madame dormait et, en vérité, je la plains, car on pouvait faire mieux.

« — Ah ! c'est bien vrai, mais le sommeil aussi a « bien des douceurs, surtout pour une pauvre prison- « nière, et je lui ai dû souvent des rêves de liberté, « des impressions de bonheur... »

— Et d'amour peut-être..., oui, ces songes sont délicieux et j'en fais grand cas, car moi aussi je suis captif, et ces douceurs nocturnes constituent ma seule ressource contre l'éloignement et les malheurs de l'absence !

« — Poveretto ! Comme je vous plaindrais si j'en « avais le temps ! Avez-vous bien le courage de vous « lamenter ainsi ? Que vous manque-t-il ? N'êtes-vous « pas libre ? Je vous préviens charitablement que vos « mélancolies sont à mourir de rire, et que je vous « refuse l'aumône de mes sympathies. Les hommes à « plaindre ! Mais c'est absurde ! Vous vous gênez bien « pour chercher et pour trouver des consolations ! Ah ! « la bonne plaisanterie ! En voilà des modèles de déli- « catesse et de fidélité ! »

J'ai été impitoyablement raillé, sifflé, persiflé ; la princesse m'a fait une guerre à mort. En vain, je lui ai prouvé que j'étais à l'abri même du soupçon, que le jour n'était pas plus pur que le fond de mon cœur, et que j'avais pour garant de ma vertu l'impossibilité de mal faire, ce qui est un argument sans réplique;

elle n'a pas voulu m'accorder ce mérite négatif et m'a criblé de plaisanteries fort amusantes. Je me suis prêté de bonne grâce à ce jeu qui lui plaisait, je me suis laissé battre, accabler, et cet exercice d'esprit a beaucoup égayé la princesse.

« — Vous allez voir le lever du soleil ! C'est char-
« mant, mais je doute fort que vous ayez quitté votre
« lit seulement pour contempler les merveilles du
« Créateur. Vous autres docteurs, vous préférez la
« créature, et si l'on cherchait bien, on découvrirait
« ici ou ailleurs l'objet charmant qui vous met la puce
« à l'oreille. Vous m'avez l'air sentimental comme
« votre maître Dupuytren, c'est-à-dire comme une
« paire de pincettes ; vous êtes des gens assez positifs
« pour ne pas perdre votre temps à des contemplations
« gratuites et romanesques. »

Je me suis défendu comme un beau diable, mais sans beaucoup de succès ; Madame a continué de rire à propos de mes prétendues privations. Sa gaieté s'exhalait en éclats du meilleur aloi ; Mme Hansler faisait chorus ; M. Deneux, attiré par tout ce tapage, est venu pour en connaître le motif ; M. de Mesnard, enveloppé dans une immense robe de chambre, a entr'ouvert la porte pour demander des nouvelles de Madame. En ce moment, la princesse se portait à merveille, elle se roulait sur son lit, battait son gros traversin et criait à M. de Mesnard qui la saluait gravement :

« — Mais vous voyez bien que je ne suis pas malade,
« ou du moins que si je le deviens, ce sera à force de
« rire. Allez donc vous habiller. Votre robe de chambre
« verte vous grandit encore, vous avez l'air d'un mât
« de perroquet ! »

Et de rire de plus belle, si bien que M. le comte a

pris le parti de battre en retraite et de nous abandonner à nos joyeusetés. En pareil cas, tout contribue à les entretenir, et plus particulièrement encore les visages sérieux qui ne savent pas se mettre à l'unisson.

Ma promenade matinale n'avait pas été perdue pour le fameux herbier qui grossit de jour en jour. Je tenais en main bon nombre de jolies plantes que j'avais recueillies et la princesse s'en empara rapidement. Il me fallut lui dire leurs noms, leurs familles, leurs vertus, lui expliquer les particularités les plus remarquables de leur organisation ; cette petite leçon de botanique qui l'intéresse toujours de plus en plus, a fait diversion à sa gaîté folâtre. Elle s'est remise peu à peu et m'a parlé de ses belles collections de Rosny.

J'avais tout justement en poche une lettre reçue hier et dans laquelle un de mes frères, grand amateur de flâneries champêtres, me disait qu'il avait visité Rosny tout récemment, que le château était en bon état, et qu'à l'aspect de cette charmante habitation, on pouvait croire que la Dame et souveraine de ce séjour enchanté y régnait encore. J'ai fait part de cette lettre à la princesse; elle a paru extrêmement satisfaite de ces renseignements si précis et m'a dit :

« — Remerciez bien votre frère pour moi. Reverrai-je jamais ce château, ce parc que j'avais arrangé avec tant de soins, tant d'amour? J'ai trouvé un acquéreur à *réméré;* puissè-je rentrer un jour dans cette propriété où j'ai vécu si heureuse! Que de jolies choses j'avais entassées dans ce petit coin de terre si frais, si vert, si tranquille ! J'avais de tout. On m'envoyait des merveilles. Ma collection d'oiseaux de France était complète, j'avais des espèces de la plus grande rareté. Ma cousine, l'impératrice du

« Brésil, la première femme de don Perdreau (elle « appelle ainsi don Pedro) m'a fait des envois de toute « beauté. J'avais une lyre *(le Ménure magnifique* de « la nouvelle Hollande) que m'enviait le Muséum « d'histoire naturelle. J'avais des insectes, des coquil- « lages, vivants et fossiles, puis des serres où l'on « cultivait des plantes rares. On m'envoyait aussi quel- « ques jolis animaux vivants. Ainsi, j'ai reçu un jour « un petit cerf et sa biche qui n'avaient pas un pied « de hauteur. Il fallait des soins infinis pour les con- « server, une haute température leur était nécessaire, « et pendant plus d'un an ils ont fait l'admiration de « tous les amateurs. La biche a eu un petit faon qui « n'était pas plus gros qu'un rat. Le cerf eut à souf- « frir du froid, ses jambes se paralysèrent et l'on eut « beaucoup de peine à conserver même sa peau. Huet « a dessiné ces charmants animaux, et je ne sache pas « que l'on en ait eu un autre exemplaire en France, « peut-être même en Europe. C'était un vrai trésor. »

Mme la duchesse de Berry ne se bornait pas aux objets d'histoire naturelle. Un peu de bric-à-brac l'occupait aussi, et parmi les choses curieuses qu'elle possédait, elle m'a parlé d'un joli petit canon fondu par le roi Henri II et qui a servi de jouet à ce prince. Il portait son chiffre et la date de 1520; elle avait aussi un petit pistolet à rouet de la même époque, et ayant appartenu au même personnage. Madame possédait encore les souliers que portait le roi Louis XIV à son sacre, et sur les hauts talons desquels un artiste célèbre de cette époque avait peint une bataille. C'était un vrai chef-d'œuvre.

Le médailler était fort riche. Il contenait la suite des médailles de Napoléon, la galerie numismatique française, beaucoup de pièces de la Révolution, des

[redacted]

anneaux portant les noms de Marat et de Robespierre et que les élégants mettaient au gros orteil, puis de petits bas-reliefs fabriqués avec des pierres de la Bastille, etc.

« — Ah! docteur, qu'il faisait bon vivre à Rosny! « La belle chose qu'une grande rivière, de beaux bois, « un vaste horizon de verdure, et que j'ai passé là de « bonnes heures! Je lisais, je travaillais, je me pro- « menais dans ces jardins fleuris, le temps passait vite « et les journées paraissaient trop courtes. Les fleurs « ont toujours été pour moi des objets de prédilection. « J'ai même appris à les imiter, à ce point que j'ai « porté une petite branche de roses mousseuses, fa- « briquées par mes propres mains. J'étais toute fière « de mon chef-d'œuvre et je le préférais, je vous l'as- « sure, aux roses de Batton qu'il me faisait payer « cinquante ou soixante francs la pièce. Nattier mon- « tait mieux les guirlandes, les garnitures de robes, « les coiffures ; ces deux maisons rivales ont dû gagner « beaucoup d'argent. »

Connaissant particulièrement la maison Nattier-Gandin, j'ai pu donner à Son Altesse Royale des renseignements précis sur ce point, et l'assurer en même temps que l'on conservait, dans cet établissement une profonde reconnaissance pour ses bontés. Elle en a paru enchantée. Il est vraiment singulier que le hasard m'ait mis en rapport avec un certain nombre de personnes connues de Mme la duchesse de Berry. Je dirai même à cette occasion que cette circonstance a notablement contribué à rendre plus faciles mes premières relations avec la princesse. Elle était presque heureuse de se trouver ainsi en pays de connaissance et d'entendre parler de gens auxquels elle portait de l'intérêt.

Les journaux de ce matin nous annoncent la mort de M. le docteur Lucas, médecin des eaux de Vichy, fort aimé de l'ancienne Cour. Madame la Dauphine en faisait grand cas ainsi que de M. Bourdois de la Mothe. Ces deux vénérables confrères ont dû beaucoup aux bontés de la princesse; j'ai eu grand plaisir à entendre vanter tout à la fois leur science, leur esprit et leur caractère.

Le général m'a chargé de dire à Madame qu'il fallait commencer a s'occuper des emballages, que cela demanderait beaucoup de temps et que, si l'on ne s'y prenait pas d'avance, cette cérémonie retarderait le départ.

« — Oh! ne craignez rien, ce ne sera pas moi « que l'on attendra. Je voudrais pouvoir partir dès « demain, mais je sens que je ne suis pas encore en « état de voyager. Je croyais que mes forces revien- « draient plus promptement; d'ordinaire, je me rele- « vais plus vite, mais je suis épuisée, il me faudra plus « de temps qu'à mes autres couches. Tout m'accable. « La chaleur de ce jour est vive, cela est vrai, mais « j'en ai supporté bien d'autres, et aujourd'hui je ne « peux plus me tenir. »

Nous avons parlé de nouveau du voyage par mer, de la Sicile, de ses anciennes cités grecques, Agrigente, Syracuse, Selinunte, Taormina et autres lieux qui me font battre le cœur.

« Voyez-vous, docteur, quand j'habiterai Palerme, « je veux m'occuper de réunir tout ce qu'il y a de « curieux en histoire naturelle. J'aime les collections, « je ne connais rien de plus amusant, de plus inté- « ressant. Je vous assure que la Sicile est un pays « fort riche en productions de toute espèce. On est « là sous la même latitude que l'Afrique ; ce terrain

« chauffé par un soleil ardent, abonde en plantes cu-
« rieuses, en minéraux rares, en marbres précieux.
« Aussi Dieu sait les beaux monuments qu'on y trouve!
« Vous verrez la chapelle du Palais, la cathédrale;
« les mosaïques, les statues et tant d'autres édifi-
« ces de l'époque arabe ou normande. C'est un noble
« pays, trop peu connu, car les touristes ne dépassent
« guère Rome ou Naples. Ceux qui franchissent le
« détroit pour visiter Messine, Catane et Palerme
« sont amplement récompensés de leurs peines. »

Nous avons eu aujourd'hui à dîner un très honorable confrère, le docteur Léon Dufour, de Saint-Sever (département des Landes). Ce médecin distingué a été longtemps chirurgien-major d'un régiment de l'armée d'Espagne, il a beaucoup connu le général Bugeaud pendant les longues guerres de la Péninsule. M. Léon Dufour est un grand amateur d'histoire naturelle ; on lui doit beaucoup de travaux, qui ont été, de la part de l'Institut, l'objet des plus flatteuses distinctions, et j'ai été personnellement très heureux de fraterniser avec lui. Il est venu à Blaye tout exprès pour visiter le général Bugeaud, qui lui a fait l'accueil le plus cordial.

Le dîner a été somptueux. Il nous était arrivé une cargaison d'excellentes choses, et comme le dit Brillat-Savarin, il y avait nopces et festins dans notre affreuse prison. Des escadrons d'huîtres vertes circulaient sur la table, les truffes ornaient tous les plats et les vins des plus hauts crûs de Bordeaux et du Médoc arrosaient ce gala : c'était à ravir un cardinal!

A ma visite du soir, la Princesse, qui n'est pas gourmande, m'a dit en souriant :

« — Qu'a donc le général? Il nous donne des
« festins de Balthazar ! Veut-il me faire mourir d'in-

« digestion ? Mme d'Hautefort qui professe un si grand « mépris pour les gastronomes, et qui voudrait surtout « que les femmes ne mangeassent jamais, Mme d'Hau- « tefort elle-même a fait l'éloge du gibier et est « revenue deux fois à la charge contre un pâté de « Ruffec. Si cela continue, M. de Mesnard va prendre « de l'embonpoint et nous allons tous nous gâter la « taille. »

— Ce sont les amis de Madame qui en sont cause ; on continue de croire que la barbarie du Gouverneur soumet Votre Altesse Royale aux plus rudes privations ; pour adoucir votre cerbère on lui prodigue les gâteaux de miel. Vous voyez où cela nous conduit. C'est désolant. Il faudra faire élargir les portes de la citadelle pour nous permettre de sortir de ce réduit funèbre ; pour ma part, j'arrive peu à peu à l'état de colosse. Madame parle du festin de Balthazar, mais je voudrais bien savoir ce que mangeait ce roi chaldéen. La cuisine dans l'antiquité, ne m'a jamais paru bien séduisante ; si nous devions nous contenter des ratatouilles grecques, romaines ou bibliques, chacun de nous ferait la grimace. La science culinaire a la prétention d'être sœur de la chimie ; aussi nos artistes modernes seraient humiliés de ces comparaisons classiques.

« — Ma foi, docteur, j'ai parlé de Balthazar parce « que je venais de lire le feuilleton de votre charmant « journal des *Débats*. Je n'aime pas les Bertin, je « m'en vante, pas plus Bertin l'ancien que *Bertin-* « *Poirée*, et je ne donnerais pas grand'chose de cette « lignée Devaux, mais le J. J. a de l'esprit, il m'amuse, « souvent il me fait rire par ses articles si drôlement « faits à côté du sujet. Il a une aimable fantaisie, « trop rare aujourd'hui ; je ne manque jamais de lire

« ses tartines où il se moque si gaiement du public,
« des auteurs, des acteurs et de lui-même par-dessus
« le marché. C'est un jovial personnage qui m'a fait
« passer d'agréables moments.

— C'est un avantage que tout le monde lui enviera, Madame, car si j'ai bonne mémoire, bien peu de littérateurs modernes ont eu ce beau privilège. Cela tient peut-être à ce que M. Jules Janin se distingue de la plupart de ses confrères en feuilleton par un profond sentiment de respect pour les royales infortunes de votre famille. Il est très monarchique, je le crois même très aristocrate, il aime naturellement toutes les élégances de la haute société; les femmes, les enfants sont ses héros, et dans tous ses écrits on trouve une certaine couleur poétique qui révèle une âme distinguée. Il a toujours entouré M. de Chateaubriand d'une sorte de culte religieux, et cette ardente sympathie pour un illustre écrivain indique nettement la véritable tendance de son esprit si futile en apparence et si sérieux en réalité :

« — C'est vrai, Jules Janin à écrit plusieurs ouvrages
« où il se montre non seulement écrivain habile, mais
« encore littérateur profond. On dit qu'il sait très
« bien le latin et qu'il a été professeur dans un des
« collèges royaux de Paris. Son style m'impatiente
« quelquefois parce qu'il y a trop de choses dans
« quelques-unes de ses phrases; mais ses feuilletons
« sont écrits avec une si étonnante facilité que je
« m'amuse toujours de ce feu d'artifice tiré tous les
« lundis au bénéfice du public. Il n'a certainement pas
« de rival dans ce genre, et les autres journaux ne
« peuvent soutenir la comparaison. Cela prouve com-
« bien il est difficile d'avoir de l'esprit à époque fixe.
« Jules Janin est vraiment inépuisable! Lisez son

« article sur le drame de l'Ambigu-Comique, voyez ce
« qu'il dit de ce festin de Balthazar, et vous convien-
« drez qu'il y a dans tout cela un sentiment de res-
« pect pour la Bible qui fait honneur à son cœur et à
« son éducation. Je ne suis pas dévote, mais je n'aime
« pas à voir mettre en scène des sujets de ce genre.
« Le Gouvernement actuel s'occupe peu de ces choses
« qui démoralisent le peuple ; la censure ne poursuit
« que ce qui pourrait faire allusion au roi Charles X,
« ou à mon fils. »

— Tout cela est bien sérieux, Madame, et vous savez que je n'ai pas l'habitude de vous suivre dans ces hautes régions. M. J. Janin, qui sait tout dire en riant, pourrait seul soutenir ce débat contre vous, et j'envie en ce moment sa langue, qui sans doute ne vaut pas moins que sa plume. Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu ; mais si quelque jour je puis le rencontrer, je ne manquerai pas de lui dire tout le cas que vous faites de son talent. En attendant, et pour mieux apprécier le mérite de cet improvisateur, je vous demande la permission de lire son feuilleton ce soir même.

La princesse m'a remis le *Journal des Débats*, et le courant de la conversation nous a reportés vers les difficultés de tout genre qui entourent la situation actuelle de Son Altesse Royale. Elle ne peut se dispenser de recourir aux lumières des hommes de loi les plus habiles ; il y a dans ses affaires de famille des choses excessivement embrouillées.

« — M. Hennequin est fort capable de me tirer de
« là. Il me dira ce que je dois faire pour mes enfants
« et pour cette belle demoiselle qui s'amuse à piailler
« là-bas au lieu de téter et de dormir. Il faut que tous
« ces intérêts soient réglés d'une manière positive, et

« qu'il n'y ait pas plus tard matière à chicane. Je
« déteste le papier timbré et je crois que ceux qui
« l'aiment sont un peu timbrés eux-mêmes. Enfin,
« il pourrait arriver que M. Hennequin en venant ici
« me dispensât de faire le voyage de Prague, ce qui
« serait fort heureux pour moi, car je ne sais guère
« quand je serai en état de faire une aussi longue
« route. A vrai dire, je m'en inquiète, je serai grondée
« là-bas, il y a tant de gens qui me sont contraires,
« que ce voyage ne sera pas amusant pour moi. Bon-
« soir, docteur, Dieu vous préserve des ennemis poli-
« tiques ou même de certains amis comme j'en ai
« là-bas ! »

Vendredi 24 mai.

Ce matin encore, Mme la duchesse de Berry est radieuse, elle se sent revivre ; elle remonte sur sa bête, dit-elle en riant, et elle imite du geste et de la voix le cavalier qui galope ou le cocher qui dirige son attelage.

La princesse a une singulière habitude, que j'ai déjà notée précédemment et qui est une conséquence de sa nature napolitaine : elle complète sa pensée en ajoutant, aux mots qui ne paraissent pas lui suffire, des gestes très expressifs, des mouvements imitatifs qui peignent avec une vérité frappante l'idée qui l'occupe. Cette mimique prend quelquefois un tel caractère de vivacité plaisante, que ces petites représentations ont un grand succès dans notre cercle habituel : la parole s'accompagne d'une foule d'accessoires qui font naître d'immenses éclats de rire, et la princesse, heureuse de nous égayer par ses mines, nous les prodigue dès que l'occasion s'en présente.

Chaque matin, j'apporte à Madame des lettres, des livres, et surtout une masse de journaux dont elle s'empare avec avidité. Presque toujours Son Altesse Royale saisit le *Charivari*, examine avec attention la gravure et les calembours, puis elle lit le logogriphe ou la charade et cherche à trouver le mot de l'énigme; souvent elle y réussit avec rapidité et, toute triomphante, elle se moque de nos efforts pour arriver au but. M. Deneux, fort peu exercé à ce genre de travail, est surtout le plastron de ses plaisanteries; elle lui explique le mécanisme de ces sortes de choses et rit de tout son cœur quand l'excellent accoucheur n'a pas compris.

Nous avons longuement examiné, sur un atlas, les lieux par où [doit passer le vaisseau qui transportera Madame à Palerme. La Corogne, Lisbonne, Cadix et Gibraltar sont les points les plus remarquables de cette longue route. La princesse voudrait qu'il fît assez beau pour que l'on pût raser les côtes, de façon à jouir de l'aspect du pays. Rien n'est plus ennuyeux qu'une navigation au large, tandis que le littoral de l'Espagne et du Portugal doit être d'un grand intérêt. Elle voudrait encore que l'on fît relâche à Cadix ou à Gibraltar, ou dans un des ports de la Méditerranée. S'il faut s'arrêter pour prendre de l'eau ou des provisions fraîches, elle désirerait que l'on choisît de préférence Gibraltar ou Alger, et surtout ce dernier endroit, qui est encore la France, dit Son Altesse Royale.

« — Je serais bien curieuse de visiter cette colonie,
« qui est appelée à de hautes destinées. En relâchant
« à Alger, cela ne nous éloignerait pas de notre route,
« tandis que si l'on va à Palerme ou à Cagliari, en
« Sardaigne, il faudra remonter au nord et perdre du
« temps. Je vote donc pour Alger. C'est le plus beau
« cadeau que nous ayons fait à la France. Je n'ai pas

« peur de l'Afrique : la Sicile m'y a habituée; la tem-
« pérature est à peu près la même dans ces deux pays.
« Je me rappelle avoir fait un voyage de Palerme à
« Girgenti : nous étions portées dans de grandes litières
« par des mules bien dressées et nous avons failli
« mourir de chaleur. C'est, du reste, une charmante
« promenade. Nous devions faire ainsi tout le tour de
« la Sicile. C'était peu de temps avant mon mariage,
« et je ne sais quel motif nous a empêchés de parcourir
« ces contrées si célèbres dans l'histoire. J'aurais voulu
« voir Syracuse, Messine, Malte; mais ce sera pour une
« autre fois, car j'espère bien ne pas mourir sans visiter
« ces villes si intéressantes. Mais, docteur, quel soleil
« rôtissant! J'ai fait demander à Bordeaux des om-
« brelles vertes, des parapluies, ce sera pour moi et
« pour la nourrice. Je ne veux pas que Mademoiselle
« soit grillée; nous protégerons son teint de roses. Et
« puis, comme on a soif! Je me rappelle qu'en 1816,
« lors de mon voyage de Naples à Marseille, nous
« n'avions pas d'eau douce à discrétion. Je me débar-
« bouillais avec de l'eau de mer, chose que j'aime
« beaucoup, et Dieu sait si j'en ai usé de cette eau
« salée!

« A Dieppe, il m'est souvent arrivé de rester dans
« la mer pendant une heure. Tout le monde prétendait
« que ça me rendrait malade et tout le monde se trom-
« pait. Je n'en ai jamais éprouvé le moindre inconvé-
« nient. Vous le savez, docteur, je suis un peu amphi-
« bie, témoin vos sirènes et vos dauphins de l'autre
« jour. Après ces grands bains de mer, je restais ex-
« posée au soleil le plus ardent; cela me brunissait
« un peu, mais je me sentais fortifiée et ma santé n'a
« jamais été meilleure qu'à cette époque de ma vie
« L'eau et le soleil sont de grands remèdes à bien des

« maux. Si nous avons du calme plat pendant que « nous traverserons la Méditerranée, nous cuirons, je « vous le garantis, et nous arriverons à Palerme mai- « gres et noirs comme des harengs saurs. Mais nous « nous referons en Sicile. Moi, je mangerai des pâtes, « des polenta, et plus tard, en Allemagne, je trouverai « une cuisine à couvrir de graisse tous les os d'un « squelette. »

Voici un spécimen de conversation matinale, ou plutôt un exemple du monologue qui remplit le temps de ma première visite. Mme la duchesse de Berry parle presque toujours, elle passe avec une extrême facilité d'un sujet à un autre, les transitions ne manquent jamais à sa faconde, et après une foule de digressions auxquelles elle s'abandonne au hasard, elle retrouve assez bien le fil de son discours, revient à son point de départ et rit des singuliers écarts où sa verve l'entraîne. Tout lui fournit une occasion de récits, d'histoires, d'anedoctes souvent amusantes.

En ce moment même, il lui tombe sous la main un volume des voyages en Italie de M. Valery, et aussitôt voilà Son Altesse Royale qui court de Turin à Pise, de Milan à Palerme, etc.

« — Figurez-vous, docteur, qu'à Brescia, j'ai failli « me rompre le col en descendant un vieil escalier « obscur dans l'église de Sainte-Afra, où se trouve la « *Femme adultère* du Titien, un des plus merveilleux « tableaux que possède l'Italie. A Vicence, j'ai eu à « peine le temps de voir le cirque et les tombeaux des « Scaligers, je mourais de faim. Notez bien qu'il faut « vivre, et qu'en général, les voyages me donnent un « gros appétit fort exigeant. A entendre les gens qui « parlent de leurs courses en Italie, ou ailleurs, il « semblerait que l'on admire toujours, que l'on est tou-

[redacted]

« jours sur pied, le nez en l'air et l'œil en quête de
« découvertes. On croirait que ces touristes enragés
« ne mangent ni ne dorment. N'en croyez rien, du
« moins dois-je avouer que je n'agis pas ainsi. Les
« plus intrépides amateurs de tableaux ou de statues
« ne renoncent pas à la cuisine ; pour mon compte, je
« déclare que le plaisir de dîner m'a fait manquer plus
« d'une belle occasion de m'extasier devant quelque
« miracle de l'art. »

Un journal de médecine se trouve parmi les nombreuses feuilles périodiques qui encombrent le lit de la princesse. Elle s'en empare et tombe sur une description de l'épidémie de grippe qui tourmente les Parisiens en ce moment. Aussitôt nous voici en pleine Faculté. Madame, lancée sur ce chapitre de médecine pratique, passe en revue les divers traitements applicables à cette petite maladie et termine sa dissertation par ces mots :

« — Si pareille chose m'arrive, je demande des
« sinapismes. J'en ai usé, c'est un très bon moyen.
« Quant aux purgatifs, merci, cela ne me va pas.
« Espérons que cette épidémie ne viendra pas jus-
« qu'ici. Les prisonniers ont déjà bien assez de misè-
« res. Pourvu que nous ne l'ayons pas en route ! »

Un article sur les amputations lui fait pousser des *cris inhumains* (cette expression ou celle de *cris de l'autre monde*, revient très fréquemment dans la conversation), et à propos de l'amputation de la cuisse pratiquée dans l'articulation de la hanche, Madame exprime une profonde horreur à l'idée de cette mutilation énorme. Elle me demande des détails, beaucoup de détails, et ma description, si mitigée qu'elle soit, lui donne la chair de poule. Je dis que le baron Larrey a fait cette opération avec un plein succès.

« — Oui, oui, le baron Larrey, celui que l'on « nomme *l'arrêt de mort*, vieux jeu de mots du temps « de l'Empire et qui survivra à la gloire tranchante « de ce fameux chirurgien. »

Cela nous a conduits à discuter les avantages ou les inconvénients des amputations du bras ou de la jambe. La princesse se prononce hautement en faveur des jambes de bois.

« J'aimerais mieux perdre mes deux jambes qu'un « seul de mes bras. J'ai toujours eu horreur des man- « chots. A mon arrivée en France, il y eut un grand « bal au Palais-Royal, et dans mon quadrille, il y « avait trois amputés du bras, le duc de Coigny et deux « aides de camp de Wellington ; chose remarquable, « tous trois avaient perdu le bras droit. A l'aspect de « ces mutilés, je devins horriblement pâle et je faillis « m'évanouir. Monseigneur s'en aperçut et vint à moi.— « Qu'avez-vous ? —Ce sont ces manchots qui me boule- « versent. A la chaîne des dames, je donne la main « droite, rien, puis la main gauche, rien, je danse à « vide et le cœur me manque. C'est horrible et j'ai « envie de m'en aller ! — Que tu es enfant ! Un peu de « patience et ce sera bientôt fini. L'on y prendra garde « pour les quadrilles suivants. — Oui, docteur, les « manchots me font peur. Une jambe de bois, ce n'est « rien, c'est présentable partout. J'ai souvent vu aux « Tuileries et ailleurs un monsieur qui a perdu ses « deux jambes et qui se promène assez lestement. C'est « un bel homme dont l'infirmité n'a rien de disgra- « cieux. »

— C'est M. Gauthier, un ancien officier que je connais et à qui un boulet autrichien a fait cette double amputation. Il est marié à une jolie femme, blonde,

fraîche et grasse; elle aime beaucoup cet invalide de si bonne mine.

« — Vraiment! il est marié? Mais avant ou après « les jambes de bois? »

— Depuis, Madame, et c'est un excellent ménage.

« — Ah! diable, c'est du courage! »

— Ou de l'amour!

« — Tout ce que vous voudrez, mais il faut cependant une bonne dose de l'un et de l'autre. Ont-ils des « enfants? »

— Je ne le crois pas.

« — Tant pis! Il n'y a pas de bonheur sans cela; « je leur en souhaite, et beaucoup. Il n'y a pas « d'exemple de jambes de bois de naissance! »

Et nous voilà riant au souvenir de cette bonne question adressée par un gamin de Charlet à un vieux débris vivant de nos armées. La princesse poursuit sa thèse :

« — C'est triste, cependant, de voir son mari laisser « ses jambes sur un fauteuil et monter au lit avec des « béquilles ou à l'aide d'un domestique.

— Ma foi, dis-je, je garderais ma jambe de bois!

« — Alors, vous seriez exposé à ce que l'on vous « fît comme à un monsieur qui me l'a raconté. Fatigué « par un long voyage, mourant de sommeil, il se cou« che sans ôter sa jambe et s'endort aussitôt. Il fut « réveillé en sursaut, tiré par sa pauvre jambe pos« tiche. C'était la servante d'auberge qui, cherchant « partout sa bassinoire égarée, croyait l'avoir laissée « dans le lit du voyageur et, saisissant ce manche, « tirait de toutes ses forces. Voyez-vous d'ici cette « scène nocturne? »

Cette petite histoire, débitée avec beaucoup de vivacité et assaisonnée de gestes comiques, de mines

burlesques, nous a fait rire aux éclats ; j'ai rarement vu la princesse s'abandonner à une plus franche gaieté. Un peu remise de cette pâmoison, elle reprend le fil de son discours :

« — Mais un bras de moins, ce tronçon, c'est « affreux ! Vous rappelez-vous le *Bourreau d'Amsterdam*, ce drame si noir et qui se termine par une « amputation volontaire ? Je n'ai jamais pu supporter « l'horrible aspect de ce moignon sanglant. Une main « est une si douce chose ! Une femme a tant besoin « de s'appuyer sur un bon bras et de trouver un « puissant défenseur en celui qu'elle aime ! Et puis, « les bras sont caressants, ils sont pour beaucoup « dans l'expression des plus doux sentiments ; aussi « je plains beaucoup ceux qui en sont privés.

— De doux sentiments ?

« — Eh ! non, de bras. Vous me comprenez bien ; « ne me taquinez pas, ou je croirai que vous avez « l'esprit manchot.

— Grand merci, Madame, j'y prendrai garde à l'avenir. En attendant je me propose d'entrer dans la compagnie des frères Quatre-Bras. C'est, je l'espère, un moyen de vous être agréable.

« — Allons, vous voilà dans les pointes, et vous « voulez me faire rire quand je m'attendris. Au surplus, « vous avez peut-être raison. Parlons donc sérieusement. Les deux manchots, aides de camp de « Wellington qui figuraient à ce quadrille estropié, « étaient deux beaux hommes, débris de Waterloo. Le « duc de Wellington avait ce jour-là seize officiers « d'ordonnance ; le soir, quand tout fut terminé, il n'en « restait plus que quatre. Dix avaient été tués, deux « avaient perdu un bras, et deux seulement étaient « intacts. Le duc pleura en voyant ce triste résultat. »

[redacted]

— Il aurait dû danser de joie, car la fortune lui avait fait cadeau d'une victoire à laquelle il avait peu de droits bien légitimes; au surplus, nos superbes vainqueurs avaient l'avantage de paraître à la cour, de figurer au quadrille de Votre Altesse Royale, tandis que les vaincus... mais parlons d'autre chose, s'il plaît à Madame, car ce sont là d'amers souvenirs !

« — Allez-vous pleurer, tendre cœur de docteur,
« et ne pouvez-vous supporter cette conversation ?
« Tant pis pour vous, car vous faites assez de mal aux
« autres pour que l'on ne vous ménage pas. Donc je
« vous dirai que celui des aides de camp qui dansait
« avec moi souffrait encore et croyait sentir sa main,
« bien que l'amputation datât de plus d'une année. Le
« prince de Brunswick fut tué à ses côtés. Quant au
« duc de Coigny dont je vous ai déjà parlé, il avait
« eu le bras coupé en Russie par votre Larrey, et le
« pauvre duc ne lui a jamais pardonné cette mutilation.
« On a dit que sa blessure n'était pas très grave, et
« que le membre eut pu être conservé. Les chirurgiens
« ont la rage de toujours tailler, rogner; cependant je
« reconnais que le baron Larrey est un homme d'un
« grand talent. Mon Dieu, qu'un champ de bataille doit
« être une chose horrible à voir et à entendre ! On dit
« que celui de Waterloo était effroyable. On m'a raconté
« qu'une jeune dame écossaise, tenant son enfant dans
« ses bras, avait passé une journée entière à parcourir
« ces lieux couverts de cadavres, cherchant parmi eux
« le corps de son mari sans pouvoir le trouver. Il y a
« de quoi mourir de douleur et d'effroi. On dit que
« les chirurgiens militaires se sont conduits admira-
« blement en cette occasion. Au reste, c'est leur habi-
« tude ; on leur doit de grands éloges, car souvent on
« en a vu périr sur le champ de bataille en pansant les

« blessés. Cela n'empêche pas qu'ils ne coupent un
« peu trop. »

— Eh bien! Madame, nos meilleurs chirurgiens sont persuadés que l'on ne fait pas assez d'amputations, et que le désir de conserver un membre blessé, la gloire de guérir une plaie redoutable, deux sentiments si bien secondés par le malade lui-même, sont la cause de ce grand nombre de décès qui suivent les grandes batailles. Le professeur Dupuytren, qui pense que la vie vaut mieux qu'une jambe, soutient énergiquement cette opinion, et Dieu veuille qu'elle finisse par être adoptée!

« — Oh! je me rappelle parfaitement lui avoir en-
« tendu dire cela. Nous avions versé en revenant de
« Saint-Cloud, et Mme de *** qui était avec moi, eut
« le bout d'un doigt écrasé. Dupuytren voulu rogner
« ce pauvre doigt, ce qui suivant lui était très facile à
« faire. Ma Dame d'honneur ne le voulut pas souffrir,
« elle se fit soigner par Bougon. Il survint des abcès
« dans la main, dans le bras, elle éprouva des douleurs
« affreuses, il fallut pratiquer je ne sais combien d'in-
« cisions, et elle est restée presque estropiée. Tout
« cela ne serait pas arrivé si elle eût écouté Dupuy-
« tren. »

Ce sujet nous conduit à parler de la bataille de Paris, en 1830. Je raconte à Madame les cinq cents blessés que j'ai vus à l'Hôtel-Dieu, la terrible besogne que nous avons accomplie avec tant de zèle et de fatigue, et à cette occasion Mme la duchesse de Berry n'a rien dit que de très convenable. Elle a plaint le colonel Fleisthamel et ses Suisses abandonnés, sans vivres, dans le Louvre et ailleurs. En somme, elle a parlé de tout cela en très bons termes; aussi ai-je cru devoir la féliciter de sa générosité.

[redacted]

« — Si j'avais été à même de choisir quand je cou-
« rais les champs en Vendée, et que je pouvais recevoir
« une balle d'un moment à l'autre, j'aurais bien mieux
« aimé avoir une jambe cassée qu'un bras. On a si
« peu besoin de ses jambes comparativement à ses
« bras !

— Surtout quand il faut courir ces mêmes champs, comme doit le faire un général d'armée, comme le faisait alors Madame ! Vraiment, en pareil cas, les jambes sont un objet de luxe, on pourrait bien s'en passer, d'autant mieux que tout le monde a des berlines, des calèches, des chaises de poste et autres moyens de transport aussi simples que peu dispendieux !

« — Oh ! vous voilà bien, outrant tout, cherchant
« une petite objection et la grossissant pour m'accabler.
« Vous aurez beau dire, je tiens à mon idée parce
« qu'elle me plaît et qu'elle est l'expression réelle
« d'une vérité que je sens. Vous ne me ferez pas chan-
« ger d'avis, je vous en réponds. Comment le carres-
« serai-je mon cher amour, si je n'avais pas mes deux
« bras ! »

En disant ces mots, Mme la duchesse de Berry berçait sa fille et cherchait à l'endormir en lui chantant une de ces cantilènes traditionnelles qui ont dû être inventées par Ève, la grand'mère du genre humain et qui ont plus de pouvoir que les philtres des sorcières et les drogues de la pharmacie. J'ai été frappé de la vérité et de la force de cet argument partant du cœur d'une femme; j'ai cherché à lui venir en aide, j'ai essayé de compléter la révélation de cette pensée mystérieuse, et j'ai dit :

— Madame a mille fois raison, et je ne sais où j'avais la tête. Dans l'ordre intellectuel, il y a autant de

différence entre le bras et la jambe qu'entre la main et la patte d'un animal. La jambe de l'homme n'est qu'un organe mécanique, un agent de locomotion, un simple moyen de transport qui, comparé à celui des animaux, est loin de mériter la préférence. Mais la main et son manche, le bras, constituent un appareil toujours au service de l'intelligence, agissant avec une précision merveilleuse et qui est le véritable fondement de notre supériorité au milieu des êtres créés. A défaut de voix, de parole, ces vrais attributs de l'homme moral, la main suffirait encore pour assurer notre suprématie. Nous autres, grossiers masculins, nous faisons de nos mains des instruments de force ou d'adresse, mais la femme, dans son triple rôle d'amante, d'épouse et de mère, perfectionne l'usage de ses dix doigts et fait tourner au profit de notre bonheur des prodiges de délicatesse qu'on ne saurait assez admirer. Je vote pour qu'il y ait des femmes quatre-bras !

« — La belle chute! Éternel moqueur ! Tout ce que « vous avez dit est juste, et je le pensais sans pouvoir « l'exprimer aussi clairement. Mais pourquoi terminer « votre discours par une plaisanterie? On ne sait « jamais si vous parlez sérieusement; on dirait que « vous avez peur de la raison et que vous réservez tou- « jours une petite place pour la folie! »

— C'est peut-être, Madame, parce que je trouve un peu de folie partout. La raison, dont nous sommes si fiers, est bien voisine de la folie, et, si elles n'habitent pas sous le même toit, il y a certainement entre elles un simple mur mitoyen. Du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas; le rapprochement n'est pas moindre entre la raison et la folie. Lisez le spirituel ouvrage de Lemonthey, les Contes de Voltaire, le *Socrate en délire*, de Wieland, et vous verrez que ces deux

extrêmes, comme tant d'autres, se touchent presque toujours. Au milieu de votre éloge des bras, votre figure exprimait une pensée, ou plutôt une sensation que votre bouche dissimulait doucement. Sous le sérieux des aperçus philosophiques dont vous m'avez fourni le texte, vous n'avez pu me cacher le secret mouvement qui vous agitait alors, et voilà pourquoi, répondant à ce chapitre réservé, j'ai terminé, ridiculement, en apparence, une petite dissertation dont les prémisses étaient si raisonnables.

Je crois bien que j'ai touché le point sensible et que mon observation était fondée. La princesse a clos ce débat par une pasquinade qui lui est familière quand elle se sent un peu embarrassée. C'est une manière de se tirer d'affaire.

« — Dieu ! grand'-mère, que vous avez de grands « bras ! — C'est pour mieux t'embrasser, mon en- « fant..... »

En traduisant cette scène du *Petit Chaperon rouge*, elle serrait contre sa poitrine la petite Anna, non encore accoutumée à ces élans de tendresse, et l'enfant s'est mise à jeter des cris perçants. Et la mère de rire ! Et Mme Hansler d'accourir, et la nourrice d'en faire autant, et les questions, et les hélas ! On aurait cru que le feu venait d'envahir la maison.

« — Emportez bien vite cette braillarde et donnez- « lui son tété. Si ma dévorante a faim de quelque « chose, ce n'est pas de mes caresses. Docteur, vous « êtes un homme dangereux ; je ne vous dirai jamais « rien. Vous disséquez tout, même le cœur des femmes, « et un jour, qui n'est pas loin, vous serez transformé « en statue de marbre. »

Pendant que la nourrice se préparait à remplir ses fonctions, Madame, ornée de son binocle, avait aperçu

sur la main de sa chère fille une grosse puce en train de déjeuner aux dépens de Mademoiselle. La princesse pousse un cri, s'élance pour saisir l'*horrible bête*, la manque et nous dit :

« — Bon, la voilà dans mon lit. Avant une heure
« j'aurai vingt piqûres. Quand il y a une puce quelque
« part, je suis certaine qu'elle m'accordera la préfé-
« rence. En Italie, je suis un véritable martyr. Il y a
« dans ce pays d'autres bêtes affreuses, de toutes
« couleurs, de toutes formes, et dont il est impossible
« de se préserver. Je serai dévorée; on a des ampoules,
« des taches rouges, des boursouflements ; on ne peut
« dormir... »

— Alors, il faut recourir au moyen qu'employait Mme la maréchale Lefèvre.

« — Qu'est-ce que c'est que ce moyen? »

— La susdite maréchale disait que, pour se préserver de ce fléau, il fallait coucher avec un *mousquetaire*, et que cela lui avait toujours réussi.

« — Bravo! mousquetaire, moustiquaire, la dame
« n'y regardait pas de si près; on lui doit bien des
« mots de ce genre. Ce grand voile en gaze dont on
« recouvre les lits suffit pour les cousins, mais non
« pour les puces; les bêtes qui sautent me tourmen-
« tent beaucoup plus que celles qui volent. »

— J'espère, Madame, qu'en Sicile, les puces ne sont pas enragées comme celle de Mme de Fontanges, dans le *Stello*, de M. Alfred de Vigny ?

« — Ce n'est pas cela qui m'inquiète. Le *Docteur*
« *noir*, de M. de Vigny, est assez amusant, quelque-
« fois, mais il ne m'a pas plu. L'auteur vise trop à
« l'esprit; il cherche l'effet et n'y réussit pas toujours.
« Il est prétentieux, maniéré; moi, j'aime le naturel. »

Que vous semble de ce bavardage? Tout cela s'est

[redacted]

dit avant le déjeuner ; nous avons ainsi jasé et rejasé pendant près de deux heures, nos compagnons habituels n'ayant pas nui, comme de coutume, à cette amusante conversation.

J'ai pris congé de Son Altesse Royale ; j'ai écrit rapidement ces longues pages sous la dictée de ma mémoire la plus fraîche et je suis certain de l'exactitude rigoureuse de mon procès-verbal. Cette minute libellée, j'ai écrit pour M. le Ministre de l'Intérieur un bulletin ; enfin, le temps m'a paru court.

Dans l'après-midi, il nous arrive une dépêche télégraphique annonçant que l'on croit M. Lucchesi à Paris, mais que cela n'est pas certain ; que l'on va prendre des informations et que l'on en fera connaître le résultat. On dit encore que quelques indices feraient croire que le comte à passé à Mayence, qu'il a remonté le Rhin et qu'il doit arriver à Milan par le Saint-Gothard. J'ai porté ces nouvelles à la princesse et elle n'a pas paru en être satisfaite. Les dames d'honneur ne donnent pas signe de vie.

Madame est restée levée depuis deux heures jusqu'à huit ; elle a beaucoup marché dans l'appartement, elle a dîné d'un bon appétit, et ce soir, quand nous sommes entrés chez elle, à huit heures et demie, nous l'avons trouvée en fort bon état. Elle lit avec un vif plaisir *le Négrier*, roman maritime d'Edouard Corbière. Je devrais dire elle parcourt, car elle tourne les feuillets d'une main rapide, et cependant j'ai pu me convaincre, à diverses reprises, que cela suffisait pour lui donner une idée assez nette de la valeur littéraire de ces sortes d'ouvrages. On voit qu'elle est exercée à ce genre de travail ; son esprit vif saisit les points principaux, et l'habitude fait le reste.

Nous avions entamé une petite dissertation sur la

littérature à l'eau salée, et déjà M. de Mesnard dormait, bien installé dans un fauteuil, lorsque Mme d'Hautefort, entraînée par son génie musical, a tiré de son piano des sons assez harmonieux pour nous ôter toute idée étrangère. Elle a joué avec une verve entraînante une foule de morceaux empruntés à tous les répertoires connus, et, pour ma part, je me suis fait tout oreilles. Admirable talent, dont les produits sont fugitifs, sans doute, mais qui naissent en abondance au moment où l'on en a besoin! La musique, arrivée à ce degré de perfection, est une source de plaisirs délicieux; elle fournit des chants qui vont à l'âme et sympathisent avec toutes nos pensées; elle prend la forme la plus propre à nous émouvoir; elle rit avec nos joies, pleure avec nos tristesses; on dirait que l'instrument qui résonne sous les doigts de l'artiste s'identifie avec lui d'une manière complète. Mme d'Hautefort nous l'a bien prouvé : dans cette succession rapide de morceaux d'un caractère différent, chacun de nous pouvait dire : Celui-ci est pour vous, celui-là est pour moi. A cet égard, je n'ai pas été oublié par notre spirituel chef d'orchestre. Le fameux boléro qui fait mon tourment est revenu plusieurs fois sous les mains de la virtuose; j'ai eu à souffrir cette atteinte directe à mon système nerveux, et mes plaintes ne m'ont pas valu la moindre pitié de l'auditoire. Ces couplets lamentables, sur un air qui ne finit pas, me causent une sorte d'angoisse passionnée dont je ne puis indiquer la nature : c'est une vague pensée triste et tendre à la fois, un abandon gracieux mais interrompu, une chose heureuse mêlée de réticences, qui va au cœur et qui n'y reste pas; vous vous sentez entraîné et abandonné; on vous enlève et l'on vous laisse à terre; comme ce pauvre Sysiphe, il me semble rouler sans cesse un rocher qui retombe toujours.

Il y a dans *le Pirate* une scène très pathétique, que Mme la duchesse de Berry aime beaucoup et qu'elle désigne sous le nom de *l'air de l'homme qu'on va pendre*. Mme d'Hautefort l'exécute dans la perfection. La noble dame ne joue pas avec moins de talent un autre chant beaucoup moins célèbre et qui n'a qu'une valeur de circonstance; c'est une romance intitulée *le Klephthe*, que M. le général Bugeaud aime beaucoup et dont les premiers vers :

> Tu veux devenir ma compagne,
> Jeune Albanaise aux pieds légers !

reviennent sans cesse à sa mémoire. Le Gouverneur, très sensible à certaines mélodies, a peu de voix, mais encore moins d'oreille, et ses explosions musicales, qui sont venues, je ne sais pas comment, jusqu'au pavillon, sont habilement imitées par Mme d'Hautefort, qui exécute cette charge avec une verve très comique.

La princesse ne peut pas entendre cet air; elle dit qu'il respire la liberté de façon à aggraver tous les tourments des pauvres captifs; aussi la dame d'honneur n'en indique que le début et seulement pour se moquer de notre gouverneur. Mme la duchesse de Berry a une mémoire musicale étonnante. Elle reconnaît un morceau quelconque aux premières notes de l'accompagnement, ou bien elle indique elle-même ces notes quand elle a envie d'entendre un air qu'elle désigne. Quelquefois la princesse dit le nom de ces notes, mais le plus souvent elle les chante avec justesse, et l'on voit que sa voix, peu étendue, mais douce, ne manque pas d'un certain charme.

M. de Saint-Arnaud (1), l'aide-de-camp du général,

(1) M. de Saint-Arnaud est allé en Algérie avec le 64e en 1834 ou 35. Il a fait la guerre très activement, il a monté en grade. Le géné-

fait quelquefois partie de notre cercle du soir. Cet officier chante fort agréablement, et ces dames se plaisent à épuiser son répertoire. Il est plein d'esprit et de gaieté, instruit, aimable; M. Bugeaud en fait grand cas. Il pourra bien avoir rencontré à Blaye un excellent protecteur pour le reste de sa carrière militaire, et, pour ma part, je lui souhaite tout le succès qu'il mérite. Il a ici bien des jaloux. Les éternels frondeurs de l'artillerie et du génie, qui n'estiment que les mathématiques, affectent un superbe dédain pour certains avantages d'une nature moins sublime, mais plus agréables ; ils ne veulent pas qu'un officier plaise par les grâces de son caractère et les agréments de sa personne ; mais le pavillon est fort loin de partager l'opinion des puritains de l'Ecole polytechnique.

Samedi 25 mai.

Chaque jour amène un nouveau progrès. Les nuits sont excellentes, de longues heures d'un bon sommeil rétablissent les forces perdues, donnent de la couleur à la peau trop blanche ; M[me] la duchesse de Berry, heureuse de ces changements favorables, agrandit à chaque instant son cercle d'activité et nous menace de mettre nos jambes au défi.

Ce matin, j'ai trouvé la princesse occupée à feuilleter une masse de vieux journaux. La *Gazette,* la *Guyenne* et autres feuilles archi-blanches ou ultravertes lui fournissent une foule d'articles qu'elle enlève

ral Bugeaud a trouvé en lui un de ses plus actifs lieutenants. Enfin, M. de Saint-Arnaud a commandé l'expédition de la Kabylie, puis il a été appelé à Paris en 1851. Il est aujourd'hui ministre de la guerre et lieutenant général.

[redacted]

à l'aide d'une longue paire de ciseaux, qu'elle annote au crayon, qu'elle réunit en petits paquets à l'aide d'épingles et entasse dans un vieux portefeuille.

— Vraiment, Madame joue des ciseaux comme M. Lourdoueix lui-même, et, n'en déplaise à Son Altesse Royale, ce travail de censeur me paraît exiger beaucoup de patience et d'attention. Il faut tout lire, tout apprécier, choisir ce qui doit être conservé ; il y a de quoi gagner la migraine.

« — Ne craignez rien pour ma tête ; tout au plus « mes yeux seront-ils un peu fatigués. Mais ce sont « des souvenirs que je récolte. Il y a là beaucoup de « choses qui m'intéressent et que je ne veux pas laisser « perdre. Voici, par exemple, des faits qui se ratta- « chent à l'époque de mon arrestation, et je retrouve « par-ci, par-là, des gracieusetés ministérielles que « je ne dois pas oublier. M. Thiers est un charmant « monsieur.

— On dirait que Madame recueille des matériaux pour écrire ses mémoires. Les personnes placées comme Madame doivent avoir une singulière idée de la plupart des publications modernes qui se donnent des airs historiques.

« — Tout le monde a la prétention d'être bien « informé et de connaître la véritable cause des événe- « ments contemporains. On veut voir partout des « mystères, afin de se faire un mérite de la perspica- « cité qui les découvre, tandis que, souvent, les gens « les plus intéressés dans ces affaires ne connaissent « pas les accidents qui ont influé sur elles. Pour mon « propre compte, je n'ai rien à dire au public et je « laisse écrire tout ce que l'on veut. Je me contente « d'avoir une mémoire excellente. Quelques mots « placés dans mon journal, une note, un signe, cela

« suffit pour me rappeler une chose importante ; je
« retrouve la voie perdue, et, à l'aide de ce procédé
« si simple, je puis me passer du *Moniteur*. »

— Il en résulte que Madame écrit des énigmes, des rébus, et que personne ne pourrait rien comprendre à ces notes mnémoniques. Ne vaudrait-il pas mieux tenir tout simplement un journal détaillé, consigner chaque fait important en y joignant les réflexions inspirées par les circonstances, à mesure qu'elles se produisent ?

« — Je ne dis pas non, docteur, et, pour le dire en
« passant, vous nous faites, en parlant ainsi, l'éloge
« de votre méthode. Mais d'abord, on n'a pas toujours
« le temps d'écrire ; puis, quand on le fait le jour
« même, il en résulte quelques inconvénients. On cède
« sans s'en douter aux impressions récentes, on se
« laisse aller à la colère, au dépit, et l'on juge mal des
« affaires que l'on apprécie mieux plus tard, alors que
« la raison, que la réflexion viennent mettre les
« choses à leur place et les faire voir sous leur véri-
« table jour. »

— C'est là de la haute sagesse, Madame, et je n'ai aucune objection à faire. Cependant, comme je redoute l'oubli, comme je crois les détails indispensables à la connaissance exacte de certains faits, je tiens à ce que vous appelez ma méthode. On peut toujours rectifier une erreur, adoucir les jugements trop sévères, rendre justice à qui de droit ; en un mot, se servir de sa conscience, de sa probité d'historien. Il est facile de corriger ses exagérations, de se faire à soi-même la leçon de bienveillance et de rectitude d'esprit, tandis que, si l'on attend le refroidissement pour écrire, on perd la couleur locale, la touche spontanée qui rappelle les objets vus récemment, et, par

suite, une foule d'idées accessoires écloses au sein des circonstances et qui disparaissent avec elles.

« — Mon petit memento, qui ne contient que des
« notes très succinctes, me suffit parfaitement. Mais,
« je vous le répète, docteur, ma mémoire est encore
« plus fidèle, je puis dire que je n'oublie rien. »

— Tant mieux pour vos amis, et c'est pour cela sans doute que Madame en compte un si grand nombre. La mémoire entre pour beaucoup dans nos affections, elle sert de base à la véritable amitié. Les gens oublieux, même au plus haut point, le sont rarement assez pour s'oublier eux-mêmes. On serait tenté de croire que l'oubli est une conséquence ou un produit de l'égoïsme, et tout naturellement ceux qui s'aiment tant n'ont plus rien à donner aux autres.

« — C'est assez vrai, docteur, et, quant à moi,
« (voilà ma formule d'égoïste), je me pique de con-
« server mes affections comme dans un coffre-fort.
« C'est là mon vrai trésor, la source de mes consola-
« tions contre les chagrins qui m'accablent. Oui, la
« pensée que mes amis souffrent avec moi, qu'il y a
« des sympathies éveillées par mes malheurs, des
« cœurs émus au bruit de mes misères, cela me touche
« profondément et je me sens bien moins à plaindre.
« Je crois avoir de vrais amis. C'est peut-être bien or-
« gueilleux de dire cela ; mais j'aime à me parer de
« cette persuasion, je me plais à penser que les ingrats
« sont plus rares qu'on ne le dit généralement. »

— Je sais, Madame, ou du moins, je l'ai entendu dire, que vous avez fait beaucoup de bien, et, selon la règle, en semant des bienfaits, vous auriez dû moissonner l'ingratitude. Mais ne confondons pas deux sentiments distincts. La reconnaissance n'est pas de l'amitié, et si, dans un cœur honnête, ces deux sentiments naissent

l'un de l'autre et tendent à se confondre, ils sont en réalité tout à fait indépendants. Tous vos obligés ne sont pas vos amis. Mais vous avez dû rencontrer quelques âmes d'élite qui se sont liées à vous spontanément, par un effet irrésistible de ces sympathies originelles qui décident de nos affections et de nos destinées. Bassompierre aimait Henri IV comme Heuri IV aimait Sully. Ces nobles cœurs mettaient en commun leurs plus secrètes pensées, sans efforts et sans réticences. Il y a dans votre caractère une honnête franchise qui appelle la confiance, vous avez- le cœur sur la main (votre main est digne d'un tel cœur), et parmi le flot de courtisans qui vous a entourée, il a dû se trouver des gens en état de vous comprendre et d'aimer en vous autre chose que la princesse et la mère d'un futur roi. Je veux le croire pour l'honneur de l'humanité.

« — Mon cher docteur, j'ai pour principe de ne pas
« scruter trop profondément la pensée de mon pro-
« chain. Par insouciance ou par défaut d'habitude,
« cette recherche m'est pénible, aussi je m'en abstiens
« prudemment.

« Tous, tant que nous sommes, nous portons en
« nous un singulier mélange de bien et de mal qui
« doit nous rendre indulgents pour les autres, ne fût-
« ce que pour engager les autres à user envers nous
« de la même indulgence. Je vous l'ai dit, je crois
« aux amis parce que j'ai du plaisir à aimer les
« miens et je n'en demande pas plus. Ne me
« trouvez-vous pas bien sage d'en agir ainsi ? Et ce-
« pendant, quels terribles désappointements n'ai-je
« pas éprouvés ? L'*homme* qui m'a vendue et qui me
« devait tout, et celui-ci, et celui-là... Mais en voilà
« assez sur ce sujet. A force de parler d'amitié je
« finirais par devenir misanthrope. »

[redacted]

Pendant que nous devisions ainsi, un hasard providentiel avait amené sur le bord de la fenêtre un petit lézard gris, très commun dans la citadelle. Je l'ai pris assez facilement, et, le présentant à Son Altesse Royale, j'ai dit :

— Voici un *ami de l'homme*, suivant l'opinion commune ; je regrette qu'il ait la forme d'un reptile. Cela se glisse partout ; en le voyant ramper ainsi, on ne peut se défendre de l'idée du venin, de la trahison, d'un danger, enfin. Que de lézards ont approché de Madame et l'ont mordue !

« — N'en parlons plus, vous dis-je, les méchants « n'ont pas le droit de nous occuper davantage. N'allez « pas faire de mal à cette innocente petite bête. C'est « une visite qui m'arrive et je désire qu'elle soit bonne. « Nous avons en Sicile de gros lézards rayés de vert « et de brun, fort jolis, très doux, que l'on apprivoise « facilement. J'en ai élevé plusieurs qui étaient très « familiers, ils mangeaient dans ma main. Je crois « avoir rencontré la même espèce, dans les Pyrénées, « du côté de Gavarni, mais je n'en suis pas sûre. Il « y a des serpents qui ont de très belles couleurs, mais « ce n'est pas la partie de l'histoire naturelle qui me « plaît le plus. J'en ai peur, je l'avoue. »

On voit par tout ce qui précède que nos entretiens prennent parfois une tournure assez sérieuse. A mesure que le temps passe et que les circonstances me mettent à même de voir la princesse de plus près, je fais de nouvelles découvertes; son esprit peu cultivé (c'est la faute de l'éducation des princes siciliens) a des ressources étonnantes, et souvent j'admire avec quelle sagacité Madame saisit des rapprochements d'idées et tire des conséquences exactes de faits ou de principes qui la frappent à l'improviste. Elle a tout à

la fois de la finesse et de la bonté; elle comprend facilement, elle s'exprime toujours avec aisance, souvent avec bonheur, et quand elle se trouve sous l'influence d'une passion, son langage prend une énergie remarquable.

La vivacité de ses impressions se traduit au dehors par des mots ardents, par des explosions d'éloquence, par des gestes expressifs, en un mot, sa nature napolitaine se révèle à la moindre occasion. Mais aussi tout ce feu si promptement allumé s'éteint bien vite et le calme succède à la tempête.

J'ajoute que ce n'est pas seulement le calme, mais bien l'affaissement, et que cette chute est aussi complète pour le moral que pour le physique. Mme la duchesse de Berry ne procède que par boutades, par élans saccadés, elle manque de consistance.

Attendons, l'avenir m'appartient encore, c'est-à-dire peut-être une quinzaine de jours, et l'occasion se présentera sans doute de voir, d'entendre, de saisir de nouveaux traits capables d'ajouter à la ressemblance de cette image.

Madame s'est promenée assez longtemps. M. de Mesnard nous dit que les forces se rétablissent de jour en jour et que bientôt il ne restera plus de trace de la maladie passée. La marche devient vive et ferme, on n'aperçoit plus cette allure chancelante, incertaine, ce balancement indiquant la faiblesse musculaire et l'étonnement du cerveau.

Ce soir, le comte Hector nous occupe encore :

« — Je pense, dit la princesse, qu'il aura gagné
« l'Italie par le plus court chemin ; il a dû faire dili-
« gence pour arriver à Naples le plus promptement
« possible. Il faut qu'il voie le roi mon frère, pour lui
« dire et lui expliquer ce qui est. Il ne serait pas con-

[redacted]

« venable que le roi apprît cette nouvelle par la voie
« des journaux. »

— Cependant, Madame, cela n'est guère possible autrement. Le grand événement du 10 de ce mois a été reproduit par tous les journaux de France et les quinze jours ont dû suffire et au delà pour propager cette nouvelle dans l'Europe centrale.

« — Comment a-t-on pu dire que le comte a séjourné
« incognito à Paris ? Dans quel but ? Pourquoi faire ? »

— On dit, Madame, que cet intéressant voyageur a été vu à Mayence, et qu'il se dirigeait vers le Piémont ou la Lombardie.

« — Je le croirais volontiers, car c'est son chemin
« le plus court. Pourvu qu'il arrive à Naples peu de
« temps après le *Moniteur*, cela suffira. »

— Allez, beau messager d'amour, bon voyage ! que les vents vous soient propices, que la mer soit calme, les postillons alertes, les chevaux excellents ! Allez à Palerme, préparer le nid où reposera la compagne exilée, où le bonheur vous fera oublier les longs tourments de l'absence, etc. !

« — Vous voulez rire, vous croyez vous moquer
« de nous, et pas du tout, ce sera en effet comme
« cela, j'y compte du moins, et c'est cette attente qui
« me console de bien des choses. N'allez-vous pas
« aussi douter des maris ? Mais vous ne croyez donc
« à rien ? Quelle homme êtes-vous donc ? »

— Ah ! Madame, si vous choisissez les maris pour modèles de fidélité, de sincérité, de vertu, j'avoue que ma croyance sera encore moindre que quand il s'agissait des vrais maris de ce matin. Mais comme vous l'avez dit, ne parlons plus de cela, le sujet est trop délicat, et d'ailleurs, je trouve tout naturel que vous jouissiez du double privilège d'avoir à la fois d'excel-

[redacted]

lents amis et un mari-modèle. Une heureuse étoile a présidé à votre naissance, et tant que vous resterez pourvue de ces deux trésors, vous serez en effet un objet vraiment digne d'envie.

Tout en parlant ainsi, je regardais M. de Mesnard, qui, perdu dans ses réflexions, s'acharnait sur un pauvre petit canif qu'il ouvrait et fermait sans cesse. C'est un genre d'exercice, à peu près passif, auquel il se livre tous les soirs pendant que nous disons les mille riens qui remplissent la veillée. Le petit bruit sec que produit le ressort de l'instrument impatiente la princesse, qui s'écrie tout à coup :

« — Mais laissez donc là ce pauvre canif que vous
« tourmentez depuis une heure ! A quoi pensez-vous ?
« A rien, sans doute ! Vous feriez bien mieux de dire
« votre *dizaine*. Voilà votre chapelet qui s'ennuie
« comme vous de son désœuvrement. Ah ! vraiment,
« vous méritez bien que le Saint-Esprit vous aban-
« donne ! »

J'aperçois en effet sur la table ronde qui se trouve au milieu de la chambre à coucher de la princesse, une sorte de collier à gros grains blancs. M. de Mesnard le prend et me le montre en disant: C'est le chapelet que l'on reçoit en même temps que le cordon bleu. Les chevaliers du Saint-Esprit sont tenus de dire tous les jours cette dizaine, ils le promettent du moins, mais je n'affirmerais pas qu'ils soient très fidèles à cet engagement.

Ce bijou, que j'ai bien examiné, se compose de dix grains d'ivoire, du volume d'une petite balle de fusil; ils sont enfilés dans un ruban bleu et retenu par de grosses rosettes placées aux extrémités de ce ruban. Un grain plus gros que les autres indique le Pater, puis, le tout se termine par une plaque également en

[redacted]

ivoire, ayant la forme d'une étoile à quatre branches et portant sur l'une de ses faces un Saint-Esprit sculpté en relief. Tel est le chapelet des Chevaliers de l'Ordre du Roi, des cordons bleus, et je le remis au comte en prenant la liberté de me recommander à ses prières.

— J'ai bien souvent omis d'obéir à ce statut de l'Ordre, dit M. de Mesnard, mais je tâcherai de m'acquitter un jour et de solder mon arriéré.

« — Et moi, dit la princesse, je crois que vous « ferez banqueroute. Mais vous devez savoir qu'on « peut remplacer cette dizaine par les sept psaumes « de la pénitence. »

— Grand merci! j'aime encore mieux dire mon chapelet.

« — Oui, mais vous ne le dites pas. Que ne faites- « vous comme le duc de ***, qui avait imaginé de « charger sa femme de ce soin. Il prétendait qu'il y « avait communauté entre eux et qu'en outre cette « occupation avait l'avantage d'empêcher la duchesse « de penser à autre chose. »

M. de Mesnard a beaucoup ri de cette anecdote qu'il ignorait. Nous avons ensuite passé en revue un certain nombre de personnages attachés au service de la cour, et entre autres, le comte de ***, gouverneur des Tuileries. La princesse le désigne sous le nom de l'homme empaillé !

Madame prétend que c'est lui qui a introduit dans le palais un gros insecte noir qui s'est multiplié à l'infini, et dont on n'a jamais pu se débarrasser. Elle l'avait en horreur (l'insecte), et à cette occasion Son Altesse Royale attribue à quelques individus la singulière propriété d'attirer certaines bêtes. Ce sont des préjugés italiens qui nous font rire et que

la princesse ne peut nous faire adopter, en dépit des beaux exemples qu'elle cite à l'appui de son opinion.

Dimanche 26 mai.

Le général Bugeaud m'a chargé ce matin d'une petite commission presque insignifiante en apparence, mais que je crois assez délicate. Je crains les bourrasques. En arrivant chez la princesse, je l'ai trouvée déjà sur pied, chiffonnant avec Mme Hansler, chantonnant quelques lambeaux d'opéra, le visage épanoui et tout heureuse d'une nuit de bon sommeil.

La nourrice, qui a son mari en ville, sort de temps en temps pour aller visiter sa famille ; les gens de la police prétendent que cette nouvelle voie de communication établie entre le pavillon de la Princesse et le dehors a de grands inconvénients. On a voulu accompagner cette femme, mais elle ne s'y prête pas volontiers, et il lui est facile de se soustraire à un semblable contrôle. Donc, le gouverneur m'a prié de dire à Mme la duchesse de Berry que ces visites ne pourraient être autorisées à l'avenir, que la mère de la nourrice serait admise dans la citadelle à certaines heures pour voir sa fille, mais sous la surveillance d'un agent de police.

Cette communication officieuse de ma part a fait naître n'on pas une bourrasque comme je le craignais, mais bien une véritable tempête ; il est évident que cette mesure restrictive prise par l'autorité, contrarie énormément le genre féminin. La princesse s'emporte, la nourrice jette les hauts cris, Mme Hansler fait chorus, c'est une révolution de jupons dont on n'a pas d'idée,

[redacted]

et le malencontreux messager de cette mauvaise nouvelle n'a qu'à se bien tenir. Ecoutez plutôt ce ramage.

« — Je n'ai plus de gros ventre à ménager, doc« teur, je ne me laisserai pas vexer, je vous en pré« viens, ma patience est à bout, je ne négligerai rien « pour faire connaître les tyrannies dont on me « poursuit. Que m'a donc promis M. d'Argout? Sa « parole est-elle donc un mensonge? Suis-je toujours « au secret? Moi j'ai tenu mes promesses, j'ai fait « tout ce qu'on a voulu, et aujourd'hui l'on vient « me tracasser pour des misères! C'est une indi« gnité! »

— Ma foi, Madame, je ne sais trop que répondre à ces graves accusations, mais je m'en tirerai, je l'espère, en vous disant que cela ne me regarde pas; voici ce que M. le général Bugeaud m'a chargé de dire à Votre Altesse Royale. Le Gouvernement a quelques raisons de craindre pour votre sûreté. Il sait que beaucoup d'exaltés de votre propre parti, mécontents de la tournure qu'ont prise les choses, rêvent la vengeance et se répandent en menaces. Cela ne doit pas étonner Madame, car je l'ai entendue exprimer la pensée qu'il en pourrait bien être ainsi. Or, dans cette occurrence, les mesures à prendre pour vous mettre à l'abri du danger, sont d'urgence; vous ne pouvez donc pas considérer comme une vexation ce qui n'a d'autre but que votre propre intérêt.

« — Grand merci! Je dispense M. d'Argout de ces « soins trop empressés. Je me garderai bien moi-même. « Dites-lui cela de ma part. Oh! quand donc serai-je « libre!... »

— Mais, Madame, cela ne peut tarder.

« — C'est ce que nous verrons. Je ne me croirai

« libre que quand je serai arrivée à Palerme ; encore
« faudra-t-il pour cela que je sois à terre, sous la
« protection du roi mon frère et des lois de la Sicile.
« Tant que j'aurai le pied sur la frégate, je me con-
« sidèrerai toujours comme une pauvre prisonnière,
« à la merci de vos charmants ministres. Puis-je savoir
« où l'on me mènera, une fois que je serai embarquée
« sur ce vaisseau? »

— Rassurez-vous, Madame, vous n'avez à craindre, du moins, je le pense, ni l'île d'Elbe, ni Sainte-Hélène. Les dames, dans notre siècle de fer, ont le privilège d'échapper aux rigueurs de la grande politique, et Madame, décidée à rentrer dans la vie privée, ne rencontrera aucun obstacle a l'accomplissement de ce projet.

Nous avons assez longtemps argumenté sur ce point et j'ai trouvé un singulier fond d'aigreur dans tout ce que m'a dit la princesse. Elle se cabre tout d'abord, montre la griffe à la moindre occasion, et ne se pique pas de patience, tant s'en faut. La plus légère contrariété l'exaspère, la raison s'éclipse aussitôt, la figure devient rouge, les yeux s'injectent, la voix vibre à l'aigre et Madame rompt toute mesure.

Le cher maître Deneux est venu à mon aide, et voici comme, arrivé au milieu de la grande émeute dont j'ai parlé plus haut, il a, fidèle à ses instincts, pris parti pour le beau sexe opprimé et a joint ses protestations à celles de Madame contre les abus du pouvoir. Je lui ai dit tout bas à l'oreille : Mais, cher maître, considérez donc que la nourrice, allant faire visite à son mari, pourrait bien compromettre l'avenir de son lait et la santé de la petite Anna. Si, pendant le futur voyage, cette femme allait se trouver enceinte, vous vous trouveriez dans un grand embarras.

Ce trait de lumière a brillé aux yeux de l'accoucheur de la Princesse, et la pauvre nourrice, a eu à subir un long interrogatoire sur ses faits et ses gestes. Madame a fini par rire des questions embarrassantes adressées avec un grand sang-froid par M. Deneux à la jeune femme, et ce grand éplucheur de cas de conscience a clos le débat en disant que les nourrices, pour plus de sûreté, doivent être mises à l'abri des tentations.

Cette petite diversion n'a pas suffi pour chasser les humeurs noires. Madame accuse le télégraphe de ne lui apporter de nouvelles ni de M. le comte Hector, ni de ses dames d'honneur. Elle s'écrie que tout conspire contre elle en ce moment. M. Hennequin, si impatiemment attendu, n'arrive pas, sans doute, parce que les ministres s'opposent à son voyage. Tout l'ennuie, tout l'irrite, et la mauvaise humeur éclate à propos du moindre incident. Elle prétend qu'on la veut retenir ici. Et comme je lui disais qu'en ce moment, elle serait incapable de partir, et que probablement l'ordre d'embarquer arrivera avant qu'elle puisse en profiter, que ce sera le vaisseau à l'ancre dans la Gironde qui devra attendre son bon plaisir pour mettre à la voile :

« — J'avoue que je ne pourrais commencer ce
« voyage aujourd'hui, et qu'il me faudra bien
« encore plus de dix jours avant d'être en état
« de quitter ma galère, mais vous verrez comme je
« me remuerai quand il y aura possibilité de partir.
« Je brûlerai plutôt tous mes bagages que de perdre
« vingt-quatre heures pour les enlever. Vous ne sau-
« rez jamais combien j'aspire au moment de sortir
« de cet enfer. »

Pendant que nous devisions ainsi, l'on a apporté

à Son Altesse Royale une petite caisse de bijoux qui a changé le cours de ses idées. Les nuages amoncelés sur son front se sont dissipés bien vite à l'aspect de ces objets charmants. La femme, séduite par ces brillantes parures, comme l'alouette par le miroir, a laissé de côté les motifs de ses récréminations, et, toute affaire cessante, Madame s'est apaisée bien vite en passant en revue une foule de bagues, de bracelets, d'anneaux sur lesquels chacun de nous a dû dire son opinion.

Un thé complet en porcelaine dorée, avec des dessins très élégants, est destiné à la mère du comte Hector. Un bel éventail a été choisi pour la princesse Louise. Il offre à sa partie centrale une petite scène du bal de l'Opéra. Un jeune homme placé entre deux dominos qui lui disent une foule de choses, paraît on ne peut plus surpris des propos qu'on lui débite, et il s'écrie : Où diable ont-elles pris tout cela! Cette peinture est charmante et Mme la duchesse de Berry, saisissant l'à-propos, me dit :

« — Un jour, à Paris, pendant le carnaval, j'ai « intrigué, pendant une partie de la nuit, une jeune « dame sur le compte de laquelle je savais une bien « drôle d'histoire. La susdite dame adorait un garde « du corps qui se piquait de grande piété, et qui, bien « que très amoureux lui-même, résistait courageuse- « ment à la tentation. Je lui disais, pour la taquiner, « que ce n'était pas vertu, mais froideur, et que « le guerrier si chaste avait d'excellentes raisons « pour remplir son rôle de Joseph. Vous n'avez « jamais vu un pareil embarras. Elle voyait bien que je « connaissais son affaire, elle comprenait instinctive- « ment que je pouvais lui être utile, qu'il fallait me « ménager; aussi la situation était fort amusante.

« Tout cela s'est terminé à l'amiable, il y a eu une
« capitulation de conscience et le diable n'y a rien
« perdu. »

Nous continuons l'inventaire. Un joli bougeoir en plaqué, en forme de coquille, avec des enroulements dans le genre Pompadour. Madame le garde pour elle. Un encrier en bronze avec des petites figures assez gentilles.

« — Ecrire, c'est amusant, mais je ne puis toucher
« une plume sans me barbouiller d'encre. A propos,
« docteur, tâchez de m'avoir une provision de sel
« d'oseille. Je n'en trouverai peut-être pas en Sicile,
« et c'est une drogue dont il m'est impossible de me
« passer. »

Des flacons, façon vieux Sèvres, bien peints et de forme très agréable, puis des boîtes en ivoire et en écaille, des petits objets en nacre, des nécessaires de travail et une foule de bagatelles charmantes de la fabrique de Paris, choses fort appréciées à l'étranger et qui constituent des cadeaux dont toutes les femmes sont friandes. Madame aime à donner, mais elle convient volontiers qu'elle n'aime pas moins à recevoir. C'est de toute justice.

Dans l'après-midi, j'ai revu la princesse au jardin, où elle s'épanouissait sous un berceau frais et fleuri. La petite Anna, au bras de sa nourrice, recevait la douce influence d'un air chaud et balsamique, elle tétait avec assez d'ardeur et l'on commence à s'apercevoir qu'elle prend des forces et de l'embonpoint. La petite fille a un frère de lait, et peut-être un jour, le garçon, fils du pauvre pêcheur, sera heureux de cette parenté due au hasard. Nos débats de ce matin ont failli se rallumer. La nourrice affirme que la petite Anna ne prend pas pour son usage la moitié de son

lait qui abonde ; il y a donc nécessité de donner le surplus à un autre enfant etc., mais M. Deneux a tranché la question en décidant que la grand'mère apporterait le petit garçon dans la citadelle une ou deux fois par jour.

Mme la duchesse de Berry est restée levée jusqu'à sept heures et demie; elle a bien dîné et ne se sent pas trop fatiguée de cette longue journée active. A huit heures, nous sommes rangés en cercle au-devant du lit de Son Altesse Royale, et déjà, nous commencions à jaser très gaiement, lorsque le valet de chambre a annoncé le général Bugeaud. Madame paraît tout inquiète de cette entrée rare dans les circonstances analogues, et elle demande avec empressement ce qu'il y a de nouveau. Il s'agit d'une dépêche télégraphique dans laquelle le ministère s'informe de l'époque à laquelle la princesse désire quitter Blaye. On annonce également que la corvette est toute prête à se rendre dans la Gironde.

« — Mais à l'instant même, général, demain matin,
« si cela se peut. Je ne demande pas mieux! »

Il a été facile de démontrer à Madame que cela n'était pas possible. Sa santé n'est pas encore assez bonne, ses bagages ne sont pas emballés, la petite fille est encore très faible, enfin, il y a mille petites choses à régler qui ne peuvent l'être qu'avec le temps.

Le gouverneur annonce à la princesse que M. le Ministre de l'Intérieur lui expédie les 24,000 francs en or qui lui appartiennent. Cette somme avait été saisie à Nantes, dans la cachette de la maison Duguigny; en apprenant cette nouvelle, Madame témoigne une vive satisfaction ; elle avoue qu'elle croyait cet argent perdu. M. Bugeaud, à son tour, exprime son étonnement de ce que Madame a pu avoir une telle idée ; elle

doit bien savoir, dit-il, que le Gouvernement ne confisque pas la fortune de ses ennemis. Je m'attendais à une petite bataille à ce sujet, mais Mme la duchesse de Berry n'a pas répliqué. Mme d'Hautefort, qui est arrivée en ce moment, n'a pas mis le feu aux poudres, et l'orage a passé loin de nous.

Une lettre ministérielle reçue par le général, annonce que M. le comte d'Hautefort est parti d'Anvers pour se rendre à Blaye. La comtesse se récrie vivement, elle ne comprend pas le motif de ce voyage ; le comte, dit-elle, est souffrant, goutteux ; sa présence à Blaye est inutile, donc il commet là une grave imprudence. On n'a pas de nouvelles de Mme de Castéja, et c'est là surtout ce qui intéresse Mme d'Hautefort.

La princesse demande ce que devient M. le comte Hector, mais les dépêches de Paris n'en font pas mention. Ce silence fait fermenter la bile de Son Altesse Royale. Enfin le général me glisse à l'oreille qu'il y a une partie de la lettre ministérielle qui me concerne et que je suis invité à accompagner la princesse jusqu'à Palerme, si toutefois elle ne s'y oppose pas.

Le vif désir d'avoir une solution immédiate ne m'a pas permis d'attendre au lendemain ; j'ai soumis l'affaire à Mme la duchesse de Berry, nettement, clairement, et voici sa réponse :

« — Comment donc, docteur, mais il me semble « que c'était chose convenue. Vous êtes des nôtres, « et j'y compte bien. Mon état-major médical sera « complet, et peut-être serons-nous bien heureux de « vous avoir. Papa Deneux sera malade et son con« frère le soignera, si toutefois il n'a pas trop besoin « d'être soigné lui-même. Vous, général, vous ne me « paraissez pas très marin, peut-être serez-vous fort « indisposé ! Mais, à propos de marine, remarquez-

[redacted]

« vous que la dépêche télégraphique parle aujourd'hui « d'une corvette ? Il a été question d'un vaisseau, je « crois, puis d'une frégate, il s'agit maintenant d'une « corvette ; demain ce sera un brick, vous verrez que « l'on finira par m'envoyer quelque petit bâtiment, « quelque chaloupe hors de service. Mais, j'y pense, « *La Capricieuse* est toujours à l'ancre dans la Gironde, « on l'a sous la main ; certes l'on ne prendra pas la « peine de recourir à un autre navire. Grand-merci ! « mes beaux Messieurs les Ministres !

Le général fait observer que la corvette *l'Agathe* est un grand bâtiment de 850 tonneaux tandis que *La Capricieuse* n'est que de 250. La suite de Madame devant être assez nombreuse, il serait impossible de loger tout le monde et le capitaine Mollier ne saurait où mettre ses passagers.

« — Je le crois bien ! Nous serions les uns sur les « autres. A bord de *La Capricieuse*, nous étions déjà « fort gênés. M. de Mesnard couchait sur un matelas, « posé en travers, devant ma porte; Mlle de Kersa- « bieck partageait ma chambre ; c'était un pêle-mêle « terrible. Et puis l'on est malade, malade à faire pi- « tié ! Les chambres des pauvres passagers devien- « nent des cloaques. Il faut avoir passé par là pour « s'en faire une idée. Pourvu que l'*Agathe* ne soit « pas déjà embaumée par les voyageurs qu'elle a « ramenés de Bourbon ? »

— On dit, Madame, que le bâtiment est réparé à neuf, fraîchement aménagé avec le plus grand soin et que vous en aurez l'étrenne.

« — Si c'est vrai, tant mieux, mais je ne le crois « guère. A bord de *La Capricieuse* je couchais dans le « cadre du commandant Mollier, et j'y dormais fort « bien. J'ai bonne envie de lui adresser une pétition

« à ce brave homme, pour qu'il me prête ce cadre
« auquel je suis habituée. »

— N'en prenez pas la peine, Madame, dit le général, vous aurez à bord de l'*Agathe* tout ce qu'il y a de mieux dans les plus grands vaisseaux.

— Oh ! Je ne demande pas tant de cérémonies. Si
« le capitaine Mollier veut me céder son cadre, j'en
« serai satisfaite. Voyez-vous, jamais je ne consenti-
« rai à me nicher dans une boite comme celles dans
« lesquelles couchent les officiers de marine. C'est
« affreux ! »

— En effet, dis-je à mon tour, j'ai visité les chambres de ces Messieurs de *La Capricieuse*; ce qu'ils appellent leurs lits m'a paru ressembler singulièrement à une sorte de coffre ou plutôt à un tiroir de commode, ce qui ne veut pas dire que cela le soit, commode....

« — Mais c'est que cela ne l'est pas du tout, je
« vous l'affirme. On n'a pas d'air dans ces boîtes; pour
« mon compte, je suis certaine que j'y étoufferais.
« J'aimerais mieux coucher dans l'entrepont, au mi-
« lieu de tout l'équipage. On met des cloisons en
« planches ou en toiles, les hamacs sont isolés et l'on
« est suffisamment chez soi. Et d'ailleurs, je ne suis
« pas difficile. A la mer comme à la mer ! Je me rap-
« pelle un voyage que je fis dans mon enfance, à
« bord d'une frégate anglaise. Ma mère était grosse
« et même très avancée dans sa grossesse ; ma gou-
« vernante, Mme Latour, était dans un état non moins
« intéressant, nous étions environ une douzaine d'en-
« fants en bas âge, puis des femmes de chambre,
« puis quelques capucins, et, entre autres, un gros ca-
« pucin allemand qui se grisait tous les soirs. Vous
« dire ce qui se passait au milieu de cet arche de

« Noé, c'est impossible, et je ne puis me le rappeler « sans avoir des nausées. Le gros capucin ronflait « comme un tuyau d'orgue, son sommeil n'était inter- « rompu que par des éruptions volcaniques vraiment « effroyables. Je me suis toujours demandé comment « un corps humain pouvait contenir tant de choses. « Quel gouffre ! Une de mes petites sœurs qui était « malade depuis longtemps, faisait des choses à em- « poisonner tout l'équipage. Quelle calamité, bon « Dieu, que le mal de mer, et que ceux qui n'en se- « ront pas affectés auront beau jeu pour rire de nos « misères ! Pour moi, je connais mon affaire. Je se- « rai malade pendant les deux ou trois premiers jours « et puis je serai de force à me moquer de mon « prochain. A bord, il ne faut pas négliger cette petite « distraction, car elles sont rares ; les ennuis d'une « traversée demandent à être compensés par tous les « moyens possibles. »

— Mais, Madame, avec cette perspective d'un mal certain, il pourrait bien être imprudent de vous laisser partir avant que votre santé ne soit tout à fait bonne. La circonstance particulière d'un accouchement récent peut faire que le mal de mer soit plus fâcheux qu'en toute autre occasion ; M. Deneux pensera sans doute comme moi sur ce chapitre, qui est surtout de sa compétence.

Le cher maître allait prendre la parole, mais la princesse ne lui en a pas laissé le temps.

« — Ma foi, tant pis, j'en serai quitte pour rester « dans mon hamac un peu plus longtemps, car je ne « veux pas que cela soit cause d'un plus long séjour « dans mon cachot. Au reste, en venant de Paimbœuf « à Blaye, j'étais grosse, et les trois affreuses journées « que j'ai passées à bord de *La Capricieuse* auraient dû

« me tuer si cette cause avait pu agir sur moi. On dit
« que la mer est rude dans le golfe de Gascogne ! Eh
« bien, nous nous armerons de patience. Il faut savoir
« prendre le temps comme il vient et les ministres
« comme ils sont. Vous me direz s'il n'y a pas quelques
« précautions spéciales à prendre en raison de mon
« état actuel, et à la grâce de Dieu ! »

M. Deneux est entré sur-le-champ en matière; il a parlé de ceintures, d'appareils savamment combinés, et j'ai craint un instant que cette consultation ne devînt trop technique pour quelques profanes oreilles, mais Mme la duchesse de Berry l'a interrompu en disant :

« — Oh ! les pauvres femmes, que de misères pour
« elles et dont vous êtes exempts ! Les hommes
« sont trop heureux, la nature n'a pas été juste pour
« nous ! »

— Vous savez, Madame, dis-je alors, combien nous sommes de votre parti sous ce rapport. Les médecins, habitués à vous voir souffrir et, par conséquent, à vous plaindre, souffrent en quelque sorte comme vous et savent partager vos douleurs !

« — Fort joli, en vérité ! Comment n'avez-vous pas
« la bouche en cœur pour me débiter ce madrigal?
« Comme votre tendre pitié me soulage ! »

— Enfin, Madame, nous ne pouvons pas vous offrir autre chose. La bonne volonté ne nous manque pas.

« — Oui, c'est comme pour accoucher ! Vous nous
« plaignez beaucoup, n'est-ce pas? Eh bien ! Quel sou-
« lagement cela nous cause-t-il ? Il n'est pas moins
« vrai que la pauvre femme a toute la peine ! »

— Comptez-vous donc pour rien le dédommagement ? Voyez ce qui se passe ici. Votre petite fille est là, sous vos yeux, entre vos bras, vous la bercez, vous la couvrez de caresses, elle grandit sous vos baisers

[redacted]

et son premier sourire vous paye au centuple tous les maux qu'elle vous a causés. Les joies maternelles portent avec elles une douceur suprême; aucun de nos bonheurs ne peut lui être comparé ! Que fait en ce moment votre cher mari ? Il court la poste sous un soleil qui le grille, il voyage jour et nuit pour votre plus grand avantage; avouez que, comme la femme de l'Évangile, vous avez choisi la bonne part.

« — Elle est en effet charmante ma part ! Vous « oubliez neuf mois de grossesse, de souffrances, puis « les douleurs de l'accouchement et le danger de mort « que court toujours une pauvre femme en pareille « crise ! »

— Certes, Madame, je n'oublie rien de tout cela, ce n'est pas à un médecin accoucheur qu'il faut rappeler ces circonstances si pénibles ; mais je crois beaucoup à la valeur des compensations dont je viens de vous parler. Les femmes sont infiniment plus mères que les hommes ne sont pères, les enfants sont beaucoup plus à vous qu'à nous, leur tendresse vous est acquise à un titre supérieur à tout autre, la famille vous appartient, vous en êtes le centre, le pivot ; notre rôle à nous, c'est de la protéger, de la soutenir. Vous verrez à quel point ce que je dis est vrai quand, suivant vos projets, vous aurez d'autres enfants, des garçons surtout, que vous élèverez vous-même, et qui vous donneront assez de bonheur pour effacer jusqu'aux traces des ennuis que vous avez trouvés ici.

« — Vous arrangez tout cela à merveille, mais il « y a des choses qui ne réussissent pas toujours à « souhait. Notre imagination vole au-devant des évé- « nements, elle les accommode au gré de nos désirs, « et la réalité qui se fait chaque jour est souvent bien « loin de répondre à ce que nous avions rêvé ! Quant

« au passé, je m'efforcerai de l'oublier. J'ai trop souf-
« fert, j'ai besoin de calme, j'en aurai; il m'en faut,
« j'en veux! »

— Vouloir ainsi, Madame, c'est s'emparer du futur c'est commander aux événements, à la destinée. Je ne doute pas du succès et je m'en réjouis sincèrement pour vous et pour les vôtres.

M. de Mesnard a fait un bon petit somme pendant cette dissertation qui n'a rien de nouveau assurément, mais que j'ai cru devoir conserver dans ce journal, parce qu'elle sert à faire connaître les sentiments de la princesse. Mme d'Hautefort, quand elle a vu le général Bugeaud installé au milieu de nous, n'a pas tardé à nous quitter.

Je ne sais en vertu de quelle transition l'entretien a passé successivement de la philosophie à l'agriculture, de l'agriculture à la valeur des terres en Sicile; et comment le général est devenu tout doucement le maître de la conversation. M. Bugeaud n'est pas seulement un brave militaire, il tient d'une main non moins ferme et habile l'épée et la charrue, il réalise dans sa plus haute acception la mâle physionomie du soldat laboureur. Licencié comme tant d'autres militaires à l'époque fatale de 1815, il n'a pas voulu servir sous la Restauration, et ses quinze ans de vacances ont été consacrés à l'accomplissement d'une grande pensée. Tel est l'ascendant de cet homme, tel est l'empire qu'il a sur tout ce qui l'entoure, qu'il a bientôt conduit les laboureurs de la Dordogne comme il conduisait ses soldats. Appréciateur éclairé de tous les perfectionnements de la science moderne, il a combattu et détruit la routine de ses compatriotes, il a introduit dans le fond du Périgord des méthodes nouvelles, il a institué les premiers comices agricoles que l'on ait vu fonc-

tionner en France, et bientôt il a doublé et triplé la valeur de son patrimoine. Homme pratique avant tout, il a soumis à la plus rigoureuse expérience les procédés vantés par nos meilleurs agronomes, et il a su faire prévaloir parmi les paysans tout ce qui avait une valeur réelle. Le département de la Dordogne, si arriéré avant lui, doit au général sa prospérité croissante, et dans mainte occasion, ses compatriotes lui ont décerné d'éclatants témoignages de leur reconnaissance.

Donc, le général, parlant agriculture, exploitation, a dit des choses si sensées, si justes, que chacun de nous l'a écouté, bouche béante, pendant plus de trois quarts d'heure. Mme la duchesse de Berry lui a dit qu'elle serait encore riche si elle avait un intendant de sa force sur ces matières. Elle l'a remercié de sa leçon d'agriculture, l'a assuré qu'elle s'en souviendrait à l'occasion et qu'elle tâcherait d'en faire son profit. Les deux personnages se sont quittés dans les meilleurs termes et m'ont paru enchantés l'un de l'autre. Heureuse influence de l'agriculture, ce premier des arts de la paix! L'épée entre ces mains guerrières a cédé la place au soc de la charrue, il y a eu trêve à des hostilités vivaces et ardentes aussitôt que la blonde Cérès est apparue sur le champ de bataille, et pour ma part, j'en ai fait mon sincère compliment à Madame et au général. *O fortunatos nimium!* etc.....

Lundi 27 mai.

En arrivant ce matin chez Mme la duchesse de Berry, Mlle Anna criait comme un beau diable sous prétexte que sa nourrice était absente. La princesse prend sa fille, la berce, l'approche de sa joue, lui donne à téter

son cou, son visage, mais rien n'y fait et les clameurs ne cessent pas. Mme Hansler vient au secours de la mère, et s'empare de la jeune personne, lui prodigue à son tour toutes les cérémonies d'usage en pareil cas, et avec aussi peu de succès; Madame se fâche et dit:

« — Oh! la mauvaise! Voyez si elle aura un peu de « patience! »

— C'est, dis-je, une vertu assez rare; Mademoiselle est à une école où l'on en manque quelquefois! Si la charmante Anna se met en colère un peu promptement, convenez Madame, qu'elle a de qui tenir.

La princesse sourit à cette remarque, et baisse la tête comme il lui arrive toujours de le faire en signe d'assentiment. Mais bientôt elle reprend son attitude ordinaire et dit :

« — Vous êtes superbe avec votre morale, Monsieur « le docteur Tranquille. Pensez-vous donc qu'il soit si « facile d'avoir de la patience, de la résignation pendant « sept mois consécutifs, car voilà sept mois bien « comptés que je suis ici? Oh! que la prison est une « terrible chose! Il m'a pris quelquefois des accès de « désespoir causés par cette soif de liberté, par ce « besoin irrésistible de mouvement et de grand air. « Oui, j'aurais voulu mourir, et je ne sais de quoi « j'aurais pû être capable si je n'avais pas été en- « ceinte. Mais je n'ai jamais oublié mon enfant, cette « pensée me rendait un peu de calme. Sentir les ver- « rous, les grilles, les serrures, entendre les sentinelles « qui vous gardent, se dire : Je ne puis pas aller là, « faire ce que je veux, obéir aux impulsions de mon « caprice, agir à ma tête, enfin, oh! C'est une affreuse « torture que l'on ne comprend que quand on l'a « éprouvée. Etonnez-vous donc après cela de me voir

« brusque, impatiente, colère! Je voudrais bien vous « voir, vous, si sérieux, si maître de vous! »

Ce qui m'étonne, c'est que Madame ait conservé autant d'empire sur elle-même. Les hommes, en pareil cas, se laissent abattre, s'anéantissent dans la douleur ou deviennent fous à lier. Mais je crois avoir entendu dire à Madame que Blaye n'était pas sa première prison, et, si cela est, il y aurait eu apprentissage, habitude, ce qui explique la grande résignation de Son Altesse Royale et diminue un peu, il faut le dire, l'éclat de sa vertu.

« — Sans doute, j'ai été prisonnière des Anglais en « 1812. Lord Bentinck nous arrêta, ma famille et moi, à « Palerme, et, pendant plus de huit jours, les canons « étaient braqués sur nous. J'avais alors treize à qua- « torze ans et je ne l'ai jamais oublié. Aussi la première « chose que je fis en arrivant à Londres, en 1830, ce « fut de demander à un Anglais de distinction si lord « Bentinck était en Angleterre. Il m'eût été extrême- « ment pénible de voir son horrible face couperosée, « longue et plate, véritable masque de bêtise et de « méchanceté. Par bonheur, il était alors gouverneur « des Indes. Il avait pour épouse un grand échalas de « femme qui m'apparaît encore quelquefois dans mes « rêves. Ce couple, vrai modèle de laideur et de rai- « deur britannique, constitue un des plus tristes sou- « venirs de ma jeunesse; c'est ma bête noire, mon « cauchemar. Saint Spiridion, délivrez-moi de lord « Bentinck! »

— Et moi, Madame, je me souviendrai de ce portrait tracé de main de maître. La vilaine chose qu'un méchant couple qui s'encourage à mal faire! Heureusement que ces espèces de monstres sont d'habitude fort laids, et qu'on pressent leur caractère en les re-

gardant. La nature a en quelque sorte imprimé de hideux stigmates à ces êtres abominables, comme pour nous avertir de nous en défier et de les fuir. Mais grâce au ciel, ces associations sont rares. Presque toujours l'un des deux époux a de bons instincts et il fait compensation. Souvent ce beau rôle est réparti à la femme, qui sait pallier les défauts de son mari.

« — Oui, quand elle a assez de tact pour savoir « diriger le susdit seigneur et maître. »

— C'est un tact qui leur vient bien vite et qu'elles s'efforcent d'acquérir aussitôt qu'elles en reconnaissent la nécessité. Vous savez bien, Madame, que ce sont les minorités qui gouvernent, et que ce qui est vrai en politique l'est encore plus en ménage. C'est la femme faible, opprimée, dit-on, qui conduit son mari; le petit sexe domine le gros!

« — Pour arriver là, il faut que nous sachions céder, « nous faire petites; nous devons surtout nous bien « donner de garde d'avoir raison contre ces messieurs. « Vous, les masculins, vous voulez toujours avoir rai- « son, et votre plus grand tort est de nous assommer « de votre prétendue supériorité. Avec vos sciences « exactes, vos démonstrations rigoureuses, vous croyez « avoir tout dit, comme si, dans la plupart des choses, « qui nous regardent, nous, femmes, il y avait la « moindre place pour la logique de Condillac et pour « les mathématiques. »

— Cela me paraît un argument sans réplique, et je crois que Madame parle en praticien consommé.

« — Oh! moi, je baisse pavillon tout de suite parce « que les grands airs, les grosses voix de Monseigneur « me causent un peu d'effroi. Mais plus tard, mon « tour arrive; je reprends l'affaire en sous-œuvre « petit à petit, je rétablis le combat et je triomphe sans

« qu'il y paraisse. Si je n'ai pas d'autres ressources « et que je sois vraiment vexée, alors je me trouve « bien malheureuse, je me fais pitié à moi-même, je « m'attendris sur mon infortune et cela me fait pleu- « rer, oui, pleurer tout de bon ; ce n'est même que « dans ces circonstances que je trouve des larmes « faciles et abondantes. »

— Voilà un bon plan de tactique à l'usage des dames, et si Son Altesse Royale ne réclame pas de brevet d'invention, son succès n'en est pas mieux assuré. Permettez-moi cependant de vous faire observer qu'en affaire de ce genre, un mari est presque réduit à zéro.

« — C'est-à-dire que, suivant vos bonnes habi- « tudes, vous êtes fâchés de voir que nous tenons à « être comptées pour moitié dans le total conjugal. « Tout pour vous, rien pour nous, vous appelez cela « un partage. Merci, en vérité, grand merci de votre « générosité. Nos protecteurs sont magnanimes ! »

— Allons, allons, tout ceci prouve une chose, et j'en demande bien pardon à Madame, mais cette chose me paraît démontrée, car elle est la conséquence rigoureuse de tout ce que je viens d'entendre, Madame veut régner partout et elle est jalouse.

« — Pour cela, j'en conviens. Je suis même très « jalouse ; mais je fais tout mon possible pour ne « l'être que quand il y a de bonnes raisons pour « cela. »

« — Oh! les bonnes raisons ne manquent jamais en pareil cas. Et puis, à quoi bon invoquer la raison quand il s'agit de motiver une folie?

« — Comment, une folie? Mais vous n'y pensez « pas! Un homme encore jeune, très bien de sa per- « sonne, aimable, spirituel, en un mot, fait pour « plaire à toutes les femmes, c'est folie d'en être ja-

« louse? Mais il faudrait avoir une vanité monstrueuse
« ou bien être stupide pour ne pas penser qu'il peut
« être infidèle. J'emploie toute ma raison à ne pas
« trop me tourmenter lorsque je le sais loin de moi,
« au milieu d'un monde très séduisant. Je tâche de
« ne pas trop me chagriner de ce qu'il peut faire,
« parce que je sais, Messieurs, que vous ne vous gê-
« nez guère et que, loin de nous, vous nous oubliez
« promptement. Dites donc que cela n'est pas de la
« raison! »

— Admirable! sublime! Seulement il est probable que ces belles paroles ne tiennent pas beaucoup de place dans votre tête. Vous n'avez aucun reproche fondé à faire à M. le comte Hector, et vous savez bien qu'on le calomnierait en lui prêtant des amourettes.

« — Ta! ta! ta! J'ai bien peur que ces calomnies
« soient tout au plus des médisances et que le comte
« Hector, comme tous les hommes, ne se pique pas
« de fidélité. Passe pour vos fredaines quand nous
« sommes absentes, mais que cela n'aille pas plus
« loin! Encore un peu de patience, je serai là, et ma
« surveillance ne sera pas en défaut. »

— Prenez-y garde, Madame! gouvernez doucement, ou gare l'émeute! Nous sommes jaloux de notre liberté, vous le savez, et fort disposés à briser le joug qu'on nous impose.

« — Un bon mari ne doit pas se révolter quand il
« ne voit dans les plaintes de sa femme qu'une preuve
« de son affection. Songe-t-on jamais à reprocher
« quelque chose à un homme que l'on n'aime pas? Et
« puis, vous avez tant de moyens de vous défendre,
« vous savez si bien mentir! »

— Il le faut bien, Madame, et c'est vous qui nous y forcez : vous n'êtes jamais assez généreuses pour

nous tenir compte d'un aveu. Vous vous en servez toujours contre nous, et avec d'autant plus de rigueur que c'est une arme que nous avons fournie. Si nous mentons, c'est pour assurer notre repos. L'aveu d'une faute et le retour complet à de meilleurs sentiments ne vous inspire pas de confiance; vous concluez du fait passé à des faits semblables pour le présent et dans l'avenir, et notre confiance en vous est toujours en pure perte. Il vaut donc mieux ne rien dire, dans l'intérêt même de votre sécurité.

« — Oui, et surtout dans celui de vos tromperies « futures. Vous craignez d'éveiller notre attention, « de nous ouvrir les yeux, de nous faire voir clair « dans vos ténébreuses roueries. »

— Nous le craignons si peu, que beaucoup de maris savent vous tenir en haleine par des moyens analogues. Une trop grande confiance est peu propice à l'amour; le doute existe, et c'est souvent par lui que l'on entretient le feu sacré qui, dans le mariage, hélas! a une si grande tendance à s'éteindre. M. le comte Hector ne fera pas mal de recourir à ce moyen.

« — Je crois que ce serait superflu. Après une sé- « paration aussi longue, le plaisir de se revoir vaut « mieux que toutes les finesses de cette diplomatie « conjugale. Le moment présent est si plein de bon- « heur qu'il rend indulgent pour le passé, et l'on n'a « pas le temps de songer à se faire des reproches sur « des choses qu'il est bon de savoir oublier. »

— Ainsi, Madame, vous accordez amnistie pleine et entière? C'est à merveille. L'indulgence commande l'attachement, et votre arrivée sera un vrai jour de fête.

« — Je l'espère bien; aussi j'ai hâte de quitter « Blaye. »

[redacted]

— Un peu de patience, Madame, ne nous pressons pas trop. Si j'avais quelque influence sur Votre Altesse Royale, je la prierais de retarder son départ. Il y a si peu de temps que vous êtes débarrassée des fatigues d'une grossesse laborieuse, qu'il serait très imprudent de s'exposer à retomber dans le même état.

« — Mais pensez donc, docteur, que nous n'arri-
« verons à Palerme que dans le commencement de
« juillet, et qu'il y aura à cette époque plus de six
« semaines que je serai accouchée. »

— Oui, sans doute, j'y pense; mais prenez-y garde, toutes les femmes ne sont pas de la force de la maréchale de Luxembourg, dont M. Deneux nous a raconté l'histoire prodigieuse. Craignez les retours : il y en a de terribles pour les pauvres femmes, et ces veuvages si prolongés me causent de l'inquiétude.

« — Soyez tranquille, et d'ailleurs je ne crois pas
« du tout à ce prétendu veuvage du comte Hector;
« il est convenu de ne pas revenir sur ce chapitre. Au
« surplus, je vous le dis bien franchement, j'aime
« mieux avoir de suite deux enfants pendant que je
« ne suis pas trop vieille. Et puis, j'aurai peut-être
« des garçons. C'est mon vœu le plus ardent. »

— Belle occasion pour que Madame essaie de mettre en pratique son fameux système.

« — Sans doute, mais cela ne dépend pas de moi
« seule. »

— D'accord, Madame, mais je crois qu'en pareille affaire vous avez le droit de faire des conditions.

« — Vous en parlez bien à votre aise et de sang-
« froid. »

— Il paraît que M. le comte Hector est loin d'avoir autant de modération que Madame.

[redacted]

« — Qui vous parle de modération? Mais j'y pense,
« votre système (et j'y réfléchis) me paraît meilleur
« que le mien. Il faudra que vous m'expliquiez cela
« pendant qu'il en est temps. »

— Je vous assure, Madame, que les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez, M. le comte Hector et vous, sont tout à fait favorables à l'accomplissement de vos vœux. Le comte sera arrivé à Palerme avant vous, il aura eu tout le temps de se reposer des fatigues de son long voyage, de se refaire enfin.....

« — Lui, il n'en a pas besoin! »

Cette exclamation confidentielle échappée à la princesse m'a arraché un grand éclat de rire, je me suis levé, j'ai salué profondément le héros absent, je l'ai proclamé un grand homme; Madame, bien qu'un peu rouge, a partagé ma gaieté; je lui ai fait compliment à l'occasion de cette sublime assurance, j'ai trouvé qu'il y avait là quelque chose de cornélien, et que sa petite phrase valait le *Qu'il mourût!* du vieil Horace. Cette petite scène nous a fort amusés. J'ai repris mon thème :

— Refait ou non, le comte Hector qui vous attendra à Palerme aura un avantage incontestable : sa prédominance sera très marquée, et je crois pouvoir prédire à Madame qu'elle aura un gros garçon.

« — Puissiez-vous être un grand prophète! Que je serai heureuse de le caresser, de le bercer!.... »

— Qui donc? le comte Hector?

« — Eh non, mon petit garcon. Au reste, pourquoi
« ne berce-t-on pas les grandes personnes? J'ai tou-
« jours désiré d'avoir un géant à mon service. Dans
« bien des cas où l'on se sent triste, je voudrais me
« sentir portée sur deux grands bras, bercée douce-
« cement, balancée, dorlotée, comme on le fait pour

« un enfant qui souffre. Je suis sûre que bien des
« malaises, des maladies même, céderaient à ce
« moyen. Il y a là une espèce de magnétisme. Voyez
« ce que cela produit sur les enfants ! Pourquoi cela
« ne ferait-il pas la même impression sur les grandes
« personnes ? Pour moi, j'en userais volontiers. »

En disant cela Mme la duchesse de Berry berçait la petite Anna sur ses bras, elle lui mordait la joue :

« — Oh ! quand elle sera plus grande, comme je la
« mangerai ! Mon pauvre Henri, que de fois, pendant
« que je le déshabillais pour le coucher, je l'ai mordu à
« belles dents ; souvent à moitié endormi, il me disait :
« *Maman, pas trop fort!* Il avait sept ou huit ans
« que je lui dévorais ainsi le bras ou l'épaule. Louise
« aussi était bonne à mordre. Je n'aime pas les en-
« fants à chair molle, il faut que cela résiste sous la
« dent. »

Et sur ce, j'ai pris congé de la princesse pour aller mettre quelque chose sous la mienne. Ces longs entretiens aiguisent l'appétit et nous tiennent le cœur en joie pour tout le reste du jour. Le plus souvent, M. de Mesnard, qui vient chaque matin présenter ses hommages à Son Altesse Royale, ne reste que quelques minutes auprès de Madame quand il voit la conversation chaudement engagée entre nous. Il se mêle rarement à nos débats, il semble au courant de tous nos rébus, et quelquefois la princesse le renvoie sous un prétexte quelconque quand il paraît avoir l'intention de rester auprès d'elle. Il règne entre ces deux personnages une sorte de familiarité amicale et de bon goût inspirée sans doute par une longue habitude de vivre ensemble. Le comte témoigne en toute occasion ses respects et son dévouement à Madame; la princesse ne manque jamais aux égards

dûs à l'âge de son premier gentilhomme, et ces divers sentiments mutuels n'excluent pas, tant s'en faut, une liberté, un sans-gêne qui rend leurs rapports faciles et agréables. La femme se montre toujours ce qu'elle doit être être : bonne, gracieuse et en même temps capricieuse et volontaire. M. de Mesnard, dominé par son rôle, n'oublie pas les droits qu'il tient de son âge et que lui donne son dévouement éprouvé.

J'ai reçu aujourd'hui de M. le Ministre de l'Intérieur la lettre officielle qui me donne pour mission d'accompagner Mme la duchesse de Berry jusqu'à Palerme. M. d'Argout ajoute à sa dépêche une faveur que je n'ai pas l'intention d'accepter. Je serai libre, si cela me convient, de revenir en France sur le même bâtiment qui nous aura transportés en Sicile. Grand merci ! Une fois arrivé là-bas, je compte profiter de cette excellente occasion pour voir beaucoup de choses qui en valent la peine. Les bonnes aubaines sont assez rares pour ne pas négliger celle qui se présente. Il est peu probable que je me trouve une seconde fois à même de voir l'Italie, aussi ne remettrai-je pas à un avenir plus que douteux le bonheur de parcourir ces contrées célèbres. Je suis sur le point de voir s'accomplir un des plus doux rêves de ma vie. C'est une chance trop belle pour la négliger. L'*Agathe* reviendra sans moi en France, à Toulon ou ailleurs. Je visiterai Naples, Rome et Florence, et sous ce rapport, du moins, ma plus haute ambition sera satisfaite.

Il est à remarquer que depuis quelques jours Mme la duchesse de Berry ne paraît plus aussi pressée de partir. Ses élans de liberté se sont affaiblis, je la trouve préoccupée d'un désir que je crois deviner. La princesse a besoin de gagner du temps, il faut que quelque affaire importante puisse se terminer avant

[redacted]

qu'elle ne quitte Blaye, elle doit attendre ici des nouvelles qui auront de l'influence sur ses déterminations futures. Peut-être ne s'agit-il que de la réponse des dames d'honneur, ou du voyage de M. Hennequin. Quoi qu'il en soit, Madame a perdu toute la pétulance qu'elle montrait dernièrement, et l'on s'étonne de la trouver si pacifique à l'endroit de ce voyage naguère si ardemment désiré. Et puis, Madame est trop charmante pour nous, ses ennemis naturels ; ses mamours nous surprennent, elle est tout sucre et miel, et naturellement, en gens qui connaissent un peu les airs de Cour, nous pressentons quelque anguille sous roche.

En attendant, la journée a été bonne, et ce soir à huit heures nous avons trouvé la princesse bien d'aplomb sur son lit et très disposée à nous tenir tête. Nous avons appris que la corvette est en rade du Richard, espèce de port située au bas de la Gironde. Le capitaine qui commande l'*Agathe* se nomme M. Turpin. Cette nouvelle, qui nous annonce un prochain départ, n'a pas produit sur Madame un effet bien notable. L'*Agathe* si près de nous, c'est la liberté, le bonheur, et je ne sais pourquoi ces mots magiques ne font plus battre le cœur de la prisonnière.

Nous avons parlé marine. Madame nous a raconté une nuit terrible passée à bord de *la Capricieuse*, nuit pendant laquelle le bâtiment courut quelque dangers. Par suite de je ne sais quelle mesure administrative, on avait enlevé à cette petite corvette une trentaine de marins exercés qui avaient été remplacés à bord par trente recrues. Il n'y avait pas dans tout l'équipage plus d'une douzaine de bons matelots. Le vent d'ouest poussait à la côte, il fallait souvent virer de bord et cette manœuvre produisait dans tout le vaisseau un

secousse effroyable qui mettait à la torture les estomacs des passagers.

« — Pour moi, dit la princesse, je préfère les « petits bâtiments en raison de leur légèreté et de leur « vitesse. Pendant le temps que je passais à Dieppe, « il y avait en station un charmant brick, *le Rodeur*, « qui volait comme un oiseau. Je ne lui pardonnerai « jamais de nous avoir escorté pendant la traversée « de Cherbourg en Angleterre. »

— Si le vent du nord qui souffle en ce moment voulait nous pousser quand nous sortirons de la Gironde, nous serions bientôt rendus à Gibraltar.

— Je connais le gouverneur actuel, dit M. de Mesnard.

« — Alors je vous prierai de me recommander à « lui pour qu'il me mette avec ses singes. »

M. Deneux, peu au courant de cette particularité d'histoire naturelle, ouvre une large bouche et demande l'explication de ce singulier désir de Son Altesse Royale.

« — Comment, papa Deneux, vous ne savez pas « qu'à Gibraltar il y a sur la montagne qui domine la « ville, une colonie de singes que les Anglais protègent avec une tendre sollicitude? »

— Et pourquoi faire? exclama l'accoucheur de Madame.

« — Mais pour y trouver une ressource en cas de « siège; on pourrait les manger, on dit même que c'est « un aliment fort agréable. Cette colonie de magots est « en grande prospérité, comme toutes celles des Anglais, « soit dit sans les offenser. Il est défendu, sous peine « de mort, de les chasser et de les tuer. Ce qu'il y a « de plus singulier, c'est que ces charmants animaux « trouvent le moyen de dérober les cadavres de ceux

[redacted]

« qui meurent de vieillesse ou autrement ; on n'a « jamais pu en découvrir un seul, et l'on ne sait com- « ment expliquer ce phénomène. »

— C'est fort surprenant, dit M. Deneux. Peut-être ont-ils des cavernes inaccessibles où ils déposent les restes de leurs aïeux.

— Ou bien, dis-je, portent-ils le respect filial jusqu'à les manger pour leur assurer une sépulture plus honorable, et pour les soustraire à l'appétit des Anglais. Il y a des savants qui pensent que les défunts sont empaillés, embaumés, empaquetés avec toutes sortes de cérémonies et transportés en Afrique, leur patrie, pendant la nuit, par des singes nageurs ou navigateurs qui traversent le détroit. Il y a enfin des gens qui tranchent la difficulté en niant complètement l'existence de cette colonie de babouins sur le rocher de Gibraltar. Sans prendre un parti dans cette querelle, nous pouvons attendre l'occasion de juger par nos propres yeux. Nous passerons au pied de ce rocher fameux, nous braquerons toutes nos lunettes sur cette roche hospitalière, et si ces aimables favoris de l'hospitalité britannique s'avisent de nous faire des grimaces, nous riposterons sans trop de désavantage, car nous sommes riches en monnaie de cette espèce.

Mme d'Hautefort a les singes en horreur. Elle dit que ce sont des bêtes abominables, infâmes, et quelques-uns d'entre nous protestent contre ces expressions injurieuses pour l'animal qui semble fait à notre image. La comtesse dit que son aversion pour ces vilaines bêtes est instinctive et irrésistible. Mme la duchesse de Berry avait un petit ouistiti que tout le monde trouvait charmant, et qu'elle n'a jamais pu regarder en face.

« — Et c'était une grande injustice de votre part, « car c'était un vrai amour de bête ! Vous rappelez-

« vous mes deux petits capucins noirs qu'on m'avait
« donnés à Dieppe? L'un d'eux avait pris Mme de
« Podenas en grande affection, il en était amou-
« reux et jaloux à l'excès. Du reste, elle était vraiment
« faite pour inspirer des passions, car je me souviens,
« qu'un jour, visitant avec elle un couvent de trappistes,
« deux jeunes reclus faillirent jeter le froc. Je me
« rappelle avoir vu je ne sais où, à Cologne, je crois,
« un singe presque de ma taille; il paraissait très doux,
« mais j'en avais peur, et quand il me prenait la main,
« je ressentais un frisson qui me courait de la tête
« aux pieds. On m'a montré un jour, au Jardin du Roi,
« un ménage de singes ayant un enfant que la femelle
« allaitait et soignait avec une tendresse infinie. La
« *singesse* était très amusante à voir. Elle se mit à
« pousser des cris inhumains quand un des gardiens
« m'eût donné à caresser son enfant. Je me hâtai de
« lui rendre son *singeau*, car elle en serait devenue
« folle. »

— Tout cela est charmant, dit Mme d'Hautefort, mais j'avoue que je n'aime pas les bêtes. Et, à propos, il nous est venu aujourd'hui un affreux petit chien noir qui est, dit-on, un fils de Bewis. Comment cela peut-il se faire?

— Cela s'est fait, Madame, en vertu de ce grand principe adopté par une foule de bons esprits et par Bewis lui-même, à savoir qu'il faut savoir croiser les races. En conséquence, le caniche de Madame, qui est petit et blanc, a offert ses hommages à une grande épagneule noire, qui, touchée de son martyre, et peut-être aussi parce qu'il n'avait pas de rival dans la citadelle, a fini par combler ses vœux. Il poussait la galanterie, l'intrigant, jusqu'à se rouler dans le charbon pour ne pas lui paraître trop blanc. La belle n'a pu

résister à une telle preuve de tendresse, elle s'est rendue et Bewis a connu l'amour !

Ces dames se mettent à rire aux éclats et la princesse, qui caresse son molosse-mouche, ajoute :

« — Il est certain que, pendant quelque temps, « M. Bewis a eu une conduite fort déréglée, je ne le « voyais plus, il était maigre et je l'ai cru malade. »

— C'est une maladie de cœur, et celles-là ne sont pas très dangereuses, le bonheur les guérit. Ne le plaignons pas, il a subi la loi commune, et comme le dit La Fontaine :

Tout l'univers obéit à l'amour !

Mme d'Hautefort nous a quittés en ce moment, elle s'est mise au piano et nous a chanté je ne sais quel grand air de Gluck dans lequel se trouve ce passage :

Sauvez-moi de l'amour !
Rien n'est plus redoutable !

Cette exclamation si pathétique a mis le comble à nos gaietés. Nous souhaitons le bonsoir à Mme la duchesse de Berry, qui se roule sur son lit en riant à perdre haleine. Chacun dit :

Sauvez-moi de l'amour !

Je crois même, Dieu me pardonne ! que le papa Deneux a fait chorus.

La soirée a été charmante. Je doute fort qu'aucun salon parisien ait pu rivaliser avec cette noire prison de Blaye, où, dit la *Quotidienne*, une princesse de sang royal voit sa santé disparaître au milieu des mortels ennuis d'une captivité éternelle. Écrivez donc l'histoire ! Il est vrai que les journalistes n'ont rien de commun avec les historiens.

Mardi 28 mai.

Ce matin, je trouve Mme la duchesse de Berry occupée à lire un ouvrage intitulé : *Mémoires du Roi Louis XVIII*. Je demande si ce livre a quelque valeur, et M. de Mesnard me répond à peu près en ces termes.

— J'en ai commencé la lecture ici, cet hiver, je l'ai continuée à Montbrison, pendant mon procès, et je me propose de l'achever maintenant. Il y a dans cet ouvrage beaucoup de choses fort intéressantes, j'en ai noté plusieurs, qui, tout à fait nouvelles pour moi, ne m'en paraissent pas moins authentiques. J'ai remarqué surtout un grand nombre de lettres que je crois de la propre main du roi ; elles sont adressées, pour la plupart, à M. Boissy d'Anglas qui faisait partie de la maison de Monsieur avant la Révolution, et qui resta longtemps son correspondant. Il y a dans tout cela beaucoup d'esprit, une mémoire locale étonnante, des vers, des citations d'Horace, enfin tout ce qui constituait la véritable individualité de ce prince. En somme, c'est une lecture fort attachante, et pour mon compte, j'ai été enchanté d'étudier ce recueil de documents précieux sur une époque qu'on a singulièrement oubliée, bien qu'elle soit encore assez voisine de nous.

Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer à diverses reprises, Mme la duchesse de Berry a l'habitude de *dichotomiser* la conversation ; un mot pris au hasard dans l'entretien présent devient un thème nouveau sur lequel elle brode à son gré ; pour en donner un exemple, voici ce qui s'est passé :

« — A propos de *mémoires*, j'en ai trop pour son-
« ger jamais à écrire les miens. Je n'en finirais pas.
« Il y a des gens qui sont doués d'une mémoire mer-

« veilleuse, mais seulement pour certaines choses. J'ai « vu à Rome le célèbre polyglotte Mezonsanti qui sait « et parle presque toutes les langues connues. On « m'a dit qu'il ne se rappelait pas les dates et qu'il « serait incapable de s'occuper d'histoire. Pour moi, je « me rappelle parfaitement la chronologie française, « italienne, espagnole, je n'oublie jamais les noms « des personnes que j'ai connues, j'ai assez bien la « mémoire des lieux que j'ai visités une fois, mais « mon souvenir me fait défaut dans d'autres circons- « tances. On m'a dit que le système de Gall avait la « prétention de désigner la forme du crâne qui cor- « respondait à ces diverses espèces de mémoire, mais « en vérité je ne l'ai jamais cru. »

Mme d'Hautefort, qui déclare avoir été oubliée dans la distribution de ces sortes de mémoires, rappelle à la princesse combien le duc de Berry était heureusement doué sous ce rapport. Madame nous dit :

« — C'est vrai, Monseigneur lisait beaucoup, et je « ne crois pas qu'il ait jamais oublié une chose qu'il « n'avait lue qu'une seule fois. C'est une précieuse « faculté qui est un peu dans la famille. Le roi « Louis XVIII savait un nombre prodigieux de vers, « d'anecdotes ; il citait beaucoup et avec une exacti- « tude merveilleuse. Par contre, il y a des gens qui ne « se souviennent de rien, dont les impressions volages « disparaissent avec la cause qui les a produites. Ces « deux extrêmes ont leur bon et leur mauvais côté. « On serait quelquefois bien heureux d'oublier ; et la « vie, au jour le jour, vaudrait souvent mieux que « les souvenirs du passé qui empoisonnent le présent. »

M. de Mesnard nous dit qu'il a peu de mémoire, et que, ce qu'il retient le mieux, ce sont les anecdotes gaies, les particularités amusantes de la vie parisienne.

Il a, en effet, une collection nombreuse d'historiettes plus ou moins décolletées; il est un répertoire vivant de ces mille rébus drôlatiques si fort en vogue sous le règne de Louis XVIII; il peut lutter, sans trop de désavantage, avec M. Deneux lui-même pour la chronique légèrement scandaleuse du faubourg Saint-Germain; mais en dehors de cette spécialité il a, dit-il, la mémoire ingrate ou infirme. « Maître Sauzet, célèbre avocat de Lyon, qui a plaidé pour moi à Montbrizon, est un vrai prodige de mémoire. Il a parlé pendant quatre heures sans notes, et il m'a affirmé que dans six mois il pourrait répéter mot à mot sa plaidoirie. »

« Mais, dit Madame, Berryer et Hennequin sont « bien capables d'en faire autant. La mémoire est une « des qualités nécessaires aux avocats. Comment plai- « der quand on n'a pas en tête les milliers d'articles « du Code! Un de vos compatriotes, docteur, M. Eugène « Janvier, a aussi une mémoire imperturbable; dans « plusieurs circonstances, il a rendu de grands ser- « vices à nos pauvres officiers vendéens traduits en « cour d'assises. »

M. Deneux, qui s'agite depuis un quart d'heure pour placer son mot, trouve enfin l'occasion de prendre la parole, et nous dit qu'il n'a que la mémoire des livres. Sa bibliothèque, qui se compose de plus de cinq mille volumes, est tellement bien casée dans son cerveau, qu'en pleine nuit il peut, sans lumière, mettre à coup sûr la main sur l'ouvrage dont il a besoin. Cent fois il en a fait l'épreuve, et ce prodige de mémoire locale fait l'admiration de Mme Deneux. Quant à sa belle-mère, cette respectable dame prétend que le docteur est sorcier, ce qui ne le flatte que médiocrement.

— Et qu'y a-t-il de beau dans ces cinq mille

volumes? dit Mme d'Hautefort, en faisant une petite mine assez peu favorable à toute cette librairie.

— Madame, ma bibliothèque est unique dans son genre; elle ne se compose que d'ouvrages ayant trait aux accouchements.

— J'en étais sûre! Ce sont des choses horribles, abominables; on devrait brûler toutes ces infamies-là.

— Brûler mes livres! Détruire cette collection à laquelle je travaille depuis plus de trente ans, ce serait ma mort. Mais, Madame la comtesse, pensez donc qu'il y a là des choses de la plus grande rareté, des choses qui n'existent nulle part ailleurs!

— Et qui n'en sont pas moins horribles! A quoi bon s'occuper de cela? Les femmes en accouchent-elles moins douloureusement? Guérissez-vous mieux les affreuses maladies auxquelles elles sont sujettes? Tenez, docteur, ne me parlez pas de tout cela, vous me mettriez en colère. Les femmes sont bien à plaindre et vous ne pouvez rien pour les soulager. Je ne veux pas que les hommes se mêlent de ces sortes de choses, je trouve cela immoral, gênant, ridicule, abominable!

Mon très honoré confrère, tout abasourdi sous le poids de cette sortie, accablé par ce feu roulant de reproches, prenant au sérieux les exagérations de la dame d'honneur qui ne plaisante qu'à demi, veut riposter et défendre sa cause. Ce combat *pro aris et focis* exigerait un plus alerte joûteur, car la comtesse ne lui laisse pas le temps de répondre; elle le taquine, le persiffle. Le cher maître, tout interloqué, m'appelle à son aide, invoque l'appui de Son Altesse Royale, mais en vain, et sa défaite est complète. Je ne serais pas étonné qu'il écrivît un mémoire apologétique destiné à réfuter les hérésies de la noble dame.

Que de fois j'ai entendu parler de cette bibliothèque

spéciale et unique! Le brave M. Deneux avait décidé que ce trésor appartiendrait, après lui, à la Faculté de médecine de Paris, un testament authentique lui assurant ce legs précieux. Mais que les temps sont changés, comme dit Abner. La révolution de juillet a frappé M. Deneux dans son existence professorale; la chaire de clinique d'accouchement lui a été ravie, et, ne voulant plus rien léguer à cette ingrate compagnie, le testament a été détruit. Nous serons privés de cette collection singulière qui a coûté tant de soins et d'argent à son auteur. Voilà, entre autres, un des désastres inconnus qui ont suivi la révolution de juillet. Il est vrai que sans celle de 1815, le cher maître n'aurait jamais été professeur!

Ma promenade matinale m'avait fourni plusieurs belles plantes, et la princesse, qui s'intéresse toujours à mes récoltes, a examiné ma boîte à herborisation.

Elle a admiré le *buplevrum falcatum*, la *chlora perfoliata*, le *teucrium montanum*, la *lactuca saligna* et quelques autres espèces non moins belles, mais dont je vous fais grâce. Et comme je suppliais Mme la duchesse de Berry de prolonger son séjour à Blaye pendant un mois environ, pour me donner le temps de compléter le fameux herbier et de le rendre digne d'elle.

« — Va-t-en voir s'ils viennent! Toute la botani-
« que de l'univers ne me retiendrait pas ici pendant
« vingt-quatre heures de plus! Et puis, n'avez-vous
« pas assez de belles plantes en Sicile, à Naples et
« ailleurs? Mais qu'est-ce que je vois là? Cela ne
« sent pas trop bon, ces plantes ont un air sournois
« qui ne me va pas. »

— Ce sont des plantes vénéneuses, et l'une d'elles, très commune en Italie, s'appelle elladone, cette

autre est la jusquiame noire, celle-ci est la morelle, et comme Madame l'a parfaitement remarqué, leur couleur sombre, leur odeur vireuse semble indiquer leurs propriétés délétères.

« — Pourquoi certains humains ne portent-ils pas « quelque signe extérieur, apparent, capable d'indi- « quer les défauts ou les vices? On pourrait se ga- « rantir de la méchanceté, de la trahison. La laideur « du visage n'est pas un signe de ce genre, car il y a « des individus porteurs d'une affreuse physionomie « et qui sont des anges de bonté. »

— Témoin saint Vincent de Paul, qui avait un masque de brute et qui possédait sous cette ignoble enveloppe, un cœur d'or, une âme angélique.

« — C'est vrai, j'ai eu un beau tableau de Paul « Delaroche représentant ce grand homme prêchant « devant les dames de la Cour. L'artiste, sans altérer « le type connu de ce saint personnage, avait su « donner à ce laid visage, un caractère de bienveil- « lance qui faisait plaisir à voir. Les joues grises « étaient charmantes, et les petits enfants ressem- « blaient à des amours. Paul Delaroche a un grand « talent! »

Excursion sur la peinture. On passe en revue une foule de tableaux des maîtres de l'époque, et Madame en parle savamment. Elle nous cite quelques-uns des chefs-d'œuvre de sa galerie Hollandaise ou Flamande. A propos de la mort de cette Rosemonde si cruellement étranglée par la femme du roi Henri II, et que chacun de nous plaint sincèrement, Son Altesse Royale ajoute :

« — Le fait est très historique, il est arrivé dans le « vieux manoir de Woodstoock. Ce monument, à peu « près ruiné, contient encore quelques débris de ce

« qu'on nomme le labyrinthe de Rosemonde. On me « l'a montré en détail, et je n'y ai rien vu de bien « significatif. Quoiqu'il en soit, la légende qui s'y rat- « tache est très intéressante. On plaint cette pauvre « fille dont la fin fut si tragique, et en parcourant ces « vieilles murailles dévastées, je me sentais attendrie « au souvenir d'un si grand malheur. Je voudrais bien « savoir si la belle Rosemonde portait des culottes de « peau. »

Chacun de nous demande le pourquoi de cette question bizarre; M. Deneux, qui croit avoir mal entendu, ouvre une large bouche et son nez en obélisque ressemble assez bien à un immense point d'interrogation.

— Quest-ce que dit Madame, la belle Rosemonde portait quoi ?

La Princesse, fort disposée à rire, reprend aussitôt :

« — Figurez-vous que l'on fabrique à Woodstoock « de magnifique culottes de peau pour tous les gen- « tilshommes chasseurs des trois royaumes. C'est un « objet de grande importance dans un pays de cava- « liers, et j'ai entendu faire le plus grand éloge de ce « vêtement indispensable dont le nom est impossible « en Angleterre. »

Cela nous conduit tout droit à un chapitre fort peu intéressant, sans doute, à la toilette des hommes, mais qui a mis en lumière quelques anecdotes curieuses.

M. de Mesnard, qui a été autrefois l'un des premiers élégants de la cour, nous raconte comme quoi les pantalons collants étaient devenus de mode, au grand chagrin des hommes qui n'avaient pas la jambe bien faite. On a dit, et cela est très vrai, que le comte

d'Artois (depuis, Charles X) descendait peu à peu dans une sorte d'étui en peau de chamois. Quelques valets tenaient ce fameux pantalon élastique et le prince, à force de secousses, arrivait progressivement jusqu'au point d'être tout à fait habillé.

— Je suis bien aise d'avoir sur ce chapitre le témoignage de M. le comte de Mesnard. Ce fait, raconté et imprimé par M. Quatremère-Disjonval, m'avait paru difficile à croire, mais je vois bien qu'il est historique et je l'accepte. Au surplus, il justifie pleinement le mot de Potier dans le *Ci-devant jeune homme* et j'en comprends toute la portée.

« — Quel mot, demande Mme la duchesse de « Berry ?

— M. de Boissec, donnant audience à son tailleur, renvoie l'artiste en lui disant : « Allez, apportez-moi ce pantalon demain, mais je vous préviens que si je puis entrer dedans, je ne le prends pas ! »

« — Ah ! très bien ! c'est une charmante critique « d'une mode extravagante. J'ai vu l'empereur Alexan- « dre et le grand-duc Constantin pantalonnés de façon « à ne pouvoir se tenir assis. On n'a pas d'idée d'une « nudité pareille. »

Mme d'Hautefort, qui a valsé avec le grand-duc, déclare que c'était horrible, que ce personnage pouvait à peine se baisser un peu pour saluer, et qu'il était impossible de le regarder sans craindre quelque rupture effroyable. Les princes russes trouvèrent à Paris un culottier excellent qui leur en fournit une cargaison. Ces sortes de choses ne se font pas qu'à Woodstock.

— Les souliers étroits et pointus, poursuit M. de Mesnard, ont encore fait notre supplice. Chaque soir, le comte d'Artois en mettait une nouvelle paire, ce qui ne laissait pas que d'être fort dispendieux.

Mme d'Hautefort ajoute que son père, le marquis de Maillé, et beaucoup d'autres jeunes seigneurs de cette époque, en changeaient tous les jours et en essayaient quelquefois douze paires avant d'en trouver une qui leur convînt parfaitement.

Suivant M. de Mesnard, le roi Charles X a souvent mis en usage, pour se faire maigrir, les moyens dont se servent les jockeys anglais. Il se faisait suer en se couvrant de plusieurs gilets de flanelle ; il prenait plusieurs médecines et suivait un régime peu nourrissant. Mme d'Hautefort, qui est en veine aujourd'hui, nous affirme que cela est vrai et qu'un jour de chasse, à Versailles, le roi lui a raconté tous les détails de ces pratiques maigrissantes. On ne saurait croire, ajoute la noble dame, jusqu'à quel point les hommes sont coquets et tout ce qu'ils sont capables de faire pour acquérir certains avantages physiques. Ces messieurs se moquent des femmes qui, dit-on, se mettent à la torture, mais ils n'ont rien à nous reprocher sous ce rapport, car leur coquetterie va jusqu'à l'héroïsme. Madame se souvient-elle de ce vieux marquis *** qui, pendant la nuit, se couvrait le visage de tranches de veau ?

« — Oui, certes, je m'en souviens, ainsi que de « l'écrevisse qu'il mettait sur son nez pour l'empêcher « de rougir et qui avait fini par s'y établir à perpé- « tuité. Mais il faut être juste, j'ai connu une dame « qui mettait sur ses mains quelque chose d'effroyable. « Et la comtesse de R... qui couchait avec un immense « corset, retenu en place par des appareils compliqués, « sorte de cuirasse ornée d'une foule d'accessoires, si « bien que la dame semblait armée de pied en cap. « Et cependant il s'en fallait bien que ce fût une « Minerve ! »

— Et les papillotes ! reprend M. de Mesnard. Qui voudra croire aujourd'hui que, pendant un temps, mon valet de chambre m'en mettait tous les soirs cinquante ou soixante ?

« — Et moi donc, dit Madame, on m'en faisait sou-
« vent jusqu'à cent ! Je dormais debout pendant cette
« cérémonie, et, bien des fois, j'ai dû à cela des
« migraines abominables. Plus tard, à l'époque des
« grands bals de la cour, j'ai vu des dames passer
« la nuit entière sur un fauteuil pour ne pas déranger
« leur coiffure. Frédérick était à la mode, tout le
« monde voulait être coiffé par lui ; mais, comme le
« susdit ne pouvait *accommoder* deux cents femmes
« dans la même soirée, il fallait bien s'y prendre
« d'avance, et les moins privilégiées se résignaient à
« ne pas dormir ou à dormir debout. En voilà des
« martyres dont on ne tient pas compte ! »

Depuis un quart d'heure, Madame tenait sa fille entre ses bras, elle la berçait doucement et cherchait à l'endormir. Elle lui chantait des paroles inconnues sur un rhythme très doux. Je lui demandai l'explication de cette chansonnette dont je cherchais à deviner le sens.

« — Ah ! M. le docteur en plusieurs choses, vous
« aurez beau m'écouter de toutes vos oreilles, vous n'y
« comprendrez absolument rien. Vous ne connaissez
« pas même le nom du poète qui a fait ces jolis vers,
« et, très probablement, les littérateurs de Paris ne
« sont pas plus avancés que vous. Meli est populaire à
« Palerme, où il naquit il y a bien cent ans, et je me
« rappelle quelques fragments de ses œuvres avec
« lesquelles j'ai été bercée. Elles sont écrites en sici-
« lien, et bien des Toscans ne sauraient ce que cela
« veut dire. Ecoutez-moi bien, vous allez voir que c'est
« gracieux :

[redacted]

Dimmi, dimmi, apuzza nica,
Unni vai, cussi matinu ?
Nun cc'è cima chi arrussica
Di lu munti a nui vicinu.

« Cela veut dire : Dis-moi petite abeille, où vas-tu
« d'aussi matin ? Le sommet de la montagne voisine
« commence à peine à rougir. — Il y a plusieurs autres
« couplets dont je n'ai conservé qu'un vague souvenir.
« Il ne me sera pas difficile, de retrouver la suite là-
« bas, car toutes les vieilles nourrices savent cela par
« cœur.

La petite fille que n'endort pas la cantilène de Meli, s'obstine à nous montrer ses yeux bleus, et Madame dit :

« — J'espérais que les noires prunelles du père
« auraient déteint sur l'œil de Mademoiselle, mais
« hélas, il faut renoncer à avoir une brune. Quand
« j'étais enfant, mes cheveux étaient presque blancs,
« mes yeux d'un bleu pâle, on disait que je resterais
« à peu près albinos. Tout cela n'a commencé à pren-
« une teinte un peu plus foncée que vers l'âge de vingt-
« trois à vingt-quatre ans. Je pense qu'Anna sera
« comme moi. »

Grand examen du calendrier. Quel jour faut-il partir ? Le 7 juin est un vendredi et ce jour est favorable à Mme la duchesse de Berry. Le 8, c'est la Saint-Médard, et s'il pleut, nous aurons de la pluie pendant quarante jours. Jolie perspective pour des voyageurs ! Madame tient compte de tous ces pronostics, elle ne se pique pas de dédaigner les augures et, sous ce rapport, elle est vraiment Italienne. Superstitieuse comme on l'est dans son pays, elle fait attention à toutes ces choses, et ce ne serait pas elle qui aurait fait jeter à l'eau les poulets sacrés qui refusaient de manger. Une Napolitaine

[redacted]

de notre Sicile ne tranche pas ainsi du consul romain.

« — Malheureusement, dit la princesse, il n'y a « pas dans le calendrier le moindre saint qui préserve « du mal de mer. Il faudra bien en passer par là, « mais deux ou trois jours ne durent pas un siècle. « Autrefois, j'essayais de manger et il me semble que « je souffrais un peu moins. Dans une course que « nous fîmes à l'île de Wight, j'ai ressenti des angois- « ses terribles ; mais ma pauvre Louise était si pâle, elle « vomissait si horriblement, que cela me rendait encore « plus malade. Ma fille est très bilieuse, aussi éprouva- « t-elle toutes sortes d'accidents. Dans un autre voyage « en allant de Londres à Amsterdam, elle a beaucoup « moins souffert, ce qui tient en partie aux distrac- « tions agréables dont sa tante la Dauphine l'avait « entourée. Henri se coucha tout de suite et ne vomit « pas, bien que la traversée ait duré cinq jours. »

On apporte en ce moment à Mme la duchesse de Berry une lettre de Mme de Béthisy qui se met à la disposition de Son Altesse Royale pour l'accompagner jusqu'à Palerme. Après un petit colloque entre la princesse et M. de Mesnard, Madame dit *non*, et le comte est chargé de remercier la dame en question.

M. Gintrac est venu aujourd'hui déjeuner avec nous. Il apporte des nouvelles de Paris. Mme de Castéja est, dit-on, malade et dans l'impossibilité de se rendre à Blaye. Et de deux. La princesse a reçu cette communication avec une indifférence complète; elle a dit qu'il fallait écrire à Mme la princesse de Bauffremont, et encore, en donnant cet ordre, n'y a-t-elle pas mis de vivacité, d'insistance. Il est évident que l'on n'est pas pressé de partir. Il y a eu beaucoup de petits conciliabules entre M. Gintrac et les hôtes du pavillon; il règne au milieu de ce groupe un air d'embarras

très visible, et l'on voit que la royale prisonnière est retenue ici par quelque considération importante.

Nous avons reçu aujourd'hui de nombreuses visites. M. le capitaine Turpin qui commande l'*Agathe* est venu voir le général Bugeaud et a fait avec nous une longue promenade dans la citadelle. C'est un petit homme très vert, très vif, très poli, et avec lequel il me semble que je ferai bon ménage. Nous avons vu également le colonel Duhot, du 64ᵉ et le colonel Favreau. Toutes ces grosses épaulettes ont fait une promenade dans le jardin réservé de la princesse; Mᵐᵉ d'Hautefort, qui s'y trouvait par hasard, s'est montrée fort gracieuse à l'égard de ces messieurs. Le dîner a été fort gai et le temps s'est passé encore plus rapidement que de coutume.

A sept heures, une dépêche télégraphique annonce que le départ n'e pourra avoir lieu avant le 8 ou le 9 juin. Le gouverneur expédie cette dépêche à la princesse, et ce soir, à 8 heures, quand je suis entré dans la chambre de Madame, elle m'a dit ces propres paroles:

« — Ce n'est pas le retard qui me contrariera le « plus, car il ne s'agit que de deux ou trois jours au « delà du terme que j'avais assigné; mais c'est l'ex- « pression de cette volonté ministérielle qu'il me faut « subir nécessairement. Qui me répondra qu'un nou- « veau retard ne me sera pas imposé? J'avais choisi « mon jour; maintenant on m'en désigne un autre, « ce n'est plus de la liberté! Je me sentirai prison- « nière jusqu'à ce que je sois en Sicile. Pourquoi « cette décision du conseil des ministres? On ne « daigne même pas nous dire pour quel motif l'on « me prescrit cette ordonnance. C'est toujours le même « système de vexations. Vous voyez bien que j'avais

« raison. Je ne sais plus sur quoi compter; tout est « remis en question, et cependant *je n'en vois pas la « nécessité.* »

Madame, qui a emprunté cette phrase à l'une des dépêches de M. le comte d'Argout, s'en sert souvent dans une intention de moquerie. Elle prend, pour débiter cette formule, un ton nasillard à l'adresse du Ministre de l'Intérieur, et cela ne manque jamais de faire rire quelques personnes toujours à la piste de ces petites malices.

La dépêche télégraphique annonce également le prochain départ de M. Hennequin pour Blaye. Madame est enchantée de cette bonne nouvelle; il ne fallait rien moins que cela pour la remettre de bonne humeur. On a su que la maladie alléguée par Mme de Castéja n'était qu'un prétexte pour refuser de venir à Blaye; la princesse, qui ne s'y est pas trompée, a été fort blessée de ce procédé. Mme d'Hautefort a écrit une lettre très pressante à Mme la princesse de Bauffremont. Espérons que cet appel sera entendu et que Mme la duchesse de Berry ne sera pas abandonnée à elle-même dans un moment où elle a vraiment besoin du concours de ses amis.

Nous avons été mis en émoi par un accident arrivé à M. Deneux. Le cher maître, en sortant de chez lui pour venir passer la soirée chez Madame, a fait une chute assez grave. Appelé en toute hâte, j'ai prodigué mes soins à ce cher confrère, dont le cerveau a été ébranlé par une commotion subite. Je l'ai saigné, médicamenté, couché et, de retour auprès de Son Altesse Royale, j'ai eu à répondre aux nombreuses questions qui m'ont été adressées au sujet de cet accident. Madame a témoigné le plus vif intérêt à notre cher

malade; elle l'a recommandé très chaudement à mes soins et elle a fini par me dire :

« — Pourvu que cela ne retarde pas notre départ !
« J'ai besoin d'arriver à Palerme en temps convenable
« pour y voir plusieurs personnes qui doivent m'ac-
« compagner jusqu'à Prague. J'ai de nombreuses
« affaires à traiter à Naples, et si nous restions trop
« longtemps en route, cela pourrait m'occasionner de
« grands embarras. J'ai l'intention de frêter un petit
« bâtiment pour me transporter, moi et tout mon
« monde, de Palerme à Venise. Tous ces projets, que
« j'ai tant besoin de réaliser, sont à la merci du bon
« plaisir ministériel. On me désigne aujourd'hui le
« 8 juin; demain ce sera le 15; plus tard on indi-
« quera une autre date; enfin je resterai ici jusqu'à
« ce que j'y meure de désespoir. Quand serai-je enfin
« hors des griffes du Gouvernement ? »

En disant cela, Madame, en proie à une vive impatience, se roule sur son lit, se couche sur le ventre, plonge son visage dans son traversin, et enfonce ses bras sous cet énorme rouleau de duvet. Elle prend volontiers cette position singulière quand elle éprouve quelque grande contrariété. J'ai du la quitter en faisant des vœux pour que cet orage n'ait pas de suites fâcheuses.

Depuis quelques jours, Madame et ses principaux partisans, ici et à Bordeaux, travaillent activement à calmer l'ardeur de certains journaux. Il y a dans la *Gazette de France*, du 26, un article qui fait un grand contraste avec ceux que ce journal a publiés tant de fois, et l'on est autorisé à croire que les rédacteurs ont reçu un nouveau mot d'ordre auquel ils obéissent. La *Quotidienne*, toujours plus récalcitrante, n'a pas encore opéré le même mouvement de conversion, mais

du moins, elle se tait, et c'est déjà beaucoup. Mme la duchesse de Berry est enchantée de cette sorte de trêve ; elle constate ces symptômes nouveaux et manifeste l'espoir que ses amis n'en resteront pas là. Le Gouverneur, à qui j'ai fait part de ces remarques, en a fait de son côté de semblables ; il pense que M. Gintrac n'est pas étranger à la rédaction de ces nouveaux articles, ou du moins qu'il a puissamment contribué à l'adoption de cette politique nouvelle. En agissant ainsi le cher confrère a rendu un véritable service à sa royale cliente. Je suis heureux de voir un médecin jouer un si beau rôle dans ces conjonctures délicates.

La presse parisienne ne suit pas ce bon exemple, et la polémique, à l'occasion de ce qui se passe ici, n'a rien perdu de son aigreur. On discute avec une extrême vivacité les conséquences qui doivent résulter, pour la princesse et son parti, des faits solennels dans lesquels nous avons été acteurs ou témoins. Ces appréciations ne manquent jamais de blesser Son Altesse Royale, qui voudrait surtout que l'on oubliât promptement tout ce qui la concerne. Mais le public ne se prête pas à ses vœux intéressés. Curieux et même indiscret, le monde aime les aventures mystérieuses, surtout quand une princesse de sang royal y joue le premier rôle ; il ne quitte pas volontiers un sujet si fécond en incidents singuliers, et du moins jusqu'à ce jour, Mme la duchesse de Berry n'a pas eu la chance de se voir éclipsée par quelque évènement capable d'absorber l'attention de la société française et surtout parisienne. Il faut donc se résigner à subir cette sorte d'exhibition qui offusque tant Madame, il faut attendre que le temps présent, qui est gros de l'avenir, ait produit quelque phénomène assez intéressant pour se substituer à notre glorieuse citadelle.

Mercredi 29 mai.

Il était près de neuf heures quand je suis arrivé ce matin chez Mme la duchesse de Berry. Elle dormait encore, et Martin, le valet de chambre, en frappant à la porte de l'appartement, a réveillé la princesse. Mme Hansler, après quelques préparatifs, m'a introduit chez Madame, qui, encore engourdie d'un sommeil de dix heures, bâillant et étendant les bras, m'a dit aussitôt :

« — Savez vous, docteur, pourquoi mon départ est « remis au 8 juin? Eh bien, je l'ai trouvé, moi, et je « vais vous le dire. On n'a pas voulu me laisser partir « le 5 ou le 6 juin, à cause de l'anniversaire des « grandes émeutes. Les républicains, qui crient déjà « si fort, feraient bien un autre tapage si l'on me « mettait en liberté au moment même où l'on conduit au « fort Saint-Michel les condamnés pour délit politique. « Soyez sûr que c'est pour cela que l'on me force à « me morfondre ici quelques jours de plus. Voilà l « mot de l'énigme que je cherchais hier soir. »

— Il me semble, en effet, que ce motif est très plausible, et Madame doit remercier le Gouvernement d'en agir ainsi, car dans cette circonstance, vos intérêts sont les mêmes. Cette coïncidence ferait beaucoup crier, tandis qu'en vous faisant partir un peu plus tard, on se taira, et Madame aime assez le silence des journaux, du moins en ce qui la touche.

J'ai souvent eu l'occasion de remarquer combien la princesse éprouve des contrariétés à l'occasion des articles de journaux qui se rapportent à sa personne ou à ses affaires. Aujourd'hui un journal, je ne sais plus lequel, affirme que Son Altesse Royale est toujours fort malade, que ses jambes sont enflées, que sa poi-

trine continue de donner les plus sérieuses inquiétudes. Ces absurdités ont le privilège de la mettre en colère, et en pareil cas, elle se répand en invectives contre ces malheureux nouvellistes.

En général, les gens haut placés sont ceux qui se plaignent le plus des écarts de la presse périodique; cette liberté de tout dire, de tout imprimer est surtout antipathique aux femmes qui se lancent dans le tourbillon des affaires. Il est vraiment curieux d'entendre les intéressés établir en leur faveur des distinctions que l'on voudrait ériger en privilèges. Pour moi, c'est différent, dit-on toujours; pour vous, c'est autre chose! Eternelle comédie humaine; petites passions qui nous font mouvoir, intérêts privés que l'on grossit pour leur donner l'apparence d'intérêts généraux; c'est toujours la même nature égoïste et vaniteuse qui nous fait agir comme des marionnettes. J'ai vu ces petites scènes se renouveler tous les jours; aussi je commence à m'y habituer.

Dans l'après midi, longue promenade au jardin par un temps superbe. Madame se plaint de sa maigreur.

« — On dit que j'ai les jambes enflées. Voilà des « gens bien informés! Que ne s'adressent-ils à « Mme Hansler! Je pourrais mettre mes deux jambes « dans l'un de mes bas. Comment peut on maigrir « ainsi? Comment mes pauvres quilles ainsi déchar- « nées, sont-elles capables de supporter le poids de « mon corps? Je sais bien, car vous me l'avez dit, « docteur, que la graisse seule disparaît, et qu'elle « peut revenir promptement; mais pourquoi l'amaigris- « sement diffère-t-il autant suivant les individus dans « les mêmes circonstances? On dit que le chagrin « engraisse les femmes; je suis une preuve vivante « du contraire. Il est vrai que j'ai été malade, mais

[redacted]

« ma maladie dépendait elle-même du chagrin qui « m'accablait. Il y a des peines de cœur qui ne déran- « gent pas la santé, ce qui tient peut-être à ce qu'on « a plus ou moins de cœur. Tout le monde ne supporte « pas le malheur avec une égale fermeté. La perte « d'un enfant a souvent entraîné la mort de la mère, « tandis que certaines gens sont organisés de façon à « enterrer père, mère, amis et femme sans éprouver « un accès de fièvre. »

— Ces réflexions sont pleines de justesse, et l'on voit combien Madame sait se rendre compte de tout ce qui se passe autour d'elle. Mais pour ne parler que de votre embonpoint absent, vous ne devez pas vous en inquiéter. Les gens nerveux sont rarement gras, et chez eux, les causes morales ont une singulière influence sur le volume du corps. Ainsi que vous l'avez dit, le grand air de la liberté vous rendra ce que vous ayez perdu à Blaye, et, suivant toutes les probabilités, la nouvelle ère de bonheur qui va commencer pour Votre Altesse Royale, changera beaucoup votre tournure actuelle. Je crois que Madame deviendra grasse, très grasse même, et que dans quelques années, elle se plaindra plus de son embonpoint qu'elle ne s'est plainte jusqu'ici de sa maigreur.

« — Vous pourriez bien avoir raison, Monsieur le « prophète, car dans ma famille on est généralement « gros et gras. Ma sœur, la reine d'Espagne, est « très forte. La grande-duchesse de Toscane est « joliment ronde, la plupart de mes frères sont énor- « mes, et je ne serais pas surprise de les imiter un « jour. Au reste, tant mieux ! la graisse conserve les « femmes, et puisqu'il faut vieillir, j'aime mieux pos- « séder ma bonne part que de voir mes os menacer « tous ceux qui m'approcheront. »

Cette conversation s'est prolongée sans offrir bien de l'intérêt. M. de Mesnard, qui est maigre, trouve à cette manière d'être de nombreux avantages fort contestables, suivant Mme d'Hautefort, qui est un peu grassouillette. M. Deneux, qui tient à peu près le juste milieu, reste suspendu entre les deux opinions contraires de ces personnages ; et il n'y a pas de raison pour qu'il prenne un parti. Madame le compare, en riant, à l'âne de Buridan.

Tout en causant ainsi et en circulant dans les allées fleuries du jardin, j'aperçois une singulière rose dont le centre de la fleur est occupé par un petit bouquet de feuille du vert le plus tendre. Elle est vivipare, comme on dit en botanique, et ce phénomène de végétation que l'on ne rencontre que sur un petit nombre de plantes, est toujours digne d'intérêt. Je m'empresse de cueillir cette fleur et de l'offrir à Son Altesse Royale en lui faisant remarquer cette singularité. C'est un monstre, dis-je, assez rare dans le genre rose. La princesse se met à rire et me dit :

« — Eh bien ! docteur, cette rose-monstre, c'est la « mienne, c'est la Duchesse de Berry, et elle m'a été « dédiée, il y a déjà longtemps, par Noisette l'horticul- « teur. »

Je me suis un peu mordu le bout de la langue, et j'ai parlé d'autre chose. Ces sortes de balourdises, enfants malheureux du hasard, doivent être bien vite abandonnées, reniées en quelque sorte, car si l'on tente de les redresser, on augmente presque toujours leur infirmité native. On veut en vain les reprendre en sous-œuvre, corriger ce premier jet, amender cette bêtise; presque toujours alors l'on patauge de la manière la plus déplorable. Tout le monde n'a pas la présence d'esprit, l'aplomb de M. le duc de ***, qui, dans un

salon, avait adressé à son voisin la question suivante : Quel est ce petit monstre ? Le voisin répondit : C'est ma femme, Monsieur !

— Elle est charmante, réplique aussitôt le questionneur, et tout fut dit.

La proximité du départ ramène sans cesse l'Italie dans nos entretiens. J'ai fait venir les trois volumes de Valéry et l'on se les arrache. Le Guide de Richard est toujours sur la table de la princesse. J'ai reçu aujourd'hui des cartes, des plans, et ces objets que l'on consulte sans cesse, nous permettent en quelque sorte de voyager par anticipation.

Aujourd'hui, nous avons examiné à fond la grande question des moyens de transport. Les voiturins, vantés par M[me] la duchesse de Berry, qui ne s'en est jamais servie, sont le véhicule le plus économique et le plus commode, celui qui permet le mieux de voir l'Italie dans les moindres détails, mais cela ne convient guère qu'aux personnes qui ont beaucoup de loisir. Ces dames sont d'avis que le valet de place (ainsi nommé, dit-on, parce qu'il n'en a pas), est indispensable aux voyageurs qui ne savent pas l'italien et qui n'ont que peu de jours à consacrer à l'examen des villes principales. Les ciceroni ont l'avantage d'économiser le temps des gens pressés de voir. Madame ajoute :

« — Naples est la vraie capitale de l'Italie. Rome « est une ville à part, dont les ruines antiques font le « principal mérite. La plupart des autres cités ressem« blent aux petites villes de province, et l'on s'étonne « de leur grande renommée. Cela tient à ce qu'elles « possèdent certaines richesses artistiques ou quelques « beautés pittoresques. On peut dire avec juste raison « qu'en aucun pays du monde on ne rencontre un « aussi grand nombre de choses intéressantes, sous

« quelque rapport que ce soit. Naples, qui est vraiment
« une grande ville, comme population, position géo-
« graphique et mouvement commercial, possède en
« outre des avantages incontestables. Le voisinage du
« Vésuve, Pompeïa, Herculanum et autres merveilles
« analogues, saisissent d'admiration tous les étrangers
« qui arrivent en Sicile, et je puis dire que Naples est
« une cité sans rivale. La vie y est facile, tout y est à
« bon marché, et les Anglais, si bons juges en éco-
« nomie domestique, trouvent que c'est le pays du
« monde où il est le plus facile d'être riche. Vous m'en
« direz des nouvelles, Messieurs les docteurs. »

M. Deneux va mieux; son front, orné d'une bosse très volumineuse, est recouvert d'un large bandeau; il n'a pas voulu garder la chambre plus longtemps, et Madame lui a fait le plus aimable accueil. Quelques petites plaisanteries sur son accoutrement d'infirme, ont égayé le cher maître, et tout annonce que son accident n'aura pas de suites. Mon confrère, bien étendu, sur le canapé, prend une part active à la conversation; sa mémoire, farcie d'histoires de voleurs, remet sans cesse sur le tapis ce petit inconvénient des voyages en Italie; il demande comment il faut s'y prendre pour éviter les atteintes de ces gentilshommes de grand chemin, et souvent Mme la duchesse de Berry s'amuse à augmenter ses craintes par des récits effrayants. Le mal de mer et les brigands napolitains sont un double cauchemar pour M. Deneux et son éternelle objection contre le charmant voyage qui se prépare.

« Je vous conseille de vous plaindre, dit la prin-
« cesse à son accoucheur. Vous verrez le roi de Naples,
« qui vous recevra parfaitement bien ; vous visiterez
« les mille curiosités de la ville et des environs, vous
« pourrez voir dans la galerie des Study un magasin

« d'instruments de chirurgie trouvés dans les fouilles « de Pompeïa. »

— Madame sait-elle s'il y a dans cette collection quelque chose qui ait trait à l'art des accouchements?

« Ma foi, je n'en sais rien, mais je le présume, car « les pauvres femmes accouchaient alors comme « aujourd'hui, et je ne suppose pas qu'elles fussent « plus habiles que nous; par conséquent il fallait bien « les aider. Mais quand bien même il n'y aurait pas « dans ce musée les abominables ferrements dont vous « parlez, il y a bien assez de merveilles en tout genre « pour vous dédommager de la peine que vous pren- « drez d'aller les voir. Je vous le répète, docteur, vous « m'en direz des nouvelles. »

Mme d'Hautefort, qui laisse rarement échapper une occasion de faire éclater ses antipathies contre la science favorite de M. Deneux, et contre tout ce qui s'y rapporte, fait une violente sortie contre les cabinets d'anatomie plastique que l'on voit à Florence et à Bologne. Elle ne comprend pas que l'on expose ainsi et que l'on aille examiner ces infamies qui soulèvent le cœur, ces abominations d'écorchés, de cadavres en putréfaction qui rappellent les idées les plus révoltantes. Mme la duchesse de Berry, on le sait, ne partage pas ces répugnances de sa dame d'honneur, on peut même dire qu'elle professe à cet égard des sentiments contraires; aussi a-t-elle vu dans ce genre tout ce que l'on peut voir. La science anatomique a pour elle peu de mystères, et sa curiosité intelligente surmonte facilement les répugnances qui arrêtent tant de gens du monde.

M. le comte de Mesnard venait de nous quitter. La princesse nous dit tout bas, à M. Deneux et à moi, et

de manière à ne pas être entendue par Mme d'Hautefort :

« — Que dirait-elle donc si elle voyait le cabinet « réservé des Study? Il y a là des choses étonnantes, « qu'une femme peut à peine visiter en la compagnie « de son mari. Les anciens avaient de drôles de goûts. « Cela vous intéressera beaucoup, messieurs les « savants ; mais sur ce chapitre, je vous dispense de « m'en dire des nouvelles. »

Les églises d'Italie tiennent le premier rang parmi les monuments ; c'est là qu'on observe la plupart des chefs-d'œuvre des grands artistes qui font la gloire de ce pays.

« — Non pas, dit Madame, que les cathédrales « soient d'un gothique comme celui que l'on admire « à Chartres, à Strasbourg, à Amiens et à Bourges; « ce genre d'architecture est assez rare en Italie, et « je ne connais que la cathédrale de Milan et la « petite église de la Spina, à Pise, qui appartiennent « à cette époque de l'art. Mais c'est une autre manière « de bâtir, et quand vous apercevrez, pour la pre- « mière fois, le dôme de Saint-Pierre à Rome, quand « le postillon, vous montrant ce colosse dans un « immense lointain, s'écrira en otant son bonnet, *Ecco* « *il duomo!* Vous sentirez en vous une émotion singu- « lière que ne manque jamais de produire sur le voya- « geur l'aspect de ce monument qui caractérise à lui « seul la capitale du monde chrétien. »

— Quel dommage que la campagne de Rome soit peuplée de brigands, s'écrie M. Deneux, et que l'on coure tant de risques à visiter ce beau pays !

« — Papa, vous prendrez une escorte, je vous le « conseille, et s'il vous arrive malheur, tâchez de ne « pas vous mettre en colère contre ces pauvres voleurs.

« Ne faites pas le brave, oubliez que vous êtes picard, « et souvenez-vous bien que ces chers brigands ne « tuent ordinairement que les gens qui se défendent. « Laissez-vous voler bien paisiblement, et l'on ne vous « fera pas de mal. Songez que vous n'êtes pas un « dragon et que mon accoucheur n'est pas tenu de se « conduire comme un guerrier. »

Une cargaison de journaux arriérés a fourni matière à divers incidents bons à noter. Une grande caricature de Philippon, représentant une revue de la garde nationale, a beaucoup amusé Mme la duchesse de Berry. Elle fait le plus grand cas du talent de ce spirituel dessinateur. Gavarni n'a pas moins d'esprit et de talent d'observation. Madame trouve Charlet trop sérieux. Le vieux Carle Vernet a, dans son temps, produit des chefs-d'œuvre, et dans ce genre les Français sont sans rivaux. Madame a visité à diverses reprises quelques parties de la grande collection de caricatures qui existe à la Bibliothèque Royale; suivant elle, rien n'est plus amusant et plus instructif à la fois.

« — J'ai connu beaucoup de personnes dessinant à « merveille et composant des charges fort piquantes. « C'est un talent très agréable, et bien des hommes « doivent tout leur succès dans le monde à cette faci- « lité de manier le crayon. »

Le *Mémorial de Bordeaux* rapporte qu'il y a eu à Paris une entrevue quelque peu orageuse entre le comte Hector et M. le comte d'Hautefort. Cette annonce biscornue met en rumeur les deux Dames du pavillon; chacune, de son côté; se récrie contre l'absurdité de cette nouvelle et démontre que ces Messieurs n'ont pu se voir.

Le même journal, tout aussi mal informé, raconte que Mme la duchesse de Berry a écrit au roi Louis-

Philippe, une lettre de remerciements à l'occasion des soins qui lui ont été prodigués lors de son accouchement. La princesse, furieuse, se laisser aller à une violente diatribe contre Sa Majesté. Je ne l'avais pas encore entendu parler avec cette véhémence, et j'ai regretté une sortie où l'odieux le disputait à l'absurde. J'ai compris, à ces éclats sans mesure, toute la profondeur des haines qui divisent les familles ; j'ai parfaitement senti qu'il n'y avait ni pardon ni oubli à espérer dans ces luttes où il s'agit d'un trône et où les plus vastes ambitions entrent en jeu. Si j'ai été affligé d'entendre cette *Philippique*, j'ai été très surpris de l'attitude des personnes qui entourent la princesse. A ces accusations passionnées et souverainement injustes, qui me semblaient devoir trouver un écho retentissant dans chaque auditeur, a succédé un silence glacial qui a eu pour résultat de calmer la tempête. Madame, suffoquant de colère, a cessé de parler parce que tout le monde se taisait. La moindre contradiction eût exalté sa verve; aussi me suis-je retenu, quelque envie que j'eusse de donner la réplique à l'orateur courroucé. Ces feux ardents s'éteignent bien vite quand on ne leur fournit pas d'aliment; Madame s'est apaisée dès qu'elle a reconnu que cette scène resterait à l'état de monologue.

Dans la journée, un emballeur de Bordeaux a commencé à travailler aux caisses destinées à contenir les gros bagages de la princesse. Cette besogne significative à mis Madame en gaieté. Elle a présidé à une foule d'arrangements, et cette occupation lui a paru fort agréable : C'est le commencement de la fin, dit-elle à chaque instant, si toutefois il y a une fin possible! Et comme je disais que le capitaine Turpin nous avait annoncé que la traversée durerait au moins vingt-cinq

jours, Madame s'est mise à pousser des cris inhumains; il a fallu lui démontrer qu'il n'était guère possible de mettre moins de temps pour franchir une distance de 800 lieues marines. Nous avons examiné, à l'aide d'un compas, les cartes qui sont à notre disposition, compté les degrés à parcourir, supputé les vents contraires et autres obstacles, et ce laps de temps n'a pas paru trop considérable. M. de Mesnard a ajouté tout doucement que ces vingt-cinq jours n'étaient pas de trop pour que l'on eût le loisir de donner avis à la Cour de Naples du départ et de l'arrivée de Son Altesse Royale, et de préparer à Palerme une réception convenable. Cette observation a fermé la bouche de la princesse, qui a promptement changé de conversation.

Ainsi se reproduit sans cesse ce trait caractéristique de la physionomie morale de Mme la duchesse de Berry. Abandonnée à ses premières impulsions, elle ne réfléchit pas, juge, condamne, approuve, au gré de la passion dominante, quitte à revenir aussitôt qu'on lui démontre son erreur. Véritable enfant d'une nature intelligente et flexible, cédant à tous les entraînements d'une âme ardente et généreuse, elle manque absolument de profondeur et de solidité. Elle saisit promptement les idées qu'on lui soumet, se les approprie même au point de les croire siennes, et les abandonne avec tout autant de facilité. Esprit vif et superficiel, cœur droit et bienveillant, Madame change souvent d'opinion; mais elle garde ses sentiments, et si elle varie sur les choses, elle est assez constante pour les personnes. Indulgente pour ses amis, elle revient facilement sur des arrêts que lui arrache la colère, et cependant elle est capable de rancune persévérante quand il s'agit de certaines blessures faites à son amour-

propre et de quelque atteinte à ses droits ou à ses intérêts de famille.

Ce portrait s'achèvera de soi-même. Chaque jour surgissent quelques faits nouveaux qui mettent en relief les qualités ou les défauts de Madame, et peu à peu, l'œuvre sera complète. Bientôt nous allons quitter Blaye, une nouvelle ère va s'ouvrir pour les principaux acteurs de notre drame intime ; la princesse, dégagée des obsessions du pouvoir, rendue à la liberté, prendra de nouvelles allures et se montrera dans son état naturel. Nous verrons bien.

Jeudi 30 mai.

Ce matin, à neuf heures, Mme la duchesse de Berry était levée quand je me suis présenté chez elle ; sa santé se rétablit de jour en jour, son cercle d'activité s'agrandit, et je trouve Madame discourant avec sa camériste sur la toilette à faire pour la promenade de l'après-midi :

« — Je n'ai rien ici, ma garde-robe est dispersée
« et je ne sais comment m'habiller. En voyage je ferai
« comme les dames anglaises, on me bâtira tant bien
« que mal une robe dans les villes principales. A
« Palerme, par exemple, pendant les fêtes de sainte
« Rosalie, si mon frère Léopold, le vice-roi, veut que
« je l'accompagne, il me faudra construire une grande
« toilette de cérémonie, et Dieu sait si je trouverai
« là-bas une artiste capable ! En tout cas, je suis sûre
« que cela me coûtera horriblement cher. »

Ces derniers mots m'ont fait sourire, et Madame, qui s'en est aperçue, reprend aussitôt :

« — Vous croyez que je plaisante et vous avez bien

[redacted]

« tort. Figurez-vous donc qu'il me reste à peine une « trentaine de mille livres de rente. Le comte Hector, « je vous l'ai déjà dit, est cadet, ses parents vivent, « aussi n'a-t-il presque rien en propre. Et quand « viennent les enfants, voyez si l'on peut aller loin « avec une pareille fortune? Il faut songer à leur « donner de l'éducation. Il y a bien des dames à Paris « qui ne pourraient pas faire ce que je veux faire, « moi, avec mes faibles ressources. »

— Comment donc, Madame, mais j'en suis très convaincu. Vous voilà fort embarrassée, vous avez une fille sur les bras, et en bonne femme de ménage, vous allez songer à la marier, à lui faire un trousseau, à lui constituer une dot.

« — C'est cela, moquez-vous! Il n'en est pas « moins vrai que je me trouve précisément dans la « position dont vous parlez. On a dit que j'étais cousue « d'or, et l'on s'est grandement trompé. La campagne « de l'an dernier m'a ruinée. J'ai vendu une infinité « de choses, auxquelles je tenais beaucoup. Mais il « fallait absolument de l'argent, et cet argent a bien « vite disparu. En Angleterre, j'ai vendu cent autres « choses, ma bibliothèque. »

— Madame a dû en retirer une grosse somme, car j'ai entendu dire qu'elle avait un grand nombre de livres précieux.

« — Mais oui, cela s'est assez bien vendu. J'avais « des exemplaires de choix, ornés de dessins origi- « naux, quelques ouvrages étaient très rares, plu- « sieurs même étaient uniques et d'un grand prix sous « tous les rapports. Et bien, les Anglais ont des goûts « si singuliers, que la plupart de ces belles choses « n'ont pas été vendues à leur valeur, et qu'il m'a « fallu retirer les principales. Et voyez la bizarrerie!

« Une foule d'ouvrages ordinaires et plus particuliè-
« rement ceux qui n'étaient qu'en un seul volume,
« ont atteint des prix très élevés, surtout quand la
« reliure était très riche et que mes armes s'y trou-
« vaient en évidence. Les amateurs ne voulaient
« qu'un souvenir et pas autre chose. J'ai vendu en
« masse tout ce qui a été sauvé de la bagarre des
« Tuileries. »

— Il me semble, Madame, que cette vente s'est faite à la salle Cléry, par un M. de la Brillautaye que je connais un peu.

« — C'est cela même, et le susdit monsieur a dû
« faire une bonne spéculation, car il a joint à mes
« pauvres nippes une foule d'objets qui ne m'ont
« jamais appartenu. Le tout s'est très bien vendu,
« dit-on, et tant mieux pour lui. Quant à moi, je dois
« déclarer que ce ne sont pas les *bras nus des glo-*
« *rieuses* qui m'ont fait le plus de tort. Les principaux
« voleurs se sont rencontrés parmi les domestiques
« du château. Ainsi, j'avais quatorze beaux cachemi-
« res, et entre autres, un vert, unique en France, et
« qui a été bien souvent copié par les fabricants de
« Paris et de Lyon. Et bien! Nichols, que j'avais
« chargé de recueillir les débris de mon naufrage, ne
« retrouva chez moi aucun de ces châles. Il fit publier
« leur signalement, mais en vain. Madame Lebreton,
« marchande de cachemires, en a vu plusieurs qui
« lui ont été offerts en vente, mais elle les refusa.
« Enfin ce fameux cachemire vert fut retrouvé entre
« les matelas de mon lit. Il était trop connu pour
« que l'on put espérer s'en défaire. Mon secrétaire fut
« forcé par les héros de la rue, mais on n'enleva rien,
« pas même quelques pièces d'or courant l'une après
« l'autre. On m'a même laissé, et cela est remarqua-

« ble, mon journal que j'ai encore en Angleterre. Il y « avait dans mon cabinet une petite table en bambou, « dont le tiroir ne fermait pas. J'y avais laissé quatre « billets de mille francs qui furent retrouvés en place; « j'avais un baguier, fort joli et fermant à secret, il « fut ouvert très délicatement par une main experte « et refermé avec le même soin. On m'enleva qua- « rante bagues dont une seule en diamants. Les autres « étaient plutôt curieuses que riches. L'une d'elles « avait appartenu à Mme de Pompadour et portait sur « son chaton une délicieuse vue du château de Com- « piègne. Evidemment ces bijoux bien connus, m'ont « été enlevés par des personnes faisant partie de ma « maison ou de celle du Roi. Un grand nécessaire en « vermeil fut laissé à sa place. Un autre plus petit, « en argent, et que j'avais fait fabriquer pour mon « usage personnel, fut volé comme tant d'autres « choses. Les cases en argent et à jour portaient mon « chiffre et mes armes en creux ou en relief. Cet « objet n'a pu être vendu par le voleur, on a dû le « fondre, ce qui est bien fâcheux, car le travail en « faisait le principal mérite. J'avais encore une belle « grande boîte de fabrique allemande, très ancienne « et toute recouverte de nacre de perle; sa clef, en « forme de bijou gothique, ne me quittait jamais. Cette « boîte fut ouverte tout doucement, vidée des médail- « lons et des petits instruments qu'elle contenait, et « refermée avec le même talent, sans lui causer le « moindre dommage, bien qu'elle fut d'une délicatesse « extrême. Il y a des gens d'une adresse merveilleuse « pour ces sortes d'opérations. Dans ma bibliothèque, « beaucoup d'ouvrages furent pris, d'autres furent « rendus incomplets par l'enlèvement d'un seul volume. « Sans doute ces amateurs de livres pensaient que

« ma vente se ferait à Paris et qu'il leur serait facile
« d'acheter tel ou tel exemplaire sans valeur pour le reste
« des acheteurs. Je ne suis pas fâchée d'avoir déjoué
« ce beau calcul. J'avais beaucoup de portraits qui
« ont eu un sort bien différent. Le Roi Louis XVIII
« et Charles X, sur émail, magnifique travail de ***,
« furent écrasés et réduits en poussière par les héros
« des trois journées. Celui de Madame la Dauphine
« ne fut pas mieux traité, et je ne comprends pas
« trop pourquoi. Celui de Monseigneur fut respecté
« ainsi que ceux de mes enfants, mais on les enleva,
« et ils furent rachetés par des amis qui les retrou-
« vèrent chez des marchands. On dit qu'au commen-
« cement du pillage, les bras nus s'arrêtèrent à l'as-
« pect d'un beau buste de Henri IV en bronze doré
« que leur montrait un jeune élève de l'École poly-
« technique. Ces héros se prosternèrent presque
« devant le Roi dont ils exterminaient la race et les
« descendants. Tâchez donc de concilier cela. Un por-
« trait en pied de Monseigneur, en habit de chasse,
« fut percé d'un coup de baïonnette mais il paraît que
« ce fut un accident. On l'a réparé et il est en ce
« moment en Angleterre, roulé avec soin, ainsi que
« plusieurs autres bons tableaux qui pourront plus
« tard me servir de ressources contre l'infortune. J'en
« ai également plusieurs à Naples, d'autres à Massa,
« ma pauvre galerie est un Juif-errant, et Dieu sait
« quand ce peuple d'Israël pourra se trouver réuni
« de nouveau ! Il faut pour cela que j'aie un chez moi
« sicilien, que je puisse me caser à ma guise et arran-
« ger ma niche suivant mes goûts. En attendant, il
« me faudra encore beaucoup voyager, et dussiez-
« vous rire, cela coûte horriblement cher.

— Je le crois volontiers, Madame, et en femme qui

songe à l'avenir, vous faites des économies. Une princesse de sang royal crie famine, c'est nouveau et j'en suis tout saisi !

« — Ne vous tourmentez pas trop, je vous en prie, « je saurai bien me tirer d'affaire. Il faut proportionner la voile au vent et je n'y manquerai pas, soyez-« en sûr. Je saurai vivre de peu, ce ne sera jamais de « ce côté que manquera mon bonheur. J'ai besoin « de repos, cette vie aventureuse ne me plaît pas, ou « plutôt elle m'est insupportable, et je crois avoir des « droits à la retraite. L'affaire de la Vendée m'a ruinée « complètement, ma bourse et ma santé sont à sec; il « faut absolument que je répare cette double brèche. « J'ai pris la ferme résolution de quitter les affaires, « je dois m'occuper désormais de mes enfants, de « leur éducation, de leur bonheur à venir, et il ne me « reste pas trop de temps pour arriver à ce but. Ces « nouveaux soins me réclament toute et je veux m'y « consacrer. »

— Tout ceci est de la raison pure, Madame, et j'en fais trop de cas pour me permettre d'en rire. Puissent tous ces projets si sages s'accomplir suivant votre volonté ; puissiez-vous y trouver le bonheur qui vous a été refusé jusqu'ici, et jouir, dans quelque retraite charmante, d'une félicité à laquelle les ambitieux, les intrigants et les brouillons essaieront vainement de vous arracher ! »

Dans l'après-midi, j'ai revu Mme la duchesse de Berry que j'ai trouvée soucieuse. Ayant pris la liberté de lui demander si elle souffrait, Son Altesse Royale m'a répondu :

« — J'ai peut-être eu tort de réfuter la proposition « de Mme de Béthisy, mais en pareil cas, je devrais « la préférence aux dames de ma maison. Celles-ci

« ne se pressent pas, je l'avoue, mais j'espère savoir
« bientôt sur qui compter. Mme de Bauffremont pour-
« rait-elle me refuser? Je ne puis le penser, et jus-
« qu'à ce que la lettre me soit parvenue, je me crois
« en droit de compter sur son dévouement; c'est une
« femme excellente et qui vous plaira. »

J'ai pris aujourd'hui même la résolution de faire un petit voyage à Bordeaux. Arrivé ici en hiver, je vois accourir à grands pas un été brûlant et qui devra surtout être rôtissant dans les contrées que nous allons parcourir. J'ai besoin de faire des emplettes, et je veux profiter de cette excellente occasion pour faire plus ample connaissance avec la capitale de la Gironde. Tout le monde ici m'engage à faire cette excursion. Ma présence dans la citadelle n'est pas du tout indispensable. M. Deneux va bien et il se charge de la santé des hôtes du pavillon. Ajoutez que le cher maître, très friand des honneurs académiques, me donne mission expresse de présenter sa candidature aux membres de la Société Royale de médecine de Bordeaux, et qu'il me confie un certain nombre d'exemplaires de son fameux mémoire sur les bouts de seins en tétine de vaches, et autres merveilleuses inventions analogues qui ont le privilège de crisper les nerfs de Mme la comtesse d'Hautefort. Ces travaux *ex professo* doivent entraîner les suffrages de la docte compagnie, et le cher maître m'a donné à cet égard les instructions les plus détaillées et les plus confidentielles. Il aurait bien voulu qu'on lui conférât, par acclamation, le titre de membre correspondant de cette société savante, mais les statuts s'y opposent; M. Gintrac, qui est le président annuel, lui a dit qu'il fallait absolument suivre la marche ordinaire : demande d'admission, pièces à l'ap-

pui, présentation, rapport, vote et adoption motivés; il n'y a pas moyen d'échapper à ces formalités.

Nous apprenons ce soir, et d'une manière positive, que le comte Hector n'est pas venu à Paris. Cette nouvelle paraît causer une grande satisfaction à Mme la duchesse de Berry. Elle pense que tout ce que l'on a dit à cet égard est l'œuvre de quelque spéculateur qui aura voulu exploiter la crédulité publique.

La princesse est restée debout pendant presque toute la journée, elle s'est longtemps promenée dans le jardin; elle se sent, dit-elle, toute guillerette, si bien que du haut de son lit, ce soir, à huit heures, elle trône et paraît fort disposée à jaser et à rire. Elle lit l'*Echo*, s'arrête à chaque instant pour commenter les phrases, pour épiloguer, critiquer, approuver ou blâmer, suivant ses goûts et son caprice.

« — Ah! Monsieur Dupin, vous dites que la Chambre « *tient les cordons de la bourse!* L'expression est « plaisante autant que juste; mais parmi les hono- « rables membres, il y en a beaucoup qui ne serrent « pas les cordons et qui laissent les ministres puiser « à pleines mains dans ce sac si mal gardé. On verra « si votre gouvernement est à bon marché! On verra « si vous diminuez les impôts et si le peuple souverain « va devenir riche! On verra si la royauté nouvelle « contribuera beaucoup à faire maigrir le budget! En « attendant, les fonds se soutiennent bien, j'ai de la « rente de Naples qui m'a coûté 60 francs, et qui est « à 94. Je n'ai jamais voulu jouer sur les fonds pu- « blics, quoique j'eusse pu le faire aisément. Souvent « j'ai su des nouvelles qui m'auraient fait gagner beau- « coup d'argent, mais je n'ai pas voulu en tirer parti. « Cela ne me semblait pas loyal. J'ai connu bien des « personnes qui n'ont pas été arrêtées par les mêmes

« scrupules et dont la fortune n'a pas d'autre origine.
« Talleyrand et sa famille ont amassé des millions
« en profitant de circonstances semblables. Il est
« même arrivé à ce personnage de conseiller au roi
« Louis XVIII de signer un traité qui n'avait pas
« d'autre but que de favoriser une grande spécula-
« tion sur les fonds publics. On a dit que M. Roy en
« avait fait autant, mais je n'en crois rien. Ce grand
« financier, qui doit l'origine de sa fortune à la liqui-
« dation de la maison de Bouillon, a eu le bon esprit
« de savoir employer les grandes sommes qu'il avait
« en caisse ; il a souvent acheté au comptant des pro-
« priétés immenses, et obtenu, en raison de cette cir-
« constance, une grande diminution sur le prix total.
« J'ai connu un de ces marchés qui vous prouvera
« quels bénéfices on peut réaliser en agissant ainsi.
« Une forêt valant quinze cent mille francs était à
« vendre; le propriétaire avait besoin d'argent et il
« consentit à recevoir seulement un million de la
« main à la main. On ne trouve pas tous les jours des
« acheteurs capables de payer ainsi. M. Roy, qui a
« souvent eu recours à ce procédé expéditif et éco-
« nomique, a grossi sa fortune d'une manière prodi-
« gieuse et, pour ma part, je n'y vois rien que d'hono-
« rable. Il est habile, il sait profiter des bonnes
« occasions, et il a le grand avantage d'être toujours
« en mesure pour cela. C'est le secret de sa grande
« prospérité. Il aurait bien voulu m'enlever Rosny,
« mais je le gagnai de vitesse. Le duc de Dino s'était
« ruiné, je ne sais trop comment. Il vendit Rosny un
« million, à un sellier-carossier auquel il devait seu-
« lement la bagatelle de sept ou huit cent mille francs.
« Le nouveau propriétaire fit une assez bonne affaire,
« car il me vendit ce cher Rosny pour deux millions

« cinq cent mille francs. Les deux millions étaient « pour lui et les cinq cent mille francs pour sa femme « dont il était séparé. Je m'acquittai en cinq ans et « j'ai dépensé bien de l'argent pour arranger ce bijou « à ma guise. »

— Et l'on peut dire que cet argent a été bien employé, car, comme le dit Madame, aucun autre séjour ne lui a été plus agréable. La liberté des champs, le charme d'une société intime et choisie, les douceurs de l'amitié, le plaisir d'échapper aux ennuis de l'étiquette et de la cour officielle, tout cela doit constituer le bonhéur pour une princesse, à plus forte raison, pour vous, Madame, qui avez le goût des choses instructives, qui êtes sensible au spectacle de la belle nature, qui aimez les sciences et les arts. Rosny vous offrait la réunion de tout cela, et il eût fallu parcourir bien des lieux réputés célèbres pour rencontrer tout ce que vous aviez amassé dans ce séjour favori.

— « Il est de fait que je n'ai jamais été plus heu- « reuse qu'à Rosny, et ce souvenir est à la fois plein « de douceur et d'amertume. Reverrai-je jamais ces « lieux tant aimés ? Je l'espère et n'ose le croire. A « la grâce de Dieu ! »

— En attendant, Madame fera bien de surmonter un peu ses antipathies de jouer à la Bourse et de regagner une partie de ce qu'elle a perdu dernièrement. Madame sera toujours placée de façon à connaître la marche des événements, et il me paraît fort licite d'en profiter. C'est un avantage de position que les plus scrupuleux ne négligeraient pas.

« — Eh bien, moi, je n'ai jamais voulu en agir « ainsi. Je me rappelle qu'un jour, on m'offrit deux « cent mille francs pour une chose qui paraissait « toute simple. Le marquis de Médicis, ministre des

« finances du roi de Naples, était fort malade, et l'on « ne doutait pas que sa mort ne dût avoir quelque « influence sur les fonds siciliens. On me demandait « donc de faire connaître la nouvelle de son décès un « peu avant l'ouverture de la Bourse, ce qui aurait « permis de spéculer et de réaliser un gros bénéfice. « Je refusai nettement. On me disait bien que cette « délicatesse était exagérée, qu'avec messieurs les « boursicotiers il ne fallait pas tant de conscience, en « un mot, que l'on devait hurler avec les loups. Je « n'ai jamais pensé ainsi, je ne suis pas financière; « aussi, vous le verrez, je ne serai jamais riche. »

Il s'est présenté ici un petit incident qui ne vaut guère la peine qu'on en parle, mais comme il contribue à donner à ce journal sa véritable physionomie, je ne crois pas devoir le passer sous silence ; voici ce que c'est :

Un motif quelconque m'avait porté à laisser croître indéfiniment l'ongle du petit doigt de ma main gauche. Déjà plusieurs fois la princesse avait remarqué cette griffe qui avait pris des dimensions énormes, elle prétendait que je ne m'armais ainsi que dans quelque intention perfide, et M[me] Hansler, pour plaire à sa royale maîtresse, a essayé à diverses reprises, de couper traîtreusement cet ongle hyperbolique. Je suis sur mes gardes, je me défends et les ciseaux de la soubrette me menacent en vain.

Une nouvelle tentative a failli réussir, et à l'occasion de cette petite guerre, on met cette grande affaire à l'ordre du jour. Madame soutient que ce grand ongle est un sentiment, que j'accomplis un vœu en le laissant ainsi croître indéfiniment, et que quelque belle dame de Paris m'aura imposé cette obligation. Elle vante ma loyauté, elle dit, qu'en galant chevalier,

j'accomplis scrupuleusement ma promesse et qu'elle admire d'autant plus ma vertu qu'elle m'en croyait moins capable.

Discussion générale à ce sujet. On s'anime, on fait des suppositions à perte de vue, on cherche à pénétrer le mystère, et les questions pleuvent sur ma tête. Je ne nie pas l'explication donnée par Son Altesse Royale, mais je ne dis pas qu'elle soit juste, je m'abstiens soigneusement de tout commentaire, et je laisse les esprits s'aventurer dans les vastes champs du possible. Chacun examine la chose à son point de vue. M. Deneux établit gravement que les médecins accoucheurs doivent avoir un soin tout particulier de leurs ongles....

« — C'est pour cela, dit vivement Mme la duchesse
« de Berry, que les vôtres sont toujours en demi-
« deuil! »

— Comme quoi il importe qu'ils soient coupés courts et bien arrondis, et que cependant, dans certaines circonstances, un ongle comme le mien pourrait être fort utile; mais alors il faudrait qu'il se trouvât non pas au petit doigt, mais à l'indicateur.

Mme d'Hautefort, suivant son habitude, coupe la parole à M. le professeur et lui reproche de se croire toujours à la Faculté.

— C'est vrai, docteur, faites donc attention que vous ne parlez pas à des sages-femmes, dit avec une petite intention malicieuse M. le comte de Mesnard, qui taquine volontiers l'accoucheur de Son Altesse Royale.

— Sages-femmes ou non, réplique la comtesse, nous dispensons M. Deneux de plus amples détails, et pour qu'il me pardonne cette interruption peu respectueuse, je vais lui dire le mot de cette énigme.

M. Ménière a observé, ou a entendu dire, ou a lu quelque part que les femmes sont curieuses et qu'il faut toujours leur laisser quelque chose à deviner. Ce grand ongle est créé tout exprès pour nous taquiner, pour nous mettre l'esprit à la torture. Cherchez, supposez, tourmentez-vous bien, le propriétaire du susdit aura atteint son but; il se donnera bien de garde de vous laisser deviner son prétendu secret. Au surplus, cette innovation date déjà de loin, si je ne me trompe, les mandarins chinois peuvent en réclamer le brevet. C'est une manière de montrer qu'on ne se livre à aucun travail, et, dans ce pays, toutes les classes nobles ou riches affectent de laisser à leurs mains non pas un ongle unique, mais une collection de griffes d'une longueur exorbitante.

— Je vous remercie, madame la comtesse, de vouloir bien ne pas m'appeler Chinois tout à fait; il s'en faut de sept doigts et deux pouces que je vaille un naturel de Canton ou de Pékin. Je n'ai pas la moindre intention de vous préparer des tortures intellectuelles en laissant croître en liberté cette arme naturelle dont je pourrai avoir besoin dans le cours de mes voyages. Ce pauvre ongle, qui va bientôt réclamer un protecteur et à qui je me propose de faire construire un étui en ivoire, ne vaut pas la peine que vous vous en occupiez; plus tard, je pourrai peut-être vous dire à quelles circonstances singulières il doit le privilège d'avoir échappé à la loi commune.

« — Oui, oui, j'en suis certaine, dit la princesse,
« il y a là un petit mystère, et, avec le temps, nous
« le découvrirons. Au surplus, ces sortes de choses
« sont très amusantes. On conserve bien les cheveux;
« on en fait des bagues, des bracelets, des chaî-
« nes, etc., pourquoi ne tirerait-on pas parti des on-

« gles? Une personne qui m'était très attachée a fait, « par amitié pour moi, une chose qui avait du moins « le mérite de la nouveauté : elle laissa pousser tous « ses ongles avec soin et les fit monter en bracelet. « C'était fort singulier, et bien des fois on m'a fait des « questions à l'occasion de ce bijou sans pareil. Ce « sont des souvenirs très intimes. J'ai fait monter en « bagues et en épingles la plupart des dents de mes « enfants; je les recueillais à mesure qu'elles tom- « baient. Je déclare que je tiens beaucoup à ces petites « choses, dont les indifférents peuvent se moquer, « mais qui plaisent toujours au cœur d'une mère... »

— Je remercie Madame de venir un peu à mon secours. J'en avais besoin, car madame la comtesse m'a fait une rude guerre. Me voilà accusé de viser à l'effet, de chercher à me faire remarquer, d'appeler l'attention par de petits procédés qui ressembleraient fort à de la coquetterie; en vérité, je n'aurais pas l'audace de marcher à ce point sur les brisées du beau sexe. Il y a dans le *Misanthrope* un certain Clitandre, un des adorateurs de Célimène, de qui Alceste dit :

> Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
> Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?

Cela prouve que les seigneurs de la cour de Louis XIV avaient remis en honneur les chinoiseries du temps passé, et que les Clitandre qui n'avaient pas d'autre titre à la bienveillance des femmes se contentaient de celui-là et s'exposaient aux railleries des sages qui se piquaient de misanthropie.

« — Bravo, docteur! si l'on vous donne un coup de « bec, ripostez par un coup de griffe, vous l'avez à la « main; si l'on vous mord, égratignez, c'est de bonne « guerre, et nous jugerons les coups. En attendant,

« n'oubliez pas que je tiens à savoir l'histoire de votre « ongle. Vous me la raconterez, n'est-ce pas? »

— J'aurai cet honneur, Madame, en arrivant à Palerme, au moment où je devrai prendre congé de Votre Altesse Royale, et vous serez libre de disposer de son sort.

« — Vraiment ? vous me le promettez ? Je m'en « souviendrai, je vous l'assure, et nous verrons si « vous tiendrez votre parole. »

Nous voici revenus à peu près à l'état normal. Mme la duchesse de Berry a repris sa gaieté, sa franchise, elle a mis de côté les petites allures politiques qui avaient jeté un peu de froid dans nos précédentes relations ; sa bienveillance naturelle se montre spontanément, et tout indique que son esprit est en repos. Madame n'a plus qu'un désir, celui de recevoir une réponse de Mme la princesse de Bauffremont et de voir arriver M. Hennequin. Tout cela ne peut tarder, et dans huit jours, nous serons probablement en mesure de monter à bord de l'*Agathe*.

Vendredi 31 mai.

Mme la duchesse de Berry devient moins paresseuse, aussi elle autorise des visites plus matinales. Je suis entré dans sa chambre, ce matin, à huit heures précises.

« — J'ai bien dormi, docteur, je suis levée depuis « plus d'une heure ; mon besoin de mouvement se fait « sentir, mon activité renaît ; je suis allée ce matin « tirer les couvertures de Mme Hansler qui ronflait à « me donner mal aux nerfs; j'ai fait une visite à Se- « conde (c'est le nom de la nourrice), et, après mille

« tours, je viens de me remettre au lit pour me repo-
« ser un peu. J'ai pris avec moi ce bel oiseau rose
« pour m'amuser. Nous commençons à faire connais-
« sance. »

En disant cela, Madame tient la petite Anna sur ses genoux ; l'enfant est presque nue, elle la frotte, la cajole, lui donne de petites tapes sur la plante des pieds et l'accable de caresses.

« — Ah ! mon Dieu ! Voyez comme son bonnet
« est mal posé. Les oreilles sont rabattues, trop ser-
« rées; on les rendra difformes, et je ne connais rien
« d'affreux comme une vilaine oreille. Regardez
« comme elles sont jolies, petites, bien bordées, et
« convenez que ce serait dommage de gâter un tel
« chef-d'œuvre. J'ai toujours soigné les miennes ;
« aussi sont-elles, je crois, irréprochales. Qu'en dites-
« vous, monsieur l'anatomiste ? »

En parlant ainsi, la princesse enlève son bonnet de nuit et me fait examiner ses oreilles qui sont en effet de la forme la plus régulière. Je lui en fais mon compliment, et elle reprend aussitôt :

« — Encore faut-il avoir quelque chose de bien
« et ne pas être trop laide. Je n'ai pas beaucoup à
« me féliciter du lot qui m'est échu. Mes pauvres yeux
« auraient pu être redressés si l'on s'était avisé de me
« traiter lorsque j'étais toute petite fille. On a attendu
« que j'eusse onze ou douze ans, mais c'était trop
« tard. J'étais déjà demoiselle et je suis restée comme
« vous voyez. Mes dents m'ont causé de grands en-
« nuis et sans que l'on ait pu les disposer d'une ma-
« nière convenable. Depuis que je suis ici, j'ai beau-
« coup souffert, mais cela va mieux et j'espère que
« le grand air me guérira. »

Tout le monde sait que Mme la duchesse de Berry

est affectée d'un strabisme divergent de l'œil gauche et que sa vue est très faible. L'absence de parallélisme entre les deux yeux l'oblige à ne regarder qu'avec l'œil droit. On s'habitue promptement à ce petit défaut de physionomie, d'autant mieux que ce qu'on nomme un tour dans l'œil, donne ordinairement à cette même physionomie une expression singulière, piquante et qui tient au manque de symétrie.

« — Docteur, je vous assure que ma petite Anna « commence à me connaître, elle a l'air de sourire, « ou du moins, on voit qu'elle va sourire bientôt. Je « crois que cette enfant sera très précoce. »

M. Deneux, qui vient d'arriver, combat cette opinion; il prouve par beaucoup d'arguments qu'un enfant de vingt jours ne peut donner ces signes d'intelligence. Madame n'accepte pas cet arrêt souverain du maître, et comme toutes les mères, elle cherche à établir une exception en faveur de sa fille chérie. Pendant ce débat, elle baise le pied de la fillette et finit par le mettre tout entier dans sa bouche. (Ce fait, qui est historique, servira peut-être quelque jour à donner à la postérité une idée exacte des dimensions de cette bouche royale.)

— Voilà qui vaut mieux pour M[lle] Anna que le plus joli petit soulier rose, dis-je à la princesse, en faisant allusion à un incident remarquable de la *Notre-Dame de Paris* de M. Victor Hugo.

« — Oh! la pauvre Sachette, que je la plains! Cet « amour de petit pied, ce petit soulier rose, c'est du « sublime à propos d'un objet presque ridicule! Ja- « mais Victor Hugo n'a été mieux inspiré! Ce chapi- « tre de son roman m'a fait pleurer délicieusement, « moi qui ne pleure pas souvent. »

Chacun se met à gloser sur ce roman d'un si vif

intérêt. M. Deneux, qui avait d'abord laissé là le livre, a fini par y prendre goût, et il s'en déclare le chaud partisan. Madame coiffe sa fille tout de travers et l'appelle son petit Quasimodo. Elle lui entoure le visage de ses deux mains disposées en cercle et s'écrie :

« — Voilà la superbe face qui se montre à la lucarne « du palais ; regardez ce bijou, admirez ce morceau!

(Et elle l'embrasse avec un redoublement de tendresse.)

« — Pauvre fille! Dira-t-on que ce n'est pas mon « enfant! Est-elle gentille! Je vous le dis, docteur, « en dépit du papa Deneux, elle me reconnaît ainsi « que *Seconde*. Que diable! je m'y connais et je garde « mon opinion. Mademoiselle a fait le lutin toute la « nuit, elle avait dormi dans la journée comme un vrai « sabot; aussi a-t-elle dévoré sa bouteille et la pauvre « Seconde n'a pas fermé l'œil. »

M. Deneux, tout entier à *Notre-Dame de Paris*, n'a pas relevé le gant; la maternité a été abandonnée, et le cher maître nous dit d'un ton presque sépulcral :

— En vérité, Claude Frollo est un vilain homme!

« — Dites donc qu'il est effrayant, abominable, « s'écrie Mme la duchesse de Berry, c'est le cas de lui « appliquer ce vers :

« *Honorez-moi, Seigneur, de votre indifférence.* »

« Quel amoureux, bon Dieu! Ce serait à le fuir « plutôt plus loin que le bout du monde. C'est comme « la scène de la logette des Tours Notre-Dame, j'en ai « frémi ; la pauvre Esmeralda a été bien heureuse de « trouver, si à propos, son ami Quasimodo! »

— Dans ma jeunesse, dit M. le comte de Mesnard, j'ai lu un mauvais petit roman intitulé : *Ma tante ou Que je l'ai échappé belle!* Une jeune fille belle et char-

mante, comme la Esmeralda, se trouve en butte à beaucoup de poursuites passionnées ; elle se tire d'affaire saine et sauve, grâce à l'intervention d'une tante expérimentée qui déjoue toutes les embûches des amoureux. C'est un ridicule rapprochement, je le sais, mais ce n'est pas la première fois qu'un bon livre en rappelle un mauvais. Esmeralda échappe à des dangers terribles; Quasimodo, Gringoire, Phœbus, Frollo sont déchaînés contre elle et sa vertu résiste avec un bonheur merveilleux.

— Votre rapprochement, Monsieur le comte, me semble tout naturel. Il y a une si singulière analogie entre les intelligences, que des points de contact se rencontrent toujours entre les auteurs placés aux deux extrémités de l'échelle. Le génie ne doit pas se sentir humilié de ces comparaisons. Tous les esprits sont de la même famille ; l'âme humaine étant unique, descendant d'une même source immortelle, conserve, à tous les degrés de perfectionnement où elle arrive, un caractère de fraternité qu'on ne peut méconnaître. Il y a dans le *Moïse sauvé* de Saint-Amant, dans la *Phèdre* de Pradon, des pensées semblables à celles que l'on admire dans Corneille et dans Racine ; le génie consiste à leur donner une forme plus élevée, à les mettre en relief dans un vers harmonieux, à les rendre immortelles par la hardiesse de l'expression, par la propriété des termes que crée un goût exquis, et c'est ainsi que la même idée, presque triviale chez un homme médiocre, devient sublime sous la plume d'un écrivain supérieur.

« — C'est vrai, docteur, j'en ai souvent fait la « remarque. Le talent d'écrire est un don divin ; « les auteurs qui le possèdent complètement sont les « vrais consolateurs de l'humanité. Que deviendraient

« les femmes sans ces charmants ouvrages qui parlent
« si gracieusement à notre imagination? »

— Aussi, Madame, les gens de lettres écrivent-ils, le plus ordinairement, pour les femmes. La palme de la gloire littéraire est décernée par vous, et à cette occasion, je m'étonne de trouver M. Victor Hugo si peu galant pour le beau sexe. Comment a-t-il pu mettre au cœur de la Esmeralda cette ridicule passion pour le beau et seulement beau Phœbus?

« — C'est assez dans la nature, ne vous y trompez
« pas. Les jeunes filles aiment, en général, les mili-
« taires, les officiers, les hommes brillants, en un mot.
« C'est à cet âge d'inexpérience que l'on est plus faci-
« lement séduite par les seuls avantages personnels
« et physiques. Affaire d'instinct. »

Et puis, dit M. de Mesnard, le beau Phœbus avait sans doute des qualités merveilleuses. Cet instinct de jeune fille n'est pas bête, et, pour ma part, j'y crois beaucoup.

— Ma foi, Monsieur le comte, s'il ne s'agit que de ce genre de mérite, Frollo doit certainement passer en première ligne. Ce prêtre me semble un volcan sous une soutane. Quant au cher Quasimodo, je crois qu'il eût été miraculeux!...

« — Merci du miracle, dit Madame, je n'y tiens pas.
« Peut-on voir sans horreur un visage aussi affreux?
« Et c'est dommage, car, quelle belle âme! Quelle
« tendresse profonde, infinie! Quel dévouement à
« toute épreuve! Mais comment apprécier ces qualités
« enfouies sous cette enveloppe effrayante? C'est à
« dégouter de l'amour! »

— Pour moi, Madame, je ne comprends pas bien l'antipathie de Mlle Esmeralda pour Claude Frollo. A cela près du coup de poignard, qui arriva si à propos

[redacted]

ou si mal à propos à ce pauvre Phœbus, il n'y avait pas tant de quoi haïr ce martyr de l'amour. Quelle passion terrible allumée dans le sein de ce malheureux prêtre ! Quelle tempête soulevée au fond du cœur de cet homme ! On croit voir un océan sans fond et sans rivage où gronde le flot furieux, et la pauvre Esmeralda, faible nacelle, destinée à un naufrage inévitable, est promise à ce gouffre béant.

« — Ma foi, tant pis pour lui ! Que ne disait-il son « bréviaire ! Mais songez donc que c'est un prêtre, et « qu'avec les idées du temps, il devait causer à la « jeune fille un sentiment d'horreur irrésistible. »

— J'ai plus de pitié pour lui, et je le plains sincèrement. Mais Esmeralda, aussi, est bien à plaindre! Que cette lutte contre son mauvais destin est poignante ! Qu'il y a de malheurs entassés sur cette vie obscure! L'auteur a fait là du fatalisme de la plus désolante espèce. On croit voir une petite gazelle qui tombe irrésistiblement entre les griffes du tigre qui l'attend au passage, c'est le faible oiseau qui frémit et se précipite dans la gueule du serpent fascinateur. On voudrait qu'il lui restât quelques chances de salut et qu'elle pût se soustraire au malheur qui la domine. Oui, pour certains esprits, une lecture de ce genre est un supplice ; on se débat sous se rocher qui tombe toujours et vous écrase infailliblement. Le destin, aveugle, implacable, règne en maître dans cette composition dramatique. Tout le monde subit sa loi. Frollo se damne à plaisir, et les lumières de la foi, pas plus que celles de la science, ne peuvent le retenir au bord du précipice. Quasimodo, pauvre âme en peine, n'est pas sauvé du malheur par les mérites de son adorable bonté et de son généreux amour. La Esmeralda, la Sachette, tout le monde est atteint par

ce trait inévitable, chacun est broyé à son tour sous cette roue sanglante. La mort, la hideuse mort, moissonne et la beauté innocente, et la pécheresse qui se repent jusqu'à l'héroïsme, et le savoir orgueilleux qui maudit et blasphème, et le bon naturel abruti par la misère et l'isolement. Mais je me trompe, il y a dans ce drame deux heureux, deux êtres favorisés qui font exception à la règle, Phœbus et Fleur-d'Epine, deux niais pour qui la vie n'est pas faite, qui sont destinés à végéter à l'ombre du blason paternel, qui n'ont, à eux deux, pas même une âme ordinaire et une dose suffisante de sensibilité. Voilà les héros que M. Victor Hugo porte sur le pavois, et qui sont chargés de faire compensation aux infortunes de tous les autres personnages. J'avoue que cette lamentable histoire, tout en excitant au plus haut point mon intérêt, m'a causé des émotions douloureuses ; je reproche à son auteur ces tournures inutiles, car un autre dénouement n'eût rien changé à sa fable, et l'esprit se fût reposé avec délices sur une situation heureuse. En somme, j'aime mieux lire *Estelle et Némorin*, du chevalier Florian.

« — Ah ! docteur, quelle chute admirable ! C'est « comme si je vous disais que je préfère une tasse de « tisane à un tonneau de Malvoisie, un carafon d'or- « geat à une bouteille de vin d'Aï. Et sur ce, bonjour « et bon appétit ; allez déjeuner, il en est temps. Moi, « je vais faire un bout de toilette pendant que l'amour « va téter. »

A midi, j'ai accompagné M. le général Bugeaud dans la visite qu'il a faite au fort désigné sous le nom de Pâté et qui repose sur un petit îlot situé au milieu du fleuve. Nous avons également inspecté le fort Médoc, placé sur la rive gauche de la Gironde et qui complète, avec la citadelle de Blaye, un système de



défense capable d'arrêter les bâtiments ennemis essayant de remonter vers Bordeaux. Nous avons trouvé de bonnes vieilles murailles ornées de canons de gros calibre, et dont les larges bouches enverraient d'énormes boulets sur cette vaste étendue d'eau qui roule paisiblement vers la mer. Notre canot nous a promptement ramenés au point de départ.

Pendant cette excursion maritime, qui n'a pas duré plus de deux heures, M. le marquis de Dampierre est venu à la citadelle et il a attendu le retour du Gouverneur. M. de Dampierre, qui a perdu son titre de pair de France par suite du rappel de la grande fournée, habite une terre voisine de Bordeaux ; il est venu ici sur la demande expresse de M. le comte de Mesnard. Il a sollicité du Gouverneur la permission de faire une visite à Mme la duchesse de Berry, et, après quelques pourparlers, M. Bugeaud, qui ne sait pas refuser, conduit le marquis au pavillon. La visite a été longue et, après une entrevue de deux heures, M. de Dampierre a dit au général que Madame acceptait ses services, ainsi que ceux de la marquise, dans le cas où la princesse de Bauffremont ne pourrait venir à Blaye. Ce monsieur a la tournure d'un gentilhomme; il y a chez lui tout à la fois élégance et noblesse.

Des lettres de Paris arrivées ce soir, et que je porte à la princesse, annoncent deux nouvelles intéressantes pour la captive. M. Hennequin est en route pour se rendre ici, et Mme Lebeschu doit être partie dans le même but. La princesse est enchantée, elle se lève, va, vient, parcourt les allées du jardin (elle s'y rend maintenant après le dîner) et fait quelques tours de la terrasse en tête-à-tête avec moi. Sa démarche est incertaine, ce qui tient en partie à sa faiblesse musculaire, et aussi je crois à l'habitude de sautiller de ça.

de là, sans ordre, sans but, comme le font souvent les myopes, et surtout les femmes myopes qui comptent toujours sur le bras d'un cavalier clairvoyant. Voici notre conversation :

« — Le marquis de Dampierre est un excellent
« homme et qui a été fort beau. Au reste, vous l'avez
« vu, il est au moins de votre taille et porte sa tête à
« merveille. Il a une femme charmante, c'est un mé-
« nage-modèle. Ils ont eu douze enfants au moins, et
« il leur en reste sept ou huit. La marquise a eu trois
« couches doubles. Deux jumeaux sont bien vivants
« et se ressemblent d'une manière prodigieuse. Une
« de leurs filles, qui était trés belle, est morte d'une
« fièvre cérébrale, une autre, qui a quinze ans, a ré-
« sisté à cet horrible maladie, mais elle est devenue
« complétement sourde, et il a été impossible de la
« guérir. Je l'ai vue chez son père, avec toute la famille
« et j'ai été attristée de son isolement au milieu d'un
« salon plein de monde. »

(Je crois, pour le dire en passant, que cette visite de Madame la duchesse de Berry chez le marquis de Dampierre, se rapporte à l'époque où Madame a traversé le midi de la France pour aller de Marseille à Nantes. Dèjà plusieurs fois il a été question de ce passage dans le département de la Gironde.)

« — La surdité complète de cette jeune fille est
« une triste chose. J'aimerais cent fois mieux être
« aveugle, quoi qu'il soit bien doux de voir, mais
« entendre, comprendre, communiquer sa pensée,
« cela me semble bien préférable. Les idées nous arri-
« vent bien plus par les oreilles que par les yeux. Je
« crois que les aveugles sont bien plus intelligents que
« les sourds. »

— Je vous fais bien mon compliment, Madame, sur



cette opinion qui est rare parmi les gens du monde. En ne considérant que certains avantages matériels de la vie commune, un sourd paraît plus heureux qu'un aveugle, il est indépendant, il n'a pas besoin d'un conducteur, d'un bâton ou d'un chien. Mais avec un peu de réflexion, on fait peu de cas de ce bonheur du sourd, car il le paye bien plus cher qu'il ne vaut réellement. Si le point de départ est le même, s'il s'agit d'un aveugle de naissance et d'un sourd-muet, ce dernier sera presque toujours très inférieur à l'autre sous le rapport intellectuel. L'éducation la plus soignée suffit à peine pour donner au sourd-muet une certaine dose de connaissances élémentaires ; il reste toujours à cet égard, dans un état d'infériorité déplorable, à moins qu'il ne compte parmi ces rares prodiges qui, comme Massieu, Leclerc et Berthier, surmontent tous les obstacles et révèlent une âme d'élite. Mais ces hommes exceptionnels, s'ils fussent nés privés de la vue, auraient sans nul doute brillé d'un plus vif éclat. Il y a tant de choses que l'on sait parce qu'on les entend dire, notre esprit fait une si ample moisson de tout ce qui se répand dans l'air, et dès notre enfance, nous recueillons tant d'idées, de connaissances, de réflexions, d'expérience, seulement en écoutant ce qui se dit autour de nous, que l'aveugle, par cela seul qu'il entend, possède une supériorité intellectuelle à laquelle le sourd-muet ne peut jamais atteindre. Plaignons donc les pauvres sourds, l'oreille est l'œil de l'intelligence, l'ouïe est un sens moral, le premier et le plus utile de tous les sens, et cela est surtout vrai pour les enfants qui doivent tout apprendre par cette voie.

Tout en devisant ainsi, la nuit est venue, et la princesse, qui craint l'humidité par égard pour ses rhumatismes, donne le signal de la retraite et tout le monde

rentre au salon. Mme d'Hautefort se met au piano, la princesse passe dans sa chambre, et après un quart d'heure, Mme Hansler ouvre la porte de l'appartement annonçant que Son Altesse Royale peut recevoir.

La journée a été laborieuse. Madame a présidé à une foule d'emballages. Le premier détachement des malles, caisses et gros bagages est prêt à partir, et demain, une barque doit descendre la Gironde pour porter tout cela à bord de l'*Agathe*. La princesse se repose de ses fatigues, elle espère voir demain M. Hennequin et recevoir par lui des nouvelles de ses amis de Paris. Elle a besoin de croire qu'on ne l'oublie pas, elle cherche des arguments contre le silence de ses dames d'horreur, et celui-là sera e bienvenu qui lui fournira la preuve que tout le monde n'est pas ingrat.

Mme d'Hautefort aime les souvenirs ; elle en veut à toute force; les marchands de gravures et de lithographies de Bordeaux sont mis aux abois pour lui fournir des vues exactes de Blaye et de la citadelle. Celles qui existent, et qui sont dues, je crois, à Ciceri, sont déjà anciennes et s'accordent mal avec l'état actuel de notre prison. On ne voit nulle part le pavillon occupé par Son Altesse Royale. La comtesse voudrait qu'on lui fît un dessin exact de cette maison qu'elle habite depuis si longtemps ; elle s'étonne de ce que les artistes n'ont pas songé à recueillir une vue de ce lieu historique et de toutes les dispositions particulières prises à l'occasion du séjour de Mme la duchesse de Berry, et son humeur contre les peintres s'exhale avec une vivacité piquante qui nous amuse beaucoup. Madame lui dit en riant :

« — Vous voulez des souvenirs de Blaye, mais qui « vous en refuse ? Demandez au général une mèche

« de ses cheveux blonds, il ne vous la refusera pas,
« et vous la ferez monter en bague. Je vous conseille
« d'emporter une grosse pierre des remparts, ou bien
« de couper la moustache du commandant Chardron.
« Il me semble que je ne serais pas embarrassée à votre
« place. Il y a ici de quoi choisir. »

Mme d'Hautefort a brodé pendant ses loisirs un grand tapis destiné à recouvrir une table ronde qui occupe le millieu de son salon. Cet ouvrage est presque achevé et porte l'inscription suivante : *Son Altesse Royale, Madame, Duchesse de Berry, captive à Blaye en 1833.* Elle en a brodé un autre représentant des diableries, et qui est destiné à la princesse Louise. Quelques fidèles allant en pèlerinage à Prague, porteront cette offrande de la comtesse à la fille de Madame. Enfin la comtesse fait provision de canevas et de laine dans le but de broder un tabouret sur lequel on écrira : *A bord de l'Agathe. Juin 1833.* On voit que la noble dame est presque de force à figurer parmi les membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Mon voyage à Bordeaux occupe tout le monde, chacun me charge de commissions, de recommandations ; Mme la duchesse de Berry me conseille d'examiner les grisettes et de lui dire, en conscience, si elles valent leur renommée de beauté et de gentillesse.

« — Je vous nomme inspecteur général du beau
« sexe bordelais, avec des pleins pouvoirs pour appro-
« fondir cette grave question. N'oubliez pas le costume,
« le petit tablier noir à dents de loup, le corsage enru-
« banné, les petits pieds bien chaussés et les jambes
« fines ; surtout, docteur, ne vous laissez pas séduire,
« revenez-nous avec votre cœur, et songez que les
« Siciliennes vous attendent. »

Je me suis efforcé de rassurer la princesse, et cet entretien, qui a pris une tournure fort gaie, a joyeusement terminé la soirée. Madame d'Hautefort, à propos de ces amours de passage, soutient que les hommes sont affreux, infâmes (ce sont les expressions consacrées), et que l'on n'a pas d'idée d'un dévergondage pareil. Prenez-vous-en à la nature, dit l'un, accusez l'éducation, dit l'autre, tâchez de refaire l'espèce humaine, ajoute un troisième, mais la dame d'honneur ne veut rien entendre ; elle soutient que nos grossiers appétits sont insupportables, que rien ne peut nous justifier ni même nous excuser, et que la volonté nous manque.

Ainsi attaqués, chacun brûle de se défendre, mais M. Deneux prend la parole et fait l'apologie de notre sexe. Il la fonde sur des arguments physiologiques si positifs que Mme d'Hautefort, furieuse contre la démonstration, s'enfuit en criant que nous sommes des gens abominables et qu'il faudrait nous brûler tous. Mme la duchesse de Berry, que cette scène amuse, rit aux larmes d'un débat où la pruderie de la comtesse est aux prises avec la science anatomique de son accoucheur, et nous nous séparons à neuf heures pour laisser à Son Altesse Royale le temps de se reposer et de dormir tout à son aise.

Nous sommes à peu près oubliés de M. le Ministre de l'intérieur. On a dit aujourd'hui que le retard apporté au voyage de la princesse tenait à ce que le Gouvernement voulait présenter une loi à la Chambre des députés, pour lui faire délivrer une sorte de bill d'indemnité à l'occasion de tout ce qui concerne l'affaire de Mme la duchesse de Berry. Le général dit qu'il n'en croit rien. En attendant le moment du départ, M. Bugeaud s'impatiente et voudrait déjà être de retour à



Excideuil. Tout le monde commence ici à se lasser de la monotonie de nos plaisirs, et pour mon compte, je suis enchanté de voir s'ouvrir devant moi un nouveau champ d'observations.

Je me distrais en écrivant à l'*Univers*, ma plume remplit mes loisirs, et ce commerce de lettres avec mes amis m'apporte toujours des plaisirs nouveaux. On ne peut pas toujours manger, et les joies de la table n'ont jamais eu le pouvoir de me faire oublier le reste. En vain, notre cuisinier se met en quatre pour réveiller notre appétit, en vain les journalistes, les légitimistes et autres pourvoyeurs nous accablent des plus succulents produits de ce pays de Cocagne, rien n'y fait, nous sommes saturés, et la plupart des convives habituels, arrivés à un certain degré d'embonpoint, refusent de franchir cette limite.

Samedi 1er juin.

Je suis entré ce matin chez Mme la duchesse de Berry à huit heures et demie ; elle était déjà levée et présidait au bain de la petite Anna. L'enfant s'accommode bien de cette cérémonie et la mère en est enchantée.

« — Voyez, docteur, comme elle est gentille. Elle « a déjà des nénets. Quelle grosse bedaine et comme « elle engraisse ! Regardez donc sa bouche, elle aura « une petite cerise à la lèvre supérieure. »

Il faut dire, pour l'intelligence du fait, que Madame, qui a la bouche grande, a la lèvre supérieure épaisse (trait caractéristique de la famille impériale Autrichienne) et que, quand elle rit, cette lèvre qui se relève, laisse voir une sorte de bourrelet charnu

assez volumineux. C'est ce que la princesse nomme une cerise, et il est probable que la petite fille offrira une disposition semblable.

« — J'ai connu, dit Madame, une jeune dame, char-
« mante du reste, à qui l'on a dû couper ces cerises
« qui la défiguraient. »

— Ajoutez, Madame, que chez les enfants ce bourrelet charnu quand il est un peu gros, se développe par l'habitude de téter ses lèvres et que quelquefois il est irrité par le contact des dents. J'ai vu plusieurs fois le professeur Dupuytren enlever cette partie malade avec des ciseaux.

« — Oh! j'espère bien que Mademoiselle ne nous
« mettra pas dans l'obligation d'en venir à ces extré-
« mités, nous y prendrons garde, car il ne faut pas
« que cette jolie petite cerise devienne une grosse
« guigne. Avez-vous remarqué que ma fille a un tour
« dans l'œil gauche? »

Tout le monde est arrivé sur ces entrefaites et chacun discute ce point. Les uns disent oui, les autres disent non, mais Madame insiste sur son observation et ajoute :

« — Vous verrez qu'elle aura un tour dans
« l'œil, comme Madame sa mère, mais moins mar-
« qué. Pauvre fille, je la plains si elle n'est pas plus
« belle que moi! Un joli visage est si important pour
« une femme! Si son œil tourne trop je lui ferai
« porter un petit lorgnon percé en dedans pour la
« forcer de regarder droit. On me l'a fait, mais trop
« tard. J'ai connu des enfants chez qui ce moyen avait
« parfaitement réussi. Plusieurs personnes de ma
« famille ont les yeux de travers. Mon oncle, le prince
« de Salerne, louche en dehors, comme moi, mais
« dans son temps, l'on n'avait pas perfectionné les

« moyens de guérison comme on l'a fait depuis. Chez
« les petites filles, surtout, il faut s'y prendre de bonne
« heure. Si ce bijou tient de moi il sera précoce. On
« aurait pu me marier à douze ans, mais je l'ai été
« déjà bien assez tôt comme cela. En Sicile, les fem-
« mes sont mères de très bonne heure, et sous ce
« rapport, Palerme se rapproche beaucoup des pays
« orientaux. »

— Aussi, l'on dit que les Siciliens sont jaloux comme des Turcs. Ce sentiment exalté est une affaire de climat. La température du pays et le tempérament des femmes sont en raison directe ; les harems, les eunuques, les poignards sont choses toutes naturelles sous un soleil ardent. Voyez Mme Hansler, qui est du Nord, elle est calme et résignée, son mari la confie sans crainte aux hasards d'une longue absence, d'un long voyage. Ces deux époux-modèles poussent peut-être la perfection jusqu'à ne pas se plaindre d'un sacrifice qui serait insupportable pour tant d'autres.

« — Vous avez l'air de dire que ce sacrifice n'en
« est pas un pour eux et vous pourriez bien vous
« tromper. Au reste, en pareille affaire, chacun sait
« où le bât le blesse, et les femmes du Nord sont quel-
« ques fois plus difficiles à garder que celles de mon
« pays. Ne vous fiez pas à la mine. »

— Oh! dit M. Deneux, je me charge de garder Mme Hansler; son mari me l'a recommandée et j'en réponds corps pour corps. On peut se fier à moi.

« — Eh bien, moi je ne m'y fierais pas du tout, dit la
« princesse, vous êtes un vieux libertin et votre
« femme est heureuse d'ignorer vos fredaines. Mais
« soyez tranquille, je ne vous dénoncerai pas, je res-
« pecte trop la paix des vieux ménages, mais prenez
« garde à vous ! »

— Comment Votre Altesse Royale peut-elle m'accuser ainsi? Jamais homme n'a été plus sage que moi jusqu'à l'âge de trente ans, époque de mon mariage.

« — Je ne dis pas le contraire, sans cependant vouloir « en répondre ; mais depuis la cérémonie, vous avez « eu le temps de vous dédommager. Osez dire non! « Ah c'est que j'en sais long sur votre compte, et « ce n'est pas à moi que vous pourriez en faire « accroire. »

— On m'a calomnié assurément et Mme Hansler me rendra plus de justice. Elle peut avoir confiance en moi. Mes cheveux blancs et ma tête chauve......

« — Justement! Pourquoi êtes vous chauve? Pour- « quoi tous les médecins perdent-ils leurs cheveux de « bonne heure? Vous, Monsieur Ménière, vos cheveux « sont déjà rares et vous êtes encore bien jeune. Oh! « je vous vois venir. M. Deneux et vous, vous allez « me soutenir que c'est le résultat du travail de cabi- « net, des veilles, des préoccupations, etc. Je n'en « crois pas un mot. Vous n'êtes pas sages, et je « comprends que vous êtes moins coupables que « d'autres, parce que les occasions sont nombreuses « pour vous; elles viennent vous trouver; mais enfin, « c'est là la cause de vos tonsures, et je ne vois pas « trop de quoi se montrer si fiers. »

— Mais, Madame, dis-je à mon tour, la tonsure est le signe de l'ordre; cette marque distinctive que la nature nous décerne, est un sûr témoignage de nos vertus.

« — La vertu des médecins! Voilà un phénomène « rare et curieux! Récompense honnête à qui m'en « fera voir un seul échantillon! Si jamais semblable « trésor vient à disparaître, ce ne sera pas sous vos



« toques doctorales que l'on pourra le trouver. Mais « ne parlons pas des absents, et dites-moi votre opi-« nion sur ces petits bijoux que je veux emporter en « Sicile. »

En disant cela, Mme la duchesse de Berry a placé sur sa table une parure en pierres blanches et noires pour demi-deuil, avec des figures en creux sur des plaques émaillées, puis un joli petit écrin en filigrane d'argent, contenant une multitude de bagues destinées aux personnes que Son Altesse Royale veut honorer d'un souvenir. A cette occasion, Madame me montre une petite bague en or massif, avec des armoiries anciennes de la maison de Lorraine. Elle lui a été donnée dans un voyage fait, il y a déjà longtemps, dans les départements de l'Est. Elle est très lourde, et son ouverture est si petite, qu'on ne peut la placer au delà du milieu du petit doigt. C'est évidemment un cachet. Nous avons beaucoup parlé de ces objets si chers aux dames, et la princesse a prouvé qu'elle avait un goût excellent.

Tous les matins on apporte dans la chambre de Mme la duchesse de Berry un énorme bouquet grossi des offrandes empressées de tous les propriétaires de jardins dans la citadelle. Martin, le valet de chambre, muni de pleins pouvoirs à cet effet, récolte une ample moisson de fleurs charmantes, et l'arrivée de ce bouquet monstre est toujours une joie pour la captive. Elle s'empare de cette gerbe brillante et parfumée, passe en revue les roses, les œillets, et une foule de belles espèces qui croissent à l'envi sous le soleil de la Gironde, et souvent je suis appelé pour dire le nom des merveilles de l'horticulture bordelaise. Ce matin, Madame admire comme de coutume cette masse de fleurs radieuses, elle en régale à la fois son nez et

son lorgnon, et n'aperçoit pas au milieu de ce faisceau si splendide un grand insecte dont la couleur verte se marie si bien avec celle des feuilles qu'on le distingue à peine. Je saisis délicatement ce *Phasma*, qu'on nommait encore il n'y a pas longtemps, le *spectre*, et j'appelle l'attention de la princesse sur ses formes singulières. Madame, étonnée, déclare n'avoir jamais rien vu de pareil, et elle me charge de le lui conserver.

Je ne sais à propos de quelle naïveté un peu exorbitante de M. Deneux, la princesse et Mme d'Hautefort se sont livrées à une hilarité interminable. Je regrette d'avoir perdu le souvenir de cette jeannotterie du cher maître, mais elle motivait amplement la gaieté de ces dames. La comtesse s'est si bien désopilé la rate, que le pauvre homme, un peu scandalisé des éclats de rire irrévérencieux de son ennemie, a cru devoir battre en retraite, mais sa fuite n'a pas désarmé la noble dame, et elle a couronné l'œuvre en disant que le mot, *bête comme un accoucheur* était plein de justesse. Madame a ajouté :

« — Il faut convenir que mon pauvre père Deneux « ne fera rien changer à ce proverbe. Evrat est loin « de passer pour un aigle. On dit que Baudelocque, en « dehors de son talent, est un homme fort ordinaire. « Le vieux Dubois est un original, un sauvage. Je ne « conteste pas son mérite de chirurgien, mais sortez-le « de là, et vous n'en tirerez pas un mot. On pourrait « grossir cette collection, mais ce n'est pas la peine. « En vérité, pour la besogne qu'ils ont à faire, il n'est « pas nécessaire d'avoir un esprit transcendant. Je « crois d'ailleurs que la privation du sommeil les « engourdit. Et puis, faire toujours la même chose, « entendre sans cesse les mêmes plaintes, s'occuper de « détails insignifiants, de nourrices, de garde-malades,



« il y a de quoi éteindre le feu sacré et faire d'un « homme une machine. ».

Mme d'Hautefort a fait chorus, comme bien l'on pense, et soutenu la convenance des sages-femmes. La princesse les a en horreur, bien qu'elle reconnaisse le mérite de Mme La Chapelle et de quelques autres accoucheuses d'un savoir profond et vraiment viril. Mais, suivant elle, l'exception confirme la règle, et de plus elle déclare éprouver une sorte de répugnance à se confier à une femme. Les hommes sont faits pour les femmes, et réciproquement. Mme d'Hautefort n'accepte pas cet arrêt si nettement formulé, et le débat a été vif et plaisant entre ces Dames. Mon appui n'a pas manqué à la princesse, et la dame d'honneur a été, sinon convaincue, du moins battue.

Cette conversation a été interrompue par l'arrivée d'un courrier extraordinaire qui, entre autres lettres ministérielles, a apporté pour la princesse plusieurs plis venant de Prague. J'ai déjà dit combien les épîtres que les enfants de Mme la duchesse de Berry adressent à leur mère sont froides et insignifiantes. Celles que Son Altesse Royale a reçues ce matin sont comme les précédentes, et la princesse, qui les lit sans empressement, ne manque jamais de déplorer l'influence qu'on exerce sur ses chers enfants. Elle voudrait qu'on les laissât libres d'exprimer tout simplement leurs idées, leurs sentiments, mais on s'efforce au contraire de les nuire dans leur esprit ; elle reconnaît dans ce procédé qu'elle qualifie énergiquement, la main ennemie de certaines personnes qui la poursuivent de leur haine. C'est là un des principaux sujets de tristesse de Mme la duchesse de Berry. Le trouble apporté dans sa propre famille, cet obstacle aux communications spontanées entre une mère et ses enfants, cette altération systé-



matique des rapports les plus intimes, constituent aux yeux de la princesse un grief dont elle ne parle jamais sans amertume, et qu'elle attribue surtout à un personnage qui jouit de toute la confiance du roi Charles X.

J'ai pris congé de Son Altesse Royale. J'ai déjeuné à la hâte avec le général, tout en prenant note d'une foule de commissions dont chacun me charge à l'envi. M. Bugeaud m'a donné un sauf-conduit et une lettre pour M. le préfet de la Gironde. J'ai écrit à M. le ministre de l'intérieur pour lui donner avis de cette vacance que je prends et que tout le monde m'envie. Enfin, à midi, j'ai pris place sur le bateau à vapeur qui remonte vers Bordeaux.

Il y avait foule sur le pont. Une tente nous protégeait contre les ardeurs d'un soleil magnifique; on aspirait quelques brises fraîches glissant sur la vaste étendue d'eau du fleuve, et je me serais abandonné volontiers à la contemplation du beau spectacle de la Gironde, couverte d'embarcations de toute espèce, si mon attention ne se fût portée de préférence vers un groupe de jeunes femmes voyageant comme moi. Trois mois de séjour dans notre prison de Blaye m'ont créé un vif besoin de voir de nouveaux visages; j'ai donc été attiré instinctivement vers ces dames, et l'une d'elles, jeune Polonaise aux cheveux d'un blond cendré, aux yeux d'azur, m'a rappelé un visage qui a joué un grand rôle dans les premières années de ma jeunesse. Cette sorte d'étude rétrospective m'a doucement ému; j'ai trouvé un charme délicieux à contempler ce portrait d'une aimable enfant qui n'est plus, et les heures passées pour atteindre Bordeaux m'ont paru bien courtes.

Il y avait encore, parmi nos passagers, deux nouveaux époux en pleine lune de miel, grands amateurs

de petits coins isolés, chuchotteurs éternels, ayant toujours quelque confidence à se faire, et tellement pleins de leur bonheur actuel que la pauvre humanité disparaît à leurs yeux. Grands enfants qui se hâtent d'arriver à la satiété, convives affamés qui dévorent leur part de ce banquet de si courte durée. Puisse l'hymen leur être léger !

Le vent et la marée nous poussaient, et à quatre heures, je débarquais dans la cité du 12 mars. Comme tout change ! Où sont ces fougueux partisans de l'infortunée Dauphine ? Qu'est devenue cette ardeur de fidélité à la branche aînée, cette brillante phalange de légitimistes enthousiastes ? Ainsi passent ces crises convulsives, qui, chez les peuples comme chez les individus, n'ont qu'une durée éphémère, à la honte de l'esprit humain et peut être aussi à la gloire du bon sens et de la saine raison qui réprouvent ces écarts intéressés.

Bien installé à l'hôtel de France, dont le chef est le pourvoyeur général de notre citadelle, je dîne et je me rends au spectacle, certain de trouver là bon nombre de personnes que je serai charmé de rencontrer. J'y ai vu, en effet, M. Duhot, colonel du 64e régiment, et plusieurs officiers que je connais. Ces Messieurs m'ont fait les honneurs de la salle monumentale dont Bordeaux est si fière, et que j'admirerais volontiers si elle était moins lourde, moins froide, moins noire. Volnys et sa femme (Léontine Fay) jouaient *Mme Duchatelet*, mais il me fallait des passe-temps plus doux, et j'ai bientôt abandonné comédie et comédiens pour une flânerie beaucoup plus amusante.

Les officiers en garnison sont toujours des modèles de bonne hospitalité. Ces messieurs se sont chargés

de me piloter dans la bonne ville de Bordeaux. Les grosses épaulettes sont d'excellents guides, les bons endroits leur sont familiers, et j'ai pu, sous leur direction éclairée, voir une foule de choses intéressantes. Que vous dirai-je ? Quand, ce soir, rentrant à mon hôtel à une heure presque indue, j'ai fait, suivant l'usage, la récapitulation de ma journée, j'ai trouvé que je n'avais pas perdu mon temps. Jeunesse ! jeunesse ! heureux âge de la vie, où tout est facile, où l'on se fait du bonheur à peu de frais ! Mais dormons, j'en ai vraiment besoin.

Dimanche 2 juin.

Je n'ose pas croire que je sois pour quelque chose dans le grand courroux du ciel contre nous. Il y a eu cette nuit un orage à tout briser et ce matin la pluie tombe à torrents. Ce déluge n'a pu retenir un jeune avocat que j'ai connu à Paris et qui m'avait gracieusement iuvité à venir renouer connaissance avec lui. Le susdit est venu me prendre à mon hôtel. Grâce aux intempéries du ciel, il a fallu se promener en voiture ; nous avons amplement arpenté les rues, les quais, les places, les boulevards, j'ai visité le pont, les Quinconces, les allées de Tourny, je me suis présenté chez quelques personnes qui m'ont fait un bon accueil. M. de La Coste, Préfet de la Gironde, m'a fait des offres de service dont je suis fort reconnaissant, mais que je me dispenserai d'accepter, mon avocat et les officiers du 64e suffisant à mon bonheur pendant le peu de temps que j'ai à passer ici. Cependant, grâce à la protection de M. le préfet, j'ai pu visiter aujourd'hui (jour férié) la bibliothèque et le musée. J'ai vu

avec un vif plaisir une première édition des *Essais* de Montaigne, surchargée de notes marginales de la propre main de ce grand philosophe; j'ai admiré des manuscrits de Montesquieu et j'ai partagé l'enthousiasme des Bordelais pour ces deux hommes qui sont la gloire de leur pays. L'un des deux suffirait à l'illustration de la Guyenne.

J'ai parcouru les églises principales, Saint-André, Sainte-Croix, Saint-Michel et son caveau plein de momies sur lesquelles un cicérone archi-naïf raconte des légendes si amusantes; j'ai fait un superbe dîner militaire, j'ai revu, grâce à la persévérance du mauvais temps, Mme Volnys dont les mines prétentieuses m'ont paru aussi ennuyeuses que la pluie, et ce n'est pas peu dire, et ma soirée eût été assez triste si je n'avais eu pour distraction les gaudrioles de M. de Mongellaz et les malices du colonel Pocque, gouverneur du château de Pau. Avec des hommes de cette trempe, le temps ne paraît jamais long.

Quoi qu'il en soit, ce soir, après réflexion faite, j'ai regretté ma prison de Blaye et j'ai dit avec Béranger: A bas la liberté! Fi de la liberté!

Lundi 3 juin.

Aujourd'hui, M. Gintrac s'est emparé de moi. J'ai parcouru sous sa direction tous les hôpitaux, hospices et établissements analogues. A une heure j'ai été présenté à l'Académie de médecine de Bordeaux; on m'a fait les honneurs d'un fauteuil auprès du président, et je me suis convaincu que les académiciens fonctionnant ne sont pas plus récréatifs à Bordeaux qu'à Paris. Vingt hommes de mérite, et qui, pris individuellement,

sont très capables de vous intéresser pendant deux heures, ne produisent plus, dès qu'il sont réunis, qu'ennui et fatigue. D'où vient ce phénomène ? Et comment se rendre compte de cette soustraction qui résulte nécessairement d'une addition !

Une lettre qui m'arrive de Blaye m'annonce que Mme la duchesse de Berry se porte à merveille, qu'elle a reçu de la princesse de Bauffremont la promesse de l'accompagner dans son prochain voyage ; on me dit encore que la citadelle s'est enrichie d'un nouveau personnage envoyé auprès de Son Altesse Royale par monseigneur l'archevêque de Bordeaux. Il s'agît d'un aumonier destiné à faire partie de la suite de la princesse. Est-ce une affaire d'étiquette, est-ce un gardien, un protecteur ? Nous verrons bien.

A en juger par l'effet que j'ai produit dans un certain nombre de salons bordelais, l'affaire de Madame la duchesse de Berry est encore toute palpitante d'intérêt comme on le dit aujourd'hui. Annoncé dans quelques maisons, mon entrée dans plusieurs cercles a excité un vif sentiment de curiosité, on a parlé bas, puis un peu plus haut, puis quelques dames d'un âge mûr ont pris l'initiative et attaché le grelot. J'ai été accablé de questions. Il m'a fallu répondre à des interpellations fort vives au sujet de la déclaration du mariage secret, sur les incidents de la nuit du 10 mai, sur l'acte de naissance, sur le comte Hector, et sur une foule d'autres choses. On juge, on interprète, on discute et la charité pour le prochain n'est pas le sentiment qui domine parmi le beau sexe. Les gens raisonnables s'accordent à considérer cette événement comme la clôture de la vie politique de la princesse, et l'on fait des vœux pour qu'elle soit heureuse dans la nouvelle condition qu'elle s'est choisie librement. J'ai bien vu, par ci, par

là, quelques prudes se voiler la face à l'occasion de certains faits sur lesquels des curieuses plus intrépides provoquaient des éclaircissements presque techniques, mais ces manifestations d'une pudeur trop délicate n'avaient rien de bien hostile pour Madame la duchesse de Berry. Quoi qu'il en soit, Bordeaux est encore fort agité par nos affaires, tout ce qui vient de la citadelle de Blaye est encore *lion* dans cette grande ville. A ce titre, j'ai été très gracieusement accueilli dans la société bordelaise; j'ai été fêté, recherché, écouté, mais j'avoue que ce rôle actif, joué d'ailleurs par moi avec une réserve extrême, m'a paru fort ennuyeux. Je n'aime pas à me trouver ainsi en évidence.

Mardi 4 juin

Trois heures d'une navigation charmante m'ont ramené de Bordeaux à Blaye, où je suis arrivé à temps pour prendre ma part du déjeuner commun. J'ai trouvé à notre table deux nouveaux convives. Maître Hennequin, avocat célèbre du barreau de Paris, et M. l'abbé Sabatier, aumonier futur de Mme la duchesse de Berry ; désigné pour remplir ces fonctions délicates par Mônseigneur de Cheverus, archevêque de Bordeaux, le susdit abbé ferait un magnifique cuirassier ; j'entends dire à tous les officiers de la garnison qu'un si robuste personnage figurerait à merveille parmi les défenseurs de la patrie. Il a été missionnaire et parle, dit-on, avec talent. J'espère le voir à l'œuvre.

M. Hennequin, qui est arrivé hier soir à Blaye, n'a pas encore été reçu par Son Altesse Royale. A l'issue du déjeuner, M. le général Bugeaud l'a conduit lui-

même au pavillon. M. Hennequin est gros, presque blond, gras et rond, de taille moyenne, sans distinction dans les manières ; sa voix est sourde, et à l'instant où il nous a quittés pour se rendre auprès de la princesse, il a parlé d'une vive émotion, intérieure sans doute, mais qui ne se trahit par aucun signe apparent.

Pendant que M[me] la duchesse de Berry et son Conseil s'occupaient d'affaires contentieuses, pendant que, de mon côté, je narrais et renarrais à M. le gouverneur et à nos convives accoutumés, mes faits et gestes dans la bonne ville de Bordeaux, voilà M. le docteur Gintrac qui nous arrive de la façon la plus inattendue. Hier, le cher confrère ne m'avait pas parlé de son projet de voyage; d'un autre côté, la princesse ne l'a pas fait demander, de sorte que, à son aspect, nous restons tous bouche béante. Je le conduis au pavillon et Madame le reçoit à l'instant. Il sort au bout de cinq minutes, le visage radieux et on dit qu'il vient d'obtenir de Son Altesse Royale une preuve de bienveillance qui le touche profondément. Madame a bien voulu lui promettre de poser quelques instants pour qu'un peintre de Bordeaux fasse son portrait. La séance est indiquée pour vendredi prochain.

M. Hennequin a quitté la princesse à deux heures. Il a été invité à dîner pour continuer la conférence. A cette occasion, M. Deneux m'a exprimé le regret de n'avoir pas reçu une semblable invitation pendant le long espace de temps qui s'est écoulé depuis qu'il habite la citadelle. Il espérait qu'on lui ferait cet honneur. Pauvre cher homme, qui compte sur la reconnaissance des malades, en général, et sur celle des gens de Cour, en particulier! Dans un certain monde, on fait peu pour les gens dévoués, pour les amis sûrs;

et en effet, à quoi bon, puisque l'on est certain de leur dévouement? On est plus empressé à l'égard de ceux dont on a besoin, surtout quand ceux-là peuvent vous refuser leur concours; mais on redouble de soins, d'attentions, de gracieusetés pour les ennemis que l'on veut rattacher à sa cause. M. Deneux a oublié, ou plutôt il n'a jamais connu ces procédés en usage dans notre société moderne, et son affliction dans cette circonstance a un caractère de naïveté qui me surprend. Je lui ai exposé la théorie de l'ingratitude, qui n'est, après tout, qu'une des mille faces de notre égoïsme, et il a fini par reconnaître en soupirant que je pourrais bien avoir raison.

A trois heures, le général Bugeaud et moi nous montons au pavillon. En ce moment, Madame revient du jardin, appuyée sur le bras de M. le comte de Mesnard. Elle est enveloppée dans un grand manteau vert, richement orné de broderies, et elle paraît marcher avec quelque peine. La présence du gouverneur, qu'elle a aperçu de loin, semble lui causer un peu de trouble. elle se penche vivement vers M. de Mesnard et lui adresse quelques paroles animées. Je présente mes civilités à Son Altesse Royale et nous nous acheminons tous vers le salon. La princesse quitte son chapeau et son manteau, elle prend un fauteuil, nous indique de la main des sièges et paraît inquiète de ce que M. Bugeaud va lui dire. Il est question tout simplement de M. l'abbé Sabatier; M. Bugeaud vient demander à Mme la duchesse de Berry si elle l'accepte définitivement pour aumônier. Il y a eu à cet égard un petit débat explicatif dans lequel M. de Mesnard est intervenu très vivement; il a fourni à la princesse des arguments victorieux en faveur de ce jeune ecclésiastique, il s'est porté garant de ses mérites, de ses vertus, et le

général Bugeaud n'a pas pu conserver le moindre doute sur les intentions de Madame.

La princesse parle des accidents possibles du voyage, des ports où nous pourrions relâcher s'il survenait quelque avarie majeure ; elle semble s'inquiéter outre mesure de sa sûreté personnelle, et à cette occasion le général lui dit en riant :

— Ne craignez rien, Madame, le Gouvernement n'a pas la moindre intention de vous noyer, car cela ne pourrait se faire qu'en noyant Votre Altesse Royale et nous tous avec elle. Ajoutez que la corvette a cent soixante hommes d'équipage, un nombreux état-major, un matériel énorme, et que, après tout, ce serait une perte considérable. Le bâtiment est très solide, parfaitement disposé pour recevoir de nombreux passagers ; on y a installé tout ce qui peut rendre la vie agréable à bord, nous aurons une table excellente ; on y a embarqué des vaches, des moutons, enfin l'on n'a rien négligé pour procurer à Madame toutes les satisfactions désirables.

« — C'est charmant, mais le voyage n'en sera pas « moins horriblement long. Si nous devons relâcher « quelque part, je désirerais que ce fût à Alger. »

— Cela ne se peut guère, Madame, parce que l'on ne doit pas côtoyer l'Afrique sans nécessité absolue. Cette côte est dangereuse, les vaisseaux craignent toujours que les vents du nord les poussent sur un rivage où les ports sont rares et d'un accès difficile. Telle est du moins l'opinion du commandant Turpin.

« — Oh! que je voudrais être arrivée à Palerme ! « Encore un mois d'attente, d'ennuis ! On ne peut sa- « voir ce que je souffre de ces lenteurs et combien je « suis impatiente de quitter cette affreuse prison ! »

Le général Bugeaud a mis beaucoup d'empresse-



ment à rassurer la princesse au sujet de ses inquiétudes, qui me paraissent très exagérées. Il a dit que toutes les mesures étaient prises pour que la traversée fût aussi rapide que possible et qu'on s'efforcerait de la rendre agréable par tous les moyens usités en pareil cas.

Le courrier de cet après-midi nous a apporté une foule de lettres, parmi lesquelles se trouvent des dépêches de M. le Ministre de l'Intérieur. Il en est une que M. le gouverneur a bien voulu me communiquer et qui contient un petit article dont voici le texte :

« Pour que Mme la duchesse de Berry quitte la citadelle de Blaye, il faut préalablement remplir deux conditions indispensables :

« 1° MM. Gintrac, Deneux et Ménière, réunis à cet effet et après mûr examen, déclareront que la princesse et sa fille peuvent faire, sans danger pour elles, le voyage de Blaye à Palerme ;

« 2° Mme la duchesse de Berry adressera, par écrit, à M. le général Bugeaud une demande à l'effet d'être transportée, elle, sa fille et sa suite, et dans le plus bref délai, de Blaye à Palerme. »

M. le Ministre de l'Intérieur ajoute à cela des instructions détaillées sur une foule de points importants; mais le général Bugeaud, qui sent la tempête, me charge avant tout de communiquer cette lettre à Mme la duchesse de Berry et d'attacher le grelot. Le temps porte conseil ; j'en ai demandé, et M. Bugeaud a jugé prudent de dîner d'abord. Nous entamerons cette négociation un peu plus tard.

Mme Hennequin, qui a accompagné son mari à Blaye, a bien voulu honorer notre table de sa présence et remplacer son mari qui est le convive de Son Altesse Royale. Mme Hennequin est une grande et forte femme

un peu hautaine, un peu sauvage, de manières presque étranges, et qui ne s'accommode pas trop de notre conversation familière sur la princesse. Trois ou quatre mois de tête-à-tête dans cette prison ont amené entre nous des libertés de langage n'ayant rien de blâmable, assurément, mais qui semblent un peu exorbitantes aux personnes qui, comme Mme Hennequin, tombent tout à coup au milieu de notre cercle. Nous sommes arrivés à notre point actuel graduellement ; à mesure que les événements se sont accomplis sous nos yeux et quelquefois avec notre participation, ils ont fait partie de nos entretiens, ils sont entrés dans notre domaine, et cela constitue aujourd'hui un ton qui surprend les personnes étrangères. Le public est bien moins avancé que nous, et je comprends que dans un certain monde on ose à peine effleurer certaines questions qui sont pour nous résolues de fait et depuis longtemps. De prime abord, Mme Hennequin s'est un peu effarouchée de nos manières de parler ; après réflexion, elle a compris qu'il n'y avait pas de notre part manque d'égards, mais seulement habitude de traiter simplement des matières fort délicates. La dame s'est remise peu à peu, et après quelques gros soupirs, dernière protestation de sa loyauté, si rudement éprouvée par cet incident désastreux, elle a paru prendre son parti et s'est mise à manger comme elle eût pu le faire si elle eût dîné avec les Carlistes les plus irréprochables. Mme Hennequin n'a quitté ses gants que pour manger la salade qu'elle prend avec ses doigts. Cette particularité n'a pas échappé à nos convives à épaulettes et a été l'objet d'une foule de réflexions dont je vous fais grâce.

A huit heures, je me fais annoncer chez Mme la duchesse de Berry, qui est en conférence avec M. Hen-

nequin. Mon arrivée a mis fin à cet entretien, qui a beaucoup fatigué Son Altesse Royale. Elle dit que toutes ces affaires de chicane lui rompent la tête; que, depuis trois ans, elle est restée tout à fait étrangère à ces grands intérêts de famille et qu'elle ne sait comment elle pourra s'en tirer.

« — Mais qui vous amène, monsieur Ménière?
« Qu'avez-vous à me dire? Le général n'est pas venu
« ici tantôt pour rien; il y a quelque chose de nou-
« veau. Dites donc vite! »

— Pardonnez-moi, Madame, M. le gouverneur n'avait pas d'autre but que de vous parler de M. l'abbé Sabatier. Depuis ce moment, il est arrivé de Paris des dépêches ministérielles qui prescrivent à votre Faculté un devoir facile à remplir.

« — Lequel? J'espère qu'on ne va pas me forcer
« d'être malade? »

— Au contraire. Il s'agit tout simplement de déclarer que Votre Altesse Royale se porte assez bien pour pouvoir, sans danger pour elle et pour sa petite fille, être transportée de Blaye à Palerme. M. Deneux et M. Gintrac sont très convaincus que Madame supportera bien ce voyage, et, pour mon propre compte, je n'y vois pas le plus léger obstacle. N'est-ce pas l'avis de Madame?

« — Sans doute, mais est-ce là tout? Voyons le
« post-scriptum. »

— Il y en a un, en effet, mais il ne s'agit que d'une petite formalité fort insignifiante. Madame voudra bien écrire à M. le général Bugeaud pour lui déclarer qu'elle désire quitter Blaye et s'en aller à Palerme avec sa petite fille et toutes les personnes de sa suite.

J'avais pris un petit air dégagé pour faire passer

cette pilule, mais la princesse n'a pas voulu la prendre et, en un instant, le baromètre a tourné à la tempête.

« — Comment! il faut que je demande la faveur de « quitter ma prison, que je sollicite cette grâce, que « je m'humilie devant le Gouverneur? Jamais! C'est « une nouvelle infamie après tant d'autres! Me croit-« on capable d'une telle lâcheté? Ne me doit-on pas « la liberté? Ne l'a-t-on pas promise pour prix de « mes complaisances, et devrai-je m'abaisser jusqu'à « demander ce qui m'appartient? Qu'ai-je besoin « d'écrire pour obtenir une chose qu'on ne saurait « me refuser sans trahir des promesses sacrées? »

Mme la duchesse de Berry a continué sur ce ton pendant un quart d'heure, soutenue dans cette protestation énergique par Mme d'Hautefort, qui renchérissait encore sur la princesse. M. de Mesnard, beaucoup plus calme, a parlé raison, mais sans succès, et Madame ne s'est tue que quand il y a eu extinction de voix.

Je vous fais grâce de ma réplique, de mes arguments contre cette grande colère, de mon plaidoyer en faveur du simple bon sens, mais je suis obligé d'avouer que je n'ai pas mieux réussi que M. de Mesnard.

Enfin, de guerre lasse, et fatigué des redoublements de clameurs que je faisais naître, je me suis levé et j'ai dit à la princesse :

— Après tout, Madame, cela ne me regarde pas; je me récuse, et vous voudrez bien traiter vos affaires directement avec M. le général Bugeaud.

J'ai rendu compte au Gouverneur de l'inutilité de ma démarche; il a voulu essayer d'argumenter à son tour avec Son Altesse Royale, mais il a essuyé une bordée d'éloquence telle qu'après quelques instants de discussion il a battu en retraite, convaincu qu'il n'y



avait plus de place pour la raison. La scène s'est passée dans le salon; la princesse, exaspérée par sa propre violence, se retire dans sa chambre en poussant les portes, bousculant tout le monde, et il m'a fallu lui préparer une potion calmante.

En somme, la journée a été rude. M. Hennequin a fait voir à Mme la duchesse de Berry une foule de points litigieux sur lesquels son attention ne s'est jamais arrêtée; elle s'inquiète à juste titre des embarras inextricables qui surgissent dans les affaires de famille; ces sortes d'ennuis nécessaires qui lui ont été infligés à grande dose aujourd'hui, l'ont mise dans un état nerveux auquel la dépêche de M. d'Argout a mis le comble. Le vase était plein, la dernière goutte ajoutée l'a fait déborder.

J'ai vu rarement Son Altesse Royale s'abandonner à une colère aussi énergique. Une scène de ce genre dans laquelle toute mesure a été perdue, afflige les familiers du pavillon. Mme d'Hautefort déplore ces emportements, M. de Mesnard en est désolé; tous deux s'aperçoivent, mais trop tard, combien en pareil cas, la princesse doit perdre dans l'esprit des gens sensés. Ce soir, pendant que Madame, qui s'est mise au lit, cherche à reprendre un peu de calme, le comte a reproché à la comtesse d'exciter Son Altesse Royale en prenant son parti, de lui venir en aide dans ses récriminations contre le Gouvernement, les ministres, le roi, contre tout enfin, ce qui, suivant lui, est au moins inutile. Il a dit avec raison que Madame n'est pas en position de faire la loi, que ces luttes, qui n'aboutissent à rien, sont fâcheuses en ce qu'elles donnent lieu à des scènes dans lesquelles la princesse oublie sa dignité. Mme d'Hautefort, un peu piquée de ces reproches, s'est défendue avec vivacité, mais elle

m'a paru reconnaître la justesse de ces observations.

En général, je trouve que M. de Mesnard comprend à merveille la situation, et que sa présence auprès de la princesse lui eût été bien plus avantageuse que celle de M. de Brissac. Il a du calme dans l'esprit, il voit les choses sainement, il sait prendre un parti, baisser la tête pour laisser passer l'orage; il ne se pique pas de lutter contre les événements quand il n'y a évidemment aucune chance de succès. Les femmes ne comprennent pas cette manière d'agir, leur faiblesse se révolte contre les obstacles; elles sont toujours prêtes à guerroyer, même quand la victoire est impossible, et elles s'indignent contre notre prudence qu'elles désignent ordinairement d'une façon peu parlementaire.

Un mot assez dur est en effet venu frapper nos oreilles pendant ce grand débat, et il a été prononcé par un nouveau personnage, Mme Lebeschu, espèce de soubrette assez gentille, mais fort prétentieuse, qui a pris depuis hier son service auprès de Mme la duchesse de Berry. La susdite camériste, qui se donne des airs de favorite, place son mot dans la conversation et porte au superlatif les exagérations de son zèle. Il paraît qu'elle est déjà en guerre avec Mme Hansler, excellente femme, douce et modeste, qui se contente de soigner et d'adorer sa royale maîtresse sans sortir de son humble sphère. L'autre est beaucoup moins discrète, et ses libertés de langage font ressortir les imperfections de sa langue. La princesse a dû, pour éviter un conflit fâcheux, indiquer officiellement les limites dans lesquelles ces dames doivent agir. Encore un petit élément de discorde dans notre intérieur. Cela promet pour l'avenir, et entre ces rivales et l'Océan, les tempêtes ne nous feront pas faute.

Une nouvelle lettre de Mme la princesse de Bauffremont annonce qu'elle va arriver très prochainement à Blaye. Le prince l'accompagne et Mme d'Hautefort se voit enfin assurée de recouvrer sa liberté.

Et vraiment il est temps que tout cela finisse. Chacun de nous subit la même influence, nos humeurs tournent à l'aigre, la patience nous échappe, si bien que, moi-même, aujourd'hui, je ne sais trop à propos de quoi, j'ai failli avoir une affaire sérieuse avec une espèce de commissaire des guerres qui empiétait un peu sur les droits de mon bonnet de docteur. Le général lui-même a des boutades dont il ne se rend pas compte, et Mme Bugeaud, qui s'en aperçoit, a dû employer un remède efficace pour calmer les ardeurs belliqueuses de son mari. Sur les instances de sa femme, il a accepté ces jours derniers, l'invitation d'un de ses amis qui possède au milieu de la Gironde une île assez grande et merveilleusement pourvue de gibier. Le général a chassé le lapin, et pendant vingt-quatre heures, il a fait, comme de coutume, des prodiges d'adresse.

Le récit de ces hauts faits jette une heureuse diversion dans nos entretiens ordinaires, et cette petite vacance a rompu la succession de nos ennuis journaliers.

En attendant le jour du départ qui n'est pas encore définitivement arrêté, les bagages continuent à descendre le fleuve et de s'entasser à bord de l'*Agathe*. Mme la duchesse de Berry emportera de la citadelle tout ce qui a été mis à sa disposition ; c'est un déménagement complet, et le commissaire civil s'étonne de cet enlèvement universel.



Mercredi 5 juin.

J'en reviens toujours à mon thème favori. L'histoire naturelle est bonne à tout, elle rend les heures légères, les esprits plus doux, les cœurs plus joyeux; elle est un agent de paix et de concorde, et son influence salutaire se répand sur toutes les âmes bien nées. Ce matin, en dépit des tempêtes d'hier, j'ai déposé entre les mains de M[me] la duchesse de Berry un gros volume, très convenablement relié, contenant environ cent cinquante plantes recueillies dans la citadelle (*intra muros*), desséchées avec le plus grand soin, classées par familles naturelles, étiquetées et dénommées méthodiquement. L'herbier de Blaye est un ouvrage *ex professo*, éminemment original et certainement unique. Je le signale à l'attention de la postérité, et j'espère qu'il figurera un jour dans les catalogues du professeur de Candolle, ou dans le musée botanique de M. Benjamin Delessert.

La princesse, à l'aspect de cet in-folio si richement rempli de plantes intéressantes, a laissé échapper une exclamation de surprise et de plaisir. Elle était loin de penser que son vœu si scrupuleusement exaucé, aurait pour résultat un travail aussi considérable, et elle m'a dit avec empressement :

« — Merci, mille fois merci, docteur, de toute la « peine que vous avez prise pour moi. Je ne puis vous « dire combien j'en suis reconnaissante. Ce beau « volume figurera dans ma bibliothèque, je vous l'as« sure, et s'il me rappelle les tristes souvenirs de cette « prison, il me rappellera aussi les nombreuses mar« ques d'affection et de dévouement que j'ai reçues à « Blaye. Ces jolies plantes qui ont vécu ici en même

« temps que moi, ne me quitteront jamais, et j'aurai « du plaisir à les revoir, comme je serai heureuse de « vous revoir vous-même dans des temps meilleurs. »

On voit que l'ouragan de la veille n'a pas laissé de traces. Heureuse disposition d'esprit qui livre un champ neuf à toutes les impressions nouvelles ! Est-ce à la nuit, porte-conseil, qu'il en faut attribuer le mérite? Est-ce à ma botanique pittoresque qu'il convient d'adresser des remerciements? On pourra choisir. Toujours est-il que Mme la duchesse de Berry a saisi avec empressement cette occasion de montrer de la bienveillance. On voit que Son Altesse Royale est un peu embarrassée de ses violences d'hier, elle redouble d'amabilité pour les témoins et les victimes de cette sortie si peu motivée et si peu excusable. Elle est fatiguée, accablée, son teint est pâle, sa voix enrouée, et j'ai dû recourir à des soins actifs pour réparer les suites d'une scène déplorable.

J'aurais voulu que la princesse prît un peu de repos, mais le moyen d'obtenir du calme au milieu des graves occupations d'un emballage général ! Madame s'agite, va, vient, dirige les grandes manœuvres de ce déménagement, et ce matin, par exemple, elle fait mettre dans des caisses sa bibliothèque de prison. Ainsi que je l'ai dit, j'ai fait venir de Paris et de Bordeaux, un grand nombre de livres, de dessins, de cartes, de gravures, etc., le tout forme bien cinquante volumes que la princesse a conservés avec soin; tout cela est casé, catalogué ; les journaux sont réunis en paquets, et je m'étonne de l'esprit d'ordre déployé par Madame à propos de cette librairie. J'ai été également surpris de l'empressement que Madame met à emporter plusieurs petits meubles qui garnissent sa chambre à coucher. Elle me paraît oublier bien vite que c'est le Gouverne-

ment qui les lui a fournis pour son usage particulier. Peut-être pense-t-elle que ces objets sont devenus sa propriété et se fait-elle l'application de ce principe de droit : En fait de meubles, la possession vaut titre. Quoi qu'il en soit, l'agent comptable de la citadelle est fort embarrassé. Il prétend que la royale prisonnière agit comme en pays conquis, que c'est une *razzia* complète, et que sa propre responsabilité est fortement compromise. Le Gouverneur, consulté à cet égard, autorise M. Olivier Dufresne à laisser faire Madame ; il entend largement les devoirs de l'hospitalité et pense que M. le Ministre de l'Intérieur ratifiera tout ce que l'on aura fait pour complaire à Son Altesse Royale. Je crois tenir d'assez bonne source que l'affaire de Blaye aura coûté fort cher. M. d'Argout n'est pas au bout de ses peines, et cet épisode de la guerre civile aura fait une large brèche au chapitre des fonds secrets.

La princesse a passé une grande partie de sa journée en conférence avec M. Hennequin.

Un notaire de Paris doit arriver un de ces jours pour terminer de nombreuses affaires extrêmement embrouillées. M. Hennequin nous a dit que Son Altesse Royale, en sa triple qualité de femme, de Napolitaine et de Bourbon, ne pensait jamais aux arrangements de famille.

Lilia non laboravit neque nent.

Cette phrase de l'Écriture Sainte que je me rappelle avoir lue sur les panneaux de la voiture de Charles X, t qui semble avoir été choisie pour devise de la branhe aînée, indique admirablement le peu de soin u'elle donne aux affaires d'intérêt. Les Bourbons closent au soleil de la Royauté comme les lys dans a vallée, les biens de ce monde leur tombent du ciel

sans qu'ils songent à la possibilité de les perdre. Il semble qu'il n'y a pas pour eux d'expérience, et qu'après les rudes leçons de la mauvaise fortune, ils se retrouvent toujours au même point, sans avoir jamais rien oublié ni rien appris. Il y a certes quelque grandeur dans cette insouciance des destins communs à la pauvre humanité. On dirait que cette famille de rois, qui constitue la plus antique lignée connue en Europe, a reçu une sorte de révélation intérieure de ses hautes destinées. Placée à la tête d'une nation généreuse, elle ne veut pas descendre à des soins vulgaires et surveiller d'une main parcimonieuse l'emploi de la fortune que l'on attache à la couronne. Nos temps modernes s'accommodent mal de cette libéralité irréfléchie ; chacun est tenu de veiller à ses propres intérêts, et aujourd'hui, Mme la duchesse de Berry s'aperçoit un peu tard, que les plus grandes richesses se dispersent rapidement quand une main ferme ne tient pas les cordons de la bourse.

Aujourd'hui M. Deneux a dîné avec la princesse. Je dois dire, pour l'exactitude historique, que je n'ai pas été tout à fait étranger à cette faveur si précieuse pour celui qui l'a reçue. J'ai pu, au milieu d'une conversation avec Mme d'Hautefort, glisser deux mots sur le chagrin que causait à mon très honoré confrère l'oubli dont il avait été l'objet à cette occasion, et la dame d'honneur a promptement obtenu de Son Altesse Royale la réparation de ce mal involontaire. L'accoucheur de Madame est radieux, il a arboré ses ordres, déployé ses rubans ; la joie lui redonne une ardeur juvénile qu'il semblait avoir perdu depuis quelque temps. Grand enfant que le moindre hochet amuse et console, sérieux et naïf adorateur de tous les fétiches de l'ancienne Cour, je ne doute pas que ce jour

ne soit compté par lui au nombre des plus heureux de sa vie, et d'autant mieux qu'il ignorera la part que j'ai prise à cet événement. Nos plus grands bonheurs sont souvent comme cela, il est heureux que nous en ignorions l'origine et la source.

Dans l'après-midi, un certain M. Beaupoil de Saint-Aulaire fait demander au Gouverneur la permission de se présenter chez Mme la duchesse de Berry. M. Bugeaud envoie cette demande à la princesse, qui refuse l'entrevue. Depuis quelques jours, les curieux commencent à affluer à Blaye. L'annonce de notre prochain départ attire auprès de nous une foule de personnages qu'y conduisent des sentiments divers. La princesse, sollicitée à plusieurs reprises, a toujours refusé de recevoir les visiteurs. Il est évident que ces démarches, quel qu'en soit le motif, la contrarient beaucoup; aussi ne dissimule-t-elle pas l'ennui que lui causent ces importunités. L'agacement nerveux que j'ai déjà signalé, existe toujours; il se manifeste à la moindre occasion. Les impatiences, les brusqueries éclatent à chaque instant, et personne n'est à l'abri de la bourrasque. Madame ne se montre point méchante, loin de là, mais elle est inquiète, irritable, ses nerfs sont tendus, le moindre choc amène une explosion. Cette colère, qui bouillonne toujours, attend à peine un motif valable pour éclater; les petits en souffrent, suivant l'usage, plus que les gros, et le quartier des femmes de chambre est aux abois. Mlle Lebeschu soupire et pleure, elle essaie quelques
[...] sur Mme Hansler qni n'est pas trop disposée
[...]er victimer; la nourrice se regimbe et l'im-
[...] soubrette, repoussée de tous côtés, se
[...] le Gouvernement, qui s'inquiète peu de ces
[...] bas étage.

Il y a eu aujourd'hui de longs pourparlers entre Mme la duchesse de Berry et son entourage. Il a été décidé que Son Altesse Royale écrirait à M. le général Bugeaud pour remplir la seconde partie du fameux programme envoyé par M. le comte d'Argout. On a longuement discuté les termes de cette pièce diplomatique, la rédaction a été l'objet des plus graves délibérations du conseil privé, et, après un très mûr examen, le Gouverneur a reçu un billet conçu en ces termes :

« Général,

« Ma santé étant assez bonne pour supporter le « voyage, je demande à être conduite, moi et ma « suite, le plus promptement possible, à Palerme, qui « est le but de votre mission.

« Croyez à mon estime, etc.

« Marie-Caroline. »

Cette pièce a été expédiée aussitôt à M. le Président du Conseil des ministres. Ce n'était pas la peine de faire tant de bruit pour une chose aussi simple; avec un peu de réflexion, la princesse aurait pu s'épargner les frais d'une colère inutile. Notre rapport ne se fera que vendredi prochain, M. Gintrac devant venir à Blaye ce jour-là pour prendre congé de Son Altesse Royale.

M. Hennequin, qui a été notre convive, nous a fort amusés pendant le dîner. Il est difficile de rencontrer un homme aussi peu soigneux de sa personne. Sa chevelure inculte ressemble à un de ces amas de broussailles que le vent roule à son gré, et cette inextricable perruque défierait le peigne du fameux Poudret de M. Scribe. La barbe ne dépare pas la coiffure, le rasoir aventureux laisse çà et là des parties réservées

à d'autres hasards de toilette. Mme Hennequin suit son mari, le surveille comme un enfant, l'ajuste, répare les oublis, les accidents, remet en place les boutons perdus, pose une épingle protectrice et tient toujours en réserve un mouchoir, des lunettes, une bourse. Jamais homme n'a égaré autant de choses. C'est un bel échantillon du *Distrait* de la Bruyère. Obéissant toujours à quelque préoccupation nouvelle, il oublie tout, brouille les noms, les dates, les personnes et les choses, jusqu'à ce que son esprit dégagé de ses entraves, s'empare d'un sujet et le traite avec une verve entraînante. M. Hennequin est un très spirituel causeur. Il parle avec une abondance singulière et doit à ses habitudes du barreau une manière de raconter qui tourne un peu au drame. Cependant, il évite l'emphase, et parvient toujours à intéresser son auditoire. Sa physionomie sans élévation, s'anime quand le récit le comporte et l'on s'accoutume bientôt à ce visage qui ne manque ni de finesse, ni de bienveillance. M. Hennequin a été militaire, lieutenant dans je ne sais quel régiment d'infanterie; il parle en bons termes de son premier métier, et nos officiers paraissent enchantés de lui. En somme, il gagne beaucoup à être connu. Son enveloppe lui fait tort, mais aussitôt que l'on arrive au vif, on sent que c'est un homme de cœur et vraiment digne d'estime et d'affection.

Ce soir, à huit heures et demie, nous étions rangés en cercle autour du lit de Mme la duchesse de Berry. Fatiguée de ses travaux, elle n'a pas même pu descendre au jardin, et elle s'est couchée de bonne heure. La conversation est languissante; la princesse tousse et soupire, baille, se tourne de tous côtés, accuse la lampe de donner trop de lumière, les bougies de n'en

pas donner assez; fait trotter ses femmes de chambre, lit à bâtons rompus quelques-uns des romans qui encombrent sa table de nuit, et se livre surtout à un genre d'exercice qui lui est habituel dans ses moments de bouderie désœuvrée. Voici en quoi il consiste : Madame, qui a la vue faible, a besoin, outre la lampe Carcel qui est au milieu de la chambre, de deux bougies qu'elle place auprès d'elle. Ce luminaire l'occupe sans cesse; elle comprime avec son pouce la cire qui va se ramollir par la chaleur, elle agit sur cette circonférence prête à entrer en fusion, la rétrécit par une pression modérée, hâte la combustion et rend la lumière plus vive. Cette opération donne souvent lieu à des coulées de cire, espèce de lave qui se solidifie sur la bougie et Madame les recueille avec soin, en fait des boulettes qu'elle lance assez adroitement sur la mèche enflammée. J'ai vu Mme la duchesse de Berry poursuivre ce travail avec une persévérance extrême, instinctivement, machinalement si l'on veut, tout en prenant part à la conversation, mais non sans se brûler les doigts, ce qui ne l'empêche pas de recommencer.

Un accident de ce genre, mais un peu plus prononcé que beaucoup d'autres, a arraché un cri à la princesse, et il m'a fallu faire un petit pansement pour calmer une douleur assez vive. J'ai recommandé à Son Altesse Royale de se montrer un peu moins partisan des lumières. M. de Mesnard a ajouté que ce serait le vrai moyen de ne pas prendre feu aussi facilement. Quelques plaisanteries analogues nous ont déridés, et bientôt la conversation a pris une allure plus récréative. M. Hennequin a puissamment contribué à faire couler les heures. Un nouveau volume de M. Barbier, l'auteur des *Iambes*, espèce de lamentation satirique

intitulée *Il pianto*, est tombé sous la main de Mme la duchesse de Berry, et elle s'est mise à en lire tout haut quelques passages où l'on retrouve une partie du talent du poète qui a écrit *la Curée*. M. Barbier est de l'école de Byron ; le désespoir est sa muse ; il maltraite le monde, se nourrit de larmes, de remords, d'invectives ; mais ce genre assez peu attrayant redoute surtout la monotonie. M. Hennequin, qui connaît beaucoup ce jeune homme, fils d'un avoué de la cour royale de Paris, fait un vif éloge de ses qualités et promet de grands succès à son talent poétique.

Les romantiques et les classiques sont mis sur le tapis et une vive discussion s'élève sur cet éternel sujet de dispute. Je vous fais grâce de nos arguments. Madame, entre autres choses, a dit :

« — Pour moi, je place en tête des romantiques « agréables Alfred de Musset. Ce jeune homme a une « vivacité d'esprit qui me plaît infiniment. Il est ori- « ginal sans viser au bizarre, sa fantaisie est spontanée, « il ne cherche pas l'effet et il le trouve avec un bon- « heur remarquable. Bien que je n'aime pas beaucoup « les poésies débraillées, j'avoue qu'il y a dans les « *Contes d'Espagne*, plusieurs pièces que j'ai trouvées « charmantes. C'est un style vif et pimpant, une allure « de mauvais sujet de bonne compagnie, des mots « d'un naturel parfait, pris au vol, et crânement jetés « par un cœur sans souci. On voit la jeunesse briller « au milieu de ces vers sans façon, c'est une débau- « che d'esprit qui amuse parce qu'elle est élégante et « de bon goût. Il faut sans doute prendre du bon « côté ces boutades d'une tête en goguette, et l'on « peut rire des traits hardis qui lui échappent. Il y a « dans cet ouvrage assez d'esprit, assez de comique « pour sauver de l'oubli des productions de ce genre,

« et, en vérité, c'est tout ce que l'on a le droit de « demander à un écervelé de cette force. »

Mme d'Hautefort ne partage pas cette manière de voir, elle exige bien plus d'élévation, de correction dans les ouvrages qu'elle honore de ses regards. M. Hennequin, qui n'a pas le temps de lire, nous ramène à des réalités non moins poétiques, selon lui, que toutes les inventions de nos écrivains modernes. Il présente à Mme la duchesse de Berry une tapisserie destinée recouvrir un petit tabouret. C'est l'ouvrage de Marie Moreau, cette brave servante des dames Duguigny, de Nantes, chez qui Son Altesse Royale a longtemps demeuré l'an dernier. La broderie qui dénote un vrai talent dans ce genre de travail, représente un petit chien roulé en boule, tenant entre ses pattes un petit panier dans lequel sont groupées une pensée et une immortelle. Le chien composé de fils d'argent, forme un relief considérable et repose sur un fond vert. Le cadre est formé par une sorte de guirlande très richement colorée, et au-dessous du petit animal on lit l'inscription suivante :

Il est fidèle celui-ci,
à Son Altesse Royale, Madame.

Marie Moreau.

En somme, c'est une œuvre de patience que la princesse a accueillie avec une sorte d'émotion très visible. Elle a dit :

« — Voilà une brave fille ! Ces excellentes créa-
« tures rachèteraient, si cela était possible, les âmes
« damnées qui, comme celle de Deutz, font la honte
« de l'espèce humaine. Marie Moreau est bien malade
« la pauvre fille, et sa maladie est le résultat de sa
« manie de propreté. Tous les jours que Dieu donne

« elle lave la maison du haut en bas, ce qui produit « une humidité froide très dangereuse pour elle. Elle « s'échauffe en travaillant, se refroidit bientôt, elle « tousse et son catarrhe l'étouffera quelque jour. »

Cet incident a ramené sur le tapis la fameuse cachette de Nantes. M. de Mesnard nous a raconté cette aventure et j'ai entendu pour la seconde fois, des détails que j'ai recueillis de la bouche de Mme la duchesse de Berry. J'ai noté une concordance parfaite entre les récits faits par les deux héros de cette grande affaire, ce qui est une bonne garantie de leur exactitude.

Mme d'Hautefort qui, comme la princesse, veut faire oublier ses aigreurs de la veille se met en frais pour égayer la soirée. Le piano du salon sollicité par la noble virtuose nous envoie une masse d'harmonie capable d'effacer tous les discords de la politique. Les plus gracieux souvenirs des œuvres de Rossini éclosent sous ses mains habiles, et enfin, cédant à l'entraînement qu'elle fait naître, elle chante avec beaucoup de goût plusieurs morceaux excellents.

Ma prédilection pour l'histoire naturelle et ses effets calmants ne va pas jusqu'à méconnaître la puissante influence de la musique sur les âmes. Mme la duchesse de Berry très accessible à ce genre d'émotions, se laisse aller au charme de ses mélodies savantes et gracieuses; elle se met à chanter à demi-voix, indique à la comtesse des fragments de quelque partition nouvelle, et bientôt les virtuoses et les auditeurs de ce concert improvisé se trouvent dans une disposition d'esprit qui incline à la paix générale. Mlle Lebeschu, espèce de soubrette favorite qui prend ses aises, comme un enfant gâté, manifeste ses sympathies musicales et vante les charmes de la guitare. Je crois,



Dieu me pardonne ! que la demoiselle en pince, et qu'elle veut s'assurer un auditoire. Que le ciel nous préserve d'un tel fléau !

Jeudi 6 juin.

Un peu avant neuf heures, j'entre chez Mme la duchesse de Berry. Voici le procès-verbal exact de la séance :

Son Altesse Royale, enveloppée dans un grand peignoir blanc, est assise près de son lit sur un petit tabouret. Mlle Lebeschu, debout derrière la princesse, la peigne avec soin, brosse et parfume ses cheveux qui sont fort longs par-devant ; elle met à cette opération beaucoup de douceur, d'adresse et de patience, car Madame a la tête fort sensible et se plaint vivement à l'occasion de la moindre secousse. Les cheveux de devant sont réunis en tresses plates et relevés derrière les oreilles ; ceux de derrière sont simplement roulés en grosse torsade et fixés sur le sommet de la tête au moyen d'un petit peigne d'or. Cette toilette se fait lentement et sans beaucoup d'avertissements de la princesse à la femme de chambre. Ainsi coiffée, Madame, qui n'a cessé d'écrire sur ses genoux, lève les yeux vers moi et me montre un visage riant, légèrement coloré en rose pâle ; une gracieuse disposition d'esprit se reflète sur cette physionomie féminine, et j'en ai été assez frappé pour dire aussitôt :

— Il est aisé de voir que Madame se porte à merveille, son visage le dit clairement ; il y a luxe de bonne mine, et la médecine n'a rien à faire ici. Je suis une grande inutilité.

« — Vous trouvez, docteur; eh bien! tant mieux!
« J'ai bien besoin de me remettre un peu; il faut
« même que je me remette beaucoup, si je ne veux
« pas faire peur à mes parents et amis. »

— Ma foi, Madame, si un certain comte Hector vous voyait en ce moment, le teint rose, l'œil humide et tendre, à demi-voilée sous cette chevelure soyeuse et parfumée, il serait de mon avis, je vous l'assure, et il trouverait probablement que le docteur et la caméristc sont de trop auprès de Votre Altesse Royale. C'est pour le coup que votre garde du corps, M. Deneux, aurait fort à faire!

Mlle Lebeschu, qui sait assez bien son métier, saisit cette occasion de flatter sa maîtresse, elle confirme mes éloges par quelques remarques analogues, et ainsi chauffée, heureuse de nos observations dont elle comprend la justesse, Madame couvre son visage de ses deux mains, baisse la tête, soupire doucement et paraît s'abandonner à une rêverie profonde.

Que s'est-il passé dans ce moment? Quelles idées sont venues l'assaillir? Je ne sais, mais après quelques minutes de silence, lorsque j'ai revu son visage à découvert et qu'il m'a été permis d'examiner de nouveau cette physionomie animée, j'ai aperçu les restes d'une larme qui brillait, perle limpide, entre ses cils. Souvenir du passé, craintes de l'avenir, angoisses du temps présent? je n'ai pu éclaircir ce mystère. Quoi qu'il en soit, la princesse, revenue à elle-même, a repris la parole.

« — Quelle folie! Oubliez-vous donc mon âge, ma
« triste position, mes ennuis et les inimitiés qui me
« poursuivent? Mais ne parlons plus de cela. Puisque
« je suis un peu moins mal que de coutume, je vou-
« drais que le peintre de M. Gintrac vînt aujourd'hui.

« Comment m'habillerai-je pour ce portrait ? Et la coif-
« fure ? Les cheveux sont trop mondains, je mettrai
« un bonnet pour ne pas scandaliser les dévotes de
« Bordeaux. D'ailleurs, le docteur m'a toujours vue
« en bonnet et il me trouvera plus ressemblante.
« N'êtes-vous pas de mon avis ? »

— Si pareille faveur m'était accordée et qu'il me fût permis de donner mon opinion sur ces graves matières, j'insisterais pour que Madame ne mît pas de bonnet. Les cheveux sont la plus riche parure d'une tête de femme, c'est le plus magnifique ornement du visage, et dentelles et diamants sont peu de chose en comparaison de ces boucles soyeuses qui tombent autour d'un noble front. Les joues, encadrées dans des nattes qui s'arrondissent avec souplesse, doivent à cet accompagnement un éclat sans pareil ; je ne comprends pas que les femmes cherchent d'autres ornements.

« — Nous verrons ce que nous ferons. L'artiste doit
« avoir voix au chapitre. Il dira ce qui convient le
« mieux. Les peintres ont des prédilections pour
« certaines toilettes, ils ne réussissent pas également
« dans le nu et dans les étoffes ; d'ailleurs le rapin
« bordelais n'est peut-être pas très fort. En tous cas,
« cela m'est égal, et la corvée de poser n'en sera pas
« moins grande. »

— Permettez-moi de vous dire, Madame, que je crois peu à cette indifférence en matière de toilette. Une femme qui fait faire son portrait est très intéressée au succès de cette opération, elle tient à se montrer sous l'aspect le plus favorable ; elle sait ce qui lui est le plus avantageux et l'ajustement qu'elle choisira sera certainement celui qui fera le mieux valoir sa beauté, sa physionomie, sa tournure.



« — Mais, docteur, je ne vous dis pas que je reste-
« rai en bonnet de nuit et en camisole, et cependant,
« en toute justice, je devrais conserver pour M. Gintrac
« mon uniforme de malade. Ce portrait fait pour un
« médecin, devrait me représenter en physionomie
« d'hôpital, mais c'est trop peu flatteur, et toute vanité
« à part, je ne tiens pas à faire peur ou pitié. »

— Madame sait bien qu'elle n'inspirera jamais ces deux sentiments. Au reste, la camisole et le bonnet de nuit, disposés convenablement par des mains expertes, pourraient constituer une toilette pleine de charme et de nouveauté. Les femmes qui ont du goût (et quelle femme en manque en pareil cas?), savent tirer parti de tout. Le costume le plus disgracieux offre encore quelques ressources ; les sœurs de charité de saint Vincent-de-Paul, celles à qui leur grande cornette blanche a fait donner le nom *d'hirondelles de carême*, donnent à ce couvre-chef si bizarre une tournure particulière qui démontre que, parmi ces vierges du Seigneur, il y en a qui sont encore femmes, et que le diable n'y perd rien. Les susdites hospitalières sont tenues de se couper les cheveux très souvent, et cependant les ciseaux discrets épargnent, comme par inadvertance, certaines petites mèches qu'on accuse de rebellion et qui sortent impunément d'un côté ou de l'autre, mais toujours de façon à ne pas nuire. La guimpe si rigide qui serre le col, écrase la poitrine et dissimule la taille ; la guimpe elle-même se prête à quelques combinaisons dont on ne la croirait pas capable, et pour un observateur attentif, il est possible de constater l'absence plus ou moins préméditée d'un certain verrou de sûreté qui est une pièce bien essentielle.

« — Qu'est-ce que c'est que ce verrou de sûreté?

« Où avez-vous fait de semblables remarques ? Prenez
« garde à vous ! Je suis grande admiratrice des sœurs
« de saint Vincent-de-Paul; si vous vous avisez de
« les attaquer devant moi, nous nous fâcherons, je
« vous en avertis. Ce sont d'excellentes filles ! »

— Personne n'en est plus convaincu que moi, Madame, j'ai passé bien des années dans les hôpitaux d'Angers et de Paris, j'ai vu ces dames à l'œuvre, c'est vous dire que je leur rends pleine justice. Mais le dévouement aux misères de la pauvre humanité, la charité dans toute sa ferveur, l'humilité dans toute son abnégation la plus profonde, ne parviennent pas à éteindre dans le cœur des femmes un sentiment qui est inhérent à toutes les fibres de ce pauvre cœur. Le goût du bien, l'amour du beau, la prédilection spontanée pour tout ce qui fait que l'on plaît, ce sont là des impulsions aussi secrètes qu'irrésistibles, et les religieuses jeunes s'y laissent aller tout naturellement. Ce fameux verrou de sûreté dont je vous ai parlé tout à l'heure est une grosse épingle qui tient la guimpe close. Placée d'une certaine façon, elle remplit plus ou moins bien son office, elle permet un entrebâillement favorable, et plus d'un œil attentif a tiré bon parti de ces mégardes qui n'étaient toujours pas aussi involontaires qu'on aurait pu le croire.

— « Ah ! docteur, vous êtes un grand éplucheur
« de nonnes, et je crains bien que vous n'ayez sur la
« conscience quelque gros cas réservé. Après tout,
« la cornette et la guimpe, pas plus que le froc et la
« soutane, ne sont des préservatifs absolus contre
« certaines révoltes que l'on voudrait croire impossibles.
« J'ai connu aussi, moi, plusieurs sœurs de la Charité
« et j'ai entendu dire bien des choses sur les voca-
« tions religieuses. La plupart des jeunes filles qui

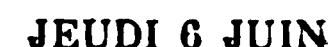


« embrassent la vie des hospitalières, sont peu ca-
« pables de savoir ce qu'elles prennent et ce qu'elles
« quittent. Les unes, assez bien élevées, appartiennent
« à des familles pauvres, à des parents qui ne sont pas
« *bien*, elles ne pensent pas pouvoir se placer dans le
« monde comme elles le voudraient et se font reli-
« gieuses pour ne pas rester ouvrières et pauvres.
« D'autres sont laides et consacrent à Dieu un visage
« dont le monde ne voudrait pas. D'autres ont eu
« quelque grande passion contrariée ou malheureuse,
« quelque amour sans espoir, quelque faiblesse même,
« et elles se hâtent d'ensevelir dans un couvent une
« vie dont les débuts semblent dépourvus d'espérance.
« Quand on est jeune, on croit si facilement à une
« fatalité insurmontable ! L'examen des causes qui
« entraînent ces prises de voiles nous entraînerait
« bien loin, il suffira de dire que les véritables vocations
« sont très rares, et que celles qui sont le plus sincères
« ne sont pas à l'abri du temps, des événements
« et de la réflexion. Et justement parce que les hospi-
« talières restent dans le monde, que les hôpitaux
« où elles passent leur vie sont fréquentés par la
« foule des visiteurs, et qu'elles sont toujours en
« contact avec les médecins qui, comme un certain
« docteur que je ne veux pas nommer, sont fort enclins
« à mal faire, justement à cause de tout cela et par
« d'autres motifs encore dont il est inutile de parler,
« ces pauvres filles s'aperçoivent qu'elles ont trop
« compté sur leur ferveur qui s'affaiblit. Triste dé-
« couverte, en vérité, source de cruels regrets, de
« remords impuissants, et cependant je n'ai jamais
« entendu dire qu'aucune ait failli ouvertement. »

— Je ne dis pas le contraire, Madame, cependant il arrive de temps en temps qu'une religieuse quitte

l'hôpital et sa communauté. Ces démissions plus ou moins connues, se mettent sur le compte de la santé ruinée, de certains différends avec la supérieure, ou avec le directeur, et toujours ces sortes de fuites causent une grande affliction à ces dignes servantes des pauvres. Ces exceptions ne changent rien à la règle et la masse des hospitalières est digne de tous nos respects. Les médecins qui sont les témoins habituels et immédiats de leurs mérites leur rendent pleine justice.

« — Oh! les bons apôtres! et qu'il faut leur savoir gré de cette générosité! J'ai vu la duchesse « d'Abrantès pleurer sa fille entrée chez les Sœurs « grises. Elle était très belle, charmante, et rien n'a « pu la détourner de cette résolution. Depuis, elle a « quitté le couvent, s'est mariée, très mal mariée « même à un homme plus jeune qu'elle. J'ai connu à « Palerme deux sœurs très jolies, bien élevées, appartenant à une famille distinguée : elles ont quitté « le monde pour obéir à une vocation semblable et « se consacrer pour toujours au soulagement des « pauvres malades. C'est vraiment une belle chose et « que l'on rencontre plus fréquemment en France que « partout ailleurs. J'aime beaucoup mieux ces sortes « de religieuses que les communautés cloîtrées, si « nombreuses en Italie et en Espagne. Les hospitalières se rendent utiles et les hôpitaux sont tenus « par elles dans la perfection. En général, je n'aime « pas les moines, mais je comprends les chartreux « les trappistes. Il faut des asiles de ce genre pour « certains esprits. Il y a des douleurs incurables, des « blessures de l'âme que rien ne peut cicatriser. Ces « monastères si sombres sont un argument puissant « contre le suicide, et je les approuve hautement. Je



« visitais un jour le couvent de la Meilleraye; le su-
« périeur m'avait autorisée à adresser la parole aux
« religieux et avait permis à ceux-ci de me répondre.
« J'usai largement de la permission, et ces pauvres
« muets donnèrent à leur langue la clef des champs.
« Je rencontrai là un colonel anglais qui me dit qu'il
« était parfaitement heureux, et vraiment il en avait
« l'air. Il me souhaita de l'être autant que lui dans ce
« monde qu'il a quitté sans regret, et, de fait, je ne
« l'ai pas été beaucoup. Cette sorte de réclusion vo-
« lontaire serait-elle donc de la sagesse, et les trap-
« pistes auraient-ils véritablement choisi le meilleur
« moyen de goûter le bonheur ici-bas? Quand on voit
« ces communautés, cela donne beaucoup à réfléchir.»

— J'espère bien que Madame ne poussera pas plus loin son admiration pour ces infirmeries morales et religieuses. Son jugement est trop ferme pour que je craigne à son égard la contagion de l'exemple. L'ordre de la Trappe, que vous considérez comme un emède au suicide, n'est tout au plus qu'un palliatif insuffisant, et même l'on pourrait dire avec plus d'exactitude que cette vie de privations est un suicide chronique, par voie lente, détournée, et qui n'en conduit pas moins sûrement au résultat final. La mortalité parmi ces moines est considérable; leur régime absurde a une efficacité merveilleuse pour éteindre à la fois les passions, les regrets et la vie. On ne brave pas impunément toutes les règles de l'hygiène; on n'affronte pas sans danger le froid, la faim, l'insomnie; on ne condamne pas au silence les organes de la parole sans nuire aux poumons; en un mot les lugubres inventions de l'abbé de Rancé aboutissent tout simplement à l'extinction des forces vitales. Aussi les religieux

résistent-ils en petit nombre à ces austérités extravagantes.

« — Je crains bien que vous n'ayez raison, docteur,
« et j'ai appris que la psalmodie à haute voix qui ne
« dure pas moins de cinq à six heures par jour, pro-
« duit sur leur poitrine des effets désastreux. Cepen-
« dant, il y a parmi eux des pères qui atteignent un
« âge très avancé. »

— Sans doute, Madame, comme il y a aux Invalides des soldats qui, suivant l'expression consacrée, ont dispersé leur carcasse sur tous les champs de bataille de l'Empire, et qui sont encore debout pour prouver que les balles, les coups de sabre, les misères de la guerre, les excès les plus exorbitants ne suffisent pas pour détruire ces constitutions de bronze. Mais pour une centaine de colosses, il faut compter un million de pauvres diables enterrés à la belle étoile. Les exceptions ne prouvent jamais rien.

« — J'ai visité la grande Chartreuse, près de Pavie,
« en compagnie de ma sœur, la grande duchesse de
« Toscane. Le père Bruno, général de l'ordre, nous
« reçut dans le bâtiment destiné aux étrangers. On
« tolérait encore, il n'y a pas longtemps, la présence
« des dames dans l'intérieur du monastère, mais cer-
« taines promenades sentimentales de femmes plus ou
« moins légitimement mariées avec de beaux messieurs
« ont rendu à l'ancienne consigne toute sa sévérité,
« et ce fut grâce à une faveur spéciale que l'on nous
« permit de voir par une lucarne, toute la communauté
« au réfectoire. Ces physionomies si pâles, si froides,
« me causèrent une sorte de frayeur. Le soir, à minuit,
« à l'aide d'un moyen semblable, je les vis encore au
« chœur; ces voix sépulcrales chantant l'office, ces
« capuchons rabattus, ces grandes robes blanches

« largement drapées dans des stalles noires, tout cela « formait un tableau comme Granet sait si bien les « faire, et qui me donnait un horrible frisson. Vous « aurez beau dire, docteur, ces sortes de couvents « sont une grande et belle institution. Si pareille « chose existait en Angleterre, il y aurait moins de « *spleen*, moins de noyés et de pendus, et les pauvres « martyrs du cœur trouveraient là un refuge contre « le désespoir et ses suites. Que voulez-vous que « deviennent deux amoureux bien épris l'un de l'autre « et que les parents ne veulent pas marier? Evidem- « ment il ne leur reste qu'à mourir ou à se faire « Chartreux. »

— Que ne les marie-t-on bien vite! C'est un sûr moyen de les guérir de cette grande passion qui survit si rarement à la possession de l'objet aimé ! Au reste, les précautions si sévères que l'on croit devoir prendre dans l'intérêt de ces pauvres reclus, prouvent combien peu l'on compte sur la guérison définitive de ces âmes passionnées. Le régime exténuant, l'insomnie, le silence, un travail très fatiguant, une clôture rigoureuse, un isolement glacial, tels sont les moyens curatifs de cette terrible médecine, et souvent la vie est épuisée avant la passion. Figaro, ce grand docteur, professait une doctrine semblable, et son remède, s'il n'emportait pas le mal, emportait au moins le malade.

Mlle Lebeschu qui cherche toujours à placer son mot et qui continue son rôle d'Agnès, demande pourquoi l'on ne laisse pas entrer les femmes dans les couvents de Chartreux et de Trappistes.

— Parce que, Mademoiselle, ces religieux sont condamnés à faire maigre perpétuellement.

« — C'est cela même, dit Madame en riant, et afin



« d'expier les mardi gras qu'ils ont faits dans le « monde, ils renoncent à se décarêmer. C'est œuvre « méritoire, assurément, car pour vous autres hom- « mes, le changement de mets a bien du charme. Au « reste vous irez voir cette belle Chartreuse qui n'est « qu'à quelques lieues de Milan. Vous n'y trouverez « plus de religieux; ils sont dispersés, mais il y a « une église qui est une merveille, un vrai musée. »

En ce moment M. de Mesnard entre chez Mme la duchesse de Berry et la trouvant occupée à copier un manuscrit dont l'écriture très serrée exige à chaque instant l'emploi du lorgnon, il lui reproche de se fatiguer à ce travail inutile. La princesse, sans quitter cette occupation, lui répond que cela l'amuse, et qu'il sait bien, d'ailleurs, que ces notes ont un grand intérêt pour elle. Une discussion paraît devoir s'élever à ce sujet entre ces deux personnages ; je me hâte de prendre congé de Son Altesse Royale et j'ai employé un assez long temps à rédiger cette conversation que j'ai pu reproduire presque textuellement.

Il est arrivé ce matin un notaire de Paris, et le susdit, conjointement avec M. Hennequin, a passé la plus grande partie de la journée avec Mme la duchesse de Berry. Ces deux Messieurs ont dîné avec nous et leur présence nous a valu beaucoup de renseignements utiles. Son Altesse Royale qui n'a donné aucun soin, depuis plus de trois ans, aux affaires de sa famille, se perd à chaque instant dans les difficultés qui naissent de toutes parts, les mineurs, les comptes de tutelle, tout l'embarrasse, et le notaire parisien ajoute : *Elle en verra bien d'autres.*

Cette journée a été extrêmement pénible pour Madame. Les occupations sérieuses ne lui vont pas; elle n'entend rien aux affaires quoi qu'on ait pu dire sur

point, et il lui faut absolument s'en rapporter à des hommes spéciaux dignes de sa confiance. Elle a la plus grande répugnance pour ce genre d'occupations, et elle donnerait volontiers une procuration générale ou autant de blanc-seings qu'on pourrait lui en demander pour terminer d'un seul coup ces arrangements de famille. Mais les gens de loi ne procèdent pas ainsi. Il faut que Madame examine, discute, délibère, juge, prenne un parti, chose délicate et à laquelle elle ne se résout pas volontiers. Il faut, disent ces Messieurs, lui mâcher la besogne, lui expliquer les choses les plus simples, elle n'a pas la plus légère idée des formes légales qui régissent le mariage, qui consacrent les droits des enfants, aussi se perd-elle en objections ou en éclaircissements qui n'aboutissent à rien.

Pendant le dîner, il a été question de la grande affaire de la mort du prince de Condé. M. Hennequin, qui a beaucoup connu M. de Feuchères, dit que cet officier supérieur est un brave militaire, joli homme, généralement aimé et estimé, et dont la conduite, dans certaines circonstances, lui a toujours paru inexplicable. On a voulu faire passer Mme de Feuchères pour une fille naturelle du prince, mais elle est véritablement la fille d'un pauvre pêcheur de l'île de Wight, et cette origine est tellement obscure qu'on n'a pas pu établir bien exactement son véritable nom de famille.

Et cette princesse de bas étage, favorite d'un vieillard, dernier débri d'une race illustre entre toutes, se trouve nantie d'une fortune colossale, quelque chose comme un million de revenu, au grand scandale d'un monde qui tolérait la cause et s'indigne du résultat ! Reste à savoir quel rôle a joué le mari dans cette liaison amoureuse. M. Hennequin dit que M. de Feu-



chères savait les relations du prince avec sa femme, qu'il les souffrait patiemment, et il ajoute que toute la maison du prince est dans cette conviction. Plus tard, le scandale éclata et le mari parut ouvrir les yeux. Il y eut une scène très violente entre les deux rivaux. Après la catastrophe du 27 août 1830, et après la lecture du testament, M. de Feuchères se sépara de sa femme et ne voulut participer en rien à cette fortune si singulièrement acquise. Cette conduite pleine de noblesse d'un mari outragé forme un contraste inexplicable avec l'espèce de tolérance ou tout au moins de résignation muette remarquée pendant la vie du prince, et de là, cette divergence extrême d'opinions sur le compte de M. de Feuchères.

M. Hennequin dit qu'il est resté dans le doute sur les causes de la mort du prince de Condé. La famille de Rohan a voulu établir qu'il y avait eu meurtre et non pas suicide, mais il règne dans cette affaire une obscurité que les enquêtes les plus sévères n'ont pu détruire, et désormais la notoriété publique semble acquise a l'opinion de la mort volontaire. Le prince n'a pas voulu subir un nouvel exil. Il a assisté à l'intronisation d'un nouveau roi, il a pensé que c'en était fait à tout jamais de la branche aînée, et que ces funérailles de sa famille ne laissaient plus d'espoir pour une restauration nouvelle; il a compris que l'avènement d'un nouveau principe, la souveraineté du peuple, excluait à tout jamais du trône ceux qui ne l'occupaient qu'en vertu du droit divin, et ces motifs, assurément d'une haute gravité, ont amené l'acte désespéré du château de Saint-Leu. Étrange destinée! Le duc d'Enghien fusillé dans les fossés de Vincennes, son père trouvé pendu à la patte d'une espagnolette dans sa chambre à coucher, ces deux derniers membres de la famille

du grand Condé mourant d'une manière aussi déplorable, il y a là de quoi dire avec Bossuet : *Intelligite, ô reges, erudimini qui judicatis terram!*

M. Hennequin nous a beaucoup intéressés dans le récit d'une foule d'incidents de cette grande affaire. Il a eu souvent l'occasion de parler du roi, et il l'a fait en fort bons termes. Il dit avoir eu l'honneur d'être son conseil dans l'affaire Julien, du Palais-Royal, et il reconnait que dans toutes les relations qu'il a eues avec Sa Majesté, il a pu voir que le roi était homme de cœur et d'esprit, d'une intelligence vive, étendue, d'une politesse exquise et d'une amabilité parfaite. Dans ce procès qui a fait tant de bruit, maître Tripier, aujourd'hui pair de France, plaidait pour la partie adverse, et ce célèbre légiste maltraita beaucoup son noble adversaire. Le roi n'a pas de rancune, car plus tard, M. Tripier fut appelé par lui à faire partie de son conseil privé.

Je ne saurais dire à quel propos la folie et les fous se trouvèrent sur le tapis, comment il fut question de leur influence sur les affaires les plus graves. Quoi qu'il en soit, ce thème fournit à M. Hennequin l'occasion de réflexions assez piquantes. Ce sont les fous qui gouvernent, s'écrie-t-il avec gaieté, voyez plutôt la Cour royale de Paris. Monsieur le premier président est certainement toqué (avec ou sans calembourg), M. de L*** et quelques autres conseillers également timbrés sont les meneurs de la grave Compagnie; leur persévérance, leur ardeur les rendent maîtres de toutes les positions ; ils ne laissent pas de trêve aux opposants, et pour avoir la paix, beaucoup de bons esprits se laissent conduire. Tous les hommes auxquels l'on reconnaît du génie sont un peu tous excentriques, suivant l'expression anglaise, et cette condition des

âmes les plus élevées, de celles en qui l'on aperçoit le mieux la trace du sceau divin, indique assez bien que l'homme a le péché originel, que sa nature est périssable, et que les plus brillantes qualités de l'intelligence ne le dispensent pas de la loi commune. Colosses aux pieds d'argile, les plus sublimes inventeurs ont payé un large tribut aux misères de la vie; il semble que quelques-uns d'entre eux ont été destinés à nous montrer la déplorable infirmité de notre nature. Le Tasse, Camoëns, Milton et bien d'autres ont réuni aux dons les plus brillants de l'esprit créateur des faiblesses morales que l'on croirait incompatibles, et cette association du bien et du mal est une rude leçon donnée à notre orgueil. Voltaire est loin de la folie, il n'a que de l'esprit. Les hommes qui cherchent du nouveau et qui, à force de patience, parviennent à en trouver, ceux qui pensent toujours à une seule et même chose, et qui découvrent les lois du monde physique ou moral, ceux-là qui se concentrent tout entiers dans des contemplations abstraites, oublient les détails de la vie ordinaire, laissent leurs organes dans une inertie complète et qui les rend impropres au service de l'intelligence. De là, ces maladresses radicales, ces distractions bizarres, ces méprises inconcevables, et le public qui s'en moque est tout prêt à décerner un brevet d'imbécillité à des âmes d'élites qui ne savent pas descendre à ces soins vulgaires.

M. Hennequin a été fort spirituel dans cette boutade. On aurait pu croire qu'il soutenait sa cause, qu'il plaidait pour lui-même, mais il m'a paru entièrement épourvu de cette vanité. Il parle de lui avec une bonhomie naïve qui n'est pas sans charme, il cite ses défaites aussi volontiers que ses triomphes, et son moi ne tient pas trop de place. Il nous a raconté le procè



des demoiselles Duguigny, de Nantes. C'est lui qui était le défenseur de ces ardentes légitimistes, et il obtint un acquittement en ne plaidant que la partie sentimentale de l'affaire. Il évoqua les souvenirs du procès de Lavalette, il s'adressa aux cœurs des jurés (Mlle Lebeschu s'obstine à dire des jurys) et ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Je crois en effet que, dans des circonstances de ce genre, il doit émouvoir son auditoire et déployer une verve irrésistible. Il y a beaucoup du comédien dans l'avocat, et réciproquement.

A huit heures, nous étions M. Deneux et moi, en grande conférence médicale sur plusieurs points fort délicats, et Mme la duchesse de Berry qui s'est couchée plus tôt que de coutume se plaignait de ses forces défaillantes. Au milieu de cette consultation, M. le Gouverneur se fait annoncer, et il vient communiquer à Mme la duchesse de Berry le programme de la journée d'embarquement. La chose est définitivement arrêtée; ce sera le 8, dans la matinée, et la certitude de toucher enfin au moment suprême de la liberté tant désirée, ne paraît pas causer à la princesse la moindre émotion nouvelle. Nous nous attendions à un élan de joie, à quelques mots partant du fond de l'âme, mais il n'y a rien eu de semblable. Le cœur humain est ainsi fait, toute son énergie s'épuise à désirer un bonheur difficile, et quand il arrive, l'indifférence l'accueille. Notre folie ne vit que dans l'avenir et la réalité cesse de nous plaire.

Suivant le fameux programme, la nourrice et l'enfant doivent marcher immédiatement après Mme la duchesse de Berry. Ce point a paru contrarier la princesse; elle a témoigné le désir de faire s'embarquer la nourrice quelques instants avant elle, mais M. Bu-



geaud a dit que cela était impossible. Il y a eu sur ce point une discussion assez chaude. M. Deneux a essayé quelques arguments médicaux en faveur du projet de Son Altesse Royale, mais sans succès. Le cher confrère qui désirait mon appui dans cette circonstance, m'a interpellé directement, mais j'ai répondu que ne je voyais en tout ceci aucune question médicale à résoudre, qu'il ne s'agissait évidemment que d'une mesure d'ordre et de police, et que je ne pouvais intervenir.

En voilà assez. J'ai, moi aussi, des préparatifs de départ à terminer, des affaires à mettre en ordre, et j'ai tant écrit aujourd'hui que je ne sais s'il me restera la force de tenir ma plume plus longtemps. Adieu donc, Madame, tâchez de bien dormir et faites en sorte d'oublier les ennuis de Blaye. Qui sait si vous ne regretterez pas un jour ce donjon que vous avez tant maudit !

Vendredi 7 juin.

Voici l'emploi de cette dernière journée de captivité. Ce matin, à huit heures, j'ai conduit auprès de Mme la duchesse de Berry le peintre de Bordeaux arrivé hier soir à Blaye. L'artiste a tout disposé dans le salon pour copier son modèle le plus promptement possible ; sa toile est préparée, le fond est presque fait et grâce à ces précautions, ce travail sera bientôt terminé.

Nous trouvons Madame debout ; elle est levée depuis longtemps, elle est dans une agitation perpétuelle, ouvre ses tiroirs, lit et déchire une foule de papiers et brûle le tout avec le plus grand soin. Mlle Lebeschu

l'assiste dans cette œuvre de destruction et elle poursuit de sa recherche attentive jusqu'aux plus minces fragments des écrits de sa royale maîtresse. Madame conserve beaucoup de lettres, de mémoires, de notes qu'elle entasse dans des cartons ; elle a même plusieurs registres qui contiennent la copie de ses lettres d'affaires.

— Madame prend en ce moment des précautions bien sévères contre la curiosité des personnes qui resteront ici après nous. Comme on va fureter dans les petits coins ! Comme on désirera trouver quelques débris des choses qui vous ont appartenu !

— « Oh ! les curieux seront désappointés. Je ne « veux pas laisser le moindre brimborion qui puisse « favoriser le commerce des autographes ; je vous « promets que je ferai chambre nette. Heureux ceux « qui ont assez de mémoire pour se passer de tant « d'écritures. Je n'ai pas trop à me plaindre de ce « côté, mais cependant il y a dans ma position tant de « choses importantes, que je suis bien obligée de « recourir à ma plume, et cela est fâcheux, car des « papiers sérieux peuvent être perdus et leur publica- « tion aurait une foule d'inconvénients. Il faut prendre « des précautions minutieuses, ce qui ne suffit pas « toujours. »

— Mais, Madame, il faudrait adopter un chiffre secret afin de dérouter les curieux indiscrets, ou bien recourir à quelques préparations chimiques capables de dérober l'écriture aux regard des inspecteurs incommodes ; c'est un moyen classique.

— « Dites donc que c'est puéril, absurde. Vous avez « ici, dans la citadelle, un monsieur qui est chargé du « département des petites bouteilles pleines de drogues « abominables pour découvrir les encres sympathiques,

« le suc de citron, le jus d'oignon et autres belles
« inventions à l'usage des écoliers amoureux. J'ai
« reçu une foule de lettres bariolées de toutes les cou-
« leurs de l'arc-en-ciel et je vous demande si l'ins-
« pecteur des correspondances a découvert la moindre
« chose. Il faudrait être stupide pour se laisser prendre
« à ces pièges grossiers. Les chiffres si souvent
« employés autrefois par les conspirateurs et les
« diplomates sont usés ; un chef-d'œuvre dans ce
« genre de rébus ne résisterait pas une heure
« aux recherches de certains habitués. Quelques amis
« dévoués, de la prudence, et un bon secrétaire, cela
« suffit pour dérober aux curieux un commerce de
« lettres qui, dans certains cas, est absolument indis-
« pensable. »

En disant ces mots, Madame ouvre la plupart des tiroirs de son secrétaire, elle en tire des lettres nombreuses, réunies en petits paquets et les renferme dans une cassette en palissandre dont elle garde la clef.

— Voilà un meuble que les amateurs se disputeront dès que l'on saura qu'il a appartenu à Votre Altesse Royale, que vous avez écrit chaque jour sur cette tablette, que vous avez caché beaucoup de lettres dans ces petits tiroirs ; on s'imaginera qu'il y a un secret sous ces planches de bois de rose et de citronnier, on aura l'espoir d'y trouver quelques traces de votre main ou de votre plume, et cette relique mise à l'enchère sera vendue au poids de l'or.

« — Eh bien, docteur, c'est ce qui vous trompe, ce
« secrétaire qui m'a rendu tant de services, ne sera
« pas mis à l'encan. M. l'économe de la prison n'aura
« pas la peine de vendre cette dépouille, et la raison
« c'est que j'ai l'intention de vous l'offrir. J'espère
« que vous voudrez bien l'accepter comme un souvenir

« d'une pauvre femme qui, dans son malheur, a eu « beaucoup à se louer de vos bons soins. Je ne suis « malheureusement pas en position de vous offrir une « récompense proportionnée à vos services, je n'ai « plus de fortune, et mon avenir, sous ce rapport, est « loin de m'offrir de la sécurité. Mais vous connaissez « ma situation, vous la comprenez, et vous recevrez « ce petit cadeau comme un témoignage de ma recon- « naissance, et surtout de ma confiance en vous. Ce « sera emballé convenablement, et j'espère que vous « le trouverez dans votre cabinet lors de votre retour « à Paris. »

Je n'étais pas préparé le moins du monde à cette petite scène, qui a pris insensiblement un certain caractère de douce bienveillance et d'émotion amicale. J'ai remercié la princesse avec effusion; j'ai très bien apprécié ce qu'il y avait de délicat dans ce don d'un objet qui lui avait appartenu d'une façon aussi particulière, et j'ai été charmé du fond non moins que de la forme. Dans ma position auprès de Mme la duchesse de Berry, il y a bien des choses que je n'aurais pu accepter; mais un présent de ce genre et fait dans de telles circonstances, m'a causé un vif plaisir, et je l'ai témoigné à Madame. J'ajoute que c'est le seul cadeau de ce genre qu'elle ait fait à Blaye; cette distinction m'a causé une satisfaction profonde.

Tout en devisant ainsi, nous avions oublié le peintre, qui préparait sa palette et attendait la princesse dans le salon. Le temps pressait; le notaire et M. Hennequin réclamaient encore trois ou quatre heures de conférence indispensable, et la journée semblait ne pas devoir suffire aux exigences des affaires en retard.

Madame s'était habillée, et la grande affaire de la

coiffure s'agitait entre nous, lorsque Mlle Lebeschu, qui avait mis tous ses soins à bien coiffer Madame, insista vivement pour qu'il ne fût pas question de bonnet. Le cas en litige fut soumis au jugement de l'artiste; celui-ci ayant supplié Mme la duchesse de Berry de poser tête nue, la chose fut enfin décidée. Je crois que c'était fort du goût de Son Altesse Royale, et qu'elle s'est tout doucement résignée à faire une chose qui lui convenait.

Madame s'est alors assise dans un fauteuil et le peintre s'est mis à l'œuvre. Le modèle pose de trois quarts, et même un peu plus, et, après une heure de travail, la tête est à peu près terminée. Les masses principales des accessoires sont seulement indiquées; mais le visage est dessiné avec soin ; les traits principaux, ceux qui caractérisent la physionomie spéciale de Son Altesse Royale, sont tracés d'une main assez ferme, et la ressemblance est saisie avec esprit. La position choisie dissimule adroitement cet œil dévié en haut et en dehors; le calme de la figure permet à la bouche un repos qui lui est très favorable; mais cet air sérieux, si peu habituel chez la princesse, ôte à l'expression la plus grande partie de son charme.

La séance n'a pas duré plus d'une heure. Mme d'Hautefort et M. de Mesnard, qui ont examiné le portrait, en ont paru très satisfaits. Les deux femmes de chambre et la nourrice sont dans l'admiration, et l'on prétend même que la petite Anna a souri à cette image de sa mère. M. Deneux proteste contre cette invention. Quoi qu'il en soit, M. Gintrac sera heureux de cette faveur si gracieusement accordée. Le portrait sera achevé à Bordeaux, et je ne doute pas qu'il n'ait du succès.

Le bateau à vapeur nous amène M. Gintrac qui



vient prendre congé de Mme la duchesse de Berry et rédiger avec nous l'espèce de certificat attestant que notre Royale malade peut supporter le voyage. Le prince et la princesse de Bauffremont, M. de Gourgues, M. de Barbançois et quelques autres personnages sont également arrivés à Blaye et ont été reçus par la princesse. M. de Saint-Arnaud, l'aide de camp du général Bugeaud, a été occupé pendant une partie de la journée à conduire les visiteurs, à demander à Madame si elle veut accorder l'honneur d'une audience à M. le comte de *** ou à M. le marquis de ***, et la citadelle, si tranquille ces jours passés, si solitaire, ressemble aujourd'hui à la rue Saint-Honoré. On va, on vient; le cerbère de la porte Dauphine ne sait à qui entendre; les sentinelles du pavillon s'embrouillent dans leurs consignes; le commandant Delord perd la tête; il s'emporte, il craint que la prisonnière ne disparaisse au milieu de ce flot de curieux, et pour prévenir pareille mésaventure, il prend le parti de faire la garde lui-même, de s'installer aux environs de la sortie principale et de veiller à ce que la princesse ne trompe pas la vigilance de ses subordonnés. Jamais geôlier ne montra plus de défiance.

M. Deneux, M. Gintrac et moi nous avons fait une dernière visite officielle à Mme la duchesse de Berry. Nous avons déclaré, dans une pièce authentique, que Son Altesse Royale, ainsi que son enfant, se portent bien et sont en état de supporter la traversée de France en Sicile. Cet écrit, fait dans les formes voulues, a été remis au gouverneur et envoyé aussitôt à M. le président du conseil des ministres. Ainsi le programme imposé par M. le comte d'Argout est rempli dans toute sa teneur, et cette grande affaire, qui a soulevé de

prime abord un si violent orage, s'est terminée sans coup férir.

M. Gintrac a été frappé des changements favorables qui sont survenus depuis peu dans la situation physique de Mme la duchesse de Berry. Il est enchanté du portrait et témoigne très vivement à Son Altesse Royale sa profonde reconnaissance pour une faveur si précieuse. Tout le monde complimente Madame sur sa bonne mine, sur son embonpoint qui revient, sur sa fraîcheur renaissante, et nos éloges qui sont unanimes lui font plaisir.

« — Je suis moins maigre, je le crois ; Mme Hansler « me le dit aussi et elle peut le savoir. Mais vous savez « que la captivité et l'ennui produisent cet effet. C'est « de la graisse de prison, de la mauvaise graisse, je « vous l'assure ; je suis bouffie par suite du défaut « d'air et d'exercice. Au reste, tous les habitants de « la citadelle ont fait comme moi. Vous, monsieur « Ménière, vous avez beaucoup engraissé et M. Deneux « lui-même se gâte la taille. L'oisiveté est la « mère de l'embonpoint. Nous sommes ici comme les « canards et les oies de Strasbourg. Le physique est « bien soigné et l'on ne peut mourir que d'ennui. Dieu « merci, nous allons sortir de cage et vivre autrement « que des poulets en mue. »

Notre opération médicale s'est faite au milieu des conférences de Madame avec l'avocat et le notaire. Ces messieurs rédigent des écrits que la princesse lit pour la forme et signe de confiance, car, disent les gens de loi, il est impossible qu'elle puisse y rien comprendre. Les visiteurs, qui affluent, sont reçus lestement dans le salon, pendant que, dans la chambre à coucher, l'on charge d'écriture de nombreuses feuilles de papier timbré ; à chaque instant, M. Hennequin

vient prier Son Altesse Royale de donner sa signature, et alors elle quitte les personnes en audience auprès d'elle, disparaît et revient bientôt pour continuer les mêmes allures. M. et Mme de Bauffremont s'installent en ville jusqu'à demain. M. de Mesnard est d'une humeur de dogue ; il voudrait que la princesse ne reçût personne et que la nourrice restât dans sa chambre. Mais celle-ci, qui n'y entend pas malice, se promène dans l'appartement avec son nourrisson, toute prête à faire les honneurs de sa petite Anna dont elle est fière, et bien persuadée que tout le monde doit partager son légitime orgueil. Elle a dû cependant s'apercevoir, à plusieurs reprises, que certaines personnes ne témoignaient pas un bien vif enthousiasme pour cette jeune princesse en maillot, mais elle s'inquiète peu de cette froideur et ne cherche pas à en comprendre les motifs.

Ce soir, je ne sais à quelle occasion, j'ai revu la princesse, qui est exténuée de fatigue. M. de Mesnard se moque un peu des interminables préparatifs de ce voyage ; il prétend que demain, à l'heure de l'embarquement, il y aura encore beaucoup de choses oubliées, de paquets à ficeler, de boîtes à fermer, et je me permets de faire chorus avec le comte.

« — Mais songez donc, docteur, que je suis ici « depuis un siècle, que j'ai une multitude d'affaires « à régler, une nombreuse garde-robe à emballer, et « je ne veux rien laisser dans cette prison qui m'ait « appartenu. Que ne puis-je, avant de partir, démolir « ce château de malheur et emporter avec moi la cer- « titude que personne n'y sera enfermé! A propos, l'on « dit que les ministres qui sont à Ham doivent être « transportés ici. »

— Je l'ignore, Madame, mais, en tous cas, je crois

que ces messieurs gagneraient au change. Je doute que le ciel de la Picardie vaille celui de la Gironde.

« — Si je savais qu'ils dussent me remplacer dans « cet affreux séjour, j'écrirais sur la muraille de ma « chambre :

Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate !

— L'inscription me paraît un peu lugubre, et, comme palliatif, Madame devrait mettre, au-dessous de sa signature, la date de son départ pour Palerme. Le fameux vers du Dante ne convient qu'à l'enfer, pour qui il a été créé. Partout ailleurs, l'espérance a une petite place, et le 8 juin prouvera que, si on entre à Blaye, on peut aussi en sortir.

« — Oui, mais à quel prix ? Combien de tourments « n'ai-je pas endurés et que le jour de la délivrance « s'est fait attendre ! On ne saura jamais tout ce que « j'ai souffert et combien de fois le désespoir s'est « emparé de moi. La prison, la maladie, la trahison, « les tortures, je ne sais pas comment j'ai pu résister « à tout cela. Une femme, moi, outragée, écrasée sous « un pouvoir inhumain ; allez, docteur, je ne suis pas « méchante, mais on le deviendrait à moins et j'ai « compris le charme de la vengeance. »

— Je ne suis pas assez bon chrétien pour vous faire un crime de ce sentiment si féminin ; mais, plus tard, quand le temps qui calme nos passions, aura refroidi ces bouillons d'une colère presque légitime, vous apprécierez autrement la plupart des faits qui vous ont tant irritée, et un généreux pardon viendra clore ce drame.

« — Moi, pardonner à ceux qui m'ont trahie, à « ceux qui m'ont emprisonnée..... jamais ! »

— Ce *jamais* est de la même école que le fameux

vers du Dante. Non, Madame, vous ne conserverez pas toujours ces sentiments si exaltés, ces décisions suprêmes qui n'appartiennent pas à nos cœurs si changeants, si mobiles. Réfléchissez-y, Madame, et vous reconnaîtrez qu'en entrant ici vous n'avez jamais perdu l'espoir d'en sortir. Vous saviez très bien que l'on ne pouvait ni ne voulait vous garder longtemps. Une circonstance particulière a rendu votre captivité plus longue, mais votre mise en liberté devait arriver immédiatement après la clôture de cette affaire, et si nous avons attendu si longtemps votre délivrance, ce n'est la faute de personne. Ainsi donc, Madame, la duchesse de Berry n'avait rien à craindre pour l'avenir, et les portes de Blaye tendaient à s'ouvrir d'elles-mêmes. Mais les prisonniers de Ham sont de vrais prisonniers, sous un acte d'écrou, en vertu d'un jugement sans appel, tandis que vous, Madame, vous avez été mise ici seulement en dépôt, provisoirement, par mesure de sûreté, par raison d'État, de haute politique, pour empêcher votre parti de poursuivre sa levée de boucliers et pour étouffer l'insurrection de la Vendée. Cela fait, vous êtes devenue libre.

« — Grand merci, Monseigneur, je ne vous savais « pas si fort en politique, et je vois que si vous n'en « parlez pas souvent, vous n'en pensez pas moins ! »

— Oh ! je ne m'en occupe plus depuis que les femmes s'en mêlent.

« — Bien obligée, mais je ne prends pas cela pour « moi. Vous aurez beau prêcher la résignation, la « raison pure, je vous préviens que je n'entends pas « de cette oreille. Je garde mes rancunes, mes haines, « et puissé-je être un jour en état de me venger ! Il y a « des choses qu'une femme ne pardonne pas. Ajoutez « à ce titre celui d'Italienne, de Napolitaine et vous

« comprendrez tout ce qui fermente au fond de mon « cœur. »

— Madame veut se faire plus méchante qu'elle ne l'est réellement. J'ai déjà vu si souvent ce grand courroux céder la place à une bonté charmante, que je ne puis croire à cette persévérance dans de telles résolutions ; les femmes ne sont pas faites pour haïr. Et puis, il y a là, près de nous, un petit ange qui jettera une teinte rose sur ces tristes souvenirs. Votre chère Anna a illuminé votre prison d'un clair rayon de ses yeux bleus, et quand, plus tard, elle vous parlera du lieu de sa naissance, vous ne pourrez plus maudire le berceau de cette fille chérie.

« — Vous arrangez tout cela à merveille, vous « vous faites agneau, colombe, lapin blanc, pour me « taquiner, parce que vous me voyez lionne ou furie. « Vous sentez que j'ai raison d'être en colère, mais « vous prenez le beau rôle, vous faites de la rhétori- « que, vous me sermonnez mieux que ne le ferait l'abbé « Sabatier, mon aumônier maritime, mais je vous « avertis que c'est peine perdue. Vous n'éteindrez pas « ce feu qui me dévore, je conserverai intact en mon « cœur ce dépôt de haine que j'ai amassée ici, et, tôt « ou tard, l'explosion aura lieu. Vous faites le bon « apôtre, mais si vous étiez à ma place, je vous jure « que vous laisseriez là ces beaux arguments de pré- « dicateur. Je veux être méchante, je le serai, et fasse « le ciel que je puisse l'être beaucoup. »

Comme on le voit, cette journée a été bien remplie. J'ai écrit à M. le comte d'Argout mon dernier rapport, et j'ai pris congé de ce personnage. Il y a branle-bas général dans la citadelle, chacun s'agite dans sa sphère ; la ville de Blaye n'est pas moins en mouvement que nous, et ses auberges, hôtels et maisons par-

ticulières regorgent de curieux qui affluent de toutes parts.

M. le général Bugeaud et les autorités civiles et militaires de la localité ont de longues conférences pour régler tout le cérémonial d'embarquement. Un commissaire de marine a fait disposer les canots destinés à nous transporter à bord du bateau à vapeur qui descendra la Gironde jusqu'au point ou l'*Agathe* est à l'ancre. Le commandant Mollier qui a terminé sa mission, prépare tout à bord de la *Capricieuse* pour quitter la station et reprendre la mer. Tout le monde semble heureux de cette agitation dernière, on va changer de place, ouvrir un nouveau chapitre de la vie future, et cette perspective nous plaît à tous. Mme la duchesse de Berry, à en juger sur les apparences, est la personne à qui cet événement semble causer le moins de joie.

De son côté, M. Bugeaud tout en se préparant à accomplir cette dernière phase de sa mission si délicate, ne se dissimulé pas les ennuis qui l'attendent; il prévoit des inconvénients qu'il s'exagère peut-être, et cette perspective l'attriste. Je crains bien que ses pressentiments ne soient trop fondés. Un capitaine de vaisseau est toujours le maître sur son bâtiment et l'officier général, embarqué comme passager, n'y joue jamais qu'un rôle secondaire. Il est possible qu'il survienne quelques difficutés entre ces deux personnages. Et Mlle la duchesse de Berry, comment sera-t-elle pour M. Bugeaud? Il y a des éléments de discorde, et une fois en mer, toutes les tempêtes n'agiteront pas seulement l'océan.

Une péniche est descendue ce soir, emportant au *Richard* nos malles et porte-manteaux, et le bateau à vapeur qui doit nous conduire vers l'embouchure de la

Gironde, arrivera cette nuit au port de Blaye. Ainsi, tout s'apprête pour ce grand jour, et le prochain soleil verra la princesse quitter pour jamais cette vieille forteresse que tant d'événements viennent de tirer de son obscurité. Adieu donc, remparts et canons, bastions et courtines, adieu chers officiers du 64ᵉ, mes aimables compagnons de plaisirs et d'ennuis ! Le temps passé dans ces murs noircis m'a semblé court, et plus d'une fois je me rappellerai ces heures si joyeusement envolées.

Mais, hâtons-nous de dormir. La nuit s'avance, et les tambours qui batteront la Diane demain matin abrègeront toujours assez mon sommeil.

Samedi 8 juin.

Voici un nouveau chapitre de cette histoire. Mᵐᵉ la duchesse de Berry hors de ces murailles, à l'abri des prescriptions du Ministre de l'Intérieur, ne relevant plus directement de M. le général Bugeaud, va probablement se montrer sous un jour nouveau, prendre de nouvelles allures, et très probablement aussi ses rapports avec tout son entourage vont subir des changements notables. Voyons, examinons, tenons-nous sur nos gardes. On oublie bien vite ceux dont on n'a plus besoin. Je suis bien décidé à me tenir à l'écart, à laisser la princesse venir jusqu'à moi, si cela lui convient ; moi aussi je lui rends sa liberté, et tout en restant à sa disposition, le cas échéant, j'attendrai que l'on m'appelle.

Je me suis levé avec le jour, j'ai voulu parcourir encore une fois cette citadelle que je sais par cœur, dire un dernier adieu à une foule de lieux, de choses

et de gens parmi lesquels je vis depuis près de quatre mois ; cette visite générale m'a prouvé que je laissais ici des amis dont le souvenir me sera cher Il y a, parmi nos officiers du 64e, plusieurs hommes que je ne quitterai pas sans regret ; les charmantes perspectives d'un voyage en Italie ne m'empêchent pas de sentir l'amertume de cette séparation.

Un dernier déjeuner nous a réunis à la table du général Bugeaud, et tout s'est fort bien passé entre les nombreux convives. La clôture définitive de notre grande affaire a rapproché des individus qui ne sympathisaient guère, on a porté des santés réciproques et réconciliantes, on a échangé des poignées de mains, enfin, tout le monde a paru content.

Je n'ai vu qu'un instant Mme la duchesse de Berry, qui m'a paru encore plus soucieuse qu'hier. Mlle Lebeschu pleurait tout de bon, Mme Hansler avait les yeux fort rouges ; Mme d'Hautefort, qui se dispose à nous accompagner jusqu'au vaisseau, pousse des hélas! dont je ne comprends pas la cause. M. de Mesnard parfaitement calme, dirige les dernières dispositions du départ. Quant à M. Deneux, perdu dans l'arrangement de ses bagages, il s'abandonne aux soins de son domestique qui, fort heureusement, va voyager avec nous.

Enfin, à neuf heures trois quarts, Mme la duchesse de Berry, appuyée sur le bras du général Bugeaud, sort de l'enceinte réservée du pavillon qu'elle occupait. Sa suite forme cortège dans la grande rue qui va de la palissade à la porte Dauphine. La princesse franchit le pont-levis d'un pas incertain et presque chancelant. Voici l'ordre dans lequel nous marchons?

A la suite de Son Altesse Royale, conduite par M. le gouverneur et à huit ou dix pas de distance, vient la

nourrice portant entre ses bras la petite Anna. Un peu après et de façon à laisser ces deux groupes en évidence, Mme d'Hautefort s'avance appuyée sur le bras de M. le comte de Mesnard. L'aide de camp du gouverneur M. de Saint-Arnaud et moi, nous suivons ce troisième groupe en conservant à peu près les mêmes distances. M. Deneux nous suit, donnant le bras à Mlle Lebeschu, puis vient le commissaire civil, M. Ollivier Dufresne, soutenant Mme Hansler. Les domestiques, chargés de sacs de nuit et de porte-manteaux, ferment la marche, et tout le cortège va lentement.

Après avoir franchi le pont-levis, Mme la duchesse de Berry arrive à l'avant-poste, où se trouve un groupe composé de Mme Bugeaud et de ses deux filles, d'une sœur du général et de quelques autres dames. La princesse s'arrête, quitte le bras du gouverneur et s'approchant des dames, elle embrasse à plusieurs reprises les deux jeunes filles, prend la main de leur mère et lui dit avec une bienveillance marquée :

« — Je suis bien fâchée, madame, de vous enlever
« votre mari, j'espère que ce ne sera pas p r long-
« temps et qu'il vous reviendra bientôt sain et sauf,
« pour ne plus vous quitter. »

Mme Bugeaud et les autres personnes qui l'accompagnent, saluent Son Altesse Royale et lui souhaitent un bon voyage. Cette petite scène a été tout à la fois vive et douce. Les femmes des officiers de la garnison, ainsi que celles dont les maris appartiennent aux autorités de la ville, avaient pris place sur les côtes des glacis qui bordent ce chemin fortifié, et la princesse, dans ce court trajet, a été saluée par une foule nombreuse et choisie. Elle a répondu à ces politesses avec un embarras assez marqué. Enfin, Madame a franchi cette dernière porte, et elle s'est

trouvée alors entre deux lignes de soldats du 64ᵉ qui s'étendaient de ce point jusqu'au lieu de l'embarquement. Derrière ces deux cordons de troupes, la foule se pressait compacte. Je n'ai pas entendu un seul cri, un seul mot, rien qui pût sembler une insulte au malheur, un encouragement à la femme faible, un défi de l'esprit de parti au nom de l'héroïne abattue. J'ai vu beaucoup d'hommes se découvrir, saluer profondément et partout se décelait le sentiment d'une pitié douce et bienveillante.

Au moment où le cortège se trouvait engagé entre cette double haie de soldats, la mère de la nourrice, se glissant tout à coup au milieu de nous, se précipite sur sa fille, la serre dans ses bras, la couvre de baisers et de larmes, sanglote et menace de se trouver mal. Quelques agents mettent fin tout doucement à cette scène sentimentale; la vieille mère est reconduite à sa place et nous nous acheminons tous vers l'embarcadère.

En tête du petit pont jeté sur le ruisseau qui sépare la forteresse de la ville, nous trouvons une commission composée de M. le sous-préfet, du maire de Blaye, du président du tribunal civil, du juge de paix, et de quelques autres membres de la municipalité. Ces messieurs arrêtent la nourrice, constatent l'identité de la petite fille et saluent Mᵐᵉ la duchesse de Berry qui s'était retournée vivement vers eux pour voir ce qui se passait dans cette circonstance.

J'ai dit ailleurs que le petit ruisseau qui tombe dans le fleuve, et dont l'embouchure creusée et agrandie par les mouvements considérables de la marée constitue le port de Blaye, est ordinairement encombré de barques de pêcheurs, de bateaux destinés au cabotage et autres embarcations de petit volume. Depuis quel-

ques jours on avait procédé au déménagement de cette marine, et le lit du ruisseau était libre. Sur ses deux rives s'étendait un double cordon de militaires, l'un fourni par la garde nationale de la ville, l'autre appartenant au 64e régiment, en garnison dans le fort.

Le moment choisi pour l'embarquement est celui où l'eau atteint son plus haut point d'ascension. On a placé un petit escalier sur la berge, Madame appuyée sur le bras du général Bugeaud, descend cinq ou six marches et va s'asseoir à l'arrière d'un grand canot qui lui est spécialement destiné. La barre du gouvernail de cette embarcation est tenue par M. Mollier, commandant de la *Capricieuse*. Le général Bugeaud se place auprès de Mme la duchesse de Berry et la nourrice, tenant la petite Anna entre ses bras, va s'asseoir sur un banc vis-à-vis de la princesse. Les huit rameurs qui se tenaient debout, la rame à la main, reçoivent le signal du commandant et bientôt le canot s'élance vers la Gironde. Au moment du départ, les deux lignes de soldats qui bordent le ruisseau présentent les armes, et Mme la duchesse de Berry a quitté le sol de la France. En cet instant solennel, les nombreux spectateurs ont gardé un profond silence.

Pendant que le canot de Son Altesse Royale s'éloigne rapidement, un second canot vient se placer au bas de l'escalier, et aussitôt, Mme d'Hautefort, M. de Mesnard, M. Deneux, M. de Saint-Arnaud et moi, nous prenons place dans cette embarcation qui vole sur les traces de la première. Quelques minutes de navigation ont suffi pour nous conduire le long du bord d'un grand bateau à vapeur qui stationne dans la passe principale du fleuve. A dix heures précises, Mme la duchesse de Berry monte sur ce bateau, où elle est reçue au haut de l'échelle par M. le comte et Mme la comtesse de



Dampierre, accompagnés de deux de leurs enfants, une jeune personne de 15 ans, jolie comme un ange, et un jeune garçon un peu moins âgé. Je trouve encore sur le pont un fils de M. de Mesnard, grand et mince, d'un blond pâle et peu capable, du moins sous ce rapport de justifier l'orgueil paternel; un M. de Calvimont, rédacteur du *Revenant*, journal ultra-légitimiste, et enfin M. de Barbançois, ancien sous-gouverneur du duc de Bordeaux. On me dit que ce monsieur va se rendre directement à Prague; il est chargé de lettres de Mme la duchesse de Berry pour la famille exilée. La princesse lui adresse souvent la parole, elle paraît lui confier des recommandations pressantes, et dans ce moment elle ne donne aucune attention à son nombreux entourage.

Plusieurs autres canots transportent à bord les femmes de chambre, les domestiques et une masse de bagages. Nous voyons arriver successivement les officiers supérieurs de la garnison ; les commissaires chargés de faire la remise de la princesse au capitaine Turpin et beaucoup d'autres personnes, composant l'escorte d'honneur de Son Altesse Royale. A dix heures un quart, tout le monde étant arrivé, on lève l'ancre et le bateau se met en mouvement. Le vent, la marée descendante, tout nous favorise, et nous allons gagner rapidement le but de ce premier voyage. Nous avons, dit-on, une dizaine de lieues à parcourir.

Pendant que l'on levait l'ancre, il y avait autour de nous une foule de canots montés par des curieux, par des amateurs d'impressions, et aussi par des amis politiques de la princesse. Un de ces canots s'approcha de notre bateau à vapeur ; les personnes qui le montaient agitaient leurs mouchoirs et paraissaient en

proie à une vive émotion. Tout à coup, un paquet d'un petit volume est lancé sur notre bord ; il vient rouler aux pieds de M. de Calvimont, qui le ramasse aussitôt et le déploie. M. le général Bugeaud qui avait tout vu, s'approche et réclame cet objet suspect. C'était une sorte de mouchoir blanc brodé en vert, avec des devises et des emblèmes légitimistes. Il y eut un peu de vivacité dans cet acte de M. le gouverneur, et plusieurs personnes de la suite de la princesse y ont vu un excès de pouvoir. De là, quelques mouvements hostiles que je trouve bien prompts, et qui n'attendaient sans doute qu'une occasion favorable pour se montrer. Cet incident n'a pas eu d'autres suites.

Le bateau à vapeur, une fois en marche, a bientôt laissé derrière lui son cortège de canots, nous avons salué d'un dernier regard les hauteurs de la citadelle, et j'ai vu se dérouler au loin l'immense nappe d'eau de la Gironde. Nous avons vu successivement Paulliac et Saint-Estèphe, puis un grand lazaret nouvellement bâti, où certains navires devront purger leur quarantaine. Nous descendons toujours avec rapidité ; la Gironde est agitée, de grandes vagues à crête écumante la traversent en murmurant, le vent souffle avec énergie, et le fleuve aux larges bords prend des airs tout à fait maritimes. Le bateau commence à se balancer, et je vois pâlir quelques visages parmi ceux qui encombrent le pont. Serait-ce déjà le mal de mer ?

Parmi nos passagers se trouvent plusieurs jeunes officiers de la *Capricieuse*. L'un d'eux me signale, dans un lointain presque vaporeux, les pointes aiguës de mâts appartenant à un bâtiment de guerre. C'est l'*Agathe*, que je vais bientôt admirer de près. En effet.

à une heure et demie, nous jetons l'ancre à peu de distance de cette corvette, sur laquelle ma place est marquée, et j'admire son ensemble imposant. A l'exception de la *Capricieuse*, je n'ai jamais vu de vaisseau de guerre. Les mâts de l'*Agathe* s'élancent à une hauteur considérable ; les sabords entrouverts montrent les bouches noires de gros canons menaçants, et il ne s'agit plus que de monter à bord.

Plusieurs petits canots se détachent des flancs de l'*Agathe* et viennent, ballottés par les vagues, accoster notre vapeur. Les officiers montent à bord, se consultent avec le capitaine Mollier, et il est décidé qu'en ce moment l'agitation du fleuve ne permet pas un transbordement facile. En conséquence, on attendra que la mer soit *étale*. Ce mot, nouveau pour moi, s'applique à cet instant de calme qui se trouve précisément entre les deux mouvements contraires du flux et du reflux. Attendons donc. Me voici sur un nouveau théâtre, au milieu d'habitudes nouvelles. On va parler autour de moi une langue qui m'est inconnue : belle occasion d'apprendre, d'étudier ; je ne manquerai pas de la saisir.

Pendant que nous sommes balancés par ces lames en bourrasque, les vrais marins, qui se rient de cette agitation si peu digne d'eux, opèrent le transbordement d'une foule d'objets et de quelques personnes plus hardies que le commun des martyrs. Les commissaires se rendent sur l'*Agathe* et font à M. le capitaine Turpin la remise officielle de S. A. R. Mme la duchesse de Berry ; on dresse un état-civil de toutes les personnes qui doivent accompagner la princesse, et ces cérémonies exigent un temps assez considérable.

Pour mon propre compte, je n'ai pas quitté le pont du bateau à vapeur. J'ai subi sans trop me plaindre

les balancements du navire, et cependant, à force de regarder les lames qui blanchissent, les canots qui bondissent dans l'espace qui nous sépare de l'*Agathe*, j'ai fini par sentir un certain étonnement de tête qui m'a fait présager un état plus fâcheux encore. Je ne suis pas le seul, et bon nombre de mes compagnons d'infortune, pâles, les yeux fermés, les lèvres blêmes, déploient par ci par là quelques symptômes beaucoup plus graves. Mme d'Hautefort est aux abois : le mal de mer s'est emparé d'elle il y a déjà longtemps ; les roses du teint de Mme de Dampierre ont fait place à des blancheurs d'une teinte mate, et ses beaux yeux se noient dans des larmes mal dissimulées.

Le gros sexe lui-même n'est pas à l'abri de ces tempêtes intérieures, mais Mme la duchesse de Berry soutient avec une fermeté superbe ces secousses si brusques qui disloquent tant d'estomacs. Elle parle à tout le monde, se répand en amabilités envers les personnes qui lui font cortège, et le bonheur de ses amis serait complet sans les angoisses occasionnées par ce roulis perpétuel. Je dirai même qu'il y avait ample matière à observations piquantes, et que j'eusse ri très volontiers des drôles de mines des fidèles, si mon pied plus marin m'eût permis de me mêler aux groupes de nos passagers. Un peu malade moi-même, je ne pouvais pas trop remplir avec précision mon rôle d'observateur, et noter exactement le singulier mélange de sentiments divers peints sur certaines physionomies. Décidément, le mal de mer est peu compatible avec l'enthousiasme de la légitimité.

Notre station au milieu du fleuve durait depuis deux heures lorsque les officiers du bord nous avertirent que le moment était venu de quitter le bateau à vapeur. M. le marquis de Dampierre et les autres

Messieurs dont j'ai parlé plus haut, s'approchèrent de Mme la duchesse de Berry, lui firent leurs adieux et eurent l'honneur de baiser sa main. Les dames furent embrassées par Son Altesse Royale. Mme d'Hautefort, accablée par le mal de mer, dut abréger cette séparation, et c'est sans doute à son état de souffrance qu'il faut attribuer l'espèce de froideur que j'ai remarquée dans ces circonstances pathétiques.

Toutes les personnes de la ville et du fort de Blaye qui avaient formé à Madame une escorte d'honneur reçurent de gracieuses révérences accompagnées de quelques mots bienveillants exprimant le regret de leur avoir causé tant de peine. J'ai vu dans cette occasion suprême des larmes couler, mais non pas de certains yeux légitimistes que je m'attendais à voir au moins humides.

Enfin la princesse est descendue dans le grand canot de l'*Agathe*, le général Bugeaud l'a suivie, et la nourrice, ainsi que la petite Anna, ont pris place à côté d'elle. Le capitaine Mollier dirige cette embarcation, et lorsqu'elle est arrivée au bas de la grande échelle tendue sur les vastes flancs de l'*Agathe*, Mme la duchesse de Berry a exprimé quelques craintes, non pour elle, mais pour l'enfant. M. Mollier s'est alors chargé de ce précieux fardeau, et gravissant l'échelle d'un pied ferme, il a promptement déposé la petite fille entre les mains de M. Deneux qui, ainsi que moi, a précédé la princesse dans cette opération de transbordement. Nous suivons de l'œil tous les mouvements de Son Altesse Royale. En voyant le capitaine Mollier enlever sa petite fille, elle a exprimé son contentement en disant que ce brave marin lui inspirait une sécurité complète.

Ceci terminé, Madame a effectué son ascension

avec assez de vivacité. Soutenue par le généra Bugeaud, surveillée par quelques officiers de marine, elle a saisi lestement de longues cordes recouvertes de velours; et bientôt, elle est arrivée au sommet de l'échelle. Une sorte de porte existe à la muraille du navire, et au bas d'un petit escalier qui descend sur le pont, Son Altesse Royale a été reçue cérémonieusement par le capitaine Turpin à la tête de son état-major.

Toutes les personnes composant la suite de la princesse ont promptement franchi la distance qui sépare les deux navires, et l'on a vu le bateau à vapeur lever l'ancre et se disposer à remonter vers Blaye. Mme la duchesse de Berry, debout sur un banc, agite le mouchoir qu'elle tient à la main et adresse ainsi un dernier adieu à la foule qui encombre le bateau. « Bon voyage, au revoir ! » s'écria-t-elle ; mais les fidèles que la vapeur emporte n'ont fait entendre aucune parole.

Il était quatre heures précises au moment de cette séparation. Mme la duchesse de Berry, restée sur le pont de l'*Agathe*, a reçu les officiers du bord qui lui ont été présentés par M. le commandant Turpin. La même cérémonie a eu lieu pour M. le général Bugeaud; nous avons eu notre tour, et après une multitude de présentations réciproques, de compliments reçus et rendus, de salutations mutuelles, nous avons commencé à parcourir notre nouveau domaine et à chercher nos logements respectifs.

Un commissaire de marine, de taille colossale, nous indique les appartements qui nous sont destinés, et chemin faisant, nous passons en revue les vastes flancs de notre habitation flottante. Ce que l'on nomme la dunette, le château ou gaillard d'arrière, contient un appartement complet destiné à Mme la duchesse

[redacted]

de Berry. M. Deneux et moi nous avons examiné avec soin ce logis somptueux dont la princesse nous a fait les honneurs avec sa bonhomie accoutumée. Il y a d'abord une sorte d'antichambre où se tiendront les domestiques, puis une salle à manger de belle dimension. M. et Mme de Bauffremont ainsi que M. de Mesnard seront admis à la table de Son Altesse Royale. On entre ensuite dans un vaste salon richement meublé, au fond duquel se trouve une petite chambre et un cabinet. Une partie réservée de ce grand espace constitue l'habitation de M. le capitrine Turpin et s'ouvre séparément sur le pont.

Toutes ces pièces sont décorées avec soin ; il y a des tapis partout, des tentures, des draperies en soie rouge et verte, les meubles sont nombreux, élégants et commodes ; en somme, cette habitation est très confortable. La princesse qui a tout vu d'un coup d'œil, fait aussitôt opérer des changements dans la distribution des pièces, elle fait dresser un cadre dans le salon dont elle fait sa chambre à coucher, abandonne le cabinet du fond à la nourrice et à la petite Anna ; M. et Mme de Bauffremont occuperont la petite chambre de côté, et dans un instant ces dispositions sont effectuées.

A l'étage au-dessous, dans la batterie, l'on a disposé un grand espace pour M. le général Bugeaud et son aide de camp. Le tout est entouré de cloisons en planches et en toile peinte, et cet appartement improvisé est assez commode. M. de Mesnard, l'aumônier, M. Deneux, les deux femmes de chambre et moi, nous occupons quelques-unes des chambres du carré des officiers. On en a créé d'autres au moyen de cloisons placées dans la batterie, et pour ma part, j'ai l'honneur de coucher avec une grosse caronade de vingt-

quatre, qui, je l'espère, ronflera un peu moins que moi.

La salle à manger du commandant Turpin a été construite grâce aux mêmes procédés expéditifs dans la batterie, à la suite de l'appartement du général Bugeaud. J'ajouterai même qu'avant de terminer cette revue domiciliaire, nous avons pu juger des mérites de cette pièce essentielle. Le moment du dîner est venu, et bientôt le général, son aide de camp, l'abbé Sabatier, M. Deneux et moi, nous nous sommes assis à la table du commandant Turpin. Il y a eu nopces et festins, et si c'est là l'ordinaire de Messieurs de la marine royale, nous n'aurons pas à regretter les bombances de la citadelle. Notre amphitryon fait gracieusement les honneurs de la table, et nous voici bien rassurés de ce côté.

Après le dîner, les passagers avides d'impressions aquatiques, reviennent sur le pont et se promènent en groupes nombreux. La soirée est charmante, le vaisseau est immobile, sa grande masse dédaigne les vagues qui viennent se briser le long de ses robustes flancs, et nous, tout fiers de ce début facile, nous nous livrons à l'espoir d'échapper au rude noviciat des excursions maritimes.

Mme la duchesse de Berry qui paraît de très bonne humeur se promène dans ce qu'elle nomme sa nouvelle prison, elle veut visiter nos appartements afin de s'assurer que nous y trouverons nos aises, et après ample examen elle déclare que tout est si bien arrangé que personne n'a le droit de se plaindre. L'avant de la batterie a été disposé en une grande étable où ruminent tranquillement deux belles vaches qui fourniront du lait frais ; on a même embarqué la chèvre de Blaye, et Madame est enchantée de la trouver là. Il

[redacted]

y a aussi des moutons, des volailles en grand nombre; le pourtour de la galerie est rempli de légumes frais, de salade en pied, enfin, on n'a rien négligé pour rendre le voyage agréable.

Nous commençons à faire connaissance avec les officiers du bord. Nous trouvons en eux beaucoup de complaisance, et il en faut une belle dose pour répondre aux mille questions qu'improvise notre oisiveté curieuse; j'espère, pour ma part, profiter de cette excellente occasion et apprendre à connaître un vaisseau. Il pourrait bien arriver que cette navigation qui va commencer demain, fût un peu longue, que le temps devînt lourd à porter; l'occupation que je puis me créer ainsi, aura le double avantage de m'instruire et de m'amuser. Je trouverai bien ici, du moins je le suppose, quelques livres du métier, je prendrai pour instructeur un marin consommé comme il doit y en avoir au milieu de ce nombreux équipage, de sorte que j'aurai une ressource assurée contre l'ennui. Et puis, n'ai-je pas ce charmant journal, toujours béant, toujours affamé de nouvelles, attendant sa pitance quotidienne! Allons, en avant! Cette vie me plaît, elle va me fournir une ample moisson de sensations inaccoutumées, et j'espère que ce voyage sera fertile en découvertes pour un navigateur comme moi.

Je trouve le général Bugeaud un peu soucieux. Il y a ici bien des choses qui me paraissent le froisser. Le capitaine Turpin a des manières extrêmement polies, il est cérémonieux, ce qui va assez mal avec le sans façon du général. Il m'a semblé qu'il n'y avait pas entre ces messieurs sympathie politique. Le marin professe une sorte d'indifférence pour les débats soulevés dans les chambres et dans la presse, et M. Bugeaud est loin de prendre ces choses avec autant de froideur.

[redacted]

Les officiers de la marine, vivant très loin du centre où s'agitent ces grands intérêts, ne prennent pas une part active à ces afffaires, ils en perdent en quelque sorte le fil, et leurs interminables voyages les dispensent d'être au courant de ce qui se fait chaque jour à Paris. Le drapeau français qu'ils promènent sur toutes les mers du globe, est toujours pour eux la France, ils sont toujours chargés de la faire honorer et ils s'acquittent de ce noble devoir en dignes fils de la mère patrie ; mais ils s'inquiètent peu des petits orages qui grondent autour du banc des ministres, tandis que le général Bugeaud qui vit au milieu de ces agitations des partis rivaux et qui y prend une part active, conçoit difficilement que l'on ne se passionne pas pour une chose qui lui paraît de la plus haute importance.

Le capitaine Turpin n'aime pas la discussion : il écoute les doctrines constitutionnelles du général ainsi que les théories monarchiques ou absolutistes de quelques autres passagers ; il garde une neutralité parfaite et j'attribue cette manière d'être au sentiment de courtoisie d'un maître de maison qui donne carte blanche à ses hôtes. Cette conduite est fort louable, assurément, mais elle entraîne un peu de froideur dans les rapports, et je présume que nos festins de l'*Agathe* seront beaucoup moins animés que ceux de la citadelle.

J'ai beaucoup écrit aujourd'hui ; me voici à une heure assez avancée de la nuit, plume en main sur la table du carré des officiers. Un de ces messieurs m'a dit que nous devons lever l'ancre demain de bon matin, je vais donc clore ce journal et chercher un peu de repos. Je vais faire le facile apprentissage de ce lit suspendu dans lequel j'entends ronfler quelques-uns

de mes compagnons de voyage. Cela me sourit, je suis avide de ces impressions nouvelles, et demain, si le mal de mer le permet, j'aurai l'occasion de faire connaissance avec sa majesté l'océan. Allons dormir, rêvons zéphirs, flots harmonieux, vagues azurées, rivages embaumés, et puisse quelque voix amie réciter à mon intention l'ode qu'Horace adressait au vaisseau qui emportait son cher Virgile!

Dimanche 9 juin.

Écrivons, écrivons, greffier scrupuleux, mon procès-verbal quotidien, j'ai du nouveau sous la main, chaque heure m'apporte des incidents pleins d'intérêt, des découvertes nouvelles, et je vois s'ouvrir devant moi des horizons imprévus.

Avant quatre heures, le jour commençait à poindre, j'ai été réveillé par un tapage infernal. Ma curiosité s'est éveillée en même temps que moi, j'ai quitté précipitamment, et non sans danger, ma couchette suspendue dans laquelle j'avais dormi comme un vrai loup de mer. Un jeune élève de la marine me dit que ce remue-ménage est le branle-bas d'appareillage, que l'on va lever l'ancre et faire une foule de choses on ne peut plus intéressantes pour un novice comme moi. En conséquence, je m'habille à la hâte, et je monte sur le pont, prêt à m'instruire en regardant.

En ce moment le soleil qui va se lever colore d'une teinte azurée l'immense volume d'eau que roule la Gironde, et mes premiers regards tombent sur le bateau à vapeur qui nous avait quittés hier soir. Il est revenu pendant la nuit, et à une heure, ce matin, il

mouillait son ancre, précisément au même point où nous avions stationné en attendant que le flot nous permît d'escalader la corvette. Ce messager nous a apporté des lettres nombreuses, j'en ai quatre pour ma part, et l'on me dit que nous aurons tout le temps nécessaire pour écrire un dernier adieu à nos amis. Le bateau ne nous quittera qu'à midi.

Quand un vaisseau est à l'ancre dans une rivière où le flux et le reflux se font sentir, il opère deux fois par jour un mouvement de conversion sur lui-même. L'avant se dirige toujours dans le sens du courant, de sorte que l'*Agathe* se plaçait matin et soir, tantôt dans la direction de Bordeaux, tantôt dans celle de l'Océan. Il est résulté de ceci un tel entortillement de la grande chaîne au bout de laquelle se trouve l'ancre, que tout l'équipage, agissant avec une énergie simultanée sur le cabestan, a employé un temps et des efforts considérables pour arracher cette masse de fer qui retenait l'*Agathe* à son poste. Il était six heures quand nous nous sommes mis en marche pour gagner l'embouchure du fleuve. Le vent et la marée nous favorisent ; le bateau à vapeur qui nous devance, nous donne la remorque, et ajoute l'effort de sa machine aux causes actives qui nous poussent vers la grande mer. Nous avons au gouvernail un pilote de la rivière qui dirige notre vaisseau au milieu du chenal, et le capitaine Turpin, monté sur sa dunette, paraît enchanté de la vivacité de nos allures.

Les balancements de la corvette sont très supportables, et cependant Mme la princesse de Bauffremont et la nourrice sont fort souffrantes. Son Altesse Royale se sent un peu incommodée, elle garde la chambre, et M. Deneux et moi, nous avons visité ces pauvres malades. Madame se tient étendue sur une chaise lon-



gue, plutôt par précaution contre le mal de mer, qu'en raison d'une souffrance actuelle, et j'approuve fort ce procédé !

J'ai fait bonne contenance au déjeuner, l'air vif de ces régions maritimes stimule mon appétit ; je me promène, j'écris à quelques amis, je fais des adieux à quelques personnes que je pourrais bien ne revoir jamais, car il ne faudrait pas beaucoup de hasards pour rendre la séparation éternelle ; mais ces idées un peu lugubres ont été chassées par l'aspect grandiose de l'embouchure de la Gironde. La rive droite du fleuve qui appartient à la Charente-Inférieure, se prolonge beaucoup au-delà de la pointe de Grave, et même de l'îlot sur lequel on a bâti le beau phare appelé Tour de Cordouan. Il y a là des récifs sur lesquels la mer se brise avec furie. On entend de très loin le mugissement de ces vagues courroucées, et j'admire l'écume d'un blanc de neige qui couronne ces roches noires.

A midi, le bateau à vapeur nous quitte, emportant nos dépêches. A une heure, le pilote qui nous a conduits en pleine mer remonte sur sa barque et nous souhaite bon voyage. La terre devient moins distincte, le vent nous pousse au large, dans la meilleure direction possible, et le soir, quand la nuit est venue, le capitaine Turpin estime que nous sommes à plus de quarante lieues de notre point de départ.

Cette première journée de navigation s'est bien passée, le mal de mer ne s'est pas fait sentir et, sauf un peu de malaise à la tête, je me suis trouvé en état de donner une attention soutenue à tout ce qui s'est accompli à bord de notre navire. Je n'ai pas cessé de me promener sur le pont avec les officiers de l'*Agathe*. Je veux m'accoutumer promptement à ces balance-

ments en long et en travers qui provoquent tant de souffrances chez les pauvres passagers, et ces messieurs approuvent ma résolution. C'est un bon moyen suivant eux, de résister à l'invasion du mal ; une volonté ferme contribue activement à éloigner les accidents.

Je regretterais beaucoup de ne pouvoir jouir du magnifique spectacle qui se déroule devant moi. L'immensité de l'océan appelle toujours mes regards charmés, je comtemple avec une sorte d'enthousiasme cette mer qui s'agite éternellement ; la corvette qui s'élance au milieu de ces flots courroucés me semble un gros monstre marin, roi de la plaine liquide. Je me sens heureux de prendre part à cette lutte du génie de l'homme contre une nature grandiose, et la nouveauté de ce spectacle me cause une admiration passionnée. Tout m'occupe, tout m'intéresse, les manœuvres de l'équipage, les sons du fifre qui règlent les mouvements du matelot, l'action du vent sur les voiles tendues, celle du gouvernail sur la direction du vaisseau, je suis tout yeux, tout oreilles et mes questions nombreuses provoquent des éclaircissements sur ce que je ne comprends pas.

Il y a à bord deux médecins de la marine royale. J'ai échangé avec mes confrères les politesses d'usage, nous avons fait connaissance, et j'espère que nos rapports futurs seront agréables. Le général Bugeaud supporte bien la mer, mais son aide de camp, M. de Saint-Arnaud est incapable de tenir une plume. M. Deneux se soutient à merveille, et jusqu'ici la faculté n'a pas subi d'échec notable. M. l'abbé Sabatier est resté au lit. Le prince de Bauffremont n'est pas moins malade que la princesse ; les deux femmes de chambre sont incapables de faire leur service et



les médecins eussent eu beaucoup de besogne si leurs soins pouvaient avoir quelque efficacité en pareil cas. Mme la duchesse de Berry prend toujours des mesures préventives contre le futur mal de mer. Elle est de bonne humeur et plaint volontiers ceux qui sont moins heureux qu'elle.

Ce soir, le vent paraît redoubler de violence, mon pied incertain chancelle sur le pont et je trouve qu'il me sera difficile de continuer ma promenade. Nos officiers, arpenteurs perpétuels de l'espace qui leur est réservé, me convient en vain à les suivre dans cette marche irrégulière ; je me dirige vers mon appartement, en proie à un certain sentiment de vertige qui n'est pas de bon augure. Tâchons de dormir. La nuit dernière a été courte pour moi, la journée a été longue et bien remplie, cherchons dans un repos nécessaire l'oubli du mal que je redoute, et en attendant, vogue la galère !

Lundi 10 juin.

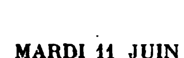
Cela va mal ! Le vent est devenu contraire pendant la nuit ; ce matin les mouvements de la corvette ont pris un caractère de violence qui nous accable. Les plus valides d'entre nous ont l'oreille basse, l'appétit s'enfuit et la cloche du déjeuner m'a trouvé insensible à son appel. L'aspect des mets qui recouvrent notre table m'occasionne des nausées, je suis chancelant, accablé, tout mouvement me fatigue, je reste couché sur le pont, grignottant avec effort un biscuit de matelot que j'arrose d'un peu de vin de Champagne. Mes confrères de la marine m'encouragent à persévérer dans ces tentatives désespérées, je mange

à contre-cœur, j'essaie de me traîner de l'avant à l'arrière, je m'accroche aux manœuvres pour ne pas tomber à chaque instant, et cette lutte d'une nature vaincue exige des efforts incroyables.

Mme la duchesse de Berry a payé son tribut au vieux Neptune. Je lui ai fait une visite, et M. Deneux, qui n'est pas moins souffrant que moi, a eu de la peine à m'accompagner chez Son Altesse Royale. Nos mines allongées, ce facies émétisé, cet accablement commun aux malades et aux médecins, tout a contribué à faire rire la princesse, et elle nous conseille d'aller nous coucher. M. et Mme de Bauffremont sont aux abois, le chirurgien-major prépare des potions calmantes pour les dames; mais ces soins restent sans efficacité.

Bien entendu, sur l'immense divan qui orne le carré des officiers, j'essaye de lire pour tuer le temps; mais, en ce moment, la littérature a pour moi peu de charmes; je saisis ma plume, et mon journal qui se plaint d'être abandonné me voit réduit à un état d'inertie intellectuelle dont on aura la preuve en lisant ces pages si péniblement écrites. Chétifs que nous sommes! Le grand spectacle qui me causait hier tant d'émotions charmantes me trouve insensible aujourd'hui. L'*Agathe*, qui s'agite comme une immense escarpolette, imprime à mon cerveau un mouvement qui le détraque : l'imagination s'enfuit, la poésie s'efface et je tombe accablé sans pouvoir me défendre.

Au déclin du jour, la bourrasque s'apaise un peu, je puis relever la tête, je secoue la torpeur qui me retenait immobile, et me voici occupé de nouveau à regarder l'immense sillon que l'*Agathe* laisse après elle. Les fenêtres de l'arrière me permettent de voir la mer qui semble fuir, et je m'amuse à examiner le vol



rapide de quelques petits oiseaux qui suivent la corvette. On me dit que ce sont des alcyons et que leur présence est un signe de gros temps. On dirait une troupe d'hirondelles rasant la crête des vagues, se livrant à mille évolutions gracieuses, et dont les mouvements rapides indiquent une aile puissante. Nous sommes bien loin de la terre ; que deviendront ces charmants oiseaux pendant la nuit ? La Providence y pourvoira.

Nos officiers qui sont des baromètres vivants, s'accordent tous à me pronostiquer un redoublement de mauvais temps. Cela m'attriste, mais qu'y faire ? Allons nous coucher, et que le ciel nous soit propice !

~~~~~~~~~~~~~~

Mardi 11 juin.

J'ai assez mal dormi. Je ne suis pas encore accoutumé aux bruits qui retentissent dans notre palais flottant ; je n'aurais jamais cru qu'une aussi grosse machine fît entendre des craquements, des gémissements comme ceux qui déchirent nos oreilles. Le vent contraire nous oblige à courir des bordées en zigzag ; chaque changement de direction qui s'opère au commandement de *pare à virer*, occasionne dans tout le vaisseau un affreux craquement qui ferait croire à sa dislocation générale. Cette secousse a une influence considérable sur l'estomac des passagers et ce matin je me suis senti un peu plus malade qu'hier. Mes voisins ne sont pas moins à plaindre que moi. J'entends de tous côtés des soupirs, des gémissements, peut-être même des hoquets, des nausées, affreux concert qui ne contribue pas peu à entretenir mon malaise. Je n'ai pas voulu rester plus longtemps au milieu de cet
~~~~~~~~~~~~~~

hôpital, j'ai bravement quitté mon réduit, je me suis traîné sur le pont et bientôt la violence des secousses m'a occasionné un accident dont je comprenais l'imminence. Cette crise ne s'est pas renouvelée, j'ai senti un soulagement subit, et j'ai pu visiter Mme la duchesse de Berry. Je l'ai trouvée assez souffrante, mais surtout triste, en raison de l'abandon où elle se trouve. Toutes les femmes du bord sont incapables de s'occuper de la princesse ; chacune d'elles, en proie aux maux communs, oublie ceux de Son Altesse Royale ; aussi la solitude qui règne dans son appartement lui paraît difficile à supporter. J'ai donc été bien reçu, nous avons causé, passé en revue nos propres misères et celles de notre prochain ; enfin M. Deneux qui est venu se joindre à nous a contribué à égayer Madame. Le cher maître a une superbe bosse au front, sa grande taille l'expose à se heurter contre une foule d'objets et pour ma part, j'ai subi le même inconvénient.

Le général Bugeaud est tout à fait malade. Il a la fièvre, et le mal de mer s'accompagne, chez lui, d'accidents fâcheux. Je lui suis venu en aide de tout mon pouvoir. Il est triste, et la souffrance ajoute à ses humeurs sombres. Ce voyage, contrarié à son début, lui semble devoir durer éternellement, il rêve des obstacles de tout genre, vents contraires, tempêtes, la nature liguée contre nous, et ces noires perspectives accroissent le mal dont il est atteint. Nous avons beaucoup parlé de nos passagers. Le général s'attend à des hostilités de la part de la princesse. Je crains bien que ses pressentiments ne se réalisent.

Mais, en vérité, je ne puis pas écrire plus longtemps. La moindre application me cause un horrible mal de tête, et je prends le parti de me coucher pour trouver quelque soulagement dans cette immobilité complète.

Mercredi 12 juin.

Les alcyons ne nous ont pas quittés. En examinant leurs manœuvres, je vois que ces petits oiseaux ne sont pas aussi infatigables que je l'avais cru. De temps en temps, ces ailes intrépides ont besoin de repos et alors le petit animal se pose sur le dos poli d'une vague arrondie ; il reste ainsi étendu pendant quelques minutes, puis il reprend son vol, rase l'onde amère et trouve probablement sa nourriture dans le sillage de la corvette.

Toujours des malades, toujours de l'ennui. Nous avons grand besoin qu'un peu de soleil vienne dissiper à la fois et les nuages qui nous dérobent le ciel et ceux qui enveloppent nos esprits de ténèbres épaisses. Le capitaine Turpin consulte souvent son baromètre, et cet instrument, dit-il, semble nous promettre du beau temps pour demain. Puisse-t-il en être ainsi ! Le vent est rude, froid; il vient toujours du nord-ouest, ce qui ne nous convient pas trop. Mes contemplations perpétuelles de la mer me conduisent tout doucement à la tristesse ; je suis de l'œil quelques voiles lointaines qui blanchissent et s'effacent dans les solitudes de l'océan; je me laisse aller à des rêveries sans fin sur ce grand spectacle, image de la vie, et j'imagine qu'il y aurait bien des hypocondriaques parmi les marins si l'habitude ne les rendait pas insensibles à ces impressions mélancoliques.

Nous avons eu aujourd'hui un moment d'inquiétude pour la petite Anna. Sa nourrice est horriblement souffrante du mal de mer. L'enfant a subi l'influence de ce voisinage, et ce matin, quelques mouvements convulsifs ont effrayé la princesse. M. Deneux, moins

valide que moi, m'a laissé le soin de remédier à ces accidents fâcheux qui m'ont retenu une partie de la journée dans l'appartement de Mme la duchesse de Berry. La mère rêve fièvre cérébrale, convulsions internes, épanchement au cerveau et autres épouvantails maternels. J'ai eu beaucoup de peine à la rassurer et voici ce qui est advenu :

J'avais eu l'occasion, pendant le séjour de Blaye, de parler d'une dame que la perte d'un enfant unique avait failli tuer de désespoir et que j'avais, en quelque sorte, ramenée à la vie par des moyens moraux. Cette histoire est revenue sur le tapis ; Son Altesse Royale a voulu connaître les détails de ce petit drame et voici ce que je lui ai raconté : (1).

Ce récit, un peu lugubre, a vivement impressionné Mme la duchesse de Berry ; ses entrailles maternelles se sont émues, et il m'a fallu démontrer très catégoriquement que nous n'étions pas menacés d'un malheur semblable.

Jeudi 13 juin.

La pluie nous inonde et, en vérité, je ne comprends pas l'utilité de la pluie en pleine mer. C'est du luxe, du superflu ; les vagues que soulève le vent et qui balayent le pont de la corvette, dispensent amplement le ciel de cette douche qu'il nous envoie d'une façon si libérale. Tout est sombre ; rien n'indique le point où se trouve le soleil ; la vapeur d'eau qui sature l'atmosphère rétrécit notre horizon ; aucune créature

(1) Ce passage sans intérêt historique est supprimé.
Dr E. M



vivante, si ce n'est l'alcyon, ne nous accompagne dans notre course furieuse à travers les flots soulevés. Il y a quelque chose d'effrayant à voir une énorme masse, sur laquelle cent soixante-quinze personnes sont entassées, se lancer ainsi dans l'espace, vers un but invisible. Heureusement nous avons un capitaine, un gouvernail, une boussole, des cartes marines, et, grâce à tout ceci, nous marchons dans la bonne route, certains de ne rencontrer aucun obstacle, aucun écueil.

Un peu remis des secousses de la veille, je me suis aguerri bien vite contre le redoutable balancement de la corvette; ma tête raffermie a repris son aplomb, et je sens le besoin de m'occuper. Le capitaine Turpin a mis sa petite bibliothèque à mon service. J'y trouve des livres élémentaires sur la science nautique, des cartes à grand point, c'est-à-dire sur lesquelles les moindres particularités des côtes sont marquées avec soin; enfin j'ai, pour faciliter mes études, la complaisance parfaite de deux jeunes enseignes de vaisseau qui répondent à toutes mes questions. Ces moyens de distraction me sont d'un grand prix en ce moment; j'en use largement, et le temps passe avec rapidité.

Il n'en est pas tout à fait de même pour nos compagnons de voyage. Le général Bugeaud est toujours très souffrant. M. de Saint-Arnaud, son aide de camp, si gai, si spirituel, est prodigieusement abattu par le mal de mer. Il maudit le vent qui agite la mer, les vagues qui balancent la corvette, le vaisseau qui nous ballotte à son tour, et ses imprécations contre les causes de son mal, empreintes d'une exagération comique, arrachent des éclats de rire à M. Bugeaud lui-même, qui, en ce moment, est peu disposé à la gaîté.

Mme la duchesse de Berry, à peu près rassurée sur le compte de sa petite Anna, s'impatiente contre le ba-

romètre, qui nous promet un beau temps vainement attendu. Le commandant Turpin, qui a grande confiance dans son instrument et qui le consulte dix fois par jour, s'obstine à nous prédire une mer plus calme, un ciel plus pur ; mais la princesse se moque de ses prophéties qui ne se réalisent pas. Je conseille à Madame de recourir à son cher saint Spiridion, et ce souvenir de nos soirées de Blaye la fait sourire doucement.

Vendredi 14 juin.

Le baromètre a fini par avoir raison. Ce matin, le ciel est presque radieux; le vent vient du nord: il nous pousse en bonne route, suivant nos officiers. La corvette, qui n'est plus obligée de changer d'allures comme les jours précédents, semble retrouver un aplomb qui nous soulage; les vagues, qui suivent la même direction que nous, paraissent s'aplanir sous le vaisseau qui les divise et nos tourments vont cesser. Enfin !

Notre première journée de navigation a été on ne peut plus heureuse; car si le vent d'est ne nous avait pas rapidement poussés au large, nous serions encore aux environs de l'embouchure de la Gironde. Il est toujours difficile de sortir du golfe de Gascogne, espèce de grand entonnoir où règnent les vents d'ouest. *Dégolfer* est une grande affaire quand on quitte la rivière de Bordeaux; donc nous avons eu bien du bonheur de faire une course de quarante lieues le jour même de notre départ.

A midi, un beau soleil nous ranime, et, pour la première fois depuis que nous sommes à bord, Mme la



duchesse de Berry quitte son appartement. Appuyée sur le bras de M. de Mesnard, elle fait quelques pas sur le pont, et bientôt elle s'assied dans un fauteuil placé le long de la muraille du navire. Mme la princesse de Bauffremont, conduite par son mari, se traîne vers un siège placé près de Son Altesse Royale, et bientôt un cercle se forme autour de ces dames. Chacun raconte ses misères, ses douleurs; chacun paraît bien plus disposé à se plaindre qu'à plaindre son prochain, et, à cet égard, les récits individuels s'exagérant à l'envi, prennent graduellement les proportions les plus dramatiques.

Mme de Bauffremont ne se plaint pas, mais son visage indique la souffrance. Cette dame, que je n'avais pas encore eu le loisir d'examiner attentivement, paraît avoir trente ans au plus. Elle est de taille moyenne, ni brune ni blonde, mince et délicate, sa tournure est d'une distinction extrême, son visage est régulier et charmant, sa voix est douce, sa parole lente, tout en elle respire la grâce la plus exquise ; c'est une noble héritière des Montmorency, je crois, dont toute la personne est un bel argument en faveur de la pureté de certaines races privilégiées.

Le prince de Bauffremont est un homme de belle apparence, un peu trop blond, mais robuste et bien tourné. Ces deux époux modèles, filent, dit-on, l'un près de l'autre, des jours tissés d'or et de soie, ils ont plusieurs enfants et, entre autres, deux jeunes filles tout à fait dignes de leur mère.

Le cercle du gaillard d'arrière n'a pas eu longue durée. Le vent a bientôt repris de la force, il s'est mis à incliner vers l'ouest, le roulis est devenu menaçant pour beaucoup de passagers qui n'ont ni le pied marin, ni la tête solide, et peu à peu chacun regagne

sa chambre. J'ai continué longtemps mes promenades méthodiques sur le pont, j'ai arpenté tout l'espace laissé libre entre la chambre du capitaine et l'avant de la corvette, j'ai écouté les histoires de voyages racontées par quelques membres de notre état-major, et j'ai ainsi perfectionné mon éducation nautique.

Le dîner est une ressource dont j'use amplement. L'appétit est en fleur, la vie que je mène à bord me permet de figurer honorablement auprès du capitaine Turpin et de quelques officiers qui dînent avec nous à tour de rôle, et l'on me félicite sur ma manière de procéder. Nos festins sont splendides, le cuisinier fait merveille, nous avons une foule de mets délicats que je m'étonne de voir apparaître sur notre table, mais on m'a montré une collection de conserves qui me rassure pleinement sur notre avenir. Les procédés d'Appert, de Nantes, permettent aux capitaines de manger, même pendant les voyages de longs cours, des primeurs en tout genre sur lesquelles le temps n'a pas d'influence.

Les séances gastronomiques se prolongent, on mange beaucoup, mais on ne parle pas moins, et, pour ma part, je prends un vif plaisir à entendre causer les marins. Tout est nouveau pour moi dans ces narrations de combats, de tempêtes, dans ces descriptions de pays lointains, d'usages singuliers ; j'écoute, j'interroge, et je suis surpris du grand nombre d'heures qui passent ainsi, sans que je m'aperçoive de leur durée.

Et puis, quand vient la nuit et que je suis las de marcher sur le pont ou sur la dunette, je descends dans le carré des officiers, je fais une partie de boston ou de piquet ; je lis, je cause et je finis toujours par prendre une plume et par écrire le menu de ma

journée. Je récapitule les incidents dignes de quelque intérêt ; je fais mes petites réflexions, je philosophe librement, ou bien j'écris tout simplement pour écrire, comme je le fais en ce moment, sans prétention, sans arrière-pensée ; je laisse aller ma main sur le papier, par habitude, par désœuvrement, bien certain, du reste, de ne faire tort à personne. Chroniqueur innocent, mon rôle ne me coûte pas à remplir ; je ne m'établis le juge de personne, je raconte, je dis ce que je vois, ce que je pense, et, si quelque jour ces pages doivent être imprimées et publiées, on y trouvera, je l'espère, la preuve que je sais dire la vérité tout en respectant à la fois les convenances et les infortunes.

Samedi 15 juin.

J'ai été réveillé ce matin par le son d'une flûte. Le chirurgien en second, M. Lapraire, est un virtuose, Tulou maritime qui ne serait pas désavoué par le Tulou de l'Opéra. Pourquoi cette flûte harmonieuse n'a-t-elle pas le pouvoir de conjurer les vents contraires ; pourquoi les divinités de l'Océan, charmées par des sons si doux, ne favorisent-elles pas notre navigation, sans cesse entravée par mille obstacles ?

Les rudes épreuves auxquelles j'ai été soumis dès le début du voyage m'ont si bien aguerri qu'aujourd'hui je me sens parfaitement à l'aise. J'escalade la hune du grand mât, guidé, il est vrai, par un gabier complaisant ; j'examine, j'étudie, je me fais expliquer le nom et l'usage de tout ce que je vois, et mon professeur a réponse à tout. J'avais en tête un certain nombre de connaissances dans l'art nautique, puisées,

j'en conviens, à une source suspecte ; car nos romanciers modernes, grands amateurs de goudron, ne se piquent pas d'une exactitude bien scrupuleuse dans les longues descriptions qui ont eu tout récemment une si belle vogue. Mon matelot me désenchante. Il prétend que le fameux Trelawnay, de lord Byron, n'a jamais pu dormir des heures entières sur les boutehors de la grande vergue, que cela est matériellement impossible. Croyez donc, après cela, Eugène Sue, Corbière et autres loups de mer qui prêtent si fort à rire aux gens du métier.

Nous avons eu d'assez longs entretiens sur ce sujet. La littérature salée, mise à flot par Fenimore Cooper, compte un certain nombre de productions charmantes que les marins eux-mêmes lisent avec plaisir. Ces messieurs trouvent que les auteurs les moins habiles dans la science nautique sont les plus amusants, parce qu'ils mettent plus d'intérêt dans leur fable, tandis que les vrais marins, qui font des descriptions plus exactes, n'inventent pas des scènes assez attachantes.

Le général Bugeaud va un peu mieux. Il se promène sur le pont, sur la dunette, et l'aspect de la mer agitée ne lui fait plus autant de mal. Le désœuvrement auquel il est condamné lui paraît insupportable. Sa nature robuste réclame un travail soutenu, un exercice actif; à bord de l'*Agathe*, confiné dans un espace assez étroit, il souffre de ne pouvoir employer efficacement l'énergie dont il est doué.

Pendant que nous devisions sur la dunette, M. Bugeaud, apercevant les alcyons qui nous suivent toujours, a senti se réveiller ses instincts de chasseur, et bientôt un des fusils de l'équipage a été disposé pour livrer bataille à ces pauvres oiseaux. Un bon artiste

tire parti de tout, et bientôt le général nous a prouvé qu'entre ses mains un fusil quelconque pouvait toucher le but. Les alcyons volent avec une extrême rapidité, ils courent des bordées sur le sillage de la corvette, et nos marins croyaient qu'il était impossible de les atteindre. M. Bugeaud, avec un fusil de munition chargé de fragments de plomb coupés au couteau, est parvenu à démonter plusieurs de ces petits oiseaux, et malheureusement on n'a pas pu les recueillir. Qui sait si l'histoire naturelle n'aurait pas eu quelque chose à gagner à cet examen, auquel je me serais livré volontiers !

Les alcyons chassés ont pris le parti de se tenir hors de portée, mais ils ne nous ont pas quittés pour cela, et le vieux matelot qui, toutes les demi-heures, vient sur la dunette pour jeter le loch, nous annonce que le mauvais temps qui les menace va les ramener auprès de nous. Ce pronostic n'a pas tardé à se réaliser. Dans l'après-midi, le vent a pris un caractère de bourrasque, une pluie battante nous inonde, il faut rentrer dans nos cabines et tuer le temps chacun à sa façon. La mienne, à moi, consiste à philosopher plume en main, à raconter les événements, à en supputer les causes, à prévoir les conséquences des faits quotidiens ; mais toutes ces opérations intellectuelles n'ont pas des droits égaux à figurer dans ce journal. Il en est qui se passent *in petto*, que je laisse en réserve pour un avenir incertain, et dont je ne ferai confidence à personne, à moins toutefois... mais laissons là le futur.

Quel vacarme dans la corvette ! Quelle tourmente sur la mer ! Placé sur une sorte de long divan qui borde la grande fenêtre du carré des officiers, je puis suivre d'un œil assez ferme le tumulte des flots soulevés ; leurs crêtes, que déchire le vent, se transforment

en une écume brillante. Je vois passer dans le lointain un troupeau de marsouins bondissants; ils semblent se jouer au milieu de la tempête et leurs évolutions rapides ont longtemps attiré mon attention. Où vont-ils ainsi? Que cherchent-ils, et quel instinct les pousse en longue file vers un point inconnu? Sans doute ils chassent une proie nécessaire; vivre et se reproduire, tout est là pour eux, et ces singuliers animaux accomplissent leur destin au milieu des ondes courroucées; sans boussole, sans pilote, ils voyagent en toute sécurité au milieu d'espaces immenses, et l'on me dit que, comme les alcyons, ils ne se montrent que dans les temps de bourrasques. Nous avons ce soir un vrai temps de marsouin.

M. Deneux se promène en chancelant dans le grand carré des officiers; le roulis lui fait courir des bordées périlleuses, et plus d'une fois sa tête altière s'est heurtée contre les solives cintrées du plafond. Quelques jurons mal dissimulés s'exhalent à l'occasion de ces chocs douloureux; plus souvent encore, ce sont des soupirs, des gémissements et il a failli pleurer en m'entendant lui dire :

— Ah! cher maître, que nous sommes loin de la terre ferme de la rue Saint-Guillaume!

Il a laché un *Plût à Dieu!* qui a fait rire les quatre joueurs de boston, et je me suis presque reproché de lui avoir rappelé un souvenir qui lui cause tant de regrets.

L'abbé Sabatier, l'aumônier aquatique de la princesse, est toujours souffrant. Ce grand corps est dans un affaissement extrême; l'aide de camp du général, qui se console un peu de ses misères en voyant celles de son prochain, taquine le révérend père en lui demandant une grand'messe pour demain. Nous



serons obligés de nous en passer, car M. l'abbé peut à peine se tenir sur ses jambes. Une petite guerre s'est élevée entre ces deux personnages; M. de Saint-Arnaud plaisante avec esprit, l'abbé s'y prête et riposte sans trop de désavantage; ces escarmouches, qui se renouvellent fréquemment, ramènent un peu de gaieté dans notre cercle, et Dieu sait si nous en avons besoin !

Dimanche 16 juin.

Ce matin, la mer est houleuse, le vent s'obstine à venir de l'ouest et la corvette roule toujours d'une facon désagréable. Je me suis levé de bonne heure, j'ai assisté au fameux *briquage*, toilette journalière de notre navire, et j'ai admiré ces soins d'une propreté minutieuse qui sont si nécessaires à bord. Du sable, de l'eau de mer et quelques gros morceaux de grès, tels sont les éléments de ce nettoyage quotidien qui nous réveille dès le point du jour. Le capitaine Turpin avait craint que ce bruit matinal ne fût trop incommode à nos dames passagères, mais Son Altesse Royale a déclaré qu'elle ne voulait pas que l'on changeât quelque chose aux habitudes du bord. Chacun de nous commence à s'y faire; on s'accoutume bien vite à un vacarme qui paraissait d'abord insupportable, et les morts de la vallée de Josaphat ne devraient pas se réveiller un jour si l'on sonnait continuellement de la trompette.

Ma promenade matinale m'a valu une distraction dont je me serais bien passé. Un jeune mousse ayant manqué à la discipline du bord, a dû recevoir une correction sévère. J'ai intercédé pour le coupable, j'ai

pris sur moi de déclarer que M[me] la duchesse de Berry serait heureuse d'apprendre qu'en sa faveur on a fait grâce à ce jeune garçon qui n'a pas commis un bien grand crime ; mais tout a été inutile, et le fouet a été administré d'une main ferme et libérale. Ces sortes de punitions s'infligent rarement et seulement d'après des formes en quelque sorte judiciaires. Les coutumes protègent les marins contre une sévérité injuste, car aucune punition n'est administrée sans qu'elle soit l'objet d'une délibération inscrite sur le journal du bord.

Le pauvre mousse, fouetté de main de maitre, a dû, suivant l'usage, porter un verre de vin à celui qui avait été chargé de l'opération ; il m'a paru fort vexé de ce supplément de cérémonie et le merci *officiel* qu'il a dû prononcer sortait de sa bouche sans venir du cœur. Fort heureusement, le genre de vie de ces enfants et les rudes exercices auxquels ils se livrent sans cesse leur endurcissent la peau et diminuent les inconvénients de ces coups assez rudement administrés ; mais, quoi qu'il en soit, je n'en fais pas moins des vœux pour que l'on abolisse ces punitions corporelles qui ne sont plus en rapport avec nos mœurs. Espérons que le jour n'est pas loin où l'on fera disparaître ces derniers restes de l'ancienne babrarie.

A midi le temps s'est éclairci, et à l'aspect d'un rayon de soleil, la princesse a fait une apparition sur le pont. Elle se plaint de la solitude, de l'ennui et recherche avidement quelques distractions. Le prince et la princesse de Bauffremont gardent la chambre, la nourrice ne peut encore se lever, et la jeune Anna, confinée dans un réduit étroit, crie et se démène, voulant de l'air et du mouvement. Les deux femmes de chambre sont peu valides, et plus d'une fois il a fallu confier l'enfant à un vieux matelot qui la pro-

mène sur la dunette. Cette singulière gouvernante s'acquitte de ces fonctions avec un aplomb merveilleux ; maître Karoff (c'est le nom de cette nourrice supplémentaire) berce la petite fille, lui chante en bas-breton des complaintes qui l'endorment, et Madame se félicite d'avoir eu l'idée de recourir à la complaisance de ce brave marin. Les héros du gaillard d'avant se permettent bien quelques plaisanteries sur le compte de leur camarade, mais Karoff n'y prend pas garde, et M[lle] Anna s'accommode parfaitement de son triton berceur. Peu s'en est fallu, je crois, que le cher M. Deneux ne se chargeât de promener la petite fille ; il surveille d'un œil attentif et presque jaloux les allures sauvages du matelot, et Madame, qui s'en aperçoit, le rassure en lui disant :

« — Vous voyez bien que Karoff est l'homme qu'il « nous faut. Tenez donc Mademoiselle sur vos bras, « par un temps comme celui-ci, lorsque vous avez « bien de la peine à vous tenir sur vos jambes ! »

La duchesse de Berry, assise au pied du grand mât (c'est le lieu où les mouvements sont moins sensibles), s'occupe de quelques petits ouvrages de broderie, puis elle laisse là l'aiguille pour laquelle sa vocation a toujours été douteuse, elle prend un livre qu'elle quitte pour un album in-8° richement relié, qui contient un grand nombre de morceaux littéraires copiés de sa main. Elle nous lit à haute voix les *Stances à la lune* par M. de Musset, des *Méditations* de M. Lamartine, puis quelques pensées empruntées à une foule d'auteurs anciens ou modernes. Il y en a d'ingénieuses, de paradoxales, de brillantes, de justes, et chacun dit son avis sur ces sentences qui ne feront pas oublier celles que l'on doit au génie de Pascal et à la sécheresse de Larochefoucault.

En voici une que j'ai notée :

« Le méchant est comme le charbon : s'il ne brûle pas, il noircit. »

Je ne sais à qui l'on doit l'attribuer, non plus que cet autre :

« Ne trouble pas le ruisseau où tu t'es désaltéré ; ne médis pas de la femme que tu as aimée. »

Ces sortes de maximes sont, je crois, d'origine indienne ou chinoise ; Mme la duchesse de Berry dans ses lectures est toujours à la piste de ces petites phrases d'un sens vrai, net et précis. Elle aime les ouvrages dans lesquels un chapitre quelconque se trouve résumé en une pensée formulée avec précision : son esprit se complaît à ces sentences finales qu'elle ne manque jamais de copier sur son album.

Le capitaine Turpin est venu se joindre à notre cercle, et bientôt il a eu à répondre aux mille questions de la princesse. Les marins sont vraiment des oiseaux de passage. Leurs longs voyages les empêchent de savoir ce qui se passe en France, ils perdent à chaque instant le fil des affaires, et les mouvements politiques qui agitent la capitale ne leur sont connus que quand ils ont cessé d'exister. M. Turpin était en Morée quand la révolution de Juillet s'est effectuée. Il revenait de l'île Bourbon lorsqu'en relâchant à Sainte-Hélène, il apprit l'insurrection de la Vendée et l'arrestation de Mme la duchesse de Berry à Nantes. En arrivant au Cap, il entendit parler de la grossesse de Son Altesse Royale. Cet éloignement habituel de la mère-patrie et l'incertitude de ce qui s'y fait, inspirent à nos marins une sorte d'indifférence pour les affaires publiques, et l'on comprend facilement qu'il en doive être ainsi. Serviteurs de la France, ils ne voient qu'une chose : la patrie, et

leur seul désir c'est de faire respecter notre pavillon, qu'il soit blanc ou tricolore.

La journée a été un peu meilleure que les précédentes. Si le temps devient plus favorable, la vie en commun laissera, je l'espère, peu de prise à l'ennui, et les heures nous paraîtront moins longues. En attendant, je fais ma lecture habituelle d'un dictionnaire des termes de marine, je m'efforce d'apprendre la langue que l'on parle à bord, puis je me promène avec un acharnement toujours nouveau sur la dunette ; sur le pont, je tiens compagnie à l'officier de quart, je suis à la piste de tous les navires qui apparaissent à l'horizon, je m'ingénie à conserver mon aplomb au milieu des plus forts balancements de la corvette, et ces diverses ressources dont j'abuse, me permettent de voir arriver la fin de la journée. Et puis, quand mes jambes sont lasses de ces exercices, je reprends ma plume et je grossis ce journal de toutes les belles choses que voici, et que la postérité ne lira pas. Je la plains !

Lundi 17 juin.

Le soleil vient de chasser les brumes qui me voilaient son disque radieux. Je me suis levé en même temps que lui, et me voici déjà installé sur la dunette. Le lieutenant de quart, M. Roze (1), jeune officier

(1) Je l'ai revu à Paris en janvier 1857, chez mon compatriote et ami le docteur Ponceau.

M. Roze a été appelé au Conseil d'amirauté pour contribuer à un grand travail au sujet de la transformation de la marine à voiles en marine à vapeur. Il y a là un grand changement dans la tactique navale.

En 1858, M. Roze a été nommé capitaine de vaisseau et il ne s'arrêtera pas en aussi beau chemin.

plein de distinction, me fait remarquer un grand trois-mâts qui navigue devant nous, à une distance de quatre ou cinq milles, au plus ; le soleil qui l'enveloppe, rend visibles jusqu'aux moindres détails de sa construction, et M. le commandant Turpin, qui arrive sur le pont, donne ordre d'engager la conversation avec ce voyageur. On hisse deux signaux à la corne de la brigantine et un troisième au sommet de l'artimon. Bientôt le navire a compris la question qu'on lui adresse et j'aperçois quatre petits drapeaux hissés à son artimon. On consulte un catalogue de la marine anglaise, et, en tenant compte de l'ordre dans lequel sont placés les signaux, on voit que le vaisseau en question se nomme *Maria Penn*. Nous hissons le pavillon tricolore, le voisin se pare de son drapeau national, et chacun continue sa route.

Cette petite scène se renouvelle aussi souvent que l'occasion s'en présente. C'est un de nos grands plaisirs à bord, et le capitaine est attentif à nous en procurer de semblables. On ne saurait croire tout l'empressement que l'on met à profiter de ces aubaines. Nous sommes tous avides d'émotions ; chacun s'exerce au maniement de ces longues lunettes qui abrègent les distances ; on veut étudier dans leurs moindres détails les navires qui paraissent à l'horizon et l'on regrette toujours que les hasards de la navigation ne les rapprochent pas davantage de nous.

Le langage télégraphique à bord des vaisseaux est très simple, il est le résultat de conventions mutuelles entre les nations amies, et, grâce à ces petits pavillons placés dans un ordre déterminé, l'on peut se dire beaucoup de choses. On demande la longitude afin de rectifier les erreurs d'observation et assurer la route, on peut aussi réclamer des objets nécessaires, comme



une voile de rechange, un agrès quelconque, et ces secours sont ordinairement accordés avec un louable empressement.

La nuit a été excellente ; le vent est bon, et depuis hier nous avons fait plus de cinquante lieues en bonne route. Nous sommes presque à la hauteur des caps Ortegal et Finistère, les deux points extrêmes du nord de l'Espagne, puis nous descendrons le long du Portugal et nous atteindrons Gibraltar. Toute cette géographie en action me tient le cœur en joie, j'appelle de mes vœux ce prochain avenir, et le beau soleil qui m'inonde de ses clartés, me cause en ce moment un épanouissement délicieux.

A dix heures, après un déjeûner que personne ne dédaigne, tout le monde s'installe sur le pont. Mme la princesse de Bauffremont, elle-même, abandonne sa chambre, et se promène d'un pas encore incertain. Mme la duchesse de Berry, assise dans un grand fauteuil, abritée contre le soleil au moyen d'un vaste parapluie attaché au bastingage, préside le cercle où tous les rangs sont confondus. Ce pêle-mêle est très pittoresque. M. Laprairie joue de la flûte et se fait applaudir. Saint-Arnaud, qui a trouvé je ne sais où une vieille guitare espagnole, parvient à force d'industrie, à réparer cet instrument délabré ; il s'en sert assez bien et chante en s'accompagnant quelques romances qu'il dit avec beaucoup de goût. Plusieurs jeunes officiers font une cour assidue à Mlle Lebeschu, la conversation est fort animée, on rit, on jase, on parle, et M. Deneux seul, soupire à l'écart, regrettant sans doute sa bibliothèque et la rue Saint-Guillaume. *Dulces reminiscitur Argos !*

Un des officiers nous raconte une tempête qu'il a essuyée en doublant le cap Horn. Nous sommes tout

oreilles au récit de ces affreuses convulsions de la mer, et l'attention est si grande que personne n'a remarqué que le vent a pris de la force. La corvette se balance, les vagues se couronnent d'écume, et, dans le moment où le narrateur décrivait une lame gigantesque qui avait failli faire sombrer la frégate, nous nous trouvons tout à coup inondés par une masse d'eau salée qui tombe sur le groupe des auditeurs. La chose est arrivée d'une façon tellement subite, que personne n'a pu éviter ce baptême neptunien. La princesse a été quelque peu préservée par le parapluie qui formait un dais au-dessus de son fauteuil.

Impossible de dire les cris aigus jetés par les dames, le sauve-qui-peut au milieu des jurons de nos intrépides, les éclats de rire de nos marins et la piteuse figure de M. l'abbé, dont les cheveux bouclés tombent ruisselants sur ses joues. Le cher confrère Deneux n'a pas eu moins à se plaindre de ce flot indiscret, et il lui a fallu changer de costume. Pour moi, j'en ai été quitte pour quelques éclaboussures, et le soleil, qui ne nous a pas abandonnés, n'a pas tardé à effacer les traces de cet arrosement intempestif. Les dames n'ont reparu que quand la mer a été calme. Du haut de la dunette, je vois les vagues s'avancer progressivement, rouler les unes sur les autres, grossir et se précipiter avec furie contre le flanc de la corvette. Quelques-unes atteignent le bastingage et tombent jusque sur le pont, mais il faut pour cela que la corvette, balancée par le roulis, forme un plan incliné qui favorise l'ascension du liquide.

Ce petit accident a fourni matière à des commentaires infinis sur les phénomènes observés à la mer. Nos chers officiers répondent avec une complaisance inépuisable aux questions des curieux ; le capitaine



Turpin lui-même, assez peu communicatif, met à notre discrétion les trésors de son expérience. J'ai obtenu pour ma part beaucoup de renseignements sur la construction des vaisseaux, sur leurs diverses formes, sur l'influence de ces formes sur la marche du bâtiment, sur sa durée, sa force de résistance. Il y a des vaisseaux qu'il faut démolir au bout de quatre ou cinq ans d'existence. D'autres durent quinze ans et plus, et le *Nestor*, sur lequel le capitaine Turpin a fait ses premières armes, existe encore dans le port de Brest. Il est vrai qu'il a subi, à diverses reprises, d'immenses réparations, des refontes successives, et qu'aujourd'hui il ne lui reste presque plus rien de sa construction primitive.

Mme la princesse de Bauffremont, qui prend rarement la parole, se hasarde à dire que le *Nestor* ressemble au vaisseau des Argonautes. Mlle Lebeschu demande aussitôt ce que c'est qu'un Argonaute, et Mme la duchesse de Berry, lui dit avec un superbe sang-froid:

« — Ma chère, on appelle ainsi le fameux sabre du « capitaine Jeannot. Ce grand sabre a tant servi qu'il « a usé quatre lames et trois manches. »

Cette plaisanterie a eu un succès complet, et la pauvre soubrette a pris bonne note de cet éclaircissement historique. Les jeunes officiers, enhardis par l'occasion, ont mis à de cruelles épreuves la crédulité de la demoiselle, et les créations les plus fantastiques de leur esprit fertile ont été accueillies avec une candeur parfaite. La mystification a été poussée aussi loin que possible. Mlle Lebeschu a trop bonne opinion d'elle-même pour croire à de pareilles moqueries ; elle fait l'entendue, commente, explique les pasquinades les plus saugrenues et donne en plein dans tous les panneaux que l'on tend à sa confiante vanité.

Après dîner, par un temps superbe, la corvette filant huit nœuds en bonne route, l'équipage nous donne une petite récréation qui consiste en un assaut d'armes. Les matelots admis sur l'avant, manient avec une adresse remarquable le fleuret, la contre-pointe, le sabre long et court, et enfin, le grand bâton normand qui me semble leur arme de prédilection. Le susdit bâton a bien cinq pieds de hauteur, il est d'un volume proportionné, et entre les mains de ces robustes gaillards il constitue une arme redoutable. Il a fallu aux spectateurs de ces exercices belliqueux un peu de temps pour s'habituer à des attaques furieuses en apparence, et vingt fois j'ai pensé que les chirurgiens du bord auraient quelques têtes fracassées à restaurer, quelques jambes à munir d'un appareil inamovible. Ces immenses gourdins voltigeant autour des combattants nous paraissaient on ne peut plus propres à produire des fractures ; mais si l'attaque était vive la défense ne l'était pas moins, le bâton arrivait à la parade, protégeait la partie menacée et ripostait avec une promptitude merveilleuse. Quelques coups arrivaient à leur adresse ; mais il y avait tout à la fois beaucoup de fermeté de la part de l'individu atteint et de ménagement de la part de celui qui touchait le but. En somme, les joûteurs ont fait preuve d'agilité et de courage et l'assaut n'a eu aucun fâcheux résultat.

Le commandant Turpin, qui encourage ces exercices, a fait distribuer aux matelots quelques bouteilles de vin. Les dames qui assistent à cette passe d'armes, ont poussé bien des cris en voyant les terribles coups que se portent les combattants, mais chacun de nous a fini par comprendre que ces jeux si rudes n'entraînent aucun danger réel. Les deux adversaires qui s'avançent en champ clos commencent

par se donner une franche accolade, et le combat fini, ils s'embrassent de nouveau. Nous avons applaudi des prodiges de courage et d'adresse. Il nous a été démontré qu'il n'est ni sabre ni épée qui puisse résister à ce terrible bâton. Il y a parmi les matelots tel artiste qui s'enveloppe dans un tourbillon de bois, de façon à repousser toute atteinte, et une balle pourrait seule franchir ce cercle menaçant.

L'espadon et le fleuret ont eu leur tour, mais j'ai vu dans des salles d'armes des tireurs plus habiles que les marins de l'*Agathe*. Ces instruments semblent trop légers pour ces natures si puissantes. J'aurais préféré leur voir manier les terribles haches d'armes, les grands sabres d'abordage, et autres instruments si redoutables entre leurs mains robustes. Parmi les matelots qui excellent à jouer du bâton, j'ai remarqué notre bonne d'enfant, le remplaçant de la nourrice, Karoff en un mot, dont la physionomie et la tournure feraient honneur à quelques sauvages des archipels de l'océan Pacifique. Il y a dans ses attaques une brusquerie effrayante ; accroupi comme un tigre, il s'élance avec une telle rapidité sur son adversaire qu'il faut à celui-ci une main non moins ferme que prompte pour parer le coup qui menace son crâne. Mme la duchesse de Berry, qui a d'abord frémi à l'aspect de ce héros, a fini par prendre goût à ses prouesses ; elle a fait appeler Karoff par M. Turpin, elle lui a fait donner un glorieux verre de vin par Mlle Lebeschu, et le grand sauvage, fort embarrassé de ces gracieusetés, s'est retiré à l'avant en grommelant quelques paroles que personne n'a pu comprendre.

La nuit est venue, le temps est superbe ; la corvette marche bien, sans trop se balancer, et me voici perché sur le bastingage, respirant les émanations singulières

de l'Océan, contemplant les vagues d'un bleu foncé, qui ressemble si peu à cette nuance verdâtre qu'affectionnent les peintres de marine. Le vert glauque que l'on attribue à la mer est une chose de convention ; du moins, jusqu'ici, j'ai toujours trouvé que le bleu dominait, et, dans bien des cas, cette teinte est extrêmement marquée. L'eau très profonde prend-elle la couleur de l'air, cette couleur lui est-elle propre, ou bien est-ce un reflet, une image de celle de l'atmosphère? Toujours est-il que l'Océan n'est pas vert, et j'en suis bien aise. Pour mon compte, j'aime mieux l'azur.

Mme la duchesse de Berry et Mme la princesse de Bauffremont, appuyées chacune sur un bras du commandant Turpin, se promènent sur la dunette, cherchant à se faire le pied marin, et cajolent notre cher capitaine. Le général Bugeaud est complètement abandonné. Il me semble même que, depuis quelques jours, il se manifeste à son égard un éloignement systématique bien capable de le blesser. Les femmes, à bord d'un vaisseau de guerre, sont l'objet de mille attentions délicates de la part des officiers. Ces messieurs aiment les passagères, ils ont pour elles des petits soins infinis ; ils semblent prendre à tâche de démentir leur réputation de brusquerie et se montrent d'une galanterie empressée que j'attribue, pour mon propre compte, au plaisir de voir parmi eux autre chose que des figures masculines. Ils obéissent à la loi du contraste. Hommes robustes, endurcis aux fatigues, aux dangers, aux hasards de la mer capricieuse, ils cèdent instinctivement à l'attrait de ces douces créatures, si faibles, si timides, de la même manière que les vieux soldats aiment les petits enfants. Quoi qu'il en soit, nos belles dames sont souveraines à bord de l'*Agathe* ; elles ont

la conscience de leur empire sur le nombreux équipage qui les entoure, et, comme il arrive toujours en pareil cas, elles en usent jusqu'à l'abus. Il leur a fallu peu de temps pour mettre de côté certaines formes polies plutôt que bienveillantes, et le général, tenu à distance, s'est abstenu de rendre des devoirs qui n'étaient plus accueillis d'une manière convenable.

Et à ce sujet, un mot d'explication : M. Bugeaud n'a pas précisément, il faut bien l'avouer, la plupart des qualités dont on fait le plus de cas dans un certain monde. Il y a des femmes, qui, dans un salon, aiment mieux la forme que le fond, qui apprécient un homme plutôt par ses manières que par ses vertus. La grâce plaît davantage que la science, la politesse de langage fait plus de conquêtes que certains mérites plus solides, et quelquefois des gants frais et un habit d'une coupe distinguée l'emportent sur un grand talent ou un noble caractère.

Le général Bugeaud néglige complètement ces petits moyens de plaire, j'ajoute même qu'il n'en a pas le sentiment; sa rude franchise s'accommode mal des futilités que décrète la mode ou qu'adoptent les usages. De là quelques froissements occasionnés ou éprouvés, de là une sorte de malaise qu'il ressent au milieu de ce cercle où la conversation, toujours légère, exige une tournure d'esprit qui lui est antipathique, et de là enfin son isolement qui lui pèse et l'irrite. Les galants officiers, dont la jeunesse, peu indulgente, cherche un sujet de moquerie, ont bientôt remarqué que le général n'était pas aimé de la princesse, et pour faire leur cour à Son Altesse Royale, ils ne perdent aucune occasion de critiquer cet ennemi commun ; ils ont pris fait et cause pour Madame, et d'autant plus naturellement,

qu'il y a d'ordinaire peu de sympathie entre messieurs de la marine et les officiers de l'armée de terre.

Ces causes et bien d'autres encore, ont jeté une sorte d'interdit sur notre brave gouverneur, et, sauf M. de Saint-Arnaud et moi, il ne voit personne à bord de la corvette. Ses rapports avec le commandant Turpin sont froids, cérémonieux; leurs caractères sont dépourvus de points de contact, et je serais bien étonné que la traversée s'achevât sans encombre. La différence de grade entre ces messieurs se trouve en quelque sorte détruite par la position que chacun d'eux occupe sur l'*Agathe*. Le général à bord n'est que passager, il n'a rien à commander; la princesse est confiée aux soins de M. Turpin, qui, simple capitaine de frégate, n'est pas même colonel. Tout ceci pourra bien un jour entrainer quelque conflit fâcheux, et sans être un marin bien expérimenté, je flaire la tempête.

M. Bugeaud devient de plus en plus soucieux. Sa puissante activité manque d'aliment. Il écrit beaucoup, dicte souvent de longues notes, lit quelquefois et trouve toujours le temps long et lourd. Je cherche à le distraire et j'y suis parvenu en l'intéressant à certaines études tout à fait nouvelles pour lui. Je lui ai beaucoup vanté le fameux roman de Victor Hugo, et il a entrepris de lire *Notre-Dame-de-Paris*. Mais, voyez le résultat de cette tentative : cet homme si ferme, si courageux, à qui l'on a reproché tant de dureté, s'est tellement préoccupé des malheurs d'Esméralda, il s'est si bien identifié à ce drame, que depuis quelques jours il déclame contre l'auteur. Il a juré ses grands dieux qu'il renonçait à lire un ouvrage quelconque de Victor Hugo, que des inventions de ce genre mettaient l'âme à la torture, car elles n'excitaient que des sensations douloureuses, sans profit

pour la raison, sans plaisir pour le cœur. Il ne trouve dans ce livre ni vérité, ni justice, il attriste le lecteur en lui montrant la pauvre humanité sous un jour odieux et faux, enfin il ne peut qu'être dangereux pour la jeunesse, qui a surtout besoin de croire à l'honneur, à la vertu. Ami dévoué des femmes, plein d'idées chevaleresques à l'occasion des liens sociaux, époux tendre, père incomparable, M. Bugeaud se révolte contre tout ce qui froisse ses instincts généreux. Je reconnais en toute humilité que mon remède contre l'ennui n'a pas eu le succès que j'en attendais. Vingt fois le général a jeté le livre en maudissant l'auteur, et vingt fois il l'a repris, subjugué par un ardent désir de connaître le triste dénouement de cette lamentable histoire. Il faut dire que M. Bugeaud n'a jamais lu de romans, *Notre-Dame-de-Paris* est son début ; un mets de si haut goût irrite les papilles nerveuses de mon malade, et je commence à croire qu'il eût mieux valu lui laisser son mal. J'userai de quelque procédé plus anodin.

Mais le vent qui me berçait un peu trop fort, a pris peu à peu un degré d'énergie qui m'a contraint de rentrer au carré des officiers. L'*Agathe*, balancée par un roulis majestueux, commence à craquer de toutes parts, j'entends le commandant donner des ordres pour diminuer les voiles, on prend des ris, on amarre une foule d'objets trop mobiles, toutes précautions qui indiquent une nuit agitée. On ferme toutes les ouvertures latérales du navire, on ne veut pas laisser une libre entrée aux vagues qui se précipitent en mugissant sur les flancs de la corvette, et je clos mon journal pour aller contempler cette tourmente nocturne.

Un quart d'heure de promenade sur la dunette avec l'officier de garde, m'a prouvé que le coup de vent de

nord-ouest qui nous arrive était un aquilon dans la force de l'âge, et que, s'il nous poussait en bonne route, nous n'avions qu'à nous bien tenir. Je vais me coucher ; la position horizontale de mon individu ne nuira pas aux manœuvres. Je suis absolument passif au milieu de l'équipage. J'arriverai, je l'espère, à Palerme, pôrté comme un ballot par l'*Agathe*, à la garde de Dieu et sous la conduite du commandant Turpin, mais sans avoir contribué, en quoi que ce soit, au succès du voyage. Allons, vogue la galère ! La responsabilité n'est pas à ma charge ; si nous faisons naufrage, si nous allons tous dormir au fond de l'Océan, je m'en lave les mains. Je raconterai demain matin les événements de cette nuit.

Mardi 18 juin.

Nous ne sommes pas morts, et j'en profite pour consigner, dans ces annales, les nombreux accidents qui ont signalé le temps de mon sommeil, car j'ai honte de l'avouer, mais, en historien véridique, je dois dire que j'ai parfaitement dormi. Tous nos passagers n'ont pas été aussi heureux que moi.

Mme la duchesse de Berry, dont l'appartement est situé à l'extrémité du navire, a été secouée d'importance, et, au milieu de ces balancements tumultueux, elle a senti rompre quelques-unes des cordes de son hamac ; mais cette avarie, que j'ai constatée avec le commandant Turpin, n'a pas entraîné de chute et a été bientôt réparée. M. de Mesnard a eu moins de chance ; son hamac s'est détaché, mais, fort heureusement, cela est arrivé du côté des pieds et la chute n'a pas eu de suites fâcheuses.



Les deux femmes de chambre, dont le lit n'est pas suspendu, ont roulé pêle-mêle avec les caisses, cartons, malles, meubles, etc., et, quand le jour est venu éclairer ce carnage, il a fallu bien du temps pour réparer cet immense désordre. M. Deneux a une grosse bosse au milieu du front ; M. de Saint-Arnaud qui chancelle, jure comme un païen ; M. l'abbé Sabatier est en proie au mal de mer, et quand l'heure du déjeuner est venue, les convives, attardés et endoloris, se sont trouvés en petit nombre.

Vers le milieu du jour la bourrasque a cessé ; un beau soleil nous a rappelés sur le pont et le cercle de la veille s'est établi de nouveau au pied du grand mât. Chacun raconte ses misères de la nuit et beaucoup de petits incidents font naître une franche gaieté. Mme de Bauffremont, qui a été fort malade, se traîne auprès de la princesse, se blottit dans un grand fauteuil et reçoit avec une grâce charmante les mille attentions dont l'accable son mari. Couple modèle, gens capables de dégoûter du célibat ! *Laurence*, tel est le petit nom de la belle dame, *Théodore* est celui de monsieur ; mariés depuis plus de dix ans, s'adorant comme au premier jour, ils ont plusieurs enfants, dont l'aînée est une jeune fille d'une beauté ravissante. Mme la duchesse de Berry a beaucoup de déférence pour la princesse ; celle-ci prodigue les respects à Son Altesse Royale, mais il est aisé de voir que les égards mutuels ne constituent pas de l'amitié, et que ces dames réunies accidentellement ne ressentent pas l'une pour l'autre une de ces affinités électives et irrésistibles. La dame d'honneur a une tenue irréprochable, mais un peu majestueuse, ce qui repousse l'abandon. La nature et l'éducation l'ont faite beaucoup plus princesse que ne l'a jamais été la mère du duc de Bor-

deaux. De là, des rapports cérémonieux qui vont assez mal à la pétulante bonhomie de Son Altesse Royale ; la même chose se remarque entre le prince de Bauffremont et M. de Mesnard.

On a parlé bijoux. Madame nous a montré quelques objets précieux et entre autres, une belle boîte en or, recouverte de médaillons peints par Augustin, l'habile miniaturiste. Les figures de Louis XVIII, de Charles X, de Mme la duchesse d'Angoulême, du duc d'Angoulême, du duc de Berry et enfin celle de la princesse elle-même, ont été examinées tour à tour, et chacun reconnaît que le portrait de la princesse est le moins ressemblant des six. Mme de Bauffremont porte un beau bracelet formé de larges plaques ovales en émail, sur lesquelles sont gravées les initiales gothiques de la phrase suivante : *Si je te perds, j'ai tout perdu.* Madame la duchesse de Berry a bien hasardé quelques petites plaisanteries sur cette devise sentimentale, mais elle a promptemeut déclaré qu'elle la croyait très vraie, et qu'elle souhaitait surtout que ces deux tendres cœurs n'eussent point à nous en donner la preuve.

Le commandant Turpin nous annonce que le grand vent de nuit nous a été favorable, que nous avions franchi plus de vingt-quatre lieues dans les dernières vingt-quatre heures, que nous sommes en ce moment par le travers du Portugal et que très probablement nous aurons bientôt le plaisir de voir la flotte de l'amiral *Sartorius* qui croise devant Lisbonne ; chacun de nous se réjouit d'admirer une escadre de guerre. Nous commençons à dédaigner les navires que nous rencontrons assez souvent ; ces marchands d'huile ou de vin ne nous paraissent plus dignes d'un bien vif inté-

rèt et nous nous contentons de répondre au salut qu'ils nous envoient.

Je continue mon cours d'éducation nautique. Un jeune officier qui a bien voulu me servir de cicerone, m'a conduit dans les profondeurs de la corvette. La soute aux poudres, l'ancienne Sainte-Barbe, le faux-pont, la cale, j'ai passé une revue complète de ces lieux obscurs, et je suis enchanté des découvertes que j'ai faites dans les flancs de ce vaste édifice. L'intelligence humaine éclate dans la construction d'un vaisseau de guerre. Ce que le poète appelait *fragilem ratem* ne peut guère se comparer à un vaisseau de cent canons ; mais grand ou petit, barque ou frégate, le véhicule destiné à lutter contre la mer en furie, *truci pelago*, est une merveilleuse chose qu'on admire davantage à mesure qu'on la connaît mieux. Il faut ajouter que ces puissantes machines ne résistent pas toujours à la tempête, et que le cœur de nos marins a, comme autrefois, besoin d'un triple airain pour lutter contre le courroux des flots.

Après le dîner, le cercle s'est formé de nouveau et la conversation est devenue fort active. Les dames travaillent à quelques menus ouvrages de broderie, M. de Mesnard lit, M. Deneux, qui a toujours l'air de se croire à la cour, tourne ses pouces et regarde respectueusement les princesses. M. de Bauffremont ne dit rien et veille sur sa femme. Le commandant, l'abbé Sabatier et moi, nous devisons sur une foule de choses, et Mme la duchesse de Berry papillonne à nos dépens. Son Altesse Royale s'entend assez bien à taquiner le sexe fort ; elle nous attaque vivement, sa gaieté s'épanouit à propos de tout, et nous allions nous déclarer battus lorsqu'un léger incident a produit une diversion salutaire.

[redacted]

Mlle Lebeschu affecte de se donner des airs maritimes : elle se promène à grands pas sur le pont, appuyée sur le bras d'un jeune aspirant. Au milieu de ses évolutions, un coup de vent indiscret s'empare de la robe de soie verte qui dessine la taille de la soubrette et la fait voltiger au-dessus de sa tête. Ajoutons, pour l'exactitude historique, que la pudeur de la demoiselle n'a pas subi d'échec important et que la curiosité des spectateurs n'a pas été satisfaite. Il est positif que M. l'aumônier n'a pas baissé les yeux et qu'il a ri comme nous autres profanes. Mme Hansler a eu un beau mouvement : elle s'est précipitée vers sa compagne, l'a entourée de ses bras, a rejeté la robe vagabonde et nous a dérobé, autant que possible, les bénéfices de ce hasard favorable. Madame, entendant le cri général poussé par les spectateurs, a saisi son lorgnon pour en apprécier la cause ; mais il était déjà trop tard, et l'air dont elle nous dit : *Qu'avez-vous vu?* a fait naître un éclat de rire universel.

Cet accident est devenu un texte de récits analogues. Chacun a raconté les aventures de jupes relevées, les indiscrétions du vent qui souffle au coin du pont Royal, les cavalcades de Marie-Antoinette sur des ânes rétifs, et l'on est convenu que les pauvres femmes étaient vêtues d'une façon bien dangereuse. L'on a établi en principe que le beau sexe devait prendre ses précautions et ne rien laisser au hasard. Un frondeur a fait une rude guerre aux pantalons, qui commencent à devenir de mode pour les petites filles et même pour les jeunes personnes. Il a prétendu que l'adoption de ce vêtement par les femmes aurait d'immenses inconvénients ; que leur pudeur disparaîtrait aussitôt qu'elles n'auraient plus rien à craindre d'une chute, d'un coup de vent ou de tout autre événe-



ment semblable. Ces propositions hardies ont soulevé un orage. Les dames ont nié l'influence de la forme de leurs vêtements sur leurs habitudes de modestie ; il a fallu bien des arguments et des preuves pour les amener à reconnaître cette vérité palpable. Le commandant Turpin a dit que les pantalons étaient à peu près indispensables aux femmes qui font un voyage sur mer. Il nous a raconté bien des petites observations à propos de ce que l'on décore du nom de pudeur et qui varie d'objet et de but suivant les différents pays. Entre autres anecdotes, en voici une qui nous a beaucoup amusés. Un jour, au Cap, il fut invité à dîner à bord d'une frégate anglaise qui arrivait de l'Australie. Il y trouva comme passagers le roi et la reine des îles Sandwich, que l'on conduisait à Londres. Ces deux personnages dînèrent avec l'état-major de la frégate, et M. Turpin eut tout le temps d'observer leurs allures bizarres. Habituellement ces deux Majestés portaient pour unique costume une ceinture recouvrant le bas des reins ; mais la pruderie britannique avait jugé convenable d'ajouter à ce strict nécessaire un certain superflu sous forme de vaste peignoir en soie verte.

Le roi et la reine se tinrent assez bien pendant le repas, mais au dessert, il y eut un peu plus de laisser-aller, surtout après quelques libations de rhum, liqueur de prédilection de la princesse. Celle-ci, étendue sur un canapé, éprouva le besoin vulgaire de gratter je ne sais quelle partie de son individu, et, pour opérer plus efficacement, elle releva sa robe et livra aux regards des gentlemen tous les charmes qu'il est d'usage de cacher. Cet exercice se répéta un certain nombre de fois, et toujours avec un abandon si naïf, si primitif, que la gravité de ces messieurs fut mise à

une rude épreuve. Sa Majesté noire ne paraissait pas s'apercevoir de la prodigieuse hilarité que faisait naître sa gymnastique ; elle continuait d'ingurgiter de l'eau-de-vie et du rhum, et, ajoute M. Turpin, cette intempérance prit une telle extension, que le couple sauvage mourut à Londres, brûlé par l'alcool dont il s'abreuvait. On a mis leur dépouille mortelle dans un tonneau de rhum pour les transporter dans leur pays, qu'ils n'auraient pas dû quitter.

« — Je parierais, dit Mme la duchesse de Berry, que « ces deux pauvres cadavres sont arrivés à sec. On « m'a dit que le corps de Nelson, placé comme vos « sauvages, dans une tonne de rhum, était par« faitement desséché en arrivant en Angleterre. Les « matelots avaient percé la futaille et bu tout le liquide « conservateur. On a dit que c'était par suite de leur « admiration pour cet illustre marin, mais il est per« mis d'en douter. »

Longue excursion sur l'abus des liqueurs spiritueuses. Les Anglais en consomment beaucoup plus que les Français. Influence des climats froids sur la tempérance des peuples. Ce que l'on nomme vertu n'est quelquefois qu'un défaut d'appétit. Témoin, dit M. de Mesnard, la fée Concombre dont parle Mirabeau. Témoin, ajoute M. Deneux, certaines Lucrèces dont tout le mérite apparent est basé sur une stérilité native.

Ces énormités ne passent pas sans contestation. La princesse défend son sexe avec courage. Mme de Bauffremont, qui plane dans les espaces, prend peu de part à ces débats, et Son Altesse Royale, qui a la conscience de sa supériorité dans ces discussions animées, tient tête à ses adversaires. Elle y déploie souvent beaucoup de présence d'esprit ; elle argumente

avec finesse et riposte avec gaieté aux attaques du courtisan et de l'accoucheur. M. Deneux, qui n'a pas la parole facile, discute bien moins qu'il ne raconte ; il cite des noms propres à l'appui de son opinion, il est riche en anecdotes scandaleuses, et les naïves personnalités qui lui échappent font rire son auditoire. Un sténographe, attaché à sa personne, recueillerait, en un mois, des matériaux capables d'enrichir une nouvelle édition de Tallemand des Réaux. Avis à M. de Montmerqué (1).

Les dames se sont retirées plus tard que de coutume. J'ai longtemps continué ma promenade sur le pont, causant avec les matelots en vigie, avec l'officier de quart, et j'ai fini par me coucher sur les manœuvres qui soutiennent la base du beaupré, ce mât qui se porte en avant comme une lame en arrêt et qui fend l'air comme la proue fend et laboure la plaine liquide. Il me semblait être porté sur la tête d'un monstre marin ; je me sentais entraîné dans une course impétueuse vers des rivages inconnus, comme ces chevaliers errants protégés par un puissant enchanteur, et, tout en cédant à cette magie, où figurait une princesse innocente et persécutée, je n'ai pas tardé à laisser ces régions illusoires pour revenir à des réalités plus intéressantes. En effet, la partie de la proue qui divise la mer soulève, de chaque côté du sillon qu'elle trace, une sorte de poussière d'un blanc de neige, au milieu de laquelle je vois scintiller quelques pointes de feu. Ce spectacle, nouveau pour moi,

(1) Ce personnage, qui était conseiller honoraire à la Cour impériale de Paris et membre libre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), est mort le 2 mars 1860. On lui doit surtout une excellente édition des Lettres de la marquise de Sévigné.

attire mon attention. La nuit, devenant plus obscure, me permet de mieux distinguer ces corps ignés qui me rappellent ce que j'ai lu sur la phosporèscence de la mer.

Le ciel est d'un bleu admirable, et sur cette teinte d'azur foncé se détachent des myriades d'étoiles qui brillent dans l'immensité comme un tourbillon de poudre d'or. La mer, de son côté, m'offre cette scintillation merveilleuse qui semble un reflet des splendeurs du firmament. Étoiles sublimes qui gravitent dans les champs de l'espace, animalcules lumineux, qui roulent avec les flots agités, double mystère pour la science humaine, spectacle enchanteur pour l'homme qui sait admirer la nature grandiose et humilier son esprit en présence des merveilles de la création !

Pendant que je réfléchissais profondément sur tout cela, un matelot perché sur une manœuvre, à quelques mètres au-dessus de moi, chantait doucement :

Ah ! que l'amour est agréable !
Elle est de toutes les saisons !

Cette mélodie champêtre m'a enlevé aux méditations transcendantes où je me perdais, et j'ai ri de bon cœur en retrouvant dans cette situation singulière, ces grotesques paroles que les Parisiens ont oubliées. J'ai achevé le couplet à l'unisson avec le matelot galant, et je suis aller me coucher.

Mercredi 19 juin.

La nuit a été excellente, nous avons fait beaucoup de chemin, nous avons dépassé le cap de Finistère et le commandant donne des ordres pour que nous nous



rapprochions des côtes. Tout le monde témoigne un vif désir de voir la terre; l'immensité de l'Océan cause une sorte d'ennui par sa monotonie sublime, et nos yeux errants sur ces espaces infinis, cherchent un point sur lequel ils puissent se reposer.

Nos officiers ne sont pas contents de l'*Agathe*. Suivant eux, cette corvette se traîne lourdement, c'est une guimbarde, une charrette, et Dieu sait quand nous arriverons à Palerme ! Cette opinion des gens du métier porte le découragement dans l'esprit de nos passagers nerveux. Le général et son aide de camp se désolent, se dépitent, ils accusent les hommes, le ciel et le reste de ces interminables lenteurs qui doivent prolonger leur supplice. J'avoue que le mal dont ils souffrent me paraît très supportable; la plupart des incidents de notre navigation sont pour moi de véritables plaisirs que j'accepte avec une résignation très philosophique; tout ici m'occupe, m'intéresse, et je ne me sens aucun empressement à quitter cette pauvre corvette, où je goûte une si agréable hospitalité ! Qui sait d'ailleurs ce que l'avenir nous réserve ?

Chaque jour, à midi, tous les officiers du bord sont tenus d'accomplir un travail astronomique qui consiste à prendre ce qu'on nomme la hauteur du soleil. Ces Messieurs, armés d'un instrument assez compliqué, braquent leurs petites lunettes sur l'astre radieux, notent avec soin l'instant précis où son mouvement d'ascension apparente est arrivé à son terme, et se servent de cette observation pour établir, par des calculs dont je vous fais grâce, le point où se trouve la corvette. Chaque officier dépose le résultat qu'il a obtenu entre les mains du capitaine; celui-ci compare les observations, les modifie l'une par l'autre et en tire une moyenne qui est la normale. On note sur une

carte marine le lieu indiqué par le calcul; on suppute la route parcourue dans les vingt-quatre heures écoulées, et le tout est consigné très exactement sur le journal de bord.

Je suis tous ces travaux avec un vif intérêt, je cherche à en bien comprendre la valeur; j'étudie les livres classiques où ces opérations sont décrites, mais, hélas! combien je déplore les infirmités de ma pauvre intelligence ! Je me rappelle avec horreur tout ce que m'a coûté de peines la simple étude de l'arithmétique élémentaire, les ténèbres qui ont toujours enveloppé pour moi l'algèbre, la géométrie, les mathématiques, et une répugnance instinctive pour les chiffres. Allez donc, après cela, comprendre le calcul de la longitude, la comparaison du temps moyen, le midi des montres marines et autres obscurités impénétrables ! J'aime mieux rêver en regardant le flot azuré, en cherchant de l'œil dans notre sillage, la trace des alcyons envolés ; je préfère un troupeau de marsouins bondissants, quelque souffleur solitaire qui nous montre par hasard son dos d'un rouge brun. Voilà mon lot, mes objets de prédilection.

Sans préjudice, bien entendu, des droits de la chère humanité. Si la nature, si les bêtes m'occupent, je ne néglige pas mon semblable. La collection d'individus au milieu desquels je vis en ce moment, me fournit ample matière à des remarques qui ne sont pas dépourvues d'intérêt, et je veux consigner ici une petite observation qui a sa valeur. La nourrice de la jeune Anna, qui a énormément souffert du mal de mer, n'a pas cessé pour cela de remplir très consciencieusement ses devoirs, et M. Deneux, qui ne la perd pas de vue, est fort content de son zèle et de son lait. Le cher maître étudie l'influence de la navigation sur les

nourrices et les nourrissons, et j'aime à croire qu'il ne perdra pas une aussi bonne occasion d'enrichir la science d'un mémoire *ex professo* sur ce point. J'avais même commencé à lui dire quelques mots de cette question, mais il m'a arrêté aussitôt par ces paroles : *J'y songeais, j'y songe!*

Donc la nourrice, un peu remise de ses tribulations gastriques, reparaît au milieu de nous, elle se promène sur le pont, accroche le bras de quelque vieux matelot et, bien assurée contre les chutes, elle se pare de sa petite Anna qui est fraîche comme une rose. La pauvre femme, toute fière de l'embonpoint de son élève, la présente volontiers à l'admiration de tout le monde, mais tout le monde ne partage pas son enthousiasme, et elle a la simplicité de s'en affliger. Mme la duchesse de Berry, renfermée dans son appartement, diffère beaucoup de Mme la duchesse de Berry sur le pont, au milieu du cercle qui l'entoure; les tendresses maternelles cessent de se montrer expansives devant tant de témoins, et la nourrice qui n'y entend pas malice, se prête assez mal au désir que l'on manifeste de la voir rentrer dans sa chambre. Le soleil incommode l'enfant, l'air est trop vif, le mouvement de la corvette lui fait mal, une chute est à craindre, et mille autres motifs servent à appuyer l'ordre de la retraite. Tout cela est évident, palpable, mais cette brave femme ne comprend pas, elle trouve sans cesse des prétextes pour revenir au milieu de la foule qui la distrait et l'amuse, et M. Deneux lui-même lui fournit l'appui de son autorité pour se soustraire à cette clôture qui peut nuire à son enfant et à elle-même.

Il y a dans cette situation nouvelle une petite nuance qui m'a frappé. La princesse songe à l'avenir; il y a peut-être dans cet avenir assez prochain, quelque

chose qui l'inquiète, et cela influe sur sa manière d'agir en public.

A diverses reprises aujourd'hui, l'on a aperçu la terre ; les marins reconnaissent les caps, les montagnes à l'aspect de certaines lignes que je prends pour des nuages. Il faut une grande habitude pour éviter l'erreur en pareille matière ; une excellente lunette anglaise dont je me sers à chaque instant, est loin de valoir l'œil du dernier matelot de l'*Agathe*. Les officiers montent de temps en temps dans les manœuvres, les gabiers de la grande hune, perchés sur leur observatoire, communiquent à l'état-major leurs découvertes, on désigne successivement divers points du rivage de l'Estramadure, et je voudrais bien que la corvette se rapprochât davantage de ces montagnes dont je n'aperçois que les sommets vaporeux.

Les dernières lueurs du jour ont éclairé d'un reflet d'or le cap de la Roca, la pointe la plus occidentale de la grande péninsule ibérique. Nous sommes tout à fait en face de Lisbonne, mais nous ne rencontrons pas les vaisseaux de l'amiral Sartorius. L'embouchure du Tage est là, et je ne puis la voir. Fleuve poétique, je voudrais bien ne pas fuir tes bords heureux, mais la corvette ne s'arrête pas, et il faut faire comme elle. Je t'adresse mes adieux et je vais me coucher, car je suis las et j'ai froid. Le vent de nord-ouest qui nous pousse est loin d'être tiède, et personne n'a songé encore à prendre les vêtements légers de la saison.

Jeudi 20 juin.

Après une nuit magnifique perdue pour moi dans l'anéantissement d'un sommeil de plomb, je reviens sur la dunette et je lorgne de nouveau la rive portu-

[redacted]

gaise, dont nous nous sommes un peu rapprochés. De grands oiseaux volent autour de nous, la mer est couverte de ces plantes flottantes qui annoncent le voisinage des côtes; tous nos passagers sont attentifs, et l'on consulte à chaque instant les cartes marines qui contiennent le signalement exact des lieux voisins. Le commandant me montre, dans un lointain immense, le sommet d'une montagne qui forme le cap de Saint-Vincent. La sierra de Monchique attire toutes nos lorgnettes. M[me] la duchesse de Berry veut savoir le nom de tous les lieux que découvre son lorgnon, et les officiers qui ont déjà navigué dans ces parages, s'empressent de satisfaire sa curiosité.

Il y a beaucoup de monde à bord. Il est de règle, quand on a la terre en vue, de prendre beaucoup de précautions pour éviter d'être poussé vers le rivage par le vent ou les courants; en conséquence, le commandant à l'œil à tout. La mer a changé de couleur, elle a perdu cette belle teinte bleue qui me plaisait tant, le vert glauque reparaît et un vieux matelot me dit que si l'on jetait la sonde, on trouverait bientôt le fond.

Le vent est toujours favorable et nous marchons sinon très rapidement, du moins d'une manière satisfaisante. Tout le monde se porte bien; on se promène, on jase, on rit, et le général Bugeaud seul paraît encore soucieux. Il éprouve divers petits accidents qui prennent une forme intermittente et dont mes soins ne peuvent le débarrasser complètement. Cet état de souffrance le rend plus irritable, il broie du noir, il critique, il condamne. Que je voudrais le voir arrivé au terme de l'ennuyeuse mission dont on l'a chargé!

La corvette court directement du nord au sud; le soleil commence à se faire sentir et l'air prend enfin

les caractères méridionaux. Nous subissons tous cette heureuse influence, la vie s'anime, la pensée devient plus active, on se connaît mieux, douze jours de tête-à-tête ont produit des affinités entre les passagers et l'équipage, il y a des points de contact et cela tourne au bénéfice de cette république flottante. Quand je dis république, ce n'est pas tout à fait le mot propre, car un vaisseau de guerre est une véritable monarchie absolue ; mais enfin, eu égard à nos individualités si différentes, nous formons un composé des plus hétérogènes. Je crains bien que la fusion ne soit pas possible.

A mesure que nous nous rapprochons du cap Saint-Vincent, nous distinguons plus clairement cet immense promontoire qui forme l'angle extrême du Portugal. Le rocher qui s'avance dans la mer porte un édifice immense ; c'est un grand monastère dont toutes les parties se révèlent à nos longues-vues. Nous voyons également l'anse de Baïlera où s'abrite un groupe de bateaux pêcheurs, puis le fort de Figuera, sur lequel flotte un pavillon.

Au delà du cap Saint-Vincent, la côte change de direction, elle va de l'ouest à l'est, et notre corvette se dirigeant à peu près dans le même sens, marche vers l'Andalousie. Nous avons examiné la petite ville de Sagres ; puis, le soir, au moment du coucher du soleil, les officiers ont signalé le cap Sainte-Marie qui domine la ville de Faro.

Ce soir, tout le monde était groupé au pied du grand mât. Le commandant Turpin a demandé à la princesse et à tout le monde, si nous tenions à bien voir le détroit de Gibraltar. La réponse a été très affirmative. « C'est fort bien, a repris le capitaine, mais en calculant la distance à parcourir et en tenant compte de notre

marche actuelle, il est certain que nous arriverons demain soir à l'entrée du détroit, et que, si le vent nous favorise, nous serons en pleine Méditerranée avant que vous n'ayez ouvert les yeux. Il faut donc, si nous voulons franchir ce passage en plein jour, diminuer de voiles, ralentir notre course et faire en sorte de ne pas perdre une si belle occasion.

« — Serrez la bride, capitaine, épargnez le fouet « et l'éperon; tâchez de nous conduire de telle sorte « que nous puissions bien voir les deux rivages oppo- « sés, la pointe de l'Europe et celle d'Afrique. Arran- « gez-vous pour le mieux, quitte à réparer plus tard le « temps perdu. »

Cette opinion de Mme la duchesse de Berry étant celle de tout le monde, le commandant a pris des mesures en conséquence, et, en vérité, personne n'est tenté de se plaindre de ce retard. La situation actuelle de l'*Agathe* est charmante. Nous sommes en vue de Faro, dont les principaux édifices sont reconnaissables. La nuit arrive avec toutes ses magnificences. Le soleil se couche dans un amas de petits nuages qui se colorent des teintes les plus brillantes, et ce spectacle, que nous avons déjà admiré plusieurs fois, ne lasse pas notre enthousiasme. La lune nouvelle paraît du côté de la pleine mer et sa faible clarté suffit pour prolonger le jour qui finit. La brise, toujours fraîche, nous pousse doucement; notre marche, assez rapide, est sans secousses; tout le monde est debout, heureux de se sentir vivre au sein de cette nature grandiose. Notez que les dames, qui se promènent sur la dunette, saisissent dans l'air embaumé les douces émanations qui viennent de la terre.

A huit heures, toute la bordée de quart se réunit sur le gaillard d'avant, presque au pied du grand

mât, et les matelots, assis en cercle, se mettent à chanter en chœur. Les passagers errants sont bientôt attirés par ce concert improvisé. Il est aisé de voir que les exécutants n'en sont pas à leur début. Il y a parmi eux des Provençaux et quelques Alsaciens qui ont l'instinct musical. Plusieurs voix sont sonores, bien timbrées; les basses sont vigoureuses, quelques-unes sont superbes, et le chant, pris dans son ensemble, a un caractère tout à la fois mélodieux et énergique qui saisit l'auditoire. Ces hommes, d'un aspect si rude, chantent avec une expression gracieuse, souvent même tendre, et ils paraissent affectionner les couplets mélancoliques. Ils entonnent avec une verve étincelante quelques chants bachiques ; ils disent avec une énergie guerrière quelques chansons dont Napoléon est le héros; en un mot, on voit qu'ils sont guidés par un véritable sentiment musical et que leur intelligence est parfaite.

Ce concert, sur lequel nous ne comptions pas, a été écouté très attentivement. Mme la duchesse de Berry a témoigné à diverses reprises tout le plaisir que lui causait cette distraction improvisée; elle a battu des mains avec un véritable enthousiasme en entendant un chant héroïque sur la mort de Bayard :

L'appui des rois, le défenseur des belles.

Nos braves marins exécutants ont dit leurs couplets avec un entrain merveilleux. Plût à Dieu que les chœurs de l'Opéra eussent cette vigueur, cet ensemble et cette justesse d'intonation!

La princesse, enchantée de cette fête, a prié le commandant de faire donner à cette troupe harmonieuse quelques rafraîchissements de haut goût; M. Turpin s'est empressé d'obtempérer à cette requête, et les vir-



tuoses ont porté la santé de Madame avec accompagnement d'un vigoureux *hurrah!*

Le beau sexe nous a quittés, les chanteurs se sont retirés à l'avant, et là, sur la demande de quelques amateurs, le concert a pris un caractère un peu plus anacréontique. Béranger est le répertoire où nos musiciens ont puisé largement, et bientôt nous avons ri de bon cœur aux gaudrioles maritimes. Karoff nous a chanté en pur bas-breton une sorte de complainte dont la sauvage mélodie m'a causé un plaisir singulier. Il m'a semblé entendre les chants de la *Velléda* de M. de Chateaubriand ou de quelques pirates gallois abordant aux rives armoricaines.

Il était tard quand les auditeurs ont songé à se retirer. La soirée ainsi prolongée, nous a paru courte. Le commandant met tous ses soins à nous rendre la traversée agréable, il use des ressources disponibles dans la situation actuelle, et, pour ma part, je trouve que mon apprentissage de marin se fait sous d'heureux auspices.

Vendredi 21 juin.

La chaleur devient très vive ou plutôt très lourde, je puis à peine rester dans ma chambre et je suis venu sur le pont achever un sommeil laborieux que les fraîches senteurs de la mer ont dissipé peu à peu.

L'officier de quart me montre au bout de sa longue vue une ligne brune qui s'élève à l'horizon et qui est, suivant lui, le phare de Cadix. Nous avons dépassé une terre sous le nom de cap Palos, et qui mérite une mention particulière. C'est de ce point que partit, en 1492, Christophe Colomb qui avait deviné le Nouveau-Monde.

Cette nuit, un petit bâtiment de guerre, fin voilier, espèce d'aviso anglais, a tourné autour de l'*Agathe*, l'a examinée, inspectée; ces observateurs se rencontrent toujours aux environs de Gibraltar. La *perfide Albion* craint toujours qu'on ne lui vole son rocher. Elle est d'ailleurs fort intéressée, on le comprend, à savoir quels sont les vaisseaux de guerre qui se dirigent vers la Méditerranée. Le bon vent qui nous a si bien poussés depuis quelques jours s'est lassé de souffler, on dirait qu'il reprend haleine, il se repose, et la corvette se balance lourdement sur un flot presque inerte : un magnifique troupeau de marsouins fait ses cabrioles autour de nous et le général, toujours à la piste des distractions dont il raffole, s'arme d'un fusil et envoie des balles à ces sauteurs aquatiques. Leur troupe paraît faire peu de cas de ces hostilités et cependant, la galerie, qui juge les coups, a déclaré que plusieurs animaux avaient dû être atteints par la main experte de notre chasseur.

Vers le milieu du jour le vent tombe tout à fait, la corvette ne gouverne presque plus et je vois bien des mines s'allonger. Nous nous étions si bien accoutumés aux vives allures de ces derniers jours qu'un temps d'arrêt nous paraît chose insupportable.

Les dames ont travaillé sur le pont. L'intérieur des appartements n'est pas tenable. La vie en plein air est encore possible, d'autant plus que le commandant fait déployer sur nos têtes une vaste tente, grande voile horizontale qui nous donne une ombre salutaire et nous permet de sentir les moindres agitations de l'air. Ainsi protégés contre le soleil africain, nous devisons de menus propos pendant que les princesses s'occupent de broderie, de tapisserie et d'autres ouvrages élémentaires qui n'empêchent pas la conversation générale et



les *a parte.* Mme la duchesse de Berry s'amuse à faire le dessin central de je ne sais quel petit meuble dont les fonds sont remplis par Mme Hansler et Mlle Lebeschu. L'exactitude historique, dont je me suis toujours piqué jusqu'ici me fait un devoir d'ajouter que les jeunes aspirants de marine, traités avec une faveur marquée par le beau sexe passager, manient l'aiguille à merveille et partagent avec les deux soubrettes ce travail de remplissage. On voyait autrefois les jeunes colonels parfiler aux pieds des duchesses de l'ancienne cour; pourquoi un officier de marine ne ferait-il pas quelque chose d'analogue pour être agréable à une princesse de sang royal?

La chaleur accablante rend tout travail pénible, l'esprit s'engourdit dans des langueurs infinies, la conversation se traîne et Madame, qui baille et s'endort sur ses pelotons de laine, demande des distractions à son entourage. M. de Mesnard essaye quelques médisances qui n'ont pas le mérite de la nouveauté; M. Deneux songe à la manière dont mesdames les marsouines mettent au monde leurs petits et les allaitent ; on passe en revue les étranges idées de M. Geoffroy Saint-Hilaire sur ce sujet de philosophie naturelle, et tout cela ne paraît intéresser que fort médiocrement Madame.

Par un heureux hasard, Karoff, ce matelot bas-breton dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, est venu ranger quelques manœuvres auprès du groupe des désœuvrés. La princesse, dont il est toujours le favori, l'appelle et s'amuse à le taquiner sur les conquêtes qu'il a dû faire à Lorient ou à Brest. Il faut dire que ce beau garçon ne ressemble pas mal à un grand ourang-outang. Sa voix est rauque, c'est une sorte de grognement articulé, mais peu intelligible, et quand

[redacted]

Mme la duchesse de Berry lui adresse la parole, il éprouve une sorte d'émotion qui amuse singulièrement Madame. Karoff approche lentement, il retire sa chique et la cache derrière son oreille gauche sous un buisson touffu de cheveux incultes, il joint les mains, tourne ses pouces, baisse la tête et reste immobile. La princesse se plaît à l'interroger sur une foule de choses, le gabier répond toujours brièvement ; il mêle à son langage d'un français douteux quelques expressions gaëliques, quelques proverbes à l'usage du gaillard d'avant, et ma foi, comprend qui peut. Voici un échantillon de cet entretien :

« — Eh bien, Karoff, allons-nous rester là long-
« temps? »

« Voyons mon ami, regardez le ciel et dites-moi si
« nous n'allons pas bientôt avoir du bon vent ? »

— Hum, hum, Madame la princesse, je ne sais pas.

Le vent des cornes de la lune,
N'abattit jamais mât de hune !

« — Ah ! vraiment. Parce que voilà ce beau crois-
« sant qui paraît là-bas, nous ne pouvons pas espérer
« que le vent nous poussera loin d'ici, où nous sommes
« rôtis ! C'est gai ! Il nous faudrait un bon coup de
« vent du nord pour nous conduire à Gibraltar, et un
« peu de pluie pour rafraîchir ces planches qui me
« brûlent les pieds. »

— Hum, hum, Madame la princesse, je ne sais pas.

Vent du nord qui mouille
Ne vaut pas une cagouille !

« — Une cagouille ! Qu'est-ce que c'est ? »

Le capitaine Turpin, qui assiste à ce colloque, nous apprend qu'il y a à Marseille et sur toutes les côtes de

la Provence, une sorte de colimaçon que l'on nomme ainsi. C'est un mets vulgaire, de nulle valeur, et qui, comme terme de comparaison, équivaut presque à zéro.

A propos de ces proverbes de maître Karoff, le commandant nous dit que les vieux matelots en possèdent un grand nombre et que ces sortes de sentences forment le fond de leur langage. Le vice-amiral Thévenard a pris la peine de recueillir ces proverbes dont il a composé un gros volume in-octavo. Ce livre commence précisément par le proverbe que je viens d'écrire sous la dictée de Karoff; aussi les marins, les officiers surtout, désignent cet ouvrage sous le nom des *cagouilles de Thévenard*. Mme la duchesse de Berry s'amuse des réponses en oracle de son interlocuteur, elle le presse de questions, le taquine et finit par lui dire qu'il ne se connaît pas au temps, qu'il n'aperçoit pas les signes annonçant le vent, et que, quant à elle, une certaine petite douleur de rhumatisme qui occupe son épaule droite, lui dit que le vent du nord ne peut tarder à souffler, et que, demain matin, sans faute, nous serons poussés par une brise fraîche qui nous ranimera :

— Hum ! hum ! Madame la princesse, je ne sais pas.

Vent du Nord et belle p...
Ne se lèvent jamais matin !

Pour le coup, ce proverbe a fait naître un immense éclat de rire parmi les personnes qui entouraient la princesse. M. de Mesnard a noté cette sentence, qu'il appelle la sagesse des nations aquatiques ; M. Deneux s'est livré à un commentaire approfondi sur cet aphorisme marin ; Saint-Arnaud a glosé sur ce texte fertile en aperçus ingénieux, et cette bonne aubaine, due

[redacted]

à maître Karoff, nous a tirés de la torpeur où nous tenait la chaleur.

Le commandant a renvoyé le matelot trop naïf, et, pour opérer une utile diversion, il a donné l'ordre de jeter la sonde, afin de savoir si nous n'étions pas trop près de terre.

Une pyramide en plomb, à quatre faces, pesant au moins cinquante kilogrammes, et garnie à sa base d'une épaisse couche de suif, est précipitée à la mer par un certain nombre de matelots placés en dehors de la muraille du navire. La masse de plomb entraîne avec elle une longue corde, marquée de distance en distance par des nœuds qui mesurent la longueur de cette ligne. La sonde est descendue à une longueur de soixante-huit brasses, c'est-à-dire à plus de trois cents pieds, et le suif a rapporté peu de vase noire. Ce produit, détaché avec soin, est placé sur une assiette et présenté au commandant qui apprécie, par ce moyen, la nature du fond. Cette opération, qui se fait très lestement, nous a fort intéressés.

La soirée a été assez pauvre en récréations. Le vent nous fait défaut et nous restons à la hauteur de Cadix. Ce calme plat va-t-il durer longtemps ? Tout le monde se plaint, gémit et je serais tenté de faire comme tout le monde. Un vaisseau qui ne marche pas ressemble presque à un grand cadavre. Le vent seul lui donne la vie. Quand ses voiles s'enflent, quand les cordages se tendent, frémissent, sifflent, ce grand corps bondit sur les vagues, et les poètes ont eu mille fois raison de le comparer à un noble coursier. L'immobilité lui est fatale, antipathique ; le mal se communique à l'équipage et surtout aux passagers. J'ai vu aujourd'hui tous mes infortunés compagnons de voyage se



regarder en baillant, bâiller en se regardant, dormir çà et là ou se répandre en lamentations superflues.

J'ai échappé en grande partie à ces ennuis déplorables, grâce à ma manie d'écrire ; Mme la duchesse de Berry me disait ce soir que j'avais bien raison de travailler à mon journal, que cette occupation régulière était une excellente ressource contre le mal dont tout le monde souffre et que chacun devrait en faire autant. En somme, Madame est toujours fort bienveillante pour moi, elle reçoit toujours très volontiers les soins de la faculté de médecine de Paris : c'est ainsi qu'elle nous désigne, M. Deneux et moi. Je dirai même, à cette occasion, que le chirurgien-major de l'*Agathe*, le docteur Cavalier, habile et excellent confrère, n'a pas paru très enchanté de voir deux médecins attachés à la personne de Mme la duchesse de Berry. Nous n'en avons pas moins avec lui des rapports excellents, et, pour, ma part, j'ai amplement profité de ses connaissances acquises dans un long service à bord des vaisseaux de la marine royale.

Samedi 22 juin.

La nuit a été mauvaise, la corvette, ballottée par un gros vent de sud-est, a fait peu de route et ne nous à pas laissé le loisir de goûter un sommeil rafraîchissant. Dès le point du jour, je suis arrivé sur le pont, comptant sur l'influence de l'air frais du matin pour dissiper le mal de tête qui résulte de l'insomnie et des secousses. J'ai vu une multitude de navires qui sortent à pleines voiles du détroit de Gibraltar et se répandent sur l'océan dans toutes les directions. Nous sommes littéralement entourés. C'est un beau spec-

tacle dont je jouirais avec délices, si je ne savais que le vent qui favorise la sortie de ces vaisseaux nous sera précisément contraire pour entrer dans la Méditerranée.

A midi, nous voyons très distinctement deux points d'un haut intérêt. A droite, le cap Trafalgar, tristement célèbre par un de nos grands désastres maritimes; à gauche, le cap Spartel, montagne d'Afrique derrière laquelle se trouve Tanger, ces deux sommets forment les deux angles extrêmes du grand entonnoir appelé détroit de Gibraltar, et dans lequel l'océan se précipite avec force. Il y a là un courant qui devrait nous entraîner dans la Méditerranée, mais le vent qui est absolument contraire souffle avec une énergie remarquable; nos matelots disent que la brise est carabinée, et je comprends toute sa violence en entendant les sifflements aigus qui s'échappent des sommités de la mâture. Il est absolument impossible de franchir le détroit avec le vent debout, c'est un obstacle insurmontable, et j'entends M. Turpin dire à l'officier de quart de courir des bordées en attendant que la brise mollisse ou qu'elle change de direction.

Nos passagers restent dans leurs appartements. Le général Bugeaud a eu un accès de fièvre et je le trouve très souffrant. Mme de Bauffremont garde la chambre et les victimes du mal de mer craignent un retour de leurs angoisses. Pour moi, je ne me plains pas trop, car le vent aigu qui nous siffle aux oreilles a diminué les ardeurs caniculaires de ce soleil marocain, et je me sens débarrassé de l'accablement qui m'était si pénible. Donc je me promène sur le pont, sur la dunette, j'examine l'Afrique quand nous nous en rapprochons, l'Europe quand nous en sommes plus voisins; je compte les nombreux vaisseaux qui s'élan-



cent vers l'océan et qui semblent nous plaindre de ne pouvoir nous envoler comme eux.

La corvette vire de bord d'heure en heure, ses zigzags ne sont pas longs et il faut avoir le pied marin pour ne pas broncher, quand tout à coup le navire s'incline et change de route. La brise, qui redouble de violence à mesure que nous approchons de l'ouverture du détroit, enlève à la mer une sorte de poussière salée qui s'attache à nos vêtements, à notre peau ; nous sommes saupoudrés de sel, et Mme la duchesse de Berry qui a subi cette action de l'air imprégné de vapeurs marines, pendant une promenade d'une demi-heure, prétend que c'est un excellent moyen de conservation pour les femmes, et qu'elle n'aura garde de perdre une aussi bonne occasion. Madame, appuyée sur le bras du commandant Turpin, fait appeler Karoff et veut qu'il marche devant elle, de façon à lui servir d'écran, de paravent, ce à quoi le matelot se prête assez volontiers. La princesse le poursuit de questions et elle rit de bon cœur en entendant son favori dire que la brise est capable d'écorner le maître d'école de son village. En général, le langage des gens de mer est riche en métaphores, en comparaisons saisissantes de justesse et d'à-propos, et les marins ne font guère moins usage de figures de réthorique que les marchandes de la halle. Les officiers eux-mêmes nous étonnent souvent par un luxe d'expressions pittoresques évidemment empruntées au gaillard d'avant. Il y a toujours pour moi un grand plaisir à me trouver au milieu d'une société nouvelle. Je fais en ce moment un vrai voyage de découverte dans la marine royale. Le marin est un être à part, il a des allures singulières, des habitudes étranges ; les officiers eux-mêmes, qui sont tous gens du monde et bien élevés, présentent cepen-

dant à mon observation quelque chose de particulier, d'original. La pensée se modifie au milieu d'un genre de vie très exceptionnel. L'homme de mer doit à sa situation toute spéciale des sentiments qui ont un cachet grandiose, comme l'espace où ils se forment; il y a dans ses expressions une certaine âpreté qui plait, et comme ici tout est nouveau pour moi, j'aime à étudier cette nature vigoureuse et calme, cette insouciance railleuse et fière qui a sa source dans la profondeur de l'Océan contre lequel luttent sans cesse la force et l'intelligence humaine.

Ce soir, les matelots de quart nous ont donné un second concert. Mme la duchesse de Berry avide de distractions, est sortie de son appartement dès que les chanteurs se sont fait entendre; Mme de Bauffremont l'a imitée, et ces dames, bien abritées derrière le bastingage, ont ri de bon cœur à quelques couplets grivois des exécutants. La dame d'honneur, cependant, montre peu d'abandon dans cette circonstance; elle rit du bout des lèvres, craint de se compromettre, et sa retenue gêne la princesse qui a beaucoup plus de laisser-aller.

Après le départ de cet élégant auditoire, les artistes ont lâché la bride à leur gaîté, et le vent a emporté dans les solitudes de l'Océan l'écho de nos rires et les drôleries qui les faisaient naître. Les espiègles aspirants prétendent que les deux soubrettes n'ont pas perdu un mot de ces couplets anacréontiques, et que la pruderie de Mlle Lebeschu cède le pas à sa curiosité. Je ne puis rien dire sur cette grave question.

Le directeur des concerts de l'*Agathe* est un matelot parisien sur le compte duquel j'ai deux mots à vous dire. A bord des bâtiments de guerre, on désigne sous le nom de *Parisiens* les passagers incommodes, ques-



tionneurs niais et prétentieux qui ne comprennent rien et se donnent des airs capables; chancelant sur le pont, tourmentés par le mal de mer pendant toute la traversée, s'étonnant de tout et fatiguant tout le monde par des exigences ridicules. Vous vous promenez sur la dunette avec un marin, le vent vient à droite et vous crachez dans la mer justement de ce côté; le marin vous appelle Parisien parce que vous avez fait une fausse manœuvre en vertu de laquelle le vent ramène sur vous et votre voisin le liquide expulsé. A table, par un gros temps, le Parisien ne prend aucune précaution et commet mille incongruités qui font rire à ses dépens tous les gens du métier.

Par contre, on donne le nom de Parisien à certains individus chez qui brillent toutes les qualités dont les précédents sont dépourvus. Un matelot farceur, tapageur, déluré, toujours de bonne humeur, vif, alerte, courageux, soutenu en toute occasion par un fond inépuisable de gaîté, c'est là un franc *Parisien*, objet d'admiration ou d'envie pour ses camarades. Notre chef d'orchestre est l'original de ce portrait. Fils d'un jardinier-fleuriste de la banlieue de Paris, il a dédaigné les bouquets paternels pour courir le monde; il aspirait à la liberté et s'est fait marin, et, après s'être aperçu que la discipline du bord était un peu plus sévère que celle des grands parents, il en a pris son parti et n'a pas tardé à se distinguer. Il est devenu tour à tour professeur de danse et de chant, maître d'armes, et les succès en tous genres ne lui laissent pas de rivaux. Qui mieux que lui sait chanter et, au besoin, composer une chanson? Qui, dans un bal, pourrait lui disputer le prix de la grâce, de la légèreté, de la vigueur? Qui sait mieux que lui manier le bâton de longueur à Brest, l'épée ou le sabre à Tou-

lon ? Qui pourrait se montrer plus habile dans l'organisation d'un bal, dans l'art de monter une pièce du Vaudeville, des Variétés ou du Gymnase? Tout l'équipage de l'*Agathe* se rappelle encore avec enthousiasme les farces improvisées par notre Parisien au dernier passage de la Ligne, et les plus vieux matelots affirmèrent que jamais on n'a prêté de plus charmantes plaisanteries au bonhomme Tropique. C'est un fertile inventeur de mystifications les plus bouffonnes, et, de tribord à babord, l'on est bien convaincu qu'il n'y a pas de place pour l'ennui partout où se trouve ce joyeux compagnon. Le capitaine Turpin est complètement de cet avis; aussi fait-il le plus grand cas de ce boute-en-train.

Les matelots de ce caractère jovial sont très utiles à bord, on les recherche, on les choie; il en est de même de ceux qui savent jouer de quelque instrument. Il y a dans la vie des marins de rudes moments à passer et les distractions sont quelquefois de première nécessité. Le fifre, le violon, le biniou des Bretons, la musette des Auvergnats, la vielle des Savoyards sont d'une grande ressource quand l'ennui, la fatigue ou les maladies pèsent sur un équipage, et les capitaines prévoyants ont toujours soin de se munir d'un pareil orchestre. Notez bien que les matelots qui possèdent ces sortes de talents sont ordinairement d'excellents marins, et vous aurez une juste idée de l'influence qu'ils exercent sur leurs camarades. Les passagers de l'*Agathe* sont nombreux et assez remarquables, pour la plupart, pour exciter un certain sentiment de curiosité parmi les 170 matelots qui sont à bord, et cependant chacun a pu s'apercevoir qu'aucune indiscrétion ne pouvait être imputée à ces braves gens. Mme la duchesse de Berry a dit, et cela est vrai, que



la garnison de Blaye observait moins bien les convenances à son égard. L'équipage du vaisseau vit plus de la vie de famille, les chefs ont plus d'influence sur leurs hommes, enfin la prétendue rudesse des matelots ne dépasse pas l'écorce.

Mais allons nous coucher et tâchons de mieux dormir que la nuit dernière.

Dimanche 23 juin.

Le vent tient bon. Nous ne sommes pas heureux, dit-on de toutes parts : vent d'ouest pour sortir du golfe de Gascogne, vent d'est pour entrer dans la Méditerranée, toujours des vents contraires, et quelques-uns de nos passagers jettent les hauts cris en calculant la prolongation possible de ce supplice. Cette impatience de nos illustres semble s'accroître de tout le sang-froid du commandant et de son état-major. Les marins, si vifs, si emportés contre les hommes, ont une patience admirable à l'endroit du vent et de la mer. Ces forces aveugles, contre lesquelles ils sont sans cesse obligés de lutter, n'excitent en eux ni dépit ni colère; ils ne comptent pas les heures comme nous. « On arrive toujours, disent-ils; l'essentiel n'est pas d'aller vite, mais d'aller sûrement. » Que nous sommes loin de cette philosophie !

A huit heures, tout le monde est sur le pont. Les dames ont quitté en hâte leur appartement pour examiner la terre africaine dont nous sommes très voisins. Mme la duchesse de Berry, qui se sert à chaque instant de son binocle, se plaint de n'apercevoir ni Maures, ni Bédouins, ni minarets, ni palmiers, aucun des signes caractéristiques de la vie orientale. Toutes



les lunettes du bord sont braquées sur la terre. Je ne vois qu'un pays aride, désert, quelques arbres rabougris, et rien qui indique la présence d'un être vivant.

A neuf heures, M. l'aumônier a dit la messe, non sur le pont, le vent souffle encore avec trop de violence, mais dans la batterie, ou plutôt dans le grand carré des officiers. La table qui s'y trouve a été disposée convenablement, et la chose s'est faite avec promptitude et sans cérémonie. Pour moi qui conserve le sentiment religieux, je n'aime pas ces mystères si froidement célébrés. J'ai besoin que l'officiant sorte un peu des étroites limites de la vulgaire humanité; je demande de l'inspiration, de la poésie; mon âme, pour s'émouvoir en pareil cas, veut qu'on l'aide par des élans de piété sympathique. M. l'abbé Sabatier, qui souffre peut-être encore de son mal de mer, a suivi le rituel à la lettre, et sa messe, je n'en doute pas, avait toute la sainteté possible; mais elle n'a produit aucun effet sur moi. Il m'a semblé que les nombreux assistants partageaient ma froideur. Et cependant l'office divin, célébré en pleine mer, en vue de ce sol africain où règne la barbarie, où tant de belles conquêtes sont réservées au christianisme; cet office, rehaussé par la grandeur du spectacle qui nous entoure, devait nous impressionner vivement si le prêtre, inspiré par les circonstances, eût songé à tirer parti de ce grand appareil d'une nature sublime.

Mme la duchesse de Berry entend la messe très décemment, mais il ne m'a pas paru que ce fût pour elle autre chose qu'une affaire de forme. Tous les autres assistants ont agi comme la princesse. Personne ici ne se croit obligé de se montrer plus dévot qu'il ne l'est réellement.

Chaque dimanche, quand le temps le permet, le

commandant fait l'inspection générale du vaisseau et de l'équipage. Après la messe, M. Turpin, suivi de son second, M. d'Abancourt, et du chirurgien-major de la corvette, a parcouru la batterie, examinant avec le plus grand soin les canons et cette multitude d'objets de toute espèce qui remplissent ce grand espace. Il est arrivé ensuite sur le pont, où l'équipage était rangé à bâbord. Chaque officier était à son poste, en uniforme, et, après l'inspection, tout le monde a défilé devant le commandant, au son d'un tambour et d'un fifre. J'ai assisté à cette parade. et tous nos passagers ont pris leur part de cette distraction. Le général et son aide de camp ne sont pas trop émerveillés de la tenue de nos marins. Habitués à des allures bien autrement militaires, ils trouvent l'équipage de l'*Agathe* un peu trop sans façon. L'uniforme du matelot comporte une aisance indispensable au service; ces hommes, destinés à agir dans des conditions difficiles, ne peuvent être ficelés comme les voltigeurs de la ligne, et l'œil d'un colonel d'infanterie saisirait bien des imperfections dans la tenue de notre équipage.

Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé nos marins bien d'aplomb, solides, robustes, et Madame a beaucoup admiré son Karoff. Le cher bas-breton ne ressemble pas mal à un ours auquel on enseigne l'exercice. Il paraît profondément humilié de jouer au soldat, son fusil lui pèse, et, me dit un maître d'équipage, il manierait bien mieux une barre de cabestan ou une hache d'abordage. La princesse l'engage à se mieux tenir, à faire le beau, afin de mériter les galons de caporal, mais le gabier ne paraît pas ambitieux de tels honneurs.

Dans la soirée, la brise mollit, nos bordées ne sont plus aussi courtes, aussi brusques, et, selon toute probabilité, le temps va devenir plus favorable. En atten-



dant, l'on nous a préparé une distraction charmante. Voici ce dont il s'agit.

Un bal a été organisé, et qui plus est un bal travesti, costumé, mais non masqué. Les préparatifs ont été faits en silence, très secrètement, et ce soir à huit heures, nous avons été fort agréablement surpris d'entendre exécuter un quadrille à grand orchestre. Une foule compacte qui garnissait le gaillard d'avant s'est entr'ouverte pour livrer passage à quatre couples de danseurs parfaitement assortis. La nouveauté de ce spectacle avait bientôt appelé tous les passagers sur le pont. Les dames ont pris place au-devant de la dunette, nous nous sommes rangés derrière la princesse, et les principaux acteurs de la fête sont venus faire leurs révérences à la galerie. La musique s'est fait entendre et bientôt le bal a été ouvert.

Nous avons appris alors que Mme Hansler et Mlle Lebeschu avaient fourni les toilettes qui brillent sur le dos de quelques matelots déguisés en femmes; les soubrettes n'ont pas précisément présidé à ces toilettes de contrebande, mais elles ont donné des conseils, et la mascarade a obtenu un plein succès. On pense bien que le Parisien a choisi le plus élégant de ces costumes d'emprunt. Un bonnet empanaché de rubans, rehausse l'éclat de son hardi visage, une robe dépassant à peine le genou, dévoile les robustes contours d'une jambe toute masculine; fichu, châle, tout est à l'avenant et le grotesque surabonde.

Les danseurs de quadrille font leur métier en conscience. Leurs cavaliers se livrent aux entrechats les plus pyramidaux, les danseuses amortissant leur élasticité, font des glissades modestes, mais le naturel prend le dessus de temps en temps, et alors on a le singulier spectacle des pirouettes les plus hasardées.

Le vent qui continue de siffler assez gaillardement, soulève et robes et jupons, les fichus mal *amarrés* voltigent sous les efforts de la brise, les cheveux rebelles se déroulent autour des bonnets à dentelles et les plus burlesques incidents viennent entretenir la gaieté des spectateurs.

Mme la duchesse de Berry voulait absolument que l'on habillât son Karoff en demoiselle; mais aux premiers mots de cette proposition, le grand sauvage disparut dans la cale et se cacha si bien qu'on ne put le retrouver.

Mme de Bauffremont, craignant sans doute que cette fête joyeuse ne depassât certaines limites, a jugé à propos de se retirer dans son appartement. La princesse ne pouvant pas se montrer moins sévère que sa dame d'honneur, a dû rentrer chez elle et se priver de cette récréation. Ces dames ont eu tort, il ne s'est rien passé d'inconvenant. Après chaque quadrille, chaque valse, les dames postiches sont embrassées, conduites galamment à leur place et aussitôt invitées pour la suivante. Les rafraîchissements fournis par le capitaine sont copieux et un peu chauds, mais tout le monde s'en accommode à merveille. Il est à noter que les danseuses n'ont pas renoncé à leur chique, même en l'honneur du costume, et ce ne n'était pas la seule chose qui nuisît un peu à l'illusion. Le plaisir n'en a pas été moindre !

La nourrice et les femmes de chambre qui avaient éu une si grande part dans la mise en scène de ce bal pittoresque, ont continué leurs bons offices pendant toute la soirée, et en vérité, cela n'a pas été une sinécure. L'ardeur de la danse causait d'assez fréquentes avaries aux atours de ces princesses de fraîche date; aussi fallait-il des mains expertes et beaucoup



d'épingles pour réparer le désordre. Cette joie s'est prolongée fort tard, je me suis endormi au bruit de ces couples ardents qui dansaient sur ma tête ; l'orchestre affaibli m'arrivait en échos mourants, mon cadre balancé par la grande houle du détroit me fait participer au mouvement du bal, et cette danse passive avait pour moi beaucoup de charme. Un vaisseau est vraiment une immense escarpolette.

J'ai rêvé zéphirs plus doux, vents propices. Ces Colonnes d'Hercule que nous ne pouvons franchir, s'ouvriront enfin à notre impatience, la nuit va peut-être modifier le temps, et demain nous entrerons dans la Méditerranée. Puisse cette mer intérieure être plus favorable que l'Océan ! Nous allons voir des régions nouvelles. Au milieu de ces rivages plus rapprochés nous examinerons tous les points en vue, nous rencontrerons plus souvent des vaisseaux, la vie maritime s'animera par ces incidents dont nous sommes avides. Le ciel nous doit ces dédommagements. Nous avons rudement travaillé pour arriver ici, ça a été pour nous l'*Herculem labor* et le succès est bien dû à la persévérance de nos efforts. L'*Agathe* est digne de la protection de Neptune !

Lundi 24 juin.

A cinq heures du matin, j'arrive sur le pont avec la plupart de nos passagers, impatients comme moi de franchir le détroit. Le vent a perdu de sa violence, nos bordées sont plus profitables, et celle que nous courons en ce moment nous rapproche singulièrement de Tanger. J'aperçois une grande partie de la ville marocaine ; les habitations des consuls européens s'élèvent à mi-côte sur un monticule voisin, les pavillons

qui flottent au-dessus de ces demeures les désignent à tous les yeux, et quelques murailles crénelées, d'assez mince apparence, nous indiquent les fortifications de cet ancien nid de pirates. Les montagnes qui dominent Tanger sont arides, pelées et d'un aspect fort peu agréable.

L'officier de quart a tourné bride et l'*Agathe* qui a présenté ses civilités à la rive africaine, galope bientôt vers l'Europe. Deux heures de course nous rapprochent considérablement de Tarifa, ville espagnole, dont nous admirons le phare élégant. Bientôt, à l'aide de lorgnettes et même à la simple vue, nous distinguons les principaux édifices de Tarifa; le tout nous semble petit, mesquin, désert, et Mme la duchesse de Berry, qui arrive en ce moment sur le pont, s'écrie, à l'aspect de ce lieu, qu'elle ne voudrait pas y demeurer, même en peinture ! C'est là, dit-on, qu'Annibal débarqua sur le continent, et ce fut de ce point extrême qu'il s'avança au travers de l'Espagne, de la France, des Alpes, jusqu'en Italie, pour accomplir les destinées fatales, promises à la cité romaine:

> .... fera Carthago romanis arcibus olim
> Exitium magnum atque Alpes immittet apertas!

C'est là, dit-on encore, ou à Algesiras, dans la baie voisine, que l'on se servit pour la première fois en Europe de canons et de poudre, et cela, vers le commencement du XIIe siècle (1120), mais je ne suis pas certain de l'authenticité de cette date un peu prétentieuse. En tout cas, Tarifa, qui a été assiégée en 1811 par le maréchal Victor, a résisté à nos armes, et l'on ne comprend pas trop comment une bicoque de ce genre n'a pas subi le sort de Sagonte, de Valence et



de tant d'autres places fortes. Mais laissons-là Tarifa, dont le nom arabe me plaît.

L'*Agathe*, en continuant à s'élever au nord, semble prendre à tâche de nous faire inspecter la baie d'Algesiras, et cette revue m'intéresse beaucoup. Grâce à une excellente carte de Vincent Tafino, mise à ma disposition par le commandant Turpin, je puis reconnaître tous les points principaux de cette extrémité de l'Espagne, les tours mauresques, les batteries, et je suis enchanté de pouvoir mettre un nom à tous les objets qui se trouvent au bout de ma lunette.

Une autre bordée nous a ramenés vers les montagnes africaines qui dominent Ceuta, puis une autre vers Gibraltar, et à une heure après-midi, nous pouvions parfaitement distinguer ce rocher devenu anglais, espèce de muséum d'artillerie, où l'on entasse depuis cinquante ans canons sur canons. La ville nous apparaît couchée au bas de cette montagne escarpée; je vois des mâts élancés qui indiquent le port, puis des masses de verdure qui s'avancent vers ce qu'on désigne sous le nom de pointe d'Europe; en somme, Gibraltar ressemble assez bien à une oasis au milieu du désert. Il y a là tous les signes d'une civilisation puissante. l'Angleterre ne néglige rien pour que ses vaisseaux y trouvent un abri, ses régiments irlandais ou écossais une garnison où le soldat du nord s'acclimate peu à peu aux régions équatoriales, et cette sorte de colonie britannique est une lourde charge pour nos voisins.

Les Anglais à Gibraltar, les Espagnols à Ceuta, les Français à Alger, applications diverses d'un même principe, jalons plantés par la civilisation moderne dans des régions redevenues barbares, germes féconds pour l'avenir des peuples. Autrefois les Maures, les Arabes quittant leur pays natal, traversèrent le détroit.



envahirent l'Espagne, le midi de la France, et apportèrent avec eux les arts, les sciences, les lettres, l'agriculture et le commerce. Plusieurs siècles de gloire et de prospérité leur sont dûs, et quand, plus tard, l'intolérance des chrétiens du XVIIe siècle provoqua l'expulsion de ces peuplades industrieuses, la péninsule paya cette faute de sa ruine. Ce rivage de l'Andalousie que j'aperçois fut longtemps l'objet des plus chères délices des Maures. Tout indique leur présence dans ce pays aimé du ciel. Les noms des lieux principaux sont arabes, la pointe d'Alcazar, El Sainar, El Peregil, le cap de Trafalgar témoin d'un de nos plus grands désastres maritimes, Algesiras, où l'amiral Linois vainquit la flotte anglaise, puis Tarifa, Manielva et tant d'autres lieux indiquent la présence des enfants de l'Afrique, de même que plus tard, des noms français semés en Algérie, prouveront que nous savons rendre aux Arabes ce qu'ils nous ont donné.

Mme la duchesse de Berry, à laquelle je faisais part de ces réflexions en parcourant la carte de Tafino, m'a exprimé le regret de ne pouvoir visiter à loisir les lieux que nous ne pouvons examiner qu'à l'aide des longues-vues. Elle serait enchantée de voir des constructions arabes, et d'autant plus qu'elle se rappelle avoir vu quelques fragments conservés avec soin à Palerme et dans les environs. La princesse m'engage à ne pas négliger la Ziza et je ne sais quel autre monument d'origine mauresque qui me donneront un avant-goût des merveilles de Séville et de Grenade. L'avis est bon et j'en prends note. Peut-être un jour serai-je à même de vérifier ces rapprochements et de juger autrement que par ouï-dire des mérites de l'Alhambra.

Cette journée a été bien employée. Les obstacles



apportés à notre navigation ont eu un résultat dont je me félicite. Si le vent d'ouest eût favorisé notre entrée en Méditerranée, un passage rapide au milieu du détroit nous eût mis dans l'impossibilité de saisir ces détails d'une localité célèbre ; je n'eusse vu ni Tanger, ni Tarifa, ni même Gibraltar, et je suis enchanté d'avoir pu, au prix de deux jours de retard, étudier à loisir cette région si intéressante. Pendant nos courses en zigzag dans ce corridor maritime, nous avons vu une multitude de navires sortir de la petite mer pour entrer dans la grande, le vent qui nous retenait dans ce couloir les poussait vers l'Océan et leur vol rapide semblait narguer l'*Agathe* qui louvoyait toujours. Tout n'est-il pas un peu comme cela dans le monde, et ce qui nuit à l'un ne favorise-t-il pas l'autre? Compensation harmonieuse qui devrait bien étouffer la plainte indiscrète ou égoïste de ceux qui luttent contre un obstacle! Mais songe-t-on à son voisin?

Le capitaine Turpin songe à tout, lui, et, grâce à ce bon vouloir, dont nous avons eu tant de preuves, voici une distraction nouvelle à l'adresse de ses passagers. Le soir, vers sept heures, lorsque tout paraissait disposé pour le service de nuit, lorsqu'une grande bordée vers l'est nous portait au large dans la Méditerranée, et que, charmés des progrès naissants de notre voyage, nous récapitulions toutes les beautés pittoresques du détroit de Gibraltar, un spectacle inattendu s'est offert à nous : Un mot d'explication à ce sujet.

Il est à noter que la corvette l'*Agathe*, qui appartient au port de Brest, à toujours navigué dans l'Océan. Elle a franchi aujourd'hui le détroit pour la première fois, et comme il y a dans notre équipage un certain nombre de matelots enfants de la Provence, ceux-ci.



en vertu d'une coutume antique, sont en droit d'exiger une sorte de bienvenue des marins étrangers. Tout le monde a entendu parler des cérémonies bizarres que l'on pratique a bord des bâtiments qui passent l'équateur. Il s'agit d'une espèce de baptême, d'une initiation dont les néophytes payent tous les frais et dont les détails défraient les longues causeries du gaillard d'avant aussi bien que les promenades de l'officier de quart sur la dunette. Eh bien, nos matelots du port de Toulon, jaloux d'exercer leurs droits suzerains à l'égard de leurs confrères de Brest ou de Lorient, ont saisi l'occasion qui se présente et, avec la permission du capitaine, l'on a organisé une fête dont je vais consigner ici le programme. Les mangeurs d'huile sont toujours un peu jaloux des mangeurs de beurre, il y a là une rivalité que l'on entretient dans l'intérêt du service; c'est un motif d'émulation dont on tire bon parti, et M. Turpin, qui sait gouverner son État flottant, a pensé qu'il serait agréable à M[me] la duchesse de Berry d'assister à un de ces épisodes de la vie nautique.

L'état-major et les passagers réunis à l'arrière, trois coups de tambour donnent le signal, et presque aussitôt une voix qui vient de la grande hune demande, sur un ton un peu solennel, quel est le nom de la corvette, d'où elle vient, où elle va, quel est son capitaine, et l'officier de quart répond à toutes ces questions. Le gabier, haut perché et jouant du porte-voix de façon à réveiller un agonisant, fait observer à l'officier que l'*Agathe* est nouvelle dans ces parages et qu'elle doit payer sa bienvenue. La chose est accordée et, à un autre signal, nous voyons s'avancer quatre matelots armés de haches. Ils sont suivis par des tambours et des fifres qui font un vacarme effroyable;



puis viennent quatre hommes tenant les coins d'un grand pavillon au milieu duquel repose une immense couronne faite avec du houx à balai, des frisures de papier et des copeaux roulés de bois blanc.

Nous voyons s'avancer ensuite un maître d'équipage portant une grande corbeille recouverte d'une serviette. Ce cortège s'arrête près du cabestan; les tambours battent aux champs et, après les saluts d'usage, la corbeille est dégagée de son enveloppe; le maître en tire un bouquet d'immortelles à grandes fleurs et, le plaçant sur une assiette avec une lettre de grand calibre, le tout est offert respectueusement au capitaine Turpin. La princesse a reçu un bouquet non moins magnifique et une épître dans laquelle l'écrivain du bord a entassé toutes les fleurs de sa rhétorique. Mme de Bauffremont, le général et la plupart d'entre nous ont eu les honneurs de cette galanterie maritime, et j'ai trouvé qu'il y avait en tout cela beaucoup de bonne humeur, de cordialité et de convenance. Dans son dernier séjour au cap de Bonne-Espérance, l'*Agathe* a fait provision de fleurs, et bien lui en a pris, car sans cette récolte de larges immortelles à corolle blanche et jaune, il eût été bien difficile de composer un bouquet. Mais les marins sont industrieux. Le Parisien, fils d'un jardinier-fleuriste, a du goût pour la botanique : il a herborisé sur les larges gradins de la montagne de la Table, et cette collection de fleurs inaltérables a permis aux héros de la fête d'user d'une décoration tout à fait inattendue.

Et notez bien que tous les passagers ainsi galamment fêtés n'ont pas oublié de laisser sur l'assiette aux messages une preuve de leur reconnaissance pour tant de bons procédés. Il en est résulté une somme assez ronde, destinée aux plaisirs de nos braves mate-



lots. Le commandant Turpin, en vertu d'une coutume antique, a dû payer la rançon de la pouline, que menaçait la hache du chef de la bande. Le mât de beaupré ne courait pas moins de risques, et il a fallu parlementer avec ces conquérants improvisés. Ces cérémonies assez bizarres m'ont beaucoup intéressé. Elles servaient de prélude à des réjouissances qui ne se sont pas fait attendre, et bientôt nous avons vu arriver le père Mont-aux-Singes (c'est le nom d'une montagne qui domine Tanger), affublé du costume le plus drôlatique. C'est le Parisien qui remplit ce rôle principal, et ce personnage nous a donné un magnifique échantillon de son savoir-faire en arlequinades, mystifications et farces les plus mirobolantes. Quelques matelots débonnaires ont servi de plastron à des plaisanteries un peu hasardées; les victimes pouvaient à la vérité se casser le cou, tomber à la mer ou rester pendues à quelque manœuvre aérienne; mais nos marins n'y regardent pas de si près; les grosses farces ne leur déplaisent pas, surtout quand il y a de l'entrain, et celui qui prête à rire à ses dépens s'en console vite en prenant sa revanche à la prochaine occasion.

Mme la duchesse de Berry, un peu aguerrie à ces joyeusetés et se dérobant à l'influence des pruderies de Mme la princesse de Bauffremont, est restée sur le pont jusqu'à dix heures. Elle a ri des sauts prodigieux, des cabrioles enragées de ces étranges danseurs; elle a admiré leur vigueur, que n'ont pu lasser les nombreux virements de bord d'une journée très laborieuse; elle a encouragé les inventions extravagantes du Parisien, qui s'est surpassé dans l'arrangement de petites scènes des plus plaisantes, et cette longue soirée a été remplie de la gaieté la plus folâtre. Karoff, comme de coutume, a été l'objet des attentions de Madame : elle



a voulu le voir danser, et ce taciturne personnage, après une belle défense, a dû céder au désir de la princesse. Je n'ai jamais vu pareil danseur ; enveloppé d'une sorte de houppelande garnie d'étoupes, il ressemblait à s'y méprendre à un ours blanc, et sa tenue naturelle prêtait singulièrement à l'illusion. Pour ajouter un dernier trait à cette similitude étonnante, le père Mont-aux-Singes avait disposé un système d'arrosement si efficace qu'en un clin-d'œil le pauvre Karoff a dû, en sa qualité d'ours marin, se sauver à la nage. On n'économise pas l'eau à bord de l'*Agathe*.

Ainsi se passe notre temps sur cette prison flottante. Chaque jour nous apporte une joie nouvelle, un divertissement inattendu, et le plus souvent la nuit arrive sans que nous nous soyons aperçu de la marche des heures, tant elles s'écoulent rapides et légères. Le général Bugeaud seul reste à peu près étranger à nos plaisirs d'enfants; il travaille, écrit, étudie et soupire après le terme de son exil qui lui pèse. Mme la duchesse de Berry, tout entière aux impressions du moment, jouit de ces récréations avec un abandon de jeune fille; son insouciante gaieté fait plaisir à voir, c'est l'absence de toute préoccupation, et quelques personnes à bord s'étonnent de ces folâtreries naïves et spontanées. Il y a parmi nous des gens qui semblent croire qu'une princesse de sang royal doit différer des autres femmes, comme si les hasards de la naissance pouvaient modifier les conditions organiques. De même que les princes ne sont pas naturellement plus beaux, plus agréables, meilleurs que les autres hommes, de même aussi leur caractère n'a pas toujours le degré d'élévation que l'on exige dans les circonstances graves de leur vie publique, mais il ne faut pas leur

demander plus que ne comportent les faiblesses de l'humanité. Les rois ne peuvent pas trôner toujours, la Majesté doit avoir ses vacances, ces splendeurs ont besoin d'éclipses, et Mme la duchesse de Berry, avec sa nature italienne, éprouve plus qu'une autre le besoin de ces temps de repos si nécessaires aux agréments de la vie privée.

Ce soir, le temps est superbe, une belle brise nous pousse en bonne voie ; la nuit se remplit des magnificences de l'Orient, l'obscurité est presque diaphane; j'aperçois dans le lointain des feux qui étincellent sur les rivages de l'Espagne et le sillage de la corvette s'enrichit d'une trace phosphorescente. Le bal est fini, le pont reste silencieux, et la bordée de quart, couchée au pied des bastingages, se repose des fatigues et du plaisir. Le commandant, qui vient de jeter un dernier coup d'œil sur tout son monde, fait quelques recommandations à l'officier de garde et se retire dans sa chambre. Faisons comme lui, allons dormir pour nous préparer à des observations nouvelles. La Méditerranée ne m'en fournira pas moins, je l'espère, que l'Océan. *Vamos con Dios!* C'est le dernier mot que m'adresse le général Bugeaud. Il s'exprime en espagnol avec beaucoup de facilité ; il a longtemps guerroyé dans ce charmant pays et il en parle avec enthousiasme. Il voudrait que l'*Agathe* rasât les côtes de l'Andalousie et surtout du royaume de Valence ; c'est cette dernière partie de l'Espagne qui lui plaît le plus.

Mardi 25 juin.

Ce matin, mes premiers regards sont tombés sur la *Sierra Nevada*, haute chaîne de montagne qui se trouve entre Malaga et Grenade. Ces pics neigeux, vus

à cette distance considérable, ont un aspect grandiose, et, par la température qui nous rôtit, ils nous font regretter plus vivement l'absence de glace, denrée de première nécessité dans ces contrées brûlantes.

Il y a eu du calme cependant la nuit. Le grand courant qui va de l'Océan dans la Méditerranée, nous a seul poussés vers le but de notre voyage. Au lever du soleil, le vent est venu de l'ouest et nous avons fait beaucoup de chemin. La pointe de l'Europe et celle de l'Afrique sont bien loin derrière nous, et déjà chacun désire la Sardaigne et la Sicile.

Pendant que j'examinais avec une grande attention la rive espagnole, les pics de Juana, de Mijar et de Torros, Mme la duchesse de Berry s'est approchée de moi, et, braquant son binocle sur les montagnes bleues, elle m'a dit :

« — Que voyez-vous donc là-bas, docteur, et que « vous disent ces belles montagnes ? Rêvez-vous aux « Andalouses qui sont si charmantes, dit-on, que l'on « ne peut plus vivre loin d'elles quand une fois on a « eu le bonheur de les connaître. Le général, qui a « longtemps fait la guerre dans ce beau pays, vous « racontait hier soir les conquêtes de plus d'un genre « qu'il a faites en Espagne, et je suis sûre qu'en ce « moment il aimerait mieux parcourir Malaga que le « pont de l'*Agathe!* »

— Madame a l'oreille fine et je ne sais si elle a entendu toutes les confidences du général. En tout cas, Madame aura remarqué qu'en faisant un si chaud éloge des femmes de l'Andalousie, M. Bugeaud vantait autant leur générosité que leur beauté. Les Siciliennes, surtout celles qui sont devenues Françaises, ne se piquent pas d'être aussi bonnes, et le pauvre

général a été moins maltraité par ses ennemies que par ses compatriotes.

« — Voilà ce qui s'appelle jeter une grosse pierre « dans mon jardin, et je pourrais me dispenser de « vous répondre sur ce chapitre. Mais, voyons, de « quoi se plaint M. Bugeaud ? Quel mal ai-je fait à « votre cher général ?

— Le général ne se plaint pas, Madame, il a le cœur trop bien placé pour exiger de la reconnaissance. Ses amis, et vous avez raison de me compter dans le nombre, s'affligent pour lui de l'abandon où on le laisse, ils regrettent que sa conduite, pleine de franchise et de loyauté, ne lui ait pas valu plus de bienveillance de votre part, et s'ils prennent la liberté de vous soumettre cette observation, bien à son insu, croyez-le, c'est dans l'espoir de vous rendre plus juste à son égard.

« — C'est vous qui êtes injuste, docteur, et cela « m'étonne de votre part. Réfléchissez aux circons- « tances nouvelles qui sont survenues, et vous verrez « que ce qui se passe à bord est chose toute naturelle. « Et puis, vous qui compreniez si bien les antipathies « de Madame d'Hautefort, ne pouvez-vous admettre « qu'il y en ait d'autres ? Voulez-vous que tout le « monde ici partage votre affection pour le général, « qu'on lui sache gré de m'avoir entourée de tant de « soins et de sentinelles, et que ce métier de geôlier « ne cause aucune répugnance à mes amis ? Soyez « donc juste à votre tour et vous cesserez de me « blâmer. »

En ce moment la princesse de Bauffremont s'est approchée de Madame et je n'ai pu continuer cet entretien. Il y a du vrai dans ces paroles de Madame, et je dois reconnaître que ce n'est pas elle qui fait la plus



rude guerre au général. Les officiers du bord, à très peu d'exceptions près, ont montré peu de goût pour M. Bugeaud. Leurs allures diffèrent tellement de celles des officiers de l'armée de terre, que le général ne peut s'accommoder de ces façons de penser, de parler et d'agir. Ici la politique est au-dessous de zéro, l'on ne fait pas d'opposition, du moins ostensible, au Gouvernement de juillet, mais on ne s'en occupe pas ; il y a indifférence, et le général est un peu de l'avis de celui qui dit : Ceux qui ne sont pas avec moi sont contre moi. Il ne comprend pas la neutralité de ceux qui marchent sous le drapeau constitutionnel, il veut que l'on soit chaud, ardent même, et que le patriotisme se montre dans les paroles aussi bien que dans les actions. Sa franchise l'a poussé à soutenir cette thèse devant la plupart de ces messieurs, qui sont loin de penser ainsi, et de là l'espèce d'interdit prononcé contre lui. On l'évite, on le fuit presque, parce que l'on a peur de son zèle. Très enclin à faire de la propagande, il inquiète par son prosélytisme les esprits timorés, les prudents, les circonspects ; ceux qui auraient envie de faire de l'opposition craignent de se compromettre avec un homme qui peut avoir beaucoup d'influence, et de là ce silence qui se fait autour du général.

Les jeunes officiers du bord, enchantés d'avoir des femmes à courtiser, mettent le plus grand empressement à leur être agréables, et ces dames pour qui l'uniforme et l'épaulette ont un charme particulier, se laissent faire la cour avec un grand plaisir. Il résulte de tout cela des mamours perpétuelles qui rendent la vie douce aux acteurs de cette bergerie, mais qui offusquent certains spectateurs. Les nouveaux venus ont un grand avantage sur leurs devanciers. Quatre à

cinq mois de tête-à-tête ont produit une sorte d'habitude, de routine qui conduit tout doucement à la froideur, à l'indifférence, à l'ennui; on nous traite en vieilles connaissances, et cela ne convient que médiocrement à ceux de nos compagnons de captivité qui ont des prétentions. Les fidèles se désolent en se voyant négligés pour ces jeunes marins, et bien des gens me paraissent oublier que les femmes ont un goût naturel pour le changement. A quoi donc sert l'expérience de la vie ? On devrait, ce me semble, apprendre à supporter sans dépit ou sans chagrin ces petits déboires que les années traînent à leur suite.

Toute cette philosophie s'est évanouie à l'aspect d'un immense troupeau de marsouins faisant des cabrioles merveilleuses. Nous avons pu constater que les susdits poursuivaient des poissons, et cette chasse à courre se compliquait d'une multitude de grands oiseaux attirés par le même appât. Les deux troupes de dévorants se faisaient une rude concurrence, et le pauvre poisson qui échappait à la dent des marsouins, devenait la proie de l'oiseau rapace. Je sais bien qu'il faut que tout le monde vive, mais il y avait là une persécution acharnée, excès de mal pour les victimes, et toutes mes sympathies ont été pour elles.

Jusqu'ici je n'ai rien dit d'un instrument qui joue un grand rôle à bord des vaisseaux. Le tambour et le fifre sont d'un fréquent emploi dans les travaux que l'équipage exécute en commun ; on vire au cabestan, on hisse la grande vergue au son de ces deux instruments qui servent à marquer la mesure, à donner de l'ensemble aux efforts des matelots et à en accroître la puissance. Mais, pour commander une manœuvre, pour appeler tout le monde sur le pont, quand le vent



souffle avec furie, quand la mer mugit, la voix la plus vibrante ne suffirait pas, et l'on a dû recourir à un autre moyen. Le premier maître d'équipage est armé d'un sifflet d'argent dont les sons aigus dominent la tempête la plus tumultueuse. Le second maître en a un semblable, et quand ces deux rossignols se mettent à gazouiller, leur ramage réveillerait un mort.

L'habitude de se servir de ce sifflet a créé des ressources harmoniques vraiment surprenantes. Certains coups de langue ou de gosier, l'action du doigt sur une ouverture pratiquée à l'extrémité renflée de l'instrument, produisent des modulations d'une acuité prodigieuse ; les éclats stridents de cette voix métallique pénètrent jusque dans les profondeurs du navire, et au signal donné, l'on voit accourir les matelots que leur service particulier retient d'ordinaire dans la cale ou dans les magasins. Les commandements de l'officier de quart sont traduits en coups de sifflet, entendus et compris par tout l'équipage depuis la cale jusqu'à la pomme du grand mât.

Et je veux consigner ici, pour l'instruction de la postérité, un renseignement qui me semble d'un haut intérêt. Un capitaine de vaisseau, M. Letourneur, a composé un dictionnaire du sifflet. Suivant ce lexicographe d'une nouvelle espèce, le sifflet parle une langue très claire, très riche, et que tout bon marin doit savoir comme son *pater*. Le volume en question est d'une épaisseur fort convenable, et cependant l'alphabet de ce vocabulaire est singulièrement restreint. La première lettre qui se présente est un R, puis vient le T, et cette liste se termine par la lettre V. Il faut dire qu'un son équivalent à la voyelle I, forme une sorte de radical qui se retrouve dans les mots principaux de ce langage, comme dans *vi*, *ti*, *rui*, et autres

composés analogues. *Il* en est de même de la voyelle O qui se retrouve dans le mot *rou*, *roui*. On croirait qu'avec si peu de ressources, la conversation devrait être d'un laconisme remarquable, et cependant il n'en est rien. Ces sons se prêtent à des variations nombreuses, ils permettent de composer des phrases qui expriment tout ce que l'on a besoin d'entendre à bord des vaisseaux isolés ou en escadre. Exemple : *lit*, *rou*, *uit*. Cela veut dire : Appuyez le bras du perroquet au vent; ou bien encore, *u, tit, tit, ui, ui*, *u*, *u*, cela signifie : Hoé de la hune d'artimon, attention!

Je pourrais multiplier ces citations; mais j'en fais grâce à mes lecteurs, si jamais j'en ai, et je me borne à dire que, parmi les gens du métier, beaucoup de personnes, tout en reconnaissant l'utilité du sifflet, ne partagent pas l'opinion du capitaine Letourneur pour cet instrument. Chaque officier modifie son commandement; chaque maitre d'équipage l'interprète à sa façon; de là une confusion complète. Il faudrait en quelque sorte fonder une école normale, avoir des professeurs de *lit*, de *ru*, de *uit*, et ce serait une grande affaire, car MM. les officiers de l'armée de mer sont peu partisans de ces règles, dont l'uniformité leur pèse. Un vaisseau forme toujours un point isolé dans l'espace; c'est un tout qui vit sous la loi absolue d'un maitre. Le chef de ce monde flottant est obligé, dans tant de circonstances, de ne prendre conseil que de lui-même, d'agir dans la plénitude de son droit et sous sa propre responsabilité, qu'il s'habitue promptement à s'isoler de plus en plus et à ne tenir presque aucun compte des prescriptions de l'ordonnance.

Dans les voyages de long cours, l'action individuelle du maitre se fait sentir avec plus de force, et l'équipage, séparé du reste des hommes, vit de sa vie propre

et s'arrange à sa guise. Allez donc exiger de ces solitaires de l'Océan, de ces pèlerins du tour du monde une observance rigoureuse des règlements de la marine, et voyez s'il est possible de les astreindre à des formules précises.

Mais il me semble que je deviens bien marin. Il est de fait que je commence à escalader la grande hune comme un jeune mousse. Je vais rendre visite aux gabiers qui travaillent là-haut ; j'aime à me trouver ainsi en tête-à-tête avec ces braves matelots, qui se sont assez promptement accoutumés à moi. Comme j'ai cherché avec empressement toutes les occasions de me rapprocher d'eux, cela m'a valu de leur part une complaisance infinie pour mes velléités nautiques. Le soir, quand le cercle se forme à l'avant, on ne se tait pas à mon arrivée ; on me fait place sur quelque siège improvisé, et le narrateur de la troupe n'interrompt pas l'histoire commencée. J'ai ainsi entendu de bien drôles de choses ; mais je grossirais outre mesure ce journal si je m'avisais d'y consigner tout ce que j'apprends au milieu de mes camarades de l'*Agathe*. Ces braves gens aiment les contes fantastiques, les aventures extraordinaires, et le merveilleux tient toujours une bonne place dans les interminables récits qu'ils écoutent en silence.

On dit généralement que les matelots sont brusques, grossiers. Le portrait qu'on rencontre partout, à la scène, dans les romans, me semble chargé, du moins ne puis-je le reconnaître exact et ressemblant au milieu des cent cinquante bommes avec lesquels je vis depuis dix-huit jours. Il y a dans le caractère de ces braves gens quelque chose de hardi, de ferme, de résolu, comme cela doit être chez des hommes dont la vie est toujours en jeu ; on y remarque aussi de la bonhomie,



de la gaieté, une insouciance railleuse, des éclairs de sensibilité vive, un dévouement exalté pour les camarades de l'équipage et l'étoffe nécessaire pour tous les actes qui demandent à la fois de la tête et du cœur.

J'achève ce compte rendu de ma journée assis sur la muraille du vaisseau, appuyé contre une de ces tiges de fer, recourbées en crosse et destinées à tenir suspendu un petit canot fort élégant qui sert au capitaine quand il a quelque excursion à faire ; le temps est beau ; la lune, qui s'élève lentement à l'horizon, jette de doux reflets argentés sur la mer. Mme la duchesse de Berry, appuyée sur le bras de M. Turpin, arpente la dunette et paraît trouver un plaisir très vif à cet exercice prolongé. La princesse dirige sa promenade de mon côté et me dit :

« — Docteur, le serein tombe, prenez garde aux « rhumatismes. »

— Je remercie Madame de ce bon avis ; mais l'air est si doux, la nuit si belle, et ce clair de lune vaut cent fois mieux que la lampe du carré des officiers ! Je puis écrire encore et je n'ai pas le courage d'aller m'enfermer dans la grande boîte à boston de nos zélés joueurs de cartes.

« — Et vous avez bien raison ! Cette marine est « vraiment admirable. La lune est le véritable astre « de la mer ; sa lumière donne à l'immense étendue « une teinte plus douce, un caractère moins sauvage, « et je trouve que cette eau sans limites gagne à être « vue sous cet aspect mystérieux. »

— Et notez bien, dit le commandant Turpin, qu'il y a en faveur de la lune un argument dont Mme la duchesse de Berry ne tient pas compte.

« — Comment cela, que voulez-vous dire, capi- « taine ? »



— Karoff, qui n'est pas précisément un astronome, a découvert que la lune était beaucoup plus utile que le soleil, puisqu'elle nous éclairait pendant la nuit, tandis que le soleil était superflu puisqu'il faisait jour.

« — Ah ! vraiment, mon Karoff a trouvé cela? Mais « c'est prodigieux ! Que ne l'envoyez-vous à l'Obser- « vatoire de Paris, il faudrait le confier à M. Arago. »

— D'autant mieux, ajoutai-je, qu'il est de taille à figurer avantageusement au Bureau des longitudes.

Mme la duchesse de Berry est de bonne humeur. Le commandant lui raconte une foule de drôleries de ses héros du gaillard d'avant ; je reconnais au passage la plupart des anecdotes qui figurent dans les ouvrages de MM. Eugène Sue, Édouard Corbière et autres écrivains maritimes en train d'exploiter les nouveautés de cette branche de littérature, et, pour ma part, je déclare m'y plaire beaucoup. Mais en voilà assez pour aujourd'hui. Lecteur, ne trouvez-vous pas qu'il y en a trop?

Mercredi 26 juin.

Dans les dernières vingt-quatre heures, nous avons parcouru lestement un espace de plus de cinquante lieues, et cela sans fatigue, sans secousses ; tout le monde bénit la Méditerranée ; nous trouvons que les grandes lames de l'Océan, balancées par une agitation perpétuelle, sont vraiment tourmentantes ; il n'y a pas moyen d'en finir avec elles, le mouvement une fois donné, et il l'est toujours, se propage indéfiniment, et un peu de repos et de répit est chose impossible. Il nous semble que la situation actuelle est meilleure. Des surfaces plus restreintes, un moindre volume d'eau, donnent moins de prise au vent ; une tempête

peut bien éclater avec violence, mais elle se calme promptement et la vague soulevée s'apaise bientôt.

Il est dix heures. Perché sur le bastingage, le nez au vent, je regarde, j'observe, j'examine, tout m'intéresse, me plaît, je me trouve heureux d'être au monde; la mer est calme, le ciel bleu, le vent bon, mon optimisme est en progrès, je chante *in petto* mon petit *hosanna* et je m'abandonne volontiers à cette sensation intime qui constitue l'épanouissement du bien-être complet. Nous avons fait un excellent déjeuner. Le général qui se porte mieux a été bon convive ; M. de Saint-Arnaud et l'aumônier ont, dans un combat courtois, brisé des lances fort divertissantes, et me voici plume en main, l'œil et l'oreille au guet, prêt à jouer mon rôle d'historiographe des petits riens qui composent notre vie de chaque jour.

A défaut d'événements mémorables, je me contente de saluer très humblement une assez jolie montagne que la carte m'apprend être le cap Palos. Elle domine le port de Carthagène et fait partie du royaume de Murcie. Nous gouvernons sur les îles Baléares, que nous devrons rencontrer bientôt, puis nous nous dirigerons sur la pointe méridionale de la Sardaigne, puis sur cette Sicile tant désirée, et nous toucherons au port. *Utinam !*

Que j'aime ces flots qui baignent de si beaux rivages ! L'Espagne, la Provence, l'Italie, la Grèce, la Syrie, Constantinople et nos possessions africaines ! C'est sur cette mer que s'agitèrent les questions qui ont le plus influé sur le sort des empires. C'est sur ces bords qu'apparurent tour à tour les plus puissants génies et les plus belles inventions qui ont illustré l'humanité. L'Océan, lui-même, ne peut revendiquer tant de gloire, et sa sauvage immensité a quelque

chose d'accablant comme l'infini, comme l'impossible. On se sent anéanti en voyant sans cesse le même horizon, quand on sent que le vaisseau qui vous emporte obéit à un vent rapide. On a beau marcher sur ces flots éternels, et marcher pendant des jours, des semaines, des mois, on voit sans cesse le ciel qui s'unit à l'eau ; le cercle est toujours le même et le vaisseau paraît toujours former le centre de cette demi-sphère qui vous enveloppe de toutes parts. Dans la Méditerranée, on ne peut rester longtemps sans apercevoir la terre, les vaisseaux qui naviguent dans ces parages sont nombreux, cela anime le tableau et l'on ne souffre pas de cet isolement qui m'a tourmenté au début de notre voyage. On m'a dit que, dans les longues traversées, il se manifeste souvent, parmi les gens de l'équipage, une sorte de spleen, de nostalgie, qui conduit quelquefois au suicide. La vue de la terre guérit subitement les matelots atteints de cette maladie.

Vous ne connaissez pas, j'en suis certain, le *Derrotero* de D. Miguel Tofino, savant géographe espagnol du siècle dernier, et qui a passé sa vie à relever les côtes maritimes de son pays. Il a ainsi composé un ouvrage qui fait l'admiration des gens du métier par son exactitude et sa précision. On s'en est servi pour composer les livres connus sous le nom de *Portulan*, comme celui de Henri Michelot, pilote hauturier des galères du roi, et ceux de Whitle, de Lauries, de William Heather et de Blackford. Tous ces travaux ont été analysés avec soin et réunis en deux volumes in-octavo, par M. le comte de Flotte d'Argençon, lieutenant de vaisseau, et publiés à Toulon en 1829. Sur la foi de ces guides, on peut parcourir avec sécurité tous les points du littoral de la Méditerranée, tant en Europe



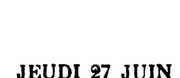
qu'en Asie et en Afrique. Ces modestes travaux, si utiles, rapportent peu de gloire à leurs auteurs, et cependant les services qu'ils rendent chaque jour devraient les signaler bien haut à la reconnaissance publique. On sait à peine, même parmi les marins, les noms de ces hommes, et tous ceux qui naviguent tranquillement, grâce à leurs indications, ne s'inquiètent guère du temps et des peines qu'a coûté ce travail, qui prévient chaque jour des naufrages.

Le soleil un peu trop ardent, m'avait fait chercher un refuge dans la chambre du capitaine ; je me livrais à l'inspection de sa petite bibliothèque, bouquinant, butinant au milieu de ces fruits nouveaux pour moi, lorsqu'un bruit inaccoutumé m'a enlevé à ces méditations littéraires. Tout le monde parle à la fois sur le pont, il y a évidemment quelque chose de nouveau ; cela me regarde, cela doit m'intéresser; je quitte la librairie salée de M. Turpin, et me voici au milieu de nos passagers en rumeur.

Un grand trois-mâts nous suit depuis le point du jour. Sa forme, sa tournure font penser à notre capitaine que ce bâtiment se rend à Marseille et qu'il appartient au commerce de cette ville. Le voyant très près de nous, dans nos eaux, M. Turpin a demandé à Mme la duchesse de Berry s'il lui serait agréable de donner de ses nouvelles en France. La proposition a été acceptée avec empressement ; le général a paru enchanté de cette bonne fortune, et bientôt l'*Agathe* a ralenti sa course pour attendre notre voisin de navigation. La corvette mise en panne est bientôt restée immobile, un signal a été fait au trois-mâts, et en moins d'un quart d'heure, ce navire s'est trouvé rangé à tribord, de façon à permettre une conversation qui nous intéressait énormément.

M. Turpin, monté sur la dunette, armé de son porte-voix, s'adressant au capitaine qui est perché sur le bastingage, lui crie : D'ou venez-vous ? — De Bourbon, répond aussitôt notre interlocuteur. — Où allez-vous ? — A Marseille. — Comment vous nommez-vous ? — *L'Etoile de la mer* — Comment se nomme le capitaine ? — M. Tenon. — Eh bien, Monsieur Tenon, je vous pris de dire aux autorités de Marseille, dès en arrivant, que vous avez rencontré la corvette l'*Agathe*, allant à Palerme, et que Mme la duchesse de Berry se porte bien, ainsi que toutes les personnes de sa suite. Dites au commissaire de la marine que l'on transmette ces nouvelles à Paris par le télégraphe. Répétez ! — Le capitaine Tenon répète ce message, et nous voyons qu'il a bien entendu. Mais nous voyons aussi se manifester à son bord les signes non équivoques d'un étonnement profond. Quelques minutes s'écoulent, tous les matelots, montés sur le bord, saluent avec le chapeau, et bientôt le pavillon hissé et descendu plusieurs fois, nous envoie un salut d'ordonnance. Nous reprenons notre course et le trois-mâts nous quitte.

Ce petit incident nous a été fort agréable. Les journaux iront dire à nos parents et amis que nous nous portons bien. Madame pense que cela diminuera les inquiétudes de ses fidèles. Le général songe à sa famille, chacun se sent ainsi rattaché à la patrie absente, et mon cher confrère le professeur Deneux soupire en regrettant de n'avoir pu confier à l'*Etoile de la mer* une petite lettre pour la rue Saint-Guillaume. Depuis que le pilote de la Gironde nous a quittés près de la tour de Cordouan, nous n'avons eu aucune communication avec âme qui vive, notre isolement a été complet, nous sommes heureux d'avoir rompu



notre ban. C'est une petite suspension d'exil, et j'ai vu quelques fronts devenir moins sombres après cette aimable rencontre du bâtiment marseillais. Puissent la mer et les vents lui être propices!

Et comme les bonheurs ne viennent généralement pas seuls, dans la soirée, nous avons été croisés à peu de distance par une superbe frégate. Les signaux qu'elle a hissés à son grand-mât nous ont appris que c'est l'*Astrée*. Nous admirons sa forme élancée, son immense voilure, sa marche rapide, et nos officiers, grands partisans des frégates, disent pis que pendre de notre pauvre corvette. Suivant eux, l'*Agathe* est une charette, une sorte de voiture capable tout au plus de rivaliser avec le roulage accéléré; c'est une guimbarde, un coucou, et Dieu sait leur irrévérence à l'endroit de notre cher véhicule. Ces corvettes de charge, grosses et lourdes, sont en grand mépris parmi les marins, qui prisent surtout la légèreté, la vitesse, qualités distinctes des vaisseaux de guerre et que les frégates possèdent au plus haut point.

Mme la duchesse de Berry, qui n'est pas pressée d'arriver, dit beaucoup de bien de l'*Agathe* parce que la corvette est commode, bien disposée pour nos aises, et amplement pourvue de tout ce qui peut rendre la vie agréable. Je suis parfaitement de l'avis de Madame.

Jeudi 27 juin.

La chaleur est ardente; l'intérieur de la corvette prend des airs d'étuve à guérir tous les rhumatismes présents et futurs; mais, comme je n'ai pas envie d'user de ce remède efficace, je quitte ma chambre

aussitôt que j'ai l'œil ouvert et je monte sur le pont pour humer avec délices les brises matinales.

Aujourd'hui, à mon petit lever, en présentant mes civilités humbles à notre grand père l'Océan, j'ai aperçu au loin un gros bâtiment à vapeur traînant à sa suite une sorte de trois-mâts de forme singulière. Notre équipage, rangé à bâbord, examine ces bâtiments, et bientôt, sur l'ordre du commandant Turpin, l'on adresse des signaux interrogateurs à ce convoi.

La réponse ne s'est pas fait attendre ; nous apprenons que le vapeur se nomme le *Sphynx*, et que le bateau remorqué se nomme le *Luxor*. Il ne fallait pas un grand effort d'imagination pour savoir que ce dernier bâtiment renferme un obélisque égyptien donné à S. M. Louis-Philippe par le vice-roi Mehemet-Aly. Étrange destinée ! Cette aiguille de granit, taillée il y a quelques milliers d'années par des Sésostris, va traverser les mers pour aller décorer je ne sais quelle place de Paris. Nous n'aurons plus rien à envier à Rome, si riche en monuments de ce genre, et ce cadeau vraiment royal rappellera nos campagnes africaines.

L'expédition d'Égypte, si glorieuse pour nos armes, se trouvera personnifiée dans cet obélisque colossal. On ne comprend pas comment Napoléon n'a pas emporté lui-même ce trophée de ses victoires sur la terre antique des Pharaons.

Après le déjeuner, tous les passagers s'établissent en cercle au pied du grand-mât ; on cherche un peu de fraîcheur, on appelle le vent qui ne vient pas, l'*Agathe* se balance à peine sur une vague expirante ; le soleil, enveloppé de vapeurs blanches, nous cuit tout doucement, à petit feu, mais enfin il nous cuit. Mme la duchesse de Berry dit que ça s'appelle le



sirocco et que nous en verrons bien d'autres en Sicile. En attendant, nons causons languissamment et la conversation ne se relève qu'à propos du *Luxor* aperçu ce matin. La princesse est furieuse de ne pas avoir été avertie à temps ; elle reproche à M. de Mesnard de ne pas l'avoir fait prévenir :

« — Ne savez-vous pas que j'aime à me lever « de bon matin ? Une jupe, un peignoir et des pan- « touffles, et me voilà prête ! Les distractions à bord « sont assez rares pour ne pas négliger celles que « le hasard nous envoie. Souvenez-vous que je veux « voir tout ce que l'on peut voir. »

Il y avait un peu d'humeur dans ces reproches. Le premier chevalier de Madame les a reçus avec une sorte de soumission courtoise, plus facile à admirer qu'à imiter. M. de Mesnard est vraiment d'une complaisance, d'un empressement à toute épreuve. Il place le fauteuil de Madame, il pose un tabouret sous ses pieds, il tient même assez souvent une large ombrelle sur sa tête quand les rayons du soleil sont trop vifs, trop directs, il fait la lecture, relève galamment tout ce qui tombe, en un mot, il remplit en conscience le rôle de cavalier servant. M. de Bauffremont lui-même est moins obséquieux pour sa femme. Je dois noter que M. de Mesnard met à tout cela des formes agréables. L'acte qu'il accomplit, quoique infime, est dépourvu de ce servilisme humble qui fait de l'homme un domestique. On voit que le comte sent cette nuance délicate et qu'il sait se tenir dans les justes limites. La vérité m'oblige à dire que Madame observe moins exactement ces distances ; sa familiarité les confond très souvent, et tout le monde ici en a fait la remarque. Il y a là quelque chose d'italien, un laisser-aller tenant à la race et dont s'étonne notre

politesse française. Que serait-ce donc aux yeux de la pruderie britannique ?

Vers le milieu du jour, la chaleur est devenue accablante. Tout le monde s'est retiré pour faire la sieste et tuer le temps. Moi, qui ne le trouve pas trop long, j'en ai tiré parti de la manière suivante : la bibliothèque du commandant contient, je l'ai déjà dit, quelques ouvrages techniques et même des œuvres littéraires assez sérieuses. Je donne la préférence à la marine, bien entendu ; je profite de l'occasion pour apprendre quelque chose, et aujourd'hui, par exemple, je me suis plongé dans l'artillerie navale.

On fuit les visites à bord. Rôti sur le pont, bouilli dans la batterie, c'était seulement changer de supplice; mais, en pareil cas, le changement a quelque charme. Je suis resté une heure avec le général Bugeaud, qui travaille toujours. Il fait un peu comme moi, il étudie la marine ou plutôt il la critique, car, ce qu'il en voit depuis trois semaines est loin de lui plaire. Il dicte des notes à son aide de camp, passe en revue le physique et le moral du vaisseau, apprécie avec quelque sévérité les manières de nos officiers, blâme l'indifférence de ceux-ci en matière politique, l'esprit frondeur de ceux-là, en un mot, il est à peu près mécontent de tout et met assez d'aigreur dans ses jugements. Les conditions particulières dans lesquelles il se trouve justifient presque sa mauvaise humeur à l'égard de l'état-major de l'*Agathe*. J'essaye, en vain, de lui inspirer de la tolérance, j'y perds mon latin, bien que le général soit certainement un cœur plein de bienveillance.

Le dîner, qui devrait être pour nous tous un agent pacificateur, ne s'est pas accompli sans orages. Le malaise général influe sur les hommes, on s'aigrit

facilement ; celui qui parle a moins de mesure, ceux qui écoutent ont moins de patience ; la discussion tourne à la dispute, et le maître de la maison a bien de la peine à conserver sa neutralité officieuse.

Vers le soir, le groupe des dames paraît subir lui-même l'influence du sirocco. La princesse, accablée, querelle volontiers son entourage, et voici, comme échantillon, un petit colloque pris au vol. M. de Mesnard, qui lit un cahier de notes écrites par Mme la duchesse de Berry, demande à Son Altesse Royale un éclaircissement sur un passage obscur. La princesse lui dit avec assez d'aigreur :

« — Mais il faut être *stupide* pour ne pas comprendre une chose aussi simple ! »

Le mot *stupide* a été relevé assez vertement, et le chevalier d'honneur m'est apparu sous un nouveau jour ; il a décliné cette qualification injurieuse qui n'était certainement que sur la langue et non dans la pensée de la princesse. Les leçons que l'on se donne à soi-même sont plus profitables que celles qui nous sont données, l'amour-propre ne se cabre pas contre le conseiller, car il y a des choses que l'on veut bien se dire, mais que l'on ne s'entend pas dire volontiers. L'illustre Brid'oison était de cet avis et il parlait d'or.

A l'issue de ces coups de bec, Madame s'est retirée plutôt que de coutume. Elle va, dit-elle, prier saint Nicolas de nous envoyer du gros temps, et pour ma part, je désire que cette invocation réussisse.

Tout le monde demande du mouvement, de l'agitation, l'immobilité de la corvette nous semble mortellement ennuyeuse. La mer en colère ferait une diversion bien nécessaire aux monotonies qui nous endorment ou qui nous exaspèrent. L'aumônier de Madame et M. Saint-Arnaud viennent de se dire des choses



piquantes, le général et le capitaine sont presque en délicatesse, il n'y a qu'une tempête qui puisse ramener le calme parmi nous !

Vendredi 28 juin.

Nous nous trouvons ce matin, disent les officiers, à peu de distance des côtes d'Afrique, à la hauteur d'Oran, et si le temps était clair, nous pourrions apercevoir les cimes de l'Atlas. Plût au ciel ! mais il ne lui plaît pas. Nous avons roulé tout doucement dans la direction du Sud ; après avoir salué la *Sierra Morena*, du royaume de Grenade, je serai bien heureux de jeter un coup d'œil sur les pics arides de la chaîne africaine ; un peu de vent du Nord, un peu d'agitation dans l'air dissiperait ces vapeurs blanchâtres qui bornent notre horizon, mais les destins nous sont contraires et les flots ne sont pas changeants. L'*Agathe* se traîne, lourdement balancée sur une houle nauséabonde; les passagers aux abois errent sur le pont comme des âmes en peine, et notre vaisseau ressemble, un peu en grand, à la barque de Caron.

Plus d'un personnage habituellement actif, se livre aux douceurs d'une sieste très prolongée. Blâmez donc les Orientaux de ce que l'on appelle leur indolence ! Conspuez donc les lazzaroni à propos de leur amour du *far niente !* Comment résister à ces ardeurs torrides ? Chaque pays comporte les véritables causes des mœurs et coutumes de ses habitants, et le mouvement perpétuel des Parisiens, très supportable dans notre zone tempérée, se ralentit, devient intermittent et s'arrête même dans les climats excessifs.

Je soumettais ces réflexions à Mme la princesse de

Bauffremont qui se plaignait des envies de dormir. Mme la duchesse de Berry nous dit :

« — Dans mon enfance, à Naples et à Palerme, je « faisais toujours la sieste, c'est une nécessité du « climat chaud. J'ai perdu cette habitude à Paris. Il « me semble que ce besoin de sommeil en plein midi « se fait sentir de nouveau à mesure que je me « rapproche du lieu de ma naissance. D'où vient cela, « docteur ? »

Il ne m'a pas été difficile de donner la raison, et cet entretien qui avait de nombreux témoins, a entraîné une immense digression sur la manière dont chacun dort, sur les rêves, sur les veilles, sur le thé et le café, sur les moyens de se procurer le sommeil le plus doux et sur une foule de choses se rapportant à ce chapitre intéressant de la vie. Un sténographe eût pu recueillir la matière d'une gros volume, mais j'en fais grâce à la postérité, qui n'y perdra rien. Nous n'étions pas en veine, et le sujet lui-même nous a presque endormis. On baille en parlant d'oreillers.

A une heure, au moment où le soleil presque vertical nous prodiguait ses feux les plus cuisants, quelques nuages formés tout à coup nous ont donné un peu de pluie à larges gouttes. Chacun souriait à l'espoir d'un orage rafraîchissant, nous appelions le vent, la tempête, mais tout s'est borné à une éclaircie vers le Sud, et nos matelots en vigie ont signalé la terre. Ce point relevé, on établit qu'il s'agissait du cap Tenez, qui se trouve entre Oran et Alger. Nos lunettes sont braquées sur ce rocher vaporeux, mais le commandant fait mettre le cap au large, ce qui nous fait jeter les hauts cris. Il n'est pas prudent de rester dans ces parages dépourvus de port, et il faut dire adieu aux terres africaines.

Un peu plus tard, le vent s'est élevé, il a pris de la consistance, il souffle du nord-ouest et tous les passagers montés sur la dunette ou assis sur les bastingages, hument avec délices cet air pur qui nous rafraîchit. Le général, perché sur son observatoire, et peu attentif aux effets de la brise, ne peut rattraper à temps son chapeau qui s'envole, et le couvre-chef, lancé au loin, flotte bientôt, fragile nacelle, sur la vague réveillée. Notez que ce chapeau en sparterie, est l'œuvre d'un matelot qui l'a fabriqué pour le général, notez que le général y tenait beaucoup, qu'il le regrette, et que son air désappointé à l'aspect de cet esquif nouveau menacé d'un prochain naufrage nous a fait rire assez peu charitablement.

Une dame, usant de son privilège, a osé dire : « Heu-« reusement que le chapeau est parti tout seul ! Qu'eût « dit Madame Bugeaud si son mari avait perdu « la tête ? »

Ce propos assez leste a été entendu ; il a donné lieu à une réplique non moins vive et peu s'en est fallu que cet accident ne mît le feu aux poudres. Je note ce fait, peu important, j'en conviens, mais qui donne une idée exacte du ton de la conversation entre certains personnages. Il y a de l'aigreur, habituellement, mais en ce moment, le surcroît de vivacité tient aux circonstances extérieures. Je l'ai dit, le malaise physique réagit sur le moral ; on souffre, on sent le besoin de griffer, de mordre ; cela passera, je l'espère, au retour d'un temps meilleur.

Le vent souffle toujours, nous marchons vers le nord-est, et, suivant toute probabilité, nous serons bientôt à la hauteur de la Sardaigne. En avant, pauvre *Agathe*, cours au but de ce long voyage, hâte-toi, la paix ne régnera parmi nous que quand nous serons



arrivés. Et comme viatique, je récite tout bas la troisième ode de mon ami Horace, celle que tous les marins devraient savoir par cœur. Le dirai-je ici? Mes chers officiers (ce titre s'applique à la plupart d'entre eux) ne paraissent pas se soucier beaucoup de littérature classique ; on dirait qu'ils ont complètement oublié le collège, comme si la direction de leurs esprits vers des études techniques avait desséché la source des imaginations poétiques si naturelles au jeune âge. Le peu de livres que j'ai vu chez eux n'indique pas ce culte de la grâce élégante, de la poésie ancienne, et, sauf quelques Méditations de Lamartine, des tragédies de Casimir de Lavigne et des romans modernes, je n'ai rien trouvé chez ces jeunes gens qui indiquât l'amour d'une littérature plus relevée. Et cependant, que de ressources dans cette étude des modèles que nous a laissés la docte antiquité ! Que de longues heures difficiles à porter, s'écouleraient légères en lisant ces compositions inimitables des génies de Rome ou d'Athènes ! Mais le *domino* et les *cartes* suffisent à tout, puis le tabac qui engourdit, et le sommeil et la rêverie, et le temps passe. Les officiers aiment surtout la guerre, le canon, les navigations lointaines. J'aime mieux autre chose !

Samedi 29 juin.

« — Capitaine, faites-nous voir Alger. Conduisez-
« nous dans ce port que vous a donné Charles X ;
« nous serons encore là en France, nous nous y
« reposerons seulement un jour, et cela fera plaisir
« à tout le monde. »

Ainsi disait Mme la duchesse de Berry au comman-



dant Turpin, et le général, qui était là, se prit à dire :

— Pas à moi, du moins, car j'ai hâte d'arriver à Palerme. Et, d'ailleurs, le séjour d'Alger ne doit pas être fort agréable. On dit que tout est à faire dans cette colonie, et si la Restauration a cru nous gratifier d'un beau cadeau, je crois qu'elle s'est trompée. Il nous en coûtera cher pour garder ce sol aride ; l'argent qu'il y faudra dépenser serait bien plus utilement employé en France et suffirait à rendre notre agriculture florissante.

Cette conversation a promptement pris une tournure aigre. Fort heureusement, le général, un peu malade, n'a pas poursuivi la démonstration de ce qu'il regarde comme une vérité. Que de fois je l'ai entendu développer ce thème et regretter la possession onéreuse de ce sol africain qu'un intérêt d'amour-propre national nous fera conserver en dépit d'inconvénients majeurs! M. Bugeaud, qui porte haut et loin le sentiment patriotique, n'accepte pas sans protestation les embarras que cause à nos finances la nombreuse armée qui assure notre propriété algérienne. Il y voit une occasion de dépenses sans compensation, à moins, dit-il, que la guerre soutenue contre les Arabes, qui ne nous laisseront pas tranquilles, ne devienne une école active où nos régiments feront leur éducation guerrière.

Mme la duchesse de Berry, un peu piquée par les propos du général, s'apprêtait à riposter, comme je l'ai dit. M. Bugeaud s'est retiré chez lui et ce thème, gros de discordes, a dû être abandonné faute de contradicteur. Madame a pris le parti de taquiner le commandant Turpin sur la lenteur de notre marche, et le capitaine a galamment répondu qu'il était trop heu-

reux de posséder à bord des passagères si charmantes pour accélérer les allures de l'*Agathe*, qu'il appelait de tous ses vœux les vents contraires et autres madrigaux maritimes.

La science nautique est une belle chose assurément, et un homme raisonnable, monté sur un vaisseau, doit se sentir exempt d'inquiétudes. Tout marche ici avec une précision merveilleuse ; cette grande machine à qui nous avons confié notre salut, fonctionne de la manière la plus satisfaisante, et l'on s'abandonne à elle sans arrière-pensée. Cependant, il y a dans ce grand problème de la navigation des inconnus dont il est impossible de ne pas tenir compte. Le vent qui anime un vaisseau est capricieux, taquin, quelquefois brutal, il a des lubies qui tournent promptement à la fureur, à la rage, et le meilleur marin, monté sur un navire excellent, n'est jamais à l'abri du naufrage.

Un passager comme moi est tout à fait passif à bord. Sorti de sa sphère d'activité, il lui faut abdiquer tout pouvoir entre les mains de l'officier qui le conduit, et je me demande jusqu'à quel point il est sage de se réduire ainsi à zéro. J'aime à me sentir le maître de mes mouvements, l'arbitre de mes destinés, et ici, je suis forcé de reconnaître que je ne suis rien, que je ne puis rien. Mais j'ai confiance en M. Turpin, et si nous nous noyons, tant pis pour lui !

Dans l'après-midi, nous avons eu des brises folles, qui, tout en soufflant dans une bonne direction, ne nous ont pas fait faire beaucoup de chemin. Il y a aujourd'hui vingt jours que nous avons quitté la Gironde pour l'Océan, et le plus souvent nous avons eu le vent contraire. Remarquez que sur les 32 aires du vent, qui constituent ce que l'on nomme le compas marin, il y en a vingt qui sont favorables au navigateur, et



cependant nous avons eu l'ennui de lutter presque sans cesse contre cette minorité fâcheuse. Cette remarque, que j'ai soumise au général Bugeaud, a réveillé chez lui un sentiment énergique et vivace, depuis longtemps comprimé et qui ne demandait qu'une occasion pour se faire jour. Nous avons parlé politique, et cela lui a bercé son ennui. Étendu sur son cadre, souffrant de quelques atteintes de fièvre intermittente, mais plus encore des contrariétés qui l'accablent, il a déchargé sa bile, et, dans une longue et vive improvisation, il a traité la plupart des graves questions à l'ordre du jour. Il a apprécié avec une fermeté peut-être un peu partiale, le rôle de la minorité dans nos assemblées législatives, il a fait le procès à l'opposition, et, dans cette revue des députés de la gauche, des pairs opposants, de la presse factieuse, il a porté de rudes coups à ses adversairss absents. Chez le général, une semblable diatribe faite à huis clos, ne perd rien de sa valeur, car on sait qu'à la tribune il tiendrait absolument le même langage. Sa franchise égale son courage; il dédaigne ces vains ménagements qui atténuent la pensée, il nomme les choses par leur nom, ne respecte pas les masques, va droit à son but et cède, tout le monde lui rend cette justice, à un vrai et pur sentiment de patriotisme. Je l'ai écouté avec un grand intérêt, d'abord parce que cette explosion intime soulageait son âme en peine, puis en raison même de la vivacité de son langage, de la netteté de ses arguments et de la conviction loyale qui éclatait dans ce discours. Je regrette qu'un sténographe du *Moniteur* n'ait pu recueillir tant de bonnes paroles, tant de bonnes raisons. Le général est le bons sens incarné. Ses préventions même (et qui n'en a pas ?) n'ont jamais le caractère d'une personnalité

intéressée ; je ne connais pas d'homme plus naturellement indulgent, et lorsque sa voix fulmine contre les publicistes du *National* ou de quelques autres journaux hostiles au Gouvernement, il est toujours prêt à recourir aux moyens de persuasion à l'égard d'adversaires qui se montrent bien moins tolérants que lui. C'est un des attributs, et des plus remarquables assurément, de sa nature puissante et passionnée, de savoir dominer ses instincts de lutte et de guerre, et d'incliner spontanément vers les procédés les plus doux.

Et comme, après deux heures d'entretien, je l'engageais à se reposer, à dormir en attendant la fraîcheur du soir, il m'a remercié cordialement et m'a dit : Bonsoir, docteur, allez à votre observatoire (la dunette), voyez au loin s'il nous arrive un vent favorable, et puissé-je ne me réveiller qu'à Palerme!

Mais rien de nouveau sur le pont. Nous flottons doucement, lentement, et chacun aspire au moment où la nuit vient rafraîchir l'atmosphère embrasée. Ce soir, le commandant, qui ne sait qu'inventer pour nous distraire, nous a donné le spectacle d'un feu d'artifice en pleine mer. Le maître canonnier, placé dans le canot sous le vent, allume des fusées volantes qui s'élancent vers le ciel et vont retomber au loin dans la vague qui les reçoit en frémissant. Des feux de Bengale, diversement colorés, ont illuminé le vaisseau, et ces lueurs fantastiques projetées dans les profondeurs de l'obscurité qui nous environne, ont dû fournir un singulier coup d'œil aux navigateurs inconnus qui se trouvaient dans nos parages.

Cette récréation a été fort goûtée de tout le monde.

Grands et petits, les hommes aiment les feux d'artifice; c'est un plaisir qui les séduit toujours. Par-

faite image de ce qui brille ici-bas, la fusée étincelante qui s'élance dans les airs a bientôt épuisé la force qui l'anime, elle s'arrête et retombe pour disparaître tout à coup. Nous avons longtemps philosophé sur ce texte, et Mme la duchesse de Berry a déployé à ce sujet beaucoup de gaieté, assez d'esprit et infiniment de malice.

M. Deneux nous a raconté l'histoire d'une de ses clientes à qui le bouquet de la Saint-Charles a valu un accouchement sur le Pont-Royal, au milieu de la foule, et avec des circonstances pittoresques que le cher maître prodigue en toute occasion.

Je me reprocherais davantage de négliger mon très honoré confrère, si, par la nature même de son caractère, il ne tendait à s'isoler au milieu de nous. Pourvu qu'il puisse présenter ses hommages à Mme la duchesse de Berry, examiner la petite fille et sa nourrice, il est content, sa journée est remplie, et le reste ne l'occupe que très médiocrement. Cependant, il s'inquiète toujours du voyage en Italie, des brigands; c'est son dada, sa marotte, et M. de Saint-Arnaud le régale chaque jour de quelque histoire lamentable bien faite pour entretenir ses terreurs.

Dimanche 30 juin.

Le temps est si beau, la mer est si calme, que M. l'abbé Sabatier, entièrement dépourvu du mal de mer, a pu nous dire la messe sur le pont, en présence de tout l'équipage. Un piquet de vingt hommes armés a fait le service très militairement. Après l'office, le capitaine Turpin a fait son inspection générale, et le commissaire du bord a lu à tout l'équipage assemblé



un certain nombre d'articles du code pénal se rapportant plus particulièrement aux matelots qui naviguent sur les bâtiments de l'État.

C'est là une très bonne coutume. Personne ne doit ignorer la loi, dit-on; mais il est de fait que bien des gens ne connaissent pas toutes ses prescriptions, même quand cela les intéresse de la manière la plus directe. Je voudrais que l'on usât de ce procédé si instructif, non pas seulement à bord des vaisseaux de guerre, mais partout, à l'église, dans les mairies, dans les collèges royaux, là où les hommes réunis ont besoin d'instruction pratique, de connaissances usuelles. Si l'on possédait mieux son code, la gendarmerie serait bien moins occupée. Instruisez davantage, vous punirez moins.

Il me semble que je deviens pédagogue. Je saisis toutes les occasions qui se présentent de raisonner, de discuter. L'absence de vent qui nous condamne à cette longue immobilité est la cause de cette tournure pédantesque que prend ma plume oisive ; les incidents du voyage me manquent, de là ce besoin d'épiloguer sur des riens.

Ainsi, tandis que j'écris ces pages inutiles, je regrette de ne pas partager la joie de notre jeune état-major. Il y a là, au pied de la dunette, quelques élèves, quelques enseignes qui rient aux éclats. Ces messieurs ont trouvé moyen de se faire un joujou de Mlle Lebeschu. La susdite a fait une assez jolie récolte de termes de marine, et elle use de ce vocabulaire technique avec un aplomb qui divertit prodigieusement le malin auditoire. Nos jeunes espiègles ont baptisé à son intention une foule d'objets dont les noms biscornus s'altèrent encore en passant sur sa langue, et de là des phrases d'un style incompréhensible. Il faut voir les airs capa-



bles que prend la soubrette, surtout vis-à-vis de Mme Hansler et de la nourrice. La mystification est complète et le carré des officiers en fait des gorges-chaudes interminables.

A midi, le pont étant bien abrité sous une tente, il y a eu cercle littéraire au pied du grand mât. Madame avait fait apporter bon nombre d'ouvrages intéressants. Elle nous a fait voir une sorte d'album d'une espèce nouvelle. C'est une riche collection de fleurs artificielles fabriquées au moyen d'une espèce de papier de riz, très épais, comme velouté, découpé aux ciseaux et nuancé au pinceau des couleurs les plus éclatantes. Ce tissu, qui paraît spongieux, est transparent, d'une finesse extrême, et plusieurs jeunes filles se sont associées pour composer des bouquets emblématiques d'un aspect charmant.

Cette collection assez nombreuse constitue une œuvre admirable et à laquelle Madame attache un grand prix. Tout le monde admire cet ouvrage d'une ingénieuse délicatesse et dont les auteurs, soussignés, appartiennent à des familles bien connues.

« —J'ai toujours eu la passion des fleurs, dit la prin-
« cesse, et mes amis ne m'en ont jamais laissé man-
« quer. Un bouquet est le plus joli cadeau que l'on
« puisse m'offrir. Quelles belles corbeilles, quelles
« magnifiques jardinières j'avais aux Tuileries et à
« Rosny! Je n'ai pas peu contribué à mettre en vogue
« les surtouts en fleurs dans les grands dîners de
« cérémonie, et je me flatte que cette décoration valait
« un peu mieux que la sculpture des maîtres d'hôtel
« comme Carême et ses imitateurs. Toutes les fem-
« mes devraient étudier la botanique. Cette science
« aimable est le vrai lot de notre sexe, et je reproche
« aux hommes de l'avoir rendue aride et difficile.

« Mais, à propos de botanique, voyez donc en quel « état est notre herbier de Blaye. M. Ménière voudra « bien nous en faire les honneurs. »

Le susdit herbier a été apporté aussitôt par Mme Hansler, et nous avons pu nous convaincre qu'il était dans un excellent état de conservation. Ces petites plantes ont fourni un texte abondant à une causerie intéressante, et cela aurait pu nous mener loin si un matelot, perché sur les haubans, n'eût crié tout à coup : « Un poisson ! » Nous avons laissé là le règne végétal pour nous occuper de l'animal, et tout le monde s'est précipité sur le bastingage pour examiner ce monstre marin. C'était tout simplement une *épée*, ou plutôt un espadon (*Xiphias*) qui voyage pour son agrément et fait de temps en temps une cabriole à la façon des marsouins. Nous apercevons la lame redoutable qui termine sa tête, et Mme la duchesse de Berry, qui paraît fort au courant de ces hôtes divers de la Méditerranée, nous dit que la chair de cet animal est excellente et que nous en mangerons à Palerme. On en pêche beaucoup sur tout le littoral de la Sicile.

J'avais cru, et les novices comme moi en navigation s'imaginaient aussi que la mer était grouillante de poissons. Que de fois, placé sur le couronnement du vaisseau, mes regards, plongeant dans le flot limpide, cherchaient ces myriades d'animaux que je croyais rencontrer dans cette onde transparente, et toujours en vain, car, à l'exception des bandes de marsouins, de quelques souffleurs isolés et de l'espadon, je n'ai pas vu frétiller autour de nous le moindre animal aquatique que je me proposais d'étudier à loisir. Nos jeunes officiers me disent qu'il en est à peu près partout de même, que les dorades sont toujours rares et que tel amateur de pêche qui met des lignes à la traîne, voit



s'écouler des journées, des semaines avant de saisir quelque nageur égaré.

L'Océan est donc une grande solitude. Quand le vent siffle, quand la vague se couronne d'écume, les alcyons apparaissent dans le sillage du vaisseau, puis quelques oiseaux de passage s'abattent sur les hautes vergues du grand-mât et s'y reposent, et puis c'est tout; voilà le catalogue exact des êtres vivants qui peuplent la haute mer. Le poisson ne foisonne que dans certaines localités, à l'embouchure des fleuves, là où la nourriture est abondante. Ces remarques faites par plusieurs matelots expérimentés, désolent le général Bugeaud, qui comptait au nombre de ses plus agréables distractions, la pêche et la chasse. Il a bien fallu y renoncer et cette double ressource qui lui manque, eût abrégé le temps dont il supporte assez impatiemment la lenteur assommante.

Lundi 1er juillet.

Encore un nouveau mois à enregistrer. Que nous apportera celui-ci? En quoi différera-t-il de ses devanciers? Le temps présent est gros de l'avenir, a dit un poète, et pour un esprit clairvoyant et attentif, l'étude des faits journaliers conduit à une appréciation suffisante des événements futurs. Je ne suis pas un aussi grand prophète, et pour tout le petit monde qui s'agite à bord de l'*Agathe*, je ne veux pas tirer des pronostics trop sujets à l'erreur. Mme la duchesse de Berry va se trouver bientôt en Sicile, au milieu de sa famille; ce nouveau chapitre de sa vie aventureuse aura sans doute pour elle une importance extrême, et l'histoire contemporaine s'enrichira peut-être de quelques faits intéressants, mais quels seront-ils? Là s'ar-

rêtent mes prévisions. Attendons, la plume à la main, en spectateur impartial.

Nos compagnons de voyage se disperseront dans toutes les directions possibles. L'*Agathe* et son équipage iront affronter des mers lointaines et tenter d'autres destins. Nos passagers, quelques-uns du moins, attendront la réhabilitation complète du grand principe dont ils sont les serviteurs dévoués, et je crains bien que leur vie, plutôt encore que leur patience, ne suffise pas aux longueurs d'une usurpation que la France accepte. Le général Bugeaud, revenu en terre ferme, poursuivra sa carrière parlementaire, et si quelques circonstances venaient à le favoriser, si le bruit du canon se faisait entendre, il pourrait bien arriver au sommet de la hiérarchie militaire. Mais assez de clartés douteuses dans ces nuages d'un avenir obscur, laissons le temps, le grand débrouilleur de toutes choses, mettre chacun à sa place et n'ayons pas l'air d'oublier un convive qui doit figurer dans toutes nos fêtes. La mort réclame toujours sa part; le troupeau humain qui marche en avant, laisse chaque jour une dîme inévitable entre les mains du terrible moissonneur. Dans dix ans, quels sont ceux d'entre nous qui auront payé le tribut, et parmi cette foule d'hommes jeunes et robustes, combien en est-il qui se seront arrêtés en chemin ?

Et moi, que deviendrai-je ? Où me poussera le vent du destin ? En quel port irai-je abriter ma nacelle, ou bien sur quel écueil ferai-je naufrage? Dieu le sait, et lui seul peut le savoir. En attendant, cherchons à utiliser les heures. J'espère que cette campagne maritime, si singulière, si inespérée, si étrangère au programme probable de ma vie, m'aura fourni une grande somme de jouissances. J'aurai pu apprécier par moi-même

ce qu'est un vaisseau, je me serai familiarisé avec les hasard de la navigation, j'aurai visité bon nombre de pays nouveaux et ma mémoire fidèle aura fait une abondante récolte d'impressions agréables. Qui sait si ces rapports habituels et familiers avec des hommes remarquables ne me vaudront pas plus tard des avantages réels, de la nature de ceux que j'apprécie le plus, c'est-à-dire, quelques sympathiques amitiés, propres à rendre la vie plus douce, le cœur plus content ?

Nous n'avons pas fait vingt-quatre lieues dans les vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler, et, d'après les observations de nos officiers, nous sommes entre les îles Baléares et la Sardaigne. Le commandant Turpin nous répète chaque matin qu'avec les vents régnants il nous faudra encore une semaine pour atteindre Palerme. Tout à l'heure, en nous tenant ce langage qui arrache un juron à celui-ci, un soupir à celui-là, il ajoutait, en guise de commentaire, ces observations désolantes :

— Notez que le mouillage est difficile, qu'il nous faudra louvoyer dans la baie en attendant qu'un pilote vienne nous conduire en bon lieu. Nous tirerons un coup de canon pour demander ce guide indispensable, mais il ne se pressera pas de venir (les Siciliens ne se pressent jamais), et tout cela nous retardera beaucoup.

Ces propos étaient tenus devant Mme la duchesse de Berry, qui s'écria tout à coup :

« — Ah ! si un pilote de Palerme nous jouait ce
« mauvais tour, je retrouverais dans mon patois sici-
« lien de quoi le traiter du haut en bas. Je lui en di-
« rais de toutes les couleurs. Mais n'en croyez rien,
« et l'on ne me fournira pas une si belle occasion de
« vous faire admirer mon éloquence parlementaire ! »

Madame est fort gaie aujourd'hui. Sa santé s'est notablement améliorée ; ses forces reviennent, et souvent elle marche pendant une heure entière sur la dunette, appuyée sur le bras de M. le commandant Turpin. Je note ici que je ne l'ai jamais vu accorder cet honneur à M. le prince de Bauffremont ou à M. de Mesnard.

Les deux princesses font assaut d'aiguilles et de laines de toutes les couleurs. Le pont est un vaste atelier de tapisserie. Madame fait les dessins d'une chaise; les remplissages sont confiés aux mains des femmes de chambre. Mme de Bauffremont compose des dessous de lampe, et j'ai appris par Mme la duchesse de Berry, qui y travaille de temps en temps, que ces petits carrés à franges sont destinés au capitaine Turpin. On veut lui laisser un souvenir, et je crois que notre commandant sera très sensible à cette attention des nobles passagères.

Aujourd'hui, Madame a copié sur un album des vers de M. Victor Hugo. Ce sont des tirades du drame *Le Roi s'amuse*. Cet ouvrage, où brillent, à un si haut degré, les mérites et les défauts du poëte, a occasionné entre nous une chaude polémique dont je vous fais grâce. C'est toujours la grande querelle des classiques et des romantiques ; et le combat ne finira que quand l'une des deux races sera éteinte.

Ce soir, après dîner, calme plat. Le capitaine fait armer son canot, on le descend à la mer, huit robustes rameurs saisissent les avirons, et je vais m'asseoir à l'arrière de cette embarcation rapide, en compagnie de M. Turpin, de M. Lefèvre d'Abancourt son second et de notre ami Saint-Arnaud. Le commandant, qui veut inspecter l'*Agathe* dans son ensemble, fait deux fois le tour de la corvette à une distance de cinquante

pas environ, et son œil de maître fait remarquer au lieutenant diverses particularités intéressantes.

Notre vaisseau, vu ainsi de loin, a un volume très considérable et dont on ne se rend pas bien compte tant que l'on reste à bord. Ses vastes flancs qui plongent dans la mer, sont recouverts d'une sorte de production végétale singulière, espèce de chevelure glauque attachée au cuivre de revêtement. J'en ai enlevé plusieurs échantillons, et lorsque de retour sur le pont, ces petites plantes placées dans un vase de porcelaine blanche, ont flotté dans une eau limpide, les merveilles de leur organisation délicate ont vivement intéressé Mme la duchesse de Berry, et il m'a fallu lui promettre de les conserver, de les dessécher, et de les ajouter à ce fameux herbier de Blaye qui manquera toujours, il faut le croire, à la collection si riche de M. Benjamin Delessert. La princesse est très friande de ces sortes de souvenirs et je lui ai promis de satisfaire son désir.

Après le coucher du soleil, nous nous trouvons enveloppés par une masse de vapeurs blanchâtres qui retrécissent singulièrement notre horizon. Tout est immobile à bord, et chacun en revient à ses prières habituelles pour obtenir un peu de vent :

« — Saint Spiridion, donnez-nous de la patience, » dit la princesse ! — Fils de Saint Eloi, venez à notre aide, dis-je à mon tour !

— « Qu'est-ce que c'est que ce fils, je ne le connais « pas ? »

— C'est Saint Oculi, Madame, celui qui soufflait à la forge paternelle.

« — Ah ! Et comment cela ? »

Monsieur de Mesnard chante aussitôt à demi-voix ce

vieux couplet assez peu respectueux pour l'orfèvre de Dagobert. Et la princesse de rire !

« — Excellent Job, procurez-nous votre recette ! »

— Pieux Enée qui fûtes si longtemps ballotté sur les mêmes flots et les mêmes rivages, *terris jactatus et alto*, enseignez-nous vos procédés pour tuer le temps !

Cette litanie de tous les saints n'a pas été courte, on peut le croire, mais rien n'y fait et nous restons cloués sur cette mer d'huile, comme l'appelle maître Karoff. La comparaison est frappante de justesse et Mme la duchesse de Berry affirme que pas un des quarante de l'Académie française n'en eût pu trouver une aussi poétique.

J'ai déjà dit que Madame avait emporté de Blaye une grosse cargaison de livres. Cette bibliothèque nous a été d'un grand secours. Pour ma part, j'y ai trouvé les trois volumes de M. Valéry sur l'Italie, et je puise à cette source excellente des renseignements sur les régions nouvelles que je dois aborder bientôt. Par malheur, je manque de détails sur la Sicile proprement dite, et j'en suis réduit à étudier une belle et grande carte de cette île, que le commandant a mise à ma disposition. J'aime à posséder des notions exactes sur les distances, sur la configuration générale d'un pays, et la carte en question ne me laisse rien à désirer.

Mais on ne peut pas toujours lire, écrire, travailler, il faut rêver aussi, et je ne rêve jamais mieux qu'en arpentant le pont de la dunette. Un mot échangé de temps en temps avec l'officier de quart, une réflexion sur quelque incident de notre marche, puis une longue pause, et le temps s'écoule alors avec un charme si doux que la vie devient un bonheur complet.

La lune était dans son plein, elle projetait sur la mer

une lumière argentée qui scintillait sur la crête d'un million de petites vagues. Je ne pouvais m'arracher à la contemplation de ce brillant spectacle, je bénissais la main prodigue qui a répandu ces trésors lumineux sur l'immensité de l'Océan, je regardais, j'admirais, et mon extase se fût prolongée indéfiniment si je n'avais été tiré de ma rêverie par l'officier de quart. La lune, si radieuse tout à l'heure, s'obscurcissait graduellement, je recherchais la cause de ce phénomène, lorsque mon voisin me dit qu'il s'agissait d'une éclipse, et en effet l'astre des nuits, envahi peu à peu par l'ombre de la terre, finit par disparaître complètement. J'observai avec beaucoup d'intérêt toutes les phases de cette éclipse totale, qui dura depuis dix heures jusqu'à minuit. Plusieurs de nos officiers, familiarisés avec les observations astronomiques et munis d'instruments spéciaux, étudièrent ce phénomène céleste, mais moi, profane, je me suis contenté d'admirer les grandes merveilles du monde planétaire.

Il y a des éclipses sociales non moins remarquables, et tel personnage qui a brillé d'un grand éclat, disparaît tout à coup dans des ténèbres épaisses. Il y a aussi des éclipses morales, intellectuelles, et tel individu renommé par son esprit, son mérite, arrive quelquefois en peu de temps à une médiocrité désespérante. Faibles que nous sommes !

M. Deneux est de plus en plus morose, il parle rarement et ne paraît pas penser davantage. Mme la duchesse de Berry, qui n'en peut rien obtenir, le compare à une étoile qui file, et moi je le considère comme un astre totalement éclipsé. Et M. de Mesnard, sur quel horizon projette-t-il encore un reste de lumière? Si j'en juge par ce que je vois ici, ce personnage est arrivé au bout de son rôle, on s'aperçoit aisément

qu'il lui manque un entourage convenable, il semble avoir perdu sa voie; son dévouement se traîne sur les dernières traces de la royauté de droit divin, le cadre est brisé, le tableau lui-même s'efface, et dans un prochain avenir, il ne restera qu'un souvenir de ces grandeurs qui ont tenu si longtemps le monde attentif. Il n'y a que les astres de là-haut qui soient éternels! Et encore?...

Mardi 2 juillet.

Comment dormir par cette chaleur africaine? Quel repos est possible dans les flancs de ce navire transformés en une vaste étuve? Au lever du soleil, j'étais sur le pont, appelant la brise qui ne vient pas, et avant six heures, le goudron qui unit les planches, ramolli par cette température ardente, adhère à ma botte et semble vouloir m'interdire la promenade.

Mais peu à peu le vent s'est élevé, il nous arrive du nord-est, et cette brise bienfaisante nous ranime. Un beau brick de guerre, plus léger que nous, passe à peu de distance et hisse à sa corne un pavillon grec. Sa batterie barbotte, c'est-à-dire, découverte, reluit au soleil, et nous lui souhaitons bon voyage. La forme élancée de ce petit vaisseau a servi de texte à une longue dissertation sur la manière de construire les bâtiments dont on veut assurer la marche rapide, et cette conversation technique a eu pour résultat cette conclusion désolante que notre pauvre *Agathe* est décidément une tortue.

Et comme on déplorait ce malheur, Mme la duchesse de Berry s'est écriée tout à coup :

« — Comment voulez-vous que nous allions vite?

« Nous sommes trop chargés, l'*Agathe* n'en peut plus « et nous coulerons avant d'arriver à Palerme! Re- « gardez donc ces Messieurs! Quel volume, quel « embonpoint? Voilà la vraie cause de ces retards si « mortellement ennuyeux! On n'a jamais vu une « pareille collection d'énormités! Presque tous ces « Messieurs pèsent deux cents, c'est une chose mons- « trueuse, effrayante! Je voudrais en avoir le cœur « net, mais où trouver une balance ici? »

Le commandant Turpin dit deux mots à un contre-maître, et dix minutes après, l'instrument est installé sur la dunette. Cela s'est fait sans bruit, et, dans le moment que nous disputions sur nos poids respectifs, alors que chacun expliquait les causes de sa maigreur ou de son obésité, le capitaine à dit à la princesse que la chose pouvait être tirée au clair.

« — Ah! c'est charmant! Nous allons rire. Voyons « Messieurs les zéphirs, donnez-nous la preuve de « votre légèreté, tâchez de ne pas trop peser dans la « balance et de vous changer en sylphes. Il faut com- « mencer par les plus gros. Lequel de vous se charge « d'ouvrir la marche du bœuf gras? »

Après bien des débats, on procède à cette expertise, et voici le procès-verbal exact de la séance. Le commissaire aux vivres pèse 244 livres. Un officier 214. M. l'abbé Sabatier, aumônier de Madame, 212. Le capitaine Turpin pèse 204. Cela constitue l'état-major des gros ventres, et Dieu sait tout ce qui s'est dit à l'adresse de ces personnages si bien partagés sous ce rapport. En seconde ligne vient M. le prince de Bauffremont qui pèse 180 livres, et moi-même avec un chiffre absolument semblable. Chacun passe à son tour, puis viennent les dames.

La princesse pèse 104 et Mme de Bauffremont qui clôt la liste, n'atteint que le modeste chiffre de 94.

Nous avons beaucoup ri de ces particularités qui ont fourni matière à une foule d'explications et de suppositions au milieu desquelles il y a une large place pour de petites vanités qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer en pareille matière. Le général Bugeaud est un peu souffrant, il n'a pas été soumis à la mesure commune, et sur une petite épigramme peu charitable de la princesse, il a été répliqué par un auditeur attentif, qu'il ne fallait pas confondre un homme lourd avec un homme de poids, pas plus qu'un esprit creux avec un esprit profond.

J'ai déjà dit que le capitaine Turpin était un homme soigneux, il aime la propreté, c'est même chez lui une passion, et sous ce rapport, il se montre très exigeant envers ses subordonnés. La proximité du port de débarquement nécessite des préparatifs ; aussi s'occupe-t-on de toutes parts à faire la toilette de l'*Agathe*. On la lave, on la frotte, on la peint en noir, et rien n'échappe à l'œil clairvoyant du maître. Ce goût excessif pour la propreté est taxé, tout bas, de manie par quelques officiers, et les plaisants, renversant le nom du capitaine, disent : *Turpin peinture*, sorte de calembourg en anagramme, caractéristique, hasard singulier mis à profit par les malins de la dunette. On dit que le commandant est capable de faire peindre son bâtiment tous les mois.

Les matelots, chargés de ce barbouillage, se suspendent aux flancs du navire et les badigeonnent avec ardeur. Et comme, dans cette situation, le soleil, dardant en plein, les rôtit à merveille, ils ne se font pas scrupule de se laisser choir dans la mer et de se procurer ainsi un bain qui les rafraîchit. Cela devient

un jeu pour les travailleurs, et nous prenons plaisir à voir les évolutions de quelques habiles nageurs. Pour mon compte, je leur envie cette jouissance, mais le défaut d'habitude de nager en mer me retient sur le pont. On ne me permet le bain quand on n'est pas au mouillage, qu'avec des précautions infinies. On peut craindre d'ailleurs la dent des requins, assez communs dans la Méditerranée, et pour éviter les accidents, on submerge une grande voile appelée *Bonnette* dans laquelle les baigneurs n'ont plus de risques à courir. Mais le vent est devenu plus vif et il a fallu faire rentrer les travailleurs. Puisse-t-il devenir assez violent pour rendre impossible toute besogne de ce genre! Nous voudrions voir l'équipage suffisant à peine à la manœuvre de l'*Agathe*, et celle-ci, cédant à l'impulsion victorieuse des aquilons, courir au terme du voyage et de nos ennuis.

Nos, n'est pas le vrai mot, car pour moi, du moins, le temps ne se traîne pas sur un sentier épineux. Il y a bien ici quelques inconvénients, mais où n'en trouve-t-on pas, et l'emploi de mes journées ne me laisse pas de vides à remplir. Que n'en est-il de même pour mon pauvre général! Mais il est souffrant, la fièvre revient de temps en temps, et quand cet hôte incommode s'installe dans la cabine de M. Bugeaud, les quatre médecins rassemblés à bord usent en vain de toutes leurs ressources pour combattre cet ennemi acharné. Alors l'irritation nerveuse du malade est au comble, les contrariétés l'exaspèrent, tout va mal et nos vœux pour la terminaison du voyage sont unanimes.

Le commandant Turpin est venu dire au général que tout annonçait un beau et bon temps pour la nuit, que le vent prenait de la vigueur et nous poussait en

bonne route, que demain nous serions en face de Cagliari et que, de là à Palerme, le trajet ne serait pas long. Ce bulletin futur a fait grand bien au malade; puisse-t-il ne pas être menteur comme quelques-uns de ses devanciers ! La princesse prétend que les baromètres du commandant n'ont pas le sens commun et que Karoff en sait plus long que tout l'observatoire de nos officiers. Or, Karoff n'a pas bonne opinion du vent !

Mercredi 3 juillet.

A quatre heures j'étais sur le pont, cherchant dans un brillant crépuscule à distinguer de hautes terres que l'officier de quart voyait très clairement. Bientôt le soleil a paru derrière ces sommets azurés, et peu à peu l'horizon enflammé m'a montré la montagne qui forme la pointe de la Sardaigne.

A huit heures, nous sommes en face de la baie de Palmas; je vois la tour Canaï, ancienne vigie fortifiée, puis celle de Piombo, sur le cap Teulada. Quelques heures plus tard, nous distinguons sur le rivage, au fond du golfe, des points blancs qui sont les principaux édifices de Cagliari, et à partir de ce moment nous avons commencé à courir directement sur Palerme. Le vent est bon, le temps superbe, l'air s'est rafraîchi par l'agitation, les passagers reprennent courage et l'on commence à pressentir le terme de cette longue navigation.

Le relevé de notre marche depuis l'embouchure de la Gironde donne 2,367 milles, c'est-à-dire 789 lieues marines. Il nous en reste à parcourir environ 70 ou 80. On voit que la distance qui sépare Bordeaux de la Sicile

est considérable et que c'est presque un voyage au long cours, car, avec un vent contraire qui nous forcerait encore à louvoyer, nous aurions fait presque 900 lieues, près de 200 lieues de plus que ne le comporte la ligne directe entre les points de départ et d'arrivée.

Madame prétend que nous aurions eu le temps d'aller en Amérique, et, de fait, les paquebots du Havre font souvent la traversée en moins d'un mois. On dit que les bateaux à vapeur franchiront l'Atlantique en quinze jours. Alors un touriste parisien, utilisant ses vacances, pourra visiter New-York, Boston et Philadelphie. Pauvre *Agathe*, en quel profond mépris tomberas-tu quand ces prodiges de vitesse seront accomplis!

Un rêve: Je m'embarque au Havre sur une grande frégate à vapeur. Dix jours après nous arrivons au fond du golfe du Mexique, l'isthme de Panama a été coupé (1), un large canal reçoit les voyageurs et les porte en moins d'un jour sur l'autre bord, et là, l'océan Pacifique nous offre un autre vaisseau qui part aussitôt et atteint bientôt Taïti, puis les îles Mariannes, puis Batavia, où nous nous reposons vingt-quatre heures. C'est bien assez! Et notre navire volant nous transporte au travers de la mer des Indes jusqu'à l'isthme de Suez, où le chemin de fer égyptien nous prend et nous mène à Alexandrie. De là, en moins de huit jours nous revenons à Marseille, et ainsi s'accomplit en deux ou trois mois le tour du Globe, qui demandait naguère, qui demande encore deux ou trois ans

(1) Ce rêve singulier va devenir une réalité grâce à l'énergique volonté et à la persévérance de M. F. de Lesseps. Le rapprochement est assez curieux pour être signalé. Dr E. M.

de navigation. N'y a-t-il pas quelque volupté suprême à se sentir entraîné par ce tourbillon rapide ? Ces espaces infinis, que l'imagination seule sait franchir, disparaissent aujourd'hui, c'est-à-dire disparaîtront bientôt sous le souffle ardent de la vapeur, et il sera donné à l'homme, dans la mesure de la vie commune, d'affronter ces voyages qui semblaient réservés à quelques privilégiés de la marine des grands États de l'Europe.

On dirait que le vent veut rivaliser avec la puissance que nous tendons à lui substituer. Le courant aérien qui vient du nord-ouest a pris une force telle que nous marchons admirablement ; tout le monde se réjouit de cette allure rapide, on s'informe des résultats du loch et l'on applaudit l'*Agathe* qui file en ce moment près de onze nœuds. Elle se pique d'honneur cette pauvre calomniée, elle se démène et laisse après elle un glorieux sillon d'écume qui s'étend au loin sur la mer animée. Vingt-quatre heures de cette course ardente nous mèneraient au but, nous verrions Palerme, et Dieu sait si nos vœux appellent cette bonne fortune !

Ce soir, la nourrice promenant la petite Anna, lui disait : Allons, Mademoiselle, tâchez d'être bien gentille, vous verrez votre papa demain.

M[me] la duchesse de Berry, qui, ainsi que moi, écoutait ce propos, est devenue tout à coup rouge, et son émotion, qu'elle ne prenait pas la peine de dissimuler, ayant été l'objet d'une petite remarque de ma part, elle me dit avec beaucoup de vivacité :

« — Qui sait ? il n'est peut-être pas à Palerme.
« Mes ennemis ne permettront peut-être pas que cette
« réunion, si désirée, ait lieu ! Puis-je compter sur
« quelque chose ? »

Nous avons argumenté sur ce texte, sur les proba-

bilités d'une rencontre si importante, et j'ai cru remarquer que la princesse exprimait des doutes sérieux sur la clôture de notre drame de Blaye. Elle paraît persuadée que les intérêts majeurs de la famille feront obstacle à l'accomplissement de son désir, que certains personnages qui dirigent la politique de l'ex-roi Charles X, la poursuivront de leurs hostilités rancunières, et que le bonheur qu'elle se promet sera contrecarré par eux. Cette conversation, qui m'intéressait beaucoup, a été interrompue par l'arrivée de Mme la princesse de Bauffremont.

M. Deneux a sollicité de Madame un entretien particulier, et lorsqu'après cinq minutes de conversation, la princesse est revenue à son point de départ, elle m'a dit :

« — Docteur, tâchez de ne pas vieillir. Les années
« vous apportent de la vanité en proportion du mérite
« qu'elles vous enlèvent. On se croit plus important
« à mesure que l'on baisse. C'est triste. Suis-je donc
« ici aux Tuileries, et puis-je faire acte de souverai-
« neté là où je ne suis pas même sûre d'être admise?
« Mon père Deneux ne peut pas se résigner à notre
« obscurité et il voudrait arriver à Palerme comme
« Alexandre à Babylone. Pourvu que l'on ne nous
« ferme pas la porte au nez ! »

Tout cela n'était pas absolument une énigme pour moi; je savais que nos illustres s'occupaient de préparatifs peu mystérieux, on s'agitait dans ces conciliabules transparents, et le moins occupé de nos passagers, c'était certainement le principal d'entre eux. Jusqu'à ce jour, je n'ai pas encore eu l'occasion de saisir dans les actions ou dans les paroles de Mme la duchesse de Berry une trace quelconque de cet orgueil que l'on reproche aux personnes de sa classe. En revanche,

les comparses déploient une vanité qui compense largement la bonhomie sans façon de la princesse.

Jeudi 4 juillet.

En vérité, je ne dors plus ; chaque matin j'arrive sur le pont presque en même temps que M. Lefèvre d'Abancourt, lequel, en qualité de second, prend nécessairement le premier quart. Ce cher lieutenant a le grand privilège d'assister au lever du soleil, c'est lui qui préside à la toilette matinale de l'*Agathe*, c'est lui qui fait le ménage, et il le fait bien, car il est rare que M. Turpin en sortant de sa chambre, ait l'occasion de signaler quelque négligence, et Dieu sait si le susdit a le coup d'œil vif, et si, dans cette inspection rapide, quelque chose lui échappe !

Depuis quelques jours je me lève de bonne heure, j'escalade la dunette avec le désir d'apercevoir quelques montagnes dans la direction du sud-est, car c'est de ce côté que se trouve le but de notre voyage. Ce matin, mes regards se sont arrêtés aussitôt sur une terre élevée, et la carte que je consulte, la désigne sous le nom d'Ile maritime. Un vieux château la domine et celui-ci est surmonté d'un télégraphe. Voilà des signes au firmament ; ces grands bras bizarrement étendus vers nous, indiquent aussi bien la présence des hommes que les figures de géométrie du philosophe grec, et dès ce moment, je me crois en Sicile. Un peu plus loin j'aperçois la Favignana, autre île armée d'une tour à signaux et qui se trouve en communication avec Marsala et Trapani, deux villes siciliennes. La carte du capitaine Smith est précieuse pour ceux qui naviguent dans ces parages. Il n'est pas un des menus



détails de cette côte accidentée qui ne soit noté avec un soin extrême.

Le vent qui règne depuis vingt-quatre heures a soulevé la mer, une grande houle nous berce peu agréablement, le soleil lance sur nous des traits enflammés que l'agitation de l'air rafraîchit à peine, et nos impatients supportent plus difficilement encore ces derniers ennuis. Mme la princesse de Bauffremont, M. l'abbé Sabattier, la nourrice et quelques autres victimes du mal de mer paient un nouveau tribut à ce roulis fatal rendu plus violent par le voisinage des terres, la lame est plus courte, plus rude, et la princesse elle-même, qui paraissait à l'abri de cette rechute, se sent un peu souffrante. Cependant, elle s'occupe des préparatifs du débarquement, elle donne des ordres à propos des caisses, boîtes, malles et autres objets de son immense cargaison, et véritablement, Madame entend bien ce chapitre des voyages.

Le rivage sicilien est complètement en vue, nous longeons l'angle occidental de l'île, et Mme la duchesse de Berry, qui ne connaît pas cette partie de son pays de prédilection, se tient presque toujours sur le banc de quart ou sur la dunette. Armée d'un binocle, elle examine tous les points saillants, se les fait nommer et se rappelle avec quelque difficulté certains lieux connus de son enfance. Le cap St-Vito, la montagne St-Julien qui porte les restes de l'antique Erix, le cap St-Gallo et beaucoup d'autres localités attirent son attention et lui font oublier les heures. Les souvenirs de la patrie sont souvent au nombre des plus doux.

La mer a un peu changé d'aspect ; ce n'est plus la vaste solitude un peu monotone pour le passager désœuvré ; en ce moment bondissent sur les vagues

un certain nombre d'embarcations légères, portant de longues voiles en ciseaux. Ce sont des speronare, dit Mme la duchesse de Berry, et plus d'une fois dans son enfance elle a fait des promenades en mer sur de petits bateaux de ce genre. Un joli brick qui marche très bien passe près de nous et hisse à son grand mât un pavillon blanc avec un écusson royal au milieu. Madame, qui l'a lorgné, nous dit que ce bâtiment est napolitain et qu'il se rend sans doute à Naples. Elle lui souhaite bon voyage et le charge de faire ses compliments à Sa Majesté le roi des Deux-Siciles. Paroles en l'air, dites en souriant, que le vent emporte, mais qu'il n'emporte pas bien loin, car la brise tend à tomber et le Cap St-Gallo, qui couvre la baie de Palerme, est loin encore.

Pour peu que nous marchions cette nuit, nous devrons atteindre le but demain dans la journée. Cet espoir, qui est désormais presque une certitude, paraît exercer une grande influence sur la princesse. Une sorte d'inquiétude fébrile s'est emparée d'elle, sa mobilité ordinaire s'est accrue outre mesure, elle s'agite sans cesse, parle, gronde, tourmente son entourage. Il est temps que cela finisse !

Et mon rôle d'historiographe aussi, car j'entasse sans fin, feuilles sur feuilles, volumes sur volumes ; le dénouement arrive, le demain qui s'avance est gros de péripéties émouvantes. Je vais tailler mes plumes, examiner, écouter, et peut-être cet immense procès-verbal va-t-il se couronner de quelques faits d'un intérêt majeur. Après une si longue attente, il ne nous faut rien moins qu'un Dieu pour dénouer un drame de cette importance.

Vendredi 5 juillet.

Tâchons de mettre de l'ordre dans nos affaires. La journée commence bien, elle promet de nombreux incidents, et pour n'en omettre aucun procédons méthodiquement.

A quatre heures, la corvette se remplit de bruit et de mouvement, tout l'équipage est sur pied ; je me lève à la hâte, je cours sur le pont et voici le résultat de mes observations :

Nous avons fait bonne route pendant mon sommeil ; le cap St-Gallo sur lequel nous courions, est maintenant dépassé, nous l'avons à notre ; droite l'*Agathe* se dirige maintenant au sud, vers la terre, et j'aperçois à peu de distance une belle montagne d'une forme singulière, et que l'on nomme le Monte-Pelegrino. A mesure que le jour arrive, que la brume se lève, je distingue dans le lointain des masses blanches qui sont formées par les principaux édifices de la ville de Palerme. Le vent ne nous est plus aussi favorable, nous louvoyons à l'entrée de la baie et bientôt M. le capitaine Turpin fait tirer un coup de canon et hisser un pavillon au mât de misaine, double signal pour demander au port un pilote nécessaire.

Ce bruit imposant attire aussitôt tous les passagers sur le pont. Mme la duchesse de Berry elle-même, très légèrement vêtue, sort de son appartement, escalade le banc de quart et m'apercevant auprès d'elle :

« — Eh bien, docteur, que voyez-vous là-bas ?
« Pouvez-vous distinguer quelque chose ? Ah ! mon
« Dieu ! qu'est devenu mon œil ? Je suis sûre que
« M. de Mesnard l'a dans sa poche. Voulez-vous me
« faire le plaisir de le lui demander ? Il n'est jamais

« pressé de se lever, et si je l'attendais, je pourrais « l'attendre longtemps. Il a vu tant de choses qu'il ne « prend pas la peine d'être curieux. »

Je me suis empressé de faire la commission, et en effet ledit œil, qui est une excellente lorgnette d'opéra, reposait tranquillement dans la poche de M. le chevalier d'honneur. La princesse, en possession de cet instrument indispensable, le braque sur la côte, examine avec beaucoup d'attention la ville et ses environs, et s'écrie tout à coup :

« — Qu'est-ce que c'est que ce rocher pointu que « je vois là-bas? Je ne le reconnais pas. Vous verrez « que l'on m'aura dérangé mes rochers! Qui sait si « mes belles montagnes n'auront pas changé de place? « J'aperçois bien le Grifone, le Falcone, le Pater Noster et quelques autres que j'ai tenté d'escalader dans « mon enfance; mais il me semble qu'il en manque « plusieurs, et cela me désole. Soyez sûr que je ferai « mon inventaire et que, si l'on m'a subtilisé quelques-uns de ces monts qui ont place dans mon souvenir, je m'en plaindrai au roi de Naples! »

Il est six heures; l'officier de quart dit que nous sommes arrivés ce matin à deux heures au point où nous nous trouvons en ce moment. Tout le monde déplore notre immobilité actuelle, et rester ainsi cloués en place si près du port, c'est le supplice de Tantale; nos gens nerveux arpentent le pont en prenant à partie le ciel, le vent, la mer et le reste. On tire un second coup de canon, qui sera peut-être plus efficace que le premier. En attendant ce maudit pilote, voici une troupe de dauphins qui joue autour de la corvette. C'est le *Delphinus globiceps*, et ces singuliers cétacés font des évolutions qui m'intéressent énormément. Le général Bugeaud, qui ne sait à quel



saint se vouer, prend un fusil et livre bataille à cet escadron de nageurs consommés. Son habileté est en défaut, et ces charmants animaux ne nous quittent que lentement et sans paraître donner la moindre attention à cette fusillade inhospitalière. Le dauphin de la Méditerranée a joué un grand rôle dans l'antiquité grecque et romaine. Je suis enchanté d'avoir fait sa connaissance, d'autant plus que je l'ai examiné avec soin, et à une si petite distance qu'il m'a été facile de distinguer sa tête ronde, l'évent qui la couronne, son long bec pointu et tous les détails de son organisation.

Mais le soleil poursuit sa course, il remplit d'une lumière éclatante toute la partie du rivage qui s'étend depuis Bagaria jusqu'à Mondello, c'est-à-dire, une vaste et magnifique vallée qui, sur la carte de Smith, est désignée sous le nom de *Val felice* ou de *Conca d'ora* : Ce sont là de beaux noms, dis-je à Mme la duchesse de Berry, reste à savoir s'ils sont mérités.

« — Vous m'en direz des nouvelles, docteur, et « quand vous aurez parcouru ces lieux enchantés, vous « serez le premier à reconnaître que l'on n'a été que « juste en les baptisant ainsi. Quel charmant séjour ! « Vous ne voudrez plus le quitter quand vous l'aurez « connu, car ce que l'on dit de Naples (*vedere Napoli* « *poi mori*) me semble bien plus applicable encore à « Palerme. »

Cet entretien qui m'intéressait a été interrompu tout à coup par une véritable querelle survenue entre le général Bugeaud et M. Deneux. Il s'agissait d'un point du cérémonial de débarquement. Mon très honoré confrère prétend que les dispositions à prendre sont uniquement du ressort de M. le commandant Turpin et que le général n'a rien à y voir. Celui-ci, qui n'aime pas qu'on lui fasse sa part, discute la convenance de

telle ou telle mesure, et soutient vivement les intérêts de son gouvernement. Cette affaire s'est envenimée avec une rapidité extrême, il y a eu des mots vifs, des récriminations violentes, quelques spectateurs peu discrets, semblent prêts à prendre parti pour l'un et l'autre champion, et la guerre est sur le point d'éclater. J'ai pu, et je m'en félicite, arrêter l'incendie, et après une séparation très nécessaire, j'ai porté des paroles de paix qui ont été entendues.

Sur ces entrefaites, nos officiers signalent un vaisseau de guerre à l'ancre dans le port de Palerme. L'un deux prend une longue-vue, étudie ce navire, et nous dit que c'est un brick français, de telle force, gréé de telle façon, et moi, avec ma lunette, je distingue à peine la pointe de ses mâts. On voit d'autant mieux que l'on a plus l'habitude de regarder. Mme la duchesse de Berry prétend que son binocle vaut mieux que tous nos instruments d'optique ; elle veut, pour me forcer d'en convenir, que j'étudie l'horizon palermitain avec cette lorgnette dont elle se loue si fort ; je tends la main pour expérimenter ce fameux télescope, et au moment où la princesse me le remet, elle aperçoit l'ongle de mon petit doigt qui a pris des dimensions colossales.

J'en demande bien pardon à la postérité, mais la vérité historique exige que je consigne ici une petite scène peu digne, j'en conviens, d'une mention expresse. Cependant, comme elle est, jusqu'à un certain point, caractéristique, je ne puis lui refuser une place dans ces souvenirs.

Donc, en apercevant cette griffe, la princesse s'est écriée :

« — Vous souvenez-vous de votre promesse? Êtes-
« vous homme à tenir parole? Je n'ai pas oublié notre



« conversation de Blaye, au sujet de cet ongle sym-
« bolique, politique ou diabolique; je vous somme de
« me dire pourquoi vous l'avez laissé pousser ainsi.
« Nous voici en rade de Palerme, c'est le lieu que
« vous avez désigné vous-même pour me faire cette
« confidence, et nous allons voir si l'on peut compter
« sur ce que vous dites ! »

Mme de Bauffremont, qui ne me fait certes pas l'honneur d'être curieuse à mon endroit, demande de quoi il s'agit, et la princesse le lui explique en deux mots.

— Je suis tout prêt, Madame, à vous révéler ce mystère, mais à vous seule, et encore dois-je prendre la liberté de supplier Votre Altesse Royale de me garder le secret. Voulez-vous me promettre que vous ne le divulguerez jamais ?

« — Je vous le promets, docteur, mais sous toutes
« réserves de droit, comme la sûreté de l'Etat, l'in-
« térêt de ma famille, la vie de mes enfants, etc., etc. »

Madame rit aux éclats en prononçant ce burlesque serment, elle lève la main droite et donne à cette cérémonie l'intention la plus comique. Quelques témoins se récrient contre ces restrictions, chacun réclame sa part de la confidence, mais je résiste énergiquement. Alors, m'approchant de l'oreille de la princesse, je lui dis tout bas quelques mots qui la font un peu rougir et beaucoup rire; elle paraît étonnée, troublée même, si l'on veut, puis elle se remet de cette petite émotion, proteste, rit encore et du meilleur cœur, et finit par dire :

« — *Si non e vero, e ben trovato!* Vous ne vous
« en tirez pas mal, docteur, et en attendant une bonne
« occasion je resterai bouche close. Mais cela
« ne suffit pas, il faut achever le sacrifice. Le vœu

« est rompu, vous ne pouvez désormais garder cet « ongle, et le sacrifice doit s'accomplir. Mlle Lebeschu, « donnez-moi des ciseaux. »

La soubrette paraît bientôt armée de ce redoutable instrument, j'étends la main au-dessus du bastingage et la princesse coupe mon ongle d'un seul trait jusqu'à la racine. L'holocauste tombe à la mer et tout est dit.

Que vous semble de cette histoire authentique, surtout dans les circonstances actuelles? Mme la duchesse de Berry a un naturel parfait, sa gaieté, sa bienveillance se montrent toujours spontanément, même quand de grandes préoccupations pourraient justifier une toute autre façon d'agir. C'est là le secret de son influence sur les personnes admises dans son intimité, et je ne sache pas que l'on soit parvenu à s'y soustraire. Tous ceux qui l'approchent habituellement se laissent prendre à ce charme d'une bonhomie pleine d'entrain, d'une amabilité gracieuse qui efface les distances et rend le dévouement facile.

Mais nous nous approchons peu à peu de la terre; des émanations balsamiques arrivent jusqu'à nous, et une bouffée de cet air chaud et parfumé nous apporte un grand et beau papillon. Ce brillant messager, emblème de plaisir et d'amour, voltige entre les manœuvres; il se rapproche de nous, je le saisis et j'en fais hommage à Mme la duchesse de Berry, en lui disant que c'est un envoyé du comte Hector Lucchesi.

« — Cela pourrait bien être, et ce symbole de la « légèreté convient à merveille à ces messieurs. Et « cela est fort malheureux, car, s'il est un papillon, je « ne suis certes pas une rose. Mais, voyez, docteur, « comme la ville s'embellit à mesure que nous appro- « chons ! Voici la *Marina*, charmante promenade qui,

« chaque soir, se couvre de voitures. Je distingue la « cathédrale, le palais royal et plusieurs monuments « principaux. Mais, voyez là-bas, sur la Marina, il y a « des préparatifs pour la fête de sainte Rosalie, et c'est « pour nous une singulière bonne fortune d'arriver « à Palerme à une époque où toute l'Italie débarque « en Sicile pour ces solennités religieuses et autres! »

Pendant cette inspection le brick de guerre a levé l'ancre, appareillé (il est huit heures), et nous le voyons bientôt prendre sa volée et se rapprocher de nous en courant des bordées à l'entrée de la rade. En même temps une petite brise venant du large nous pousse vers la ville, et bientôt j'aperçois un certain nombre d'embarcations qui quittent le rivage et se dirigent vers nous. Madame, qui a fait la même remarque et qui dit qu'on nous reconnaît, quitte le pont, rentre dans son appartement et disparaît avec une certaine précipitation qui n'a échappé à personne. Bientôt une barque nous accoste, elle est montée par deux dames et un monsieur. Celui-ci répond, au cri de la sentinelle, que les dames désireraient présenter leurs hommages à Mme la duchesse de Berry. M. de Mesnard transmet cette requête à qui de droit, et la princesse fait répondre à Mme Agathina qu'elle la recevra à Palerme ce soir ou demain.

On signale un canot armé venant du brick français. Bientôt monte à bord le capitaine Nonais, ami de de notre commandant. Ces Messieurs s'embrassent cordialement, et M. Nonais nous dit qu'il a été envoyé à Palerme pour savoir de nos nouvelles, qu'il est arrivé et qu'il va partir aussitôt pour Toulon, afin d'annoncer au Gouvernement l'heureuse terminaison de notre traversée. Quelle aimable attention de messieurs les Ministres!

Le capitaine Nonais nous a amené un pilote, et celui-ci s'empare aussitôt de la direction de l'*Agathe* qui marche peu à peu vers le point où elle doit s'arrêter. Le brick l'*Actéon*, c'est ainsi qu'il se nomme, continue d'évoluer autour de nous, il glisse sur l'eau avec une rapidité remarquable, et le général, frappé de cette allure légère, sachant d'ailleurs que l'*Agathe* doit rester plusieurs jours en rade de Palerme, se décide tout à coup à profiter de cette bonne occasion pour revenir en France le plus promptement possible. Cette affaire se conclut en un moment; l'aide de camp M. de Saint-Arnaud, se hâte de faire préparer les bagages du général, et je remarque pour la première fois, depuis notre départ de Blaye, une expression de plaisir sur le front sévère de nos deux guerriers,

M. Nonais nous a dit que les autorités palermitaines ignoraient complètement l'arrivée de Mme la duchesse de Berry, que c'était lui-même qui en avait donné avis au vice-roi et au gouverneur de la ville, et qu'aucuns préparatifs n'avaient été faits pour la réception de la princesse. M. Deneux paraît consterné de cette nouvelle, il augure mal du dénouement de cette affaire et ne comprend pas une pareille indifférence de la part de la famille royale de Naples. Le général Bugeaud est loin de partager le dépit et la surprise de mon très honoré confrère, et ces deux manières de voir, si opposées, se faisant jour en même temps, j'ai vu le moment où la querelle de ce matin allait éclater avec une nouvelle force.

Pendant ces escarmouches prêtes à se changer en batailles, l'*Agathe* poursuit sa route, et enfin, à un certain point du port, le pilote donne le signal du repos définitif. Il s'agit de mouiller une ancre, et mes préoccupations politiques, historiques et autres ne m'empê-

chent pas de surveiller cette manœuvre nouvelle pour moi. Une ancre d'un grand volume a été débarrassée de ses entraves. Suspendue à l'avant du vaisseau, elle n'est plus retenue que par un système de cordages, qui, facile à mettre en jeu, n'attend qu'un mot pour tomber sous le couteau d'un matelot. La chaîne attachée à cette ancre a été rangée sur le pont de la batterie, elle sort par un large trou tout à fait à l'avant, et des sentinelles sont posées en divers endroits pour empêcher les accidents. Mais le signal est donné, l'ancre tombe, elle entraîne avec elle cette chaîne qui s'élance au travers de l'écubier avec une rapidité effrayante, et bientôt tout s'arrête. En même temps, le pavillon sicilien est hissé au mât de misaine et 21 coups de canon saluent la terre. J'étais là dans la batterie, à côté de l'officier qui commandait cette salve solennelle : Tribord, feu ! bâbord, feu ! et l'explosion se faisait avec une extrême régularité.

Ces grosses caronades de 18 font un vacarme horrible, les profondeurs de l'*Agathe* ébranlée nous renvoient des échos formidables et, tout assourdi, je me hâte de reprendre mon poste habituel sur la dunette. La citadelle nous répond par un nombre égal de coups de canon, mais qui ne se succèdent pas, comme les nôtres, à des intervalles réguliers. Ces politesses échangées nous allons entrer en communication avec la ville.

Le général Bugeaud a donné connaissance au commandant Turpin d'instructions ministérielles touchant les détails du débarquement de Son Altesse Royale. De son côté, le capitaine a exhibé des instructions qu'il a reçues du ministre de la marine, et il y a là matière à discussion. Les deux autorités supérieures ne se sont pas concertées dans cette circonstance, aussi sont-elles loin d'être d'accord. Nos deux personnages

actuellement en présence paraissent peu disposés à procéder à l'amiable, de là des discussions trop vives, un véritable conflit qui ne peut trouver de juge parmi les spectateurs.

Et comme si ce n'était assez de toutes ces difficultés, en voici une autre qui nous tombe de Paris. M. le Ministre de l'Intérieur, dans ses instructions données au général Bugeaud, demande aux médecins embarqués avec Mme la duchesse de Berry, une pièce officielle déclarant que la princesse et son enfant sont arrivés à Palerme en bonne santé. Je ne sais trop pourquoi M. Deneux s'est mis en grand courroux contre ce qu'il appelle la tyrannie du Gouvernement. Il a fulminé une philippique pour faire suite à celle de Démosthène, éloquence à part, et le général Bugeaud a riposté de façon à incendier la Sainte-Barbe de l'*Agathe*. En un instant le feu a pris aux poudres, tout le monde parlait à la fois et l'on ne s'en entendait pas mieux, au contraire. Enfin, de guerre lasse, un peu de calme a reparu au milieu de cette réunion si prompte à la bataille, et, après des pourparlers, des explications, la chose a été faite suivant le désir du ministre.

Notre certificat authentique signé par tout le corps médical de l'expédition, a été remis au commandant Nonais qui le fera promptement tenir à qui de droit. C'est un titre de décharge. Le gouvernement français n'a plus à s'occuper de Mme la duchesse de Berry, elle redevient sujette du roi des Deux Siciles et, à double titre, le prince son frère est responsable de sa conduite future.

Il paraît que notre arrivée est un événement. Une vive agitation règne dans le port; des barques, montées par des curieux, arrivent en foule et se rangent en cer-

[redacted]

cle autour de la corvette. Plusieurs sont montées par des musiciens et des chanteurs, d'autres portent des moines qui demandent la *carita*, c'est un ramage étourdissant, mais on ne peut plus pittoresque, et je ne puis détacher mes yeux de ce spectacle si nouveau pour moi. J'examine ces physionomies expressives, ces costumes si légers, pour ne pas dire plus, j'écoute ce langage accentué, ces cris bizarres, cette musique bruyante, et je me sens heureux de pouvoir vivre quelque temps au milieu d'un monde presque africain.

Mme la duchesse de Berry n'a pas reparu sur le pont. MM. de Bauffremont et de Mesnard sortent de leurs appartements avec un air majestueux que je n'avais pas encore remarqué. Ils ont arboré leurs décorations, et M. Deneux qui les aperçoit, disparait soudain et revient bientôt avec son grand cordon de Saint-Michel et quelques autres ordres étrangers. C'est juste! A tous seigneurs tous honneurs, et le général Bugeaud, à qui je fais remarquer cette transfiguration de nos gentilhommes, a tort, suivant moi, de rire de ce qu'il nomme une mascarade.

Mais voici du nouveau. Un grand canot conduit par dix rameurs nous arrive du port. Il est monté par plusieurs personnages revêtus d'habits brodés, portant de grosses épaulettes et amplement garnis de croix de formes et de dimensions différentes. Ces messieurs sont reçus au haut de l'escalier par le capitaine Turpin et son état-major. Le premier chambellan du vice-roi, petit homme gris pommelé, mal porté sur ses jambes d'inégale grandeur, se présente lui-même à notre commandant, et, après quelques mots échangés, il est conduit auprès de la princesse. Mme de Bauffremont, qui tenait compagnie à Madame, revient sur le pont avec son mari.

Le gouverneur de Palerme et un amiral sicilien font la conversation avec nous, et nous apprenons de ces messieurs que l'un des visiteurs est M. le comte Hector Lucchesi-Palli. Je l'avais pensé en voyant dans ce groupe d'habits brodés, un grand jeune homme brun de bonne mine, ayant la tournure un peu anglaise, portant la barbe en collier, ayant en somme des manières élégantes et distinguées. Il paraît avoir trente-cinq ans, et notre curiosité passablement indiscrète semble l'embarrasser un peu.

Après une audience d'un quart d'heure, le chambellan sort de l'appartement de la princesse, et le comte Hector est introduit par M. de Mesnard, qui remplit solennellement ses fonctions de premier gentilhomme d'honneur de Son Altesse Royale. Personne ne peut dire ce qui s'est passé dans ce moment décisif. Les nobles compagnons de Mme la duchesse de Berry sont dans une anxiété très visible, les groupes formés sur divers points du pont s'entretiennent à voix basse, on sent qu'il y règne une contrainte que chacun veut dissimuler, on est dans l'attente d'un événement, et tous les yeux se portent vers la dunette qui renferme ce couple mystérieux.

L'entrevue a duré une demi-heure, pas plus. La porte de l'appartement de la princesse s'est ouverte, Madame est sortie de chez elle immédiatement suivie par le comte Lucchesi-Palli, sur le bras duquel elle s'est appuyée, et ces deux personnages, saluant l'assistance, se sont promenés quelques moments sur le pont. Le comte Hector m'a paru embarrassé. La princesse au contraire, semblait fort à l'aise ; elle causait, riait, et tous les regards attachés sur elle, ne lui donnaient aucun souci. Bientôt ils se sont rapprochés tous deux de M. et Mme de Bauffremont,

auxquels le jeune comte a été présenté, mais cela ne s'est pas fait avec la ponctualité cérémonieuse exigible en pareil cas.

Le capitaine Turpin, qui, après tout, est le maître à bord, a été complètement oublié, et je l'ai entendu se plaindre d'un manque d'égards qui choque tous les usages de la marine militaire. Au reste, Mme la duchesse de Berry paraissait avoir hâte de terminer ces préliminaires ; elle a établi le pêle-mêle aussitôt après sa sortie du salon. M. de Mesnard et M. Deneux, tous deux intéressés à divers titres aux cérémonies de cette présentation, ont été tout à fait désappointés. Mon très honoré confrère a peine à cacher son dépit. Le général Bugeaud est triomphant, et moi, simple observateur, parfaitement placé pour jouir du coup d'œil de cette scène, je note ces impressions diverses et j'en fais mon profit.

Peut-être est-ce le cas de rappeler combien la princesse a de naturel, de laisser-aller, combien elle est peu disposée à s'imposer la gêne des tyrannies de l'usage. Ce que l'on pourrait attribuer à des causes graves, n'est sans doute qu'un mouvement spontané de sa part, un acte d'indifférence pour des formes embarrassantes, et pour mon compte je suis porté à croire que c'est là le véritable motif de ces façons d'agir qui donnent lieu à tant d'interprétations diverses.

La conversation est devenue générale au milieu de cette foule qui encombre l'arrière de l'*Agathe*. Parmi les propos qui se croisent en tous sens, j'entends Madame dire :

« — Puisqu'il n'y a rien de préparé là-bas pour
« me recevoir, et que je ne sais pas même si je pourrai
« descendre au palais du vice-roi, je resterai à bord

« de l'*Agathe* jusqu'à ce soir. Nous laisserons tomber « l'ardeur de ce soleil dévorant, et nous dînerons tran- « quillement ici, et cela donnera à mon cher frère le « temps de prendre quelques mesures nécessaires. »

Le consul de France, M. de Ségur-Montaigne et son chancelier, nous arrivent à leur tour, et nous donnent des nouvelles de la mère-patrie. Les journaux de Paris apportés par ces Messieurs ne vont que jusqu'au 14 juin. Le général s'en empare, c'est le mot, les dévore, et il paraît oublier aussitôt la princesse, le comte Hector, l'*Agathe* et la foule dont elle est remplie. L'absence de cet aliment si nécessaire à son insatiable curiosité a été pour lui, depuis bientôt un mois, une de ses privations les plus impatiemment supportées.

N'oublions pas un petit incident qui a bien sa valeur. Au milieu de ce monde qui s'agite sur le pont de la corvette, la nourrice, ornée de sa petite Anna, se promène isolée, la larme à l'œil, et je l'entends qui dit à un brave matelot compatissant : Comprenez-vous que le père de ma fille ne l'a pas seulement regardée ! Il n'a pas demandé à la voir, il ne s'en est pas occupé ! La pauvre enfant sera bien malheureuse ! Ce prince-là n'a donc pas de cœur ?

— Mais, nourrice, a répliqué le marin, n'allez donc pas si vite ! laissez-lui donc le temps de se reconnaître, le reste viendra plus tard. Mais il me semblait que la nourrice, comme Rachel, ne voulait pas être consolée. Un de nos compagnons de voyage, peu sentimental, disait en souriant : Nourrice, un peu de patience, il faut d'abord reconnaître la mère, puis l'enfant aura son tour. — Mais la pauvre femme n'y entendait pas malice, et son cœur était aux abois.

Le temps s'écoule au milieu de ces diverses scènes;



il est trois heures, nous sommes toujours entourés par un grand nombre de barques où s'agite une foule d'individus de l'aspect le plus pittoresque. Il y a des orchestres jouant, tous à la fois, des airs de toute sorte, des chanteurs qui s'égosillent, des mendiants, des moines, et jamais je n'ai entendu pareil charivari. Nous avons dîné rapidement au son de cette musique, puis chacun s'est occupé de ses derniers arrangements, et comme toutes mesures étaient prises, j'ai pu m'abandonner au délicieux plaisir de la contemplation prolongée du magnifique spectacle que j'ai sous mes yeux. Palerme, vue à cette distance, me paraît une chose merveilleuse. De la plage au château du vice-roi, j'aperçois un nombre infini de clochers de formes bizarres, d'édifices couronnés de terrasses d'aspect oriental, le soleil inonde la ville de ses clartés triomphantes, et dans un lointain harmonieux, la campagne qui s'élève peu à peu en collines pittoresques, est couverte de fabriques d'un aspect qui me ravit. Mais je n'ai pas le temps de m'abandonner à cette admiration rêveuse, le signal du départ est donné, et Madame la duchesse de Berry va quitter l'*Agathe* et la France.

A cinq heures, toutes les dispositions sont prises pour le débarquement de la princesse. C'est le moment des adieux, et, en historien fidèle, je dois noter les diverses particularités de cette scène dernière. Le prince et la princesse de Bauffremont prennent congé du capitaine Turpin, mais plus simplement, plus froidement que ne pouvaient le faire présumer les précédents rapports entre ces personnages. L'art des remerciements officiels n'a pas brillé dans cette circonstance : peut-être la présence du général Bugeaud apportait-elle quelque froideur dans cette cérémonie, et d'ailleurs



l'*Agathe*, qui doit rester en rade quelques jours, permettra au brave capitaine de faire sa cour à la princesse et de recevoir ses adieux définitifs.

M. le général Bugeaud s'est avancé et a dit quelques mots de politesse qui ont été reçus par Son Altesse Royale avec beaucoup de froideur. — Si Madame ne m'accorde pas son amitié, j'espère qu'elle ne me refusera pas son estime. — Je n'ai pas entendu la réponse.

J'ai salué la princesse, et elle m'a dit :

« — Nous ne nous quittons pas, Monsieur Ménière,
« vous allez rester à Palerme pendant les fêtes, et nous
« vous reverrons volontiers. Ma petite fille aura peut-
« être besoin de vos soins; j'y compte au revoir. »

Je me suis incliné en disant que j'étais aux ordres de Son Altesse Royale. Tout l'équipage était rangé sur le pont ; la princesse a paru saluer les officiers, elle a même prié le commandant Turpin de donner, de sa part, une gratification à ses matelots.

Enfin, la princesse est descendue dans le grand canot, au moyen d'un large escalier dressé sur le flanc droit de la corvette. Elle a pris place à l'arrière, avec Mme la princesse de Bauffremont; puis, le comte Hector, M. de Bauffremont et M. de Mesnard se sont assis à quelque distance des dames. Huit rameurs, enlèvent aussitôt cette embarcation, et dans un instant elle est à vingt mètres de l'*Agathe*.

Celle-ci a fait les choses dans la perfection. A un coup de sifflet du maître, la corvette s'est trouvée pavoisée du bas en haut ; l'équipage, monté sur les haubans, fait entendre un vigoureux hurrah ! Les canons éclatent et le salut royal est envoyé à la princesse qui nous quitte. Le pavillon tricolore flotte au grand mât, celui de Sicile au mât de misaine, et bien-



tôt la citadelle, répondant aux politesses de l'*Agathe*, la baie de Palerme retentit de ces grandes voix de bronze qu'on n'entend jamais sans émotion.

J'ai suivi de l'œil le canot qui porte la princesse. Il est arrivé rapidement au débarcadère de la marine, escorté par la plupart des barques qui formaient une vaste ceinture autour de la corvette. La curiosité publique paraît vivement stimulée. On voit très bien d'ici la foule qui s'agite dans le port. Madame la duchesse de Berry, reçue à terre par un groupe de personnages officiels, monte aussitôt dans une grande voiture qui l'attend, et bientôt je la vois disparaître sous une porte monumentale que l'on nomme *Porta Felice*. Puisse ce nom être d'un bon augure !

Quelques instants après le départ de la princesse, une barque du port a transporté à terre la nourrice, la petite Anna et les deux femmes de chambre. Le général Bugeaud a vivement blâmé cette façon d'agir: il eût voulu que l'enfant ne quittât pas sa mère, et que le public sicilien, témoin de ce fait matériel, en comprît bien toute la portée politique. Il regarde ce qui vient de se faire comme une sorte de démenti donné aux actes de Blaye. De son côté, M. Turpin pense que l'on ne peut contraindre Madame la duchesse de Berry à garder sa fille auprès d'elle, qu'en quittant la corvette elle est parfaitement libre d'agir à sa guise et d'ordonner telle mesure qui lui convient, et qu'au surplus les faits accomplis en France ont eu un tel caractère d'authenticité que les petits détails actuels ne sont pas de nature à en atténuer la valeur. Cette double thèse a été débattue avec beaucoup de vivacité, et chaque antagoniste a gardé son opinion.

Le grand canot était revenu à bord, tout prêt à nous conduire à terre, et en cet instant des adieux,

j'ai senti le regret de quitter ces braves marins au milieu desquels j'ai vécu si agréablement depuis bientôt un mois. J'ai pris congé du commandant Turpin et de tous les officiers de l'*Agathe*. Puissè-je les revoir un jour! J'ai chaudement embrassé le général Bugeaud et son brave aide-de-camp. M. Deneux et l'abbé Sabatier partent en même temps que moi. Le cher confrère a voulu, dans cette entrevue dernière, se réconcilier avec le général; ces deux antagonistes ont paru oublier les dissentiments qui ont éclaté trop souvent depuis notre départ de Blaye et ils se sont serré la main de bonne grâce. Cela m'a fait plaisir. Ils sont tous deux hommes d'honneur et de conviction; tous deux portent loin le dévouement à des causes tout à fait hostiles, et, dans cette ardeur qui les entraîne chacun vers son prince, il y a moins de mesure que n'en exigerait la stricte raison. Quoi qu'il en soit, la séparation s'est faite à l'amiable, et c'est tout ce que l'on peut demander en pareil cas. Je parierais que chacun de ces ennemis politiques plaint au fond de l'âme son prochain et se moque de son fanatisme pour un principe qu'il rejette. Ne sommes-nous pas tous un peu comme cela?

Trois paires de rames vigoureusement maniées, nous ont entraînés vers le port. A mesure que je m'éloigne de l'*Agathe*, je la trouve plus charmante avec ses pavois qui flottent au vent et constituent une décoration d'un goût parfait. Mais me voici en terre ferme; la douane respecte nos bagages et une voiture de place me conduit rapidement à un hôtel où je trouve un gîte. Cela n'est pas si commun en ce temps de gala. Palerme est encombrée de voyageurs, et je me trouve heureux d'être reçu à la *locanda di Catania*, d'autant plus que le maître de la maison a été attaché



au service du jeune comte Hector Lucchesi-Palli, alors qu'il était secrétaire d'ambassade à Madrid et à La Haye. Il parle français couramment, ce qui est commode pour un nouveau débarqué ; mais, comme je veux me familiariser avec la langue italienne, je prends pour domestique un certain *Francesco*, qui ne sait pas un mot de français. Nous finirons bien par nous entendre.

A sept heures, quatre coups de canon m'annoncent que le général Bugeaud est monté sur l'*Actéon*. Ce brick léger va courir vers la France ; j'aurais pu profiter de ses ailes rapides pour rentrer au logis ; mais n'y aurait-il pas folie à négliger l'occasion qui se présente ? Voir Naples, Rome, Florence, c'est un bonheur que j'apprécie, et je ne veux pas priver mes vieux ans des charmants souvenirs que je vais récolter. Et puis, Mme la duchesse de Berry peut encore avoir besoin de moi ; je puis donner à ce Mémorial un complément utile. Restons donc, voyons, étudions, mettons le temps à profit ; peut-être, un jour, m'applaudirai-je d'avoir pris ce parti si bien d'accord avec mes goûts.

Je suis heureux de me sentir d'aplomb sur un sol qui ne se balance pas. Le mouvement perpétuel de la mer finit par fatiguer les passagers, et je trouve fort agréable de m'étendre dans un lit qui ne ressemble plus à une escarpolette.

Samedi 6 juillet.

Rigoureusement parlant, ma mission est finie : Mme la duchesse de Berry est redevenue Sicilienne, elle n'a plus rien à démêler avec M. le comte d'Argout, et, s'il m'arrive encore d'être reçu par Son Altesse Royale,

ce ne sera plus au même titre que par le passé. Quelques paroles bienveillantes m'ont fait penser que la princesse rendait justice à ma neutralité politique et accordait au médecin une attention qu'elle eût refusée à l'envoyé du Gouvernement. J'avoue que cela me touche. Nous verrons si je n'ai pas trop compté sur un sentiment de gratitude que l'on refuse ordinairement aux personnes qui vivent sur les hauteurs sociales.

Ce matin, le canon de la citadelle m'a réveillé au point du jour. C'est la fête de sainte Élisabeth, patronne de la reine, mère du roi régnant. A cette occasion, il y a réception au palais du vice-roi, baise-mains, gala et spectacle extraordinaire au Théâtre-Royal.

J'avais reçu, dès hier soir, une lettre fort polie de M. de Ségur, notre consul à Palerme. J'étais invité à dîner au consulat avec tout l'état-major de la corvette. J'ai fait une visite à cet hôte empressé ; j'apprends de lui que Mme la duchesse de Berry habite le palais Butera, charmante maison de plaisance située dans un des faubourgs de la ville.

Je me suis promené ; j'ai parcouru les rues principales. Les Français sont l'objet d'une très vive curiosité. Notre arrivée fait grand bruit, on parle beaucoup et j'ai pu remarquer que le public n'est ni très discret ni très charitable. Mais ne nous hâtons pas de juger. Laissons à l'opinion le temps de se former, et n'improvisons pas comme tous ces braves Palermitains, qui supposent, devinent et se trompent.

Le dîner de notre consul a été superbe. Il y avait parmi les convives quelques Français voyageurs, artistes, savants ; il a été longuement question, on peut le croire, de nos illustres compagnons de voyage. Le commandant Turpin, qui sait tout ce que lui impose de

discrétion son titre et les lois de l'hospitalité, garde une réserve de bon goût que ses jeunes lieutenants de vaisseau ne se croient pas forcés d'imiter. Chacun expose ses idées, ses impressions et j'en fais mon profit.

M. de Ségur nous a dit que Mme la duchesse de Berry avait été reçue par le prince Léopold, vice-roi, en qualité de princesse royale des Deux-Siciles, mais que chez elle on la traitait en simple comtesse Lucchesi-Palli. Il y a eu à cet égard des difficultés d'étiquette qui ont vivement contrarié Son Altesse Royale.

Après le dîner, dont Mme de Ségur a fait les honneurs de la manière la plus gracieuse, toute le monde s'est rendu à la Marina. Nos calèches ont pris la file dans la rue de Tolède, près la porte Felice, et bientôt nous avons figuré dans cette sorte de Longchamps quotidien dont les Palermitains ne se lassent jamais. Il y a foule ; deux longues files de voitures marchent lentement et permettent aux promeneurs de respirer la brise fraîche qui vient de la haute mer.

Le vice-roi, assis avec quelques officiers dans une grande voiture découverte, se promène au petit trot de quatre chevaux sur la chaussée qui sépare la double procession d'équipages. Il est précédé de deux piqueurs et salue poliment tous les étrangers. C'est un gros jeune homme de vingt-deux ans au plus, blond, blanc, imberbe et de l'aspect le moins martial qui se puisse voir. Nos officiers de l'*Agathe*, qui sont en uniforme, sont l'objet de ses salutations les plus empressées et qui se renouvellent à chaque tour de promenade.

Mme la duchesse de Berry, ayant à sa droite la princesse de Bauffremont, est restée longtemps sur la



Marina. Sa voiture, traînée par deux chevaux et précédée par un piqueur, est l'objet de la plus vive curiosité. Le comte Hector Lucchesi-Palli est assis sur le devant de la calèche, entre MM. de Mesnard et de Bauffremont. Plusieurs fois la princesse a fait arrêter sa voiture le long du quai ; la foule fait cercle autour d'elle et beaucoup de personnes m'ont paru lui présenter leurs hommages. Madame est très simplement vêtue, et elle a répondu très gracieusement à nos salutations.

Cette promenade, qui est vraiment charmante, a été interrompue par un orage. De larges éclairs s'élancent du sein d'un nuage noir qui enveloppe la cime du mont Pelegrino ; le tonnerre roule majestueusement dans les excavations des montagnes voisines, et, pour éviter une inondation fâcheuse, je me fais conduire au théâtre.

La salle de Palerme est très médiocre ; mais une splendide illumination lui donne un éclat que je n'ai jamais rencontré jusqu'ici. Il y a quatre rangs de loges, et entre chaque loge se trouve un candélabre chargé de bougies. C'est là l'éclairage *a giorno*, et je le trouve admirable. Le jeune vice-roi et tous les spectateurs ont écouté avec une patience imperturbable un opéra de Mercadante, *Caritea*, qui ne m'a pas paru un chef-d'œuvre, tant s'en faut. La prima donna est la signora Albini, qui a eu de grands succès dans le nord de l'Italie ; mais elle me semble avoir survécu au talent qui les lui a mérités. Le ténor est pitoyable.

Les loges resplendissent de femmes en grande toilette. Les diamants sont étalés à profusion, mais il y a pénurie de beautés ; et ce premier coup d'œil jeté sur une population méridionale n'a pas rencontré tous

les sujets d'admiration dont je peuplais si généreusement Palerme, cette capitale d'un pays où la Grèce et Rome ont dû laisser une trace de leur antique souveraineté. Les Normands du XIIe siècle ont dû fertiliser le sol sicilien et marquer leur passage au milieu de cette nation héroïque; et cependant je ne vois rien qui rappelle les beaux types de ces races immortelles. Mais ne nous hâtons pas de porter un jugement sévère. Les Français sont trop enclins à blâmer, et la promptitude de leurs arrêts n'est pas toujours une preuve de bon goût et de justice. Je ne suis pas encore habitué à des airs de tête qu'on dirait évaporés à Paris, à ces yeux pleins de feu, à ces allures qui, très probablement, ne sont étranges que pour un étranger; aussi je m'abstiens de dire mon opinion sur les spectateurs. Quant au spectacle, c'est différent : pareille troupe serait vivement sifflée à Paris.

Mme la duchesse de Berry ne s'est pas montrée au théâtre. J'apprends qu'il y a beaucoup de pourparlers en haut lieu. Il paraît très positif que la petite cour de Palerme manque complètement d'instructions relatives à la situation nouvelle de la princesse. Le vice-roi, qui est un tout jeune homme, ne peut rien décider à l'égard de la princesse. On m'a dit cependant qu'il s'était prononcé énergiquement contre la présentation officielle de son nouveau beau-frère, et qu'il n'a consenti à le recevoir qu'en qualité de comte Lucchesi. Au reste, le comte Hector est chambellan; il porte la petite clef attachée au bouton de l'habit, en arrière, au niveau de la hanche, ce qui, pour le dire en passant, fait un singulier effet. Il est vrai que je n'avais rien vu de semblable, et que nos surprises, dans bien des cas, prouvent souvent un défaut d'habitude. C'est comme pour les physionomies.

Dimanche 7 juillet.

Je suis allé m'inscrire au palais Butera. On me dit que nos compagnons de voyage paraissent consternés, que Palerme leur semble triste à périr, et, en vérité, je ne comprends rien à ces manières de voir. Tout ici me sourit et me plaît; la promenade en ville et aux environs, en la compagnie de nos officiers de l'*Agathe*, est pleine de charmes. Le ciel est radieux; les glaces et les sorbets sont pour rien; les préparatifs de la fête de sainte Rosalie annoncent des merveilles; la foule afflue de toutes parts: que peut-on désirer de mieux?

Ce matin, je suis allé à la messe de la chapelle du palais. C'est une sorte de cathédrale en miniature, d'architecture romane ou plutôt normande, ornée à profusion de marbres précieux, de porphyre, de jaspe; la voûte est recouverte d'une mosaïque à fond d'or. Ce monument, bâti en 1129 par le roi Roger, offre un singulier mélange de formes grecque et gothique; c'est une œuvre de transition digne de la plus sérieuse étude. Chaque dimanche, on y célèbre la messe avec des cérémonies fort remarquables. Le public n'y est admis qu'en costume national; les femmes portent toutes le voile blanc qui couvre à la fois la tête, le cou et les épaules.

La sacristie de cet édifice contient un bas-relief en marbre blanc, représentant le mariage de S. M. le roi Louis-Philippe Ier avec S. A. R. Mme Amélie, princesse des Deux-Siciles. Cette union a été consacrée dans cette charmante église, le 25 novembre 1809. A cette époque, si je ne me trompe, de ces deux époux, l'un était en exil, proscrit, ruiné, l'autre voyait son

pays sous le protectorat ruineux de l'Angleterre; jamais mariage ne s'était accompli sous de moins riants auspices, et cependant, le temps et la Providence aidant, la famille est rentrée en France, le duc d'Orléans a recouvré une grande partie de son patrimoine, les événements l'ont porté au trône, il règne aujourd'hui entouré de fils nombreux qui semblent promettre à sa race un long avenir de gloire et de puissance! Qui eût dit tout cela lors de ces fiançailles dans la chapelle de Palerme! Je trouve notre époque très romanesque.

J'ai visité un bel établissement de fous, dirigé par le baron Pizani. Ce personnage a bien l'une des plus singulières têtes que l'on puisse rencontrer, même dans une maison d'aliénés. Ce n'est pas la première fois que je note la bizarrerie de forme des individus qui s'occupent des fous et qui vivent au milieu d'eux; on dirait que cette cohabitation a quelque chose de contagieux, comme si la vue de ces infortunés portait à les imiter, comme si ces extravagances perpétuelles devenaient un exemple que les témoins saisissent à leur insu.

Il y a à Palerme, ou du moins tout près de Palerme, deux palais magnifiques qui semblent avoir été construits par des pensionnaires du baron Pizani. La *Favorita*, située derrière le mont Pelegrino, est une habitation de plaisance qui m'a paru fort au-dessous de sa renommée; on m'a raconté certaines histoires qui ressemblent à des légendes du moyen âge, bien que les personnages auxquels elles se rapportent ne remontent qu'aux premières années de ce siècle. La reine Caroline, Lady Hamilton, un amiral angla
le ministre Acton, jouent les principaux rôles de ces bergeries à grand ramage; mais laissons là ces amours

des Dieux, j'aime mieux contempler cette végétation splendide d'un pays presque tropical; je suis entouré d'aloës en fleur, de palmiers, de dattes et de jujubes qui mûrissent comme sur le sol africain; que m'importent ces fous dont les folies ont eu un si long retentissement !

La *Bagaria* est la seconde extravagance dont je voulais parler. C'est un palais dont les jardins sont peuplés de monstres, rêves bizarres d'un cerveau malade, créations informes qui ont dû mettre à la torture les artistes chargés de donner une figure et un corps à ces conceptions fantastiques. Jamais on n'a tant pris de peine pour faire du laid, jamais on n'a mis un tel acharnement à insulter le bon sens et le bon goût; mais c'est donner trop d'importance à ces stupides dévergondages d'un esprit en délire, retournons au milieu des humains qui prennent du moins le soin de cacher leurs difformités physiques ou morales. Une pareille exhibition me ferait chérir l'hypocrisie.

Sainte-Rosalie la cathédrale de Palerme, est une magnifique église qui ressemble assez bien à une mosquée, du moins extérieurement; il y a là des formes arabes d'une merveilleuse élégance, mais le vif sentiment d'admiration que j'ai éprouvé d'abord, a cessé dès que j'ai pénétré dans le sanctuaire. La restauration intérieure est du plus mauvais goût; on a pris à tâche de défigurer ce monument, les badigeonneurs ont tout gâté, voulant seconder de leur mieux les architectes modernes qui s'appliquent avec tant de zèle à substituer leurs idées à celles des artistes qui ont créé les anciennes basiliques. Je me suis dédommagé de cet ennui en admirant dans une chapelle latérale plusieurs mausolées de grande dimension, en porphyre rouge, où reposent les restes de Roger,

petit-fils de Tancrède de Hauteville, et ceux de l'impératrice Constance, sa fille. Comment n'a-t-on pas songé à donner à ces tombeaux, des formes plus en harmonie avec le goût si pur de notre siècle? Heureusement que le porphyre est assez dur pour que ces rats d'église n'y puissent mordre.

Il va sans dire que tout le monde se rend le soir à la Marina, et que je fais comme tout le monde. Quelle ravissante promenade! Qu'on est bien dans une petite calèche découverte, humant la brise qui vient du nord, jasant avec des amis rieurs, lorgnant de belles femmes doucement étendues dans leurs voitures, jouant à la fois de l'éventail et de la prunelle! Vive Palerme!

Lundi 8 juillet.

Ce matin, à huit heures, M. Deneux est venu me prendre à mon hôtel, ponr me conduire au palais Butera. Nous montons dans une voiture de la Cour, espèce de fourgon peu élégant et d'une solidité douteuse, si bien que, après avoir fait cinquante pas, une roue de derrière se détache, et nous tombons tout doucement par terre. Mon confrère qui me fait les honneurs de ce triste équipage, se trouve du côté de l'accident, je roule sur lui, sa personne me sert de préservatif contre les contusions; le cocher et les passants volent à notre secours et nous extirpent tant bien que mal de cette boite malencontreuse. Le cher maitre se relève un peu meurtri, une voiture de place nous vient en aide et nous nous rendons au palais Butera.

M. Deneux me semble triste, accablé; il me conduit dans son appartement qui est mesquin; je trouve que

le sans-façon italien est peu du goût d'un homme âgé, habitué à des soins assidus ; aussi regrette-t-il amèrement ce régime nouveau si différent du sien. Nous sommes allés voir la petite Anna que les moustiques siciliens dévorent ; la pauvre enfant a le visage et le cou couverts des morsures de ces vilaines bêtes ; la nourrice et Mme Hansler sont aux abois, on dit même que Mme la duchesse de Berry a beaucoup à se plaindre de ce genre d'attaques contre la peau des gens venant du Nord.

Cette visite était tout-à-fait médicale ; je n'ai pas vu la princesse qui est dit-on, fort peu à son aise dans cette habitation assez mal en ordre. Tout le monde ici regrette la cuisine de Blaye et celle de l'*Agathe*. Les captifs qui se plaignaient si fort, s'aperçoivent que la liberté ne leur a pas donné tous les biens ; mais en quelle situation ne manque-t-il pas quelque chose ?

Je suis allé déjeuner à bord de l'*Agathe* avec mes chers officiers, qui m'ont fait le plus gracieux accueil. Nous avons passé quelques heures joyeuses, avec ces jeunes gens si heureux quand ils peuvent descendre à terre et jouir de certaines distractions si douces à ceux qui éprouvent tant de privations contraires.

Revenu à terre, j'ai consacré le reste du jour à flâner, à examiner la ville et ses habitants, à ressentir les gracieuses influences de cette vie en plein air, en plein soleil qui donne à ces contrées presque orientales un cachet particulier dont je suis ravi. Puis je suis retourné à bord pour dîner encore une fois avec le commandant Turpin. Je lui ai remis mes dépêches pour le M. le comte d'Argout, la dernière pièce officielle constatant le bon état de Mme la duchesse de Berry et de sa petite fille à l'époque où nous les avons remises aux autorités siciliennes. C'est là clôture de ma mission,

je n'ai plus désormais aucun rapport obligé avec Son Altesse Royale.

Les derniers préparatifs du départ avaient été accomplis pendant que nous dînions; j'ai repris avec mon canot le chemin du port, et j'étais à peine au débarcadère que l'*Agathe* avait levé l'ancre et, profitant d'une bonne brise, s'éloignait de son mouillage pour regagner Toulon. Adieu donc, mon beau navire, que les zéphyrs vous soient favorables, qu'aucun écueil n'arrête votre vol vers la patrie lointaine; vous emportez mes souvenirs les plus doux, j'ai trouvé parmi vos officiers des hommes que j'aime, que je suivrai désormais dans leur carrière aventureuse; puisse-t-elle leur offrir tous les succès que je leur souhaite !

Le capitaine Turpin m'a fait voir deux petits dessous de lampes, en tapisserie, qui lui ont été donnés comme souvenir par Mme la duchesse de Berry. C'est un petit ouvrage auquel ont travaillé pendant la traversée, la princesse et Mme de Bauffremont, sans oublier les femmes de chambre qui ont rempli les fonds. J'ai trouvé ce cadeau peu digne des nobles mains qui l'ont offert.

Ce soir, le bateau à vapeur qui a mis trente heures pour venir de Naples, a débarqué un grand nombre de voyageurs venant à Palerme pour les fêtes de Sainte-Rosalie. On a essayé le char gigantesque qui stationne auprès de la *Porta Felice*. La foule se presse autour de ce monument, la ville est encombrée de curieux qui affluent de tous les points de l'île ; on dispose un grand feu d'artifice sur le bord de la mer; tout indique l'approche d'un événement considérable, on sent que la ville est dans un paroxysme de joie qui ne demande qu'à faire explosion. Quel bonheur de se trouver à Palerme justement à cette époque !



Mardi 9 juillet.

Il y a aux environs de Palerme, dans la direction du Sud, à une lieue au plus, une petite ville bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne très pittoresque : c'est Montréal, un séjour charmant où l'on voit deux choses également dignes d'exciter l'attention des amateurs d'architecture et de la solitude. Parlons d'abord de la cathédrale qui est l'œuvre d'un roi normand, Guillaume-le-Bon ; elle a été bâtie en 1174, brûlée en grande partie en 1811, et en ce moment encore, on la répare lentement, il est vrai, mais enfin on parviendra, je l'espère, à lui donner son antique splendeur. Quel beau monument ! que ces grandes figures en mosaïque sur un fond d'or sont d'un merveilleux aspect ! Comme tout cela est splendide et majestueux ! Que le recueillement est facile sous ces voûtes, dans ces nerfs pleines d'une obscurité redoutable ! Qu'on sent bien dans ce lieu solennel la présence d'un Dieu qui se révèle par la grandeur et la bonté ! Je ne crois pas avoir vu jusqu'ici d'église qui ait fait une plus vive impression sur mon âme.

L'autre monument, est un grand monastère attenant à la cathédrale, un couvent de bénédictins qui réalise à mes yeux le sublime du genre. Vaste maison située de telle manière que, des terrasses, on domine la plaine, on voit Palerme, puis la mer, admirable panorama qui se déroule au loin et forme un des paysages les plus merveilleux que l'on puisse rencontrer dans ces régions où la nature est si prodigue de ses plus riants trésors.

Cette abbaye réunit tout ; le cloître est vaste et richement ombragé de grands arbres ; des eaux lim-

pides jaillissent et murmurent; la bibliothèque est nombreuse, le réfectoire est superbe, en un mot, je n'ai jamais rêvé un plus délicieux séjour. C'est à se faire moine sur-le-champ, à renoncer au monde sans le moindre regret, tant la paix qui règne ici est douce et charmante, tant il doit être agréable de vivre et surtout de mourir au sein de cette belle nature! Je me suis promené longtemps sous ses arcades élégamment soutenues par des colonnettes de la forme la plus variée; je suis resté assis sur un coin de la terrasse, près d'un petit jet d'eau qui jaillit en perles éblouissantes au milieu d'une vasque de marbre blanc; je m'enivrais du parfum des jasmins fleuris, je voyais au loin la mer étinceler sous une pluie de feu; cette belle vallée où s'étend Palerme, la *conque d'or*, comme on l'appelle dans le langage poétique de ce pays si favorisé, semblait un vrai paradis terrestre où le ciel, la mer et le sol réunissaient leurs dons les plus précieux. Puissè-je un jour revenir à Montréal pour y goûter longuement le bonheur que je n'ai fait que pressentir aujourd'hui !

Les gens qui s'étonnent de mon enthousiasme pour ce couvent magnifique me disent que j'en éprouverais bien plus encore pour la Chartreuse qui se trouve un peu plus loin, dans la montagne, au milieu d'un désert tout plein des plus sublimes beautés. C'est possible, mais j'y renonce facilement, je n'aime pas les Chartreux, cela me paraît une exagération de pénitence, un luxe d'austérités bon tout au plus pour quelque grand coupable se sentant indigne du pardon. Il y a des fautes en présence desquelles la conscience humaine est tentée de se récuser, on n'ose compter sur la miséricorde de Dieu : on dit, comme dans le sonnet de Desbarreaux :

...... J'ai tant fait de mal que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner sans blesser ta justice.

Mais heureusement ces cas réservés sont rares ; je crois, pour l'honneur de l'humanité, que les monstres n'apparaissent qu'à de longs intervalles; dès lors à quoi bon tant de supplices pour des crimes impossibles ? En somme, je m'en tiens au couvent de Montréal, cela suffit à mon ambition, je ne demande au ciel que la faveur de vivre assez pour avoir le droit de venir mourir en liberté au milieu de ces vénérables pères. Il y a parmi eux des hommes d'une instruction profonde, des écrivains distingués, des professeurs habiles; ils ont le goût de la science, l'amour de la philosophie, cette grande consolatrice de la vieillesse et de ses misères, ils ont de beaux tableaux d'anciens maîtres, et surtout dans le grand escalier une œuvre capitale de Pietro Novelli, dit *le Montrealise*, qui représente saint Benoît distribuant l'aumône à des pauvres. C'est une des plus vastes, des plus expressives peintures que j'aie rencontrées jusqu'ici.

De retour à Palerme, j'ai fait une nouvelle visite au palais Butera. M. Deneux et l'abbé Sabatier m'ont fait les honneurs de cette superbe habitation. Les jardins sont beaux et bien arrosés, les principaux appartements, dit-on, sont vastes et commodes. Tout en nous promenant ainsi, devisant de mille choses, Mme Hansler est venue me dire que Mme la duchesse de Berry me recevrait volontiers jeudi dans la matinée. J'ai chargé la camériste de présenter mes respectueux hommages à Madame.

J'ai retrouvé dans le jardin deux hôtes de Blaye, transplantés dans cette région brûlante, gambadant l'un et l'autre sur une pelouse un peu sèche ; le petit Bewis et la chèvre nourrice, dans leurs jeux modérés,

paraissent regretter les bords de la Gironde ; aussi M. Deneux les plaint-il très sérieusement. Sa pitié dans cette occasion n'est-elle pas le résultat d'un retour qu'il fait sur lui-même ? En se sentant malheureux de son exil bénévole, ne prête-t-il pas à toute créature animée une émotion pareille ? ne veut-il pas que chacun partage son peu de goût pour les courses lointaines, pour le grave dérangement apporté à ses habitudes les plus chères ? Nous sommes tous disposés à plaindre ceux qui souffrent comme nous : c'est une des mille facettes de notre égoïsme, la moins blâmable sans doute, mais enfin, elle n'en est pas moins réelle.

L'excellent M. Deneux voit la princesse une fois par jour, seulement le matin, pendant la visite qu'il fait à la petite Anna et à sa nourrice. Le reste de la journée, il est seul ; il prend ses repas avec M. l'aumônier. Le régime palermitain ne lui sourit pas. Je lui ai proposé de venir le prendre, afin de faire ensemble la plupart des promenades artistiques ou autres que je fais avec tant de plaisir, mais le cher maître ne croit pas devoir s'éloigner du palais Butera, il pense que l'on peut avoir besoin de lui ; le sentiment du devoir, un peu exagéré peut-être, le retient captif. Enfin, en nous quittant, il m'a dit que j'étais bien heureux d'être libre.

Bien heureux, en effet ; aussi j'en profite de mon mieux. J'ai fait une visite à M. le duc Serra di Falco qui possède une habitation ravissante, très voisine du palais Butera. Ce personnage, qui s'occupe des beaux-arts et plus particulièrement d'architecture, reçoit les étrangers avec une parfaite bienveillance ; je me suis promené dans des jardins où croissent à l'envi les plantes les plus rares. J'ai admiré sa villa dans le goût arabe qui paraît charmante, même après la

Ziga, petite merveille mauresque, que l'on devrait mettre sous verre pour la conserver plus longtemps. Tout cela est délicieux; les hommes, les maisons ne laissent rien à désirer. Les Français sont bien accueillis partout; je suis enchanté d'être au monde, mon optimisme éclate de toutes parts; puisse cette bonne fortune durer longtemps!

Mercredi 10 juillet.

Ce matin, un vieux capucin, à barbe grise, m'a souhaité la bien-venue à Palerme; il m'a offert, en signe de félicitation, un léger produit du jardin de son couvent, à savoir: une petite salade de laitue avec je ne sais quel mélange d'olives et de concombres. Une aumône assez mince m'a valu force remerciements. Je me suis rappelé la charmante scène du capucin de Sterne et mon prosaïsme m'a humilié. Mais qui pourrait retrouver en soi ces mouvements de l'âme, ces délicatesses de sentiment, cette puissance d'analyse que cet auteur possède à un si haut degré!

Les capucins de Palerme ont un beau couvent qui s'élève sur des catacombes, douées de la singulière propriété de momifier les cadavres avec une extrême promptitude. Les amateurs de conservation posthume réclament, moyennant finances, le bonheur douteux d'échapper aux vers; on les emballe proprement dans une caisse plus ou moins élégante, on les expose dans des casiers, et leurs parents ou amis ont le plaisir de les visiter de temps en temps. Ces longues galeries, pleines de ces restes ambitieux, sont assez claires, exemptes de toute odeur; elles sont parcourues par une armée de chats, occupés à

protéger ce personnel désséché contre les souris et les rats, autres agents entre les mains de la Providence, destinés à faire disparaître cette *chose* qui, quand il n'y a plus *personne*, n'a pas le droit d'usurper une place sur la terre. Le doyen de ces morts momifiés est sans contredit un certain M. Desachard, Français et capucin, décédé l'an dernier à l'âge de cent deux ans. Puissent les souris l'épargner, puissent les matous faire bonne garde autour de lui !

Cette sépulture privilégiée se vend aux amateurs, ainsi que je l'ai dit ; elle se vend même fort cher, mais, comme la vanité ne se révèle jamais mieux que dans les funérailles, il y a foule dans ce charnier; il y a même la salle des jeunes filles, *Innuptæ*, *Zitelle*, comme on les appelle ici ; or, le compartiment, je dois le dire, en historien fidèle, ne contient qu'une seule personne. La jeune vierge morte à seize ans, est vêtue de blanc ; son pauvre crâne desséché porte une couronne de fleurs argentées. C'est fort triste, mais j'en ai conclu, en outre, qu'il mourait très peu de *Zitelle* à Palerme.

Les rues de la ville sont remplies de moines de toutes couleurs ; plusieurs d'entre eux portent des costumes très remarquables, vraie bonne fortune pour les artistes qui viennent jusqu'ici. J'ai remarqué les Dominicains, à l'habit blanc et noir, mais les bâtiments de l'inquisition qui touchent mon hôtel, sont occupés par la douane. J'aime mieux cela, je l'avoue; je préfère ces inspecteurs de malles et de porte-manteaux aux douaniers de la conscience, à ces grands casuistes en fait d'hérésie ; il vaut mieux être écorché par les uns que brûlé par les autres.

L'aspect de cette population bigarrée m'a causé une vive surprise ; un Parisien qui voit à peine une

soutane au milieu de la foule, ouvre de grands yeux en présence de ces frocs de toute forme, de toute couleur; ces hommes qui ont abandonné le monde et qui cependant vivent au milieu du monde, sont une anomalie presque choquante, mais ici l'habitude rend tout facile. Les moines se promènent à pied ou en voiture, ils accompagnent souvent des dames, on les voit assis dans les cafés, en un mot ils ne diffèrent en rien des autres hommes par leur genre de vie extérieure. Je me sens peu en mesure d'apprécier ces coutumes si nouvelles pour moi ; en conséquence, je m'abstiens, ce qui peut passer pour une grande preuve de modestie. Les voyageurs français comprennent mal cette discrétion qui me paraît cependant nécessaire.

Ce soir un essai d'illumination dans la rue de Tolède a été contrarié par le vent ; les flaneurs comme moi ne se plaignent pas des aquilons, mais le S. P. Q. P. (*Senatus populus que Palermitanus*), c'est-à-dire la municipalité, craint que les fêtes ne souffrent de ce mouvement de l'air. Ce serait dommage. J'ai reçu une invitation officielle du gouverneur de la ville pour assister au bal et aux autres réjouissances publiques, qui signalent chaque année la fête de la patronne de Palerme. C'est samedi que commence la série de ces cérémonies dont tout le monde parle avec enthousiasme. Nous verrons bien.

En attendant, je suis chaque soir un des assidus de la Marina, je me laisse doucement bercer par un petit équipage qui parcourt cette ravissante promenade où l'on voit le Monte Pelegrino, le jardin botanique, de vieux palais d'un aspect imposant ; je rêve au bruit plaintif du flot qui caresse le rivage, je regarde les femmes charmantes qui jouent de l'éventail, la foule qui s'agite, les cavaliers qui trottent; tout me plaît et

m'intéresse. Il y a un grand orchestre faisant d'assez bonne musique, que l'on écoute en prenant des sorbets parfumés ; puis mon goût pour le théâtre m'entraîne à l'Opéra, j'admire la *Norma*, cette ravissante partition de Bellini, un Sicilien qui fait fureur parmi ses compatriotes ; enfin je fais quelques visites, car je suis reçu dans plusieurs maisons. Tout ceci n'est pas difficile à exécuter, c'est la vie commune, le doux passe-temps de la société palermitaine. Mme la duchesse de Berry semble avoir repris tout naturellement les habitudes de son enfance, elle est redevenue Sicilienne en touchant le sol béni où s'épanouit la première fleur de sa jeunesse ; je la rencontre presque tous les jours, et partout, elle reprend possession de son pays, elle aime à se rappeler les lieux, les monuments qui ont les premiers attiré ses regards ; on dirait qu'elle se dédommage d'avoir si longtemps souffert dans le Nord ; ce doux climat l'enchante, ces perspectives si riantes qui forment autour de la ville une ceinture d'enchantements lui font oublier facilement, du moins je le pense, les brouillards de Blaye, les privations et les dangers de la Vendée. Il y a des esprits, et il faut les en louer, qui ont la puissance de se distraire, pour qui ce qu'on nomme une obsession n'est pas possible : heureuse disposition, agréable privilège qui est un des plus sûrs éléments du bonheur !

Cette réflexion m'est venue en visitant les salles du musée de Palerme ; j'ai vu là une statue antique d'Agrippine, dont la physionomie pensive et douloureuse convient à merveille à la mère de Néron. Le malheur d'avoir un tel fils m'a toujours paru un terrible argument en faveur de cette divinité inexorable que les anciens appelaient *Fatum !* Mme la duchesse de Berry aime mieux la Providence, j'en suis certain ;

de beaux jours lui sont réservés, tous ceux qui la connaissent disent qu'elle mérite un heureux destin. Puissent ces pronostics se réaliser bientôt !

Jeudi 11 juillet.

A neuf heures précises, je me suis présenté au palais Butera; M. Deneux m'a confié aux soins de Mme Hansler, et bientôt j'ai été introduit par la fidèle caméristc dans un petit salon assez mesquinement meublé, où j'ai trouvé S. A. R. Mme la duchesse de Berry. Il y avait absence de toute étiquette, j'ai été reçu avec bienveillance, j'ai du m'asseoir, puis sont venues les questions sur mon genre de vie à Palerme, sur mes plaisirs, mes promenades, mes découvertes. La princesse a voulu une narration détaillée de mes faits et gestes, depuis le jour de ma sortie de l'*Agathe*. Je n'ai presque rien omis, tant j'avais de plaisir à raconter ces heures si bien employées. Mon enthousiasme plaisait à Madame, elle a bien voulu me désigner certains monuments que je n'aurai garde d'oublier dans mes courses prochaines.

De mon côté, j'ai pris la liberté de dire à Madame que le séjour de Palerme lui était favorable, que l'air natal semblait ajouter encore quelque chose à sa convalescence. Nous avons passé en revue tout son entourage: la petite Anna se porte à merveille, mais Madame s'inquiète de voir M. Deneux plongé dans une tristesse profonde ; rien ne peut le distraire, le climat le fatigue, il soupire sans cesse, peut-être, après ses pénates qu'il craint de ne plus revoir ! Hélas ! le cher maître n'a rien de commun avec les hirondelles, il se rapproche surtout des colombes ; s'il a voyagé ce

n'est ni fantaisie, ni curiosité, ni caprice, le devoir l'a entraîné sur ces plages lointaines; il regrette la patrie absente, sa famille, ses douces et studieuses habitudes, et bien qu'il ne dise pas : Qu'allais-je faire dans cette galère! tout le monde s'aperçoit qu'il dissimule à peine le regret amer que lui cause un éloignement dont il ne prévoit pas le terme.

M[me] la duchesse de Berry m'a demandé ce que je comptais faire en sortant de Palerme. J'ai répondu que je n'étais pas libre de quitter cette ville charmante, que j'étais tout à fait sous la dépendance du bateau à vapeur qui ne devait partir que le 18 ou le 20 de ce mois.

« — Mais, docteur, ne vous plaignez pas trop de ce « retard, vous allez assister aux fêtes de Sainte-Ro- « salie, chose assez remarquable, en vérité; vous « verrez quelle affluence de curieux va encombrer la « ville. Je vous assure que vous ne regretterez pas le « temps que vous aurez passé ici. Et puis, vous allez « entrer dans la société sicilienne; on va vous inviter « dans les premières maisons, vous connaîtrez les « belles dames de Palerme. Qui sait si vous aurez le « courage de partir! »

Ce texte m'a fourni l'occasion de parler de ces beautés si vantées, si charmantes. En effet, j'ai témoigné une sincère admiration pour ce type méridional qui brille ici d'un éclat sans pareil. La princesse, qui a le caractère artistique, aime les beaux visages, les grands yeux noirs, la taille svelte des gens du peuple; elle reconnaît là une race antique qui a conservé la pureté du sang, noble débris de ces colonies grecques ou romaines qui ont envahi la Sicile aux temps héroïques.

« — Je vous recommande les paysannes des environs

« de Palerme, docteur, surtout celles qui portent en-
« core quelques débris du costume grec de leurs an-
« cêtres. Les fêtes vont attirer une foule immense :
« sainte Rosalie est la patronne de tout le monde.
« C'est d'ailleurs une occasion de se faire belles, les
« Siciliennes ne la laisseront pas perdre et vous en
« tirerez bon parti. »

J'ai promis de ne rien négliger pour apprécier dignement ces merveilles; puis, après quelques menus propos, j'ai pris congé de la princesse. Elle m'a dit alors :

« — J'espère que vous ne me dites pas adieu. Nous
« nous reverrons ; je compte sur votre visite. »

Le cher M. Deneux m'attendait chez lui avec quelque impatience; il a paru surpris de la longue visite que j'ai faite à Son Altesse Royale. Il a fallu lui dire comment j'ai trouvé Madame; si elle a été gaie, si elle m'a beaucoup parlé, ce qu'elle a daigné me dire, ce que j'ai eu l'honneur de lui répondre. Pauvre cher homme! il ne sait pas encore que, dans les palais comme en bien d'autres lieux, les derniers venus ont du moins le mérite de la nouveauté. C'est peu, j'en conviens, mais enfin c'est assez pour occuper un moment; c'est trop pour la susceptibilité jalouse de ces vieux courtisans qui, comme M. Deneux, se perdent dans une contemplation dont la douceur n'exclut pas la monotonie. Je suis nouveau, je suis différent : j'apporte dans ce monde si sérieux, si compassé, un élément de distraction. Sous ce rapport, enfin, je suis utile; c'en est assez pour constrister le maître, qui ne se rend pas compte de ces petites particularités d'une existence qu'il partage sans la connaître.

C'était l'heure des confidences pour cet excellent homme. Il m'a raconté ses chagrins : son isolement

surtout lui paraît insupportable ; et puis, M. le comte Lucchesi ne lui a pas encore adressé la parole. Il s'afflige de cette réserve ; il voudrait que Madame pût intervenir et le mettre en rapport avec son époux. M. Deneux, qui aime sincèrement la princesse, voudrait qu'on eût pour lui un sentiment de même nature. Son cœur expansif souffre d'une contrainte qui lui est imposée par sa situation dans le palais ; il a besoin d'intérieur, d'intimité, c'est un homme de *ménage ;* aussi ne peut-il s'accommoder de sa solitude. Il m'en a dit long sur ce chapitre. Je l'ai consolé de mon mieux; mais comment guérir une pareille blessure ?

M. le duc Serra di Falco a bien voulu nous servir de cicerone dans les vastes bâtiments de l'Université. Plusieurs salles basses ont été consacrées à la réunion de débris de sculpture antiques, produit de l'art grec à son berceau, vastes *metopes* enlevées au fronton écroulé des temples de Segeste et de Selinunte. Personne ne peut mieux que ce savant personnage nous expliquer ces bas-reliefs dont il a fait une *étude* approfondie. M. Serra di Falco est un savant archéologue, il explore avec amour les monuments anciens qui recouvrent le sol de sa patrie, il les décrit avec talent, il les interprète avec sagacité ; aussi cette visite nous a-t-elle procuré des plaisirs de l'ordre le plus élevé. Je dis nous, car quelques Français ont eu comme moi le bonheur de faire cette excursion archéologique, sous la direction de ce savant personnage. M. Dantan aîné, grand prix de Rome, le frère du spirituel caricaturiste, M. de Magnoncourt, M. Janvin, M. Bethmann et quelques autres encore ont pu, ainsi que moi, apprécier l'obligeance parfaite et les connaissances profondes de notre zélé conducteur.

J'avais une lettre de recommandation pour M. l'abbé

Ferrara qui a écrit plusieurs ouvrages importants sur divers points de l'histoire naturelle de la Sicile. Cet aimable vieillard m'a très bien accueili. Je l'ai trouvé jouant du violon pour se reposer un peu de ses travaux abstraits, mais je veux consigner ici quelques détails sur cette entrevue, d'autant plus que ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai commencé à comprendre ce que c'était qu'un savant de l'ancien régime.

Dans une rue étroite, au fond d'une cour obscure, au plus haut étage d'un petit escalier tournant, j'ai trouvé une porte entrebaillée, criant sur ses gonds, et, après avoir traversé une pièce encombrée de livres et de meubles antiques, j'ai enfin rencontré un homme digne du pinceau de Walter Scott. L'antiquaire ou mon ami *Dominus Sampson* sont de la même famille, admirable type d'une classe d'hommes qui se perd de jour en jour. Vous dirai-je que l'abbé Ferrara est chargé depuis longues années d'enseigner à l'Université toutes les parties de l'histoire naturelle, la physique, la chimie, et qu'il n'y a pas un cuistre de collège en France qui ne reçoive le double des appointements que l'on donne à ce savant ? Nous ne savons plus travailler. M. Ferrara a composé plusieurs ouvrages qui ne sont que le préambule d'un travail immense, déjà poussé bien loin, et qu'il espère achever si Dieu lui prête vie.

L'histoire physique de l'Etna, la minéralogie de la Sicile, les *Campi Fleigrei*, sont une sorte d'introduction à l'histoire générale de la Sicile dont le septième volume a paru dernièrement. Cet ouvrage comprend la chronologie, l'histoire politique et littéraire de ce pays fameux, puis la géographie ancienne et moderne ; l'auteur traitera successivement la géologie, la statistique morale et physique, commerciale et industrielle, enfin l'histoire naturelle proprement dite. On voit qu'il

s'agit tout bonnement d'une véritable encyclopédie, et ce laborieux personnage parle de l'achèvement de ce vaste édifice avec une simplicité touchante. Quelle sera la récompense d'un tel labeur ? Aucune, sans doute, si ce n'est la satisfaction d'avoir concouru à l'illustration de sa patrie. Ainsi que je l'ai dit, cet excellent homme se délasse de ses travaux en faisant de la musique ; un petit piano et un violon, voilà ses consolateurs. Le portrait de Cimarosa est le seul ornement de ce cabinet de travail, asile modeste où j'ai reçu une bienveillante hospitalité et d'où je suis sorti tout ému.

Nous avons visité la Villa Belmonti, au pied du Pelegrino, site charmant, paysage rempli de toutes les beautés d'une nature enchantée. La mer déploie au loin toutes ses splendeurs, les mouvements du port attirent nos regards. Une vieille frégate à l'ancre semble protéger ce fretin d'embarcations qui s'agite ; la grande vallée avec sa ceinture de montagnes étale une verdure admirable, grâce aux mille ruisseaux qui arrosent une terre que le soleil vivifie, mais qui serait bientôt brûlée sans ces eaux bienfaisantes ; j'ai peine à m'arracher aux contemplations infinies de cette nature presque tropicale; tout ce que j'ai vu jusqu'ici ne me donnait aucune idée de ces merveilles de lumière et de végétation. Je me croirais en Afrique au milieu de ces oasis fortunées où la vie semble si douce après les feux du désert. Rentrons en ville.

On dîne, on se promène sur la *Marina*, puis l'on va au spectacle. On donne *Semiramide*, un des chef-d'œuvre de Rossini qui a fait tant de chefs-d'œuvre. Bien que Bellini soit charmant, l'autre plaît davantage, mais je ne le dis pas trop haut, car quelque fanatique Sicilien pourrait me faire un mauvais parti. Donc, j'ai écouté, c'est-à-dire admiré *Semiramide*. Ce grand

rôle est chanté par M[me] Albini, actrice intelligente, talent affaibli, voix usée, sorte de soprano qui baisse ou qui s'éclipse. Arsace est représenté par la signora Carobbi, dont la voix vibrante me plait beaucoup. Quel bonheur d'entendre ces beaux airs, ces scènes pathétiques qui vous remuent jusqu'au fond des entrailles !

J'ai encore flané, la nuit est si belle ! J'ai vu bon nombre de Palermitains couchés sur les dalles des églises et des palais. On peut ici dormir en plein air ; en conséquence, allons-nous coucher.

Vendredi 12 juillet.

Enfin, j'ai pu décider M. Deneux à m'accompagner dans la visite que j'ai faite aux hôpitaux de Palerme. Le cher maître se résigne difficilement à n'être que simple curieux, il voudrait plus de cérémonies, il lui faudrait des réceptions solennelles ; mais la Faculté palermitaine, bien qu'empressée et polie, a le bon goût de s'en tenir là, ce dont je lui sais un gré infini.

Le grand hôpital, qui m'a tout l'air d'un ancien couvent plus ou moins bien approprié au service des pauvres malades, n'offre pas précisément toutes les perfections modernes qu'on vante à Paris ; mais enfin, tel que je l'ai vu, il a bien son mérite ; par exemple, celui-ci que j'ai observé avec un vif intérêt: un pauvre aveugle conduit par un enfant, parcourt les salles en jouant du violon, il reçoit çà et là des aumônes ; il semble que cette musique, peu harmonieuse il est vrai, mais doucement discrète, porte avec elle un certain charme qui endort la souffrance. Ce fait nouveau pour moi m'a paru très caractérisque. Qui sait si cette har-

monie ne contribue pas à calmer des maux que la science est impuissante à guérir? Qui sait si l'espoir ne renaît pas au cœur de ceux qui le sentaient s'évanouir peu à peu? Pour qu'une pareille coutume se soit établie, il a fallu que les chefs de service en reconnussent l'innocuité ; mais alors, comment n'est-elle pas devenue plus générale?

Il n'y a point ici de sœurs hospitalières, des infirmiers salariés les remplacent tant bien que mal. Le seul habit religieux que j'aie rencontré dans cet asile des misères humaines se promenait dans une salle particulière consacrée aux filles de joie. Le révérend père avait bien de la peine à modérer les ébats de ces demoiselles.

M. Deneux, qui ne sort pas de sa spécialité, cherche en vain une Maternité semblable à celle de Paris. J'ai eu quelque peine à faire comprendre au célèbre accoucheur de Madame que ces sortes d'établissements diminuent d'importance à mesure que l'on se rapproche de l'équateur. Le soleil se charge de tout faire éclore en ces climats favorisés ; les fleurs et les enfants naissant sans cérémonie, personne ne s'avisera de fonder ici un bureau de nourrices, et les biberons Darbo n'ont pas la moindre chance de succès. M. Deneux, qui voit dans ce fameux instrument de ses préférences le vrai *criterium* de la civilisation, est tenté de plaindre les Palermitains, qui savent si bien se passer de ces auxiliaires; je gagerais que son grand mémoire sur les bouts de sein artificiels est inconnu en Sicile. Il dit : « Tant pis pour la Sicile ! » ; moi, je dis : « Tant pis pour le mémoire ! ».

Nous avons été conduits dans ce vaste établissement par MM. les docteurs Polara et Salmi, qui, tous deux, ont étudié à Paris. On nous a fait admirer une

peinture exquise de *Pietro Novelli* le Montrealese, celui qui a si magnifiquement décoré le grand escalier des Bénédictins de Montréal. Au-dessus de la grande porte de l'hôpital, se trouve une sorte de danse macabre, le triomphe de la mort, une page de philosophie pratique lue par tous ceux qui entrent dans cet asile, le dernier, hélas ! pour bon nombre d'entre eux !

Ce travail d'un grand maître a souffert l'injure du temps ; on a pris, trop tard, des précautions pour conserver ce qui reste ; on a relevé une copie exacte de toutes les figures étranges ou gracieuses nées sous le pinceau de l'artiste, mais ces vestiges d'une composition savante sont encore très dignes d'intérêt. Heureux pays que celui où l'art, libre production du sol, brille d'un si vif éclat, même à la porte d'un hôpital !

Il y a ici des cours cliniques de médecine et de chirurgie. Un joli petit amphithéâtre est décoré de bustes, de portraits, hommage rendu aux grands hommes Siciliens ; j'ai remarqué celui d'Ingrassias, un anatomiste du dix-septième siècle, qui, je le crois, est né à Palerme même. On a ici un vif sentiment de patriotisme, comme cela se remarque chez les insulaires. Cette circonscription si nette, ces frontières si bien tracées, influent beaucoup sur l'amour du pays, le rendent plus ardent, plus exclusif. On est Sicilien ou l'on ne l'est pas, il n'y a pas d'à peu près, c'est à prendre ou à laisser. Où sont les limites de la France pour un Alsacien, un Franc-Comtois, un Belge, un Catalan, un Provençal ? Une rivière, un ruisseau, servent de séparation entre nous et les Etats voisins. Souvent même il n'y a rien, qu'une ligne imaginaire que connaissent les douaniers ; la langue ne change pas avec ces bornes idéales ; les voisins sont de vrais compatriotes, bien qu'ils reconnaissent un souverain diffé-



rent ; mais, dans une île comme la Sicile, comme l'Irlande, comme l'Angleterre même, bien que l'Ecosse lui soit hostile, il y a une telle homogénéité de population, des intérêts tellement identiques, un esprit national si tranché que rien chez nous ne peut donner une idée de ces familles naturelles qui repoussent tout étranger et l'appellent barbare, comme autrefois chez les Romains. M. Deneux, à qui je soumettais ces réflexions, m'a paru les trouver de son goût, car il s'est écrié avec enthousiasme : « Voyez plutôt les Picards ! » Je n'ai pas saisi le rapprochement, mais c'est ma faute. J'aurais peut-être compris son orgueil si Amiens eût fait partie de l'Ile-de-France.

Toute médaille a son revers. L'isolement, qui fortifie les peuples, qui leur donne une vertu dans la plus haute acception de ce mot, l'union courageuse, la solidarité cordiale, produit aussi un éloignement systématique pour tout ce qui vient du dehors. Les questions générales sont mal appréciées, le génie d'une nation trop rigoureusement renfermée dans ses frontières se rétrécit ou s'altère de façon à voir des ennemis partout, à rejeter comme mauvais tout ce qui a une origine étrangère ; c'est de la jalousie, de l'aigreur, une injustice absolue qui gâte tout, qui met le couteau à la main de deux hommes obéissant au même souverain, soumis aux mêmes lois, mais qui trouvent tout simple de se tuer plutôt que de se traiter en frères. Bien que les Deux-Siciles appartiennent à un seul roi, le Napolitain et le Sicilien sont entièrement étrangers l'un à l'autre ; ils se détestent cordialement, ne perdent jamais une occasion de se le dire et surtout de se le prouver. La géographie physique proteste sans cesse contre les arrangements de la politique moderne.

Comme nous ne venons pas de Naples, les Palermitains sont aimables pour nous, mais déjà nous ne sommes plus nouveaux, le public n'entoure plus la voiture de Mme la duchesse de Berry ; M. Deneux, avec son immense chapeau en parasol, n'attire plus l'attention des promeneurs, déplorable effet de l'habitude qui l'afflige, qui lui semble une disgrâce, comme s'il avait un droit réel à l'admiration des habitants de cette cité charmante. Pour moi, je trouve plus commode d'aller partout, de flâner à volonté, d'être traité comme un naturel du pays. Palerme met ses hôtes à leur aise, c'est très bien fait ; j'en suis, pour ma part, fort reconnaissant. Les fêtes commencent demain, je suis impatient de voir s'accomplir tant de promesses merveilleuses.

Samedi, 13 juillet.

M. le duc Serra di Falco m'a offert l'hospitalité ; j'ai accepté avec empressement une bonne place sur un balcon devant lequel doit défiler le cortège. Il y a chez le noble personnage nombreuse réunion de Siciliens et d'étrangers ; je suis tout yeux pour voir de charmantes femmes, élégamment parées, tout oreilles pour écouter une conversation animée qui se compose de beaucoup de langues que je ne comprends guère, mais enfin, je fais une partie dans ce concert, enviant un peu le bonheur de ceux qui possèdent la connaissance de tous ces idiômes.

Le palais du duc a sa façade principale dans la rue de Tolède ; je suis placé de la manière la plus favorable pour jouir d'un spectacle que tout le monde vante à l'envi. En attendant le char de Ste-Rosalie, examinons



les spectateurs qui remplissent la rue, qui encombrent les fenêtres, public bruyant s'il en fût, en proie à des émotions qui me surprennent. Tant que la vue peut s'étendre, j'aperçois un océan de têtes agitées, il sort de cette foule compacte des rumeurs étranges, un tourbillon de voix criardes, d'éclats de rire, d'imprécations; les gamins, comme partout, circulent au milieu de la multitude, ardents à grimper sur les moindres saillies des édifices, au risque de se rompre le cou cent fois; mais s'inquiète-t-on de si peu de chose?

J'aperçois dans toutes les directions élevées une particularité d'architecture que je ne dois pas omettre dans ce récit véridique de mes observations. Beaucoup de maisons particulières se couronnent d'une sorte de volière immense, grande cage soigneusement grillée dans laquelle s'agite un essain de nonnes aux costumes les plus pittoresques. Ce sont des religieuses appartenant aux couvents voisins, et qui viennent, au moyen de passages souterrains, prendre leur part de ce grand spectacle, si cher à tout bon Sicilien. Par cet ingénieux procédé le vœu de clôture est scrupuleusement observé. Serait-il trop téméraire de penser que les autres le sont d'une manière analogue et que l'on trouve, à l'égard de ces promesses si aventurées, d'habiles accommodements?

J'aime assez cette indulgence des supérieures de ces communautés. Il y a là une douce faiblesse pour les exilées du monde. Une fois par an, pendant quelques heures, les barrières semblent tomber, la recluse quitte sa cellule, elle revoit la foule humaine qui l'a peut-être oubliée; ce rapprochement discret n'a sans doute aucun danger, c'est l'équivalent de

ce manche de gigot qu'une mère un peu faible voulait abandonner aux prétentions d'un jeune drôle, cuisinier excentrique ; c'est la part du diable qu'il faut savoir abandonner à propos, car trop de rigueur nuit.

Donc, ces chères nonnettes, perchées dans leurs cages aériennes, regardent de tous leurs yeux ; elles font comme moi, je vous l'assure; seulement je m'occupe de leur curiosité, j'examine leurs allures, leurs gestes, je voudrais entendre leur babil, mais je n'y comprendrais rien. Quelle mobilité, quel entrain ! Que cette agitation me paraît naturelle et charmante ! Un jour de liberté par an, l'aspect riant de cette grande ville en délire ; comprend-t-on pareil bonheur? Qui ne serait heureux en pareil cas?

Mais le cortège s'avance, je n'ai plus d'yeux que pour lui. Voici d'abord six tambours à cheval, conduits par un tambour-major ; l'instrument qui résonne sous leurs baguettes est plus gros et surtout plus long que le nôtre, et, cependant, sa résonnance est moindre, ces artistes en *ra* et en *fla* n'ont qu'un très médiocre talent. Un piquet de gendarmes vient ensuite, puis un piquet de dragons, puis deux troupes de musiciens, exécutant des fanfares plus bruyantes qu'harmonieuses. J'aperçois deux hérauts d'armes, également à cheval, enveloppés de robes flottantes du rouge le plus éclatant et portant des bannières aux armes du Sénat palermitain. Plus loin on voit un cavalier de noir tout habillé, paraissant le maître des cérémonies de ce jour, car il dirige la marche de ce grand convoi au son d'une clochette qu'il agite à chaque instant.

Enfin arrivent les principaux acteurs de la fête, ceux qui en ont toute la charge et par conséquent

tout le mérite. Trente-six bœufs accouplés en 18 paires, traînent avec effort le char triomphal de Sainte Rosalie. C'est un édifice monté sur des roues, doré du haut en bas, couvert de tentures aux brillantes couleurs ; il porte des groupes de personnages allégoriques, de petits anges, des renommées embouchant la trompette, et enfin, à sa partie antérieure, un orchestre composé d'une trentaine de musiciens. Cette immense machine offre à son sommet pyramidal la statue révérée de la Sainte, laquelle se trouve au niveau des fenêtres du troisième étage. Les bœufs conduits par des hommes vêtus de satin bleu, et coiffés de chapeaux de paille enrubannés et fleuris, entraînent sans trop de peine cet édifice qui roule sur les dalles unies de la rue de Tolède ; ils font ainsi une dizaine de pas, puis ils s'arrêtent, et alors les orchestres exécutent des morceaux plus ou moins agréables ; un certain nombre de surveillants armés de grands leviers marchent de chaque côté du char, tout prêts à modérer ses mouvements, à surveiller l'aplomb de ce château branlant. Quelques cavaliers composent l'arrière-garde du cortège, puis vient la foule poussant des cris aigus, mais je n'ai pu découvrir ce que signifiaient ces vociférations assez semblables, très probablement, aux clameurs des Saturnales. Ce peuple est prodigieusement démonstratif. Disons pour l'exactitude historique que cette procession a mis environ deux heures pour aller de la Porta Felice à la place du Palais-Royal. J'ai vu Mme la duchesse de Berry, assise à côté de son frère le jeune vice-roi, sur le grand balcon de ce palais ; elle paraissait donner beaucoup d'attention à cette cérémonie religieuse.

A neuf heures du soir, une longue file de voitures

se dirige vers le palais Butera, qui occupe la plus belle place de cette charmante promenade, la Marina, où les amateurs peuvent constater mon assiduité quotidienne. Il s'agissait de voir tirer le feu d'artifice que l'on a placé en quelque sorte dans la mer. Toute la haute société de Palerme était accourue à ce rendez-vous ; la grande terrasse du palais était pleine de dames parées de leurs plus brillants atours, d'hommes chargés d'épaulettes, de broderies, de décorations, et même d'humbles mortels comme moi, curieux empressés, amateurs ébahis de toutes ces belles choses. Bientôt les fanfares ont annoncé l'arrivée du prince vice-roi et de M[me] la duchesse de Berry ; quelques fusées ont donné le signal, et aussitôt le rivage s'est embrasé.

Dirai-je mon faible pour ces jeux de la poudre ? Pourquoi pas ? Racine aimait les marionnettes ; un des plus graves et des plus éminents personnages de notre époque adore les chiens savants : ne peut-on se plaire aux fusées, aux serpenteaux, aux soleils et surtout aux feux de Bengale ? Je n'ai pas perdu une seule pièce du bouquet. Le feu était placé de façon à éclairer un immense transparent sur lequel l'artiste avait représenté une sorte de temple antique, avec une longue colonnade derrière laquelle on voyait les héros de la Sicile, et plus particulièrement Archimède brûlant, à l'aide de son fameux miroir, la flotte assiégeant Syracuse.

Et puis est venu le bal ; cette foule si richement parée s'est mise à tourbillonner avec une ardeur qui me paraît exorbitante. Mais discute-t-on le plaisir : La danse prend ici un caractère fougueux, elle emporte ces groupes enlacés ; je me sens électrisé par ce mouvement irrésistible, mais cependant je résiste ; plongé

dans un bon fauteuil, je savoure en repos des voluptés entraînantes, je fais une énorme consommation de glaces, de sorbets, je cherche du coin de l'œil Mme la duchesse de Berry qui a disparu aux premiers sons de l'orchestre, je ne vois que M. de Mesnard et M. Deneux, tous deux ornés de leurs ordres aux rubans variés, tous deux traînant leur ennui au milieu de ces salons éblouissants de lumières, de toilettes et de beautés. Car, il faut le dire à l'honneur du charmant pays où nous vivons, les beaux visages ne sont pas rares dans cette réunion d'une société d'élite, il y a des yeux d'un éclat incomparable, des cheveux de jais, il y a là les signes principaux d'une noble race, bien que ce que nous appelons tournure et grâce ne soit pas précisément en excès.

Quel beau temps! Quel beau ciel! Que la mer est belle et que le Pelegrino se découpe élégamment sur l'azur étoilé! Eternelles redites toujours vraies, spectacle enchanteur dont l'uniformité ne produit pas l'ennui; monotonie du grand, du sublime, du merveilleux, sans cesse animée par quelque aspect nouvellement saisi, par quelque découverte d'une sensation plus parfaite, à mesure qu'on pénètre plus avant dans ce monde méridional si plein de mystères pour les pâles habitants du Nord. Il y a, suivant moi, un grand charme dans cet épanouissement de la vie; l'air tiède et embaumé qui m'environne semble donner à tous nos organes une élasticité qu'on ne connaît pas au sein de nos brumes obscures et froides. Ici la mer murmure au lieu de gronder comme l'Océan; le flot caresse le rivage et ne le déchire pas; la nature déroule lentement ses splendeurs et le temps semble son complice; chez nous il est un ennemi. Enfin, je suis heureux, et, du haut de cette terrasse qui domine un

si magnifique horizon, je m'écrierais volontiers comme l'apôtre : « Nous sommes bien ici, dressons-y une tente ! » Qui sait si ce désir qui éclate au fond de mon cœur ne sera pas réalisé un jour ! Qui sait si Palerme ne deviendra pas le refuge de mes dernières années !

En attendant ces destins accomplis, j'ai fait une promenade charmante dans un jardin des plus admirables. La *Flora*, c'est ainsi qu'on l'appelle, est un lieu de délices où murmurent des eaux jaillissantes, où l'on a multiplié les lampions les plus ingénieusement distribués. C'est la première fois que je vois des lumières enveloppées dans un globe de cristal et placées au milieu d'une gerbe liquide qui semble rouler du feu. Nos décorateurs de fêtes publiques sont loin d'avoir deviné cette élégance féerique ; j'en ai été ravi. Et puis les femmes en toilette de bal se promènent dans ces vertes allées où scintillent des verres de couleur. On peut tout se permettre dans ce climat privilégié : il n'y a rien à redouter des inclémences d'un ciel toujours serein ; on pourrait danser en plein air, dormir sur un banc, vivre à la belle étoile ; car à quoi bon maisons et palais là où la bonne nature fait les frais du ménage ?

Mais, bonsoir, ami lecteur ; on nous promet pour demain bien d'autres délices.

Dimanche 14 juillet.

L'anniversaire de la prise de la Bastille si chaudement fêté par les anciens vainqueurs de cette prison, a toutes mes sympathies quand il ne s'agit que de violences arbitraires, de séquestrations odieuses, de tortures enveloppées d'ombres sinistres ; mais je suis



moins enthousiaste de liberté quand je vois la licence faire pis que le régime du bon plaisir. Je ne suis pas bien convaincu que la France ait tout gagné au change, que la nation émancipée ait acquis du même coup la liberté et la sagesse, des droits et la manière d'en user.

La rue de Tolède et la Maqueda se croisent à angle droit au beau milieu de la ville et la partagent ainsi en quatre quartiers égaux. Ces deux grandes rues et quelques autres de moindre importance, sont remplies de monde; on voit à chaque instant de petits cortéges portant sur un brancard plus ou moins orné, une statue de sainte Rosalie que l'on promène en grande révérence; des tambours sont l'accompagnement obligé, puis viennent des gamins qui jettent des fleurs sous les pas des porteurs; enfin, des moines quêteurs distribuent des images de la sainte patronne de Palerme et reçoivent les aumônes des curieux comme moi. J'ai consacré une grande partie de la matinée à parcourir la ville dans tous les sens, j'ai voulu voir le peuple dans un de ses moments d'animation, d'enthousiasme, j'ai pu me convaincre que le Sicilien a conservé toute la vivacité du sentiment religieux qu'on lui attribue. On me dit bien qu'il y a au fond de tout cela autre chose, mais ceux qui parlent ainsi sont loin d'être, suivant moi, dans les conditions nécessaires à un bon jugement; je me contente de voir, de regarder, je suis moins préoccupé de système politique que de la représentation passionnée du drame religieux qui envahit la ville, je prends les choses au pied de la lettre, et, ma foi, je me déclare très satisfait de ce que je vois.

En fait de liberté, je constate qu'on ne la refuse pas aux chevaux, puisque ceux-ci courent tout seuls, sans

jockeys, disputant le prix de la vitesse sans subir l'affront de l'éperon et de la cravache d'un individu qui ne se sert du coursier que comme d'une mécanique à son usage. Ici les chevaux sont libres, ils partent au signal d'un coup de canon, ils parcourent en un clin-d'œil la rue de Tolède, personne ne les stimule; c'est le sentiment de la gloire qui les pousse ; aussi font-ils merveille. Je n'avais jamais rien vu de semblable, si ce n'est dans une belle estampe de Carles Vernet ; les *Barberi* siliciens sont de braves animaux qui se servent de leurs jambes avec un courage remarquable. Je conviens cependant que la vitesse obtenue dans ces courses libres est loin de pouvoir lutter avec celle des chevaux savamment entraînés par les amateurs de notre Champ de Mars ou d'Epsom, nouvel argument contre cette liberté dont on attend merveilles et qui ne répond jamais à l'espoir de ses plus ardents propagateurs. Evidemment l'art l'emporte sur la nature, un peu de contrainte est nécessaire, il faut venir en aide à la plante qui croît vigoureusement sans culture, mais qui a besoin d'une greffe intelligente, d'un tuteur, d'une taille habile pour donner tous les fruits qu'on peut attendre d'elle. Les hommes sont un peu comme les végétaux, le cheval ne diffère pas de celui qui le mène, tout a besoin de culture sous peine de rester sauvageon.

Ce soir c'est le triomphe des lumières. La rue de Tolède est étincelante de lampions; mais qu'est-ce que cela en comparaison de la cathédrale qui, comme on dit, est illuminée *a giorno ?* Plus de cinq cents lustres sont suspendus à la voûte de l'édifice, on a mis des bougies partout où il y avait possibilité d'en mettre ; il en résulte une lumière éblouissante et une chaleur suffocante. Les Italiens sont de vrais maîtres

en décoration, et s'entendent à merveille dans l'art de charmer la vue, ils ont le goût de l'arrangement. Mais si j'osais élever la voix au milieu de ce concert d'éloges qui s'élève de toutes parts, je dirais à l'artiste qui a décoré sainte Rosalie d'user de bobèches, car les spectateurs sont exposés à une pluie battante de cire fondue. A cela près, j'ai trouvé l'illumination prodigieuse.

Il y avait cercle chez M. le duc Serra di Falco. Présenté par le maître de la maison à plusieurs personnages distingués, j'ai eu beaucoup à me louer de l'accueil que j'en ai reçu. Une grande dame, Mme la princesse P***, m'a prié de donner une consultation à une personne de sa famille, religieuse du couvent de ***. J'ai accepté avec empressement, persuadé que cette circonstance particulière, en m'ouvrant les portes d'un de ces asiles pieux, me fournirait une bonne occasion de remarques intéressantes.

Je me suis longtemps promené en voiture dans le Corso, rendez-vous des élégants Palermitains. La charmante femme qui m'avait offert une place dans sa calèche, m'a donné beaucoup de détails intéressants sur les principaux personnages de la ville; j'ai dû à mon tour subir un interrogatoire sur bien des choses qui me concernent; ainsi parlant et écoutant, les heures ont rapidement disparu, et quand j'ai regagné mon hôtel, les premières lueurs du jour commençaient à poindre.

Lundi 15 juillet.

Nous voici au vrai jour de la fête de Sainte-Rosalie. Dans toute la Sicile, le 15 juillet est chômé non moins que Pâques ou Noël. La patronne de Palerme a

[redacted]

débarrassé la ville d'une horrible peste qui la ravageait en 1624, c'est-à-dire, ses reliques, conservées depuis le douzième siècle, ont eu la vertu de détourner le fléau; dans mille occasions la Sicile a éprouvé l'efficacité de cette protection spéciale, les miracles les plus éclatants ont démontré la puissante intervention de cette vierge sacrée; aussi tout le monde s'appelle Rosalie, tout le monde se place sous le bienveillant patronage de celle qu'un Sicilien n'a jamais invoquée en vain.

A midi, la voiture de Madame la princesse P... est venue me prendre à mon hôtel. Quelques instants ont suffi pour atteindre les portes du couvent. Munie d'une permission spéciale de Monseigneur le cardinal-archevêque, la princesse a vu s'ouvrir les grilles et les verrous, j'ai pu franchir le seuil de ce monastère; une sœur tourière marchant devant moi, agitait une sonnette, signal de la présence d'un homme dans le couvent, les nonnes rentraient dans leurs cellules, faisaient volte-face quand elles se trouvaient sur mon passage; enfin j'arrivai chez Madame la Prieure dont l'accueil fut plein de bienveillance. On me conduisit dans la chambre de la malade; je remplis mon office avec tout le zèle dont je suis capable, enchanté de me trouver au milieu de ces guimpes élégantes qui me rappellent les souvenirs de mes débuts dans la carrière médicale. Les bénédictines de La Croix, les hospitalières de Saint-Vincent-de-Paul, les dames Augustines de l'Hôtel-Dieu de Paris, consolatrices assidues des pauvres malades au milieu desquels je vivais alors, personnel charitable en communauté de services avec les médecins et leurs élèves internes, j'ai longtemps été témoin de leur zèle, de leur dévouement, je sais combien elles méritent de respect. J'aime les religieu-



ses, à quelque ordre qu'elles appartiennent, j'admire ces sacrifices si courageusement accomplis; Boccace, La Fontaine et tant d'autres médisants n'ont pu ébranler mes convictions favorables. Donc, j'ai passé une bonne heure entre ces murailles bénies, le temps m'a paru court, je n'ai vu ni perroquet, ni pralines, tout m'a semblé fort simple, fort bien ordonné; les mystères que suppose notre curiosité puérile, disparaissent dès que nous pouvons voir; c'est l'histoire perpétuelle de ces bâtons flottants, vaines illusions qu'un coup d'œil détruit.

Entre autres politesses officielles, j'avais reçu de Son Excellence Monsieur le Préteur de la ville, une invitation pour assister au défilé de la grande procession de ce jour. Je me suis rendu à l'hôtel de ce personnage un peu avant neuf heures, j'ai pris place sur un des balcons, en compagnie d'une nombreuse et brillante réunion. Le vice-roi et Mme la duchesse de Berry occupaient le salon principal au milieu d'une Cour assez brillante, et bientôt la cérémonie à commencé.

Cette immense procession part de la cathédrale, descend la rue de Tolède, fait le tour de la place qui est devant le Palais prétorien, parcourt tous les ans un certain nombre de quartiers et revient à son point de départ vers trois ou quatre heures du matin. Il y a des stations nombreuses pour le repos indispensable des acteurs principaux de cette fête. Voici le programme de cette solennité intéressante :

Chaque corporation d'ouvriers marche avec sa bannière, porte la statue du patron qu'elle a choisi, et souvent cette figure de grande dimension, ornée d'attributs plus ou moins bizarres, constitue une machine énorme exigeant de robustes épaules pour voyager

ainsi au travers de la ville. J'ai vu des édifices de ce genre ayant plus de dix mètres de hauteur. Les porteurs doivent se relayer souvent; tous leurs mouvements sont réglés par une clochette que tient une sorte de maître des cérémonies.

Ce défilé se prolonge énormément ; vient enfin la châsse de sainte Rosalie portée par les ouvriers tailleurs de pierre. C'est un privilège exclusif de cette corporation ; plus d'un miracle évident a prouvé que la sainte ne voulait pas d'autres porteurs. Ceux-ci se rendent dignes de cette glorieuse préférence en imprimant à l'énorme machine un mouvement de roulis qui simule assez bien celui d'un vaisseau à la mer. Les quarante hommes chargés de ce fardeau s'acquittent consciencieusement de cette partie du programme, qui doit leur causer une fatigue extrême.

A l'arrivée de cette partie de la procession, le Préteur est descendu et s'est placé au-devant de la grande porte de son palais, afin de recevoir la députation du Sénat qui accompagne les restes vénérés de la sainte. Quelques paroles consacrées par un antique usage ont été échangées entre le premier magistrat de la ville et le président du Sénat, puis ces messieurs ont été invités à se rafraîchir ; on a servi des glaces, des sorbets, mais cette libéralité ne s'est pas étendue aux ouvriers qui ployaient sous le fardeau gigantesque ; les moins fatigués se sont reposés, ceux qui mouraient de soif n'ont pas bu ; il y a bien des choses comme cela ici-bas, mais je suppose qu'il existe des compensations.

N'oublions pas de noter que tous les ordres religieux sont représentés dans ce long cortège ; je suis resté attentif pendant plus de trois heures ; le vice-roi et la princesse n'ont pas quitté l'estrade dressée pour eux, tout le monde a fait son devoir, j'ose le dire, acteurs et

distance, mais moi, je l'avoue, moins pressé, je m'accommoderai volontiers des procédés plus lents qui me permettront de voir le pays et de profiter de la belle occasion que le hasard est venu m'offrir.

Pendant que nous devisions ainsi, un valet de chambre est venu me prier de la part de Son Altesse Royale, de passer voir la petite Anna qui est légèrement indisposée. Je me suis empressé de me rendre aux ordres de Madame, et bientôt j'ai vu, réunis autour de moi, la plupart de nos compagnons de voyage. La princesse est arrivée presque aussitôt que ses femmes ; elle m'a dit entre autres choses que l'abbé Sabatier et M. Deneux partiraient seuls par le prochain bateau à vapeur, qu'elle ne pouvait se séparer de sa petite fille dont la santé débile exigeait des soins continuels, que son voyage en Italie serait retardé de quelques mois ; enfin, que ses plans se trouvaient modifiés par des circonstances imprévues.

« — J'aurais voulu partir en même temps que vous,
« Docteur, votre présence m'eût rassurée, mais cela
« m'est impossible ; je ne suis pas libre. »

Ces derniers mots ont été dits avec une légère expression de tristesse. Ma consultation terminée, j'ai pris congé de Son Altesse Royale, en lui témoignant le regret que me causait cette séparation.

« — Ne m'abandonnez pas, Docteur ; adieu, ou plu-
« tôt au revoir ! »

M. Deneux, chez qui je suis rentré, m'a dit, à propos de ces nouvelles, que Madame changeait tous les jours de résolution, que les projets les plus opposés étaient à chaque instant formés et abandonnés, qu'il ne savait sur quoi compter, et que cette incertitude le désespérait.

La journée a été consacrée à des promenades perpé-

[redacted]

tuelles, on a ramené le char de Sainte-Rosalie de la Porta Nuova à la Porta Felice, il y a eu une nouvelle course de *barberi ;* puis, la nuit venue, on illumine partout. La foule ne diminue pas, la chaleur qui nous inonde n'a pas de prise sur ces têtes bronzées par le soleil; moi-même, bien que novice en ce climat tropical, je supporte très bien cette température si élevée, je me sens très vivant, grâce à une prodigieuse consommation de sorbets, de glaces, de granits et autres friandises que l'on trouve à chaque pas dans ces officines où les artistes en rafraîchissements fonctionnent en public.

Nécessité d'industrie est la mère !

a dit le poète ; dans un pays chaud, il faut boire, l'eau doit être abondante et fraîche; je déclare que jamais ville ne m'a paru mieux fournie en fontaines que la charmante Palerme. Les moindres maisons ont leur robinet qui verse une eau limpide et glacée, doux murmure qui caresse l'oreille non moins que les yeux, ruisseau béni où j'aime à plonger mes mains et d'où ma main creusée en coupe rapporte quelques gouttes destinées à humecter mes lèvres brûlantes ! Les montagnes qui forment une si belle ceinture à la conque d'or, sont riches en sources vives ; l'eau, habilement recueillie dans des canaux souterrains, est conduite à grands frais jusque dans la ville où elle est distribuée avec une munificence royale. A Rome et dans toutes les provinces du vaste empire d'Auguste, il y avait un grand personnage revêtu du titre de *curator aquarum ;* je ne sais si nos temps modernes ont conservé l'équivalent de cette magistrature importante dans les pays où surtout l'eau est un objet de première nécessité. La capitale de la Sicile m'a paru ne rien laisser à dèsirer sous ce rapport.

Palerme possède une chapelle dite du Rosaire, qui est un vrai bijou. Elle est rarement ouverte, mais comme les portes ne peuvent rester fermées en présence de nos seigneuries, j'ai pu visiter ce lieu réservé où brillent un assez bon nombre de tableaux d'un grand mérite. Il y en a deux de Pietro Novelli, deux de Van-Dick, un de Luc Giordano, et enfin dans la sacristie, un Christ mort et prêt à être enseveli qui est, dit-on, d'un des Carrache ; il m'a semblé un vrai chef-d'œuvre d'expression. Cette jolie chapelle est ornée de statues d'un goût détestable, la foi, la sagesse, la vertu, la science, la charité sont costumées comme on l'était sous Louis XV : c'est fort ridicule, bien que les figures soient charmantes ; on dirait un bal pétrifié.

J'aime mieux celui du duc Serra di Falco, où j'ai passé ma soirée ; au moins les charmantes femmes que j'y ai admirées, si elles sont moins blanches que le marbre du statuaire, ont-elles le grand avantage de parler et de sourire. Il était bien tard quand j'ai pu regagner mon logis et me reposer de tant de plaisirs !

Mercredi 17 juillet.

La vie que je mène ici, fort amusante sans doute, mais non moins fatigante, me cause une sorte d'ivresse perpétuelle ; toujours sur pied ou en voiture, je me promène, je flâne, je fais des visites, j'examine des monuments, des collections, je dîne en ville, je vais le soir au bal ou au théâtre, j'écoute l'italien des belles Palermitaines, je tâche de me familiariser avec cette langue harmonieuse, je fais un peu de sieste quand la fatigue l'emporte ; aussi la journée me paraît courte, bien que je ne me couche jamais que le lendemain.

La promenade de nuit, en voiture, sur la *Marina*, est une des plus douces occupations de quiconque n'a rien à faire; ce ciel si pur, cette mer si belle, l'air embaumé que l'on respire, la musique qui se fait entendre dans le lointain, tout concourt à me rendre heureux, de ce bonheur en quelque sorte matériel dont on ressent la plénitude au sein de cette nature splendide, là où les moindres sensations s'élèvent à la hauteur d'un plaisir, où tout plaisir devient volupté.

J'ai dû faire une seconde visite au couvent de Sainte-Catherine, afin de donner des consultations à des religieuses peu malades. Hélas! dans ces sombres demeures, l'ennui se glisse, il envahit bien des cellules où la ferveur n'a pas le pouvoir de le mettre en fuite; aussi ai-je pu constater ses ravages sur le physique et le moral de bien des personnes que le devoir ou la nécessité retiennent dans ce monastère. La vie ascétique ne suffit pas pour éteindre les passions, l'immobilité du corps n'entraîne pas toujours celle de la pensée, les convenances de famille peuvent condamner au cloître, des femmes dont la vraie place eût été partout ailleurs, le système nerveux s'exalte en silence, la douleur se réveille, le désespoir éclate, de pauvres filles sans beauté ou sans dot s'enterrent dans ces demeures si tristes, et la médecine impuissante se borne à donner des conseils qu'il n'est pas possible de suivre.

Les consolations que j'ai essayé de donner à ces recluses m'ont valu des remerciements, et de plus, un joli cadeau, consistant en une caisse de friandises sucrées, vrai chef-d'œuvre de ces saintes filles, confites en douceurs. La *cucuzzata*, sorte de mélonide préparée en larges tranches, constitue, à mon avis, un des produits les plus élégants et les plus délicieux d'un



art dont la tradition appartient à cette maison religieuse.

Et puis, comme un médecin de Paris, à la suite de la princesse, est une rareté à Palerme, je suis appelé tous les jours dans les premières maisons de la ville, je me trouve en rapport avec MM. les professeurs Greco, Pl. Portal, Gorgone, et autres praticiens également renommés, autre genre d'occupation qui varie mes plaisirs en m'ouvrant des relations fort agréables avec les plus nobles familles de la capitale. Il faut dire, pour être dans le vrai, que ma position auprès de Mme la duchesse de Berry stimule vivement la curiosité des dames de Palerme; on me fait mille questions auxquelles je ne réponds qu'autant que cela me paraît convenable; en général, la bienveillance n'est pas le sentiment qui domine dans cette société oisive.

M. Deneux est venu tout courant à mon hôtel, pour m'annoncer que la petite Anna, sa nourrice et Mme Hansler, doivent partir avec nous par le prochain bateau à vapeur. Le cher maître croit que Son Altesse Royale ne quittera Palerme que plus tard; ces nouvelles résolutions ne semblent pas lui être agréables, il me prie instamment de vouloir bien partager avec lui le fardeau de la surveillance et de la responsabilité. Singulière nature, toujours aux abois, craignant tout et le reste. Je l'ai tranquillisé de mon mieux en lui donnant l'assurance qu'il pouvait toujours compter sur moi.

C'est aujourd'hui la clôture des fêtes de sainte Rosalie; les chevaux en liberté font une dernière course, on illumine partout, il y a, en outre, grand bal au palais Butera; la foule n'est pas moindre que les jours précédents, même enthousiasme, mêmes cris; ces braves Siciliens n'arrivent pas promptement à la

satiété. J'avoue que je suis moins tenace ; ces plaisirs n'ont pas le pouvoir de m'émerveiller perpétuellement ; cette monotonie me serait lourde si je n'avais la ressource de converser avec de jolies femmes, que je supplie de me parler italien. La haute société montre sa prédilection pour le français ; j'admirerais la manière élégante dont elles se servent de ma langue natale, s'il ne m'était pas infiniment plus agréable d'entendre leur doux ramage toscan ou romain. En général, les Palermitaines sont gracieuses, enjouées, désireuses de plaire ; elles ont une sorte de naïveté, d'abandon, qui tiennent aux habitudes mêmes du pays. On serait tenté, je le comprends, d'y voir autre chose, mais des gens bien informés m'assurent que, sur ce point, l'erreur est facile. La familiarité de langage, la liberté de l'expression n'entraînent pas, nécessairement, une licence de mœurs que les voyageurs légers, superficiels, supposent sans en avoir la preuve. La médisance et même la calomnie servent d'enluminure naturelle à l'œuvre des touristes ; chacun aime à dire : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, petits Césars dont l'impertinence ne tiendrait pas contre un peu de bonne foi. La fatuité est une maladie chronique qu'on ne guérit qu'à coups d'épée.

Jeudi 18 juillet.

J'ai parcouru ce matin bon nombre de journaux de Paris qui sont pleins de nouvelles singulières sur le voyage de l'*Agathe*. On dit, par exemple, que Mme la duchesse de Berry, aidée de l'équipage révolté, s'est emparée du général Bugeaud, l'a mis à fond de cale ; on ajoute que la princesse s'est fait débarquer sur les



côtes d'Espagne, d'autres disent en Provence; enfin, les faiseurs d'histoire ont orné notre voyage des plus bizarres incidents au milieu desquels on fait jouer aux passagers un rôle aussi niais qu'absurde. Le bon public, toujours à la piste des aventures romanesques, accepte sans doute, colporte et embellit ces inventions. Qui sait si, un jour, ces folies ne passeront pas pour des vérités !

Cette éternelle badauderie n'est pas seulement à l'usage des Parisiens; les bons habitants de Palerme en ont une forte dose; chaque jour voit éclore un thème nouveau, sur lequel le public brode avec une facilité merveilleuse. Ainsi, le prompt départ de Son Altesse Royale excite de grandes rumeurs; on avait espéré que la princesse prolongerait son séjour à Palerme, qu'elle tiendrait une petite cour où les étrangers afflueraient; les boutiquiers y voyaient un profit pour leur commerce, les classes plus élevées, des fêtes, des plaisirs : aussi se plaint-on de ce désappointement.

Ce n'est guère ici le lieu, mais enfin je me trouve disposé à dire un mot sur ce qu'on nomme la vérité historique. Ce journal, que je remplis avec scrupule de ce qui me paraît vrai sur le grave incident de Blaye, contient, je crois pouvoir l'affirmer, des éclaircissements notoires sur des faits que le monde ignore, et cependant ceux qui se croiront autorisés à dire leur opinion sur ces matières délicates tomberont nécessairement dans une foule d'erreurs que mes notes seules sont capables de détruire. J'imagine qu'il y a dans les livres d'histoire les plus accrédités, beaucoup d'assertions sans nul fondement réel, des jugements qui ne sont appuyés sur aucun témoignage direct et de bonne foi; on lit, on accepte. L'opinion publique se forme sur des actes dont les causes sont



restées un mystère pour tout le monde; on ne sait pas le premier mot des motifs qui ont fait agir les personnages que l'historien met en scène, à qui il prête des sentiments gratuits, et c'est là ce que la tradition nous apporte, avec les altérations que le temps lui fait subir, avec les erreurs des copistes, les inventions des chroniqueurs crédules, les fantaisies des romanciers, singulier mélange de fables et de vérités, tristes amas de contes bons à charmer les loisirs des grands et des petits enfants.

La véritable histoire ne se rencontre que dans les mémoires particuliers, surtout quand ceux-ci n'ont pas été rédigés dans le but de démontrer quelque chose. Ceux qui se contentent de raconter, de dire ce qui a été vu, bien vu (et ici, il faut supposer la faculté de voir, de comprendre), ceux-là sont la base inébranlable de l'histoire; mais que d'objections encore on pourrait élever contre les narrateurs qui se chargent de transmettre à la postérité les faits qui leur sont le plus connus! L'incident de Blaye sera-t-il jamais raconté intégralement? Je n'avais certes pas mission d'en être l'historien; mais enfin ce que j'ai écrit, vrai à mon point de vue, l'est-il absolument, et ne faudrait-il pas modifier bien des récits pour leur donner le caractère de la vérité absolue? Si Mme la comtesse d'Hautefort écrivait ses mémoires, si M. de Brissac prenait la peine de nous raconter ses impressions, ne mettrait-on pas dans une étrange perplexité ceux qui voudraient choisir entre ces deux nobles chroniqueurs et moi. Je sais bien que Mme la duchesse de Berry pourrait nous mettre tous d'accord, mais il est peu probable que Son Altesse Royale se décide à publier ses confidences, et encore les publiât-elle, il y a certaines parties du tableau qu'elle n'a pu voir aussi bien que nous.



La conclusion de ceci est que l'on doit accorder peu de confiance à l'histoire. Les événements sont presque toujours une chose complexe, plusieurs personnes entrent nécessairement dans la composition de ces drames qui excitent tant de curiosité de la part du public; les secrets ressorts qui font agir ces individus ne sont qu'imparfaitement connus, même de ceux qui les mettent en action ; les résultats sont appréciés plus ou moins justement par les spectateurs qui ont leurs passions, leurs intérêts, de sorte que les causes et les effets sont une énigme perpétuelle livrée à la sagacité du monde.

Assez sur ce chapitre, je n'ai pas la prétention de redresser les esprits à l'endroit de ce qu'on nomme de nos jours le roman historique; laissons MM. Dumas et Cie multiplier les volumes, fabriquer les contes bleus qu'ils destinent à satisfaire cette soif insatiable de curiosité qui règne depuis la loge du portier jusqu'au salon le plus aristocratique ; je sens que j'arrive au bout de mon rouleau, ce journal doit avoir des bornes, le moment de le clore n'est pas loin, je ne veux pas qu'on me reproche une prolixité qui ne va bien qu'aux historiens de feuilletons. Encore un jour, et je dirai adieu à la Sicile, je rentrerai dans ma vie obscure, heureux de retrouver dans l'étude un bonheur quotidien que mes grandeurs accidentelles ne m'ont jamais fait oublier.

Vendredi 19 juillet.

Aujourd'hui, à trois heures, je suis allé prendre congé de Mme la duchesse de Berry. M. le comte de Mesnard, remplissant les fonctions de premier chevalier

[redacted]

d'honneur de Son Altesse Royale, m'a introduit dans le salon de la princesse, et est resté témoin de l'entrevue qui n'a pas duré plus de dix minutes. Madame m'a paru assez froide, les paroles qui ont été échangées ne consistaient qu'en simples formules de politesse ; aussi ai-je senti bien vite le besoin de mettre un terme à cette contrainte. J'ai donc fait mes adieux, présenté mes hommages, offert mes vœux pour le bonheur de Madame, puis, je me suis retiré conduit par M. de Mesnard, qui m'a honoré d'un salut d'une raideur archi-officielle. Je n'ai pas cru convenable d'être en reste avec ce personnage, je l'ai salué aussi cérémonieusement que possible et je l'ai quitté avec un médiocre désir de le rencontrer jamais.

Mme Hansler m'attendait dans l'antichambre, pour me conduire dans l'appartement de la nourrice. Presque aussitôt j'ai vu arriver Mme la duchesse de Berry qui, je le dis avec un vrai sentiment de gratitude, s'est montrée envers moi tout autrement que je ne l'avais vue en présence de son chevalier d'honneur. Assise sur un petit canapé, la princesse a voulu que je prisse place à côté d'elle; je n'ai pu cru devoir me faire prier, et aussitôt la conversation a pris la tournure suivante :

« — Voyons monsieur Ménière, puisque nous som-
« mes en liberté, dites-moi comment vous trouvez
« Palerme, et surtout les dames de Palerme. Com-
« ment avez-vous employé votre temps ici ? »

— Mais, Madame, j'ai fait comme tout le monde, j'ai pris ma part des fêtes de sainte Rosalie, j'ai regardé danser, j'ai écouté chanter, puis j'ai conclu de mes petites observations que la Sicile est un pays délicieux, Palerme une ville charmante et les Palermitaines des femmes adorables.

« — J'espère, docteur, que vous ne vous êtes pas

« borné à ces généralités et que vous emportez d'ici
« quelque doux souvenir. On m'a dit que vous aviez
« été très galant chez le duc Serra di Falco. Je vous
« ai vu deux fois dans la voiture d'une dame qui fait
« profession d'aimer les Français. Vous avez visité
« beaucoup de malades, les docteurs entrent partout,
« les couvents et les boudoirs n'ont pas pour eux de
« portes closes, aussi j'imagine que vous avez tiré
« bon parti de ces heureuses circonstances. »

J'ai raconté à Son Altesse Royale plusieurs particularités de mon séjour à Palerme, je l'ai fait rire en lui confiant le menu détail de ce que l'on est convenu d'appeler des bonnes fortunes, en faisant un pompeux éloge de la Vénus sicilienne, de l'espèce de beauté des femmes du peuple, de cette *ragazza longa* que vous vantent sans cesse les officieux qui cherchent à circonvenir les étrangers. A la vivacité de mes impressions, Madame s'est crue en droit de penser que j'étais fort sensible à ces genres de mérite, elle m'a taquiné de bonne grâce sur mes goûts et je l'ai trouvée aussi gaie, aussi vive, aussi piquante que dans nos meilleurs jours de Blaye.

La conversation sur pareille matière est à peu près inépuisable; aussi une heure ne m'a pas paru longue. Des éclats de rire du meilleur aloi ont retenti dans ce palais où l'on *s'amuse si pèu*, suivant Mme Hansler. Il s'est présenté plus d'une occasion de rappeler bien des souvenirs de Blaye. A propos de cet ennui dont parle la femme de chambre, j'ai dit que je n'en croyais pas un mot, que cette charmante habitation renfermait tous les éléments du plaisir, du bonheur; que deux tendres époux, après une longue séparation avaient dû mettre le temps à profit. « A Blaye jamais, à Palerme passe! » Souvenez-vous de ces mots.

Madame, et laissez-moi croire que vos prédictions se sont réalisées.

La princesse m'a paru embarrassée, elle a rougi ; les femmes de chambre ont baissé les yeux, ce que voyant je me suis hâté de parler d'autre chose. M. Deneux est arrivé sur ces entrefaites, apportant comme de coutume une diversion complète aux propos du cercle où il tombe ; Mme la duchesse de Berry m'a dit que le départ de sa petite fille n'était pas encore définitivement arrêté, que son propre voyage était soumis à des circonstances impérieuses et elle a ajouté que cette incertitude lui était odieuse.

« — Les pauvres femmes, m'a-t-elle dit, sont tou-
« jours à la merci des événements, des hommes, du
« temps, et d'une foule d'accidents imprévus ; on
« nous tient dans les langes de l'enfance, on nous
« emmaillote de considérations, de réserves, de con-
« traintes et d'ennuis, charmants accompagnements
« d'une vie où le mauvais lot nous est attribué par
« ceux qui savent bien choisir le bon. »

Quelques consolations étaient tout à fait de mise, j'ai pris le parti de prophétiser, de montrer dans l'avenir des destins plus doux.

— Un peu de patience, Madame; dans peu de temps vous serez libre, vous aurez achevé votre pèlerinage auprès de votre auguste famille, vous aurez visité le roi Charles X et Mme la Dauphine, vous aurez pris un parti définitif à l'égard de votre vie future, vous pourrez, dès lors, vivre pour vous, oublier les tribulations qui vous ont assaillie dernièrement. Peut-être vous déciderez-vous à revenir habiter Palerme, ce beau pays de votre enfance, ce climat si doux, si favorable à votre santé et à celle de la chère petite Anna. Alors, contente, tranquille, vous goûterez tous



les charmes de la vie privée : c'est, si je ne me trompe, votre plus vif désir. Puisse-t-il être réalisé !

« — Tout cela me conviendrait bien, en effet,
« docteur, ce sont là les espérances auxquelles je
« m'abandonne le plus volontiers. Mais ce beau rêve
« ne doit pas plaire à moi seule, il faut qu'il soit du
« goût de bien des personnes ; aussi je ne compte
« guère sur l'accomplissement de mon désir. Et
« cependant, mon bonheur en dépend, mon repos est
« à ce prix. Ah ! si jamais je parviens à en jouir,
« convenez que je l'aurai assez chèrement acheté !
« Mais qui sait ce que l'on me réserve encore là-bas ?
« Il me faudra subir des influences souveraines ; pauvre
« pion de ce grand échiquier politique, on me fera
« marcher à droite ou à gauche, suivant les nécessités
« de notre cause. Quand donc serai-je enfin ma
« maîtresse? »

J'ai dit à Son Altesse Royale que sa nouvelle position me semblait devoir apporter quelques changements dans ces grandes affaires, que les droits d'un mari ne pouvaient être méconnus, que ce nouveau seigneur et maître aurait désormais voix au chapitre. La princesse a secoué la tête sans dire un mot de plus. Il est évident que le mariage de Madame n'est qu'une chose privée qui ne change rien à la position officielle de la mère d'un prétendant au trône de France. Quelques personnages m'ont dit à cet égard bien des choses qui me surprennent, moi, si étranger à ces graves combinaisons ; quoi qu'il en soit, c'est au temps à débrouiller ces mystères, à mettre chaque individu à sa place. Après un moment de silence, M[me] la duchesse de Berry s'est exprimée ainsi :

« Et vous, docteur, qu'allez-vous devenir? Vous ne
« manquerez pas de visiter tout ce qu'il y a de

« plus intéressant en Italie, puis, de retour à Paris,
« vous y trouverez des malades tout prêts à vous con-
« sulter. J'espère que votre longue absence ne vous
« aura pas fait grand tort; à votre âge on a le
« temps de refaire une clientèle et, d'ailleurs, le
« Gouvernement vous doit une récompense. Je vous
« l'ai dit, je ne suis pas riche, je regrette de ne
« pouvoir reconnaître vos bons soins que par mes
« remerciements bien sincères. Mon papa Deneux aura
« perdu plus que vous à ce grand voyage; que ne
« puis-je le récompenser comme je le voudrais! Il
« connaît mon attachement, ma reconnaissance, mais
« il sait aussi combien il m'est impossible de le
« dédommager du sacrifice qu'il s'est imposé pour
« moi. »

Le cher maître avait les larmes aux yeux pendant ce petit discours de Son Altesse Royale, il a protesté de son dévouement en termes expressifs. Pour moi, j'ai dit que Madame ne me devait rien, que la bienveillance avec laquelle elle avait agréé mes soins, était la plus haute récompense que je pusse ambitionner, que j'étais profondément touché de tout ce que je venais d'entendre, enfin, que j'osais prier Son Altesse Royale de compter sur mon vif désir de lui être utile. J'ai ajouté qu'un médecin pouvait être bon à quelque chose en dehors des affaires politiques, et que Madame ne réclamerait jamais en vain un service pour elle ou pour les siens.

« — J'aime à le croire, docteur, et à vous rendre
« cette justice que vous avez été bon pour moi, tout
« en restant l'homme de votre Gouvernement. Les mé-
« decins forment une classe à part dans la société, ils
« peuvent se tenir en dehors de nos intérêts, et ne
« s'occuper que de ceux de l'humanité. Ils ont un beau

« rôle à jouer, ils s'en acquittent souvent à merveille.
« Le corps médical de France est à la fois très éclairé,
« très indépendant, très honorable, c'est une justice
« qu'on ne peut lui refuser; pour ma part, je le re-
« connais, j'ai toujours eu à me louer de mes rapports
« avec la Faculté. Merci donc, monsieur Ménière, merci
« encore une fois pour vos bons offices, j'en conser-
« verai un agréable souvenir. Peut-être nous rever-
« rons-nous à Paris, et alors je ferai voir que je
« n'oublie pas mes amis. »

En s'exprimant ainsi, la princesse s'est levée, elle a daigné me tendre la main, j'ai pris la liberté de la toucher de mes lèvres et je me suis retiré en renouvelant à Son Altesse Royale l'assurance de mon respectueux dévouement. M. Deneux, qui m'a accompagné jusqu'à la grande porte du palais, a répété vingt fois : c'est un ange !

Pour ne parler ici que de la femme, j'ai trouvé que la princesse se portait bien, elle n'a pas toussé une seule fois pendant tout le temps qu'à duré cette longue visite ; elle n'a pas plus d'embonpoint qu'à notre départ de Blaye, sont teint est toujours d'un blanc mat, il y a un certain air de tristesse répandu sur toute sa personne, son langage est vif, ses mouvements rapides, elle a peu d'appétit, dit Mme Hansler, et sa santé générale est moins bonne qu'en 1830. Je le crois facilement, il y a eu depuis trois années, dans cette existence politique, assez d'événements fâcheux pour expliquer une pareille différence. Il est même étonnant qu'elle soit si peu considérable.

Cette entrevue, la dernière, suivant toute apparence, que je dois avoir avec Mme la duchesse de Berry, m'a causé une certaine émotion dont je n'ai pas à me justifier. Je crois l'avoir déjà dit, je suis du nombre des



médecins qui s'attachent à leurs malades; les circonstances exceptionnelles qui m'ont rapproché de Son Altesse Royale étaient de nature, on en conviendra, à augmenter mes dispositions bienveillantes; ces grandes infortunes me causent une douce pitié à laquelle je me laisse aller tout naturellement, je ne me sens aucune inclination à ces austérités romaines qui poursuivent la royauté de leurs invectives, je n'aurais jamais pu appeler Louis XVI Citoyen Capet, je n'ai pas l'âme républicaine; enfin, j'accepte volontiers la domination librement consentie de ceux que Dieu semble avoir placés à la tête des nations. Les familles qui ont la charge de ces hautes destinées n'ont pas pour cela nécessairement plus de mérite, plus de vertus que le commun des hommes, mais enfin, leurs vertus et leurs mérites empruntent à leur position exceptionnelle un charme dont il faut leur savoir gré, car la suprême grandeur enivre en détruisant les rapports qui existent d'ordinaire entre les hommes. Mme la duchesse de Berry est bonne et bienveillante, elle a du cœur, elle comprend bien la vie; tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher trouvent en elle des sentiments qui, dit-on, ne sont pas communs dans les races royales.

J'ai passé ma soirée chez Mme la princesse Partanna qui habite l'ancien hôtel des ducs d'Anjou, sur la Marina. Le palais est somptueux, richement meublé, rempli de choses précieuses que mes instincts artistiques prisent au plus haut point. La noble dame, qui a séjourné dans presque toutes les capitales de l'Europe, connait tout le monde, elle raconte volontiers certaines anecdotes que j'écoute avidement. Je récolte, j'enregistre dans ma mémoire, je ne parle guère que quand on m'interroge, et encore! Mais en voila assez pour aujourd'hui.

Samedi 20 juillet.

Quinze jours passés à Palerme, c'est beaucoup ; la moitié m'eût suffi pour étudier à fond cette ville charmante, ses monuments, sa population. Il est vrai que la fête de sainte Rosalie a donné un attrait plus vif à cette étude, que j'ai vu bien des personnes, bien des choses qu'on ne rencontre pas ici en temps ordinaire, mais, enfin, je regrette un peu ce séjour prolongé que j'eusse employé plus utilement à visiter une partie de la Sicile elle-même. Il y a là, en effet, des villes antiques : Syracuse, Segeste, Selinunte, Agrigente et autres restes glorieux de la grande Grèce, que j'eusse préférés aux courses de chevaux, aux illuminations du Corso et de la Maqueda. Mais fait-on jamais ce que l'on veut ? Et puis, ce que l'on aurait voulu vaudrait-il mieux ? Les choses que l'on arrange avec tant de soin, de complaisance, réussissent-elles à souhait, de façon à nous autoriser à ne pas compter sur la Providence ? J'avoue qu'il me paraît assez commode d'obéir aux évènements, de décliner la responsabilité de certaines déterminations ; il m'a semblé que, très souvent, ce que l'on est convenu d'appeler le hasard me donnait un meilleur lot que celui qui devait m'échoir. Ainsi, par exemple, les retards que nous ont causés les vents contraires, cette longue navigation qui nous a si fort ennuyés, ont eu pour résultat de me faire voir Palerme pendant les fêtes de sainte Rosalie, véritable bonne fortune de touriste, grand régal d'amateur de choses pittoresques. Plaignez-vous, après cela, de ces ennuis qui vous procurent de si beaux dédommagements !

A quatre heures précises, un canot m'entraîne à bord

[redacted]

du bateau à vapeur; il y a foule sur le pont, on va lever l'ancre dans un instant; je prends possession de ma cabine, puis je vais à la recherche de mes compagnons de voyage. J'ai bientôt trouvé M. Deneux et l'abbé Sabatier. Ces messieurs m'apprennent que la petite Anna, sa nourrice et Mme Hansler ne doivent pas partir aujourd'hui. Le cher maître me paraît enchanté de cette décision dernière; il donne la plus vive attention aux manœuvres de l'équipage; on dirait qu'il est impatient de voir notre bateau en marche, il regarde le port comme s'il craignait de voir arriver quelque canot orné de femmes et d'un enfant : je ne l'ai jamais vu si vif, si nerveux.

Pendant que nous jettions un dernier coup d'œil sur cette charmante Palerme, un monsieur s'approche de notre groupe, me salue et me dit :

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Ménière, et cependant il n'y a pas longtemps que nous nous sommes vus de près.

— Pardon, Monsieur, je vous reconnais fort bien, vous êtes M. de Chouleau.

— Le comte de Chouleau (1) s'il vous plaît, et qui vous prie de lui accorder un moment d'entretien.

— A vos ordres, Monsieur le comte.

(1) Ce personnage, qui a aujourd'hui (12 novembre 1858) environ 63 ans, a été capitaine des chasses du duc de Bourbon. Le Prince l'aimait beaucoup et lui en a donné des preuves éclatantes. Plus tard il s'est dévoué au service de Mme la duchesse de Berry avec un zèle extrême. Il a été chargé de diverses négociations importantes, en Espagne, en Russie et il a dépensé sa fortune personnelle à cet emploi. Les amis de M. de Chouleau prétendent que la Princesse n'a pas été reconnaissante.

M. de Chouleau a un singulier talent : il dessine à merveille un jardin, un parc, et on le consulte pour cela. C'est lui qui a fait le plan du bois du Vésinet. Il est mandé en Amérique pour doter New-York



Le susdit personnage entrant aussitôt en matière, a entrepris l'apologie de la scène qui se passa entre le général Bugeaud, Saint-Arnaud et lui, et que j'ai racontée avec quelques détails en temps et lieu. Suivant ce hardi négociateur, ce fait si étrange avait un caractère exclusivement politique ; en agissant ainsi, il remplissait un devoir, il avait dû ne donner aucune attention aux vivacités de ses ennemis.

— Vous vous êtes étonné de ma patience, docteur, vous avez même exprimé votre étonnement en termes assez vifs, mais vous auriez dû réfléchir aux nécessités de ma position. Je ne vous en veux pas, mais le général et son aide de camp ont complètement manqué de générosité à mon égard.

J'ai répondu à cette singulière ouverture de M. le comte de Chouleau, que je comprenais parfaitement les motifs qui l'avaient fait agir, et que, bien que je n'eusse pas mission du Général pour discuter une affaire qui lui était toute personnelle, j'avais trouvé qu'il avait bien agi. Beaucoup d'autres à sa place eussent montré moins de confiance à la personne qui demandait à voir M[me] la duchesse de Berry, et moins de patience après cette visite dont l'esprit de parti pourrait faire un si fâcheux usage. Quant aux vivacités de l'aide de camp, elles étaient parfaitement dans son rôle ; il voyait la dangereuse tournure que prenait cette affaire, il redoutait les suites de l'imprudence du général, il s'indignait à l'aspect d'un acte dont la loyauté devait lui paraître très douteuse, acte que vous trouvez excusable et que vous justifiez par son motif,

d'un jardin de plaisance. Cette sorte de travail est bien payé et par là il pourrait refaire sa fortune, mais il est vieux, usé et un peu morose. Je le crois profondément ulcéré de l'ingratitude de ses patrons politiques.

[redacted]

par son but, mais qu'il ne pouvait envisager avec une pareille complaisance. Pour mon propre compte, ai-je ajouté, j'ai exprimé dans le temps mon opinion, sur un fait qui se passait sous mes yeux ; il m'était permis d'avoir cette opinion, même en conservant une neutralité volontaire, et, à plus forte raison, lorsqu'il s'agissait d'un tort réel fait à deux hommes pour lesquels je professais une estime véritable.

M. de Chouleau a continué de plaider sa cause avec une chaleur remarquable. Il m'a dit qu'il était militaire et plus chatouilleux que personne sur le point d'honneur, mais que, dans certaines circonstances, comme celle de Blaye, par exemple, il savait se contenir et marcher à son but sans prendre garde aux incidents de la route. En pareil cas, dit-il, on doit faire abnégation de tout amour-propre afin d'assurer le succès de son entreprise. Entièrement dévoué à la personne et aux intérêts de Mme la duchesse de Berry, j'avais une importante mission à remplir auprès d'elle ; aussi rien ne pouvait me détourner de la voie que je voulais suivre. Le général aurait dû comprendre ma position et ne pas me faire un reproche du parti que j'avais pris. Au reste, je n'ai pas de rancune, je lui pardonne volontiers.

— C'est très bien, Monsieur le comte, mais je ne voudrais pas affirmer que le général est aussi généreux. Il est la franchise en personne, il ne comprend rien à ces distinctions subtiles que votre diplomatie trouve toutes simples ; aussi quand on le trompe, il oublie difficilement le trompeur. Vous avez très bien conduit votre entreprise, le Cerbère de Blaye a été vaincu, mais cette victoire vous a coûté quelque chose. Ne vous plaignez pas trop et contentez-vous d'un

succès sur lequel vous ne pouviez guère compter. On n'obtient rien sans un peu de peine.

Cette conversation aurait pu durer longtemps encore, mais la cloche a donné le signal du départ, il a fallu se quitter. M. de Chouleau m'a dit adieu à la hâte, il m'a même souhaité un bon voyage, sans adresser semblable politesse à M. Deneux et à l'abbé Sabatier. Le cher maître en a fait la remarque. Bien des fois déjà j'ai constaté combien les plus chauds partisans de la princesse manquent de déférence à l'endroit de son accoucheur. Un d'entre eux et des plus considérables, à qui j'en faisais l'observation, me dit avec un imperceptible mouvement d'épaules :

« Mieux vaudrait un sage ennemi ! »

Le *Fernando* a pris son vol vers Messine ; le temps est superbe, je m'assieds sur la dunette, je prends mon journal, écrivant comme de coutume ces notes quotidiennes, dernier chapitre de mes relations avec Mme la duchesse de Berry. Il est probable que je ne la reverrai jamais. Les évènements auxquels Madame a fait allusion hier, au moment où je lui adressais mes adieux, me paraissent si peu possibles qu'autant vaut-il ne pas en tenir compte. Laissons donc l'avenir qui ne nous appartient pas, occupons nous du présent qui, avec le passé, fournit amplement matière aux réflexions des gens raisonnables.

Et maintenant que me voici libre, j'aurais bien envie de récapituler le drame qui s'est passé sous mes yeux, auquel j'ai pris part en qualité d'acteur, plus souvent encore comme spectateur, mais en ai-je le droit ? Tout cela brûle, il faut attendre que les années mettent tous les personnages au point de vue convenable. L'histoire par trop contemporaine est comme

un tableau qui vient d'être achevé, il faut que la peinture soit sèche, que le vernis ait été placé, il faut un cadre, l'œuvre de l'artiste doit être mise en jour convenable ; or, toute cette partie du programme manque à nos aventures, laissons donc le temps donner à tout ceci une teinte harmonieuse qui nous permette de juger. Le *Fernando* marche bien, il m'emporte loin de Mme la duchesse de Berry. Laissons la princesse se débarrasser du présent, disposer son avenir, faisons des vœux pour qu'elle soit heureuse, et contentons-nous pour notre lot d'admirer une mer azurée, des côtes pittoresques, un pays superbe, sous la protection d'un ciel clément et d'un vent propice. Je n'ai jamais trouvé la vie plus facile qu'en ce moment.

Dimanche 21 juillet.

En terminant hier ma tâche d'historien, j'ai dû prendre congé du public, car tout ce qui pourra m'arriver désormais n'est plus qu'une affaire privée. Je ne puis à aucun titre occuper l'attention de ceux qui, jusque-là, se sont intéressés à mes récits, parce que Mme la duchesse de Berry y jouait le principal rôle. Aujourd'hui je ne puis parler que de moi, de mes impressions de voyage, dire combien j'admire le magique spectacle de cette nature, tant de fois décrite par les poètes de l'antiquité, par les plus rares esprits des temps modernes. Qu'ajouterais-je à ce que l'on sait sur la mer Sicilienne, sur le groupe des îles Lipari, sur l'Etna que j'aperçois dans un lointain vaporeux, sur le détroit de Messine et les montagnes de la Calabre. J'ai vu Charybde et Scylla, j'ai vu le phare qui



dirige les vaisseaux entre les écueils que l'on ne redoute plus, j'ai vu des pêcheurs harponner l'espadon, puis nous sommes arrivés au port, et bientôt je me suis trouvé en mesure de parcourir cette belle Messine, toujours démolie par les convulsions du volcan, toujours rebâtie par un peuple qui aime cette terre tremblante. Mais hâtons-nous de clore ces récits, disons que nous avons pu visiter Taormina et ses ruines, contempler l'Etna dans toute sa sauvage grandeur, et arrivons bien vite à Naples.

Le mercredi 24 juillet, j'ai pris gîte à l'hôtel de Russie, Santa-Lucia, au bord de la mer, en face du Vésuve ; puis, à peine installé, j'ai pris ma volée vers la rue de Tolède, la villa Réale, et autres lieux charmants que j'admirais sur parole longtemps avant de les avoir vus, que j'admire bien plus encore depuis que je les connais. Sous tous les rapports Naples répond à l'idée qu'on s'en fait, il n'y a point à craindre ici de désappointement, la nature défie l'imagination la plus active et l'emporte sur elle.

Le lendemain, j'ai fait une visite à notre ambassadeur, M. le comte Durand de Mareuil, qui m'a très bien reçu. Je retrouve ici, avec toutes ses vivacités, la curiosité dont j'étais l'objet à Palerme. Chacun veut savoir, tout le monde interroge ; les affaires de Blaye que je commençais à croire vieillies, sont l'objet de tous les entretiens, je suis poursuivi, persécuté dans un certain monde officiel, mais je sais fuir cette inquisition, j'aime mieux flâner du matin au soir, regarder, admirer, douce tâche pour un amateur de ma force.

Je vois peu M. Deneux ; cependant je l'ai retrouvé à la table de M. Ch. de Rothschild, à Capo di Monte ; le célèbre financier nous a parfaitement accueillis. M[me] de Rothschild, qui est une grande et belle femme

d'origine allemande, fait les honneurs de sa table et de son salon d'une manière charmante. Sa fille, jeune personne de quatorze à quinze ans, est merveilleusement belle. J'ai admiré cette réunion si rare d'une immense fortune, de la jeunesse, de la grâce et de la beauté, quadruple couronne qui brille sur le front si pur d'une enfant, que l'on aime ici, dit-on, encore plus qu'on ne l'envie. En voyant M. de Rothschild au milieu de sa famille, j'ai pensé que son opulence fabuleuse était la chose dont il fallait le moins lui faire compliment, et je n'ai pu m'empêcher de le dire à Mme de Rothschild.

J'ai rencontré plusieurs fois Sa Majesté le roi des Deux-Siciles, allant à Capo di Monte, conduisant presque toujours une petite calèche dans laquelle se trouve la jeune reine et une dame d'honneur. Parmi les personnes de distinction que j'ai visitées à Naples, je signale le duc de Casarano, célèbre amateur de tableaux, de vases antiques, et chez qui l'on trouve une nombreuse réunion d'artistes et de beaux-esprits; le chevalier Michel San Angelo, frère du ministre de l'intérieur, qui possède une galerie superbe, un médailler très riche, une bibliothèque nombreuse; le savant Carlo Bonucci, conservateur du Musée; les professeurs Grillo, delle Chiaie, Tenore et beaucoup d'autres savants qui accueillent les Français avec une bienveillance parfaite.

J'ai quitté Naples le 5 août. Le mardi 6, en déjeunant à Terracine, le maître d'hôtel nous a fait l'agréable confidence que deux Français avaient été arrêtés et volés la veille auprès de Cisterna. Je ne sais quel pressentiment me fit penser que cette anicroche se rapportait à M. Deneux et à M. l'abbé Sabatier, qui avaient voulu voyager dans une voiture particulière.



Des renseignements plus précis, recueillis en arrivant à Rome, m'ont prouvé que j'avais deviné juste ; je me suis aussitôt mis en quête pour découvrir mes infortunés compatriotes. M. Deneux n'a pas été difficile à trouver : il garde le lit par suite des pénibles émotions auxquelles il a été exposé. Voici la narration exacte de cet événement :

M. le chevalier Deneux, accoucheur de S. A. R. Mme la duchese de Berry, professeur de ceci, académicien de cela, etc., voulant se montrer à Naples avec tous ses avantages, avait cru devoir prendre un domestique de place, espèce de cicerone factotum comme on en trouve à tous les coins des rues de la capitale des Deux-Siciles. Le brave maître, qui joint à la franchise d'un Picard la candeur d'un Champenois, a eu l'imprudence de laisser voir à ce sacripant qu'il avait une bourse assez bien garnie, que cet argent était très accessible et que le propriétaire ne péchait pas par excès de précautions contre la convoitise de son prochain. On disait d'ailleurs, dans le public, que la princesse avait fait de riches cadeaux à son accoucheur. Celui-ci achetait volontiers des objets divers, confiait à son domestique le soin de solder des mémoires, de sorte que notre larron était parfaitement renseigné sur la situation financière de M. Deneux. Le susdit Figaro insinua au cher maître que la diligence qui va de Naples à Rome était très mauvaise ; qu'un personnage comme lui ne pouvait recourir à un pareil véhicule ; qu'en prenant un carrosse pour lui et M. l'abbé, le voyage se ferait bien plus agréablement, à moins de frais et d'une façon bien plus convenable ; que l'on pouvait d'ailleurs recruter un compagnon de voyage qui, avec le valet de chambre du très célèbre professeur, ferait la partie carrée. En conséquence, M. Deneux me dé-

[redacted]

pêcha son domestique pour me proposer ce bel arrangement. Je refusai tout net par suite des considérations suivantes : 1° en pays étranger, je préfère les voitures publiques; 2° je veux me trouver en contact avec des Italiens, tout exprès pour me familiariser avec leur langue; 3° soumis au droit commun, je puis prendre la place qui m'est due et ne pas me gêner avec des inconnus. Sans faire part de ces motifs de mon refus, je prétextai un autre projet de voyage. Mes deux aristocrates, bien installés dans leur carrosse, partirent sous la garde de Dieu, pleinement rassurés par les paroles du quidam, qui leur avait dit que la route des Marais Pontins était pavée de gendarmes et de carabiniers.

Or, il parait que ce bandit avait donné l'éveil à quelques larrons de sa connaissance; que ceux-ci, parfaitement renseignés, ont arrêté la chaise de poste où se prélassaient mes deux amis. On a prié ces messieurs de descendre de voiture; on les a contraints de se coucher à plat ventre dans la poussière du grand chemin, avec le doux accompagnement de carabines braquées sur leurs têtes. Des hommes, le visage barbouillé de noir, ont procédé à l'enlèvement des bagages. La malle de M. Deneux a été ouverte avec une promptitude qui prouvait une extrême habitude de la part de ces douaniers de contrebande; une main experte a bientôt déniché le sac aux pièces d'or; mais le pillage ne s'est pas borné à cela. On a fait main basse sur le linge, sur les vêtements. Le cher maître a vu disparaître des objets auxquels il tenait beaucoup : des foulards ourlés, marqués par sa femme ou par sa belle-mère. Il a essayé de protester contre cette spoliation odieuse; il s'est relevé furieux, au risque de recevoir un coup de fusil; mais on s'est borné à le



ramener à la position horizontale, et le désastre a été complet.

M. l'aumônier de la princesse n'a pas été plus heureux ; les bandits ont exercé leur ministère à son égard avec autant de rigueur que s'il se fût agi d'un simple laïque. Il s'est cependant passé un fait qui mérite d'être noté. Pendant que l'on fouillait la malle de M. l'abbé, on mit en évidence un ciboire en vermeil et quelques ornements du culte richement brodés. A l'aspect de ces objets sacrés, les voleurs parurent étonnés ; l'aumônier, saisissant l'occasion et le susdit ciboire, le leur mit sous le nez en leur reprochant avec véhémence le sacrilège qu'ils allaient commettre. Cette allocution passionnée, bien qu'elle eût été faite en bon français, produisit un effet considérable ; l'abbé m'a assuré que, dans ce moment critique, il avait été fort éloquent et que l'énergie de sa parole (admettons que ce soit celle du geste) avait paralysé ces mains rapaces. Quoi qu'il en soit, les objets du culte ont été laissés dans la malle : c'est un beau triomphe pour l'orateur chrétien ; aussi n'ai-je pas épargné mes félicitations.

M. Deneux, qui n'a pas eu la protection de cette éloquence, ne m'a pas paru convaincu du miracle que s'attribue M. Sabatier ; il a même ajouté avec un peu d'amertume que l'abbé prêchant pour son saint, combattant *pro aris*, n'a pas beaucoup songé à son prochain que l'on dévalisait sans scrupule.

Après trois quarts d'heure d'angoisses, les voyageurs, complètement dépouillés, ont pu remonter en voiture et continuer ce voyage si tristement interrompu. Arrivés à Cisterna, ces Messieurs ont fait leur déclaration à l'autorité locale, et puis, voyez le guignon ! les cérémonies judiciaires nécessitées par cette

aventure les ont retenus dans cette petite ville pendant une journée entière. L'arrestation a eu lieu le soir à 6 heures; pendant tout le temps qu'elle a duré, deux hommes à cheval, en sentinelle sur la grande route en avant et en arrière de cette forêt de Bondy, n'ont pas même eu à signaler l'approche d'une voiture quelconque. Il est difficile de voler avec plus de sécurité, rien n'a troublé nos bandits dans l'exécution de ce coup de main; ils travaillaient à coup sûr, ils savaient précisément ce que contenait la malle de M. Deneux et très probablement, le partage était fait d'avance. On voit que cette opération était bien conduite.

La situation pénible dans laquelle s'est trouvé M. Deneux a eu la plus fâcheuse influence sur sa santé. J'ai dû lui donner des soins très nécessaires, j'ai contribué, autant qu'il a été en mon pouvoir, à le remettre sur pieds et dans son assiette ordinaire. Mais rien n'a pu décider le cher maître à rester plus longtemps en Italie, à tirer parti de sa présence à Rome; il m'a semblé profondément découragé, abattu, il ne trouve aucun charme à visiter les monuments de la ville éternelle, il aspire à rentrer chez lui, à revoir sa maison, sa famille, il lui faut un dédommagement à tous les ennuis qui l'ont assailli à Palerme, aux dangers qu'il a courus dans les Marais Pontins, aux désappointements de plus d'un genre qui ont signalé son départ de Sicile. Ainsi que je l'ai dit, M. Deneux, qui est un vrai modèle de délicatesse dans ses relations médicales, de désintéressement à l'égard de sa clientèle, n'en est pas moins ramené de temps en temps aux idées positives. Il se sent vieillir, l'avenir l'inquiète, moins pour lui que pour sa famille; il calcule ce qu'il lui faut pour vivre, il songe aux revenus nécessaires pour assurer cette médiocrité qu'il ne



serait pas fâché de dorer un peu, et de là, ce vague désir de recueillir le juste salaire de son travail.

Les voleurs de Cisterna lui ont enlevé l'argent qu'il avait reçu de M. Olivier Dufresne en partant de Blaye ; sa malle ne contenait ni bijoux, ni cadeaux ; la princesse, en recevant les adieux de son accoucheur, n'avait rien ajouté à la somme qu'il tenait de la munificence étroite de M. le comte d'Argout. Il est résulté de ceci, qu'en arrivant à Rome, M. Deneux n'avait pas le sou. Pour un homme habitué à une vie réglée par sa femme et sa belle-mère, étranger à tout soin domestique, n'achetant rien, ne payant rien, sans souci des petites affaires du ménage parisien, cette situation nouvelle a dû lui paraître hérissée d'étranges difficultés. Se trouver ainsi tout à coup à 400 lieues de Paris, malade, sans argent, dans une grande ville où l'on ne connaît personne, il y a de quoi désorienter une tête plus solide que celle de notre cher maître ; aussi l'ai-je trouvé dans un abattement complet. Nous avons tenu conseil, j'ai fait des offres de service à ce cher homme si malheureux, mais une visite faite à M. le comte de la Ferronays, notre ambassadeur près le Saint Siège, a eu pour résultat de réparer, au moins en partie, les pertes de Cisterna. L'excellent accoucheur a senti renaître un peu de courage, en voyant son gousset bien garni ; mais dès ce moment il n'a plus été possible de le retenir à Rome.

Une place retenue dans la diligence qui va à Civita-Vecchia a été sa première consolation. L'attrait irrésistible qui l'entraînait vers la rue Saint-Guillaume trouvait là un aliment de son goût; en vain m'efforçais-je de lui rappeler le Colysée, Saint-Pierre, le Capitole, Saint-Jean-de-Latran, le Palais de César.

[redacted]

toutes ces splendeurs se trouvaient éclipsées par la douce lueur du foyer domestique.

Et lorsque, prêt à monter en voiture, je lui souhaitais bon voyage, il me disait avec un soupir plein d'amertume : — Nierez-vous encore qu'il y ait des voleurs en Italie? Madame et vous, combien ne vous êtes-vous pas moqué de moi, quand je disais mes craintes à ce sujet? N'avais-je pas raison? Ne pouvais-je pas être assassiné sur une grande route, mourir misérablement dans un fossé, loin de ma femme, de mon pays? Ne me parlez pas de l'Italie, je la déteste, et si jamais je rentre sain et sauf dans ma maison, je jure bien de n'en plus sortir!...

Cette tirade n'avait pas tout à fait la véhémence des imprécations de Camille, mais enfin M. Deneux, en proie à une vraie passion de pigeon voyageur, n'a pas honoré d'un regard quelconque cette Rome si belle, si charmante, que je suis si heureux de visiter. J'ai su plus tard qu'il était arrivé sans encombre au bord de la mer, puis ensuite à Marseille, et qu'enfin il avait revu son logis bien-aimé.

Puisse-t-il y trouver le repos, sinon le bonheur, brave homme fait pour la vie tranquille, champêtre même, héros de maintes aventures à son corps défendant, bon bourgeois né pour les paisibles distractions du coin du feu, transplanté par des destins contraires dans des régions lointaines où il regrettait ses pantoufles et sa robe de chambre!

Pour moi, qu'une humeur un peu plus vagabonde pousse aux plaisirs exotiques, je mets à profit chaque minute, j'ose le dire, je cours du matin au soir, j'ai tant de joie au cœur, aux yeux, que je regrette les heures consacrées au sommeil. Je suis resté à Rome jusqu'au 20 août, furetant, cherchant, prenant des

notes, écrivant les moindres impressions qui m'arrivent en foule, récoltant des souvenirs que je serais malheureux de laisser à l'oubli, cette rouille qui dévore nos richesses, ce ver qui ronge le fruit que ne protège pas une main alerte. Je me flatte d'être un vrai conservateur!

Arrivée à Florence, le jeudi 22 août.

J'ai appris que Mme la duchesse de Berry a fait son entrée à Rome le jour même où j'ai quitté cette capitale. On dit que Son Altesse Royale ne doit rester que peu de temps dans cette ville; elle est accompagnée du comte Lucchesi, de la petite Anna, du prince et de la princesse de Bauffremont et de M. de Mesnard.

Pendant tout le temps que je suis resté à Rome, j'ai vu du monde appartenant à toutes les classes de la société; j'ai remarqué que l'opinion publique, relativement à Madame, procède avec une réserve à laquelle, il faut bien le dire, les habitants du Royaume des deux Siciles ne m'avaient pas habitué. Quel que soit l'esprit épigrammatique des Romains, il n'oublie pas à qui il a affaire; on tient compte à la princesse de sa naissance, de sa bonté bien connue, de son goût éclairé pour les arts, de la protection qu'elle a toujours accordée aux artistes.

A Florence, la grande-duchesse régnante est la propre sœur de Mme la duchesse de Berry; j'ai vu plusieurs fois cette princesse et, pour le dire en passant, je n'ai constaté entre ces dames aucun trait de ressemblance. La société florentine s'est assez occupée de notre événement de Blaye, pour me fournir une remarque

qui doit trouver place dans ce journal. Ici chacun traite avec une indifférence singulière la double question de mariage et de paternité. On semble ne considérer ces choses que comme des incidents sans importance, ne valant pas la peine qu'on prenne parti pour ou contre. On réduit ces graves questions aux mesquines proportions des aventures ordinaires! C'est une histoire privée, disent les plus sages, la princesse était parfaitement libre d'agir à sa guise. Je vois déployer ici une tolérance si complète à l'égard de ces sortes de liaisons entre célibataires ou gens mariés, que j'admire fort le chemin que l'on a fait sur la grande route de la liberté individuelle; les Saints-Simoniens peuvent venir à Florence pour réaliser leurs galantes utopies.

Mais à quoi bon s'occuper de ces affaires de cœur dans une ville où les yeux ont tant à faire? Tout le monde a l'air de dire ici que la morale, la politique et autres balivernes ne valent pas la peine qu'on se donne, pour discuter des questions controversées depuis l'origine des sociétés. Ici, l'on doit voir, admirer, se repaître de sensations ravissantes; c'est bien réellement la capitale du sensualisme; aussi manifeste-t-on une antipathie profonde pour tout ce qui n'a pas pour résultat immédiat une somme de bonheur ou plutôt de plaisir.

J'ai passé ici une semaine qui a été une suite d'enchantements. J'ai visité Pise, Lucques, j'ai admiré une multitude de chefs-d'œuvre en tous genres, des richesses artistiques que le monde entier envie à cette terre si féconde. Florence est le triple berceau des lettres, des arts et des sciences; j'ai salué les statues de Dante, de Michel-Ange et de Galilée; il y a bien des nations qui n'ont pas fourni autant d'hommes illustres que cette cité célèbre. Mais il faut bien lui dire

adieu, il faut traverser Bologne et Ferrare, deux autres villes hospitalières où je n'ai pas perdu mon temps; mais je n'ai rien pu noter qui eût trait à Mme la duchesse de Berry.

Arrivé à Venise, le 6 septembre au soir, j'ai pris un appartement dans un hôtel, sur le Grand Canal, et, par un heureux hasard, je me suis trouvé le voisin de M. de Chateaubriand. Les journaux que j'ai parcourus m'ont appris que Madame est restée à Rome jusqu'au 3 septembre ; elle a été reçue plusieurs fois en audience particulière par le pape Grégoire XVI, et le Souverain Pontife a baptisé de ses propres mains la petite Anna dans la basilique de Saint-Pierre. Puisse cette bénédiction auguste porter bonheur à cette enfant, qui m'inspire un vif sentiment d'intérêt!

M. de Chateaubriand est arrivé à Venise le 10 septembre. L'illustre voyageur n'avait pas revu cette cité depuis l'époque de son itinéraire en Palestine. Lors de ma visite à la fameuse bibliothèque de Saint-Marc, Dom Beltio, le célèbre conservateur de cette collection précieuse, avait la bonté de me montrer le fameux Homère, édition princeps, sur vélin, lorsque nous fûmes tirés de notre admiration par M. le vicomte de Chateaubriand lui-même, qui s'empressait de visiter un établissement qu'il n'avait pas revu depuis près de trente ans. Le savant bibliothécaire et le noble voyageur échangèrent des politesses pleines de cordialité; la conversation s'engagea sur des souvenirs à la fois tristes et doux, comme les vieillards les aiment ; j'écoutais, je regardais, j'admirais ! Le poète demanda un magnifique exemplaire du Dante qui, jadis, avait conquis tous ses suffrages ; le beau livre fut aussitôt apporté, et je pus voir combien étaient vives les sympathies de M. de Chateaubriand pour ce chef-d'œuvre.

N'y a-t-il pas là un de ces rapprochements qui naît de la similitude de ces deux grands esprits? Battus tous deux par la tempête des révolutions, ils ont cruellement expié les torts de leur génie; quittant les sphères élevées de l'intelligence et de la poésie, ils se sont mêlés aux affaires publiques; aussi, la Muse, jalouse des âmes qu'elle inspire, les a-t-elle abandonnés aux passions haineuses de la foule, et tous deux ont connu l'exil et la misère!

M. de Chateaubriand, que j'ai vu plusieurs fois à la bibliothèque de Saint-Marc et ailleurs, que j'ai étudié avec soin, est un vieillard usé, fatigué, exténué; son œil exprime un abattement physique, non moins qu'un découragement moral dont la profondeur se révèle dans toute sa physionomie; sans rien préjuger sur les hautes facultés de cette âme d'élite, je ne puis m'empêcher de penser que l'âge et les chagrins l'enlèvent désormais à la vie active. Le prophète de la révolution de 1830 me semble arrivé à la période des lamentations. Mme la duchesse de Berry, qui va bientôt arriver à Venise, verra sans nul doute ce vieux conseiller des rois qui s'en vont; que lui dira-t-elle? Quel fruit doit retirer la princesse de ces avis d'une voix qui succombe sous le poids du travail et du malheur? Il me semble que Son Altesse Royale et son parti ont plus besoin d'une épée que d'un Jérémie.

La présence de M. de Chateaubriand à Venise excite l'intérêt et la curiosité de tout le monde. J'ai vu le poète traverser la place Saint-Marc et recevoir bien des saluts respectueux. L'hôtel de l'Europe est assiégé de nombreux visiteurs. Mais, encore une fois, il faut en finir: je dois clore ce journal où Mme la duchesse de Berry ne tient plus la première place. J'ai dit adieu à la politique ainsi qu'aux hommes qu'elle

fait mouvoir ; j'ai quitté Venise après une se
séjour, la plus courte, ce me semble, de t
semaines de ma vie. Ma dernière visite, d
cité si charmante, a été pour Léopold Robert
tre par excellence de la nature italienne, cel
comprend le mieux, qui l'aime le plus. S
renfermait plus d'un chef-d'œuvre à l'état
ou terminé ; mais ce qui m'a le plus frap
l'expression mélancolique du peintre lui-m
regard profond, sa douceur ineffable, la sim
ses manières non moins que leur distinction
Encore un souvenir que j'emporte de cette
nie, encore un bonheur !

J'ai vu Vérone, Milan, j'ai franchi le Sim
cotoyé le lac de Genève, j'ai traversé Dijon,
j'ai revu Paris le 25 septembre, après sept
sence.

Ai-je perdu mon temps? l'avenir me le
attendant cette question éclaircie, je puis
aujourd'hui que l'affaire de Blaye m'a pr
somme de jouissances que je n'avais nul
compter dans les prévisions de ma modest
médicale. J'ai vu les plus beaux pays du m
admiré les plus rares chefs-d'œuvre de la
les plus merveilleuses productions du génie
j'ai recueilli avec un zèle ardent tout ce q
le mieux satisfaire les appétits de ma natur
fût-ce que cela, ce serait beaucoup. Mais il
autre chose. Donc, Fortune, merci !

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME



NEMENT GÉNÉRAL
L'ALGÉRIE

CABINET

Alger, le 12 septembre 1844.

Mon cher Ménière,

J'étais bien sûr d'avance que votre esprit si juste ne partagerait point l'inquiétude générale sur les résultats de notre lutte avec l'armée marocaine. Vous pensiez, avec raison, que nos admirables soldats de l'armée d'Afrique feraient une éclatante application des principes que vous m'avez entendu proclamer si souvent sur l'avantage des armées bien constituées, bien disciplinées et manœuvrant à la voix d'un seul chef, contre les multitudes désordonnées, fussent-elles dix fois supérieures en nombre.

J'avais eu soin de pénétrer de ces vérités indiscutables jusqu'au dernier de mes soldats ; je les avais préparés, longtemps à l'avance, à la grande action que nous allions livrer : chaque chef savait le rôle qu'il avait à jouer, suivant les différents incidents de la bataille ; chaque soldat savait la place où il devait combattre ; chacun comptait sur son voisin et tous, je puis bien vous le dire sans que vous me taxiez de présomption et d'orgueil, avaient confiance dans leur général en chef.

Si vous eussiez été témoin, mon cher Ménière, de l'allégresse de ma petite armée quand elle aperçut, le 14 au matin, l'immense cavalerie marocaine rangée en bataille en avant de plusieurs villes de tentes, qui devaient être le prix de notre victoire ; si vous eussiez vu sa noble contenance lorsqu'elle se déploya en ordre de combat sous les premières attaques de nos ennemis et lorsqu'elle s'avança, majestueuse, au milieu de ces masses, méprisant sur son



chemin les chocs mille fois répétés des cavaliers les plus renommés du Maroc ; si vous eussiez vu, enfin, l'impétuosité de notre cavalerie lorsqu'elle s'est élancée à la charge, son courage et son sang-froid quand elle eut à combattre un contre dix ; si vous eussiez vu toutes ces choses, votre cœur eût tressailli de plaisir.

Il fallait bien, mon cher Ménière, qu'il en fût ainsi, car il y allait pour nous ou d'une victoire ou d'une ruine complète ; si nous nous fussions montrés faibles sur un seul point, nous eussions tous été dévorés, depuis le plus petit soldat jusqu'à votre cher maréchal, et qui plus est, c'en était fait de toute l'Algérie. Dans cette alternative, il était donc indispensable de vaincre, et c'est ce que nous avons fait.

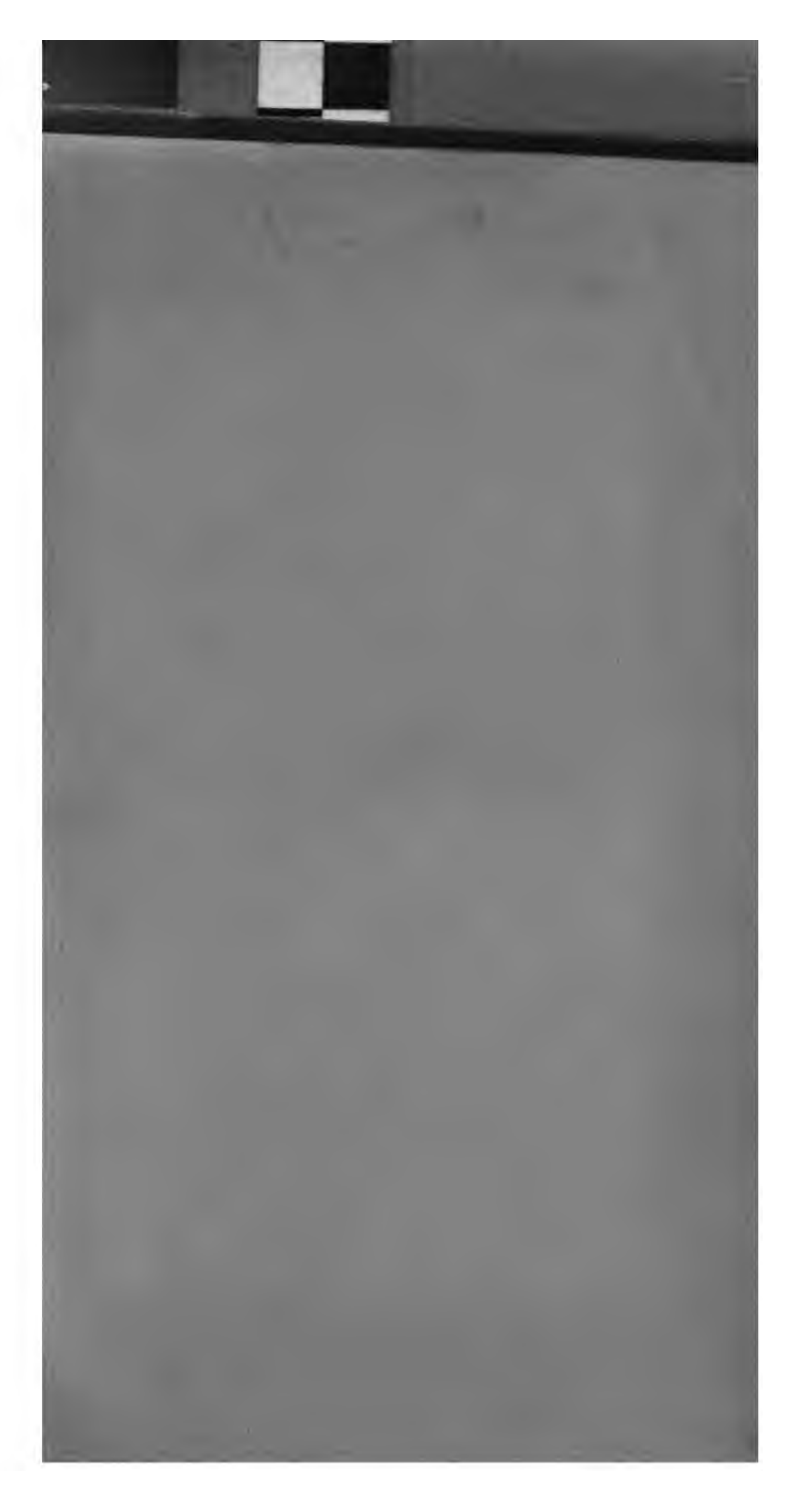
Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Ménière, quel plaisir votre lettre m'a fait éprouver ; j'ai reçu vos félicitations avec bonheur, et je vous en remercie avec toute l'effusion de mon cœur.

Recevez l'assurance de toute mon affection et de tout mon dévouement.

Le Gouverneur général,

MARÉCHAL BUGEAUD.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT ... 1911 ...



OUVRAGES

DU DOCTEUR P. MÉNIÈRE

Traité des maladies de l'oreille, de G. Kramer, traduit de l'allemand, par le Docteur P. Ménière. Germer Baillière, Paris, 1848.

Étude médicale sur les poëtes latins. — Germer Baillière, Paris, 1852.

Les Consultations de Madame de Sévigné — Germer Baillière, Paris, 1862.

Cicéron médecin. — Germer Baillière, Paris, 1862.

[illegible]